



QUEEN MARY COLLEGE
(University of London)
LIBRARY

Class Mark P Q 2431.25 HEN Henning	Stock No. 17646
Author or Entry Word Henning, I. A.	Location Gallery 1
Title L'Allemagne de Mme de Staël	Fund French

PQ 2431.25 HEN

QM Library



23 1256344 9

DATE DUE FOR RETURN
(Undergraduate Students Only)

15 MAR 1956

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/bwb_KV-342-522

40.
BIBLIOTHÈQUE

DE LA

REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Dirigée par MM. F. BALDENSPERGER et P. HAZARD

TOME 58

L'ALLEMAGNE

DE M^{ME} DE STAËL

ET LA POLEMIQUE ROMANTIQUE

PREMIÈRE FORTUNE DE L'OUVRAGE

EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE

(1814-1830)

BIBLIOTHÈQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE

Vol. in-8° raisin. — Réduction de 20 % pour les abonnés, sauf pour les tomes 11 et 43.

1. GUSTAVE COHEN. Ecrivains français en Hollande (<i>épuisé</i>).	
2 et 3. HENRI GIRARD. EMILE DESCHAMPS. 2 vol. (<i>épuisés</i>).	
4. ALICE M. KILLEN. Le roman « terrifiant » ou « Roman noir », de Walpole à Anne Radcliffe, et son influence sur la littérature française jusqu'en 1840 .	19 »
5. E. ESTÈVE. Etude de littérature prérromantique.	18 »
6. F. C. ROE. Taine et l'Angleterre.	18 »
7. B. FAY. L'esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIII ^e siècle. — Bibliographie des ouvrages français relatifs aux Etats-Unis. 2 vol.	48 » 7 20
8. G. CHINARD. Les amitiés américaines de Madame d'Houdetot	48 »
9-10. J. LARAT. La tradition et l'exotisme dans l'œuvre de Charles Nodier (1780-1844). Bibliographie critique et opuscules inédits de Charles Nodier.	42 »
11. H. LIEBRECHT. Histoire du théâtre français à Bruxelles aux XVII ^e et XVIII ^e siècles (<i>net</i>).	60 »
12. A. L. SELLS. Les sources françaises de Goldsmith.	18 »
13. L. FERRARI. Le traduzioni italiane del teatro tragico francese nei secoli XVI ^e et XVIII ^e	48 »
14. E. PARTRIDGE. The French Romantics' Knowledge of English Literature	48 »
15. S. M. GOULDING. Swift en France au XVIII ^e siècle.	18 »
16. D. C. LARG. Madame de Staël. La vie dans l'œuvre (1766-1800).	18 »
17. CITOLEUX. Alfred de Vigny. Persistances classiques et affinités étrangères.	42 »
18. P. TRAHARD. Une revue oubliée : la « Revue poétique du XIX ^e siècle » (1835) .	18 »
19. A. F. B. CLARK. Boileau and the French Classical Critics in England (1660-1830).	60 »
20. M. MARTIN. Un aventurier intellectuel sous la Restauration. Le docteur Koreff.	24 »
21. M. GILMAN. Othello in French.	18 »
22. A. C. HUNTER. Un introducteur de la littérature anglaise en France. J.-B. Suard .	18 »
23. E. K. MAPES. L'influence française dans l'œuvre de Ruben Dario.	18 »
24. R. MURRIS. La Hollande et les Hollandais au XVII ^e et au XVIII ^e siècle vus par les Français	36 »
25. J. FRANSSEN. Les comédiens français en Hollande au XVII ^e et au XVIII ^e siècle.	45 »
26. D. GUNNELL. Sutton Sharpe et ses correspondants français	35 »
27. CHATEAUBRIAND. Les aventures du dernier Abencerage, édité par Paul HAZARD et Marie-Jeanne DURY.	35 »
28. H. A. NEEDHAM. Le développement de l'esthétique sociologique en France et en Angleterre au XIX ^e siècle	40 »
29. F. L. SCHOELL. Etudes sur l'humanisme continental en Angleterre.	50 »
30. M. M. GIBR. Le roman de Bas-de-Cuir : étude sur F. Cooper et son influence en France.	40 »
31. BALDENSPERGER. Orientations étrangères chez H. de Balzac	40 »
32. T. R. PALFREY. L'Europe littéraire (1833-1834).	25 »
33. H. J. MINDERHOOD. La Henriade dans la littérature hollandaise	25 »
34. M. HENRY. Stuart Merrill : la contribution d'un Américain au symbolisme français.	40 »
35. M. E. SMITH. Une anglaise intellectuelle en France sous la Restauration : Mrs Mary Clarke.	25 »
36. F. WALTER. La littérature portugaise en Angleterre à l'époque romantique.	25 »
37. M. M. CAMERON. L'influence de Thomson sur la poésie descriptive en France.	30 »
38. Abbé PRÉVOST. Mémoires et Aventures d'un homme de qualité, t. V : Séjour en Angleterre ; édition critique par M. E. I. ROBERTSON	30 »
39. Ed. PURDIE. The Story of Judith in German and English Literature.	30 »
40. W. L. SCHWARTZ. The imaginative interpretation of The Far East in modern French Literature (1800-1925)	45 »
41. G. GIL-MARK. Une femme de lettres au XVIII ^e siècle. Anne-Marie du Bocage.	30 »
42. P. DE LALLEMAND. Montalembert et ses relations littéraires avec l'étranger.	20 »
43. R. GUIETTE. La légende de la Sacristine	80 »
44. M. R. GARNIER. Henry James et la France de 1748 à 1798.	35 »
45. H. BEDARIDA. Patime et la France.	80 »
46-47. A. VIATTE. Les sources occultes du romantisme. Illuminisme et théosophie.	50 »
48. M. STÖBER. La Mode des Contes de Fées (1685-1700)	40 »
49. M. DEMPSEY. Contribution to the study of the sources of the Génie du Christianisme.	25 »

(Les numéros 50 à 57 sont sous presse)

14646.

L'ALLEMAGNE

DE M^{ME} DE STAËL
ET LA POLEMIQUE ROMANTIQUE

PREMIÈRE FORTUNE DE L'OUVRAGE
EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE
(1814-1830)

PAR

IAN ALLAN HENNING, B. A.

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS
MAÎTRE DE CONFÉRENCES A L'UNIVERSITÉ DE SYDNEY



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS

1929

EAST LONDON COLLEGE
(UNIVERSITY OF LONDON)

UNIVERSITY OF LONDON
1681 LONDON COLLEGE

PQ143
B9/58

✓

PRÉFACE

Mon travail n'est nullement une étude complète de l'influence de M^{me} de Staël: deux années de recherches m'ont convaincu de la futilité d'un tel projet. En étudiant la fortune du livre De l'Allemagne, j'ai voulu moins mettre en relief l'influence de la pensée de M^{me} de Staël, que les accords et les disparités entre cette pensée et l'état d'esprit des premiers romantiques. Tant en France qu'en Allemagne, ce sont surtout les résistances qui m'ont intéressé: d'une part, les critiques défavorables allemandes montrent combien le germanisme de M^{me} de Staël est le produit de son imagination de Française et expliquent ainsi en quelque sorte le succès final de ses idées; d'autre part, les résistances françaises offrent un tableau très instructif de l'état du classicisme au commencement de l'époque romantique.

Je tiens à remercier très sincèrement tous ceux qui ont facilité mon travail. M^{me} la comtesse de Pange a eu l'obligeance de me communiquer des lettres inédites importantes et de vérifier de nombreux points douteux aux archives de Broglie; M. Duchemin m'a fourni des renseignements sur un exemplaire de la première édition de l'Allemagne; M. Gougy a bien voulu me permettre de consulter cet exemplaire. Je dois remercier également mes amis M. T. Crabtree, M. Alan-Carey Taylor et M. Lionel-D. Woodward des renseignements et des conseils précieux qu'ils m'ont donnés. Je suis surtout reconnaissant à M. Fernand Baldensperger et à M. Paul Hazard de la patience sympathique avec laquelle ils ont dirigé mes recherches. C'est M. Baldensperger qui m'a suggéré le sujet de mon travail. Il a eu l'obligeance par la suite de me communiquer de nombreuses références et des renseignements inestimables sur M^{me} de Staël.

Paris 1929.

« En un mot, le seul bon commentaire de Mme de Staël serait une histoire du commencement du dix-neuvième siècle ».

Le Globe, 19 mai 1825.

« An sich schon interessant, und ein Spiegel des unruhig arbeitenden Zeitgeistes möchte es seyn, den Wiederschein jener abschätzenden Urtheile unserer deutschen Individualität in den deutschen Gemüthern zu beleuchten. Die Resultate hiervon würden bestimmt, mehr als alles, eine Charakteristik gegenwärtiger Nationalbildung liefern ».

Karoline de la Motte Fouqué :
Ueber deutsche Geselligkeit, p. 2.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

INTRODUCTION

L'édition définitive du livre *De l'Allemagne* paraît à Londres en octobre 1813, c'est-à-dire dix ans après le premier voyage de M^{me} de Staël de l'autre côté du Rhin. La première impression qu'avait reçue la voyageuse en 1803, celle dont on voit si admirablement la genèse dans les lettres qu'elle écrit d'Allemagne à son père¹, est celle qui restera; certes, le second voyage ajoutera quelques observations de plus, affermira quelques idées vagues et à peine formées, mais il ne semble pas que le ton général des premiers aperçus ait subi la moindre modification. Or, l'Allemagne a beaucoup changé depuis dix ans, tant en littérature qu'en politique: l'école romantique, à son apogée au commencement du siècle, commence à se disperser et à n'être plus qu'un chaos de petites factions insignifiantes et de plus en plus extravagantes; les anciens chefs de l'école, plus unitaires et moins fiévreux, s'épouvantent devant les témérités de leurs prétendus disciples; en ce qui concerne la politique, l'Allemagne a subi des changements plus considérables encore, surtout depuis 1810: une réaction violente contre l'oppression de la France s'affirme de plus en plus; l'indignation commune tend à devenir un désir d'unité intransigeant; l'esprit national gagne surtout les jeunes représentants du romantisme; la pensée devient action et l'on est loin des jours de paisible réflexion et de recueillement philosophique et désintéressé qui ont tant charmé M^{me} de Staël et qui lui ont fourni la note et la nuance qui domineront toutes ses observations. Ni au point de vue litté-

1. Voir le comte d'Haussonville : *Mme de Staël et M. Necker, d'après leur correspondance inédite*; *Revue des Deux Mondes*, février 1913-juin 1914.

raire, ni au point de vue politique, le livre *De l'Allemagne* n'est un tableau fidèle de l'Allemagne contemporaine. En politique, il n'a pas nui aux intérêts des Français autant qu'on s'est plu à se l'imaginer, et en matière de littérature cette circonstance donnera à l'ouvrage un caractère essentiel et éminemment favorable au rôle qu'il devra jouer en France.

L'apparition de *l'Allemagne* fut un événement dans toute l'Europe. Aussitôt le livre paru en France, les périodiques et les journaux quotidiens, déjà occupés depuis des semaines par les détails de la confiscation et par la signification politique de la publication annoncée, se hâtent d'en faire des comptes rendus littéraires. Immédiatement c'est une foule de notices, de critiques, d'articles, d'extraits, de discussions. Aucun journal qui n'en ait fait mention, aucun critique qui n'en ait le nom sur les lèvres. Tous les partis politiques, tous les milieux philosophiques, toutes les coteries littéraires s'en mêlent. Pendant des mois, le livre fait les frais de toutes les conversations dans les salons. La gloire de M^{me} de Staël, elle-même de retour à Paris, est à son comble; jamais sa notoriété n'a été plus grande. Des écrivains jeunes ou obscurs — tels que Soumet et Louis-Aimé Martin en France et le comte de Loeben en Allemagne — saisissent l'occasion de l'apparition de *l'Allemagne* pour associer leur nom à celui de son illustre auteur et pour fonder ainsi une gloire littéraire.

Quelles sont les raisons pour lesquelles l'Allemagne de 1803 pouvait plaire davantage aux Français d'après 1814? Quel est l'état de la littérature française au moment de la publication du livre de M^{me} de Staël? Et quelles sont les dispositions des Français envers les littératures et les philosophies étrangères et envers celles de l'Allemagne en particulier?

On ne saurait trop rappeler l'importance de l'effet avantageux qu'eut sur l'accueil accordé au livre *De l'Allemagne* en France le retard de sa publication après 1810. Opprimés sous le régime despotique de l'Empire, les esprits n'ont plus l'occasion ni peut-être le goût de s'occuper des choses de la littérature et de la philosophie; il y a comme un arrêt, un grand silence dans le monde intellectuel. Outre la pression directe exercée sur la littérature par le régime impérial qui

ne favorisait que les imitations orthodoxes du théâtre des Grecs et de celui du xvii^e siècle français, l'Empire exerçait une influence plus générale et plus considérable encore sur la mentalité du public; on commençait à abandonner ses jugements personnels en matière de littérature, ce qui est d'autant plus étrange que les premières années du xix^e siècle avaient été marquées par un grand intérêt général dans le public pour la littérature. Ceux qui s'occupent toujours des choses de l'esprit, fatigués à l'excès de l'anarchie sociale apportée par la Révolution, sont d'avis que la littérature au moins doit se conformer à des lois stables et sûres. « Si la critique eut de grandes difficultés à surmonter, dit Féletz parlant des années qui suivent la publication du *Génie du Christianisme*, elle eut aussi de grands avantages. Les esprits, fatigués des doctrines antisociales et anarchiques, accueillirent avec intérêt celles qui les ramenaient aux lois immuables de l'ordre et du goût » 1. Chateaubriand, signalant dans ses *Mémoires d'outre-tombe* les effets funestes du règne de Napoléon sur la littérature, fera la même observation: « Reconnaissons aussi, dit-il, que le public, fatigué d'anarchie, reprenait volontiers le joug des règles » 2. Ce conservatisme littéraire trouve un appui considérable dans la presse, rigoureusement censurée par les agents de Napoléon et vivement encouragée par le maître dans ses tendances classiques et conservatrices. La majorité des journaux, dirigés par des hommes sans grands scrupules qui ne demandent qu'à flatter la volonté du tyran, quitte à changer complètement de face aussitôt après sa chute, n'hésitent pas à renchérir sur le conservatisme recommandé. Dès lors, la critique a beau jeu: tout est blâmé, tout est censuré, tout est condamné. C'est une des caractéristiques les plus frappantes de la critique de la fin de l'Empire. « Cette rage de tout fronder, dit Jouy dans son *Hermite de la Chaussée-d'Antin*, a passé des journaux dans les salons, des salons dans les boutiques; et si les étrangers veulent nous prendre au mot, ils peuvent, à l'exemple du Livonien Kotzebue, nous regarder comme le peuple le plus ignorant, le plus futile, et même le plus triste de l'Europe » 3.

1. Voir Féletz, Article sur Dussault, *Biographie universelle*, t. XII, p. 129.

2. Chateaubriand: *Mémoires d'outre-tombe*, t. II, p. 288.

3. *Hermite de la Chaussée-d'Antin*, t. I, p. 280.

Si le livre *De l'Allemagne* avait paru en 1810, il aurait été écrasé sous le poids de cette critique organisée de l'Empire: le témoignage de Barchou de Penhoen, un des continuateurs de M^{me} de Staël, est significatif: « Le retard de sa publication, dit-il en parlant de l'*Allemagne*, ne pouvait d'ailleurs qu'ajouter à son effet;... ce livre était en avant de son époque. Il y a lieu de croire qu'il n'eût rencontré sous l'Empire que raillerie, critique de détail, manque de sympathie. Les grands événements qui se précipitèrent dans les années, 1814, 1815 et les suivantes, et en firent des siècles, ont peut-être été nécessaires pour nous élever jusqu'à la pensée qui l'avait inspiré » ¹.

Le livre *De l'Allemagne* conseille aux Français de se montrer plus favorables aux choses de l'étranger; en 1810, plus encore qu'en 1814, les tendances contre tout ce qui venait de l'étranger étaient soutenues par le pouvoir. En matière de littérature, le livre de M^{me} de Staël remet en question la nature et la valeur des règles; en 1810, le public n'a pas encore cessé de voir dans la littérature le dernier refuge de l'ordre et de la paix. En philosophie, les esprits, accoutumés depuis longtemps au réalisme de l'Empire, auraient été bien en peine de comprendre la leçon que leur apportait l'*Allemagne*. En 1814, il y aura des vestiges assez considérables de cette disposition, mais le réalisme n'est plus au pouvoir et il n'y a que les préjugés individuels à combattre. Le groupe de M^{me} de Staël aurait été tout aussi favorable au livre *De l'Allemagne* en 1810, mais il est composé de gens qui ont reçu à peu près la même éducation cosmopolite que les Constant ou les Sismondi, et qui se seraient trouvés bien isolés et sans influence devant l'exclusivisme national de l'Empire.

En 1814, la situation est fort différente: l'Empire vient de tomber, et avec lui beaucoup des restrictions imposées depuis si longtemps à l'imprimerie et à la presse. C'est le commencement d'une ère nouvelle dans la société française; c'est l'aurore d'un nouvel état psychologique, où la critique et l'opinion publique commencent à jouir enfin de la liberté et de l'indépendance qui étaient les vraies conséquences des

1. Barchou de Penhoen : *Histoire de la philosophie allemande*, t. I, p. 21-22.

événements de la Révolution. C'est seulement alors que les esprits se rendent compte de l'étendue et de la nature véritables de leur héritage, et, puisqu'ils ont été privés de leurs droits et aveuglés depuis si longtemps, la réaction sera terrible. On s'acharne universellement contre l'oppresseur, on affirme la liberté de la presse et l'indépendance de la pensée avec une véhémence sans bornes. Rien ne pourrait donner une idée du fracas causé par la libération de la presse; on ne saurait exagérer l'étendue et l'importance des modifications qu'elle apporte au rôle de la littérature dans la société. C'est un soulagement universel. Tous les journaux discutent avec enthousiasme la perspective et les possibilités de leurs activités nouvelles. Sous le nouveau régime tout sera parfait: « La faculté d'imprimer va être réglée, d'après des lois qui en banniront la licence, sans en gêner la liberté » ¹. Non seulement les journaux vont profiter de la nouvelle liberté, mais les auteurs mêmes ne sentiront plus le poids de la censure, et le flot d'écrits qui paraissent dans les premiers mois qui suivent la chute de Napoléon est le meilleur indice de la sévérité de l'oppression de l'Empire. Pendant le règne de Napoléon des foules de gens ont écrit en secret des protestations qu'ils n'osaient pas faire paraître. Au moment de la Restauration tout est prêt, et tous se hâtent à l'envi de publier les témoignages de leur soulagement et de leur joie. Si l'on veut se faire une idée de l'importance de ce mouvement, on n'a qu'à feuilletter les pages de la *Bibliographie de France* de 1814: c'est un véritable fourmillement d'écrits sur l'oppression et sur la Restauration: « La renaissance de la liberté de la presse, étouffée depuis dix ans, dit le *Mercure de France*, permet aujourd'hui à chacun de manifester ses pensées, sans redouter les ciseaux de la censure et l'éteignoir de la police. On use de ce droit comme si l'on craignait de le perdre, et depuis l'écolier qui achève sa rhétorique, jusqu'au vieillard qui peut se vanter de soixante années d'expérience, il n'est personne qui n'ait écrit quelque chose pour ou contre la constitution, sur la paix et la guerre, et sur vingt autres questions de cette importance » ². Celui qui est l'objet de

1. *Magasin encyclopédique*, mars 1814, p. 147.

2. *Mercure de France*, avril 1814, t. LIX, p. 89.

toutes les attaques et qui fait les frais de toutes les accusations, c'est Napoléon. On s'acharne amèrement contre lui comme auteur de tous les maux. Ceux-là même qui lui avaient obéi avec obséquiosité et qui l'avaient encensé le plus pendant les jours de son succès et de son pouvoir, n'hésitent pas maintenant à le combler de reproches et à donner libre carrière à leur haine : l'armée des girouettes est légion ¹.

Le milieu de M^{me} de Staël ne reste pas étranger à la discussion, quoique M^{me} de Staël semble ne plus s'acharner contre son ennemi tombé. Lui aussi profite du regret qu'elle éprouve de voir les troupes étrangères cantonnées à Paris, mais ses amis et ceux qui l'entourent sont plus implacables. Chateaubriand fait paraître son écrit *De Buonaparte et des Bourbons*; Constant ne se lasse pas de poursuivre l'empereur de ses traits et de ses sarcasmes dans le *Journal des Débats* ²; le livre *De l'Allemagne* est confondu par les critiques et par le public avec le flot d'écrits anti-bonapartistes : on se représente M^{me} de Staël comme l'ennemie par excellence de Napoléon et son exil comme symbole le plus frappant des iniquités de celui-ci. Même si M^{me} de Staël épargne son ennemi maintenant qu'il n'a plus le pouvoir, elle n'en loue pas moins les mérites et les vertus de son ami Alexandre I^{er} et elle n'en est pas moins favorisée par le nouveau roi de France. Elle a intérêt à être en faveur auprès des royalistes et elle le sait : dès son retour en France, on voit paraître en brochure parmi quelques-uns de ses écrits de jeunesse une réimpression de sa *Défense de la reine*.

La plupart des journaux et des périodiques littéraires s'empressent de saluer le retour des Bourbons avec enthousiasme; on se promet tout du nouveau régime : l'histoire, les lettres, le théâtre vont renaître : « Tout va retrouver son cours sous un Prince qui aime les lettres qui lui ont procuré de douces consolations, et pour qui elles seront toujours un noble délassement » ³. Les effets du retour de la famille royale se font sentir surtout dans la libération du théâtre : successivement on fait représenter sur les différentes scènes de Paris des pièces qui ont été longtemps défendues, telles que la

1. Voir P.-N. de Puybusque : *Lettres inédites de Sismondi*, p. 8.

2. Voir Sainte-Beuve : *Nouveaux lundis*, t. I, p. 421.

3. *Magasin encyclopédique*, avril 1814, t. II, p. 373.

Partie de chasse de Henri IV, laquelle est accueillie avec beaucoup d'enthousiasme; les princes alliés assistent aux représentations et l'enthousiasme du public est à son comble ¹.

Toute une partie considérable du public sera favorablement disposée envers M^{me} de Staël amie du roi et de la liberté: débarrassés du joug de l'Empire, les gens pourront donner libre carrière à leurs opinions. Mais, s'ils ouvrent le livre d'un geste bienveillant, ces lecteurs royalistes, repoussés par la suite en lisant un peu plus avant dans l'ouvrage, oublieront les sympathies politiques de M^{me} de Staël et reprendront bientôt de plus belle leurs attaques contre ses théories littéraires. Elle profite un instant de l'appui du parti royaliste. C'est déjà quelque chose. Mais ce prince qui considère la littérature comme un « noble délassement » ne fera pas tout à fait son affaire: elle vise des modifications bien autrement profondes que l'échange d'un sceptre contre une couronne. De plus, l'influence de l'Empire ne disparaîtra pas de sitôt et se fera sentir dans les dispositions littéraires du public bien longtemps après 1814: sous Napoléon les esprits ont pris des habitudes et des manières de juger qui se sont profondément enracinées dans leur mentalité et qui détermineront leurs jugements littéraires. L'universalité de la langue française passe pour un fait indiscutable et admis une fois pour toutes; l'isolement et l'exclusivisme de la politique impériale à l'égard de l'étranger a affermi les Français dans leurs idées sur l'absolutisme du goût et des règles littéraires; ceux qui ont été naguère les soldats victorieux de l'Empire sont bien loin de la philosophie de rêve et d'idéal à laquelle on veut les initier.

De bonne heure, il y a eu pendant l'Empire des courants contraires à ces tendances exclusives et absolues: les émigrés, l'Institut et le groupe cosmopolite que constituent les amis de M^{me} de Staël elle-même. Quels progrès ces courants ont-ils fait au moment de l'apparition de l'*Allemagne*? Tâchons de déterminer le jeu des tendances littéraires et philosophiques dans les mois qui suivent la première Restauration. Quelle est l'attitude générale des esprits envers la pensée étrangère, envers le goût et les règles de la littérature française,

1. *Ibid.*, p. 378.

envers l'idéalisme des philosophies transcendantes? Quelles sont les probabilités de résistances aux thèses soutenues par M^{me} de Staël? Résoudre ces questions, ce sera contribuer grandement à éclairer l'accueil que reçoit le livre *De l'Allemagne*.

On a trop dit que les Français se trouvaient dans une ignorance complète des choses de l'étranger lors de la publication du livre de M^{me} de Staël¹: ils n'ont jamais cessé complètement de s'en occuper depuis Voltaire: la rupture avec les valeurs étrangères causée par les événements de la Révolution ne fut pas aussi complète ni d'aussi longue durée qu'on l'a cru². Déjà avant la fin du XVIII^e siècle, on publie à Hambourg à l'usage des Français le *Spectateur du Nord*, journal dont le prospectus même signale la décadence qui menace la littérature française et qui, par ses articles sur la littérature et la philosophie des Allemands, marque une étape importante dans les progrès de la pensée septentrionale vers une acceptation générale dans les nations européennes³. C'est surtout Charles de Villers qui donne l'impulsion à ce mouvement de propagande, qui n'a pas manqué de faire sentir son influence en France. M^{me} de Staël connaît le journal et l'impression qu'elle en reçoit est sympathique: elle y puise des inspirations et des matériaux pour son *Allemagne* et on se demande si le *Spectateur du Nord* n'est pas pour quelque chose dans la décision qu'elle prend vers 1803 de commencer une étude plus approfondie de la littérature allemande.

En ce qui concerne le théâtre, le succès des mélodrames, introduits en France avec les traductions et les adaptations de pièces allemandes, qui jouissent d'une grande popularité au moment de la Terreur⁴, va toujours croissant pendant les années même de l'Empire. Les critiques conservateurs confondent le mélodrame et le théâtre allemand au point de ne vouloir reconnaître aucune différence entre les deux genres. Une très grande partie des mélodrames français de l'épo-

1. Cf. G. Brandes: *Hauptströmungen*, t. I, p. 201.

2. T. Süpfle: *Französische Studien; Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1889, p. 1-8. Cf. Breitingen: *Die Vermittler des deutschen Geistes in Frankreich*, p. 9.

3. Voir P. Hazard: « *Le Spectateur du Nord* »; *Revue d'histoire littéraire*, 1906, t. XIII, p. 26-50.

4. E. Eggli: *Schiller et le romantisme français*, t. I, p. 83.

que sont calqués sur des modèles allemands ou en sont de simples adaptations, de sorte qu'on doit considérer leur popularité en France comme un des premiers triomphes de la littérature allemande. À partir de 1800 cependant commence une période d'hostilité contre la diffusion du théâtre allemand en France : mis à part les succès du mélodrame, les littérateurs et les critiques français commencent à repousser avec énergie les valeurs allemandes. L'influence du régime de Napoléon se fait sentir ici d'une façon très marquée¹. En 1800, M^{me} de Staël publie son livre *De la littérature*, où elle répartit les littératures en deux divisions principales : celles du Nord et celles du Midi. Cette distinction occupera les critiques pendant bien des années et exercera une influence énorme sur la direction que prennent les discussions littéraires. Ce livre apporte la première préparation importante que reçoivent les Français aux choses d'Allemagne, mais à cette époque, M^{me} de Staël elle-même est bien loin d'avoir les opinions qu'elle aura sur l'Allemagne trois années plus tard après son premier voyage au-delà du Rhin : elle est encore tout imprégnée des idées du XVIII^e siècle et ne s'est pas encore affranchie des modèles et des principes du pseudo-classicisme : parlant des littératures du Nord et de celle des Allemands en particulier, elle fait une grande concession aux classiques français en déclarant que les Allemands manquent absolument de goût². Quelques mois plus tard, Charles de Villers, indigné de cette concession injuste lui écrivait : « Permettez-moi de vous dire tout bas que les lettrés germains sont bien au-dessus de ce qu'on appelle le goût en France. Cette décrépète Dêité de nos boudoirs avec son grêle archet, ses paniers et sa perruque à la Louis XV n'est pas faite pour s'asseoir sur le pittoresque Parnasse de la Germanie. Il y a long-tems qu'un coup de pied de la Muse Teutone l'a précipitée dans le bourbier. Celle-ci tient à la main une lyre de bois de chêne, ses cheveux blonds couronnés de gui sont relevés en tresse, son vêtement est une simple draperie éthérée. Si quelque Dieu du goût la suit dans son vol et dans ses courses, du moins n'est-ce pas celui à bas de soie et à talons

1. *Ibid.*, t. I, p. 177.

2. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 344.

rouges » 1. M^{me} de Staël lui répondait : « Vous m'accusez, et l'Allemagne avec vous, d'avoir risqué ce reproche sur le goût qu'on est convenu de trouver frivole; le goût arbitraire, le goût de mode mérite tout ce que vous en dites, mais le bon goût est Grec, Romain, Français, quelquefois Allemand, Anglais, car il se trouve dans toutes les beautés de ces littératures, le bon goût est la vérité, la mesure et le choix, c'est quand les Allemands sont fleuris et affectés qu'ils sont de mauvais goût » 2. Voilà où en sont les choses en 1802. M^{me} de Staël avec son bon sens habituel et influencée cette fois par la force de ses préjugés, s'attache à ménager la vanité française et elle conseille à Villers d'en faire autant. Cette fois cependant, la concession qu'elle a faite a été trop grande : ses adversaires, profitant de son jeu, se cramponnent à cette idée d'un goût éternel favorisée et admise par M^{me} de Staël. La même idée déterminera après la publication de l'*Allemagne* le point de départ de la plupart des critiques classiques.

Bien qu'elle ne jouisse plus de l'appui du parti dominant, l'école classique reste très fortement retranchée, après la Restauration, dans la forteresse du théâtre. Les critiques condamnent le mélodrame avec violence et le traitent de genre bâtard et dépravé : c'est le résultat des troubles et du déchaînement des passions à l'époque de la Révolution, disent-ils; le public, accoutumé à des excès de sentiment et à des événements violents dans la vie, cherche maintenant des situations lugubres et des émotions fortes jusque sur le théâtre; pour le moment, sans doute, il faut flatter cette humeur tout en la déplorant : avec le temps, la paix finira par faire sentir son effet, les goûts s'assagiront et on finira par rentrer dans les saines doctrines. Mais les saines doctrines sont entièrement incompatibles avec les tendances de la littérature allemande : pour cette littérature-là et pour ses systèmes et ses théories, aucune indulgence. Ceux mêmes qui pressentent le plus fortement la décadence de la littérature française et désirent le plus vivement son renouvellement par l'infiltration d'éléments germaniques, le milieu des Villers, des Mercier, des

1. Isler : *Briefe aus dem Nachlasse des Ch. de Villers*, V. à M^{me} de Staël, le 25 juin 1802.

2. *Ibid.*, M^{me} de Staël à Villers, le 1^{er} août 1802.

Stapfer sont d'accord pour reconnaître que pour le moment leurs désirs ne s'accomplissent pas : il leur semble déjà que les beaux jours sont passés et ils commencent à désespérer ¹.

A côté de ces partisans des saines doctrines, cependant, il existe un petit groupe indépendant de littérateurs, ayant Charles de Villers en quelque sorte pour ancêtre et qui se rallie depuis le commencement du siècle autour de M^{me} de Staël et de Constant. L'émigration, l'exil et les campagnes de Napoléon, le contact immédiat avec l'étranger et surtout avec l'Allemagne ont élargi leurs goûts et ont préparé les esprits en les ouvrant par certains côtés à un cosmopolitisme plus tolérant. Chez beaucoup des émigrés cette influence n'est pas très profonde et ne dépasse pas les limites des circonstances superficielles de la vie extérieure et sociale : l'universalité de la langue et des mœurs françaises en Europe ont protégé et conservé intactes leurs idées sur le goût, la littérature et la philosophie ; mais chez le groupe de littérateurs qui entoure M^{me} de Staël et qui, pendant l'Empire ont formé l'opposition politique, les modifications reçues du contact avec l'étranger ont été bien autrement profondes. Ceux-ci sont d'abord des esprits d'élite qui parviennent à s'affranchir des préjugés de leur éducation ; à l'étranger, ils se sont attachés à étudier de près les particularités locales et les influences qu'ils y ont subies ont été radicales et essentielles ; ils voient dans les théories et les idées qu'ils rapportent de l'étranger une manière très efficace de combattre le nationalisme exclusif du tyran. Le désir de combattre ces tendances n'est pas uniquement le résultat de passions et de jalousies politiques : plus clairement que les autres, ces cosmopolites voient dans l'infiltration des idées étrangères le seul moyen possible de rénover les sources épuisées de la littérature française. Tous les membres de ce groupe sont des gens qui connaissent plus ou moins bien l'Allemagne : Charles de Villers, Creuzé de Lesser, Prosper de Barante, Adrien de Lezay-Marnésia, le prince de Ligne, Bonstetten, Sismondi, Constant. Tous sont des amis intimes de M^{me} de Staël et tous ont entrepris de faire connaître aux Français des aspects de la littérature étrangère et spécialement de la littérature germanique. Benja-

1. E. Egli : *Schiller et le romantisme français*, t. I, p. 357.

min Constant, voyageant avec M^{me} de Staël en Allemagne et, comme celle-ci frappé d'admiration pour la vie et les institutions d'outre-Rhin et surtout de Weimar, écrit en 1804 : « J'ai été enchanté, à quelques égards, de mon voyage en Allemagne... Si une guerre continentale ne vient pas bouleverser encore une fois cette partie du continent, l'Allemagne laissera loin derrière elle l'Angleterre et la France, et si de certaines choses se prolongent, c'est peut-être en Allemagne qu'il faudra chercher une nouvelle patrie » ¹. Il reçoit exactement la même impression que M^{me} de Staël, qui écrit en 1802 à Villers : « Je crois avec vous que l'esprit humain qui semble voyager d'un pays à l'autre est à-présent en Allemagne » ². Guizot, qui avait fait la connaissance de M^{me} de Staël à Ouchy en 1807, pratique à partir de cette date la littérature et la philosophie allemandes : « Depuis que je vivais à Paris, dit-il dans ses mémoires, la philosophie et la littérature allemandes étaient mon étude favorite; je lisais Kant et Klopstock, Herder et Schiller, beaucoup plus que Condillac et Voltaire » ³. Désormais il parle des penseurs et des écrivains allemands tout à fait dans le sens de M^{me} de Staël : comme celle-ci il se rend compte que les Français sont fort peu avancés en matière de philosophie et qu'il faut commencer au commencement et se mettre à leur portée si l'on ne veut pas que ses efforts soient perdus; déjà chez le futur éditeur des *Œuvres complètes* de Shakespeare, il y a une influence profonde manifeste de l'auteur de *l'Allemagne*. Henri Beyle même, qui n'appartient pas cependant à l'entourage de M^{me} de Staël, s'initiant en 1807 à la littérature allemande, écrit à sa sœur à propos de la *Lénore* de Bürger, ses premières impressions sur l'Allemagne, impressions où l'on voit les premiers mouvements d'une sympathie naissante ⁴.

Vers la fin de l'Empire, on a aussi le goût des récits de voyage, goût acquis peut-être pendant les années d'émigration et d'exil. Les exemples du genre ne manquent pas : la plupart sont de simples journaux de voyage remplis de des-

1. B. Constant : *Lettres*, p. 198, C. à Rosalie de C., le 27 février 1804.

2. Isler : *Briefe aus dem Nachlasse*, etc., M^{me} de Staël à Villers, le 1^{er} août 1802.

3. F. Guizot : *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. I, p. 8.

4. Voir F. Baldensperger : *Études d'histoire littéraire*, t. I, p. 149-150.

criptions pittoresques de paysages, d'impressions superficielles et parfois d'observations brèves sur les littératures des pays parcourus. Un exemple caractéristique de ce genre d'ouvrages est le *Voyage en Allemagne et en Suède* de Catteau-Calleville¹ : tout ce qui a trait à la littérature est peu profond et très médiocre : Klopstock, Wieland, Schiller et Goethe sont les seuls poètes allemands qui arrêtent l'attention du voyageur ; aucune mention des problèmes littéraires ; opinion arrêtée que les Allemands manquent de goût. Par leur nombre et leur peu de profondeur même de pareils écrits contribueront à éveiller les curiosités et à les diriger vers l'étranger et ces dispositions formeront une espèce de toile de fond sur laquelle viendront se développer des combinaisons plus sérieuses. Pendant l'Empire et jusqu'après 1814, le *Mercur de France* joue un rôle important dans la diffusion des valeurs étrangères en France : à maintes reprises on y trouve à cette époque des comptes rendus d'ouvrages allemands ou des articles plus ou moins favorables sur l'état de la littérature en Allemagne. C'est même en quelque sorte l'organe du groupe de Mme de Staël². En 1813 paraît le premier numéro du *Mercur étranger*, qui se propose de tenir les Français désormais au courant des événements littéraires en Allemagne. L'excessive frivolité et la ridicule vanité qui caractérisaient la nation française au milieu du XVIII^e siècle, dit la préface du nouveau journal, n'existent plus : « Revenus à des idées plus justes, plus raisonnables, les Français aujourd'hui rendent justice au mérite, dans quelque pays, sous quelque costume qu'il s'offre à leurs yeux, et n'ont plus la sottise de croire qu'au-delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées, il n'y a qu'en-nui, médiocrité, mauvais goût ; ils savent mettre à profit les travaux et les talents des étrangers ; ils veulent mériter et non usurper la prééminence littéraire qui fait toujours leur am-

1. Paris, 1810. La moitié de cet ouvrage, qui est un simple récit de voyage rempli d'anecdotes, est consacrée à l'Allemagne, et le livre représente très bien ce que le Français moyen de 1810, qui aurait même passé des années au-delà du Rhin, y aurait vu et apprécié à cette époque.

2. C'est Guizot, qui écrit en 1810 un article sur les *Mélanges de littérature et de philosophie* d'Ancillon, qui désirerait « pouvoir servir de médiateur littéraire ou d'interprète philosophique entre les deux nations » (*Mercur de France*, janvier 1810, p. 93) ; c'est lui aussi qui écrit sur Jean de Müller ; il y a également des articles de Vanderbourg, traducteur dès 1796 du *Woldemar* de Jacobi et du *Laocoon* de Lessing en 1802.

bition »¹. Vu cet état amélioré des dispositions à l'égard de l'étranger, le journal se promet de meilleures chances de succès. En 1813 donc, il y a un mouvement assez marqué vers une connaissance plus approfondie de la littérature allemande, mais quoique le groupe des partisans de ce mouvement soit assez restreint, tous ne sont pas d'accord entre eux : bon nombre de ces germanisants ne vont pas plus loin que les imitations de Gessner ou la *Messiede* de Klopstock. Goethe ne semble pas être très en faveur : en 1810, Vanderbourg, qui connaît pourtant assez bien la littérature allemande, écrit un article sur les *Affinités électives* de Goethe : à cause de la traduction, dit-il, l'ouvrage aura moins de chances de réussir en France qu'en Allemagne même. En 1809, parlant de *Faust*, il avait déploré la direction extravagante que prenait la littérature allemande : « Comment une nation qui a produit Lessing et Sulzer, qui possédait encore il y a peu d'années Gleim et Klopstock, et pour qui Wieland, Jacobi, les deux comtes de Stollberg et l'infatigable Voss écrivent encore, comment, dis-je, se laisse-t-elle entraîner aux rêveries des Schlegel, des Tiecke et de leurs pareils ? Pourquoi faut-il que le goût de ses critiques et de ses poètes se tourne en folie au moment où elle pouvait se flatter de rivaliser dans cette carrière avec ses voisins ? Et les Allemands se plaignent après cela que nous ne leur rendons pas justice ! Dans quel pays cependant a-t-on mieux accueilli que chez nous les *Idylles* de Gessner, l'*Agathon* de Wieland, le *Werner* de Goethe et d'autres ouvrages que l'Allemagne elle-même oublie ? »². Le Goethe qui a écrit *Faust*, ainsi que les romantiques allemands, ne disent rien à la majorité des Français de 1814. La fortune de Schiller en France vers la même époque est assez différente : M^{me} de Staël, depuis son voyage en Allemagne en 1803 et en 1804, admire beaucoup et sa personnalité et ses ouvrages et elle n'a pu manquer de communiquer son enthousiasme à ses amis. Elle-même a été sans doute influencée dans son opinion sur Schiller par quelques-uns de ses amis, tels que Creuzé de Lesser qui traduit les *Voleurs* de Schiller en 1795 et par Lezay-Marnésia, qui tra-

1. *Mercure étranger*, Préface, t. I, 1813.

2. *Mercure de France*, 1809, p. 280-288.

duit *Don Carlos* en 1799; mais peut-être Constant n'aurait-il pas entrepris son *Wallstein*, et peut-être Barante n'aurait-il pas traduit le théâtre de Schiller sans l'enthousiasme de leur amie pour le poète allemand ¹. Cependant que Schiller ait subi une forte influence du XVIII^e siècle français ², que Voltaire, Diderot, Rousseau se retrouvent tous en quelque mesure dans ses ouvrages, toujours est-il que ces influences sont trop déformées et trop modifiées chez lui pour que le public français de l'Empire soit amené par là à ne pas offrir de résistances à son théâtre; mais là où ils étaient plutôt portés à tourner simplement le dos aux ouvrages de Goethe sans vouloir même admettre de discussions, lorsqu'il s'agit de Schiller, une foule de problèmes littéraires sont remis en question et la querelle peut commencer. Il semble que ce soit Schiller qui inquiète le plus les critiques français aux alentours de 1814; c'est autour de ses ouvrages que se déclencheront les discussions, car, la plupart des résistances à la littérature allemande visant les règles et les unités dramatiques, on touche ici au cœur de l'affaire. Aussitôt ces règles et ces unités menacées, une foule d'intérêts sont mis en cause, dont le moins important n'est pas l'amour-propre national.

En 1810, M^{me} de Staël, revenue un peu elle-même de sa première admiration enthousiaste pour Klopstock et entrevoyant que les odes de celui-ci n'auront qu'un faible intérêt pour les Français, sait bien qu'il y aura un parti considérable contre tout ce qui vient de l'Allemagne après la publication de son livre. Elle n'a pas tort: il ne s'agira pas d'un faible intérêt; il s'agira d'une antipathie croissante et assez générale dans plusieurs milieux pour toute la littérature germanique. En 1814, la presse s'est habituée depuis plusieurs années à attaquer avec acharnement le groupe de M^{me} de Staël ³, lequel représente les innovations germaniques. C'est que cette querelle entre les littératures est devenue en 1814 une affaire nationale: la publication de l'*Allemagne* coïncide avec l'entrée des troupes des Alliés à Paris, et il semble à beaucoup de gens que la France ne pourra même pas avoir recours à la consolation de la dernière de ses traditions nationales et celle

1. Cf. E. Egli: *Schiller et le romantisme français*, t. I, p. 418.

2. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 51-53.

3. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 462.

qui conserve en elle les racines les plus profondes de l'individualité de la nation: sa littérature. L'organe qui représente le mieux cette opinion, c'est le petit périodique audacieux, satirique et furieusement national qui s'intitule le *Nain jaune*. C'est une des publications les plus intéressantes de la première Restauration: il ne cessera pas de bafouer les amis de M^{me} de Staël, de Chateaubriand et de Constant et ne se lassera pas de ridiculiser tous les partisans de la nouvelle école littéraire. Il forme la suite du *Journal des Arts* ¹. C'est à peu près le seul journal qui représente les tendances littéraires des bonapartistes après l'Empire: en ce qui concerne le livre *De l'Allemagne*, ses critiques se réduisent à des développements sur le jugement de Savary, qui disait en 1810 à M^{me} de Staël: « Votre dernier ouvrage n'est point français » ². Beaucoup de journaux reprennent la même idée.

Dès 1813, le livre de M^{me} de Staël jouit d'un succès sans bornes en Angleterre ³. La nouvelle de ce succès s'infiltré de bonne heure en France: les périodiques français ne tardent pas à donner des traductions d'articles anglais qui se montrent très favorables au nouvel ouvrage. Cet enthousiasme de l'ennemi ne pouvait manquer de donner au livre l'aspect d'une victoire de plus pour les Alliés. Mais à cet égard, la susceptibilité nationale des Français se trompait: sans doute la renommée de M^{me} de Staël en Angleterre avait pour cause en grande partie son inimitié pour Napoléon, mais cette renommée était due plutôt au rôle politique qu'elle avait joué qu'aux tendances exposées dans son *Allemagne* ⁴. Avant le séjour qu'elle fit en Angleterre en 1813, M^{me} de Staël y jouissait d'une réputation bien établie. D'une part, on voyait en elle l'auteur de *Corinne*, dont le succès avait effacé la défiance et la déception causées chez les Anglais par la lecture de *Delphine*; d'autre part, l'exil avait donné à M^{me} de Staël

1. Ce journal se moque toujours de M^{me} de Staël. Le 20 novembre 1814, au milieu de la polémique, il publie des vers de M^{me} de Staël intitulés *les Dangers de l'Indifférence* (t. XIX, p. 228). C'est le prélude à des attaques plus sérieuses.

2. *De l'Allemagne*, Préface, le duc de Rovigo à M^{me} de Staël, le 3 octobre 1810.

3. *Lettres de M^{me} de Staël à Henri Meister*, p. 268-274.

4. R. C. Whitford: *Madame de Staël's literary reputation in England*; *University of Illinois Studies in Language and Literature*, février 1918, t. IV, n° 1, p. 7.

un prestige politique énorme¹, qui ne pouvait pas manquer de bien disposer les esprits envers elle; de sorte que son arrivée en Angleterre fut un événement. Elle parle beaucoup, elle effraie les gens de la haute société, elle ne voit que le beau monde, elle passe dans tous les salons distingués comme « un tourbillon en jupons », on conte partout des anecdotes sur elle. Bref, son succès fut brillant². Enfin, le livre *De l'Allemagne* paraît et la première édition est épuisée en trois jours; les journaux en rendent compte à l'envi et on en parle dans tous les salons³. Mais à part quelques lecteurs qui voient la portée et la véritable valeur intrinsèque du livre, on le lit en Angleterre parce qu'il est de M^{me} de Staël et non pas à cause des tendances ou des théories littéraires qu'il renferme. Cependant ce succès ne peut manquer d'être interprété autrement par ceux d'entre les critiques français qui en reçoivent des nouvelles et d'achever d'attiser chez eux l'hostilité contre un livre qui essaie de mettre en honneur les systèmes littéraires en vogue dans les pays ennemis. De plus en plus, on associe ces systèmes avec les troupes étrangères cantonnées dans Paris: la publication de *l'Allemagne* coïncide avec des défaites militaires qui, tout en libérant la France du joug de Napoléon, n'en sont pas moins humiliantes.

Mais si l'amour-propre national est en jeu en 1814 autant que les théories littéraires⁴, c'est que le nouveau mouvement menace l'hégémonie française. Ce n'est pas un phénomène récent que cette universalité de la langue et de la littérature françaises: depuis la disparition de la prééminence intellectuelle du latin, et pendant tout le XVIII^e siècle, la question n'a pas cessé d'occuper et d'intéresser les esprits en France⁵. A l'époque même on l'attribue à plusieurs causes: mais qu'elle soit attribuable à la politique, aux succès militaires, aux fa-

1. Cf. *Ibid.*, p. 53.

2. Voir D. Gunnel: *Mme de Staël en Angleterre; Revue d'histoire littéraire*, t. XX, p. 868-898.

3. Voir J.-M. Carré: *Madame de Staël et Henry Crabb Robinson. Revue d'histoire littéraire*, t. XIX, p. 545. Le critique Jeffery consacre à *l'Allemagne* des articles favorables dans *l'Edinburgh Review* (t. XXII, p. 198 et suiv.). Cf. le *Gentleman's Magazine*, juillet-décembre 1813, t. LXXXIII, 2^e partie, p. 460-462, 661-663. Le livre plaît énormément à Byron; le poète Campbell trouve que c'est un ouvrage médiocre. Voir D. Gunnel: *Mme de Staël*, etc., p. 890-891.

4. Cf. E. Eggli: *Schiller*, etc., t. I, p. 462.

5. Voir F. Baldensperger: *Etudes d'histoire littéraire*, t. I, p. 1-43.

veurs accordées par Louis XIV à l'Académie, ou qu'elle soit attribuable, comme le pensait Voltaire, à la réputation des grands auteurs du xvii^e siècle, ou, comme le pensaient Fontenelle et Rousseau, aux livres français agréables et légers qui circulent partout en Europe, toujours est-il qu'elle établit dans l'esprit des Français une habitude dont les conséquences seront d'une portée considérable¹. La période de l'Empire marque une nouvelle étape dans l'hégémonie française: cette idée coïncide parfaitement avec la politique et les ambitions de Napoléon² et son attitude envers les littératures étrangères s'explique par là en grande partie. En France, on est assez disposé à le suivre à cet égard et cette tendance est favorisée par les longues années de conquêtes militaires et de campagnes victorieuses. Vers la fin de l'Empire on commence à espérer imposer les règles littéraires françaises et même la langue française à toute l'Europe; on commence à voir dans la langue française des qualités et des particularités qui la rendent propre à être une langue universelle. De ces dispositions naît une certaine indifférence à l'égard des littératures étrangères, une certaine indifférence envers toutes les formes littéraires qui se sont développées à l'étranger: en 1813, les Français ont pris une habitude fermement enracinée de regarder le goût et la littérature comme des choses absolues qui ne sont arrivées à leur pleine expression qu'en France, de sorte que tout système qui veut établir la valeur indépendante des autres littératures et la relativité du goût soulève inévitablement des résistances puissantes. Il ne s'agit pas seulement de défendre la littérature nationale, mais aussi de conserver une hégémonie européenne. Ces résistances seront d'autant plus fortes que les Français ne soupçonnent guère avant la Restauration les mouvements contre cette hégémonie qui se manifestent depuis plusieurs années en Allemagne et surtout dans les milieux romantiques allemands. On n'a pas fait assez attention aux Villers pour s'en rendre compte, de sorte que l'*Allemagne* est le héraut d'une grande déception pour l'orgueil national français: en même temps que les bornes de ses frontières, la France voit reculer celles de son influence.

1. *Ibid.*

2. Cf. *Spectateur*, 1814, t. I, p. 222.

littéraire et de l'universalité de sa langue. On commence à se rendre compte que l'Allemagne s'éveille et que ses écrivains protestent vigoureusement contre le despotisme littéraire de leurs ennemis, comme leurs armées avaient protesté contre le despotisme de Napoléon. Les avertissements se multiplient : l'indignation des germanomanes allemands se fait entendre jusque dans les journaux français. Le *Spectateur* publie une adresse aux Français par Steffens, professeur à l'université de Breslau et officier volontaire de l'état-major de Blücher, adresse où l'auteur signale le réveil politique et littéraire des Allemands et représente l'Allemagne comme une nation remplie d'indignation contre les ravages de Napoléon : « Cette grande nation, dont l'enthousiasme a si puissamment contribué à la délivrance de l'Europe et de la France, compte dans son sein des poètes, des philosophes et des savants dans tous les genres ; elle voit fleurir pour elle dans le présent, ce siècle classique que la France cherche dans les souvenirs du passé. Comment pourrait-on s'attendre à voir encore une grande nation, au faite d'une gloire aussi pure, consentir à devenir l'humble vassale des mœurs, des idées, d'une langue étrangère ? »¹. Cette nation, qui jouit maintenant de sa période classique en littérature, est recommandée par-dessus le marché comme modèle aux Français ! Comme elle, la France doit reconnaître la vanité de l'idée d'une langue universelle, apprendre à détester la vanité nationale, et accueillir librement tout mérite étranger. Quels ont dû être les sentiments des Français à un moment où M^{me} de Staël, tout ennemie de Napoléon qu'elle était, ne manquait pas de sentir profondément l'humiliation politique de la France ?². Les partisans du classicisme conçoivent aussitôt l'idée d'une conspiration et d'une confédération des littératures étrangères contre la littérature française. A la tête de cette confédération, on s'imaginerait vaguement des hommes comme Gentz et Kotzebue.

Ceux qui admettent que la littérature française a perdu le prestige de son universalité ne manquent pas de retourner cet argument contre l'infiltration des littératures étran-

1. *Spectateur*, 1814, t. I, p. 222.

2. Saint-René Taillandier : *Lettres inédites à M^{me} la comtesse d'Albany*, Sismondi à la comtesse, le 26 mai 1814.

gères en France, mais la majorité des gens nient le fait tout en déplorant ses résultats: on est habitué de si longue date à l'idée de l'hégémonie française que la disparition de celle-ci ne change rien aux attitudes envers les littératures étrangères. Auguste-Guillaume Schlegel, songeant sans doute à la fortune de l'*Allemagne*, écrivait quelques années plus tard: « Quand on écrit pour un public français sur les circonstances européennes de la littérature française, il ne s'agit de savoir ce qu'elles sont véritablement, mais comment on se les représente en général en France »¹. En tout cas, les conséquences des opinions répandues en France sur l'universalité du français se feront sentir bien au-delà de l'accueil accordé au livre *De l'Allemagne*: en 1828, Emile Deschamps, dans la préface de ses *Etudes françaises et étrangères* pourra encore accuser les Français de fatuité en ce qui concerne les littératures étrangères². Si ceux mêmes d'entre les romantiques qui acceptent le plus volontiers les doctrines de M^{me} de Staël ne se préoccupent guère d'apprendre pour cela les langues étrangères, c'est encore aux habitudes prises pendant les années d'hégémonie qu'il faut attribuer cette apathie.

Aux yeux de ses adversaires, M^{me} de Staël s'est liguée avec Constant, Sismondi et Schlegel pour pouvoir mieux combattre les intérêts de la France; mais en 1814, les amis de l'auteur de l'*Allemagne* représentent moins un groupe qu'on ne le pensait en général. Oehlenschläger disait que M^{me} de Staël possédait au plus haut degré le don de subjuguier les caractères opiniâtres et de rapprocher des hommes tout à fait apathiques³. Qualités excellentes pour assurer l'harmonie indispensable dans une confédération littéraire! Mais cette faculté magique de rapprocher les gens, M^{me} de Staël n'avait guère eu l'occasion depuis 1810 de s'en servir: depuis ce temps-là, l'exil et la fuite avaient dispersé le cercle de ses amis et les avait éloignés d'elle. Avant cette séparation même ses relations avec Sismondi sont un peu tendues: dans son journal en 1809, Sismondi se montre assez mécontent de

1. Frau Necker: *Ueber den Charakter und die Schriften der Frau von Staël*, traduction de W. Schlegel, Paris, Londres et Strasbourg, 1820, p. 132.

2. Voir H. Girard: *Le cosmopolitisme d'un dilettante (Revue de littérature comparée, 1921, t. I, p. 254)*.

3. Voir Cappelletti: *Principessa e grandì dame*, p. 342.

M^{me} de Staël: il lui trouve des penchants excessifs à la dispute et trop de l'intolérance d'un Bonaparte ¹. En 1813, lors du séjour de M^{me} de Staël en Angleterre, ses relations avec Auguste-Guillaume semblent un moment assez précaires ². Depuis qu'ils se connaissent, selon le témoignage de Constant, Sismondi et Schlegel se regardent mutuellement comme des fous ³; Constant lui-même n'est pas prodigue d'amour pour Schlegel et a au fond peu de sympathie pour les théories littéraires de celui-ci ⁴. Somme toute, le groupe de M^{me} de Staël n'est guère en état, comme on se l'imagine dans quelques milieux en 1814, de répandre une propagande organisée contre la littérature française.

Cependant, en 1813, on a vu paraître l'ouvrage de Sismondi *De la littérature du Midi de l'Europe* ainsi que la traduction française, par M^{me} Necker de Saussure, du *Cours de littérature dramatique* d'Auguste Schlegel. Ces ouvrages forment l'avant-garde immédiate du livre *De l'Allemagne*. Le *Cours* de Schlegel ne peut pas manquer de disposer mal les esprits, mais le livre de Sismondi, dont le ton est moins tranchant, nuira moins à la cause défendue par M^{me} de Staël. En tout cas, le livre *De l'Allemagne* arrive à un moment où la polémique vient déjà de se rouvrir. Cette fois, une guerre acharnée entre les deux camps littéraires vient d'être déclarée: déjà vers la fin de 1813, le *Journal de l'Empire* lance des articles remplis d'indignation contre le germanisme de Schlegel; déjà Sismondi est associé à celui-ci dans ses attaques contre la littérature française. Dans une notice sur le livre de Sismondi, le *Journal de l'Empire* condamne les tendances du *Cours* de Schlegel: « C'est un vrai manifeste contre la littérature française: nos auteurs vivants sont traités avec assez peu de ménagement; mais ce qui doit les conso-

1. Sismondi: *Fragments d'un journal*, p. 70.

2. Leur correspondance de cette période en témoigne. Une lettre inédite de Schlegel à M^{me} de Staël (18 février 1814) montre qu'il n'est pas parfaitement content de la préface de *l'Allemagne*, laquelle ne rend pas justice au réveil des Allemands.

3. Sismondi ne comprend guère la philosophie allemande et au fond il semble n'avoir jamais eu une sympathie complète pour l'Allemagne. Cf. *Bibliothèque universelle*, juillet-septembre 1884. Il lui semble que M^{me} de Staël n'a pas grand'chose à gagner, lorsque celle-ci se rend pour la première fois en Allemagne.

4. Voir P. Kohler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 323, 365.

ler un peu, c'est que Molière et Boileau n'y sont pas plus ménagés, et que M. Schlegel ne voit qu'un farceur dans l'auteur du *Misanthrope* » ¹. Le romantisme apparaît nettement comme une attaque concertée contre la littérature française. Dussault condamne avec violence les ouvrages de Sismondi et de Schlegel dans le même journal; Nodier y publie en mars 1814 un article également sur le *Cours de littérature dramatique*; quelques jours plus tard, on s'occupe de nouveau du livre de Sismondi ². La querelle est donc tout à fait ranimée; on prend la chose au sérieux; avant même la publication du livre *De l'Allemagne*, on se demande avec inquiétude lequel des deux partis remportera la victoire: « Ainsi donc, par les manifestes, positifs, bien et dûment libellés de MM. Schlegel et de Sismondi, voilà la guerre civile décidément allumée dans tous les Etats d'Apollon! Les deux partis sont en présence;... de quel côté penchera la victoire? le monde est dans l'attente » ³. Tout est donc prêt pour l'entrée en scène du livre *De l'Allemagne*.

Cette association étroite de M^{me} de Staël avec Sismondi et Schlegel dans l'esprit du public durera longtemps. En ce qui concerne Sismondi, elle est mieux fondée et moins dangereuse: bien que M^{me} de Staël semble avoir été peu enthousiaste envers le livre *De la littérature du Midi*, Sismondi a été considérablement influencé dans les divisions fondamentales de son ouvrage par les idées de M^{me} de Staël, et son livre, écrit dans le même esprit, renforce l'*Allemagne* ⁴. L'analogie entre le *Cours* de Schlegel et l'*Allemagne* est beaucoup moins profonde: M^{me} de Staël a su combattre vigoureusement les aspects antifrçais des doctrines de Schlegel et défendre à leur place ses opinions personnelles ⁵. Mais le public et les critiques négligent ces distinctions et peu s'en

1. *Journal de l'Empire*, le 29 septembre 1813. Cf. *Ibid.*, le 17 décembre 1813, « Les Schlegel, les Kotzebuë et autres brouillons qui tiennent école de guerre civile, et qui poussent la rage contre la France, jusqu'à dénigrer les chefs-d'œuvre de sa littérature, ont de bonnes raisons pour insulter les hommes dont la sagesse contraste d'une manière si frappante avec leurs fureurs ».

2. Voir le *Journal de l'Empire*, le 4 et le 21 mars 1814.

3. *Ibid.*, le 21 mars 1814.

4. Voir E. Herriot: M^{me} Récamier et ses amis, p. 271, Cf. P. Kohler: M^{me} de Staël et la Suisse, p. 520.

5. Cf. *Ibid.*, p. 516.

faut qu'on n'attribue à l'auteur de l'*Allemagne* toutes les injustices antifrançaises de l'auteur du *Cours de littérature dramatique*.

Schlegel a depuis des années déjà une réputation peu favorable en France: en 1807, il a publié sa *Comparaison entre la Phèdre de Racine et celle d'Euripide*, ouvrage où il n'a pas ménagé Racine et où il s'est montré fort injuste envers le théâtre français. Ce livre, qui a fait scandale, a excité en 1808 l'indignation de Dussault dans le *Journal des Débats* ¹, où le critique ne manque pas d'associer le nom de Schlegel à celui de M^{me} de Staël en annonçant la publication prochaine de l'*Allemagne*. La violence du *Cours de littérature dramatique* éloigne même les esprits qui auraient été le plus disposés à écouter les nouvelles théories ². En somme, toute l'attitude de Schlegel a été très préjudiciable à la cause de la littérature allemande en France. « On considère la littérature allemande, écrit Niebuhr en 1811, comme hostile à la littérature français, comme une puissance intellectuelle qui dénie à celle-ci avec orgueil les respects que la nation doit montrer à la nation victorieuse » ³. Cette attitude hostile qui règne en France envers la littérature allemande, Niebuhr l'attribue en grande partie à Schlegel. Ce n'est pas le seul témoignage qui montre combien les Français sont mal disposés envers lui: à maintes reprises on regarde avec défiance l'amitié qu'a pour lui M^{me} de Staël et on craint l'influence qu'il pourra exercer sur elle: « Je suis persuadé, écrit le chevalier de Sobiratz à la comtesse d'Albany en 1809, qu'elle jugera aussi avec sagacité la littérature allemande, pourvu que M. Schlegel ne soit pas un de ses collaborateurs » ⁴; en 1810, Hess, le neveu de Meister, déplorant les nouvelles tendances mystiques de M^{me} de Staël en attribue également la responsabilité à Schlegel ⁵. En Allemagne, on en veut à Schlegel théoricien du romantisme; en France, on gardera pendant bien des années la mémoire du Schlegel qui dénigrait Racine et Molière: toujours les enne-

1. *Journal des Débats*, le 16, le 24 février et le 4 mars 1808.

2. Cf. E. Egli: *Schiller*, etc., t. I, p. 458.

3. *Lebensnachrichten über B. G. Niebuhr*, t. I, p. 504, N. aux Hensler, 3e 1^{er} novembre 1811.

4. Péliissier: *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, le 22 mai 1809.

5. *Lettres de M^{me} de Staël à Henri Meister*, p. 210.

mis de M^{me} de Staël en parleront, sachant que c'est là le moyen le plus sûr de faire tomber ses théories en discrédit ¹.

L'hostilité de la critique française contre Schlegel provient en grande partie de ce que le but principal des attaques de celui-ci est le théâtre et que c'est sur la scène surtout que la littérature française se pique de jouir d'une prééminence incontestable. Dans toute la querelle romantique, le théâtre sera la citadelle la plus difficile à prendre : en 1814, le romantisme du roman est déjà assez bien établi et le romantisme lyrique ne tardera guère après 1817, mais la victoire complète du romantisme sur le théâtre ne sera gagnée que vers 1830, avec *Cromwell* et *Hernani*.

La querelle entre les théâtres apparaît vers la fin de l'Empire comme un aspect des rivalités nationales. Boufflers, dans un article du *Mercure de France* en 1809 sur les tragédies allemandes et les tragédies françaises, fait dériver les principes théâtraux germaniques du théâtre de Shakespeare, « en sorte que la nouvelle lutte entre les théâtres français et allemand ne serait à proprement parler qu'une suite, un réchauffé de l'éternelle rivalité dont l'Angleterre se glorifie vis-à-vis de la France » ².

Cet article de Boufflers est assez intéressant comme résumé des difficultés qu'éprouvaient même les esprits les plus éclairés et les plus cosmopolites à se défaire de l'idée de l'infailibilité d'Aristote : connaissant la littérature allemande, il en admire les beautés : « Pour peu que vous soyez initié aux beautés de la langue et du style, vous y trouverez des intrigues, des caractères, des passions, des situations, des tableaux, des pensées, une poésie qui ne vous laisseront rien à désirer; rien, sinon l'observation des règles adoptées du consentement de presque tous les hommes instruits dans tous les âges, et qui sont à la tragédie ce que les proportions et les dimensions convenues entre les peintres sont à l'effet de leurs tableaux » ³. Il se rend compte qu'en France la dispute roule sur les règles des trois unités et il essaie de résoudre

1. Ce sera en 1824 un des principaux arguments d'Auger dans ses discours à l'Académie. Cf. Stendhal : *Racine et Shakespeare*. Cf. Quérard : *La France littéraire*, t. VIII, p. 522.

2. *Mercure de France*, 1809, p. 490.

3. *Ibid.*, p. 489.

systématiquement le problème: il oppose le théâtre de détails et de caractères des Allemands au théâtre d'action et de passions des Français, et revient à la fin aux règles d'Aristote, lesquelles n'admettent pas la surabondance de détails et les retards prolongés qui caractérisent les pièces allemandes; à cause de l'illusion, ces règles sont indispensables: « Il y avait ici des conventions à faire: l'auteur avait besoin de plus de temps que le spectateur n'en donne: mais où placer la limite? si la chose n'était pas faite, il faudrait la faire, et comme on est, je crois, devenu plus disputateurs, les contestations ne finiraient point. Remercions donc les anciens de nous en avoir épargné l'embarras, et jugeons de la justesse de leur aperçu par les chefs-d'œuvre des Grecs et des Français » ¹.

La muraille qui sépare la critique française d'une appréciation sans préjugés de la littérature allemande sera difficile à franchir: Jean-Paul n'avait pas tort tout à fait lorsqu'il disait que les littérateurs français se piquaient d'avoir réussi beaucoup mieux que les anciens en matière de classicisme. Ils en étaient arrivés à croire, en tout cas, que puisque la littérature française était en avance sur les autres littératures de plusieurs siècles, admettre ces littératures en France, ce serait courir le risque de rétrograder et même de retourner à la barbarie ².

Le *Wallstein* de Benjamin Constant fournit un excellent exemple de survivance tenace de la mentalité classique en France: ayant passé une bonne partie de son temps dans l'entourage de M^{me} de Staël, Constant a été exposé aux mêmes influences qu'elle; il écrit son adaptation de la pièce de Schiller et la préface dont il la fait précéder sous le toit de M^{me} de Staël, au moment où celle-ci rédige son *Allemagne*. Et cependant, il s'est montré beaucoup plus conservateur qu'elle, tant dans sa préface que dans l'exécution de sa pièce, car il a avant tout le souci de ménager l'opinion du public en matière de littérature ³. Malgré les scrupules de Constant,

1. *Ibid.*, p. 494.

2. Cette idée que le romantisme n'est qu'un retour à la barbarie semble avoir ses origines dans une fausse interprétation de la théorie de M^{me} de Staël sur la *perfectibilité*. Quoi qu'il en soit, l'idée est à la base de presque toutes les critiques classiques de l'*Allemagne*.

3. Cf. P. Kohler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 360-364.

Wallstein ne manque pas de soulever l'indignation des classiques et de donner le premier signal d'une polémique qui préparera le public aux grandes discussions que doit rafraîchir l'*Allemagne* ¹, et en 1814, lors de la publication de l'*Allemagne*, bien que la pièce de *Wallstein* soit déjà tombée un peu dans l'oubli, on se ressouviendra de la préface, qui passera pour l'avant-garde du livre de M^{me} de Staël ². C'est que, pour la plus grande partie de l'opinion publique, si exempte de préjugés conscients et si éclairée soit-elle, Boileau est le point de départ et le point d'arrivée: tout effort que font les novateurs pour s'affranchir des règles est le signe d'une impuissance à égaler les modèles; Schlegel disant que la carrière du génie est à peine ouverte ne mérite que le mépris. A la base de toute cette opinion, il y a la conviction inébranlable que les règles ne sont pas de simples formules, mais des nécessités inhérentes à la nature même de l'art et révélées au génie seulement après de longues périodes de tâtonnements ³. Cette conviction se trouve admirablement résumée dans un article publié par Nodier en 1814: « Ce n'est point une routine servile qui a prescrit au talent ces limites rigoureuses; c'est le talent même qui les reconnut quand elles n'existaient pas encore, et le goût n'a fait qu'en marquer la place » ⁴. A une époque où Nodier même est partisan des règles, les doctrines de M^{me} de Staël ne se feront pas accepter de sitôt.

Il semble, cependant, qu'il y ait en 1814 un schisme assez important entre les goûts littéraires du grand public d'une part et les intérêts des littérateurs et des critiques de l'autre. La popularité du mélodrame en est un indice de plus: le grand public, ne trouvant plus satisfaction dans le théâtre pseudo-classique, délaisse le Théâtre-Français pour aller remplir les bancs des théâtres du boulevard; mais là ils s'arrêtent: ils ont le sentiment de la stérilité du pseudo-classicisme mo-

1. Cf. E. Egli: *Schiller*, etc., p. 372, 398, 400. La pièce de Constant est vivement critiquée dans les journaux et c'est à partir de sa publication qu'on se rend compte en France de l'importance de la bataille qui s'annonce entre les deux théâtres. Voir le *Mercure de France*, février 1809, p. 341-350, article de Boufflers sur *Wallstein*.

2. Voir le *Journal des Arts*, le 27 juin 1814.

3. Voir la *Gazette de France*, le 5 juillet 1814.

4. *Mercure de France*, mars 1814, p. 577.

derne, mais ils n'osent souvent pas se l'avouer et s'ils l'osent, l'autorité leur manque pour qu'ils puissent affirmer les possibilités latentes dans le genre du mélodrame que les critiques s'obstinent à condamner hautement. Alexandre Soumet, qui est un des premiers à reconnaître la vraie importance du livre *De l'Allemagne*, est aussi un des premiers à mettre en relief cette différence fondamentale entre l'attitude du public et celle des critiques : répondant aux critiques qui se sont montrés peu favorables au livre de M^{me} de Staël, il déclare que lorsqu'il s'agit d'ouvrages tels que le *Génie du Christianisme* et le livre *De l'Allemagne*, c'est la nation qui doit juger et que la critique doit se soumettre à cette opinion. C'est indiquer assez clairement que la critique ne représente plus l'opinion du public général.

Les années 1814 et 1815 seront surtout des années de flottement. Inconsciemment les esprits se mettent à la recherche d'idées nouvelles. Le moment semble favorable, mais le livre de M^{me} de Staël révèle une échelle de valeurs si inconnues que le public reste déconcerté devant elles. Avant l'influence proprement dite vient une courte période de résistances, qu'il s'agit d'étudier en détail.

« Il y aura un parti contre ce qui vient de l'allemand au moment où mon ouvrage paraîtra », écrit M^{me} de Staël à Camille Jordan en 1810, lorsque celui-ci a l'intention de publier une traduction des odes de Klopstock¹. M^{me} de Staël lui conseille de renoncer à ce projet à cause de cette humeur défavorable du public et ses conseils à cet égard montrent combien elle a l'esprit pratique en ce qui concerne la publicité et l'aménagement d'un succès littéraire : elle se rend pleinement compte des difficultés de la tâche qu'elle a entreprise ; personne ne sait plus qu'elle l'importance de l'humeur du public ; elle sait qu'il faut l'épier, la ménager et la préparer. Elle met toute cette technique de publiciste en pratique pour lancer son ouvrage *De l'Allemagne* : non seulement elle met ses amis à contribution lorsqu'elle en rassemble les matériaux, mais elle leur en communique des fragments et des chapitres au fur et à mesure de la rédaction. Jusqu'au dernier moment avant la confiscation, elle fait

1. Sainte-Beuve : *Nouveaux lundis*, t. XII, p. 311.

la lecture de plusieurs passages de son ouvrage dans son salon¹. Vers la même date, elle en communique les bonnes feuilles à Mlle Mendelssohn, qui les fait circuler également parmi les habitués de son salon, où on les discute vivement. Les Simondi, les Constant, les Vogt, les Bonstetten prévoient que l'ouvrage fera une grande sensation². La plupart de ceux qui sont ainsi initiés avant la publication se montrent très favorables. Le bruit de leur admiration se répand: une fois de plus, on discute les mérites et les imperfections du talent de M^{me} de Staël et les chances qu'a son ouvrage de réussir. C'est bientôt une curiosité générale dans la société. M^{me} de Staël fait des ouvertures auprès de l'abbé de Féletz, pour que l'*Allemagne* soit favorablement reçue par le *Journal des Débats*³. Puis vient la confiscation avec toute la publicité et tout le scandale qu'elle a apportés. Puis les voyages d'exil à travers l'Europe. M^{me} de Staël ne se laisse pas vaincre: des fragments du manuscrit sauvé sont répandus partout: Goethe, les O'Donnell, Gentz, Knebel, Stein peuvent lire ces fragments avant 1813; pendant ses voyages, M^{me} de Staël continue la lecture à haute voix, dans les salons où elle se trouve, des chapitres les plus importants de son ouvrage: elle fait sensation à Pétersbourg et à Stockholm⁴. Son livre a une réputation européenne bien avant l'édition de Londres.

En remettant au préfet Corbigny, lorsqu'il avait reçu l'ordre de saisir le manuscrit et les épreuves de l'*Allemagne*, un mauvais brouillon de l'ouvrage, M^{me} de Staël avait bien déjoué la police de Napoléon. On connaît l'histoire de la mise en sûreté du bon manuscrit⁵. Bientôt la nouvelle se répand: les uns disent que le manuscrit seul a échappé aux mains des censeurs, d'autres déclarent que M^{me} de Staël a su

1. Voir M^{me} Lenormant: *Mme Récamier*, etc., p. 61. Cf. L. Pingaud: *Madame de Staël et le duc de Rovigo*; *Revue de Paris*, décembre 1903, t. VI, p. 509.

2. *Briefe von K. V. von Bonstetten*, etc., p. 264.

3. *Livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 36. Cf. L. Pingaud: *Madame de Staël*, etc., p. 514.

4. Voir Max Lehmann: *Freiherr von Stein*, t. III, p. 186-187. Cf. M. Résumat: *Madame de Staël à Stockholm*; la *Revue*, mars-avril 1913, p. 481-488.

5. Pour toute l'histoire de la confiscation de l'*Allemagne* et pour les détails sur les relations entre M^{me} de Staël et Napoléon, voir P. Gautier: *Mme de Staël et Napoléon*.

conserver un exemplaire d'épreuves, d'autres encore croient savoir que plusieurs exemplaires de l'ouvrage ont été sauvés. La police commence à faire des enquêtes sur un exemplaire qui serait à Vienne, mais en vain¹. La vérité semble avoir été qu'à part les manuscrits et les épreuves au moins deux exemplaires de l'ouvrage ont échappé aux mains des censeurs². En ce qui concerne la destruction définitive de l'ouvrage, le coup de Napoléon a échoué complètement: M^{me} de Staël est désormais libre de le faire publier, sinon sur le Continent, au moins en Angleterre. Elle voudrait en lancer une édition allemande, mais elle n'ose pas, craignant la vigilance et les représailles de la police impériale.

Une des circonstances les plus curieuses de la publication sensationnelle de cet ouvrage, c'est l'apparition, pendant la période entre la confiscation en 1810 et l'édition de Londres en 1813, de plusieurs extraits tirés vraisemblablement d'un brouillon du livre. La méthode de composition de M^{me} de Staël, laquelle consistait à rédiger avant l'impression plusieurs brouillons successifs auxquels elle ajoutait ses corrections et ses variantes, donne lieu de supposer qu'il existait, outre le manuscrit définitif, plusieurs copies plus ou moins bonnes des premières ébauches de l'ouvrage³. Benjamin Constant lui-même possédait un tel brouillon, qu'il a communiqué à Villers en 1814 et qui a permis à celui-ci de rendre compte du livre à cette date en Allemagne⁴. C'est sans doute également ce brouillon de Constant qui forme la base des extraits. L'habileté de M^{me} de Staël en matière de publicité

1. Voir M. Rémusat: *Madame de Staël à Stockholm*, etc., p. 488. Cf. P.-A. Stapfer: *Briefwechsel*, t. I, p. 397. C. J. Mistler: *M^{me} de Staël et Maurice O'Donnell*, p. 274, 306. D'après une lettre du 21 décembre 1810, M^{me} de Staël aurait eu son ouvrage à Genève à cette date. Voir *Lettres inédites de M^{me} de Staël à Henri Meister*, p. 213. Cf. L. Pingaud: *Madame de Staël etc.*, p. 722.

2. L'histoire de ces exemples est incertaine: le premier est actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Vienne, ayant été sans doute envoyé par M^{me} de Staël ou Auguste-Guillaume à Frédéric Schlegel. (Voir P. M. Masson: *L'édition originale du livre « De l'Allemagne »*; *Revue d'histoire littéraire*, 1907, t. XIV, p. 729); le second, que j'ai eu entre les mains, est actuellement à Paris. (Voir *Revue d'histoire littéraire*, 1914, t. XXI, p. 477). Il y a également aux archives de la Bibliothèque Nationale l'exemplaire d'épreuves ayant appartenu à Nicolle.

3. Voir duc de Broglie: *Souvenirs*, t. II, p. 15-16.

4. Voir *Briefe aus dem Nachlasse des Charles de Villers*, Constant à V. le 27 janvier 1814. Cf. *Revue bleue*, le 27 mars 1880, M^{me} de Staël à V., le 6 avril 1814.

et la façon dont elle s'est servie de la *Préface* pour stimuler les curiosités, donnent lieu de croire qu'elle est aussi pour quelque chose dans la publication de ces fragments. En tout cas, à part la publication de la préface en Allemagne sous forme de brochure réclame, et sans considérer les fragments traduits par Gentz, lesquels paraissent en 1812 dans le *Deutsches Museum* de Frédéric Schlegel, ni les passages dont s'est servi Stapfer également en 1812 dans son *Voyage pittoresque de l'Oberland*¹ paraissent dans les premiers mois de 1814 deux extraits intéressants dont le texte ne correspond pas à celui de l'édition définitive : dans son numéro de mars, le *Mercure de France* publie un passage intitulé *De l'enthousiasme*, lequel est sans doute une première ébauche des trois derniers chapitres de l'*Allemagne*²; et en avril, il paraît en tête d'une brochure antinapoléonienne de Louis-Aimé Martin intitulée *Épître à M. de Saint-Victor sur les sujets que le règne de Bonaparte offre à la poésie*³, une version curieuse du morceau de M^{me} de Staël sur l'*Attila* de Werner. Le choix de ces deux passages est un indice important de l'état des esprits au moment de la publication de la deuxième édition française : le bruit court que c'est uniquement à cause de ces passages que l'ouvrage a été condamné par Napoléon. La brochure d'Aimé Martin, écrite dans l'esprit du livre de Chateaubriand *De Buonaparte et des Bourbons*, loue Alexandre de Russie, de sorte qu'on peut se demander si le *Portrait d'Attila* n'a pas été publié avec la permission expresse de M^{me} de Staël. Mais, ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le texte a été falsifié et changé pour qu'il appuie mieux les arguments d'Aimé Martin. On fait observer expressément que ce morceau de l'*Allemagne* est dirigé contre Napoléon; on donne une forme plus tranchante et plus hostile à toutes les expressions qui pourraient être des allusions à celui-ci, de sorte que le passage, ainsi détaché du contexte littéraire, pa-

1. Stapfer : *Voyage pittoresque de l'Oberland*, Paris, 1812, in-4°, p. 41-47.

2. *Mercure de France*, mars 1814, t. LVIII, p. 550 et suiv. Ce passage fournit des renseignements intéressants sur le travail du style chez M^{me} de Staël. Il a dû être copié sur une version antérieure à l'édition de 1810, qui, sauf la préface et les guillemets des phrases censurées, est identique de tout point avec l'édition française de 1814. C'est probablement Benjamin Constant qui a communiqué ce texte aux rédacteurs du *Mercure*.

3. Paris, 1814, in-8°, 23 pp.

rait avoir été écrit uniquement dans un esprit de haine politique. Cette circonstance a pu influencer l'attitude de certains esprits envers le livre entier¹, car cette petite brochure a presque fait sensation en Europe: non seulement Aimé Martin lui-même a cité le fragment dans ses cours de l'Athénée de Paris, mais plusieurs journaux s'en emparent et reproduisent le texte falsifié, répétant à maintes reprises toute l'histoire des injustices de la censure et de Napoléon². L'application du nom d'Attila à Napoléon devient populaire et presque générale³. Plusieurs journaux et périodiques publient des comptes rendus sur le *Portrait d'Attila*, comptes rendus où l'aspect politique de l'ouvrage de M^{me} de Staël est seul envisagé. On croit généralement que le texte falsifié du *Portrait* est de la plume de M^{me} de Staël: la *Gazette de France* déclare que l'*Attila* sert de prétexte à M^{me} de Staël pour qu'elle puisse donner libre jeu à sa haine contre Napoléon; Dussault fait observer que les allusions seront facilement comprises et qu'elles constituent le moindre mérite du passage. On croit généralement que c'est uniquement à cause de ce passage que l'ouvrage entier a été condamné par Napoléon et par ses ministres. C'est une légende qui persistera. Qu'elle le veuille ou non, M^{me} de Staël devient pour le public l'adversaire par excellence du tyran.

La sensation causée, même avant la publication de l'ouvrage entier, par le *Portrait d'Attila*, assure à l'Allemagne un grand public. On se promet qu'on y trouvera l'histoire des infortunes et de l'exil de l'auteur. M^{me} de Staël elle-même, qui sait que c'est comme ennemie de Napoléon qu'elle pourra gagner la sympathie des esprits d'après l'Empire, fait répandre la nouvelle, tant en France qu'en Allemagne, que son ouvrage sera précédé d'une préface qui racontera toute l'histoire de la suppression. Elle tient beaucoup à savoir l'effet

1. Il serait intéressant de savoir en quelle mesure la première impression faite par le livre *De l'Allemagne* a été déterminée par les fragments. Plusieurs critiques semblent même baser leurs opinions uniquement sur les fragments. Voir *Mercure de France*, avril 1814, p. 73. Cf. *Journal des Débats*, le 29 avril 1814.

2. Voir *Gazette de France*, le 19 avril 1814. Cf. *Mercure de France*, avril 1814, p. 73. Cf. *Journal des Débats*, le 29 avril 1814. Cf. *Journal de Paris*, le 19 avril 1814.

3. Cf. *Mercure de France*, mai 1814, t. LIX, p. 257.

de la préface sur les esprits en Europe¹. Son espoir ne sera pas déçu: les journaux rendront compte des moindres détails de la préface et le public ne se lasse pas d'entendre répéter l'histoire de confiscation. Sous l'influence de cette sympathie politique plusieurs critiques classiques se montrent un instant favorables.

Les circonstances de la publication de l'*Allemagne* sont donc tout à fait spéciales: non seulement le livre va répondre aux besoins intellectuels et moraux d'une partie de la société, mais aussi une grande partie du public le lira moins à cause de son contenu que pour des raisons politiques et pour ainsi dire purement extérieures: on est porté à le lire souvent sans avoir le moindre pressentiment des théories littéraires et philosophiques qu'il renferme. On est pris à l'improviste. C'est une façon admirable de commencer une influence littéraire. C'est ici le cas d'une influence directe de la politique sur la littérature et la pensée, s'il en fut jamais. La grande barrière entre l'auteur et son public est brisée et franchie d'un seul coup: les circonstances politiques, avec une force dynamique totalement indépendante de la pensée intrinsèque de l'ouvrage, donnent à cette pensée une publicité qui l'impose à l'attention de tout le monde.

1. Voir C. Blennerhassett: *Mme de Staël*, t. III, p. 573.

CHAPITRE II

L'ÉDITION FRANÇAISE DE 1814 : CIRCONSTANCES EXTÉRIEURES DE LA PUBLICATION ET CRITIQUES SUPERFICIELLES

L'agitation et l'ivresse de l'année 1814 en France se laissent à peine concevoir par ceux qui n'y ont pas assisté. « 1814 fut une année, d'une influence décisive sur beaucoup d'activités et d'intelligences », écrit Sainte-Beuve en 1834¹. Pour beaucoup de gens, ce fut une véritable délivrance.

Pour bien se représenter le moment de l'apparition du livre *De l'Allemagne*, il faut se rendre compte de la détente produite dans l'imprimerie et dans la presse par la Restauration. Aussitôt après la chute de Napoléon, on voit surgir de tous côtés un flot d'écrits contre la tyrannie de son règne. Après une si longue période de répression et de censures, l'enivrement causé par le mot « liberté de la presse » ne connaît plus de bornes. On se précipite pour profiter de la confusion politique et malgré les précautions de la surveillance provisoire qui a décidé de ne pas révoquer les lois existantes sur l'imprimerie et la presse, on colportait dans les rues des pamphlets tendancieux imprimés à la hâte pendant la nuit. Le comte d'Anglès, ministre de la police générale sous Napoléon et préfet de la police de Paris sous la Restauration, a laissé dans ses rapports de 1814 un témoignage saisissant sur la situation et l'atmosphère qui règnent dans la librairie: « Le mot de « liberté de la presse », inséré dans la Charte constitutionnelle, quoique avec des restrictions annoncées, a tourné la tête des auteurs, des imprimeurs et sur-

1. Sainte-Beuve: *Critiques et portraits littéraires*, t. III, p. 1.

tout des journalistes. Vainement, le gouvernement provisoire a décidé que les lois existantes sur l'imprimerie et la librairie continueraient d'être en vigueur;... une foule d'écrits plus ou moins dangereux dans les circonstances présentes, de pamphlets dictés par un esprit plus ou moins mauvais, a tout à coup été mise à jour » ¹. Les ruses des imprimeurs se multiplient: on prend toutes sortes de précautions pour échapper à la vigilance de la police. Les journaux même résistent aux mesures prises pour régler leur rédaction. Napoléon est le but de toutes les attaques. Après la nouvelle loi sur la presse, qui conserve la censure préalable, l'état des choses s'empire. « Désormais la presse fut esclave, pire encore, à la disposition de la contre-révolution. Elle en abusa pour attaquer les hommes de la révolution, les idées, les institutions libérales, pour égarer et corrompre l'opinion. Les journaux ne furent plus que les instruments des haines de la cour et de l'émigration » ². Liberté ou esclavage, la censure de la Restauration fut un soulagement après la censure de l'Empire.

Cette atmosphère de révolutions, de tâtonnements, de défiance et de corruption qui caractérise la presse et la librairie de la Restauration ³ est le fond instable et mouvant avec lequel se déroulent les discussions littéraires soulevées par la publication de *l'Allemagne*. L'instabilité même de la période explique dans une grande mesure la nature de la première polémique. C'est un moment de flottement où toutes les valeurs cherchent en quelque sorte à se renouveler et où les littérateurs tâcheront de reprendre l'influence que leur avait ravie l'Empire en corrompant l'opinion publique. Enfin, on aura pleine liberté de pensée. On se propose de faire renaître l'opinion publique. La tâche sera longue, mais en ce qui concerne la littérature, au moins, la discussion ne sera plus étouffée sous les intérêts politiques. Le *Journal général de*

1. G. Firmin-Didot: *Royauté ou Empire*, p. 5, le 27 avril 1814. C. p. 34, le 10 juin 1814.

2. A.-C. Thibaudeau: *Le Consulat et l'Empire*, t. VII, p. 177-178. Le *Journal des Débats*, la *Gazette*, la *Quotidienne*, le *Journal royal* représentent le parti contre-révolutionnaire; pour l'Empire, il n'y avait que le *Nain Jaune*, qui subissait une censure sévère, et le *Journal de Paris*, « qui nageait entre deux eaux ». (Thibaudeau).

3. Cf. Desgranges: *La presse littéraire sous la Restauration*, p. 38.

France, journal royaliste, qui se promet que la Restauration mettra fin à tous les maux, se vante avant tout de son esprit d'impartialité: en toute chose on s'attachera à faire valoir le pour et le contre; en matière de littérature surtout, pleine liberté de discussion: « Si, par exemple, les partisans de l'école *classique* trouvent parmi nous de zélés admirateurs, ceux de l'école *romantique*, fussent-ils au fond de la Germanie ou de la Scandinavie, auront accès à notre tribune, et pourront y défendre librement leurs systèmes »¹.

C'est donc au milieu de ces espoirs et de ces promesses d'impartialité que paraît le livre *De l'Allemagne*. 1814 est une année beaucoup trop agitée pour que l'ouvrage soit bien jugé: M^{me} de Staël s'en rend compte². Mais c'est une année idéale pour lancer un ouvrage: les discussions soulevées seront d'autant plus nombreuses qu'il y aura moins de jugements impartiaux. Et après tout, vu l'énormité de la tâche qu'il doit accomplir, l'essentiel, c'est que le livre *De l'Allemagne* attire les attentions et soulève les discussions.

Sa publication en France est un des meilleurs exemples de l'introduction subite de valeurs étrangères dans la pensée d'une nation. Dans de pareils cas on ne saurait exagérer l'importance du premier choc et de la première réaction: les résistances soulevées contre ces éléments nouveaux dans les habitudes et les préjugés nationaux jettent une vive lumière sur cette période de modification et d'adaptation qui doit nécessairement précéder le phénomène de l'assimilation totale. Dans le cas de *l'Allemagne*, les effets de la première impression mettront longtemps à disparaître. Bien que l'ouvrage réponde à des besoins naissants et toujours plus répandus dans la pensée française, et bien qu'un certain romantisme, — celui de *René* ou de *Delphine* — soit déjà assez solidement établi, les résistances que l'on opposera à ce romantisme germanique seront en 1814 assez fortes pour submerger les voix de ceux qui lui accordent leurs suffrages. Le nombre de ceux

1. *Journal général de France; Prospectus*, septembre 1814. Cf. *Ibid.*, le 24 septembre 1814: « L'influence des écrivains a été détruite, non par la censure, l'exil, les prisons, qui ne gênaient que leur liberté, mais par la corruption de l'opinion qui ne leur laissait plus de public sur lequel put agir leur pensée. Pour que cette influence renaisse, il faut que le public ressuscite, et un public si bien mort ressuscitera-t-il en trois jours? »

2. P. Kohler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 426.

qui, sentant le besoin d'un renouvellement de doctrines et de sentiment dans la littérature française, sont capables de comprendre et d'apprécier toute la signification et de prévoir la vraie portée des théories développées par M^{me} de Staël, ne dépasse guère à cette époque le cercle de ses amis intimes. A côté des Constant, des Sismondi, des Bonstetten, des Barante et des Soumet, il y aura les Dussault, les Hoffman, les Féletz, les Jay, l'Institut. Jusqu'ici on a trop méconnu la ténacité de ces résistances. On a trop dit que le livre *De l'Allemagne* fut généralement salué en 1814 comme une révélation spiritualiste et comme un soulagement après la tyrannie du réalisme de l'Empire. L'accueil que lui accorda l'ensemble du public cultivé, bien que celui-ci fût beaucoup plus indulgent que les critiques littéraires, fut loin d'être nettement favorable. Les censures sévères des classiques représentent une partie de l'opinion publique qui est beaucoup plus considérable qu'on ne le dit en général et qui est très fortement retranchée sur ses positions. Il y aura sans doute des témoignages postérieurs, tels que ceux des Lamartine, des Villemain, des Quinet et des Belmontet, qui exagèrent après coup l'enthousiasme et le soulagement de l'accueil immédiat, mais ce ne sont là que des reconstructions du passé qui ne correspondent que faiblement à la réalité des faits tels qu'on les voit si on se reporte aux témoignages de 1814. Ce n'est guère avant 1820 que l'on associe le régime impérial à la tyrannie de la philosophie sensualiste. Sainte-Beuve signale en 1834 les contradictions qui règnent dans les souvenirs sur cette année de guerres et d'agitations politiques¹ et qui les rendent inutiles comme témoignages historiques.

Malgré l'importance des résistances classiques, cependant, le livre *De l'Allemagne* eut une certaine influence qui n'en fut ni moins considérable ni moins immédiate. Dès le milieu de l'année, presque tout le monde le lit ou l'a déjà lu. C'est un très grand succès de librairie, en attendant que ce soit un succès de mode. On peut dire avant la fin de juin que le livre « est déjà sur toutes les toilettes »². Mais c'est

1. Sainte-Beuve: *Critiques et portraits littéraires*, t. III, p. 1. Pour la crédibilité douteuse des souvenirs de Lamartine, voir Sainte-Beuve: *Causeries du lundi*, t. I, p. 31-32.

2. *Spectateur*, t. I, p. 266 et suiv.

beaucoup plus qu'un succès de librairie. Déjà on trouve que les classiques ont lieu de s'inquiéter: « C'est un livre qui séduira les Français. Figurez-vous une série de discours, souvent très élevés, très animés, où l'auteur prétend voir d'en haut les grands principes de toutes les littératures, les rattacher à la morale naturelle, marquer leurs rapports avec les institutions sociales, puis indiquer avec une sorte de franchise, le mérite et les défauts des plus célèbres ouvrages allemands. Or, cette imposante grandeur de ses vues, ce ton d'une critique impartiale, ce mélange d'idées neuves, de tableaux fortement coloriés, d'aperçus fins, d'allusions mordantes, tout l'ensemble de ce livre lui procurera une grande vogue » ¹. C'est le commencement d'un succès formidable qui ne cessera de s'accroître jusqu'en 1830. Il faudra plusieurs années pour que cette influence modifie la direction de la pensée créatrice française, mais la fureur des attaques immédiates des classiques montre de bonne heure que M^{me} de Staël a frappé juste. Mise à part la vente des exemplaires de l'ouvrage entier, les idées de M^{me} de Staël reçoivent immédiatement une dissémination inouïe: en août 1814, on peut déjà dire dans un article du *Mercur de France*: « Bientôt l'ouvrage de M^{me} de Staël se trouvera tout entier disséminé dans les feuilles périodiques » ². Ce n'est pas une exagération. Le livre *De l'Allemagne* est véritablement, comme on l'a dit, la Bible de la critique littéraire et philosophique en France entre 1814 et 1830. On en trouve des extraits et des citations dans un nombre incroyable des feuilletons des journaux quotidiens; les périodiques s'en inspirent pour leurs articles et leurs comptes rendus littéraires; on en trouve des commentaires dans presque tous les journaux privés et dans presque toutes les correspondances. C'est le point de départ de presque tous les ouvrages de théorie littéraire ou philosophique; on y puise des sujets; on en tire des épigraphes. Qu'un auteur entre 1814 et 1820 ait écrit sur un sujet traité ou simplement effleuré par M^{me} de Staël dans son ouvrage, on est sûr de trouver dans la nouvelle production des traces de ce qu'elle a déjà dit. La plupart du temps, ce sont des citations directes, accompagnées de l'approbation ou de la censure de l'auteur,

1. *Spectateur*, t. I, p. 266 et suiv.

2. *Mercur de France*, août 1814, t. LX, p. 215.

ou bien ce sont des paraphrases, des allusions ou de simples critiques. Il y a des ouvrages qu'on connaît de fond en comble avant de les avoir lus. *L'Allemagne* fut un de ces ouvrages-là. Si l'on soulignait toutes les citations qui en ont été tirées avant 1830, il faudrait souligner le livre entier.

Il ne s'agira pas ici d'une influence superficielle comme celle de *Corinne* ou de *Delphine*, où l'intérêt de la fiction attirait les lecteurs et où la doctrine n'était pas encore le point central. *L'Allemagne* est un ouvrage sérieux, où M^{me} de Staël a abandonné les méthodes plus légères de ses productions antérieures. Ses tendances, considérées en comparaison des opinions qui règnent à l'époque sur tous les sujets qu'il traite, impliquent toutes une modification radicale de la littérature, de la philosophie et de la pensée. C'est un ouvrage qui va plus au fond des choses que n'importe quel manifeste de romantisme : on s'étonne de voir combien Chateaubriand reste au second plan comme théoricien du romantisme, à côté de cette action éclatante et vigoureuse des théories de M^{me} de Staël. Il semble que l'on doive placer la plus grande partie de l'influence de Chateaubriand avant 1814, pendant les années du retour au christianisme. Son influence s'est exercée plutôt dans le domaine de la religion et du romantisme de la prose. Il a rafraîchi le style de la prose, amené à la perfection le genre descriptif et posé les bases du lyrisme nouveau dont on verra les commencements vers 1817. Après 1814, cependant, M^{me} de Staël complétera la tâche de Chateaubriand ; elle frayera un chemin au renouvellement des vers ; elle ajoutera quelques notes de plus à l'harmonie de la prose poétique, mais son romantisme est aussi celui du théâtre, de la philosophie, de la société et de la politique.

Le titre même du livre *De l'Allemagne* annonce sa complexité : c'est une véritable encyclopédie. Et cette caractéristique fondamentale explique en grande partie la nature de son influence. Le terrain parcouru est vaste et l'ignorance presque complète où étaient les Français des choses d'Allemagne rendait indispensable de traiter chaque sujet très en détail, de sorte que, si l'ouvrage est avant tout un manifeste de doctrines et de théories, c'est aussi un cours élémentaire de littérature allemande. Son influence sera donc double : d'abord l'influence générale de théorie littéraire et phi-

losophique, et ensuite une influence de détail non moins importante. Non seulement les auteurs ont pris leurs vues générales sur le théâtre dans le livre de M^{me} de Staël, mais encore ils y ont puisé les sujets de leurs tragédies et les thèmes de leurs poèmes. Cherchent-ils des ouvrages à traduire, c'est à M^{me} de Staël qu'ils s'adressent avant d'arrêter leur choix. Ainsi, c'est en grande mesure l'*Allemagne* qui détermine pendant une longue période la fortune des divers auteurs allemands et de leurs ouvrages en France. M^{me} de Staël donne la préférence à Schiller sur Goethe; pendant toute la période romantique et bien au delà, les deux poètes garderont les mêmes places relatives dans l'esprit des Français¹. La plupart des romantiques d'avant 1830 ne savent pas l'allemand et se bornent à s'adresser pour leurs renseignements sur la littérature et la philosophie allemandes au livre de M^{me} de Staël ou à des ouvrages qui n'en sont que le prolongement. Chénedollé, dans une note de ses *Etudes poétiques*, où il y a plusieurs poèmes imités de Goethe, avoue ne pas avoir connu les originaux, et avoir puisé son inspiration uniquement dans l'*Allemagne*². De tels cas foisonnent. La baguette magique d'un enthousiasme tout français mettait à la portée du public une foule de détails et d'ouvrages particuliers, dont les originaux eussent offert plus d'obstacles à l'assimilation. Ce n'est que lorsqu'on considère la diversité des détails qu'on peut se rendre compte de la complexité de l'influence.

Les théories générales qui accompagnent ces détails embrassent un grand nombre de sujets, mais ici les courants principaux se détachent nettement. En 1814, les critiques classiques croyaient fermement qu'une seule route conduisait à la perfection littéraire et que les Français avaient fait les plus grands progrès dans cette voie-là; la grande leçon apportée par le livre *De l'Allemagne* fut l'anéantissement de cette conception absolue de la littérature. Déjà dans le livre *De la littérature*, M^{me} de Staël avait abordé cette question, en établissant l'une en face de l'autre la littérature du Nord

1. Cf. F. Baldensperger: *Goethe en France*, 2^e partie, ch. I^{er}. Cf. M. D. Learned: *Schillers literarische Stellung in Amerika; Veröffentlichungen des schwäbischen Schillervereins*, t. I, 1905, p. 251.

2. C. de Chénedollé: *Etudes poétiques*, p. 153.

et celle du Midi. Elle avait soutenu que désormais la critique devait considérer les littératures et les ouvrages littéraires dans les circonstances qui les avaient fait naître. Son *Allemagne* est le premier exemple éclatant de cette nouvelle critique. Partant de ce point de vue, M^{me} de Staël cherche à renouveler la littérature française, que son absolutisme menace de détruire, en faisant pour la France un tableau séduisant des valeurs allemandes. En ce qui concerne la littérature M^{me} de Staël s'attaque surtout à la stérilité des pâles imitations du théâtre pseudo-classique, qui prennent de simples formules pour les conditions immuables et éternelles de l'art dramatique: « Les règles, dit-elle, ne sont que l'itinéraire du génie; elles nous apprennent seulement que Corneille, Racine, Voltaire ont passé par là; mais si l'on arrive au but, pourquoi chicaner sur la route? » ¹. Elle cherche à montrer que la « pompe des alexandrins est un plus grand obstacle que la routine même du bon goût à tout changement dans la forme et le fond des tragédies françaises » ². En ce qui concerne la philosophie, elle oppose l'idéalisme des philosophies transcendantes au réalisme stérile des théories sensualistes. Mais la thèse qui lui tient le plus à cœur, c'est sa théorie de l'enthousiasme, dont elle voit chez les Allemands des exemples si frappants. Toute la dernière partie de son ouvrage n'est que l'exposition et la défense de cette théorie. Elle y voit le salut de la littérature et de la philosophie, et la régénération de la morale. L'enthousiasme, dit-elle, n'est pas le fanatisme. Il doit être sincère. « L'enthousiasme se rallie à l'harmonie universelle: c'est l'amour du beau, l'élévation de l'âme, la jouissance du dévouement, réunis dans un même sentiment, qui a de la grandeur et du calme. Le sens de ce mot, chez les Grecs, en est la plus noble définition: l'enthousiasme signifie *Dieu en nous*. En effet, quand l'existence de l'homme est expansive, elle a quelque chose de divin » ³. Plus encore que les théories sur la relativité du goût et de la critique, sur la versification, les règles théâtrales et la philosophie transcendante, cet enthousiasme expansif est destiné à faire fortune parmi les jeunes partisans

1. *De l'Allemagne*, II, 15.

2. *Ibid.*, II, 15.

3. *Ibid.*, IV, 10.

de l'école romantique de 1820 à 1825. Son action s'exercera surtout d'abord dans le domaine de la poésie. Il offre un moyen de s'affranchir des insipidités du lyrisme galant des cours et des salons. Son acceptation par les romantiques déterminera presque entièrement la direction prise par le lyrisme renouvelé qui, avec Lamartine vers 1820, sera un des premiers fruits de la nouvelle école.

Les résistances opposées au livre *De l'Allemagne* seront tout aussi variées et tout aussi complexes que l'ouvrage même. Il attire l'attention et révoque en doute les convictions des milieux et des intérêts les plus divers. Tous l'approuvent ou le blâment pour des raisons différentes. Quelques-unes des théories qu'il développe, rencontrant des résistances moins fermement retranchées ou moins organisées, se feront accepter et porteront leurs fruits plus vite que les autres. Il sera très intéressant de voir quels préjugés ont été les plus difficiles à déraciner et dans quel ordre les vieilles idées ont capitulé devant les idées nouvelles.

Pendant sa vie, l'influence personnelle de M^{me} de Staël et celle de son salon, qu'il soit à Paris ou à Coppet ou ailleurs, est toujours inséparable de l'influence littéraire de ces ouvrages. Chez elle, le contact personnel favorise toujours la propagation des idées à un degré presque incroyable.

Lorsque *l'Allemagne* paraît, M^{me} de Staël est un personnage politique extrêmement important. Dans certains milieux, on s'inquiète beaucoup de la direction que vont prendre ses opinions et ses activités politiques pendant le régime nouveau. Avec la Restauration, elle rentre à Paris couronnée de lauriers. Elle est en quelque sorte la personnification des défaites de l'Empereur. En 1810, après la confiscation de son livre, « il y avait à Paris un prodigieux intérêt pour M^{me} de Staël »¹. Cet intérêt, qui a continué, favorisé par la sévérité de Napoléon, pendant toute la période de l'exil de M^{me} de Staël, se ranime immédiatement après la Restauration. On s'informe sur son compte. Dans tous les journaux on annonce à l'avance son arrivée à Paris. Pendant les jours qui suivent, on ne manque pas de tenir le public au courant des moindres

1. K. V. von Bonstetten: *Briefe an Friederike Brun*, p. 297, B. à F. B., 1e 20 novembre 1810.

mouvements de l'illustre exilée qui va pouvoir enfin rentrer dans sa patrie. La curiosité de la génération nouvelle, qui lisait avec enthousiasme *Delphine* et *Corinne*, fut d'autant plus grande que la personne de M^{me} de Staël lui était inconnue¹. Ses anciens amis la recherchent avec sympathie. On trouve que les années d'exil et de souffrance n'ont pas été sans laisser leur trace sur elle. « Elle est très changée, dit Bonstetten dans une lettre à Friederike Brun, mais toujours bonne et spirituelle »². Elle parle moins; on la trouve moins vive, plus agitée³. Mais cela n'empêche pas son salon d'être fort brillant: son éclat et son influence sont à leur apogée pendant les premières années de la Restauration. Son arrivée à Paris fut un événement pour toute la capitale; pendant un moment on doute qu'elle soit bien accueillie. On sait que son salon sera le centre de toutes les opinions et beaucoup croient que ces opinions ne plairont guère aux royalistes: « Les stupides royalistes, écrit Varnhagen d'Ense qui est à Paris en 1814, n'auront pas de cesse qu'ils ne l'aient perdue »⁴. Mais malgré une certaine défiance qui a dû subsister à cause du rôle qu'elle a joué pendant la Révolution, M^{me} de Staël, ennemie de Napoléon, jouit en réalité de la faveur du parti royaliste, qui, voyant la possibilité d'exploiter son influence, fréquente son salon et sa table: « Tous les empereurs, tous les rois, tous les généraux, tout ce qui a un nom, demeurait chez elle; elle n'est pas mal à la cours »⁵. Son salon sert de lieu de réunion aux chefs des Alliés. Partout il y a des discussions inquiètes sur ses opinions. On l'accuse de favoriser les intérêts du duc d'Orléans. Le bruit circule qu'elle a dit: « Si le duc d'Orléans ne devient pas roi, tout est perdu »⁶. On se répète ses moindres propos. On parle de lettres qu'elle a remplies d'outrages contre les Bourbons. Les opinions sont partagées sur son compte. « Le sur-

1. Cf. M^{me} Lenormant: *Coppet et Weimar*, p. 260.

2. K. V. von Bonstetten: *Briefe an Friederike Brun*, 2^e partie, p. 69, B. à F. B., le 10 juillet 1814.

3. W. und C. von Humboldt in ihren Briefen, t. IV, p. 341, W. à C., le 23 mai 1814.

4. Briefwechsel zwischen Varnhagen und Rahel, V. à R., le 12 mai 1814. Cf. Lady Morgan: *La France*, p. 319.

5. K. V. von Bonstetten: *Briefe an Friederike Brun*, p. 71, B. à F. B., le 9 août 1814.

6. C. Briffaut: *Souvenirs d'un académicien*, t. I, p. 143-145.

lendemain, dit l'académicien Brifaut dans un passage curieux de ses souvenirs, un de mes amis, le marquis de Maleteste, arrive chez moi. Nous causons; l'entretien nous mène droit au sujet le plus intéressant, parce qu'il était le plus nouveau: le retour de M^{me} de Staël. « Vous êtes-vous fait présenter chez elle? me demande M. de Maleteste. — Non. — Non? Comme vous dites cela! Quoi, cette femme prodigieuse, cette merveille, ce phénomène, vous ne vous souciez pas de lui porter vos hommages? — Pas le moins du monde. — Mais tout l'univers va chez elle! — Que tout l'univers y aille! — Mais il faut l'avoir vue, ou passer pour un Iroquois. — J'aime mieux passer pour un Iroquois que courir après une révolutionnaire » 1. Dans toutes ces discussions sur le compte de M^{me} de Staël, il y a toujours une bonne part d'inquiétude sur les probabilités de son attitude politique. Les royalistes, se méfiant d'elle à cause de sa réputation de révolutionnaire, craignent qu'elle ne penche tout au moins cette fois aussi du côté des libéraux 2. « On ne peut pas se dissimuler, dit le comte d'Anglès dans un rapport du 26 septembre 1814, que M^{me} de Staël, être privilégié à beaucoup d'égards, ne soit une puissance. Malheureusement c'est une puissance née dans l'opposition et pour l'opposition. Espérons qu'elle sera convertie au gouvernement par son goût pour la liberté » 3. C'est le moment où l'on déclare qu'il faut compter trois puissances en Europe: l'Angleterre, la Russie et M^{me} de Staël 4. « M^{me} de Staël rapporte à Paris, dit le comte d'Anglès, son esprit, ses propos, sa dévorante activité. Elle fait par jour vingt visites, reçoit quarante personnes, provoque autour d'elle le fracas des opinions opposées et s'établit au centre avec une sorte de délice » 5. Elle donne des soirées cosmo-

1. *Ibid.*, t. I, p. 144.

2. Cf. Pélistier: *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, M^{me} de Souza à la comtesse, le 26 mai 1814. — On se demande si c'est à cause de ces soupçons que M^{me} de Staël a publié en 1814 sa *Défense de la reine*. — Il est à observer que le *Système continental* de Schlegel lui est attribué vers cette époque. Voir le *Journal des Débats*, avril 1814.

3. G. Firmin-Didot: *Royauté ou empire*, p. 133.

4. M^{me} de Chastenay: *Mémoires*, t. II, p. 445. M^{me} de Staël est une puissance politique en partie à cause de son amitié pour Alexandre I^{er}. Pictet de Rochemont, s'efforçant en 1814 d'obtenir l'indépendance de Genève, songe à faire usage de l'influence de M^{me} de Staël. Voir Pictet de Rochemont et François d'Ivernois: *Correspondance diplomatique*, t. I, p. 57.

5. G. Firmin-Didot: *Royauté ou Empire*, p. 132.

polites, où l'on voit Chateaubriand, Constant, Volney, Montmorency, M^{me} Récamier, la princesse de Talleyrand. « La conversation a été ce qu'elle est communément chez M^{me} de Staël, écrit le comte d'Anglès: un composé d'idées chimériques en fait de gouvernement et de paradoxes en littérature, le tout semé de traits assez brillants sur les choses et non moins piquants sur les personnes »¹. C'est un témoignage capital: les théories littéraires de M^{me} de Staël sont toujours associées à ses opinions politiques. On ne saurait se faire une bonne idée de l'influence des unes sans tenir compte de l'agitation des autres. Cette association modifiera pendant longtemps l'accueil accordé au livre *De l'Allemagne*.

Bien que M^{me} de Staël ressente une vive sympathie pour les Allemands en matière de sentiment², elle a toujours conservé son patriotisme pour la France et ce patriotisme ne manque pas d'être profondément blessé lors de l'entrée des troupes étrangères à Paris³. Cependant, l'incertitude des esprits à l'égard de ses opinions politiques et les tendances de l'*Allemagne*, mal comprises, rappellent à beaucoup les systèmes anti-français d'Auguste-Guillaume Schlegel et préviendront tout un parti contre M^{me} de Staël: « Lors de la publication de l'ouvrage sur l'Allemagne, dit un article du *Mercure de France*, on était assez généralement prévenu contre les opinions de l'auteur; et dans cette disposition d'esprit, on jugea que nécessairement il devait nous être contraire »⁴. Le témoignage de M^{me} de Chastenay est à cet égard très intéressant: « Il y avait des gens, dit-elle dans ses *Mémoires*, pour qui c'était comme une sorte d'état et d'existence que de détester M^{me} de Staël. On l'accusait de tous les maux de la Révolution, d'une part, et de l'autre, de traîner autour d'elle un tourbillon d'intrigues et presque un club de vains et dangereux discoureurs; tout le monde enfin se réunissait pour ne pas comprendre ses ouvrages »⁵. M^{me} de

1. *Ibid.*, p. 132.

2. Voir G. H. Pertz: *Das Leben des Ministers Freiherrn von Stein*, t. IV, p. 610, M^{me} de Staël à la princesse Louise de Prusse, le 5 mai (1814). Cf. *Ibid.*, p. 616.

3. *Ibid.*, p. 610. Cf. *Revue bleue*, le 27 mars 1880, lettres de Constant et de M^{me} de Staël, M^{me} de S. à Villers, le 6 avril 1814.

4. *Mercure de France*, août 1814, t. LX, p. 215 et suiv.

5. M^{me} de Chastenay: *Mémoires*, t. II, p. 445-446.

Staël, disait-on, jalouse de la gloire des Français, les critiquait pour « leur en ravir des parcelles au profit de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Angleterre » ¹, plutôt que d'essayer de les rendre meilleurs. « Il m'arriva, dit l'auteur d'un article du *Mercur de France*, de soutenir en société, que l'on avait grand tort de se persuader que le dernier ouvrage de Madame de Staël fut trop favorable à nos voisins les Allemands, et qu'il le fût au détriment de la France. Je n'eus pas plus tôt fait cet aveu, que je crus voir tomber sur moi toutes les foudres de l'opinion; j'examinai, à la dérobée, les personnes qui m'entouraient, je vis les unes sourire, d'autres se contenter de répondre: Vous aimez prodigieusement M^{me} de Staël, la connaissez-vous ? » ².

La publication du livre *De l'Allemagne* est donc un événement social: l'ouvrage emprunte à ces discussions sur les opinions politiques de M^{me} de Staël une grande actualité; ses adversaires se voient contraints de réfuter ses systèmes à cause de la renommée de son auteur, qui menace de les mettre en crédit. Non seulement dans l'entourage immédiat de M^{me} de Staël, mais dans tous les grands salons de Paris, c'est l'*Allemagne* qui fait les frais de toutes les conversations. Les salons classiques, vestiges du XVIII^e siècle, semblent vouloir ressusciter un instant. Ils essayent pour la dernière fois de faire valoir leur autorité en condamnant un ouvrage qui portera le dernier coup à cette autorité et dans ce dernier effort on s'en donne à cœur joie: on fait circuler des recueils d'« expressions bizarres » tirées de l'*Allemagne* et qu'on ne se lasse pas de tourner en ridicule; on sait par cœur les fameuses *Stances sur le dernier ouvrage de M^{me} de Staël*, qu'on récite à tout moment avec une ironie galante ³:

De Copet (*sic*) la docte héroïne
Prépare un volume nouveau:
Ciel ! que je tremble pour Racine,
Et pour Molière et pour Boileau !

1. B. Barère: *Mémoires*, t. IV, p. 438.

2. *Mercur de France*, août 1814, t. LX, p. 215 et suiv. Cf. *Journal général de France*, le 16 octobre 1814, « Quelques jours après, me trouvant dans le monde, j'ai parlé du livre sur l'Allemagne, en exprimant, peut-être avec une sorte d'exaltation le sentiment dont j'étais pénétré. Quel a été mon étonnement de voir mes éloges accueillis par des plaisanteries ! »

3. *Mercur de France*, août 1814, t. LX, p. 215 et suiv.

Madame, dans sa poétique,
Régiant, jugeant, déplaçant tout,
Voit du Léman à la Baltique
Régner ses charmes et son goût.

Du long drame aux scènes bourgeoises
Elle est un digne défenseur ;
Toutes les Muses hambourgeoises
La reconnaissent pour leur sœur.

Schlegel, dont elle suit les traces,
Ecrit avec moins de clarté ;
Genève lui donna ses grâces,
Et Thomas sa légèreté.

Courage, ô profonde Corinne !
Du siècle avancez les progrès :
On reconnaît votre origine
Dans vos écrits comme en vos traits.

Votre père aimait peu la phrase,
D'un pédant il n'eut pas le ton ;
Sa femme parlait sans emphase,
Mais elle était prude, dit-on.

Ce défaut-là n'est pas le vôtre,
La raison va croissant toujours :
Platon ne serait plus l'apôtre
Des Philamintes de nos jours.

Sur ce point vous êtes Française ;
Soyez donc bonne, épargnez-nous ;
Paris contient, ne vous déplaie,
De beaux esprits dignes de vous.

Revenez, et de votre éloge
L'écho d'Auteuil va retentir ;
Vous verrez en petite loge
Misanthropie et Repentir.

Cubière vous trouve charmante,
Tissot est fou de votre esprit,
Tout l'Institut vous complimente,
Le vieux Mercier chez vous s'écrit.

Un autre Mercier va paraître,
Qui n'est pas moins original ;
En savoir il passe peut-être
Arnault, Etienne et Parseval.

De son langage pittoresque
Les Bardes germains sont jaloux ;
La Muse allobroge ou tudesque
N'a jamais eu d'accens plus doux.

Treneuil arrive, et prend sa place
Près de ce docte Lormian
Qui rima la Bible et le Tasse
Avec la prose d'Ossian.

Tous ont bravé la tyrannie
Du goût français, grec et romain ;
Occupez-vous de compagnie,
A recréer l'esprit humain.

Pour avancer un peu la chose,
Lacretelle ira volontiers
Vous réjouir d'un drame en prose
Qui dure au moins trois jours entiers.

Sur nos auteurs de mélodrames
Vous jetterez un doux regard ;
Ils font pleurer toutes les dames
Du Marais et du Boulevard.

Près d'eux, Radliff est sans merveille,
Schiller fut trop racinien,
Kotzebuë a trop suivi Corneille,
Et Schekspir même n'osa rien.

Sur la grammaire et la critique
On vous promet trente in-quarto,
Vous aurez en métaphysique
Destut, Garat, Degérando.

Comme vous ils ont l'art suprême
D'analyser le sentiment ;
Les docteurs de Göttingue même
Ont moins d'esprit et d'agrément.

O ! quel charme heureux accompagne
Degérando, Garat, Destut !
On est toujours en Allemagne
Avec Messieurs de l'Institut 1.

Ces petits vers légers résument assez bien l'opinion moyenne du grand public sur les théories de M^{me} de Staël : son nouvel ouvrage n'est que la suite des prétentions détestées des idéologues. Le nom du livre est dans la bouche d'une foule de gens qui ne l'ont même pas lu, et qui n'hésitent pas à le juger à la légère. De même que dans les salons on se contentera d'apprendre par cœur les *Stances*, de même un grand nombre de critiques classiques se borneront à lire la préface de l'ouvrage. Ces nombreuses opinions superficielles et sommaires sont une circonstance assez intéressante dans le pre-

1. Ces *Stances* furent publiées en brochure (Paris, 1814, 8 pages in-8°). Non seulement elles circulent dans les salons, mais des extraits en sont répandus dans plusieurs journaux et périodiques. Cf. *Quotidienne*, le 28 juin 1814; *Journal de Paris*, le 25 juin 1814; *Journal des Arts*, le 30 juin 1814. Selon une note de la *Quotidienne* du 28 juin, elles furent écrites par un Français à Londres.

mier accueil fait à l'ouvrage: elles ont sans doute « fait autorité »¹ pendant un instant et elles ont dû exercer une certaine influence momentanée sur la fortune du livre. Même elles n'ont pas manqué d'associer l'*Allemagne* à des tendances littéraires et philosophiques décriées ou démodées à l'époque, telles que le genre descriptif ou l'idéologie, et avec lesquelles les théories de M^{me} de Staël n'avaient rien à voir.

Dans l'accueil accordé au livre *De l'Allemagne* en 1814, comme dans les polémiques de toute la première période de la querelle romantique, on distingue deux catégories de motifs qui donnent le ton aux critiques classiques: les motifs nationaux et patriotiques et les motifs purement littéraires. La plupart du temps, les deux catégories se confondent entièrement.

L'influence de Napoléon sur l'accueil accordé au livre *De l'Allemagne* est assez complexe. D'une part, les persécutions dont il a poursuivi M^{me} de Staël forment pendant un instant un point de contact sympathique entre le livre et une partie du camp classique. Ceux même qui seront plus tard le plus opposés aux doctrines romantiques sont d'abord portés à accorder au livre une certaine approbation. Ils se trouvent dans un véritable embarras. Malte-Brun, dans un dialogue assez spirituel qu'il imagine entre les divers critiques littéraires du *Journal des Débats*, satirise la perplexité où se trouvent les classiques lorsqu'il s'agit de juger l'*Allemagne*². Ennemis de Napoléon, ils sont contraints de se dire: « Le livre a été défendu par Bonaparte; par conséquent, ouvrage intéressant, excellent »³. Mais sur un point, l'attitude de Napoléon a coïncidé avec la leur: ils sont exactement d'accord avec lui dans leur acharnement contre le germanisme⁴. Comment louer un ouvrage où l'auteur s'obstine « à vouloir

1. *Mercur de France*, août 1814, t. LX, p. 215 et suiv.

2. *Spectateur*, t. I, 1814, p. 266 et suiv. Sur le livre de M^{me} de Staël, Dialogue. Malte-Brun accuse les critiques classiques de n'avoir lu que la Préface du livre, et dans bien des cas il n'a pas tort: la Préface a déterminé l'attitude d'un grand nombre des premiers critiques.

3. *Ibid.*, t. I, 1814, p. 266 et suiv.

4. *Ibid.*, t. I, p. 266 et suiv. « Vos articles contre l'Allemagne et entre autres contre Madame de Staël, faisaient dans le temps bien du plaisir à Bonaparte. Vous et lui, vous parûtes avoir formé une alliance intime, pour exterminer la langue, la philosophie et la littérature allemandes ».

trouver quelques beautés chez ces barbares de Schiller et de Goethe, chez ce niais de Schlegel et de Klopstock? » 1. « Si, par complaisance pour madame de Staël, notre journal accorde tant soit peu de mérite à la littérature germanique, nous tombons dans une contradiction avec nos principes 2. Malte-Brun fait augmenter l'embarras des critiques lorsqu'ils apprennent que M^{me} de Staël est favorisée à la cour.

Cette satire peut être quelque peu exagérée, mais en tout cas elle donne le ton d'un grand nombre des critiques classiques. Dussault avait toujours été hostile au régime de Napoléon. Comme journaliste et comme publiciste il s'était toujours trouvé gêné par la censure rigoureuse de la presse. Le livre *De l'Allemagne* aura donc son approbation en tant que manifeste anti-napoléonien. Tout le premier article qu'il consacre au livre dans le *Journal des Débats* et qui n'est guère qu'une reproduction commentée et développée de la *Préface* 3, est donc nettement favorable. On dirait qu'il s'en faut de peu qu'il n'approuve aussi les principes littéraires du livre 4. Il en est de même d'un grand nombre d'autres critiques: toutes les opinions du *Journal de Paris* partent de ce point de vue 5. D'autre part, il y a un autre aspect assez singulier de l'influence de Napoléon sur quelques critiques classiques. Napoléon s'était toujours montré très hostile envers les idéologues et les métaphysiciens, qu'il regardait comme des éléments de la société préjudiciables à son gouvernement. A cause de l'inimitié de l'Empereur envers M^{me} de Staël, celle-ci est associée par quelques critiques avec les idéologues, avec lesquels ses théories n'ont rien de commun 6. Elle se voit ainsi rangée à côté des Destutt de Tracy, des Garat, des Gérando. Elle hérite de toute la défaveur dont jouit l'idéologie. Les *Stances sur le dernier ouvrage de M^{me} de Staël*, qui visent les métaphysiciens et les idéologues en même

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Cf. *Journal des Débats*, le 18 mai 1814.

4. Cf. *Magasin encyclopédique*, juin 1814, t. III, p. 438.

5. *Journal de Paris*, le 9 juin 1814. On trouve ici des anecdotes sur la susceptibilité tyrannique de Napoléon et un récit burlesque de la saisie de l'Allemagne, récit où l'on voit la police impériale entourer comme une forteresse dangereuse la librairie de Nicolle.

6. M. Vallois: *Formation de l'influence kantienne en France*, p. 216-217.

temps que l'auteur de l'*Allemagne*¹, seront reprises par les journaux qui sont hostiles à l'idéologie et répétées dans tous les salons, dans la plupart desquels toute métaphysique n'est que matière à ridicule.

Le romantisme de M^{me} de Staël est ainsi confondu par beaucoup de gens avec les efforts faits par l'Institut pour effectuer un rapprochement intellectuel entre la France et l'Allemagne². Ces efforts sont en partie une réaction contre le catholicisme et le Concordat³. Cependant, bien que le livre de M^{me} de Staël soit écrit dans un esprit entièrement conforme à cette attitude, cet aspect de la question religieuse y est soigneusement évité. Cette association des idées de M^{me} de Staël avec celles de l'Institut achèvera de soulever les opinions religieuses et de ranger contre le romantisme la majorité des partisans du catholicisme, dont la résistance sera bien ténace et se fera sentir jusqu'après 1825.

Cette association des idées de M^{me} de Staël avec des personnes et des courants avec lesquels elle n'avait rien de commun sera une des caractéristiques saillantes de la fortune de l'*Allemagne* en France. M^{me} de Staël sera considérée comme continuatrice des opinions de Louis-Sébastien Mercier⁴; elle sera associée à Creuzé de Lesser⁵ et à une foule d'autres écrivains extravagants ou médiocres tels que Baour-Lormian et Pixérécourt.

A part l'influence de Napoléon sur quelques critiques, des motifs purement nationaux et patriotiques dirigent les polémiques: « Pour anéantir à jamais la pureté de la langue française, dit le *Nain jaune*, faire qu'elle ne soit plus employée par les diplomates comme la plus intelligible et la plus claire, madame de Staël-Holstein, et M. Benjamin Constant s'engagent à écrire en langue française, et à faire passer dans leur style toute l'obscurité des langues du Nord, pendant que le sieur Sismondi introduira dans le sien l'enflure et les concetti des langues du Midi, et ce, jusqu'à ce

1. Cf. *Journal des Arts*, le 30 juin 1814.

2. Cf. *Nain jaune*, le 20 décembre 1814. Cf. E. Egli: *Schiller et le romantisme*, t. I, p. 173.

3. E. Egli: *Schiller*, etc., p. 173.

4. *Journal de Paris*, le 3 juillet 1814.

5. *Journal des Débats*, le 25 juillet 1814.

que les Français ne s'entendent plus entre eux » ¹. Les années 1813 à 1815 sont une période de crise pour l'universalité de la langue française. En Allemagne, la chute de Napoléon a donné libre carrière à la frénésie anti-française des germanomanes, dont les manifestes contre l'hégémonie française se multiplient ². C'est le moment où le baron de Stein exige que les traités soient rédigés en latin. En France, la tension des esprits sur cette question est à son comble: la publication du *Cours de littérature dramatique* de Schlegel a achevé de soulever les indignations, et avec l'apparition de l'*Allemagne*, l'orage éclate. M^{me} de Staël est associée au groupe des Constant, des Sismondi et des Schlegel et à maintes reprises on l'accuse de faire partie d'une conjuration solennelle contre la langue et la littérature françaises. Dans les critiques sur l'*Allemagne*, on ne cesse de rappeler au public que les Allemands entendent miner l'universalité du français: « En effet, dit le *Spectateur*, nous apprenons de Vienne que dans les maisons des souverains étrangers on affecte beaucoup de parler allemand, surtout devant les Français; c'est une manière de constater l'affranchissement de l'Europe » ³. M^{me} de Staël a dit que les Allemands ont trop de considération pour les étrangers et que leur littérature est trop souvent de l'imitation. Il n'en est rien, déclare Marcel de Serres dans un article du *Mercure de France*: « On pourrait, ce me semble, accuser les Allemands du défaut contraire, car on sait combien ils font peu de cas de notre littérature. Si les Allemands ont une grande érudition, il est vrai de dire qu'ils ont peu de goût et peu de penchant pour l'imitation. Leurs livres ont en général de l'originalité, qui va quelquefois jusqu'à la bizarrerie; mais jamais on n'y rencontre l'influence d'une littérature étrangère. Je le demande à madame de Staël elle-même, est-ce que Schiller, Klopstock et Wieland ont jamais éprouvé cette influence? » ⁴. On commence à se rendre compte en France que l'hégémonie fran-

1. *Nain jaune*, N° 11, le 20 décembre 1814.

2. Cf. *Spectateur*, t. II, 1814, p. 472.

3. *Ibid.*, t. II, 1814, p. 471-472. *L'empire de la langue française*. On dit plus loin: « Les Anglais seuls sont assez souvent obligés, pour se faire entendre, d'employer la langue sociale de l'Europe; mais ils s'en vengent en l'écorchant ».

4. *Mercure de France*, mai 1814, t. LIX, p. 241 et suiv.

çaise est sur le point de crouler. La faute, dit-on, en est à M^{me} de Staël et à son groupe. On est fort susceptible. On prétend que l'*Allemagne* dénigre les chefs-d'œuvre français au profit des littératures étrangères ¹. Ce reproche est dans toutes les bouches; on en parle à tout propos. Le critique du *Journal de Paris* se voit réduit à se consoler de l'état déplorable de l'hégémonie littéraire française en se disant qu'après tout M^{me} de Staël et Schlegel ne songent pas à contester à la France son hégémonie gastronomique, que c'est tout de même aux cuisiniers que la langue française « doit une grande partie de son universalité », et qu'en cette matière au moins il faut s'en tenir à la maxime de M^{me} de Staël elle-même, qui dit que le patriotisme d'une nation doit être égoïste ². Ces observations donnent l'atmosphère et montrent combien l'*Allemagne* touche de près aux susceptibilités de cette époque de crise. Dans certains milieux classiques et nationaux, l'ouvrage semble donner lieu à des inquiétudes légères, à une certaine conviction naissante d'infériorité à l'égard de l'étranger et peut-être même à un commencement de jalousie envers des villes littéraires allemandes telles que Goettingue, Iéna et Weimar. Ces sentiments empêchent les esprits de rendre justice à la valeur de renouvellement apportée par cette initiation aux principes étrangers et les tendances de M^{me} de Staël ne peuvent manquer de prendre l'aspect de dénigrements de la littérature française. M^{me} de Staël est considérée comme une prosélyte d'Auguste Schlegel, dont on n'a pas oublié les injustices envers Racine et le théâtre français. De là il n'y a qu'un pas à faire pour que le mouvement romantique entier passe pour une confédération des nations étrangères contre le prestige de la littérature de la France. Ce sera pendant longtemps la note dominante dans une partie considérable des critiques classiques.

Ce courant d'idées est le mieux représenté par le périodique satirique et malicieux intitulé le *Nain jaune*, qui fait suite au *Journal des Arts* à la fin de 1814. C'est à peu près le seule organe anti-royaliste de quelque importance qui sub-

1. *Journal de Paris*, le 25 juin 1814.

2. *Ibid.*, le 25 juin 1814. « Les produits de nos connaissances gastronomiques ont fait taire tout l'orgueil national, avantage précieux que n'ont pas les chefs-d'œuvre de notre littérature ».

siste pendant la Restauration. Soumis, pendant l'année 1814, à la censure timide et indulgente du naturaliste Deleuze¹, il jouit d'une liberté considérable et en profite pour combler les royalistes de ridicule et pour faire valoir auprès du public des opinions politiques et littéraires d'un nationalisme acharné, jusqu'à ce que, proscrit par le gouvernement, il soit obligé de se réfugier à Bruxelles, où il continue pendant quelques mois à paraître sous le nom du *Nain jaune réfugié*. Il est très hostile à Chateaubriand, à M^{me} de Staël et à tout le mouvement romantique: « Tout annonce que la guerre des *Classiques* et des *Romantiques* ne fera pas couler des flots d'encre moins abondants que la guerre des anciens et des modernes ». On publie un traité burlesque d'alliance entre les « puissances romantiques », qui, après les victoires des armées alliées, se liguent contre la supériorité des lettres françaises: « Les hautes puissances littéraires d'Allemagne, d'Autriche, de Suisse, de Hollande, d'Angleterre, de Suède, de Prusse, de Portugal d'Espagne et d'Italie » s'élèvent contre la république des lettres françaises qui « animée d'un esprit d'ambition et de domination sans bornes, tend à soumettre toute l'Europe aux lois de son art poétique et à l'assujettir à ses règles d'unité de temps, de lieu et de mœurs ». Et ainsi de suite: la France ne devra plus reléguer les auteurs étrangers « dans les rayons obscurs et poudreux des bibliothèques » en exportant ses ouvrages classiques; elle devra lever le blocus littéraire qui empêche « l'importation dans son sein de toutes les productions ossianiques, galliques, germaniques, helvétiques, shakespéariques et gothiques ». Pour atteindre à ce but, la Confédération romantique choisit des plénipotentiaires pour représenter les différents pays: c'est M^{me} de Staël qui, avec Constant, représentera l'Angleterre, l'Allemagne, la Suisse et la Hollande; à côté d'elle, pour défendre la cause des autres pays, il y aura Schlegel, Sismondi et Kotzebue: « Il est en outre arrêté et convenu entre les hautes puissances contractantes, que le sieur de Sismondi publiera, affichera et placardera dans Paris un ouvrage en trois volumes in-8°, intitulé *De la littérature du Midi*, et la dame de Staël un autre ouvrage aussi en

1. Cf. Michaud: *Biographie universelle*, t. X, p. 323-324.

trois volumes in-8°, ayant pour titre *De l'Allemagne*. Cependant, le sieur Schlegel dirigera sur Genève, et tâchera de faire entrer par la Suisse un nouveau renfort de trois volumes in-8°, qu'il intitulera : *Cours de littérature dramatique*. Quant au sieur Kotzebue, il restera au sein des états de la confédération, pour donner, à l'aide des journaux, pamphlets, diatribes, etc., l'impulsion qu'il croira convenable à l'esprit public ». La confédération, dit le traité, aura pour but de restreindre la littérature française dans ses limites naturelles : « On considérera comme limites naturelles de la république des lettres françaises les bornes dans lesquelles elle était circonscrite au seizième siècle, avant que le génie ambitieux des Corneille, des Boileau, des Racine et des Molière les eût portées jusqu'aux extrémités de l'Europe littéraire » ¹.

Cette attitude envers les efforts de M^{me} de Staël est caractéristique. La littérature française, se dit-on, est en avance de plusieurs siècles sur les autres littératures. Son droit à l'universalité est donc légitime et elle n'a rien à apprendre des littératures étrangères, qui sont moins perfectionnées qu'elle. Pour ceux à qui leur attitude de nationalisme absolu envers la création artistique fait voir dans le classicisme le résultat obtenu après de longues périodes de tentatives et d'imperfections, non seulement des théories de M^{me} de Staël semblent être une conspiration contre une juste universalité de la littérature française, mais leur acceptation ne serait qu'une rétrogression. M^{me} de Staël semble recommander des procédés du moyen âge, qui ont été abandonnés depuis longtemps comme étant préjudiciables à l'art. Elle va jusqu'à défendre le Méphistophélès du *Faust* de Goethe. « Et nous aussi, disent les classiques, lorsque nous étions plus romantiques, nous ne manquions pas de diables sur notre théâtre; mais nous nous en sommes si mal trouvés, que le goût a exorcisé les mauvais et les bons esprits, les diables et les anges » ². M^{me} de Staël déclare que les Allemands « se sont refaits jeunes ». — Nous avons eu cette jeunesse, répond-on, mais c'était avant Corneille ³.

1. *Nain jaune*, ou *Journal des arts, des sciences et de la littérature*, N° II, le 20 décembre 1814.

2. *Journal de Paris*, le 3 juillet 1814. Article sur l'Allemagne.

3. *Ibid.*, le 3 juillet 1814.

On a blâmé M^{me} de Staël à cause des imperfections de son style germanique, mais cela n'empêchera pas qu'on lui reproche d'avoir embelli le caractère et les ouvrages des Allemands dans le tableau qu'elle en fait. Dussault trouve que ces analyses sont « faites, en général avec moins d'impartialité que de prévention » ¹. Quant aux Allemands eux-mêmes, dit Dussault, M^{me} de Staël « embellit un peu leur histoire pour mieux honorer leur génie ». Selon lui, elle ressemble en cela à Fontenelle: « On dirait que l'auteur emprunte, pour peindre les écrivains et les savants de l'Allemagne, quelques traits de cette aménité si agréable que Fontenelle a répandue dans ses éloges des savants français ». C'est d'ailleurs le procédé de toute la confédération romantique: Sismondi, traduisant en prose quelques romances espagnoles fait de même: « Il en déguise la platitude; il en adoucit la rudesse, il polit la grossièreté; il ennoblit les détails trop bas; il orne les endroits trop nus; il retranche, il ajoute; et surtout il choisit les morceaux qui concluent le mieux en faveur de sa doctrine ». Lorsque M^{me} de Staël analyse le théâtre allemand, « elle n'en présente autant qu'elle peut que les beaux côtés; l'artifice de ses extraits ingénieux cache une partie des défauts et des ridicules; ses analyses, converties en tableaux attachants, ou en narrations amusantes, prêtent aux drames gothiques, dont elle rend compte, un intérêt que la représentation ne manquerait sûrement pas de démentir » ².

Les attaques sont dirigées en particulier contre les traductions d'auteurs allemands insérées par M^{me} de Staël dans son livre. On fera à M^{me} de Staël, dit Serres, « le reproche d'avoir quelquefois embelli ce qu'elle a traduit, tout comme d'avoir voulu trop faire aimer les écrivains dont elle nous dévoile le mérite » ³. Ces traductions, qui, au point de vue allemand, trahissent et dénaturent les textes originaux, et qui, au point de vue français, en sont des embellissements, prennent ainsi une importance considérable: elles offrent

1. *Journal des Débats*, le 18 mai 1814.

2. *Journal des Débats*, le 25 juillet 1814. Article de Dussault sur le *Cid* de Creuzé de Lesser. M^{me} de Staël est ici associée à Creuzé de Lesser et à la série des petits romantiques.

3. *Mercure de France*, 1814, t. LIX, p. 428 et suiv. Cf. Péliissier: *Porte-feuille de la Comtesse d'Albany*, M^{me} de Maltzam à la comtesse, le 26 octobre 1810.

l'exemple le plus net et le plus frappant du procédé général de modification et d'adaptation employé par M^{me} de Staël dans le reste de son ouvrage. Ce ne sont plus des traductions: ce sont des originaux, doués, comme le reste du livre d'une faculté particulière de renouveler les valeurs et d'inspirer les esprits de la jeune génération française d'après 1817. En 1814, la plupart des gens, habitués aux esprits rébarbatifs des Villers et saisis d'une grande défiance vis-à-vis de ces versions brillantes et édulcorées de M^{me} de Staël, se bornent à mettre en doute leur vérité: « On reproche à madame de Staël, et ce reproche n'est pas sans quelque fondement, d'embellir ce qu'elle traduit et de supposer aux auteurs dont elle admire les talents, des intentions, des idées que sans doute ils n'avaient point. Souvent, il est vrai, le développement qu'elle donne à une pensée a plus d'étendue que la pensée même » ¹. En 1814 même, plusieurs des plus jeunes se soucieront moins de la vérité des faits apportés par le livre *De l'Allemagne* et se rendront compte davantage des possibilités latentes qu'il apporte d'un renouvellement littéraire et philosophique.

Lorsque *l'Allemagne* paraît, la renommée littéraire de M^{me} de Staël est déjà énorme. Les tendances du livre *De la littérature* ont peu être blâmées, mais *Delphine* et surtout *Corinne* ont eu de grands succès. La notoriété de *Corinne* déterminera en quelque sorte l'attitude avec laquelle on abordera *l'Allemagne*. On s'attend à trouver encore une fiction brillante, où les considérations sur la littérature et les arts se mêlent à l'intrigue et aux tableaux romanesques. Pendant un instant, on est déçu. M^{me} de Staël a sans doute songé un moment à écrire un nouveau roman, dont l'intrigue se déroulerait en Allemagne, mais après son voyage au delà du Rhin, elle a modifié son plan: elle se rend compte qu'il est impossible de chanter l'Allemagne comme elle avait chanté l'Italie ². Ici encore, elle se montre d'une grande perspicacité et prouve qu'elle comprend mieux que personne les besoins et les susceptibilités du public: sans compter les différences entre les aspects des deux pays et les natures de leurs

1. *Mercury de France*, août 1814, t. LX, p. 215.

2. Cf. M^{me} Necker de Saussure: *Notice sur la vie et les ouvrages de Madame de Staël*, p. 78.

habitants, le public français de 1814, tout en ayant quelque connaissance de l'Italie, est dans une ignorance presque complète lorsqu'il s'agit de l'Allemagne.

En effet, ce qui surprend le plus dans les premières polémiques sur l'*Allemagne*, c'est le manque absolu de critiques ayant une connaissance préalable des sujets traités dans le nouvel ouvrage. A cet égard, il n'y a guère de jugements intelligents. Ceux qui accueillent le livre avec enthousiasme, aussi bien que ceux qui condamnent le plus fortement les théories qu'il préconise se ressemblent en ce qu'ils n'ont, ni les uns, ni les autres, aucune connaissance personnelle de l'Allemagne. On croit savoir que les Allemands sont des gens flegmatiques et patients, sans élégance, sans grâce et sans goût, et que l'Allemagne est un pays morne et triste, mais à part quelques idées générales, les critiques se bornent presque entièrement tant en littérature qu'en philosophie, à puiser leurs idées dans le livre même de M^{me} de Staël. La longue période de l'universalité du français fait qu'on ne sait pas les langues étrangères. « Une vanité nationale, dit le Danois Malte-Brun, aussi mal entendue qu'elle est injuste, n'accorde à aucune littérature moderne étrangère un examen impartial, une attention polie et bienveillante. Les ouvrages qui sont considérés comme des chefs-d'œuvre par des nations entières, par des nations non moins civilisées que les Français, non moins familières avec la littérature grecque et romaine, sont journellement voués à l'oubli, au mépris par les Aristarques parisiens, qui ne savent pas les lire dans l'original, et qui même s'en vantent » ¹. Ce n'est pas une exagération. Dussault même, critique du *Journal des Débats* et un des plus sévères des critiques classiques, ne connaissant ni la littérature ni la philosophie allemandes, est obligé de s'en rapporter à ce qu'en dit M^{me} de Staël elle-même. Cela lui semble tout naturel: « Autant que je puis me faire une idée de Kant et de ses doctrines, dit-il, d'après ce que j'en ai entendu dire, et d'après les extraits mêmes et les jugements de Madame de Staël!... » ². Ce ne sont guère là les paroles d'une personne qualifiée pour exprimer une opinion sur le livre *De l'Allemagne*. Dussault représente, cependant,

1. *Spectateur*, N° XI, 1814, p. 39-40.

2. *Journal des Débats*, le 2 juillet 1814.

le type des adversaires classiques de M^{me} de Staël en 1814, qui, confiants dans l'ignorance plus grande encore du public, ne se soucient pas d'aller jusqu'aux sources.

Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que plusieurs des critiques qui connaissent le mieux la civilisation allemande sont ceux qui comprennent le moins la véritable intention et la véritable profondeur du livre *De l'Allemagne*. A ce groupe appartiennent les cosmopolites modérés Millin et Serres. Ne prévoyant pas la portée de l'influence des théories de M^{me} de Staël, ils voient dans son ouvrage un simple récit de voyage, comme il en paraissait tant à l'époque, ou bien un dernier exemple distingué du « genre descriptif ». Millin, rédacteur du *Magasin encyclopédique*, périodique « destiné à ranimer en France le goût des bonnes études » ¹, Marcel de Serres, auteur d'un *Voyage dans l'empire d'Autriche* ², représentent bien les types des voyageurs cosmopolites. Déjà en 1785, Millin publiait des *Mélanges de littérature étrangère* (Paris, 1785, 6 vol., in-12) parmi une foule d'autres ouvrages. Ces *Mélanges* sont des traductions d'originaux allemands et anglais. Dans le *Magasin encyclopédique* de juin 1814, Millin publie un article sur l'*Allemagne*, article où, malgré son cosmopolitisme, il semble s'intéresser fort peu au romantisme. Dans son article du *Mercure de France* ³, Serres, plutôt naturaliste que littérateur, reste également très vague en matière de littérature et de sentiment. Ces deux critiques témoignent de l'attitude d'une partie du grand public envers le livre de M^{me} de Staël: se contentant d'en faire des résumés sans porter de jugements sur les tendances littéraires, ils ne montrent pas la même susceptibilité à cet égard que les classiques, de sorte que leur critique reste dans l'ensemble favorable. Tous deux sont cependant d'accord pour se méfier de la philosophie allemande. Le dernier volume de l'*Allemagne*, dit Millin, « est peut-être le plus profond, mais il sera moins que les autres du goût de toute le monde ». Serres trouve que M^{me} de Staël a rendu compte de cette philosophie avec saga-

1. Cf. Michaud: *Biographie universelle*, p. 304-306, Article de Weiss sur Millin.

2. Marcel de Serres: *Voyage dans l'empire de l'Autriche de 1809 à 1810*, Paris, 1814-1815, 7 vol., in-8°.

3. *Mercure de France*, mai-juin 1814, t. LIX, p. 241 et suiv., p. 428 et suiv.

cité, « mais si j'entamais cette matière, dit-il, je craindrais de trouver les philosophes beaucoup moins raisonnables que ne les fait cette femme célèbre » ¹. L'ensemble de leur critique, d'ailleurs, n'offre que peu d'intérêt: on doit savoir gré à M^{me} de Staël, dit Serres, de faire connaître la littérature allemande en France: « Nous n'osons peut-être pas assez en littérature, et les Allemands hasardent beaucoup trop; mais n'y a-t-il rien parmi eux dont nous ne puissions profiter? » Son cosmopolitisme s'arrête là: il se hâte d'en appeler au bon goût. Il signale l'« esprit de système » qui règne dans le nouvel ouvrage. Il entend par là la théorie de l'enthousiasme, à laquelle il se montre très sévère. Il est assez indifférent sur le compte du romantisme des règles dramatiques, mais l'enthousiasme, c'est pour lui le vague, l'engouement et l'extravagance. C'est un esprit de système qui gâte la simplicité et le naturel du style. Pour Serres, l'enthousiasme est presque entièrement une affaire de style: il le confond avec le désir de briller, qui, pour le grand public, est le trait le plus caractéristique de toute la personnalité de M^{me} de Staël. Le livre *De l'Allemagne* est un des exemples les plus éclatants des conséquences de ce défaut: « L'éclat et le désir de briller y paraît trop à ce qu'il me semble. Pouvait-il en être autrement, lorsqu'on cherche à établir en système, que la médiocrité seule a un style égal et contenu, et que le bon sens est la preuve d'un esprit vulgaire? On semble oublier aujourd'hui que toutes les grandes pensées viennent du cœur et non d'un enthousiasme factice que les anciens, ces admirables créateurs du beau, n'ont jamais invoqué. Ils savaient trop qu'on ne produit jamais rien de grand par le choix des mots, mais bien par l'exactitude des pensées. Il me semble que dans la littérature actuelle, on s'attache beaucoup plus au brillant de l'expression et à ses effets que l'on appelle *pittoresques* (expression singulière lorsqu'on l'applique au discours), qu'à cette simplicité qui donne un si grand charme à la lecture des anciens et à celle des écrivains du siècle de Léon X et de Louis XIV » ². M^{me} de Staël rencontre à tout

1. Cf. Serres: « ...le troisième (volume) traitant de la philosophie et surtout de la philosophie allemande, sera probablement peu goûté en France, quoique peut-être il soit le plus intéressant des trois ».

2. *Mercure de France*, 1814, t. LIX, p. 241 et suiv.

moment de telles résistances, qui n'opposent que des obstacles imaginaires à ses arguments. Serres attribue ce vague dans les idées, cette obscurité et cet air de prétention des écrivains modernes à l'anarchie morale et politique de la France: « Les écrivains de notre siècle, dit-il, se distinguent éminemment par une exagération sans mesure et un vague d'idées qui donnent à leur pensée beaucoup d'obscurité et cet air de prétention qui les rend si fatigants, lorsqu'on les lit de suite. On ne veut écrire aujourd'hui que par inspiration et sous l'influence de l'enthousiasme; on semble oublier à dessein que l'art d'écrire n'est difficile que parce que l'art de penser l'est également. Cette nouvelle marche dépend probablement du peu de fixité qu'ont eue en France depuis longtemps, les idées morales, et le sort de tous les individus. On n'en sentira les dangers que lorsque, revenu de toutes ces agitations, on jugera la nouvelle direction qu'on veut donner à l'esprit avec le calme de la raison et les leçons toujours vivantes de l'expérience » ¹. L'attitude de beaucoup de gens envers l'inspiration et l'enthousiasme n'est donc qu'une manifestation de plus de la tendance à réagir contre cette anarchie par une adhésion rigoureuse aux vieilles méthodes littéraires.

Cette crainte de l'anarchie qu'apporteraient dans le domaine de la littérature les systèmes que M^{me} de Staël veut établir à la place des vieux principes est l'attitude la plus générale du grand public envers l'ensemble du livre *De l'Allemagne*. Pour ceux qui envisagent la chose de cette façon, c'est la théorie sur l'enthousiasme qui présente l'aspect le plus dangereux, parce que son application paraît ainsi abîmer le style. Cela fait que la plupart de ceux même qui sont favorablement disposés envers les autres tendances littéraires et philosophiques du livre *De l'Allemagne*, lui reprochent un style ampoulé et irrégulier. Ceux qui attaquent l'ouvrage ainsi au point de vue de l'art et du style, appréciant fort peu son importance et sa valeur au point de vue de la matière et du contenu, sont portés à considérer le tout à la

1. Cf. *Journal des Débats*, le 2 juillet 1814. Article de Dussault sur l'*Allemagne*.

légère et n'hésitent pas à recourir aux armes du ridicule et de la satire, condamnées d'avance par M^{me} de Staël.

La vogue de la prose poétique en France pendant les premières années du xix^e siècle, et surtout les ouvrages de Chateaubriand, tendaient à donner au style une importance beaucoup plus considérable : « Je parlerai du style de l'ouvrage sur l'Allemagne, dit l'auteur d'un article du *Mercur de France*, puisqu'il est établi dans notre siècle que le style est la partie principale d'un livre, quel qu'il soit, sérieux ou léger, philosophique ou poétique » ¹. Les théories de M^{me} de Staël sur l'enthousiasme apparaissent comme une tentative pour ériger en doctrine les hardiesses de style qui caractérisent beaucoup des ouvrages du xix^e siècle commençant et les méthodes intuitives du style de M^{me} de Staël rendront son ouvrage particulièrement susceptible de ce genre de reproches, car l'*Allemagne* même offre l'exemple le plus frappant du système qu'elle préconise. On ne se lasse pas de railler les rapprochements de mots hardis et les expressions singulières qu'on y trouve. Dussault consacre tout un article ² à ce genre de critique; signalant des expressions et des mots qui sont devenus des clichés par la suite et qui se retrouvent à maintes reprises dans la critique classique chaque fois qu'il s'agit de l'*Allemagne*. Les exemples les mieux connus sont peut-être les expressions *pétrifié* et *courir la bague de la vanité autour du même cercle*, appliquées par M^{me} de Staël aux principes des classiques. « Elle nous dit quelque part, dit Dussault, d'après le célèbre auteur, M. Goethe, que la *perfectibilité indéfinie de l'esprit humain*, qu'elle proclame dans tous ses ouvrages, se développe en *spirale*; on sera peut-être curieux de savoir à quel point de cette *courbe* compliquée vont nous élever ou nous faire descendre de pareilles théories littéraires, philosophiques ou religieuses : c'est une espèce de recherche mathématique que j'abandonne à ceux qui sont plus versés que moi dans les secrets de la *géométrie curviligne* » ³. La *Quotidienne*, frappée de « quelques taches légères » dans le style de l'*Allemagne*, consacre à trois reprises son feuilleton à un *Petit cours de*

1. *Mercur de France*, août 1814, t. LX, p. 215 et suiv.

2. *Journal des Débats*, le 21 juin 1814.

3. *Journal des Débats*, le 2 juillet 1814.

littérature et d'histoire, de philosophie et de morale, de religion et d'enthousiasme, extrait de l'Allemagne, par M^{me} la baronne de Staël ¹. On y suit le même procédé: ces articles consistent en rapprochements ridicules de passages pris textuellement dans l'ouvrage, ou de questions et de réponses burlesques prises également dans le texte. Le tout, dit-on, est destiné à l'enseignement de la jeunesse: « On a cru devoir resserrer la substance de ce livre *classique* par demandes et par réponses, afin de le mettre à la portée des jeunes personnes, suivant la méthode non *pétrifiée* de Pestalozzi » ². On arrive par ce procédé à tourner en ridicule des passages et des pensées qui, plus tard, passeront pour des beautés éminentes et fourniront plus d'une inspiration aux écrivains romantiques. Quelques exemples suffiront pour donner le ton et l'atmosphère :

1° « D. Que me direz-vous du Danube? — R. *C'est le génie tutélaire de l'Allemagne. Ses flots sont comme la vie d'un ancien héros. Les contrées qu'il traverse, on serait tenté de croire qu'il les a cultivées, et que les hommes n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte en passant les hauts faits des temps jadis.* (Le Danube est donc tout à la fois un génie, un héros, un laboureur et un historien) » ³.

2° « D. Définissez-moi le génie. — R. *Le génie est une douleur* » ⁴.

3° « Où n'en sommes-nous pas? — R. *Nous n'en sommes pas à vouloir élever autour de la France littéraire la grande muraille de la Chine* » ⁵.

Dans la deuxième leçon du *Petit cours*, « c'est une maîtresse de pension qui parle à ses élèves en style simple et naturel ». Même procédé: dénaturer le style de M^{me} de Staël par des rapprochements absurdes et en isolant de leur con-

1. *Quotidienne*, le 30 juin, le 4 juillet et le 29 juillet 1814. J'ai trouvé une allusion à un « recueil d'expressions bizarres que l'on rencontre dans la dernière production de M^{me} de Staël ». (*Mercure de France*, août 1814, t. LX, p. 215 et suiv.) Je n'ai pas trouvé ce recueil. Le *Petit cours* de la *Quotidienne* n'en est peut-être qu'une réimpression.

2. *Quotidienne*, le 30 juin 1814.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* Remarquer que M^{me} de Staël reprend ici cette idée de l'isolement et du martyre du génie, idée qu'elle a déjà développée dans *Corinne* et qui devait faire fortune dans l'école romantique. Cf. le *Moïse* d'Alfred de Vigny.

5. *Ibid.*

texte ses expressions neuves ou hasardées: « Quand vous entrerez dans le monde, dit la maîtresse de pension à ses élèves, rappelez-vous sans cesse cette belle maxime: *Le culte de la beauté par excellence est un souvenir du ciel* » ¹. Et plus loin: « *Sachez donc que les nations d'origine latine doivent avoir recours aux richesses pétrifiées pour étendre leur empire; que le spectacle de la mer donne à la prononciation plus de mollesse; qu'il y a dans le vrai génie une maladresse semblable à la duperie des belles âmes; et que faire des poèmes didactiques, c'est composer des sonates* » ². Ou bien: « Pour bien savoir les avantages de la poésie romantique, il faut savoir que M. Goethe devient, quand il le veut, un grec, un indien, un morlaque. Il est plus en train de l'existence que les septentrionaux; aussi a-t-il un orgueil en masse, et il a parcouru toutes les nuances de l'amour ».

Ces articles paraissent avoir eu un certain succès: dans l'école classique on continuera pendant longtemps à faire les mêmes reproches au style de M^{me} de Staël dans l'*Allemagne*, et à maintes reprises on répétera les exemples consacrés par le *Petit cours*. Longtemps on associera ces défauts de style à la doctrine de l'enthousiasme, que l'on confond avec la verve et l'exubérance de la conversation de Corinne: « Un livre n'est peut-être point pour elle une affaire sérieuse, dit Serres; mais ce que l'on peut dire avec grâce, ne peut toujours s'écrire avec succès. Ainsi, quelquefois dans son nouveau livre, l'auteur semble converser encore; c'est surtout dans son chapitre sur l'enthousiasme, que l'on sent le plus les défauts de son style » ³. Parmi la jeune génération il y a déjà en 1814 des gens qui défendent vigoureusement l'enthousiasme du style de M^{me} de Staël ⁴, mais il semble qu'à

1. *Ibid.*, le 4 juillet 1814.

2. *Ibid.*

3. *Mercur de France*, mai 1814. Le *Mercur de France* a déjà publié en mars 1814 le texte d'un brouillon de M^{me} de Staël sur l'enthousiasme. Dans ce texte, il y a des défauts de style manifestes, qui ont pu déterminer la première impression formée par Serres sur l'*Allemagne*. Quoi qu'il en soit, la comparaison de ce texte avec le texte définitif des chapitres sur l'enthousiasme démontre que M^{me} de Staël a beaucoup tenu à soigner son style dans cette partie de son ouvrage. Voir le *Mercur de France*, mars 1814, t. LVIII, p. 550 et suiv.

4. Le critique du *Mercur de France* en août 1814 trouve qu'on aurait mieux fait de faire « un recueil des belles pensées qui abondent dans cet écrit ».

cette époque, la plus grande partie du public soit de l'avis de Serres. On dira que M^{me} de Staël s'est laissé trop influencer par l'enflure allemande, qu'elle a fait fausse route, et qu'elle aurait dû prendre pour modèle le style de ses propres *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*. Comme pour tous les autres aspects de l'*Allemagne*, les principaux reproches seront faits ici aussi au nom de la raison et du bon goût: la conclusion du *Petit cours* de la *Quotidienne* est significative et représente la dernière opinion des critiques indifférents et superficiels: « Au surplus, Voltaire a dit dans son *Temple du goût*:

Si vous voulez qu'en vos écrits
Le Dieu du goût vous accompagne,
Faites vos livres à Paris
Et n'allez point en Allemagne. »

CHAPITRE III

LES PREMIÈRES RÉSISTANCES LITTÉRAIRES : DUSSAULT ET LA CRITIQUE CLASSIQUE

Jusqu'ici nous avons considéré l'accueil accordé au livre *De l'Allemagne* dans ses aspects extérieurs et superficiels. Mais, sans tenir compte des circonstances politiques et sociales qui ont accompagné sa publication et qui forment pour ainsi dire la toile de fond contre laquelle se déroule son influence, le livre marque une nouvelle étape dans le développement purement littéraire et artistique de la France et donne la première impulsion à une polémique qui ne se calmera qu'après les victoires définitives du romantisme pendant les années 1825 à 1830.

Lorsque *l'Allemagne* paraît, la discussion sur le romantisme, renouvelée par la publication des ouvrages de Sismondi et de Schlegel, sévit de nouveau depuis plusieurs mois. Les classiques ont donc eu le temps de reconnaître leur position et de passer leurs armes en revue. A cette époque, leur forteresse principale est dans les journaux quotidiens et en particulier dans le *Journal des Débats*. Dussault, Hoffman et Féletz, les principaux critiques de ce journal, continuent l'œuvre de Geoffroy, en s'opposant avec acharnement aux théories proposées par le groupe des amis de M^{me} de Staël. Le plus important et le plus original de ces champions du classicisme fut incontestablement Jean-Joseph Dussault. Plus favorable aux idées exposées dans le *Génie du Christianisme*, il s'érigera en champion du bon goût, de l'antiquité et de la France contre les hérésies des partisans de l'étranger et

les « sophismes des novateurs littéraires » ¹. Plus impartial, peut-être, et plus sincère que bien des soi-disant représentants des vieilles doctrines, et représentant très exactement l'attitude de ceux qui avaient passé les années de l'hégémonie française loin de tout contact avec l'étranger, c'est Dussault qui, pendant quelques années, a donné corps et forme aux arguments anti-romantiques. Pendant les premières années de la Restauration, nombre de critiques semblent calquer leurs opinions sur les siennes, et pendant bien des années on ne fait que répéter les arguments de Dussault presque sans aucune modification, jusqu'aux exemples les plus accidentels. Sa critique prend donc une importance considérable.

Doué de « moins de fécondité dans les idées que dans les développements d'une même idée » pour employer l'expression de l'abbé de Féletz ², Dussault est le type par excellence du critique classique des environs de 1814. « Il se figure être un juge sur son tribunal, écrit Sismondi à la comtesse d'Albany, devant lequel on traduit les prévenus tremblants; il se trompe fort; tout au plus pouvons-nous le reconnaître pour l'avocat de la partie adverse... Avec tout cela, ce Dussault (*sic*) est encore le plus spirituel de ceux qui écrivent aujourd'hui dans les journaux » ³. Sa critique, comme d'ailleurs toute la critique classique des premières années de la Restauration, visera surtout un seul aspect du livre *De l'Allemagne*: c'est avant tout un livre qui menace les règles théâtrales, en soulevant de nouveau de vieilles discussions, et c'est comme tel qu'il importe de le réfuter. Pour Dussault, comme pour Féletz et Hoffman, les théories philosophiques de M^{me} de Staël sont beaucoup moins dangereuses que ses idées sur le théâtre.

Un moment il peut sembler à Dussault que l'*Allemagne*, venue en 1814, ne fait que ranimer une querelle oiseuse: on n'a plus rien à attendre de cette polémique démodée et usée entre classiques et romantiques. « Je me suis contenté, dit-il, d'attaquer les racines principales d'une doctrine dont le cré-

1. Michaud: *Biographie universelle*, t. XII, p. 129 et suiv. Article de Féletz sur Dussault.

2. *Ibid.*

3. Saint-René Taillandier: *Lettres inédites à M^{me} la comtesse d'Albany*, Sismondi à la comtesse, le 26 juin 1814.

dit a déjà peine à se soutenir. Est-il donc nécessaire d'agiter encore la question des règles du théâtre, des unités de *cadran* et de *salon*, et cette foule d'autres questions littéraires, lieux communs de dispute, maintenant à peu près usés » ¹. Mais la chose est plus sérieuse que Dussault et quelques autres classiques n'affectent de le croire: la persistance de la querelle a des causes plus profondes que l'entêtement des romantiques, et l'on ne se débarrassera pas de sitôt de leurs hérésies. Il y en a qui voient le péril: « Il faut combattre à armes égales et opposer l'artillerie à l'artillerie. Que Messieurs les classiques retirent donc leurs troupes légères et qu'ils apprennent leur gros canon. Mais qu'ils se dépêchent; car le péril presse, et, s'ils ne se pressent eux-mêmes, nous sommes menacés de voir un grand scandale dans le sanctuaire. Le théâtre français va jouer incessamment à la barbe d'Aristote, une tragédie où la scène change deux fois de place et dont l'action dure vingt-quatre heures et un quart » ². En attendant « le gros canon » des classiques, qui n'apparaîtra que plus tard, les journaux quotidiens font valoir le poids de leurs armes.

Les ouvrages précédents et la réputation littéraire de M^{me} de Staël ont eu sur la première fortune du livre *De l'Allemagne* une influence qu'il ne faut pas négliger. D'une part, quoique le succès et la vogue de *Corinne* aient vivement excité les curiosités à l'égard du nouvel ouvrage ³, le public a regretté un instant de ne pas y trouver le même genre d'agréments. Beaucoup de gens eussent préféré que M^{me} de Staël eût entouré son tableau de l'Allemagne d'une fiction poétique et romanesque, comme elle avait fait dans *Corinne*, et qu'elle eût en effet chanté l'Allemagne comme elle avait chanté l'Italie. D'autre part, les classiques, se rappelant les accusations de manque de vérité portées contre les parties littéraires, historiques et locales de *Corinne*, sont un peu méfiants à l'égard du nouveau livre, malgré ses prétentions plus sérieuses. Ils le liront avec ce préjugé arrêté. « Les tableaux les

1. *Journal des Débats*, le 2 juillet 1814, Article de Dussault sur l'*Allemagne*.

2. *Journal général de France*, le 12 décembre 1814.

3. *Ibid.*, le 16 octobre 1814. « Le souvenir de *Corinne* me faisait désirer de voir le tableau de l'Allemagne tracé par la main qui avait si bien peint l'Italie ». Cf. *Magasin encyclopédique*, juin 1814, t. III, p. 438.

plus brillants et les plus magiques, dit Dussault, ne sont pas toujours les plus vrais et les plus fidèles ». Dans *Corinne*, M^{me} de Staël « ne se piqua pas même de paraître faire aux intérêts de la vérité plus de sacrifices que n'en peuvent admettre les jeux et les caprices d'une fiction romanesque » ¹. C'est là le point de départ de toute la critique de Dussault.

Il est d'opinion que toute la partie du livre qui traite de l'enthousiasme et de la philosophie allemande n'est qu'un développement des idées exposées dans l'*Influence des passions*. Déjà dans cet ouvrage, dit-il, on voit le germe de ses systèmes. L'auteur de l'*Allemagne* est une femme: ces systèmes sont donc le produit de la passion et non de la raison. Elle déclare que l'univers ressemble plus à un poème qu'à une machine, et ainsi « elle fait de Dieu un poète, et probablement un poète romantique » ². Elle adapte et subordonne tout à ses propres doctrines, qui prennent ainsi un caractère tout personnel. Il sera très intéressant de voir « quel traité elle va conclure entre les passions et la philosophie » ³. De même, Dussault voit dans la partie littéraire de l'*Allemagne* une suite et un développement du livre *De la littérature*: « Son ancien système sur la perfectibilité littéraire se reproduit dans son nouveau livre » ⁴. Il est donc incontestable que les ouvrages précédents de M^{me} de Staël préparent d'avance les préjugés et les préférences et déterminent le ton dont on accueille le livre *De l'Allemagne*.

Le livre *De la littérature* avait marqué une nouvelle étape dans le développement de la critique littéraire en France, et l'*Allemagne*, tout en étant le premier exemple des idées exposées dans la *Littérature*, est avant tout aussi un livre de critique et de théorie. Dussault rend à M^{me} de Staël la justice de reconnaître le mérite supérieur de sa critique: « Un *Cours de Littérature*, et son ouvrage sur l'*Allemagne* n'est pas autre chose, dit-il, prend sous sa plume le caractère d'une véritable création » ⁵. Mais il voit dans l'*Allemagne*, ainsi

1. *Journal des Débats*, le 18 juin 1814.

2. *Ibid.*, le 2 juillet 1814.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, le 18 juin 1814. Dans un article du 21 juin, Dussault croit trouver une contradiction entre le système de la perfectibilité et la théorie des romantiques allemands, exposée dans l'*Allemagne*, sur le devenir et l'impossibilité d'atteindre la perfection.

5. *Ibid.*

que dans la *Littérature*, avant tout un livre de systèmes¹: « On ne fait guère aujourd'hui que des livres sur des livres », dit-il, et il s'élève contre cette manie des systèmes, qui, produit du mauvais goût qui s'est introduit dans la pratique, risque de perpétuer et de consacrer ce mauvais goût en l'érigant en doctrine. Ce sont les innovateurs qui sont les vrais pédants²: « Si les nouvelles doctrines se bornaient à nous conseiller d'étudier les diverses littératures, de parcourir sans prévention tous ces domaines de l'esprit, de les reconnaître avec soin, de les exploiter avec choix, il n'y aurait pas là de quoi crier au scandale et à l'hérésie; rien même ne serait plus juste et plus orthodoxe, quoiqu'après tout ce conseil ait été déjà suivi depuis longtemps à peu près dans toute son étendue; ce qui allume une guerre si furieuse entre les *classiques* et les *romantiques*, ce qui cause tant de trouble dans la république des lettres, c'est que les nouveaux docteurs proscrirent ces règles de composition que n'ont point connues ou qu'ont méprisées les auteurs, plus ou moins remarquables, mais plus ou moins barbares, dont ils nous proposent d'imiter l'exemple »³. Pourquoi M^{me} de Staël s'est-elle conformée à cette manie générale des romantiques? Pourquoi, au lieu de renforcer leurs systèmes par des théories, n'a-t-elle pas employé son rare talent à créer de beaux exemples qui viendraient à l'appui de ses théories? Une imagination telle que la sienne doit se consacrer à la création de chefs-d'œuvre, et non à l'analyse critique des ouvrages des autres.

Ces témoignages démontrent que Dussault et M^{me} de Staël défendant des opinions en apparence contraires en des termes en apparence identiques, discutent au contraire sur des terrains très éloignés l'un de l'autre, où les valeurs ne se correspondent aucunement. On voit immédiatement combien la mentalité classique est restée en arrière en comparaison des progrès intellectuels faits par le groupe de M^{me} de Staël. Celle-ci se rend compte que la critique littéraire devient un facteur intellectuel de plus en plus important, qui devra se

1. Cf. Les articles de Serres dans le *Mercur de France*.

2. *Journal des Débats*, le 21 juin 1814.

3. *Ibid.*, le 25 juillet 1814. Article de Dussault sur le *Cid* de Creuzé de Lesser.

modifier radicalement au fur et à mesure du développement de la littérature même. Dussault, le plus éclairé des classiques, ne soupçonne même pas cette révolution que M^{me} de Staël a effectuée elle-même dans la critique. Il estime la critique bien au-dessous de sa juste valeur et n'y attache même pas la même signification que son adversaire. De tels malentendus abondent dans la querelle. Ces témoignages suffisent pour en expliquer en grande partie la longueur et la futilité.

Cette impatience de Dussault envers ce qu'il appelle « l'esprit de système » de M^{me} de Staël et des romantiques est d'autant plus importante qu'elle sera partagée pendant bien des années par tous ceux qui s'opposent au romantisme du théâtre. Dans la période qui précède les premières victoires romantiques au théâtre vers 1820, il y a toute une partie du public, qui, pleinement consciente de la stérilité du pseudo-classicisme, n'attend que des exemples de l'application de la nouvelle théorie, pour se jeter définitivement du côté des romantiques. Tant que les exemples manqueront, ces gens s'en tiendront aux vieilles doctrines ou à la neutralité. La résistance de Dussault à l'égard des nouveaux systèmes qu'on veut imposer au théâtre français est très caractéristique, et elle montre combien M^{me} de Staël avait eu raison d'adoucir les extravagances de quelques partisans du théâtre romantique allemand. Elle se rendait parfaitement compte que des gens qui étaient habitués de si longue date aux règles absolues de l'expérience, seraient fort peu disposés à accepter les règles à priori, qui, admises en Allemagne, y avaient eu tant de vogue et de succès. Cette résistance se montrera d'ailleurs très tenace en France: le livre *De l'Allemagne* n'a guère rien fait pour introduire de nouveaux systèmes. A cet égard, son influence restera négative: l'ouvrage aura seulement contribué à secouer l'autorité des règles déjà établies, et ce qui caractérisera la nature même du théâtre romantique en France, ce sera, non pas un nouveau système de règles, mais bien plutôt une absence de règles. Les écrivains dramatiques de l'école romantique de 1820 à 1830 ne s'occupent guère du théâtre des Tieck ou des Kleist, ni même de celui des Goethe: si tant est qu'ils aient vraiment des modèles en Allemagne, ces modèles seraient plutôt les adaptations françaises des

pièces de Schiller. Le théâtre romantique français est avant tout la réhabilitation du développement français du mélodrame de qualité ¹.

L'*Allemagne* ne plaît entièrement à aucune école ni à aucune partie de l'opinion publique de l'autre côté du Rhin: c'est que M^{me} de Staël a su choisir, parmi toutes les tendances qu'elle a trouvées en Allemagne, celles seulement qui avaient chance de se faire accepter en France. L'aspect négatif du romantisme allemand peut bien être une réaction contre l'autorité d'Aristote ², mais la partie positive de ses théories, celle qui distingue le mouvement des autres courants littéraires et en détermine l'originalité, a eu ses premières origines dans le *Wilhelm Meister* de Goethe et s'applique surtout au roman. Pour Frédéric Schlegel et Novalis, le roman est la forme littéraire par excellence qui doit embrasser tous les autres genres et les réunir dans un même faisceau pour devenir la création suprême de l'effort poétique, en ce qu'il ouvre à la poésie des horizons éternellement infinis. La poésie romantique est pour eux la poésie du roman ³. La désapprobation même de quelques romantiques allemands, qui se plaignent que M^{me} de Staël n'ait pas accordé au roman la place de première importance dans son livre, montre suffisamment qu'elle s'est éloignée entièrement d'une des parties essentielles de leurs doctrines. Mais pour M^{me} de Staël, le romantisme avait nécessairement son point central plutôt dans les règles du théâtre et dans la philosophie transcendante ⁴. Avant 1814, le renouvellement du roman, avec Chateaubriand et M^{me} de Staël elle-même, porte ses fruits depuis plusieurs années, et il s'est déjà opéré un mouvement vers ce qu'on peut appeler le roman romantique, bien que ce mouvement n'ait pas grand'chose de commun avec les théories allemandes sur le roman. Des règles moins bien établies et moins fixes que celles du théâtre ont rendu ce déve-

1. Pour toute l'influence de Schiller en France et le rôle qu'a joué M^{me} de Staël dans cette influence, voir E. Egli: *Schiller et le romantisme français*.

2. Voir R. Haym: *Die romantische Schule*, p. 195.

3. *Ibid.*, p. 251.

4. Il est très intéressant d'observer combien Chateaubriand reste au second plan dans la polémique d'entre 1815 et 1820. C'est qu'il représente des innovations plus faciles à admettre, ou au moins partiellement admises.

loppement plus facile. Il y a donc en 1814 une espèce de contradiction entre l'esprit du théâtre et celui du roman en France. Le rôle de l'*Allemagne* est, en quelque sorte, de niveler cet différence, car le romantisme de l'*Allemagne*, c'est avant tout le romantisme du théâtre. La lutte sera ici beaucoup plus acharnée: les règles qu'il faudra combattre sont mieux définies et mieux enracinées; il s'agit du domaine réputé le plus riche de la littérature française, de celui sur laquelle elle base sa gloire et sa réputation.

M^{me} de Staël semble faire à dessein un effort pour amalgamer ensemble et réconcilier, en ce qui concerne le théâtre, la partie négative et théorique du romantisme allemand proprement dit, celui des Schlegel et des Tieck, avec les tendances positives et créatrices de Goethe et de Schiller, lesquelles s'accordent fort peu avec les théories de la nouvelle école¹ et que les Schlegel, entre autres, regardaient d'un œil assez défavorable. Bien qu'elle propose aux Français des modèles beaucoup moins rébarbatifs que ceux qu'elle aurait pu choisir, elle aura tout de même de grands obstacles à surmonter. Les drames de Goethe peuvent avoir été écrits avec moins d'esprit de système que ceux des vrais romantiques; il se peut qu'il y ait chez Schiller une forte influence de Voltaire, de Diderot et de Rousseau, de sorte qu'à la longue ses pièces seront plus compréhensibles aux Français que celles de Shakespeare; son idéalisme a beau être classique²: les ouvrages de toute l'école germanique préconisée par M^{me} de Staël ceux de Schiller, de Goethe, de Werner, de Kotzebue, ont déjà en France une réputation de prolixité, de boursoufflure, d'irrégularité et d'extravagance, qui ne se laissera pas effacer de sitôt. Comment M^{me} de Staël peut-elle garder le sérieux le plus solennel, se demande Dussault, en parlant de productions aussi risibles que les pièces allemandes? « Un drame historique des plus monstrueux, dit-il, et qu'on ne supporterait pas à l'*Ambigu*, intitulé *Berlichingen*, la ravit en extase... D'autres sujets et d'autres pièces sont un peu plus dignes de la gravité imposante avec laquelle elle semble nous les présenter comme des types de perfection; et, en général, ses

1. Cf. R. Haym: *Die romantische Schule*, p. 212.

2. Voir E. Egli: *Schiller et le romantisme français*, t. I, p. 13, 47, 56.

extraits ont au moins tout l'intérêt que peuvent avoir de petits romans, des *nouvelles* et des *contes*; on les lit avec le même degré de curiosité que ces sortes d'ouvrages:

Si Peau-d'Ane m'était conté
J'y prendrais un plaisir extrême.

Mais j'ai plus de plaisir encore quand Madame de Staël nous peint la constance germanique aux prises avec des drames qui ne finissent pas, et triomphant de leur assommante longueur » ¹.

Une grande partie des critiques classiques semblent avoir leurs origines dans une aversion fermement enracinée pour « l'alliance de la religion et de l'art dramatique » ². M^{me} de Staël elle-même a dit, dans son article sur le Camoëns, que « l'on trouve une sorte de délicatesse à ne pas se servir de ce qui est saint pour les jeux du génie même » ³. En faisant cette observation, elle songeait sans doute au théâtre allemand et surtout aux pièces de Schiller. Quoi qu'il en soit, les critiques classiques, trouvant qu'elle ne se conforme pas assez à une pareille opinion dans son *Allemagne*, ne tarissent pas sur ce sujet, dont ils tirent quelques-unes de leurs conclusions générales sur le théâtre allemand. Ils trouvent peu de goût à la scène entre Honoria et le pape dans l'*Attila* de Werner; ils se moquent de la scène de *Faust*, où l'on voit Marguerite, « fille un peu faible, mais repentante de sa faiblesse », devant l'église écoutant les sons du *Dies irae* et s'évanouissant devant les apparitions effrayantes de Méphistophélès ⁴; à maintes reprises ils protestent contre la scène de la confession dans *Marie Stuart* ⁵.

De là on tire la conclusion que les auteurs dramatiques allemands ne savent pas choisir, et que leurs pièces ne sont ainsi que des mélodrames: « Il y a sans doute des beautés dans les tragédies allemandes, d'autres diront les mélodrames, dit le critique du *Journal de Paris*; mais à côté d'une

1. *Journal des Débats*, le 18 juillet 1814, Article de Dussault sur l'*Allemagne*.

2. *Journal de Paris*, le 3 juillet 1814.

3. M^{me} de Staël, Article sur le Camoëns; Michaud, t. VI, p. 483-485.

4. *Journal de Paris*, le 3 juillet 1814.

5. *Ibid.*

scène vraiment remarquable on trouve des tableaux dignes de nos guinguettes » ¹. Accoutumés aux lignes larges et fortes de la tragédie des passions, les classiques sont bien en peine de comprendre le détail nécessité par la tragédie des caractères. Si les Allemands l'emportent sur les Français dans la peinture des caractères, disent-ils, « au moins se mettent-ils bien à l'aise pour les faire ressortir. Prodiges d'événements, se souciant fort peu de ralentir la marche de l'action, et connaissant l'héroïque patience du public auquel ils ont affaire, c'est souvent la vie entière d'un personnage qu'ils retracent dans leurs pièces; ce personnage change d'idées et de conduite, suivant les circonstances. Il avance, il recule: tantôt s'approche du but, tantôt s'en éloigne; et quand on peut dire: *il ne sait ce qu'il veut*, c'est la perfection. Voilà la nature, s'écrie M^{me} de Staël; mais où est la tragédie » ². Ainsi, la question des règles à part, le principal reproche que l'on fait au théâtre allemand, c'est sa prolixité, son manque de proportion et sa surabondance de détail. La valeur des scènes varie et il n'y a pas de perspective ni de gradation dans le développement et l'agencement des personnages. Telles qu'elles sont, les tragédies allemandes ne sont que des mélodrames, et bien que certains critiques aient pu pressentir la valeur que pourrait prendre un mélodrame supérieur ³, la plupart, convaincus que le mélodrame est le produit naturel des désordres de la Révolution, préfèrent s'en tenir aux vieilles doctrines d'après lesquelles il n'y a pas de salut hors des unités. La méconnaissance de leur nécessité, croit-on, est suivie inévitablement de toute l'extravagance et de toute l'irrégularité du théâtre allemand. Charles Nodier lui-même reconnaît en 1814 cette nécessité des règles. Selon lui, ce ne sont pas des inventions accidentelles; c'est le génie qui les a reconnues et qui les a ensuite adoptées.

En tout cas, le livre *De l'Allemagne* a ranimé la discussion, qui ne cessera plus d'agiter les milieux littéraires en France avant les victoires décisives du romantisme aux environs de 1830. La première polémique de 1814 à 1815 présente une caractéristique dominante: toutes les fois qu'il est

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. Cf. E. Egli: *Schiller et le romantisme français*, t. I, p. 272.

question du drame allemand, du mélodrame et des règles, les discussions se groupent autour du théâtre de Schiller. C'est lui qui paraît représenter le plus exactement les innovations que M^{me} de Staël voudrait voir adoptées en France. Les causes de ce phénomène sont multiples et complexes. D'abord, le nom de Schiller, connu en France dès les années de la Révolution, a toujours été associé au mélodrame. Ensuite, soit à cause d'une certaine influence française qui persiste dans sa conception du théâtre, soit à cause d'une plus grande universalité dans l'exécution de ses pièces, les ouvrages de Schiller semblent se prêter davantage à la discussion et fournir une espèce de moyen terme ou de terrain commun, où, à cause d'une liberté moins intransigeante dans les formes et dans les principes, les esprits qui se méfient des innovations voient une plus grande possibilité d'arbitrage¹. La pièce de Goethe qui occupe le plus les attentions vers la même époque, c'est *Faust*, dont la forme quelque peu rébarbative pour des esprits accoutumés à la régularité de Racine n'est même pas bien comprise par M^{me} de Staël et n'est guère faite pour fixer l'attention des Français qu'il s'agit de convertir: les hardiesses et les qualités même de cette pièce ne peuvent paraître que des négligences et des absurdités qui n'admettent même pas la discussion.

Il ne faut pas méconnaître le rôle joué par le livre *De l'Allemagne* dans la nouvelle adoption de Schiller, dont on voit les premiers signes dès 1814. C'est peut-être en partie à une verve plus assagie que celle de beaucoup de ses compatriotes que Schiller doit cette conquête importante. Parmi tous les écrivains qu'elle a rencontrés en Allemagne, M^{me} de Staël a accordé indiscutablement à Schiller la place d'honneur; c'est lui qui représentait pour elle l'incarnation la plus complète de l'Allemagne idéale²; c'est pour lui qu'elle éprouvait la sympathie la plus profonde. Presque tous ceux qui ont critiqué le livre de M^{me} de Staël en Allemagne même sont d'accord pour trouver que celle-ci a bien compris le génie de Schiller et qu'elle a su rendre justice à ses ouvrages: « Elle a su découvrir, dit M^{me} de Schiller, et elle a repro-

1. Cf. E. Egli: *Schiller et le romantisme français*, t. I, Introduction, p. 13, 47, 53, 56.

2. F. Baldensperger: *Les Aspects successifs de Schiller*, etc., p. 682-683.

duit inaltérées la simplicité et l'élévation de sa nature »¹. On ne saurait trop insister sur l'importance de cette préférence de M^{me} de Staël pour Schiller; une grande partie de sa fortune en France et à l'étranger s'explique directement par ce fait: c'est peut-être en partie à cause de cette préférence que Schiller a joué dans les premières années du romantisme d'après 1814 un rôle beaucoup plus considérable que celui de Goethe. Car l'*Allemagne* contribue considérablement à cette adoption nouvelle de Schiller en France, en changeant complètement l'image que se fait le public de son talent et de sa personnalité littéraire: le Schiller qui s'introduira après 1814, ce ne sera plus le même révolté tumultueux, sentant la violence et le carnage, qui avait gagné les suffrages du public de la Révolution². Ce n'est plus l'auteur des *Brigands* qui attirera les attentions et les sympathies, mais bien plutôt celui de *Marie Stuart* et de *Don Carlos*. Retenons cependant que la seule concession et la seule distinction qu'accordent les classiques français à Schiller, c'est de consentir à discuter sur la valeur de ses ouvrages. C'est déjà un avantage³.

La violence des attaques des classiques contre les innovations théâtrales proposées dans l'*Allemagne* est un des meilleurs indices de l'imminence d'une révolution dans ce domaine de la littérature. L'influence de M^{me} de Staël sera ici d'autant plus profonde que les partisans du classicisme combattront ses principes avec fureur et les rappelleront désormais continuellement à l'attention du grand public.

En ce qui concerne la partie philosophique du livre *De l'Allemagne*, l'atmosphère de l'accueil est tout autre: les résistances classiques, quoiqu'elles abondent, sont peut-être moins violentes et plus décousues. C'est qu'à l'époque de la Restauration, la question de la philosophie, en partie à cause de l'oppression exercée par le régime anti-philosophique de l'Empire, avait depuis longtemps cessé de passionner les esprits. La philosophie, comme activité intellectuelle du grand public, a perdu son actualité depuis le commencement du

1. *Deutsche Rundschau*, t. LXXIV, 1893, p. 74. Lettre du 4 avril 1814.

2. F. Baldensperger: *Les Aspects successifs de Schiller*, etc., p. 683.

3. Pour l'influence de l'*Allemagne* sur la fortune de Schiller en France, voir E. Eggli: *Schiller et le romantisme français*, t. I, p. 417-450.

siècle; au sein même des académies elle a perdu sa vogue. Au point de vue national, la question se pose ici d'une façon tout à fait différente: la France ne s'enorgueillit pas de sa philosophie comme elle s'enorgueillit de sa littérature; lorsque les classiques défendent Racine, ils protègent un aspect important de la gloire nationale contre les offensives de l'étranger, mais aucune notion de gloire nationale ne s'attache au domaine de la philosophie. La raison et le bon sens sont seuls en cause dans la lutte entre Kant et Condillac. Les tentatives faites depuis le commencement du siècle pour ranimer les enthousiasmes à l'égard de la philosophie n'avaient pas abouti. La situation est ici beaucoup moins tendue que dans le domaine de la littérature; les préjugés sont moins profondément enracinés, et les innovations proposées par l'Allemagne paraissent ici beaucoup moins sérieuses. Il ne s'agira que de les comprendre. La tâche sera lente et pénible pour beaucoup de gens, car ce sont encore les philosophies réalistes, bien qu'elles aient cessé de passionner les esprits et qu'elles aient ainsi perdu une partie de leur influence, qui détermineront le point de vue où l'on se placera pour envisager les nouveaux systèmes. Les principes réalistes n'ont subi avant 1814 aucune réfutation efficace et les esprits n'ont reçu qu'une préparation fort médiocre aux doctrines idéalistes.

Si le grand public n'a que des notions confuses sur la nature de la philosophie transcendante, les critiques ne sont guère capables de lui apporter des lumières là-dessus. L'ignorance des critiques classiques à l'égard des valeurs allemandes se fait sentir surtout dans le domaine de la philosophie. Ici la plupart des comptes rendus restent très vagues. On se borne à donner des résumés sans hasarder de jugements. Plusieurs critiques négligent tout à fait cette partie du livre qui traite de la philosophie; d'autres confondent les systèmes de Kant, de Fichte et de Schelling avec les théories de la perfectibilité ou de l'enthousiasme; presque tous sont d'accord pour adopter une attitude de défiance hostile et inquiète. Le premier volume du livre de M^{me} de Staël, disait-on, est pour les Français, le deuxième pour les Allemands, et le troisième pour personne. « Ce volume, dit Millin, est peut-être le plus profond, mais il sera, moins que les

autres, du goût de tout le monde » ¹. Marcel de Serres signale la sagacité avec laquelle M^{me} de Staël a parlé de la philosophie du Nord et hasarde l'opinion que cette philosophie doit beaucoup à la manière dont M^{me} de Staël l'a présentée : « Ceux qui ont lu Kant, Schelling et Fichte seront sûrement trop aises de trouver dans leur méthode de l'ordre et de la clarté, et s'ils avaient éprouvé en les lisant dans leur propre langue un sentiment différent, ils croiront sûrement s'être trompés » ². Ce témoignage est très intéressant. Serres semble croire que M^{me} de Staël n'a peut-être pas représenté les philosophes allemands tels qu'ils sont, mais il se rend compte de l'avantage qu'ils auront à être ainsi présentés. Maintes fois depuis on a reproché à M^{me} de Staël de ne pas avoir compris les philosophies allemandes, sans se rendre compte que son ouvrage n'a exercé une si grande influence que parce que M^{me} de Staël s'est plutôt efforcée d'y exposer une philosophie personnelle, et sans reconnaître que la métaphysique allemande présentée telle quelle et sans les déformations et les interprétations de M^{me} de Staël eût été absolument incompréhensible au public français. Même tout le tact et toute l'habileté de M^{me} de Staël ne suffisent pas pour atténuer la rudesse des premiers chocs. Le cas de Serres est caractéristique : « Si j'entamais cette matière, dit-il, je craindrais de trouver les philosophes beaucoup moins raisonnables que ne les fait cette femme célèbre » ³. Les articles de Serres ne sont d'ailleurs, que des attaques contre l'esprit de système de M^{me} de Staël dans ses théories sur l'enthousiasme. C'est ainsi qu'à défaut de connaissances antérieures sur les philosophies allemandes, la plupart des critiques sont obligés de se contenter de considérer la manière dont M^{me} de Staël a exposé cette partie de son sujet, et confondent le transcendantalisme avec les théories de prédilection de l'auteur de la *Littérature* et de l'*Influence des passions* : « En analysant la haute philosophie, madame de Staël adopte le système de la perfectibilité, dit le critique du *Mercury de France*. Là encore, elle se montre poète, et peu s'en faut qu'elle ne dise : Croyons à l'immortalité de l'âme, cela est plus consolant, et

1. *Magasin encyclopédique*, juin 1814, t. III, p. 438 et suiv.

2. *Mercury de France*, juin 1814.

3. *Mercury de France*, juin 1814.

plaît davantage à l'imagination. D'excellentes raisons morales viennent à l'appui des opinions sur cette matière; mais ces raisons morales ne sont rien moins que des preuves, elles partent de l'âme de madame de Staël, elles peuvent lui suffire, sans être convaincantes pour les lecteurs » 1.

Quant à Dussault, « la philosophie kantienne, dit-il, touche à toutes les folies de l'esprit humain » 2. Il reste très vague, lui aussi, sur cette matière, et, loin d'y voir clair, il a recours à des plaisanteries. Lui aussi est forcé de s'en tenir aux données qu'il trouve dans le livre même de M^{me} de Staël; lui aussi confond les philosophies allemandes avec la perfectibilité et l'enthousiasme, avec la thèse de *l'Influence des passions* 3. Il accuse M^{me} de Staël de donner dans toutes les absurdités de l'illuminisme, du martinisme, du magnétisme et de la magie blanche. Il s'en faut de peu, dit-il, que M^{me} de Staël ne trouve « dans sa doctrine de l'enthousiasme et de l'inspiration, des excuses pour tous les égarements de la pensée humaine, et qu'elle ne prenne sous sa protection toutes les rêveries de l'illuminisme, du martinisme, du magnétisme, toutes les fantastiques merveilles de la sorcellerie, toutes les visions de l'alchimie, toutes les prétentions de la magie blanche; ce qui ne laisse pas de former une philosophie assez singulière » 4. M^{me} de Staël veut trouver l'explication de tous les mystères de l'âme dans les poésies galantes. « Cette tendre philosophie de l'amour » et « cette métaphysique des je ne sais quoi » ont indubitablement leurs origines dans la religion de sainte Thérèse et dans les ouvrages de Fénelon. Ici encore les théories de M^{me} de Staël constituent pour Dussault une espèce de retour à la barbarie.

A beaucoup d'égards, Dussault est le plus sévère de tous les critiques classiques envers le livre de M^{me} de Staël, et

1. *Ibid.*, août 1814, t. LX, p. 215 et suiv.

2. *Journal des Débats*, le 18 juillet 1814.

3. Dussault seul cependant semble se rendre compte en 1814 de l'importance que prend la mélancolie dans l'*Allemagne*. Si le livre n'est à quelques égards que le développement des ouvrages précédents, cette attitude de M^{me} de Staël envers la mélancolie et la manière dont elle attaque la gaité et la plaisanterie marquent un pas en avant et sont une « nuance de plus dans ses opinions ». C'est là, dit-il, « un des caractères à saisir de son nouveau livre ». Quoiqu'il repousse cette mélancolie comme une attaque de plus contre l'hégémonie française, il semble prévoir quelle sera l'étendue des effets de son adoption. (*Journal des Débats*, le 18 juin 1814.)

4. *Journal des Débats*, le 2 juillet 1814.

cependant il est souvent bien près d'être d'accord avec elle sans le savoir ou sans vouloir l'admettre. A cause du ton général de sévérité qui caractérise sa critique, son approbation prend une certaine importance en ce qu'elle indique les points faibles de la défense classique et met en relief les arguments romantiques qui promettent de trouver le moins de résistances.

En premier lieu, malgré la défiance qu'il éprouve devant les philosophies germaniques et bien qu'il soit d'opinion que l'enthousiasme doit être réglé en littérature par le goût et en philosophie par la raison, il sent que les Français doivent savoir gré à M^{me} de Staël « de vouloir substituer à des doctrines qu'on a si bien appelées *désolantes*, des systèmes où l'âme humaine retrouve tous ses nobles attributs, tous ses titres d'immortalité, où le cœur peut se retremper sans s'endurcir, où l'esprit peut s'abuser sans se corrompre, et dont les erreurs même ne sont jamais entièrement étrangères à la morale et à la vertu » ¹. Cette concession, faite par un classique d'âge mûr, à l'esprit pétri des philosophies réalistes, est très significative : c'est l'indice d'une disposition croissante dans la jeune génération, qui, plus flexible, saluera sans réserve le livre de M^{me} de Staël comme la révélation d'un nouvel univers.

Mais Dussault ne fait pas des concessions qu'en philosophie : en littérature il ne se montre pas hostile au mouvement dont Chateaubriand est le représentant le plus important. Il voit dans l'*Allemagne* un heureux exemple du style descriptif et de l'emploi de la prose poétique, où M^{me} de Staël a bien su déployer les richesses de son style. « Ce genre de beautés, dit-il, est aujourd'hui fort à la mode; il est admis dans les compositions même les plus sévères : c'est une espèce de conquête que la prose a faite sur le domaine de la poésie; et plus d'un exemple heureux pouvait encourager Madame de Staël à ne pas s'interdire cette source d'intérêt » ². Cette partie descriptive lui plaît entièrement : « Si ses discussions critiques, dit-il, ne rappellent pas toujours la sagesse de Quintilien quand il établit les grands principes de l'art, et

1. *Ibid.*, le 2 juillet 1814.

2. *Ibid.*, le 18 juillet 1814.

qu'il en juge les plus importantes productions, ses tableaux pittoresques retracent quelquefois la mâle vigueur et la profonde énergie de Tacite, quand il s'enfonce dans les sombres forêts du Nord, et qu'il peint les *mœurs des Germains* » 1. Mais la partie descriptive de l'ouvrage, Dussault ne l'approuve pas seulement comme heureux exemple d'un nouveau genre: partisan de Chateaubriand, il est d'accord aussi avec l'opinion de Bonald, qui disait que « la littérature est l'expression de la société » 2. Aussi M^{me} de Staël a-t-elle raison d'accorder une place aussi considérable à la partie descriptive dans son ouvrage, « car elle sait quelles sont les influences du climat et des mœurs sur la littérature, qui n'en est guère, comme on l'a dit, que l'expression » 3. Le mot fameux de Bonald jouera un rôle excessivement important dans toute la polémique romantique d'entre 1814 et 1830 et fournira d'innombrables arguments à l'école romantique. Après Victor Hugo même cette expression formera le centre autour duquel gravitent les discussions. La facilité avec laquelle Dussault l'accepte comme vraie n'en est que plus surprenante: elle montre combien il est près, au fond, d'admettre une partie considérable des doctrines de M^{me} de Staël, et prouve que ceux qui, vers 1820, voudront accomplir un rapprochement entre les deux écoles en disant que la polémique n'est qu'une querelle vaine de mots, sont bien près de la vérité. De la part d'un des classiques qui, en 1814, faisaient autorité, c'est une concession considérable. Le livre de M^{me} de Staël semble tout de même avoir trouvé un point de contact avec la mentalité conservatrice, si faible soit-il 4.

Les jugements classiques sur l'ensemble de l'ouvrage témoignent de la même tendance. « C'est le livre le plus important, dit le *Mercure de France*, celui qui a fait le plus de sensation, de tous les livres qui ont paru dans l'année » 5.

1. *Ibid.*, le 18 juin 1814.

2. Bonald: *Législation primitive*. Voir F. Baldensperger: *La littérature*, p. 181.

3. *Journal des Débats*, le 18 juin 1814.

4. La nature plus générale de la thèse de Bonald semble être plus acceptable à beaucoup de gens que la définition du romantisme donnée par M^{me} de Staël. C'est cette définition même, qui, accompagnée de beaucoup de considérations accidentelles, a donné lieu à la plupart des discussions.

5. *Mercure de France*, août 1814.

Ceux-là même qui s'attachent avec le plus de vigueur à la conservation des vieilles doctrines sont tout de suite d'accord pour se rendre compte que le livre *De l'Allemagne* est un phénomène très important, qui, ranimant les discussions sur des questions d'une importance vitale pour la littérature et la philosophie, ne peut être négligé. Ceux qui se sont bornés à parler du livre à la légère, dit Dussault, ont eu tort, car c'est un des livres les plus forts et les « plus piquants qui aient paru depuis le commencement de ce siècle »¹. La distinction et la réputation littéraire de son auteur, l'éclat de ses infortunes et de son rôle politique que les événements lui avaient permis de reprendre, tout se combinait pour donner du prestige à son opinion². De plus, il ne faut pas compter sans la puissance enchantresse de son talent: il n'y a pas à dire: au point de vue de l'art, son ouvrage est un chef-d'œuvre. Dussault lui-même se voit contraint de louer le livre à cet égard: M^{me} de Staël, dit-il, « paraît avoir fait une nouvelle étude d'intéresser et de plaire en écrivant,... car ce livre, sous le rapport de l'art, est, si je ne me trompe, son chef-d'œuvre »³. Mais tout cet art brillant de M^{me} de Staël ne suffisait pas, aux yeux des classiques, pour racheter la pauvreté de la cause qu'elle défendait. On espère qu'elle verra son erreur et qu'à l'avenir elle emploiera son talent plus dignement: « Il est à regretter que madame de Staël ait employé autant d'esprit, autant d'imagination pour défendre une si mauvaise cause. Toutefois ne désespérons pas de sa conversion. Bien des aveux qui lui échappent, nous autorisent à croire qu'elle rentrera tôt ou tard dans le giron de la saine doctrine »⁴. En tout cas, c'est un livre fort divertissant: lisons-le et rions un peu de ce que dit M^{me} de Staël sur ces bons Allemands⁵. Le danger n'est que dans les sys-

1. *Journal des Débats*, le 18 juillet 1814.

2. Cf. la *Quotidienne*, le 20 septembre 1814.

3. *Journal des débats*, le 18 juillet 1814.

4. *Journal de Paris*, le 3 juillet 1814. Cf. Pélissier: *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, le chevalier de Sobiratz à la comtesse, le 26 août 1816. « Les Allemands doivent être fiers de voir rangé si invariablement sous leur bannière ce bel esprit femelle qui auroit eu de quoi enrichir les annales du bon goût, si elle eût daigné s'y assujétir ». Ce regret a persisté assez longtemps.

5. *Journal des Débats*, le 18 juillet 1814. Cf. *Journal de Paris*, le 9 juin 1814.

tèmes: « Pour assurer au génie plus de liberté, dit Dussault, et lui donner plus d'indépendance, elle veut briser tous les jougs et tous les freins, abroger toutes les lois, abolir toutes les règles, remplacer l'ordre et la discipline par la confusion et l'anarchie » ¹. Comme dernière preuve de l'erreur de la doctrine de M^{me} de Staël, on en appelle infailliblement à Boileau et à Aristote: « Sous quelque point de vue, dit Dussault, que l'on considère son nouveau livre, on est effrayé des autorités qui s'élèvent partout contre elle: elle serait en effet également condamnée dans les divers rapports de sa doctrine par Boileau, par Locke et par Bossuet. Boileau croirait voir renaître les systèmes de Perrault et les paradoxes de Lamotte; Locke pourrait craindre le retour du siècle des Albert, ou celui des Abailard; et Bossuet confondrait M^{me} de Staël avec M^{me} Guyon » ². Dussault, et avec lui beaucoup d'autres, s'étonnent de constater les progrès de cette nouvelle littérature « qui tend à nous replonger dans la barbarie pour nous faire expier notre supériorité, et qui, lorsque nous avons perdu les talents, veut nous enlever jusqu'aux principes; semblable à certaines théories très funestes qui ont pour but d'anéantir la conscience même, quand les vertus sont anéanties » ³. Toutefois, dit-il, « il est vraisemblable que les principes pétrifiés d'Aristote, d'Horace et de Boileau résisteront comme des rocs inébranlables, à tous les assauts des systèmes modernes » ⁴.

Le critique du *Journal général de France*, parlant de l'accueil fait par les classiques au livre *De l'Allemagne*, résume admirablement leurs opinions: « Dans le livre sur l'Allemagne, les idées fondamentales sont des erreurs; les principes littéraires sont absolument faux. Madame de Staël emploie tout son esprit à nous éloigner des modèles qui sont l'objet de notre admiration; elle semble ne vouloir laisser aux Français aucun de leurs avantages; ceux qu'elle ne peut rendre douteux par ses arguments, elle tâche de les décrier par son mépris. Elle établit en système que le bon sens est la preuve d'un esprit vulgaire. Après avoir banni la raison

1. *Journal des Débats*, le 2 juillet 1814.

2. *Ibid.*, le 2 juillet 1814.

3. *Ibid.*, le 18 juin 1814.

4. *Ibid.*, le 18 juin 1814.

de la littérature, elle veut à peine lui laisser la philosophie pour asile; elle se livre à un enthousiasme factice. Quant à l'art d'écrire, personne ne lui refuse le talent le plus brillant; mais son style n'est exempt ni d'obscurité, ni d'affectation, ni de monotonie » ¹. Il serait impossible de mieux caractériser l'ensemble de l'opinion classique. Laissons cependant le dernier mot à Dussault lui-même: « Dans ce livre, dit-il, ce qui tient aux principes littéraires est absolument faux; ce qui tient aux faits semble présenté avec plus d'art que d'exactitude; ce qui tient plus spécialement à l'imagination de l'auteur, à son enthousiasme pour les beautés intellectuelles et morales, est quelquefois bizarre et quelquefois très noble, et même d'une élévation sublime ».

1. *Journal général de France*, le 16 octobre 1814. Article sur l'*Allemagne*.

CHAPITRE IV

LES OPINIONS FAVORABLES ; COSMOPOLITES ET ROMANTIQUES ; SOUJET ET LA POLÉMIQUE

Pendant les mois qui suivent la publication des premières attaques contre le livre *De l'Allemagne*, la discussion commence à prendre les dimensions d'une véritable polémique, qui dépasse bientôt les limites d'une simple discussion sur les doctrines de M^{me} de Staël. La plupart des critiques classiques avaient en somme mis peu de bonne volonté dans leurs jugements sur le nouvel ouvrage et avaient fini par le condamner avec une injustice froide et sommaire. Cette attitude n'est pas celle de la totalité de l'opinion publique : il y a une partie considérable du public, qui, pour des raisons diverses, sera plutôt disposée à prêter au livre *De l'Allemagne* une attention plus favorable et même à le saluer avec une admiration extravagante et sans bornes. Ce public favorable se divise en deux catégories générales : il y a d'abord les champions du cosmopolitisme, qui, constamment tournés vers l'étranger par peur du nationalisme étroit, saluent tout effort qui a pour but de faire connaître les valeurs étrangères à la France : et il y a ensuite la jeune génération d'esprits exaltés, qui, nés pendant les années d'agitation de la Révolution et grisés par la perspective brillante et enivrante de la Restauration, se jettent avec ardeur et sans scrupules dans les nouveaux courants littéraires apportés par elle. Ces deux catégories dérivent en quelque sorte de M^{me} de Staël ou de son entourage : elles représentent deux aspects de la société qui se réunissait dans ses fameux salons. Benjamin Constant est le partisan le plus distingué du cosmopolitisme qui semble être, pour les esprits plus âgés et plus circonspects, une espèce de moyen terme entre le classicisme absolu

et le romantisme effréné; celui qui représente le mieux la génération plus jeune, élevée dans l'admiration des principes littéraires de *Corinne*, c'est (au moins en ce qui concerne le livre *De l'Allemagne*) Alexandre Soumet.

Les réactions de ces deux états d'esprit vis-à-vis du livre de M^{me} de Staël seront très différentes. Les cosmopolites verront dans ce tableau de l'Allemagne seulement un ouvrage de cosmopolitisme et ne s'occuperont guère des thèses positives du romantisme; la jeune génération qui prépare la voie aux futurs romantiques ne verra guère dans l'*Allemagne* un effort de cosmopolitisme: elle y verra surtout un livre de doctrine, qu'elle lira moins pour le détail de son contenu que pour l'ensemble de son esprit. Ayant accueilli *Corinne* avec un si grand enthousiasme, les jeunes verront dans le nouvel ouvrage moins un tableau de l'Allemagne que la dernière production de M^{me} de Staël.

En ce qui concerne les périodiques, les tendances du groupe cosmopolite sont peut-être le mieux représentées par le *Mercury de France*, qui a déjà joué pendant l'Empire un si grand rôle dans la diffusion en France des valeurs étrangères, par le *Mercury étranger*, et surtout, en ce qui concerne le livre *De l'Allemagne*, par le *Spectateur*, qui est dirigé par le Danois cosmopolite Malte-Brun.

Celui-ci, convaincu de l'absurdité et des dangers de l'universalité de la langue et de la littérature françaises et champion d'un cosmopolitisme libéral en littérature, avait commencé, pour répandre ces tendances, la publication d'une feuille périodique intitulée le *Spectateur*. Il s'était proposé, comme un des principaux buts de cette entreprise, de combattre l'exclusivisme français et la sévérité tranchante de critiques parisiens envers tout ce qui venait de l'étranger. La discussion sur le livre *De l'Allemagne* offrait une riche matière à sa satire. La question de l'hégémonie française y est soulevée une fois de plus et d'une façon éclatante. Malte-Brun ne laisse échapper aucune occasion de faire voir aux Français les résultats funestes de l'insolence et de la fatuité « qui respirent dans les jugements de nos Aristarques sur les langues et les littératures étrangères » ¹. Il publie un article

1. *Spectateur*, 1814, t. II, p. 471.

qui préconise le cosmopolitisme des Allemands et les propose comme modèles à cet égard aux Français: « L'Allemagne apprécie avec équité, reconnaît avec franchise, proclame avec joie tout mérite étranger »¹; elle a de l'orgueil national, mais elle repousse la vanité nationale. La France, au lieu de se flatter de la perspective d'une langue universelle, devrait se pénétrer de cet esprit de justice et d'équité. Il voit dans la manière dont les classiques, et surtout les disciples de Geoffroy qui écrivent dans le *Journal des Débats*, ont condamné le livre *De l'Allemagne*, un témoignage de plus de cette tendance futile qu'il s'agit avant tout de combattre. Ces critiques, il a déjà essayé de les ridiculiser dans un dialogue satirique et il revient à la charge dans le deuxième volume du *Spectateur* avec deux articles sur l'*Allemagne* même²: « Je crois seulement, dit-il, que les *Français, hommes d'esprit*, à qui madame de Staël prête ses opinions élevées et libérales, ne soient en plus petit nombre qu'elle ne pense. Certains articles de journal, dans lesquels le livre *De l'Allemagne* a été jugé par des gens qui ne l'avaient même pas lu et qui n'en ont pas apprécié un seul principe, ont dû apprendre à madame de Staël que Paris renferme toujours dans son sein une nombreuse et puissante coterie (*sic*), bien déterminée à ne jamais sortir de la routine de ses maximes étroites, bien décidée à ne jamais penser d'elle-même, et à ne pas permettre que l'on énonce aucune pensée ni aucun sentiment, qui ne soient puisés dans la servile imitation des anciens ou des auteurs du dix-septième siècle »³.

Les articles consacrés par Malte-Brun à l'*Allemagne* sont d'ailleurs plus justes et à beaucoup d'égards rendent mieux que tous les autres les vraies tendances de Mme de Staël, dont une partie au moins est appréciée à sa juste valeur. Malte-Brun est de ceux qui, tout en penchant vers le cosmopolitisme, se méfient des systèmes romantiques. Cette attitude est assez répandue dans les milieux plus libéraux, et, correspon-

1. *Ibid.*, t. I, p. 222.

2. *Ibid.*, t. II, p. 39-44, 64-80. Cf. *Ibid.*, t. I, p. 266.

3. *Ibid.*, t. II, p. 79-80. Je n'ai trouvé dans la correspondance publiée de Mme de Staël, qui faisait grand cas, pourtant, des critiques qu'on faisait sur ses ouvrages, aucun commentaire sur les jugements des classiques: elle se borne à faire observer que 1814 est une année trop agitée pour qu'un livre soit bien jugé.

dant assez exactement aux vues des Goethe ou des Schiller, n'est pas très éloignée, au fond, d'être celle de M^{me} de Staël. Abstraction faite des préjugés nationaux, un certain groupe des amis de M^{me} de Staël se montrait assez inquiet à l'égard des extravagances métaphysiques et mystiques des romantiques allemands. Constant ne comprenait rien à l'esprit de système d'Auguste Schlegel. Dans la préface de *Wallstein* en 1809, il s'était déclaré définitivement pour la tragédie française: « La tragédie française est, selon moi, plus parfaite que celle des autres peuples, dit-il; mais il y a toujours quelque chose d'étroit dans l'obstination qui se refuse à comprendre l'esprit des nations étrangères »¹. Malgré son libéralisme, il se méfie toujours de l'esprit d'innovation: « De toutes les réputations, écrit-il à la fin de 1808 dans une lettre à Prosper de Barante, celle que j'aimerais le moins serait celle d'un novateur. Je ne crois pas d'ailleurs que les innovations préméditées réussissent; quand une littérature est jeune, elles se font d'elles-mêmes. Quand une littérature est vieille, on a beau les essayer, elles ne prennent pas plus qu'une branche verte qu'on voudrait enter sur un arbre mort. Tout ce qu'on peut faire en France, dans notre état de décrépitude, c'est du galvanisme et non de la vie »². Sismondi aussi partage ces opinions et s'accommode fort mal des systèmes de Schlegel et du mysticisme de Werner³. Constant trouve que l'*Allemagne* est « un superbe monument du xix^e siècle »⁴; Sismondi est de la même opinion: « De grandes vérités m'y paraissent établies, dit-il au moment de la confiscation, de manière à ne plus pouvoir permettre un doute; des erreurs funestes y étaient combattues avec tant de supériorité, que je ne croyais plus qu'elles pussent se relever »⁵. Mais, s'ils voient l'*Allemagne* d'un œil favorable, c'est qu'ils ont su modérer chez M^{me} de Staël les influences trop romantiques: conservant intacte son admiration pour Schlegel et

1. Benjamin Constant: *Wallstein*, Paris, 1809, Préface, p. LI.

2. *Lettres de Benjamin Constant à Prosper de Barante*; *Revue des Deux Mondes*, 1906 juillet-août, p. 269, C. à B., le 23 novembre 1808.

3. Cf. P. Köhler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 516.

4. *Lettres de Benjamin Constant à Prosper de Barante*, etc., p. 535, C. à B., le 8 août 1810.

5. Lettre de Sismondi citée par P. Köhler dans *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 516.

pour Werner, elle se méfie tout de même quelque peu de la « nouvelle école allemande », comme elle appelle l'école romantique, et n'oublie pas de faire des réserves considérables en rendant compte de ses systèmes¹.

Les articles de Malte-Brun sont un témoignage intéressant de ce cosmopolitisme moins romantique que libéral. Les Blücher et les Platow, dit-il, ont affranchi l'Europe du joug politique et militaire qu'un sort cruel lui avait imposé; les légions littéraires de l'Allemagne et de l'Angleterre combattent avec un succès égal la monarchie universelle qui menaçait la république des lettres »². Que les Français prennent garde et qu'ils ne persistent pas! Leur insolence pourrait entraîner une haine universelle. Il faudra désormais qu'ils reviennent à la politesse des Racine et des Corneille envers l'étranger. Et c'est une bonne chose. Les aristarques français, soutenus par une comparaison entre la littérature toute nationale des Grecs et la littérature toute d'imitation des Allemands, prétendent qu'il faut se méfier de livrer la littérature française à l'influence des faux principes et du goût peu épuré de l'étranger. Ils ont tort: cette introduction de nouvelles valeurs dans une littérature déjà établie dans ses principes, ne saurait être qu'un avantage: « Il est bon, sans doute, que la culture intellectuelle d'un peuple soit son propre ouvrage; que sa fécondité littéraire soit, comme le fruit de l'arbre, nourrie d'une sève indigène; mais quand une nation possède véritablement le génie littéraire, et quand elle est placée dans des circonstances qui lui permettent de développer librement, la connaissance des ouvrages étrangers, l'étude bien dirigée de ces ouvrages, ne sauraient ôter à cette littérature ce caractère d'originalité, d'indépendance, de vie intérieure, sans lequel il n'y a point de chefs-d'œuvre »³. Ces éléments étrangers, il ne faut pas cependant les transplanter en bloc: il faut seulement recueillir quelques graines choisies. Selon Malte-Brun, M^{me} de Staël a écrit le livre *De l'Allemagne* dans l'esprit de ces principes: « Elle rend hommage à tous les grands hommes de la France, à

1. Voir O. F. Walzel: *M^{me} de Staëls Buch « De l'Allemagne » und W. Schlegel; Forschungen zur neueren Literaturgeschichte*, p. 275 et suiv.

2. *Spectateur*, 1814, t. II, p. 40.

3. *Ibid.*, p. 41.

tous les chefs-d'œuvre de notre littérature, à toutes les bonnes et belles qualités qui distinguent le génie et le caractère national des Français. Mais elle pense (et quel homme instruit et sensé ne le pense pas avec elle) que l'étude de la littérature allemande ouvrirait aux Français une nouvelle source de jouissances, une mine vierge et riche en matières précieuses » 1. Il serait difficile de mieux comprendre et de mieux résumer l'attitude de M^{me} de Staël.

Malte-Brun voit également les obstacles que M^{me} de Staël aura à surmonter pour arriver au but qu'elle s'est proposé; mais encore il voit son salut dans le cosmopolitisme: elle voit les nations de très haut et elle aime partout ce qui est beau, libre et pur; elle n'est pas tombée dans l'erreur de quelques enthousiastes germaniques, qui, par une admiration exclusive et une fougue mal dirigée, ont « jeté beaucoup de défaveur sur la littérature allemande » 2; tout en préférant la critique des beautés à celle des défauts, elle ne manque cependant jamais à relever les taches dans les ouvrages qu'elle admire le plus. Elle a ainsi acquis le droit d'être écoutée avec plus de confiance.

Le livre *De l'Allemagne* marque aussi, selon Malte-Brun, un progrès énorme dans le domaine de la critique. La supériorité de M^{me} de Staël vient de ce qu'elle a su établir une méthode relative de critique: elle a su voir les littératures diverses dans les circonstances qui les ont fait naître; elle a su déterminer les causes morales qui donnent à la littérature de chaque peuple son caractère particulier, ce qui est « une des plus belles, mais aussi une des plus épineuses occupations de la haute critique » 3. Il est intéressant de constater qu'il y a dès 1814 des gens qui se rendent compte de la véritable importance de cette caractéristique de la critique de M^{me} de Staël. Malte-Brun semble reconnaître qu'elle a su trouver le seul moyen efficace de combattre l'absolutisme littéraire et qu'elle a accompli le premier pas essentiel vers l'établissement du cosmopolitisme sur une base solide: présentée avec le tableau des causes qui ont déterminé son

1. *Ibid.*, p. 42.

2. *Ibid.*, p. 43. Malte-Brun fait mention ici de Cramer, traducteur de Klopstock. Il vise sans doute aussi Villers et Schlegel.

3. *Ibid.*, p. 64. Cf. p. 43.

caractère particulier, la littérature allemande est enfin pourvue d'une arme efficace contre la muraille des préjugés classiques.

Ceux dont les tendances sont cosmopolites et libérales n'ont en général guère d'enthousiasme pour les théories positives du romantisme allemand. Cependant, ils sont assez disposés à donner raison à M^{me} de Staël en ce qui concerne les règles théâtrales. C'est qu'ici la tendance est moins spécifiquement romantique qu'anticlassique et antinationale. Le critique du *Mercury de France*, faisant abstraction de Racine, qui, selon lui, a su se tirer plus habilement d'affaire, déclare que M^{me} de Staël n'a pas tort de blâmer quelques pièces de la scène française telles que *Rodogune*, *Tancrède* et *Rhadamiste*. N'ayant rien à objecter contre l'action représentée de la scène allemande, il est également d'accord avec M^{me} de Staël sur l'absurdité et les inconvénients des trois unités : « Les observations de madame de Staël sur la tragédie française me paraissent aussi fort judicieuses, et sûrement ce n'est pas sans raison que l'on trouve que les *Allemands hasar-dent trop et les Français trop peu*. Nos tragédies ressemblent à nos anciens jardins; l'ensemble en est imposant, mais cette majestueuse monotonie fatigue à la longue, et devient passablement insipide » ¹. Malte-Brun, de son côté, est du même avis: M^{me} de Staël, dit-il, a raison de ne pas fermer les yeux « sur ces défauts réels qui choquent, non pas les règles factices d'Aristote ou de Boileau, mais les règles éternelles de la raison humaine » ². Le même libéralisme modéré caractérise toute son attitude: il admire la fermeté et la sensibilité des tableaux de l'*Allemagne*; il est d'avis que M^{me} de Staël réussit éminemment dans la satire nationale; que « la frivolité et la légèreté des Français n'ont jamais été mieux approfondies, soit dans leur origine, soit dans leurs conséquences » ³; il est d'accord avec M^{me} de Staël sur la supériorité de la vie sociale et morale des Allemands; il admire la partie du livre qui traite de l'esprit de conversation; à la rigueur et avec des réserves, il admet la distinction de

1. *Mercury de France*, août 1814, t. LX, p. 215.

2. *Spectateur*, 1814, t. II, p. 43.

3. *Ibid.*, p. 69.

M^{me} de Staël qui divise les nations de l'Europe en deux groupes: les peuples latins et les peuples germaniques; mais, comme beaucoup d'autres, il n'a aucune sympathie pour les systèmes de la littérature romantique. « Ce goût moderne, dit-il, que madame de Staël et les Allemands appellent *romantique*, et que nous examinerons sévèrement dans la suite de notre analyse, n'est autre chose que l'alliance de deux genres d'*imitation* des Anglais et des Espagnols, quant aux règles de la poésie dramatique et des livres sacrés, ou des Orientaux quant au style »¹.

En effet, le romantisme, considéré ainsi objectivement et avec froideur comme un système de pure imitation de règles dramatiques et de style étrangers, ne peut guère répondre aux besoins de la littérature française. Ceux qui abordent la question ainsi sont cependant nombreux. Ce n'est pas sur ce groupe-là, pas plus que sur la forteresse classique, que le livre *De l'Allemagne* va produire son premier effet profond et durable. Comme les classiques, les libéraux sont en grande partie insensibles à la véritable étendue esthétique des innovations apportées par l'ouvrage: au fond ils s'obstinent, comme on l'avait fait depuis plus d'un demi-siècle, à ne voir dans la querelle littéraire qu'une question de goût, de règles et de techniques². Si favorables qu'ils soient au cosmopolitisme de M^{me} de Staël et aux innovations théâtrales qu'elle propose, tant que les libéraux et les classiques ne dépassent pas ce point de vue et ne s'aperçoivent pas que M^{me} de Staël apporte dans la querelle un élément nouveau de sentiment et d'esthétique, lequel correspond éminemment aux besoins de l'époque, ils n'apprécient pas le livre *De l'Allemagne* à sa juste valeur. L'ouvrage ne fera sur eux qu'une impression superficielle et passagère.

Cependant, la polémique sur les règles devient de plus en plus sérieuse. La paix a ranimé dans le public un grand enthousiasme pour la littérature. Non seulement les périodiques et les journaux se préoccupent à l'envi d'enfler la discussion par leurs feuillets et leurs articles: les sociétés littéraires affichent des discours sur le « genre romantique »

1. *Ibid.*, p. 66.

2. Cf. E. Egli: *Schiller et le romantisme français*, t. I, p. 81.

pour exciter les curiosités et pour « rassembler la foule ». « C'est une sorte de discussion nationale, dit l'abbé de Féletz, de guerre étrangère avec des nations voisines et jalouses, et qui même a menacé de prendre le caractère d'une guerre civile » ¹. On commence à entrevoir que de grands intérêts sont en jeu : « Nous n'aurons plus à envier au siècle de Louis XIV la guerre des *anciens* et des *modernes*. Les *classiques* et les *romantiques* sont en présence et ne nous promettent pas moins de plaisir » ². Que les classiques se méfient : « Le théâtre français va jouer incessamment, à la barbe d'Aristote une tragédie où la scène change deux fois de place et dont l'action dure vingt-quatre heures et un quart » ³. A l'Athénée royal, Antoine Jay, auteur du *Tableau littéraire de la France pendant le XVIII^e siècle* ⁴, commence la longue série de ses invectives contre le romantisme par un discours sur la littérature romantique, discours où il se fait le champion d'Aristote, d'Horace, de Boileau, des trois unités, du bon sens, de la raison et du goût, contre les théories de M^{me} de Staël, « qui, dit-il, déserte une littérature qu'elle a enrichie de beaux ouvrages, et abandonne le culte des dieux de la patrie, pour sacrifier aux idoles des divinités étrangères » ⁵.

Avec la Restauration, cependant, arrive le premier épanouissement de cette jeunesse exaltée, à laquelle appartiennent les futurs romantiques. Avant la publication même du livre *De l'Allemagne*, beaucoup de ces jeunes gens avaient un véritable culte pour M^{me} de Staël : ils forment en 1814, avec ceux qui ont partagé l'enthousiasme sans bornes qu'ils ont éprouvé pour *Corinne*, une partie assez importante du public ; ils ne s'arrêtent pas à ces polémiques superficielles qui occupent les classiques et ils sentent qu'il y a dans l'*Allemagne* quelque chose de plus profond que ces considérations extérieures de règles et de nationalisme. Pour ces admirateurs de Rousseau et de Klopstock, il s'agira plutôt de l'idéalisme philo-

1. Féletz : *Mélanges*, t. III, p. 508.

2. *Journal général de France*, le 12 décembre 1814.

3. *Ibid.*, le 12 décembre 1814.

4. Paris, 1810, in-8°.

5. Féletz : *Mélanges*, t. III, p. 508.

sophique de M^{me} de Staël et de ses théories sur l'enthousiasme: ils voueront à tout l'ouvrage une admiration exaltée et sans réserves. Une des principales caractéristiques de ce groupe, c'est une exaltation quelque peu extravagante, qui, pendant les années qui suivent la Restauration semble être à son comble. Ce sont le plus souvent des royalistes qui se promettent que le rétablissement de la monarchie apportera avec lui le renouvellement de la littérature et de la philosophie, qui sont depuis si longtemps tombées en décadence. On se représente ce renouvellement de diverses façons: Auguste Hus, petit littérateur de l'époque, exprime fort bien les espoirs généraux: « Sous un roi, homme de beaucoup d'esprit, la littérature redeviendra brillante: elle unira l'élégance du siècle de Louis XIV à la philosophie du dix-neuvième siècle »¹. Les ouvrages de M^{me} de Staël sont les premiers exemples éclatants de ce renouvellement, et malgré les nombreuses révolutions dans la politique et dans l'opinion, l'admiration qu'a ce groupe pour l'auteur de *Corinne* reste assez constante. Auguste Hus, lui-même quelque peu girouette politique, célèbre M^{me} de Staël à toutes les époques de sa carrière comme « la plus riche imagination de notre siècle »: auprès d'elle, Chateaubriand « n'a que la seconde place intellectuelle de l'Europe, comme écrivain, sous le rapport de la pensée et de l'expression »². En 1814, lors de la publication de l'*Allemagne*, Hus publie une petite brochure extravagante et empathique, remplie de force apostrophes à la déesse, sur les ouvrages de M^{me} de Staël: « Au nom magique de M^{me} de Staël, dit-il, l'imagination s'électrise, l'âme s'élève et sent sa dignité, l'esprit et le cœur s'attendent à de grandes jouissances. Cette dame s'est placée à une telle hauteur, que tout ce qu'elle pourra faire à l'avenir, ce sera de ne point être inférieure à elle-même ». La conclusion du livre d'Auguste Hus en donne bien le ton: « Et toi, ô Staël!... J'ai balbutié quelques mots d'admiration au pied de ta statue; un autre fera un hymne: pour célébrer dignement *Staël*, il faudrait

1. Auguste Hus: *Esquisse littéraire*, Avant-propos.

2. *Ibid.*, p. 4. Cf. A. Hus: *Vallée de Montmorenci*, Paris, 1812, in-8°, lettre XII.

être un *Voltaire* » 1. Ce sont là les sentiments avec lesquels un grand nombre des jeunes enthousiastes de 1814 ont accueilli l'*Allemagne*.

Hus lui-même, préoccupé plutôt de la *Défense de la reine*, semble être un peu déçu devant l'*Allemagne*: c'est le livre des philosophes: le livre *De l'Allemagne*, dit-il, « est rempli de beautés sévères comme la nature physique qu'on y peint. *Delphine* et *Corinne* sont les livres des amants et des poètes; l'*Allemagne* celui des philosophes » 2. La plupart des jeunes, cependant, remplis eux aussi d'une grande admiration pour M^{me} de Staël, s'indignent contre les critiques des classiques sur l'*Allemagne* et contre les attaques dont le livre est l'objet dans les salons 3. Le critique du *Journal général de France*, journal royaliste assez libéral en matière de littérature, offre un excellent exemple de cette opinion 4: la curiosité piquée par le souvenir de *Corinne*, on se hâte de lire le nouveau livre; on se promet fort peu de chose de la description d'une contrée sévère comme l'*Allemagne*; on est agréablement surpris, et cette surprise devient bientôt un enthousiasme sans bornes: on est ébloui par le nouvel horizon qui s'ouvre derrière les brouillards de la Germanie. Les jeunes amis passent leurs soirées à lire le livre ensemble: « Je m'en entretenais tous les soirs avec deux amis qui le lisaient en même temps que moi: à mesure que nous avançons, notre admiration s'accroissait, un nouvel horizon s'ouvrait à nos yeux; nous voyions briller de la plus vive lumière des vérités que nous avions confusément aperçues; les matières les plus abstraites nous semblaient éclaircies, et le sentiment répondait aux objections qui auraient pu embarrasser notre raison. Jamais aucune discussion de littérature et de philosophie ne m'avait inspiré plus d'intérêt, et j'imaginai que toutes les personnes d'un esprit cultivé pensaient comme moi » 5. L'aspect le plus important de ce témoignage, c'est la place prédominante accordée au sentiment: ce sera là une des caractéristiques les plus saillantes de toute la jeune critique: on semble voir

1. *Ibid.*, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 9-10.

3. Cf. *Mercur de France*, août 1814, t. LX, p. 215. Cf. le *Journal général de France*, le 16 octobre 1814.

4. *Journal général de France*, le 16 et le 31 octobre 1814. Article sur l'*Allemagne*. Cf. le 19 novembre 1814.

5. *Ibid.*, le 16 octobre 1814.

en M^{me} de Staël surtout le disciple de Rousseau: « Comme lui, comme lui seul, elle émeut toutes les facultés de notre âme, elle parle à la fois à la raison, au cœur, à l'imagination »¹.

Libre de préjugés, c'est par le sentiment que cette jeunesse admirative dépasse le point de vue étroit de ceux qui s'en tiennent aux discussions sur les techniques. Ils s'étonnent de voir que leur admiration n'est pas universellement partagée; ils examinent les raisons pour lesquelles un grand nombre d'esprits repoussent un tel ouvrage et ils se convainquent de l'étroitesse de l'opinion qui juge impossible de se lever au-dessus du siècle de Louis XIV. Cependant, le nombre des accusations leur donne beaucoup de poids: pour confirmer son opinion et pour mieux réfuter celle qui déclare que le livre *De l'Allemagne* n'est pas français, le critique du *Journal général de France* s'en rapporte à l'opinion d'un Allemand, qui, comme la plupart de ses compatriotes, soutient qu'au contraire M^{me} de Staël n'a pas su s'affranchir suffisamment des préjugés de son éducation et de sa prédilection pour les auteurs français, pour pouvoir bien juger la littérature allemande. Le critique français fortifie également son opinion des jugements favorables et sans préjugés avec lesquels la presse anglaise a accueilli le livre, et il finit par se convaincre que les critiques classiques, en représentant la question sous le faux jour d'un esprit de parti, ont mal compris les côtés essentiels de l'ouvrage: ils n'ont pas su, comme M^{me} de Staël, séparer les règles de convention des règles immuables.

Cependant, ce qui distingue surtout ces partisans de M^{me} de Staël, c'est leur penchant pour le sentiment et la facilité avec laquelle ils abandonnent les arguments de la raison: eux s'occupent moins des règles que de la partie descriptive de l'*Allemagne* et des doctrines philosophiques et morales du troisième volume. Ce sont les théories de sentiment et d'esthétique qui les intéressent; c'est surtout l'enthousiasme qui s'est emparé de leur imagination. Les classiques ont objecté que le style de l'*Allemagne* est obscur, mais c'est qu'ils prennent la chose trop superficiellement: considéré avec sym-

1. *Ibid.*

pathie et au point de vue des sentiments, le style de M^{me} de Staël agit comme la musique : « Le style de M^{me} de Staël est d'une clarté parfaite dans les narrations, dans les raisonnements, dans les discussions de philosophie. Lorsqu'elle se livre au sentiment, lorsqu'elle se livre à de grandes conceptions, mon âme entend la sienne, mon imagination est excitée, et je n'ai pas besoin de décomposer la phrase pour examiner la justesse de ses expressions » ¹. De pareils témoignages montrent qu'on n'est pas loin des louanges des Villmain et des effusions admiratives des Lamartine et des Quinet.

Il en est de même de la philosophie, disent les partisans de M^{me} de Staël : les classiques lui ont reproché de ne pas représenter fidèlement les systèmes des philosophes allemands. Mais peu importe : on n'est guère capable de vérifier cette fidélité objective et scientifique et au fond on s'en soucie fort peu : « Madame de Staël, dit le critique du *Journal général de France*, me paraît avoir bien saisi leurs principes ; mais je suppose qu'elle s'en soit écartée ; et dans cette supposition son ouvrage me paraît digne des plus grands éloges. Si la philosophie qu'elle expose n'est pas celle de Platon, de Leibnitz, de Kant, ce sera la sienne ; je le veux bien. Alors madame de Staël sera le chef d'une nouvelle école ; et son troisième volume n'en sera pas moins un livre de philosophie et de morale le plus intéressant et le plus utile qui ait paru en France depuis bien des années » ².

Malgré cette prédilection pour les innovations de sentiment et de philosophie, on ne s'arrête pas, en ce qui concerne la littérature, au simple cosmopolitisme de M^{me} de Staël : on salue avec enthousiasme jusqu'aux principes essentiels de sa doctrine personnelle sur la littérature romantique. M^{me} de Staël avait dit : « Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines, se sont partagé l'empire de la littérature, l'on ne parviendra jamais à juger, sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne » ³. On fait volontiers bon accueil

1. *Journal général de France*, le 31 octobre 1814.

2. *Ibid.*, le 16 octobre 1814.

3. *De l'Allemagne*, II, 11.

à ce dogme le plus contesté de tous par les classiques; on accepte cette distinction qui appelle la poésie classique celle des anciens et la poésie romantique celle qui tient aux traditions chrétiennes et chevaleresques, distinction à laquelle les partisans du cosmopolitisme reprocheront longtemps d'avoir embrouillé la question du romantisme; on convient qu'il faut des méthodes et des principes tout autres que ceux qu'on employait pour peindre le monde antique, dominé par le sort, lorsqu'il s'agit de peindre « cet ordre intelligent auquel préside un Etre suprême, que notre cœur interroge, et qui répond à notre cœur » ¹. Comme M^{me} de Staël, on est convaincu qu'il faut une littérature indigène qui s'adresse immédiatement à la vie et aux sentiments des modernes: « La littérature romantique est la seule qui soit susceptible encore d'être perfectionnée, parce qu'ayant ses racines dans notre propre sol, elle est la seule qui puisse croître et se vivifier de nouveau: elle exprime notre religion; elle rappelle notre histoire; son origine est ancienne, mais non antique » ². On est convaincu de la supériorité de cette littérature et on accepte sans réserves la définition qu'en donne M^{me} de Staël.

Il y a ainsi, dès 1814, des gens qui saluent le livre *De l'Allemagne* comme une révélation formulée de pressentiments restés vagues jusqu'ici, et qui acceptent sans réserves des dogmes qui, dix ans plus tard, seront toujours l'objet de résistances totales et obstinées de la part des classiques. Le plus important de ces esprits est le jeune Alexandre Soumet.

C'est lui qui publie à Paris en 1814 sous l'anonymat une brochure très importante, intitulée *Scrupules littéraires de M^{me} la baronne de Staël, ou réflexions sur quelques chapitres du livre « De l'Allemagne »* ³.

L'attitude qui trouve son expression dans les articles du *Journal général de France*, qui ne fait qu'apprécier avec sympathie et admiration les idées mêmes de M^{me} de Staël, semble correspondre à celle d'une partie considérable du public: ce sont des articles d'une importance extrême comme témoignages représentatifs, mais ils ne semblent jouer aucun

1. *Ibid.*, II, 11. Cf. *Journal général de France*, le 19 novembre 1814.

2. *Ibid.*, II, 11.

3. Paris, 104 pp., in-12.

rôle dans la polémique active qui s'engage vers la fin de 1814 autour du livre de M^{me} de Staël. Le cas d'Alexandre Soumet est tout autre. Il est très difficile de déterminer jusqu'à quel point son manifeste représente les dispositions des esprits, mais si l'on met à part la question de sa valeur représentative, c'est un ouvrage très important: d'une part, il est d'un écrivain qui, pendant les années de la première bataille romantique, devait jouir d'une renommée et d'un succès égaux à ceux des plus grands et qui, ami intime d'Hugo, d'Alexandre Guiraud, d'Emile Deschamps, d'Alfred de Vigny, formait le centre autour duquel se réunissait un des premiers cénacles romantiques; d'autre part, c'est un ouvrage qui ranime la polémique et provoque un nouvel éclat d'indignation de la part des classiques.

Alexandre Soumet est un des personnages les plus curieux et, sous plusieurs rapports, un des plus énigmatiques de toute la première période romantique. On ne soupçonne guère aujourd'hui l'importance du rôle qu'il a joué dans les mouvements littéraires entre 1814 et 1827: aujourd'hui il est presque totalement oublié, mais à son époque il a fait beaucoup de bruit. Déjà en 1814 il n'est pas inconnu et jusqu'en 1830 il jouit d'une renommée toujours croissante: vers 1827, on le place à côté de Victor Hugo. Sa position à l'égard des romantiques est assez singulière: s'il n'a pas lui-même tous les attributs d'un romantique, il peut être considéré au moins comme un des principaux précurseurs du mouvement. Prenant dès sa jeunesse Young et Chateaubriand pour modèles ¹, il renchérit en 1814 sur les idées de M^{me} de Staël et, pendant les années qui suivent, il passe pour un des principaux promoteurs du romantisme, sinon pour le chef de l'école ². Aux yeux des jeunes romantiques de 1820, il a tant fait pour l'affranchissement de la pensée et pour le renouvellement de la littérature que Victor Hugo, le préférant à Lamartine, le proclame son maître et que Vigny devient son disciple et son imitateur ³. Il exerce une influence considérable sur tous ces jeunes littérateurs, moins âgés que lui, lesquels devaient

1. Voir Anna Beffort: *Alexandre Soumet*, p. 28.

2. Voir E. des Essarts: *Les romantiques oubliés* (*Revue bleue*, juillet-décembre 1901, p. 305). Cf. F. Lacombe: *Alexandre Soumet*, p. 2. « Il fut pour la poésie ce que Chateaubriand est pour la prose ».

3. E. des Essarts: *Les romantiques oubliés*, p. 305.

collaborer en 1823 pour publier la *Muse française*. Le ton et l'inspiration de ce périodique lui doivent beaucoup. Cependant, ses efforts de romantique et de novateur littéraire ne l'empêchent pas d'être élu en 1821 à l'Académie française¹, de sorte qu'il forme un point de contact entre les romantiques et l'Académie et que son rôle semble devenir celui d'un pacificateur et que ses doctrines semblent évoluer avec le temps, comme on l'a bien dit, dans le sens d'un certain dualisme assagi².

En 1814, cependant, les tendances de Soumet vers cette orthodoxie sont moins apparentes: dans ses *Scrupules littéraires de M^{me} de Staël*, il semble adopter une attitude volontairement outrancière. Il serait difficile de savoir avec quel degré de sincérité il accuse M^{me} de Staël de ne pas aller assez loin dans la voie du romantisme. On l'a accusé d'avoir été lui aussi quelque peu girouette dans ses principes politiques: au fond attaché à la monarchie, il ne s'est pas fait de scrupules pour écrire des odes en faveur de Napoléon, et on a dit qu'en 1814, à l'avènement de Louis XVIII, il recherchait avec assiduité l'amitié de M^{me} de Staël, parce que celle-ci jouissait d'une grande faveur à la cour³. En effet, plusieurs passages des *Scrupules* — entre autres, ceux où Soumet reproche à M^{me} de Staël de ne pas parler davantage de son père dans son nouveau livre, quelques éloges habiles de Necker⁴ — donnent lieu de croire que Soumet tenait surtout à flatter M^{me} de Staël en publiant ainsi une critique de l'*Allemagne*: les classiques ne se trompent pas: il y a au fond peu de sévérité dans le ton de censure galante sur lequel Soumet invite son adversaire à se débarrasser de sa timidité⁵. Quoi qu'il en soit, cette brochure n'en est pas moins le plus important de tous les écrits de jeunesse de Soumet. Comme manifeste romantique, elle forme un point de rattachement entre l'*Allemagne* et le milieu de la *Muse française*. Les théories qui sont ici en germe, suggérées ou du moins favorisées

1. Lors de sa réception à l'Académie, Soumet est loué par Auger à cause de son orthodoxie littéraire. Cf. Desgranges: *La presse littéraire sous la Restauration*, p. 44.

2. Cf. F. Lacombe: *Alexandre Soumet*, p. 4.

3. Voir la *Biographie universelle*, article de Michaud j. sur Soumet.

4. Soumet: *Les Scrupules*, etc., p. 84-86, 88-89.

5. Cf. Soumet: *Les Scrupules littéraires de M^{me} de Staël*, p. 98.

par le livre de M^{me} de Staël, formeront la base de la doctrine littéraire de Soumet. Cette doctrine, avec des prédilections particulières déjà existantes chez Soumet et également renforcées par l'*Allemagne*, pénétrera bien avant dans le mouvement romantique: à maintes reprises dans le prospectus de la *Muse française*, on croit voir des traces du livre de Soumet sur M^{me} de Staël.

Les *Scrupules* sont avant tout une attaque contre la sévérité de la critique classique en France et en cela même l'ouvrage annonce déjà un des principaux arguments de la *Muse française*¹. Comme cette dernière, Soumet s'élève avec indignation contre l'amertume et l'orgueil avec lesquels les critiques français se jugent les uns les autres²: « Madame de Staël, dit-il, a raison de faire observer que la critique est d'autant plus imparfaite en France qu'elle affecte de s'y montrer plus sévère »³. Comme la *Muse française*, il se fait partisan de la critique des beautés, dont il trouve à la fois le précepte et l'exemple dans l'*Allemagne*⁴: « Ce serait une désolante littérature que celle qui croirait hâter les progrès de la perfection en ne signalant que les défauts des productions soumises à son examen; ce n'est pas ainsi que les Grecs virent naître Vénus sous les pinceaux d'Apelles »⁵. C'est donc à travers le livre de Soumet qu'on peut suivre les traces qui rattachent à l'*Allemagne* l'attitude de la *Muse française* envers la critique, attitude qui est étroitement liée aux doctrines générales sur la littérature. Adoptant ici, comme ailleurs, les idées de M^{me} de Staël, Soumet formule ainsi sa doctrine générale: « Il existe sans doute, dit-il, un type de beauté idéale et éternelle, indépendant des révolutions des peuples et des arts; c'est sur ce type commun que les diverses nations doivent travailler, en le marquant à l'empreinte de leurs mœurs et de leur religion; car l'âme humaine est puissam-

1. *Muse française*, prospectus, 1823, p. 4.

2. Soumet: *Les Scrupules littéraires*, etc., p. 92.

3. *Ibid.*, p. 94.

4. *Ibid.*, p. 94. Cf. *Muse française*, prospectus, p. 4. « La *Muse française*... elle se présentera aux auteurs armée d'un aiguillon plutôt que d'un frein, plus avide d'embrasser la composition d'un ouvrage que de le poursuivre dans ses détails; assez indolente à punir les hardiesses ou les négligences de langage, dont les critiques quotidiens feront parfaitement justice; mais fort exigeante sur le nombre et la nature des beautés, car l'admiration pour le médiocre est le fléau de l'art ».

5. Soumet: *Les Scrupules*, etc., p. 97.

ment modifiée par la religion et les mœurs, et il doit entrer de l'âme dans l'expression de tous les genres de beauté » ¹. C'est cette doctrine qui est à la base de toutes ses vues sur la critique. Il en sera de même de la *Muse française*: « Quoique les règles de l'art soient immuables comme les lois de la nature, dira-t-elle, la physionomie des littératures variant avec les siècles, la critique doit nécessairement avoir aussi sa partie variable. Elle consiste à saisir et à déterminer les nouveaux rapports d'une littérature qui se modifie avec le type éternel du beau » ².

Le livre de Soumet est donc premièrement une défense enthousiaste du système de la critique des beautés, qui, adopté par M^{me} de Staël d'après Auguste Schlegel, allait devenir une des bases principales du romantisme. Soumet défend ce système avec d'autant plus d'ardeur qu'il y voit une nouvelle manifestation de l'enthousiasme. Il déclare la guerre aux critiques étroites des classiques, qui, fidèles à des préceptes fixes et devançant l'opinion publique, ont déchaîné leurs sarcasmes frivoles contre l'*Allemagne*, sans se rendre compte que M^{me} de Staël, assignant une place nouvelle à la critique, les a réfutés d'avance ³. La principale objection faite par Soumet à M^{me} de Staël, c'est qu'elle appréhende trop les critiques des classiques et se montre trop timide devant la sévérité de leurs sarcasmes: « Au milieu de ses plus grands élans d'enthousiasme, elle tremble à son tour devant cette puissance de l'ironie qu'elle s'efforce de renverser. La timidité de son sexe se reproduit quelquefois à son insu, à travers l'audace de ses pensées, et en accusant nos auteurs de n'écrire jamais *qu'en présence de leur public*, elle tombe quelquefois elle-même dans la déférence qu'elle leur reproche. J'ose affirmer que son livre ne serait pas exactement le même, s'il n'avait pas été composé pour être lu par les Français » ⁴. Soumet souhaite à M^{me} de Staël le paravent de Pascal: qu'elle ait parlé de la versification ou de la tragédie, de l'alexandrin ou de la scène de la confession dans *Marie Stuart*, de la philosophie ou du génie, jamais elle n'a osé

1. *Ibid.*, p. 93-94.

2. *Muse française*, prospectus, p. 3.

3. Soumet : *Les Scrupules*, etc., p. 2-3.

4. *Ibid.*, p. 3-4.

s'abandonner entièrement à son enthousiasme: « Quelque admiration, dit-il, que madame de Staël parvienne à nous inspirer pour les beaux arts et les grands hommes qui les ont illustrés, on s'aperçoit en lisant son dernier ouvrage, qu'elle ne veut pas épuiser entièrement ce généreux sujet. Elle maîtrise son imagination presque aussi souvent qu'elle s'y abandonne » 1.

Soumet se propose donc de combler ces lacunes et d'achever la tâche commencée dans l'*Allemagne* avec trop de timidité. Malgré ce reproche, il conserve partout pour M^{me} de Staël une admiration complète: il va au-devant de toutes les idées de celle-ci; sa doctrine poétique est pour lui un enchantement 2; son style lui sert de modèle. Disciple de Rousseau et admirateur de Klopstock, c'est presque uniquement dans l'*Allemagne* qu'il puise la forme définitive de ses doctrines. M^{me} de Staël est plus hardie dans la théorie que dans l'application: Soumet entend tout simplement pousser jusqu'aux dernières conséquences l'application détaillée et particulière de cette théorie. Quelques-uns de ces développements feront vivement ressortir l'influence exercée par M^{me} de Staël sur les romantiques de 1824.

Le livre de Soumet comprend quatre parties principales: la poésie, la tragédie, la philosophie, l'enthousiasme. Dès le commencement il comprend et approuve les idées de M^{me} de Staël sur le génie et l'enthousiasme, lesquelles forment la base de tous ses arguments.

Il n'est pas question dans l'*Allemagne*, dit-il, de définitions de la poésie ni de préceptes d'enthousiasme. Pour lui, la doctrine de M^{me} de Staël se résume ainsi: « Entourez-vous de parfums, des rayons d'un beau ciel, des regards d'un objet chéri; respectez ce que vous aimez; cherchez l'immortalité dans l'amour, et la Divinité dans la nature; sanctifiez votre âme comme un temple, et l'ange des nobles pensées ne dédaignera pas d'y apparaître » 3. Cette doctrine, dit Soumet, est

1. *Ibid.*, p. 75.

2. *Ibid.*, p. 5-6. Cf. *Muse française*, t. I, p. 377-397, article de Soumet sur la *Jérusalem délivrée*, traduite en vers français par Baour-Lormian. Cet article est une preuve de l'immobilité des doctrines fondamentales de Soumet: il y reproduit textuellement quelques-unes des idées exprimées dans les *Scruples*, notamment l'idée que la doctrine de M^{me} de Staël est un enchantement. Voir p. 377-378.

3. *Ibid.*, p. 6. Cf. *De l'Allemagne*, II, 10.

un enchantement: « la religion et l'amour sont ses interprètes, et le sacrifice de l'indifférence et de l'égoïsme est le seul qu'elle exige de ses initiés. Les plus grandes beautés de la nature et des arts correspondent aux plus nobles de nos facultés intellectuelles; nous devons secouer la poussière des petites vanités et des intérêts vulgaires, afin que les rayons du génie n'en soient point obscurcis avant d'arriver jusqu'à nous » ¹. Soumet ne cherche pas des définitions raisonnées: comme le critique du *Journal général de France*, il salue avec une pleine compréhension et avec une sympathie parfaite de sentiment les parties essentiellement idéales de la doctrine de M^{me} de Staël. Il se demande comment celle-ci, ayant formulé une telle définition de la poésie et se rendant compte que les meilleurs poètes lyriques en France sont les grands prosateurs ², a pu se montrer tellement indulgente envers la rime et le système français de la versification. Pourquoi s'est-elle montrée si peu courageuse ici? Soumet s'élève avec violence contre l'alexandrin et contre tout le système de la versification française: « Pourquoi les hommes dominés par le sentiment poétique le plus exalté ont-ils précisément dédaigné les formes de langage dont nous sommes convenus de le revêtir? » ³. Pourquoi M^{me} de Staël renonce-t-elle à sa doctrine de la perfectibilité de l'esprit humain en disant que les vieux peuples de l'Europe ne sont plus propres à la composition des poèmes épiques? Le talent, travaillant sur les souvenirs des âges, ne peut que rendre les peuples plus aptes à la poésie. Encore une fois, la faute en est à l'alexandrin et à la rime: « C'est surtout de l'intérêt narratif que la rime de nos alexandrins se montre l'irréconciliable ennemie » ⁴. Si les grands lyriques français se sont réfugiés dans la prose, si les Français n'ont pas de poème épique, et « si notre poésie sérieuse n'est pas devenue populaire comme celle des Allemands et des Italiens, c'est à ce seul inconvénient qu'il faut en attribuer la cause » ⁵.

Ces observations offrent un indice de la direction que prendra l'activité de Soumet, assez importante à cause du

1. *Ibid.*, p. 6.

2. *De l'Allemagne*, II, 9.

3. Soumet: *Les Scrupules*, etc., p. 7. Cf. *De l'Allemagne*, II, 15.

4. *Ibid.*, p. 8.

5. *Ibid.*, p. 8.

prestige dont il jouissait auprès du jeune groupe de poètes dont il allait être entouré: il travaillera dès le début à assouplir les règles trop rigides de la versification et à restituer la variété et l'intégrité de la rime. Il sera le premier à remettre en honneur la rime riche et à en communiquer le goût à ses jeunes amis ¹. Il a déjà le projet de s'occuper avant tout du rétablissement en France du poème épique, qui jouera plus tard un rôle si important dans le romantisme ². En ce qui concerne l'influence de l'*Allemagne* sur le groupe de la *Muse française*, ce passage offre un intérêt considérable: Soumet a sans doute puissamment contribué à inspirer à Hugo le désir de modifier la forme consacrée de la versification et de la rime, de sorte que son témoignage marque la transition entre les tendances de M^{me} de Staël disant que les meilleurs poètes lyriques en France sont les grands prosateurs et les innovations positives introduites par Victor Hugo dans les règles de la versification. C'est ainsi à travers le livre de Soumet qu'on a la meilleure chance de déterminer le véritable rôle qu'ont joué les objections de M^{me} de Staël contre l'alexandrin. L'influence du livre *De l'Allemagne* sur le sort de l'épopée est plutôt indirecte: Soumet, considérant l'assertion de M^{me} de Staël comme un défi, a relevé le gant et c'est son attitude plus optimiste qui a prévalu.

Les *Scrupules* offrent déjà également une ébauche assez complète du développement que vont prendre les idées de Soumet sur l'épopée. Comme M^{me} de Staël, il prétend que les fables de l'antiquité ne conviennent plus aux temps modernes et que le merveilleux chrétien est indispensable au genre épique. Chateaubriand et le Tasse lui-même, dit-il, ont échoué en essayant de s'en passer: « Peut-être les sujets presque entièrement fondés sur le merveilleux, tels que la *Messie* et le *Paradis perdu*, sont-ils les seuls dont l'imagination sévère des modernes puisse désormais s'emparer. Nos conceptions épiques doivent toucher de toutes parts aux mystères d'un autre monde » ³. Parmi tous les poètes allemands, il choisit Klopstock pour le proposer comme modèle aux Français, « qui marchent avec trop de crainte dans les champs

1. E. des Essarts: *Les romantiques oubliés*, p. 305.

2. Cf. A. Beffort: *Alexandre Soumet*, p. 19.

3. Soumet: *Les Scrupules*, etc., p. 11.

de l'imagination» et qui «ne font point entrer assez d'idéal dans leur manière de considérer les beaux-arts »¹. Il consacre tout un chapitre de son ouvrage à une défense élogieuse de la *Messiad*. Cet éloge, il le base sur les chapitres consacrés par M^{me} de Staël à Klopstock, mais il trouve que son modèle, souhaitant à la *Messiad* des « lecteurs déjà ressuscités, comme Cidli et Semida »², se montre trop sévère envers le poète allemand. Soumet voit peut-être dans Klopstock l'ennemi de l'alexandrin, mais il voit surtout en lui, celui qui a peuplé « l'immensité elle-même des créations du génie » et celui dont la muse « ne trouve pas les champs de l'infini trop vastes pour son vol »³. A quelques égards même il le trouve supérieur à Milton. M^{me} de Staël avait déclaré qu'on ne pourrait traduire en vers français la poésie de Klopstock sans la dénaturer entièrement: ici encore Soumet relève le gant et traduit en vers le dernier chant de la *Messiad*. Il est probable que dès ce moment, il a conçu le projet d'écrire sa *Divine épopée*, qui jouira d'une si grande vogue parmi les romantiques et qui n'est pas sans importance comme un des modèles de l'*Eloa* d'Alfred de Vigny⁴.

C'est surtout dans ses remarques sur le théâtre, dit Soumet, que M^{me} de Staël se montre le moins courageuse: sachant que les Français considèrent le théâtre comme leur domaine exclusif, c'est ici surtout qu'elle craint de blesser leur susceptibilité: elle n'ose presque pas faire mention du genre romantique: « Si l'intérêt de l'art et les élans de son imagination entraînent quelquefois madame de Staël dans des discussions plus indépendantes, elle revient sur ses pas avec une sorte d'effroi; offre une explication aux unités d'Aristote, et ce n'est qu'à genoux qu'elle ose nous supplier d'avoir du génie »⁵. Elle se garde de blâmer en quoi que ce soit les grands maîtres de la scène française, et leur préfère rarement les étrangers; elle soulève seulement la question de savoir si les autres nations arriveront jamais à faire à leur

1. *Ibid.*, p. 11.

2. Cf. A. Beffort : *Alexandre Soumet*, p. 34 et suiv. Cf. *De l'Allemagne*, II, 12.

3. Soumet: *Les scrupules*, etc., p. 15.

4. Voir A. Beffort: *Alexandre Soumet*, p. 19. Cf. E. des Essarts : *Les romantiques oubliés*, p. 305.

5. Soumet: *Les scrupules*, etc., p. 27-28.

tour des chefs-d'œuvre en se bornant à imiter ces grands maîtres. Entièrement d'accord avec M^{me} de Staël sur ce compte, Soumet déclare « qu'il n'y a que l'intolérance littéraire la plus despotique qui puisse condamner les principes dramatiques développés dans le livre *De l'Allemagne* » ¹. Soumet reprend la thèse développée par M^{me} de Staël dans le chapitre *De l'art dramatique* ², appuyant sur quelques points, mais ne dépassant guère le point de vue du modèle. Ses arguments contre l'imitation du théâtre des anciens reposent sur deux bases: d'une part, dit-il, on ne se rend pas compte de ce qu'était l'art dramatique chez les anciens: pour que les théâtres modernes ressemblent aux théâtres grecs, il faudrait que ce fussent des temples: « La seule chose que nous ne puissions pas révoquer en doute, c'est que les pièces jouées devant le peuple d'Athènes étaient éminemment patriotiques et religieuses. Presque tous leurs grands hommes faisaient partie de la famille des immortels, les Grecs auraient regardé comme une sorte d'impiété d'accorder à des héros étrangers les honneurs de la scène. C'est en partageant cette noble superstition, que nous devrions chercher à rapprocher nos tragédies de celles de Sophocle et d'Euripide: c'est le seul point de ressemblance que nous puissions véritablement nous promettre de saisir » ³. D'autre part le système dramatique des Grecs, où les personnages sont ballottés entre la fatalité et le remords, entre l'intervention des dieux et la tyrannie des démons, ne fait de nos jours qu'épouvanter l'imagination et n'a plus rien de commun avec la croyance et les opinions des peuples modernes. En tout cas, bien que pour lui l'art dramatique doive être avant tout national et que les pièces allemandes ne lui paraissent pas entièrement exemptes de défauts, Soumet est persuadé, comme M^{me} de Staël, qu'il faut élargir le domaine du théâtre en France en cherchant des inspirations dans les pièces des Allemands, qui ont « donné à leur Melpomène la liberté pour premier attribut » ⁴.

1. *Ibid.*, p. 29.

2. *De l'Allemagne*, II, 15.

3. Soumet: *Les scrupules*, etc., p. 29-30.

4. *Ibid.*, p. 34.

Soumet consacre tout un chapitre de son ouvrage à l'éloge de la *Marie Stuart* de Schiller: ici encore, dit-il, M^{me} de Staël s'est montrée trop peu courageuse, surtout en condamnant la scène de la confession. Il se déclare nettement favorable à de pareils effets sur la scène ¹, et s'attire ainsi l'indignation des critiques classiques, car c'est en grande partie autour de cette question de la confession que les polémiques continuent de se déchaîner ².

Soumet a en somme peu de goût pour la philosophie et la métaphysique. Il ne rejette pas les systèmes allemands, auxquels il consacre un chapitre de son ouvrage, mais ici son enthousiasme est altéré par l'effort qu'il fait pour comprendre. Plusieurs aspects de la *Critique de la raison pure* lui paraissent « ne devoir être adoptés qu'après un examen dont bien peu de personnes sont capables » ³. Comme les autres critiques, il reste assez vague ici et se borne à reproduire les opinions de M^{me} de Staël. La nature idéale de ces philosophies lui plaît: « Pourquoi ne pas traiter notre âme à son arrivée sur ce globe, comme un étranger sublime, qui ne sait rien des choses d'ici-bas, et a, pour ainsi dire, besoin de s'oublier elle-même, pour apprendre la vie terrestre et s'accoutumer aux images passagères dont elle se trouve momentanément environnée » ⁴. Mais au fond, Soumet se méfie de la métaphysique, trouvant qu'elle ne fait guère de progrès à travers les siècles: l'image que les partisans de Schelling se font de la divinité doit ressembler tout simplement au pan des anciens Egyptiens: « Ainsi quarante siècles se sont écoulés, dit-il, et l'homme n'a pu faire un pas vers ces régions mystérieuses auxquelles l'incompréhensible sert de barrière. Les tentatives des métaphysiciens ressemblent aux efforts du nageur qui pense remonter les eaux d'un fleuve;

1. Cette scène fait sur lui une impression profonde: plus tard, en 1823, il s'en souviendra dans sa tragédie *Elisabeth de France*. Voir. A Beffort: *Alexandre Soumet*, p. 18.

2. Soumet prend aussi la défense de Werner. Il profite de l'occasion d'un éloge qu'il fait de celui-ci pour esquisser un épisode d'un poème sur Attila, épisode qui devait se baser uniquement sur le merveilleux chrétien.

3. Soumet: *Les scrupules*, etc., p. 50.

4. *Ibid.*, p. 51. Ce passage fait penser au vers de Lamartine: « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux ». Il se peut même qu'il y ait ici une influence.

il déploie toutes ses forces contre le courant, mais il suffit de le regarder du rivage pour s'apercevoir qu'il ne s'avance pas » ¹.

En 1804, M^{me} de Staël s'était trouvée bien en peine de comprendre le transcendantalisme de Fichte et s'était vue obligée de se réfugier dans la plaisanterie devant le philosophe lui-même; l'attitude de Soumet, qui, en 1814, fait relativement peu de cas des philosophies allemandes considérées objectivement et dans le détail, est un phénomène assez caractéristique parmi ceux-là qui apprécieront le mieux la leçon d'idéalisme apportée par l'*Allemagne*. Son témoignage est un indice de plus que le détail de ces philosophies ne correspondait que très faiblement en France aux besoins esthétiques et moraux de l'époque: elles n'ont eu d'influence que comme des principes généraux d'idéalisme choisis et adaptés par M^{me} de Staël. Encore une fois, il ne s'agira pas au fond de Kant, ni de Fichte, ni de Schelling, mais bien de l'enthousiasme, de la philosophie de M^{me} de Staël elle-même et de la magie de sa pensée et de son style personnels.

L'aspect du livre *De l'Allemagne* pour lequel Soumet éprouve le plus de sympathie, c'est sans contredit le principe de l'enthousiasme: il discute avec un grand sérieux le chapitre *De l'amour dans le mariage* ²; il voit dans M^{me} de Staël surtout la Corinne du Capitole, le disciple de Jean-Jacques, entre tous les écrivains celui « qui possède au plus haut degré le génie des émotions » ³; pour lui, plutôt que partisan des philosophies allemandes, M^{me} de Staël est tout simplement l'adversaire des philosophies matérielles, sachant lutter avec son enthousiasme contre les réflexions positives de l'observation ⁴. Pour lui, l'enthousiasme est avant tout l'attribut du génie et l'importance de la place qu'il accorde au génie est très instructive: il signale avec insistance la terreur que ce don semble avoir toujours inspirée à M^{me} de Staël: « Le don du génie, sous quelque forme qu'il se manifeste lui inspire une invincible terreur; toutes les fois qu'elle

1. *Ibid.*, p. 53-55. Il y a des ressemblances frappantes entre ce passage et tout le poème de Lamartine intitulé *l'Homme*.

2. Soumet consacre tout un chapitre à ce sujet.

3. Soumet: *Les scrupules*, etc., p. 69.

4. *Ibid.*, p. 89, Cf. p. 83-84.

en parle, on croit entendre ce cri terrible: *Le Dieu, voilà le Dieu* » ¹. Déjà dans *Corinne*, M^{me} de Staël considère le génie comme une éternelle douleur: songeant au triste sort du Tasse, Corinne est accablée par la mélancolie de sa solitude; dans plusieurs passages de l'*Allemagne*, et notamment lorsqu'elle parle de Rousseau, M^{me} de Staël se montre très sensible à la solitude et aux souffrances auxquelles le génie est toujours exposé.

Le fait même que Soumet attache une si grande importance au génie et l'associe ainsi à l'enthousiasme est très significatif: son chapitre marque en quelque sorte une étape intermédiaire entre ce *Dieu en nous* qu'est l'enthousiasme du génie selon M^{me} de Staël ² et la gloire solitaire de « l'élu du Seigneur » dans le *Moïse* d'Alfred de Vigny. Il est probable que les idées de Vigny sur la mission du poète et la solitude du génie, si elles n'ont pas eu leur première inspiration uniquement dans *Corinne* et l'*Allemagne*, ont au moins été favorisées et fortifiées par la lecture de ces livres, et il se peut que son attention ait été dirigée de nouveau sur cette question du génie par la lecture des *Scruples* ou par ses relations personnelles avec Soumet. Lié intimement avec celui-ci, il n'a pas dû manquer de subir l'influence des idées de son ami sur le sort du génie; il ne pouvait guère ne pas connaître ce passage des *Scruples* dans lequel Soumet, proposant comme remède à la douleur du génie non la pitié mais l'admiration, fait dire à Jean-Jacques par « un jeune homme plein d'enthousiasme et de passions: « Sais-tu qui tu es pour oser te plaindre du sort. Sais-tu quel dessein l'Eternel a formé sur toi en te plaçant à une si grande distance des autres hommes, qui se ressemblent tous, et à qui toi seul ne ressembles pas? » ³. Ce passage eût facilement pu lui suggérer l'idée de son *Moïse*, mais en tout cas ce témoignage de Soumet en montre le motif au moins en germe et indique assez clairement l'atmosphère où devaient se développer les jeunes esprits romantiques. Ici encore le livre de Soumet a

1. *Ibid.*, p. 68.

2. *De l'Allemagne*, IV, 10.

3. Soumet: *Les scruples*, etc., p. 74.

une valeur toute spéciale, en ce qu'il contribue à préciser les étapes intermédiaires de quelques idées qui ne devaient pas tarder à fournir des inspirations précieuses au mouvement romantique.

Les *Scruples* de Soumet ont aussi une valeur plus immédiate: à la fin de 1814, lorsque la querelle, interrompue par la succession rapide des événements politiques, fait mine un instant de se calmer, les classiques, voyant M^{me} de Staël accusée d'un excès de timidité et de scrupules par son prétendu adversaire, ne reviennent pas de leur étonnement; voyant ce nouveau combattant entrer dans la lice, ils sont plus convaincus que jamais qu'il s'agit d'une conspiration ourdie par les puissances étrangères pour ravir à la France son hégémonie littéraire. Et voilà la polémique de nouveau rallumée! Les critiques qui voient dans le romantisme surtout un mouvement antifrançais sont ceux qui s'empressent les premiers de se charger des réfutations: le livre de Soumet a sans doute contribué à suggérer au *Nain jaune* l'idée du fameux traité de la confédération romantique: le *Journal des arts*, qui devient aussitôt le *Nain jaune*, y consacre en novembre 1814¹ un article anonyme, qui est suivi en janvier 1815² d'un second article publié dans le *Nain jaune*; en février 1815³, le critique classique Hoffman y consacre également deux articles dans le *Journal des Débats*, où il profite de l'occasion pour examiner de nouveau en détail les progrès et les causes de la querelle qui trouble le domaine de la littérature.

Dans tous ces articles, le livre de Soumet ne sert que de prétexte à des attaques dirigées principalement contre les adversaires plus dangereux, c'est-à-dire Auguste Schlegel et surtout M^{me} de Staël elle-même. La ligne d'attaque est partout la même: associer Soumet à M^{me} de Staël et à Schlegel et à une conspiration contre la France, tout en essayant de prouver que les innovations qu'ils veulent introduire dans la littérature ne sont que les principes anarchistes de la Révolution.

1. *Journal des arts*, le 20 novembre 1814, t. XIX, p. 220 et suiv.

2. *Nain jaune*, le 20 janvier 1815, t. I, p. 124.

3. *Journal des débats*, le 6 et le 8 février 1815. Cf. F.-B. Hoffman: *Œuvres*, t. VIII, p. 35-53, Paris, 1829, in-8°. Ces articles d'Hoffman ont sans doute eu quelque retentissement: en 1817, ils ont été publiés dans le *Spectateur français depuis la Restauration* (t. III, p. 318 et suiv.).

Hoffman vient de rendre compte du *Cours de littérature dramatique* de Schlegel: « Partout, dit-il, M. Schlegel laisse deviner ou exprime clairement l'intention et l'espoir de rabaisser notre gloire dramatique. Ce grand critique, fier de l'empire qu'il exerce sur les lecteurs de la Germanie, nous déclare une guerre à mort: il fait marcher contre nous comme auxiliaires, les Grecs, les Romains, les Italiens, les Anglais et les Espagnols » 1. Hoffman part du même point de vue dans sa critique du livre de Soumet et dans ses opinions sur l'*Allemagne* de M^{me} de Staël: « Ce n'est pas seulement en Allemagne, dit-il, que l'on conspire contre notre gloire littéraire » 2: en France même il y a un groupe d'écrivains qui font leur possible pour nuire aux intérêts des lettres françaises. A leur tête est Mme de Staël: « Confondant Bonaparte et la France dans ses ressentiments, dit le *Nain jaune*, elle appela au secours de son dépit et ceux qu'avait humiliés le triomphe de nos armées et ceux qu'irritait la prééminence dès longtemps reconnue et notre littérature. Pamphlétaires, journalistes, dramaturges, professeurs, écoliers, tout ce qui nous haïssait marchait sous ses bannières » 3.

Hoffman récuse avec indignation les attaques dirigées par Soumet contre la critique française: « Aux yeux de ces novateurs, dit-il, la critique est odieuse, l'ami des vrais principes est un pédant, et les admirateurs des immortels chefs-d'œuvre ne sont que de stupides fanatiques » 4. On approuve l'admiration qu'ont les Anglais pour les prétendus chefs-d'œuvre de Shakespeare et on veut faire taire la critique pendant que tout Paris est rempli de gens qui veulent ravir aux Français la liberté d'admirer les grands maîtres de leur propre littérature: « Semblables aux débauchés de Rome, qui désertaient le temple de la Vénus pudique, pour suivre les déesses Cotytto et Volupie, ils ne voient de génie que dans le mépris des principes et dans l'affranchissement de toute gêne, et dans les écarts d'une imagination déréglée. Ces nouveaux iconoclastes voudraient briser les statues des grands hommes dont la gloire les humilie » 5.

1. *Journal des Débats*, le 7 janvier 1815.

2. *Journal des Débats*, le 6 février 1815.

3. *Nain jaune*, le 30 janvier 1815.

4. *Journal des Débats*, le 6 février 1815.

5. *Ibid.*

Le *Nain jaune* et Hoffman s'attachent à prouver que le genre romantique n'est que le principe de la Révolution appliqué à la littérature. Dans sa critique du livre de Soumet, le *Nain jaune* résume la carrière politique et littéraire de M^{me} de Staël; il signale surtout le rôle qu'elle a joué pendant la Révolution et se plaît à voir en elle uniquement l'auteur des *Lettres sur Jean-Jacques Rousseau*. Profondément blessée, dit le critique, par la disgrâce de Necker, elle n'a jamais su pardonner à la France d'avoir méconnu le grand homme, et confondant sa haine contre la France avec sa haine contre Napoléon, elle n'a pas cessé depuis quinze ans de leur livrer une guerre acharnée¹. Le livre *De l'Allemagne* n'est qu'une attaque de plus: M^{me} de Staël cherche à gagner les suffrages de toute la canaille de la littérature pour « démolir le temple des Muses » et pour « briser les statues des Corneille et des Racine » en préconisant la noble indépendance romantique, qui n'est que le principe destructeur de la Révolution: « Les fruits amers qu'elle a produits dans le champ de la religion, et dans celui de la politique, l'ont un peu décréditée sous ces rapports, mais elle domine encore dans l'empire des lettres, et sous le nom séduisant de *genre romantique*, elle continue ses ravages, auxquels elle donne le titre de conquêtes »².

Puis ce sont des discussions sur les règles théâtrales, sur le devoir de la critique envers l'opinion, sur la prose poétique. On s'occupe surtout de la scène de la confession dans la *Marie Stuart* de Schiller. L'idée de représenter des rites chrétiens sur le théâtre profane soulève une indignation générale chez les classiques³: « Nous qui ne voyons dans la mythologie qu'un tissu de fables absurdes ou peu décentes, nous qui, dès l'enfance, sommes habitués à nous moquer du seigneur Jupiter et de son complaisant Mercure, pourrions-nous sans danger placer l'autel du vrai Dieu sur un théâtre tout païen, mêler les prédictions des prophètes aux oracles des sibylles, allier les ministères du christianisme aux bacchanales et aux saturnales, revêtir d'habits sacrés des comédiens tout profanes; et nous inspirerait-on un grand respect pour

1. *Nain jaune*, le 30 janvier 1815.

2. *Journal des débats*, le 8 février 1815.

3. Voir le *Journal des arts*, le 20 novembre 1814. Cf. *Journal des débats*, le 8 février 1814.

les ministres de la religion en nous montrant le cardinal Pasquin ou l'archevêque Mascarille? Si la police pouvait permettre la confession sur le théâtre, nous y verrions bientôt une parodie de la messe; d'autres auteurs y transporteraient le colloque de Poissy, ou la diète de Worms, et l'on finirait par faire danser le concile de Trente sur le théâtre de l'Opéra. Rapportons-nous-en donc à M^{me} de Staël qui, cette fois, n'a besoin que de bon sens pour rejeter une innovation où l'art dramatique ne gagnerait pas ce que la religion et les mœurs pourraient y perdre »¹. On ne saurait trop insister sur l'importance de cette question de la confession sur le théâtre comme exemple typique des objections que pouvaient soulever dans les milieux orthodoxes en France des pratiques considérées depuis longtemps comme admissibles et naturelles sur la scène allemande.

De plus, il y a ici un indice caractéristique d'un aspect de l'influence momentanée exercée par le livre de Soumet: ce qu'il y a de plus curieux et de plus significatif, c'est qu'en réfutant les arguments de Soumet, les critiques sont souvent obligés de se mettre du côté de M^{me} de Staël et de constater sa modération relative. On songe de nouveau aux opinions intransigeantes de Schlegel sur le romantisme et sur la littérature française, et à la lumière de ces opinions et de celles qui sont exposées dans le livre de Soumet, les vues de M^{me} de Staël ne peuvent manquer de paraître plus assagis et presque acceptables: « Quoique M^{me} de Staël sacrifie avec plaisir aux Muses romantiques, dit Hoffman, son culte est exempt de fanatisme et d'intolérance; elle reconnaît formellement la supériorité de nos grands écrivains, et tout le mérite de leurs chefs-d'œuvre. Elle voudrait bien faire admettre dans le temple, des poètes pour lesquels elle a plus d'inclination que d'admiration; mais elle n'a jamais prétendu que l'on dût abattre les statues des Corneille et des Racine, pour élever sur leurs débris celles des Caldéron, des Shakespeare et des Schiller ». Soumet attribue ces concessions à la timidité, mais Hoffman est loin de partager cet avis: « M^{me} de Staël a trop d'esprit, trop de raison, trop de goût jusque dans ses aberrations romantiques, pour ne pas admirer de bonne foi

1. *Journal des Débats*, le 8 février 1815.

ce qui est réellement et sera toujours admirable. Elle montre d'ailleurs trop d'indépendance de talent et d'opinion pour qu'on puisse supposer qu'elle s'abaisse jusqu'à feindre; il y aurait, ce me semble, de la mauvaise foi à soupçonner sa franchise, et c'est lui faire injure que d'attribuer à la crainte ce qui est le fruit de son discernement. Malgré les sophismes de l'anonyme, je regarde comme bien et duement (*sic*) concédé tout ce que M^{me} de Staël nous accorde, et j'aime mieux croire à l'excellence de son goût qu'à sa timidité » ¹.

Cependant, le *Nain jaune* est d'avis que M^{me} de Staël, en s'adressant à l'Allemagne, a pris une fausse route. Si elle s'acharne contre les règles, c'est que ses propres essais dans le genre de la tragédie ont tous échoué: « Le grand Condé ne pardonnait pas aux règles qui avaient fait faire une mauvaise tragédie à l'abbé d'Aubignac; madame de Staël n'aurait-elle pas la même raison de leur en vouloir? » Cette attitude envers les théories de M^{me} de Staël et envers le romantisme en général persiste assez longtemps. En tout cas, dit le *Nain jaune*, les efforts de M^{me} de Staël pour abolir les règles restent et resteront inutiles. Si elle a triomphé en matière de politique, la littérature a résisté à ses attaques; elle n'a obtenu qu'un demi-succès: « La statue de Napoléon est renversée; mais celle de Boileau est encore debout ». Ses théories, d'ailleurs, ne sont qu'un « heureux mélange du génie amphigourique de Sgarnarelle et de l'esprit raffiné de Trissotin; ses admirateurs ne sont que des Philaminte ». Dans le livre *De l'Allemagne*, il y a sans doute « de l'instruction, de l'originalité et quelques aperçus nouveaux; mais des paradoxes bizarres, une mauvaise foi évidente, une obscurité d'expression, un néologisme insoutenable, et enfin ce genre d'éloquence, ce *vague enchanteur* que les romantiques traitent de sublime, et que les personnes de bon sens nomment tout simplement galimatias » ².

Le *Nain jaune* est plutôt disposé à faire peu de cas des progrès accomplis par le romantisme à la fin de 1814; M^{me} de Staël a sans doute des partisans qui, comme Soumet, lui vouent une admiration aveugle, mais ils ne représentent aucun mouvement important et ne méritent pas une atten-

1. *Ibid.*, le 8 février 1815.

2. *Nain jaune*, le 30 janvier 1815.

tion sérieuse. Ils n'ont qu'à relire leur Horace, à n'admirer que ce qu'ils comprennent, et à reconnaître qu'ils peuvent peut-être « aspirer à des succès plus solides que les louanges d'un salon allemand ».

Hoffman, au contraire, s'il trouve que les partisans de M^{me} de Staël sont des extravagants et des fanatiques, s'il les croit ligüés contre la France, s'il ne voit dans le romantisme que les principes anarchiques de la Révolution, constate tout de même que le nouveau système fait des progrès rapides. Observant avec ironie la popularité du mélodrame et l'empressement avec lequel les Français courent en foule aux comédies pleureuses, aux tragédies anglaises et aux opéras comiques des boulevards, il se demande comment on peut les accuser d'être intolérants. Dans sa critique du *Cours de littérature dramatique*, Hoffman faisait observer que Schlegel pouvait déjà dire avec raison que la plupart des spectateurs s'inquiètent fort peu des unités et des règles : « En effet, disait-il, nous devenons tous les jours plus dignes de plaire à M. Schlegel; notre *perfectibilité* nous porte au genre romantique, et le goût pour le mélodrame est le précurseur de cette heureuse révolution. Que M. Schlegel ne désespère donc pas de faire des prosélytes : s'il cherche des amateurs de décorations, de processions, de spectres, de fantômes, de brigands et de cavernes, il s'en présentera, gardons-nous d'en douter » ¹. Dans son article sur les *Scruples*, il déclare aux romantiques : « Vous triompherez, j'en suis certain; les choses prennent une tournure qui vous promet les succès les plus brillants, vous êtes les plus nombreux, vous flattez la médiocrité présomptueuse, vous avez en audace ce qui vous manque en talent; qui pourrait vous résister? » A travers l'ironie d'Hoffman, il perce une inquiétude croissante : se rendant pleinement compte de l'importance du sujet traité dans les *Scruples*, il croit devoir prendre la chose au sérieux : « Les principes de l'anonyme, dit-il, sont assez dangereux, assez accrédités aujourd'hui pour m'obliger à une réfutation sérieuse ». Il se propose donc de rechercher les causes de cette révolution littéraire et d'établir la nature véritable de ses principes. A ce point de vue, sa critique est de toute

1. *Journal des Débats*, le 13 janvier 1815.

première importance, en ce qu'elle représente et a sans doute contribué à formuler des opinions qui persistent longtemps parmi les classiques.

Pour lui, le romantisme se réduit à un phénomène inévitable: tous les beaux siècles de la littérature sont suivis immédiatement du siècle du faux esprit et du mauvais goût; la littérature française, qui pendant le ^{xvii}^e et le ^{xviii}^e siècles a joui de sa belle période, ne saurait échapper à la règle générale. Non pas que la littérature ressemble nécessairement aux ouvrages de la nature, qui subissent une période de croissance, atteignent un point de perfection et une période de décadence: le dépérissement est ici plutôt une conséquence de l'ambition et de l'orgueil: « Dans les beaux siècles de la littérature, toutes les belles places se trouvent prises; des hommes de génie ont atteint dans presque tous les genres le point de supériorité que notre faiblesse nomme perfection. Les hommes d'esprit qui naissent ensuite, n'ont plus l'espoir de se placer au premier rang; ils sentent que quand même ils pourraient égaler leurs devanciers, l'autorité laisserait toujours à ceux-ci les honneurs de la prééminence. Dans le désespoir de faire mieux, on cherche au moins à faire autrement ». Aux nouvelles formes qu'on invente, on donne le nom de genres. C'est ainsi que le désespoir d'égaler Racine, Molière, Boileau, conduit à des tragédies « à spectacle, à décorations, à processions et remplies de coups de théâtre », aux comédies à la Dorat, aux drames et aux théories sur la prose poétique qui plaisent tant à Schlegel, à Soumet et à M^{me} de Staël. « Le genre romantique lui-même, dit Hoffman, genre collectif qui s'étend sur toutes les branches de la littérature, n'est-il pas la preuve des efforts que l'on fait chaque jour pour échapper à toute comparaison avec les chefs-d'œuvre qu'on désespère d'égaler ? » Dans la période actuelle, comme dans toutes les périodes de décadence, le résultat de ces efforts, c'est une multiplication des genres et une disette de bons ouvrages.

Donc, pour Hoffman, le romantisme, tout en étant fondamentalement mauvais, est inévitable; et c'est déjà une concession: la seule différence qu'il y ait entre son attitude et celle des partisans du romantisme, c'est que ceux-ci voient dans leurs doctrines la possibilité de toute une littérature nouvelle,

landis que lui les considère comme un délire momentané qui, sans rien produire qui vaille, fera nécessairement place tôt ou tard aux principes du bon goût. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'élève en France contre Boileau: il y a toujours eu des Colletet, des Fontenelle, des Diderot pour abandonner les bons préceptes et pour se jeter dans les excès stériles. Il en sera de même des romantiques: à la différence de l'école naturaliste du XVIII^e siècle, ils méprisent le naturel et s'abandonnent à l'ivresse d'une imagination délirante et aux rêveries de la philosophie kantienne; mais cet excès, ayant également ses origines dans la médiocrité, ne peut manquer de subir le même sort que les extravagances des siècles précédents.

Aucune concession sous le rapport de l'absolutisme du goût et des principes littéraires. Hoffman déclare que le goût est une affaire entièrement nationale: « En matière de goût, dit-il, une nation n'a pas le droit d'imposer des lois à une autre ». Poussé jusqu'à ses dernières conséquences, cet axiome impliquerait l'acceptation d'un des principes essentiels développés dans l'*Allemagne*, mais Hoffman ne paraît voir qu'un seul côté de la question: en faisant cette déclaration, il songe à Auguste Schlegel et aux autres « docteurs allemands qui veulent nous faire subir le joug du vandalisme ». L'ensemble de ses articles prouve assez que, comme Dus-sault, il s'en tient à l'opinion qu'en matière de goût et de littérature, la France est en avance sur toutes les autres nations dans la voie de la perfection.

Le livre de Soumet, s'il a été l'objet de beaucoup d'attaques, ne semble pas avoir trouvé de défenseurs dans la presse de 1815. Quoique le livre ait pu avoir un certain succès dans le grand public, les attentions se porteront plutôt directement sur l'*Allemagne*, de sorte qu'il exercera son influence la plus importante et la plus durable plutôt dans le cercle des connaissances personnelles de Soumet.

CHAPITRE V

L'ANNÉE 1815 : COMMENCEMENTS DE DIFFUSION

M^{me} de Staël, assez contente de la nouvelle situation où les événements l'ont placée depuis la chute de Napoléon et très attentive au succès de son nouvel ouvrage, écrit dans une lettre du 14 août 1814 à Pictet de Rochemont, que 1814 est « une année trop agitée pour qu'un livre soit jugé. Attendons la suivante », dit-elle ¹. En effet, c'est une année de passion, d'espoir et d'incertitude : classiques et romantiques attendent avec une inquiétude égale les nouvelles lois sur la liberté de la presse : « Si nous n'avons pas la liberté de la presse, il n'y aura plus ni talents ni émulation », dit M^{me} de Staël ². Dans l'intervalle, on profite de la confusion générale pour publier tout ce qui a été réprimé par la censure de l'Empire. Le nombre formidable de ces publications et le mouvement rapide des événements rendent très difficile de distinguer les opinions dominantes.

On a trop dit que l'accueil que reçut le livre *De l'Allemagne* en 1814 fut en général favorable et que son idéalisme fut immédiatement salué avec soulagement comme une révélation obscurément pressentie après la contrainte et l'aridité du matérialisme de l'Empire. A maintes reprises, M^{me} de Staël attaque cette contrainte et signale cette aridité dans l'*Allemagne*, mais là aussi, elle est en avance sur la plupart de ceux qui n'appartiennent pas à son milieu. On a trop cru les témoignages postérieurs des Cousin, des Quinet, des Michelet, des Lamartine, des Villemain et des Belmontet, qui tous, exagérant après coup le sensualisme de l'Empire inter-

1. Lettre tirée des *Archives de Pictet de Sergy* et citée par P. Kohler dans *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 426.

2. *Ibid.*

prêtent les états d'esprit de 1814 avec des opinions et des sentiments qui ne se sont répandus qu'une dizaine d'années plus tard.

L'ensemble des critiques qui ont parlé de l'*Allemagne* en 1814 nous porterait plutôt à croire que la majorité des opinions ont été défavorables, mais la critique, ce n'est pas le public: pendant un certain temps, le livre subit le même sort que le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel: les deux ouvrages, tout en soulevant les « glapissements de la meute journaliste », pour employer le mot de Schlegel lui-même¹, continuent d'être lus par le grand public. Le livre de M^{me} de Staël, dit Sismondi, « a un succès très général, et qu'il ne faut point juger d'après quelques attaques de journalistes; on le lit à Paris avec passion »². Schlegel lui-même fait peu de cas des journalistes: « Si mon livre a quelque valeur intrinsèque, dit-il, si j'y ai répondu d'avance aux futiles objections qu'on m'oppose il produira son effet avec le temps. En attendant, il se lit »³. Comme Schlegel, M^{me} de Staël semble attacher peu d'importance aux objections qu'on lui fait dans les journaux: elle ne se donne pas la peine d'y répondre. Elle se rend compte que l'essentiel, c'est de gagner le grand public. A cet égard, elle a lieu d'être assez contente: le livre continue d'avoir un succès de librairie formidable: les éditions succèdent aux éditions⁴.

En 1815, cependant, le romantisme reste pour la plupart des gens le mélodrame, tentative, née de l'impuissance, pour s'affranchir des règles fondamentales de la vraie tragédie, un style amphigourique et vaporeux, et surtout le désir de priver la littérature française d'une hégémonie consacrée par le temps. A côté de la polémique sur la scène de l'absolution dans *Marie Stuart*, il y a d'interminables discussions sur la question de l'amour et du divorce. On a assez généralement, mais d'une façon très vague, le sentiment qu'il y a peut-être après tout une grande leçon de moralité dans la vie et les mœurs des Allemands. Il y a également des traces

1. G. Faure: *Mélanges d'histoire littéraire*, t. I, Genève, 1856, S. à F., le 4 février 1815, p. LXXVI.

2. Saint-René Taillandier: *Lettres inédites à M^{me} la Comtesse d'Albany*, Sismondi à la comtesse, le 26 juin 1814.

3. G. Faure: *Mélanges*, etc., p. LXXVI.

4. Sans compter les éditions anglaises, allemandes, suisses et italiennes, on voit paraître à Paris entre 1814 et 1820 cinq éditions de l'ouvrage.

du sentiment naissant d'un certain manque dans la littérature française, mais la plupart de ceux qui ont ce sentiment ne dépassent pas le point de vue de Marcel de Serres, qui pense que les systèmes littéraires des deux pays sont fondamentalement inconciliables, mais que les Français devraient au moins mieux connaître la littérature allemande.

Dès la chute de Napoléon, M^{me} de Staël s'était hâtée de faire publier *l'Allemagne* à Genève¹, et en Suisse, aussi bien qu'en France, le livre a rencontré un succès phénoménal: il a inspiré à beaucoup de gens le désir de mieux connaître la littérature allemande; au point de vue du cosmopolitisme, il a vivement enthousiasmé le jeune groupe des amis de Stapfer. En attendant que ceux-ci commencent en 1816 la publication de la *Bibliothèque universelle*, destinée à continuer en Suisse et même en France la tâche entamée par l'ouvrage de M^{me} de Staël, prendre des leçons d'allemand devient un passe-temps très à la mode dans les salons et dans le grand monde de Genève. L'influence exercée par M^{me} de Staël sur le public de Genève est assez intéressante. Selon le témoignage d'un Suisse, rapporté par Charlotte de Schiller, la nature passionnée de M^{me} de Staël est tout aussi incompréhensible pour les Suisses que celle de lord Byron pour les Anglais². Toutefois, dans un cercle assez étendu, le retour même de M^{me} de Staël après son premier voyage en Allemagne fit une espèce de révolution dans les opinions des Genevois sur la littérature allemande³, et cette tendance reçoit une nouvelle impulsion lors de la publication de *l'Allemagne*. Les Suisses commencent à devenir vraiment germanisés⁴, et cette tendance fera sentir une répercussion importante dans la fortune du germanisme en France.

La publication du livre *De l'Allemagne* a donné immédiatement en France une impulsion nouvelle à la traduction d'ouvrages allemands. Celui qui a profité le plus de ce nouveau mouvement, c'est encore Schiller. Alexandre Soumet

1. Cf. P. Kohler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 628.

2. Voir H. Düntzer: *Briefe von Schillers Gattin an einen vertrauten Freund*, Leipzig, 1856, in-8°, p. 352, Charlotte de Schiller à L. Knebel, le 28 février 1818.

3. Voir K. V. von Bonstetten: *Briefe an Friederike Brun*, p. 222.

4. Voir *Ibid.*, p. 90. Cf. Bonstetten: *Briefe an Matthiesson*, p. 49. Cf. Kohler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 628.

publie à la fin de ses *Scrupules littéraires* de M^{me} de Staël deux élégies de Schiller traduites en vers : l'*Epouse du matelot* et la *Nuit de Noël*¹. Ces deux traductions ont joui pendant quelque temps d'une certaine popularité. A cet égard aussi le livre *De l'Allemagne* marque le commencement d'une nouvelle étape dans la réputation de Schiller en France. Un certain Michel Berr publie dans le *Mercur* étranger et aussi en brochure une traduction en prose de deux odes de Schiller intitulées *Résignation* et *A l'entrée du dix-neuvième siècle* et les fait accompagner d'un commentaire assez significatif. Schiller n'est connu en France, dit Berr, que comme auteur dramatique de génie et comme historien philosophe : « Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, dans un recueil de poésies lyriques, il semble avoir épuisé toutes les sources pathétiques et sublimes du sentiment, de l'imagination et de l'harmonie, et c'est sous ce rapport qu'il importerait de le mieux faire connaître. Dans un moment où le bienfait de la paix fait tomber les barrières qui séparaient les peuples les uns des autres, lorsqu'une femme qui n'a pas moins prouvé la pénétration de son génie que la sublimité de son talent fait connaître avec une profondeur admirable les vraies beautés de la littérature allemande, dans un ouvrage qu'il sera plus facile de critiquer superficiellement que d'apprécier en l'étudiant; j'ai pensé que la traduction de deux morceaux célèbres du premier poète de l'Allemagne serait lue avec quelque intérêt par les amis des lettres »². Ainsi le livre *De l'Allemagne* contribue à fonder en France la réputation de Schiller comme poète lyrique.

Dès 1815, l'ouvrage donne l'impulsion dans certains milieux à une espèce de dilettantisme cosmopolite, et d'autre part, il a une influence immédiate sur le nombre, le choix et l'étendue des traductions françaises d'auteurs allemands. A partir de ce moment, les traducteurs se laisseront guider dans leur choix presque entièrement par les jugements de M^{me} de Staël. Ses préférences détermineront bien des fortunes.

1. Soumet : *Les Scrupules*, etc., p. 90-104. « Schiller et quelques autres poètes dramatiques de l'Allemagne ont laissé des odes et des élégies que nous devrions nous essayer à traduire » (p. 99).

2. Michel Berr : *Traduction de deux odes de Schiller*, Extrait du *Mercur étranger*, N° XVI, Paris, 1814, 8 pages, in-8°.

Cependant, dans tout le premier accueil, les témoignages d'un enthousiasme exalté et spontané, qui, nés d'une parfaite sympathie de sentiments et de sensibilité, ne manqueront pas quelques années plus tard, sont rares à un degré qui surprend. C'est qu'en 1815, M^{me} de Staël est toujours en avance de plusieurs années sur ceux-là même qui se montreront par la suite ses partisans les plus dévoués. Ceux qui formeront plus tard la véritable école romantique et auxquels M^{me} de Staël appartient par le sentiment, sont encore trop jeunes: leurs témoignages manquent presque entièrement. Pour beaucoup de ceux qui ont eu le plus d'enthousiasme pour *Corinne*, le livre *De l'Allemagne* est une déception. En 1809, Alphonse de Lamartine achevait avec ravissement la lecture de *Corinne*: « Je viens de lire *Corinne* de M^{me} de Staël, écrivait-il à son ami Aymon de Virieu: tous mes beaux sentiments, nobles, désintéressés, ardents pour la gloire, purs, naturels, élevés, se sont réveillés à cette lecture. Me voilà défenseur de cette femme pour laquelle je n'avais qu'un profond mépris » 1. Il la défend avec enthousiasme dans les salons qu'il fréquente, et la lecture de *Corinne* lui inspire dès 1810 une grande impatience de lire le nouveau livre de M^{me} de Staël 2. En 1814, cependant, ce même Lamartine, celui des romantiques qui est le disciple par excellence du livre *De l'Allemagne*, en est d'abord déçu: « Je lis à l'instant, écrit-il à Virieu, l'ouvrage de M^{me} de Staël sur l'*Allemagne*, Je commence à regretter mon argent, quoique cela me paraisse écrit d'un style assez masculin, mais un peu trop à la Dacier » 3. Ce témoignage de Lamartine caractérise assez exactement une attitude qui est très répandue pendant les années 1814 et 1815.

Cependant, malgré cette froideur de la part de ceux qui seront plus tard les véritables romantiques, le livre de M^{me} de Staël continue tout de même de trouver des défenseurs et des adversaires ardents: la querelle entre les classiques et les romantiques ne s'apaisera pas un seul instant pendant

1. A. de Lamartine: *Correspondance*, Paris, 1873, in-8, t. I, p. 122, L. à V., le 1^{er} juin 1809. Cf. L. à V., le 10 juin 1809.

2. *Ibid.*, L. à V., le 10 août 1810.

3. *Ibid.*, L. à V., le 16 mai 1814. Cf. Cours de Paul Hazard: *Les influences étrangères sur Lamartine*; *Revue des cours et conférences*, décembre 1921-mars 1922, p. 515.

l'année 1815. L'Allemagne est devenue l'objet principal de la discussion: elle a ses partisans et ses détracteurs également partagés. La querelle gagne les académies. Népomucène Lemercier, littérateur énigmatique et oublié, favorisant l'indépendance et l'innovation dans la pratique et recommandant depuis plusieurs années dans ses cours de littérature une entière soumission aux lois d'Aristote¹, attaque avec véhémence la littérature allemande dans le brillant discours d'ouverture de son cours de poésie épique à l'Athénée royal de Paris².

C'est le moment où le romantisme paraît plus que jamais être un mouvement dirigé contre la France. En 1815, on commence à se rendre compte vaguement en France que l'Allemagne s'est réveillée. En 1813, les événements avaient montré à M^{me} de Staël qu'elle s'était trompée sur l'esprit public des Allemands et elle avait voulu rectifier son erreur dans la *Préface*. Quelques-unes des protestations soulevées par son livre en Allemagne, protestations que la *Préface* n'avait pas réussi à calmer, ont dû arriver jusqu'à elle. Quoi qu'il soit, en 1815, elle est plus convaincue que jamais de l'insuffisance de son ouvrage sur ce point: apprenant que son ami Pictet de Sergy part pour l'Allemagne, elle le félicite avec envie: « Je n'ai vu l'Allemagne que couchée, dit-elle, vous la verrez debout »³. Elle lui conseille de rapporter avec lui beaucoup de renseignements et elle songe un instant à écrire avec la collaboration de son ami « un quatrième volume de l'*Allemagne* ». Elle n'a pas exécuté son projet, mais il faut croire qu'en tout cas, elle n'aurait pas modifié le ton des trois premiers volumes: « Quel intérêt, dit-elle à Pictet de Sergy, vous inspirera la vue de ces jeunes héros qui, ayant abandonné leurs études pour délivrer leur pays, sont revenus s'asseoir sur les bancs qu'ils avaient quittés et rouvrir leurs livres à la page où ils les avaient fermés »⁴. M^{me} de Staël n'est pas seule d'ailleurs à se rendre compte de ce réveil de l'Allemagne et il y a beaucoup de gens qui n'envi-

1. Voir Durozoir, article sur N. Lemercier, *Biographie universelle*, t. XXIV, p. 77.

2. Voir N. Lemercier: *Cours analytique de littérature générale*, Paris, 1817, 4 vol., in-8°. Cf. *Mercure étranger*, 1815, t. IV, p. 150.

3. Cité par P. Kohler dans M^{me} de Staël et la Suisse, p. 378.

4. *Ibid.*

sagent pas la chose au même point de vue qu'elle. Marcel de Serres, dans son *Voyage en Autriche*, écrit en 1811, avait signalé le réveil prochain de l'Allemagne. Il pense que le reproche qu'on a fait aux Allemands de manquer d'unité et d'esprit national est exagéré; jusqu'ici les Allemands, n'étant pas réunis sous le même chef, ne pouvaient pas aspirer à l'unité des autres nations de l'Europe. « Cependant, dit-il, de trop grands maux pèsent sur cette contrée pour ne point faire présumer que cette nation sentira qu'elle ne peut avoir de la force que dans son union. Ainsi l'époque n'est sûrement pas éloignée où elle abandonnera des rivalités particulières pour ne plus penser qu'à la cause commune. Les hommes de lettres du Nord de l'Allemagne disposent les esprits vers ce grand changement. Leurs écrits, lus par toutes les classes, exercent une influence qu'on ne soupçonne pas encore en France »¹. Cet ouvrage de Serres paraît en 1814, lorsque la libération de l'Allemagne est un fait accompli, lorsqu'une véritable tempête de germanisme xénophobe est déclenchée de l'autre côté du Rhin. En avril 1815, Millin cite ce passage dans un article du *Magasin encyclopédique*². C'est ainsi que des nouvelles des activités des germanomanes prussiens, qui comptent plusieurs poètes de l'école romantique, commencent lentement à s'infiltrer en France. Les journaux et les périodiques publient un flot d'articles sur l'état de la politique en Allemagne. Le résultat de ces enquêtes ne peut guère favoriser le germanisme en France: le *Constitutionnel*, rendant compte de la tragédie *Démétrius* de Delrieu, reprend l'idée que le romantisme est une confédération née de l'éclat des victoires et des conquêtes françaises en Allemagne et destinée à mettre fin à la prépondérance française sur le théâtre: « Tandis que les puissances de l'Europe commençaient à s'entendre pour mettre un terme aux progrès de la domination française, et pour la faire rentrer dans ses anciennes limites; tandis que la rapidité de nos conquêtes, et l'éclat de nos victoires, réunissaient tous les peuples dans les mêmes sentiments de jalousie et d'inimitié, il se formait en Allemagne une coalition, d'une espèce nouvelle contre notre prépondérance littéraire, et surtout contre la supériorité de notre théâtre, qui, depuis longtemps, n'était pas contestée. Il

1. Marcel de Serres: *Voyage en Autriche*, t. IV, p. 157-158.

2. *Magasin encyclopédique*, 1815, t. II, p. 472-473.

fut convenu entre les chefs de la ligue d'attaquer le système dramatique, adopté par les maîtres de la scène française, de renverser leurs statues, de détruire leur renommée et de partager les débris de leur gloire entre Shakespeare et Caldéron, l'orgueil de l'Angleterre et de l'Espagne » ¹. De nouveau, M^{me} de Staël est associée aux efforts de Guillaume Schlegel dans ce sens. Le *Nain jaune*, qui continue de paraître jusqu'en juillet 1815, prend l'Allemagne et le livre de M^{me} de Staël comme les principaux objets de sa satire. Ce périodique semble incorporer exactement l'esprit de persiflage qui est partout dans l'*Allemagne* l'objet de la censure de M^{me} de Staël. L'arme du ridicule est la plus puissante en France, dit celle-ci: le *Nain jaune* entend en profiter: il publie des notices burlesques sur les mœurs des Allemands; il ne cesse de ridiculiser le penchant de M^{me} de Staël pour l'enthousiasme. A travers toutes ces attaques, on voit percer une grande inquiétude sur une Allemagne qui, guérie des longues années d'oppression, échangerait un âge d'or contre un âge de fer: M^{me} de Staël, Constant et Schlegel sont ligüés ensemble pour prouver « que Racine est un mauvais poète, et que Molière n'a pas le sens commun » ². Pour le *Nain jaune*, être romantique, c'est un véritable crime: Mlle Georges et Mlle Petit ont mal joué le rôle de Phèdre au Théâtre-Français: « Ces deux demoiselles, dit le *Nain jaune*, ne sont pas moins coupables que madame de Staël, des progrès de la littérature romantique » ³.

Proscrit en juillet 1815, le *Nain jaune* s'en ira à Bruxelles, où il continuera de paraître depuis mars jusqu'en novembre 1816, sous le nom du *Nain jaune réfugié*. Là, il poursuivra ses attaques dans le même sens: chaque livraison contient des allusions satiriques à l'enthousiasme qui se confond avec la métaphysique du kantisme et les égarements et l'obscurité de la prose sublime; M^{me} de Staël se voit à côté de Chateaubriand, caricaturé sous le nom du chevalier de Bicoqueterne, dans l'ordre de l'Eteignoir. Dans un poème supposé du chevalier de Bicoqueterne on fait la caricature de M^{me} de Staël: elle y figure comme la sibylle des ténèbres, qui, assise sur

1. *Constitutionnel*, le 2 novembre 1815.

2. *Nain jaune*, le 28 février 1815.

3. *Ibid.*, le 10 janvier 1815.

son trépied, les cheveux en désordre et l'œil égaré, « débite, au milieu d'un cercle de statues qu'elle prend pour des interlocuteurs, un éternel monologue qu'elle prend pour une conversation; torrent de paroles, assemblage bizarre de lumière et de ténèbres, de sagesse et d'extravagances, de poésie et de métaphysique, où tout le galimatias de *Kant* est allié à tout le galimatias de *Corinne* »¹. Ces attaques dirigées plutôt contre la personne de M^{me} de Staël et ces reproches d'obscurité représentent une image qui domine toujours dans les esprits, et qui, subsistant longtemps, aura une influence considérable sur la fortune de l'*Allemagne*.

Vers la fin de 1815, les esprits les plus conservateurs même sont obligés de constater avec regret qu'un certain genre vague et extravagant, que l'on confond avec le romantisme et que l'on attribue au groupe de M^{me} de Staël, commence à faire des progrès considérables en France. En partie à cause de la nature du livre même de M^{me} de Staël et en partie à cause des critiques inquiètes dont il a été l'objet, la plupart des gens sont inévitablement amenés à identifier ce romantisme avec les associations mystérieuses de la franc-maçonnerie et l'extravagance d'une jeunesse allemande à l'esprit subtil et aux mœurs soldatesques, pénétrée d'une grande admiration pour le moyen âge et les légendes du XIII^e siècle, et rêvant jusqu'au dernier d'être les héros d'une pièce de Schiller. Pour les esprits conservateurs de 1815, ce romantisme est devenu l'expression littéraire et philosophique d'une classe allemande qui n'est qu'un « chaos sentimental et philosophique qui se compose de mysticisme, de métaphysique, de rêverie et de mélodrame. L'affectation des mœurs farouches y est appelée nature; la subtilité sur le juste et l'injuste, raisonnement; l'indiscipline, chevalerie; le mépris des lois, liberté; la haine des autres peuples, patriotisme »². On frémit à l'idée des conséquences de l'introduction d'une telle doctrine en France. « Le mépris des lois, la liberté »! On croit, et on croira longtemps que, pour être romantique et pour plaire à Schlegel et à M^{me} de Staël, une pièce n'a qu'à être écrite sans unités et sans règles³. Dans le *Démétrius* de Del-

1. *Nain jaune réfugié*, t. II.

2. *Mercure de France*, octobre 1815, t. LXIV, p. 291.

3. Cf. la *Quotidienne*, le 20 septembre 1815.

rieu, il y a « des voyages, des cachots, un combat singulier, un assassinat, un déguisement, voilà de quoi faire frissonner de plaisir MM. Schlegel et Simonde de Sismondi »¹. Puisque l'unique loi est l'absence de lois, c'est une pièce d'un romantisme relevé.

De telles opinions, qui ne voient dans le romantisme aucun souci de la forme, sont entièrement justifiées par le nombre de productions médiocres ou mauvaises qui ont paru sous les bannières du romantisme pendant les premières années de la Restauration. On reprochera maintes fois au livre *De l'Allemagne* de n'être qu'un livre de théorie et de ne pas offrir d'exemples des théories qu'il propose. C'est en partie à cause du manque d'exemples que le romantisme met si longtemps à s'établir dans la faveur du public². Certes, les romans romantiques ne manquent pas en 1815, mais il faudra aussi des succès dramatiques: ce n'est qu'après 1820, avec la représentation des pièces de Lebrun, que le romantisme remportera les premières victoires véritables qui lui assureront une estime tant soit peu solide. Avant cette date, il est généralement censé n'avoir que la valeur un peu précaire d'un sujet de polémique et, par conséquent, il n'inspire que peu de confiance à des gens qui, pleinement conscients de la stérilité du pseudo-classicisme, ne demandent que des exemples pour embrasser les principes de la nouvelle école.

En 1815, la querelle sur le romantisme commence à ne pas s'engager qu'autour du groupe immédiat de M^{me} de Staël: désormais on confondra dans la lutte, sous le nom de romantiques, des personnes pour lesquelles M^{me} de Staël aurait eu peu de sympathie. En tout cas, les polémistes en appellent infailliblement au livre *De l'Allemagne*, pour le blâmer ou pour le préconiser: c'est ainsi qu'il s'insinue dans les esprits et que ses principales théories deviennent familières à un grand public.

C'est surtout comme œuvre de cosmopolitisme que l'*Allemagne* jouit d'une grande admiration en France en 1815:

1. *Constitutionnel*, le 2 novembre 1815.

2. Cf. *Ibid.*, le 23 juin 1816, article sur *Adolphe*. « Mais ce nouveau genre est si commode pour les jeunes gens qui ont quelque imagination et une instruction peu solide, qu'on ne saurait trop les écarter d'une carrière où ils ne peuvent obtenir que des succès éphémères ». Cf. Loménie: *Galerie des contemporains illustres*, Paris, 1842, in-8°, t. IV, article sur A.-G. Schlegel, p. 8.

« L'histoire se rappellera avec un faible intérêt, dit le *Mercur* étranger, les vicissitudes politiques et militaires qui, tour à tour, précipitèrent en-deçà ou au delà des Alpes et du Rhin, les enfants des Gaules et de la Germanie; mais tant que le flambeau sacré des lettres et des arts brillera au sein de la culture et de la civilisation européenne, l'ouvrage de la célèbre fille de Necker fera l'honneur des deux peuples les plus éclairés de l'Europe. Dans ses excellents ouvrages, elle a su pour la première fois, réunir les prestiges de l'imagination, la mélancolie du sentiment et les richesses de la science; réconcilier les profondeurs scrutatrices de la philosophie avec les charmes consolants ou les terreurs salutaires d'une croyance éclairée, et frapper l'imagination par le contraste des impressions diverses d'un génie dont l'humanité s'honore, et d'une humilité religieuse si bien convenable à sa triste fragilité » ¹. M^{me} de Staël jouit ainsi de l'estime sans réserves de ceux qui, comme les rédacteurs du *Mercur* étranger, sont partisans du cosmopolitisme et d'une fusion heureuse des valeurs galliques et germaniques en matière de littérature et de philosophie. L'auteur de cet article tient à voir adopter en France un juste milieu entre l'arrogance et l'humilité à l'égard de la littérature étrangère. Il propose au *Mercur* étranger de rendre hommage au livre *De l'Allemagne* comme « témoignage de la gloire littéraire d'une nation voisine » en publiant la traduction de quelques critiques dont il a été l'objet dans la *Revue d'Edimbourg*. Les rédacteurs du *Mercur* étranger, dont la publication est suspendue en 1816, regrettent de ne pas pouvoir publier en entier ces critiques. Ils en donnent deux ² et se proposent de publier le reste en brochure, avec une préface et des notes « propres à faire connaître avec plus de détails, l'état actuel de la littérature et de la philosophie en Allemagne » ³. Cette brochure serait une espèce de complément au livre de M^{me} de Staël.

Ce projet, qui n'a pas abouti, est assez intéressant, cependant, comme indice de l'influence qu'a déjà eue le livre *De l'Allemagne*: le nombre augmente de ceux qui sont persuadés qu'il y a une grande mine à exploiter surtout dans la philo-

1. *Mercur* étranger, 1815, t. IV, p. 149.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 151-163 et p. 247-266.

3. *Ibid.*, t. IV, p. 266.

sophie allemande; des curiosités sont éveillées: on est près de ne se contenter plus des renseignements apportés par M^{me} de Staël, ou du moins on voit la possibilité de les compléter. Pour la France d'avant 1816, c'est un progrès énorme.

Quoiqu'en 1815 on n'ait pas une idée bien positive de la philosophie allemande en France, à cause du manque de traductions¹, c'est surtout dans ce domaine que l'*Allemagne* ne restera pas sans effets immédiats: les premiers germes de cette influence ont dû être déjà semés dans le cercle philosophique qui se réunissait autour de Maine de Biran et qui comptait parmi ses membres Gérando, Stapfer, Guizot, Cousin, Ampère. Le livre a dû faire les frais d'un bon nombre de leurs discussions et chez certains de ces jeunes philosophes il fit une impression durable. Maine de Biran lui-même, dans son développement vers le mysticisme a dû être de bonne heure influencé par le livre de M^{me} de Staël: déjà en 1815, il en fait mention avec approbation².

C'est sans doute également à cause du grand éclat que M^{me} de Staël vient de jeter sur la philosophie allemande que la *Biographie universelle* de Michaud publie en 1815 un article assez détaillé sur Fichte³. A cette époque, les réputations particulières des philosophes allemands en France dépendent presque entièrement de l'opinion qu'en a eue M^{me} de Staël. Eyriès, l'auteur de l'article, tout en ne se montrant pas en somme très épris de son sujet, puise la plupart de ses vues dans l'*Allemagne* et termine son article par la citation de ce passage où M^{me} de Staël déclare avec tant soit peu d'ironie que la métaphysique est de la plus grande utilité comme gymnastique de l'esprit et qu'un des plus grands avantages de la doctrine de Fichte, c'est qu'elle offre « un exercice de la pensée tellement fort et subtil en même temps, que celui qui a bien compris ce système, dût-il ne pas l'adopter, aurait acquis une puissance d'attention et une sagacité d'analyse qu'il pourrait ensuite appliquer en se jouant à tout autre genre d'étude »⁴. Féletz lui-même, quoique hostile à toute

1. Cf. le *Constitutionnel*, le 9 août 1816, article sur l'*Histoire de la philosophie moderne de Buhle*, traduite par Jourdan.

2. M. Vallois: *La Formation de l'influence kantienne en France*, p. 246.

3. Voir la *Biographie universelle*. Paris, 1856, t. XIV, p. 86-90.

4. De l'*Allemagne*, III, 7.

tendance romantique, est curieux, depuis la publication de l'*Allemagne*, de mieux connaître les philosophies allemandes; rendant compte dans le *Journal des Débats* de l'article sur Fichte, c'est également dans l'*Allemagne* qu'il puise ses renseignements ¹.

Ces exemples sont très caractéristiques de l'état des choses en 1815. C'est le moment où l'on commence à voir se multiplier les citations et les souvenirs de l'*Allemagne*. Le public n'a pas besoin de consulter le livre lui-même pour connaître les maximes et les théories les plus saillantes qu'il renferme: il peut les voir éparpillées partout, à tort et à travers, dans la presse contemporaine. Que ce soit le *Journal des Débats* ou le *Mercur de France*, qu'on parle de la conversation ou du mariage, de la littérature ou de la philosophie, on invoque invariablement les opinions de M^{me} de Staël. Ce n'est que lorsqu'on feuillette les journaux et les périodiques de 1815 à 1820 que l'on se rend compte de l'étendue de cette dissémination et de l'influence inaperçue qu'a dû avoir un ouvrage ainsi sans cesse rappelé au souvenir du public.

« J'ai entendu des rapports si variés sur M^{me} de Staël, écrivait Henri Meister à Goethe en décembre 1803 lorsque celle-ci séjournait à Weimar, qu'il m'est impossible de me la représenter distinctement » ². Avec M^{me} de Staël il en fut toujours ainsi: sa grandeur consiste en grande partie à avoir toujours provoqué des opinions passionnément contradictoires sur son compte. Il en est de même de ses ouvrages, et notamment du livre *De l'Allemagne*. Ce phénomène est en partie attribuable à la personnalité embarrassante de M^{me} de Staël, personnalité composée d'une combinaison étrange d'éléments masculins et féminins et à sa réputation fermement établie depuis bien des années de rare génie et de femme-prodige. « Son esprit est d'un troisième genre », disait Seroux d'Agincourt dans une lettre à la comtesse d'Albany, avec celui de Mlle de Lespinasse et de M^{me} du Deffand ³. On n'était pas tenu d'en croire Mercier lorsqu'il disait que Boileau avait perdu la poésie française, mais quand il s'agit de M^{me} de

1. *Journal des Débats*, le 10 octobre 1815.

2. *Goethes Briefwechsel mit Heinrich Meyer: Schriften der Goethe-Gesellschaft*, t. XXXIV, Weimar, 1919, t. II, p. 158, M. à G. (21 décembre 1803).

3. Pélissier: *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, S. d'A. à la comtesse, le 27 juillet 1814.

Staël, il en est autrement: « Lorsqu'un paradoxe, même ridicule est anobli par un tel suffrage on ne peut plus le condamner sans examen » ¹. Beaucoup de gens partent de ce point de vue: « Il y a dans tout ce qu'écrivait Madame de Staël, dit-on dans la *Quotidienne* peu après la publication de l'*Allemagne*, un tel mélange de beautés et de défauts qu'on ne peut se passer de la lire, de la critiquer et de la louer. Comme un autre grand écrivain, elle a le rare privilège d'un très beau talent, qui dédaigne l'art plus qu'il ne l'ignore, et dont les succès sont trop éclatants pour n'être point attaqués par une sage critique, du moins sous le rapport du goût » ².

Quoi qu'il en soit, la caractéristique dominante de toute cette première période de l'accueil accordé au livre *De l'Allemagne* en France, ce n'est pas une modification immédiate de la pensée française (la période est beaucoup trop courte) ni une salutation générale des principes de M^{me} de Staël comme la révélation d'un nouvel univers, ce sont les discussions interminables que l'ouvrage a pu attiser et aviver. La période est toute de fermentation: au fond, les vieilles doctrines chancelent, mais les doctrines nouvelles n'ont pas encore eu le temps de se dessiner distinctement ni de prendre une direction définitive. Ce qui est certain, c'est que dans les classes cultivées, en ce qui concerne l'*Allemagne*, il n'y a guère d'indifférents, même parmi les classiques: on s' imagine les lecteurs de 1815 barbouillant avec indignation leurs exemplaires de notes marginales ou interlinéaires, dénonçant le pathos, le galimatias du livre et la partialité de M^{me} de Staël pour les Allemands ³. Et encore, ce n'est pas le sentiment national qui explique toutes les indignations: le livre touche de trop près aux intérêts et aux sentiments moraux de tous ceux qui pensent, pour qu'ils songent à le passer sous silence ou pour qu'ils le lisent sans réactions violentes. De cet état de choses il s'ensuit qu'il n'y a pas non plus de jugements objectifs. Le témoignage de Marcel de Serres est capital: « Au milieu des jugements divers qu'un pareil livre a excités, il est facile de s'apercevoir que les uns l'ont jugé

1. *Journal de Paris*, le 3 juillet 1814.

2. *Quotidienne*, le 20 septembre 1814. *Lettre de sir Tristan Spleen à lady Baronne de Staël, sur son Traité du Suicide*.

3. Voir L. Pingaud: *M^{me} de Staël et le duc de Rovigo*; *Revue de Paris*, décembre 1903, t. IV, p. 733.

en pensant moins à l'ouvrage qu'à eux-mêmes, et ont plus cherché à faire valoir toute la dialectique de leur esprit, qu'à nous en donner une idée exacte. Les autres l'ont jugé avec sentiment, et ont cru y trouver un ami de plus, qui leur dévoilait une infinité d'affections qu'ils avaient mille fois éprouvées sans chercher à s'en rendre compte »¹. Avec cette subjectivité des jugements, les discussions dépasseront de beaucoup, même dès 1816, les doctrines de M^{me} de Staël, ou du moins s'en éloigneront considérablement. Dans ces conditions, en ce qui concerne la polémique, peu importe que le livre soit une image fidèle de l'Allemagne: des deux côtés, les critiques falsifient invariablement faits et théories, de sorte que, la discussion engagée, il ne peut plus s'agir de la véritable Allemagne, mais des désirs subjectifs et des théories personnelles des deux partis.

Cette qualité catalytique qui fait mûrir les disputes caractérise le mieux la première influence du livre *De l'Allemagne*. Une fois de telles discussions entamées, les choses ne peuvent plus rester où elles sont. Quand même il n'y aurait pas de résultats positifs pendant cette période, c'est une étape dans le mouvement romantique qui tire son intérêt des résistances qu'il rencontre et qu'on ne doit nullement négliger.

1. *Mercur de France*, juin 1814, t. LIX, p. 428.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

M^{me} DE STAEL DEVANT LA CRITIQUE ALLEMANDE : LES PREMIERS CONTACTS

Le livre de M^{me} de Staël *De l'Allemagne* a fait dès sa publication tout autant de scandale en Allemagne qu'en France. Il y est attendu avec la même impatience et la même curiosité. L'éclat des voyages à Weimar, à Berlin, à Vienne, de l'illustre ennemie de Napoléon, le nombre des amitiés durables qu'elle a fondées, le nombre des connaissances qu'elle a faites au cours de ces voyages, tout cela n'a fait qu'augmenter une réputation déjà considérable. Avant 1803, M^{me} de Staël est déjà connue en Allemagne à cause du rôle qu'elle a joué dans la politique à l'époque de la Révolution et à cause de ses ouvrages, qui lui ont de bonne heure valu une réputation européenne de prodige de son sexe. Dès 1804, on sait à Weimar et à Berlin, qu'elle a l'intention de recueillir des matériaux pendant son voyage, pour écrire des *Lettres sur l'Allemagne*. Depuis cette époque, il y a auprès de M^{me} de Staël, qu'elle se trouve à Coppet ou ailleurs, un va-et-vient continuel de voyageurs venus de l'autre côté du Rhin jouir de l'hospitalité incomparable de sa maison et des agréments offerts par la société cosmopolite qui s'y réunissait. Les hôtes allemands de M^{me} de Staël, qui comptaient parmi eux une foule de personnages fort distingués, dignitaires de cour et écrivains célèbres, ont dû rapporter dans les milieux littéraires de l'Allemagne des nouvelles assez complètes sur les progrès faits dans la préparation et la composition du nouvel ouvrage.

Le second voyage de M^{me} de Staël en Allemagne en 1808 attire de nouveau les attentions sur le livre qu'elle projette.

On commence à se demander ce que cette Parisienne, qui n'aime que Paris, pourra avoir à dire sur la littérature allemande. « Elle veut écrire sur l'Allemagne et les Allemands, écrit Jacobi à Villers en 1808; je suis curieux de voir cet ouvrage » ¹. Il ne s'agit plus de lettres sur l'Allemagne: M^{me} de Staël a formé le projet d'écrire un véritable ouvrage sur ce pays et son plan commence à prendre des propositions assez considérables pour être alarmantes. Parmi ceux qui la connaissent intimement, quelques-uns ont des doutes sur les résultats de cet ouvrage : elle est beaucoup trop Française pour qu'un tel sujet lui réussisse. « Elle n'est pas assez intime, ni assez naturelle, ni assez portée à l'idéal », écrit Guillaume de Humboldt en 1809 à sa sœur ². D'autres répétant les opinions enthousiastes du cercle des amis les plus intimes de M^{me} de Staël, se sont persuadés que le livre apportera avec lui la délivrance de l'Allemagne. Les *Lettres sur l'Allemagne*, dit le poète allemand Frédéric de Matthisson en 1808 dans ses mémoires, justifient les plus grandes espérances. Elles « feront honneur aux muses de la Germanie auprès des muses de l'étranger avec plus d'éclat que tout ce qui a été écrit jusqu'ici pour dissiper les brouillards qui rendaient toujours impossible sur les bords de la Tamise, du Tibre et de la Seine, une juste estimation de l'élévation de la culture esthétique de l'Allemagne » ³.

M^{me} de Staël elle-même se rend parfaitement compte de la valeur qu'aura son livre dans ce sens et elle ne cesse de rappeler cette valeur aux Allemands pour solliciter leur assistance et leur coopération dans la grande tâche. Désirant que Jacobi lui fournisse des renseignements sur la philosophie allemande, elle lui rappelle à deux fois qu'elle travaille dans

1. Isler: *Brief aus dem Nachlasse des Ch. de Villers*, Jacobi à Villers, le 20 janvier 1808.

2. A. von Sydow: *Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, t. II, p. 12, W. à C., le 7 novembre 1808; cf. *Euphorien*, t. 17, 1910, p. 435.

3. Friedrich von Matthisson: *Erinnerungen*, V. *Schriften*, p. 339. Bonstetten se moque ailleurs de la nouvelle passion de M^{me} de Staël pour l'Allemagne et met des réserves à son enthousiasme pour son ouvrage: « C'est une révélation de la littérature allemande, mais aussi du non-sens allemand en matière de foi, de religion et de métaphysique ». Et ailleurs: « Je ne connais rien de plus beau; mais il y aussi des systèmes, qui feront tourner la tête à beaucoup de gens ». Voir K. V. von Bonstetten: *Briefe an Friederike Brun*, p. 264, B. à Fr. Br., le 22 décembre 1808, et p. 277, le même à la même, 1809.

l'intérêt de la littérature germanique¹. Auguste Schlegel, connaissant la réputation de M^{me} de Staël et prévoyant la sensation énorme que causera son ouvrage en France, ne cesse de rappeler le même fait à ses amis allemands². On commence donc vers 1808 à se rendre compte assez généralement en Allemagne, que l'ouvrage projeté pourra prendre une importance considérable dans la littérature et même, à certains égards, dans la politique de l'Europe. Les dames de la haute société de Vienne, malgré leur aversion pour M^{me} de Staël, attachent une grande importance à figurer décemment dans son livre et Arnim et Jacobi, accablant la voyageuse de leurs ouvrages, dont ils chargent sa voiture au point qu'il s'en faut de peu que l'essieu ne se rompe sous le poids, ne sont pas seuls à se rendre compte que l'approbation de M^{me} de Staël offre le chemin le plus sûr de la gloire européenne³.

De bonne heure, les éditeurs allemands, sachant que le livre aura un grand retentissement aussi en Allemagne, font leur possible pour se faire confier la publication de l'édition allemande et de la traduction. C'est ainsi qu'il est question de l'*Allemagne* à plusieurs reprises dans la correspondance entre Adalbert de Chamisso et son ami le libraire et l'éditeur Jules-Edouard Hitzig⁴. Chamisso, de séjour à Chaumont en 1810 tient Hitzig et Fouqué au courant des progrès de la rédaction et finalement de la suppression du livre. Recevant cette dernière nouvelle, Hitzig projette immédiatement une traduction allemande⁵. L'éditeur J.-G. Zimmer, à qui étaient confiés les ouvrages d'Auguste Schlegel, essaie à deux reprises, par l'intermédiaire de celui-ci, de se faire charger en 1808 de la publication du texte original et en 1810 de la tra-

1. F. H. Jacobi: *Aus Jacobis Nachlass*, t. I, p. 318, M^{me} de Staël à J., le 11 mars 1804; cf. p. 319.

2. *Ibid.*, t. II, p. 25, Schlegel à Jacobi, le 25 juillet 1808.

3. Jean Mistler: *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, p. 186, M^{me} de Staël à O'Donnell, le 30 juin (1808).

4. Chamisso: *Leben und Briefe*, t. I, p. 28 et 325.

5. Reinhold Steig (*Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, p. 496-502) semble croire que Hitzig a en effet reçu dès 1810 les bonnes feuilles du livre et que c'est ce texte qui a fourni à Adam Müller en 1810 les matériaux de son article sur M^{me} de Staël dans les *Berliner Abendblätter* (N° V). Il semble cependant peu probable que ces feuilles aient été communiquées à Hitzig, qui, dans ce cas-là, eût sans doute publié immédiatement sa traduction. L'article de Müller, qui est assez vague, fut sans doute basé sur des rapports de seconde main.

duction allemande¹. Le projet n'aboutit pas, malgré les recommandations de Schlegel. M^{me} de Staël avait déjà reçu de pareilles propositions d'autres libraires allemands². En 1808, elle communiquait avec l'éditeur F.-A. Brockhaus: déjà elle semblait craindre que l'impression du texte en France ne rencontrât des obstacles de la part de la censure, et elle promettait à Brockhaus d'accepter son contrat, si elle ne recevait pas sous peu une réponse définitive de Nicolle, l'éditeur de *Corinne*³: A la fin, elle se décida pour Nicolle. Après la confiscation, elle jugea qu'il y aurait trop de risque à faire publier l'ouvrage sur le Continent, et les éditeurs allemands eurent à attendre la publication de l'édition de Londres en 1813.

L'édition complète du livre est précédée également en Allemagne de la publication, dans quelques périodiques, d'extraits, de citations et de notices sur la confiscation de 1810. La tyrannie dont Napoléon poursuivait M^{me} de Staël et la mise au pilon de l'ouvrage ont été en Allemagne, tout autant qu'en France, une source de réclame inestimable. M^{me} de Staël, prévoyante toujours en ce qui concerne la réclame, songeant à l'avenir et entendant tirer au moins du malheur dont elle avait été la victime la pleine valeur de publicité qu'il lui offrait, ne manquait pas de faire envoyer en Allemagne, par l'intermédiaire de Schlegel⁴, les nouvelles de la suppression, lesquelles sont répandues dans un grand nombre de journaux et de périodiques⁵. Jouissant depuis longtemps de la faveur des ennemis déclarés de Napoléon, tels que Frédéric de Gentz, qui, pendant un certain temps lui voue une grande admiration et voit en elle la merveille de son sexe⁶, M^{me} de Staël aura désormais pour elle tous ceux qui, en Allemagne, ont en horreur le tyran de la France. Aussitôt l'édition de Londres parue en 1813, Hitzig s'adresse à

1. A. W. Schlegel: *Briefwechsel mit seinen Heidelberger Verlegern*, p. 13, 15, 27, 37.

2. *Ibid.*, p. 34-35.

3. *Deutsche Blätter*, N° 76, t. II, 22, le 4 février 1814. Article sur Mme de Staël.

4. A. W. Schlegel: *Briefwechsel mit seinen Heidelberger Verlegern*, p. 37.

5. R. Steig: *H. von Kleists Berliner Kämpfe*, p. 399, 498.

6. Attendu qu'elle n'est pas Allemande, dit Gentz, elle a une variété de connaissances et une tolérance admirables. Sa conversation est fluide, claire, pertinente, ordonnée, cohérente. « Elle m'a enchanté, je vous le dis

Auguste Schlegel pour se faire accorder la permission de publier une traduction que M^{me} de la Motte Fouqué s'est engagée à faire¹. Il croit ne pas pouvoir faire de meilleure réclame à cette traduction, qu'en publiant sous forme de brochure la version allemande de la *Préface*, qui, dit-il, satisfera le mieux la curiosité du public². Cette brochure, qui paraît avoir trouvé un assez grand public, fut signalée et des extraits en furent publiés dans plusieurs journaux. Brockhaus, entre autres, profite de l'occasion pour se moquer de la prétendue liberté de pensée et d'esprit qui régnait en France sous le régime tant préconisé du Code Napoléon³.

L'étoile de M^{me} de Staël commence donc, dès les premiers mois de 1814, à briller en Allemagne d'un éclat nouveau. On entend son nom et le récit de ses infortunes avec une sympathie née du souvenir tout récent d'un oppresseur commun et d'une commune souffrance. Ici également, son triomphe final sur Napoléon, marqué par sa rentrée éclatante à Paris et la publication du livre proscrit, est un des événements de l'année. Déjà en 1810 on attendait le livre « comme on attend un heureux événement »⁴, et il semble, en somme, qu'avant l'apparition des éditions allemandes, le public fût disposé à accorder au livre un accueil très favorable. M^{me} de Staël, dit Brockhaus, dans l'article qu'il lui consacre en février 1814 dans les *Deutsche Blätter*, appartient à la vraie Allemagne autant qu'à la vraie France. Elle est devenue encore plus chère aux Allemands « grâce au livre qu'elle a écrit sur notre pays, et cela non pas seulement parce qu'elle l'a écrit, mais aussi grâce au sort qui l'a frappée à cause de ce livre »⁵.

franchement. Une telle universalité et une telle profondeur d'esprit, avec une telle aisance, un tel charme et une telle grâce dans la conversation, je ne les ai jamais rencontrés nulle part ». Voir *Briefwechsel zwischen Fr. Gentz und Adam Heinrich Müller*, p. 107, G. à M., le 2 juillet 1807 et le 29 et le 31 mai 1808.

1. Schlegel à M^{me} de Staël, le 29 septembre 1813. Lettre inédite dont M^{me} la comtesse de Pange a eu l'obligeance de me communiquer une copie.

2. *Der Frau von Staël Verbannung aus Frankreich, von ihr selbst erzählt. Als Prospektus der Uebersetzung ihres neuen Werkes: Ueber Deutschland, mit einer kurzen Uebersicht des Inhalts desselben*, Berlin, décembre 1813, 16 pages, in-8°.

3. *Deutsche Blätter*, le 4 février 1814, p. 343-345, cf. *Morgenblatt für gebildete Stände, Intelligenzblatt*, N° 5, p. 18-19.

4. Cf. E. Eggli: *Schiller et le romantisme français*, p. 436, M^{me} de Schardt à M^{me} de Staël, le 17 janvier 1810.

5. *Deutsche Blätter*, le 4 février 1814, p. 343.

De son côté, M^{me} de Staël faisait beaucoup de cas de la fortune de son livre en Allemagne. En avril 1814, ne sachant pas si des éditions allemandes ont été entreprises, elle s'en inquiète et écrit de Londres à Villers, à qui elle a envoyé un exemplaire de l'édition anglaise, pour savoir ce qu'il en est : « Je vous ai envoyé, mon cher Villers, dit-elle, un exemplaire de mon livre par un Anglais qui va en Hollande, mais je ne conçois pas comment il n'est pas réimprimé en Allemagne, et, s'il ne l'était pas à présent, je vous prierais d'employer votre crédit pour qu'il le fût. Les prix très élevés de ce pays rendent impossible que les livres d'ici se vendent sur le continent »¹. En tout cas, ce fut souci perdu : dès décembre 1813, Hitzig s'était procuré un exemplaire de l'édition de Londres et il se propose de donner immédiatement une édition allemande du texte français et de commencer aussitôt la traduction. Il décide de diviser l'ouvrage en six volumes et, pour ne pas perdre de temps, de mettre en vente chaque volume, tant de l'original que de la traduction, aussitôt qu'il quittera l'imprimerie. Confiant à Frédéric Buchholz et à S.-H. Catel la traduction de quatre volumes qu'ils se partagent, Hitzig se charge lui-même des deux volumes qui restent². Tous trois mènent furieusement leurs traductions de front. On promet l'ouvrage entier pour la fin d'avril. Dans l'intervalle, Brockhaus prépare à Leipzig avant février 1814 une édition nouvelle du texte français, pourvue d'une introduction de Charles de Villers et des originaux des textes allemands traduits par M^{me} de Staël³. Cette édition est également promise pour avril. Dans les premiers mois de 1814, les journaux sont remplis d'annonces du livre, suivies bientôt d'articles et de comptes rendus. Au fur et à mesure de la publication de la traduction, on en donne des extraits dans les feuilles quotidiennes. Le *Morgenblatt für gebildete Stände* publie le 16 mars trois morceaux sur Goethe, Schiller et

1. *Revue bleue*, le 27 mars 1880.

2. Voir Hermann Gilow : S. H. Catel, ein Lehrer Heinrich von Kleists ; *Euphorion*, t. XIV, 1907, p. 291 ; cf. Teichmann, article sur J.-E. Hitzig, *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. XII, p. 509-511.

3. Cette édition fut également prise sur celle de Londres. En 1815, il paraîtra également à Reutlingen une autre édition allemande (*Deutschland*, Reutlingen, 1815, 3 vol., in-8°). Le livre a donc eu en Allemagne aussi un succès de librairie considérable pendant les premières années.

Wieland¹. Le nom de M^{me} de Staël est bientôt sur toutes les lèvres. « Le livre de M^{me} de Staël sur l'Allemagne, écrit le jeune Guillaume Grimm le 22 mars, sort de tous les coins en allemand et en français »². C'est bientôt une curiosité générale. Au moment de son apparition, le livre *De l'Allemagne* occupe l'attention de tout le monde : la réaction qu'il produira n'en sera que d'autant plus rapide et plus vive.

Malgré toutes les raisons qu'ont les Allemands d'être favorablement disposés envers M^{me} de Staël en 1814, une grande partie du public verra dans son nouvel ouvrage un danger pour l'Allemagne et pour la réputation de sa littérature. A cette époque, l'âge d'or de la littérature française est passée depuis des siècles : ses dogmes ne correspondent plus aux idées des temps nouveaux ; l'âge d'or de la littérature allemande est aussi éteint, mais, plus récente, cette littérature, n'ayant pas eu le temps de vieillir, correspond toujours plus ou moins aux sentiments et aux besoins du moment³. Pour les Français, il s'agira de se cramponner sans espoir à une hégémonie factice qui s'écroule, d'abandonner ou de défendre souvent sans conviction des principes littéraires démodés et prétendus éternels ; les Allemands défendent la cause d'une jeune littérature, nouvellement acquise, dont la période féconde a été relativement courte, mais qui promet toujours de porter des fruits vigoureux. Il y aura donc une grande divergence entre l'attitude psychologique des critiques allemands du livre *De l'Allemagne* et celle des critiques français. Cette divergence, jointe aux différences fondamentales dans la tradition littéraire des deux pays, impliquent que les jugements portés sur le livre en Allemagne et en France, les influences possibles qu'il exercera, n'auront rien de commun.

En 1813, M^{me} de Staël, plus passionnée que jamais pour l'enthousiasme des Allemands, et voyant dans l'Allemagne une espèce de patrie d'élection, s'informe à plusieurs reprises de ce qu'on dit de son ouvrage de l'autre côté du Rhin : « Soyez assez bon, écrit-elle à Villers, pour me mander si

1. N° 64, le 16 mars 1814.

2. Jacob und Wilhelm Grimm : *Briefwechsel aus der Jugendzeit*, p. 275, W. à J., le 22 mars 1814.

3. Cf. Grillparzer : *Sämtliche Werke*, t. XVI, p. 10, *Zur Litteraturgeschichte*.

l'ouvrage circule en Allemagne, ce qu'on en dit et les fautes que j'ai faites »¹. Elle semble assez prête à s'incliner devant le jugement de Villers et des Allemands. Toujours elle sollicite l'opinion des esprits qui, comme Villers, sont sur les frontières intellectuelles des deux pays: elle lit avec attention la critique de celui-ci dans les *Göttingische Gelehrte Anzeigen*²; « Votre jugement, écrit-elle à Gaudot, me servira pour deux nations »³. C'est qu'elle se rend compte de la différence énorme qu'il y aura entre les jugements des deux publics. Ecrivant surtout pour les Français, à qui il fallait donner leur première initiation dans le sujet qu'elle traitait, elle a dû bourrer son livre de détails qui ne pourront manquer de paraître assez enfantins aux Allemands, qui connaissaient le sujet d'avance⁴. Beaucoup plus tard, en 1830, Thomas Carlyle, continuant pour l'Angleterre la tâche commencée par M^{me} de Staël, et traduisant en anglais pour le *Fraser's Magazine* l'article de Jean-Paul sur l'*Allemagne*, se rend compte également de la valeur immense que peuvent avoir les critiques allemandes pour contrôler les théories et les jugements développés par M^{me} de Staël, leur plus illustre défenseur auprès de l'étranger⁵. Ce sont les Allemands seuls qui apprécieront pleinement ces parties du livre où l'auteur, laissant de côté les détails ordinaires, s'abandonnera à l'essor de son enthousiasme; ce sont eux surtout qui se montreront le plus sensibles à ceux d'entre les jugements de M^{me} de Staël qui sont dictés par les préjugés dus à son éducation française et au milieu où elle a vécu. De même que la correspondance des Weimariens et des Berlinoïses en 1803 et en 1804 offre le moyen le plus efficace de contrôler les progrès du développement intellectuel de M^{me} de Staël vers le germanisme à cette époque, de même les critiques allemandes de son ouvrage fournissent un moyen incomparable de constater à la fois l'influence exercée par la pensée allemande

1. *Revue politique et littéraire (Revue bleue)*, le 27 mars 1880, M^{me} de Staël à Villers, le 6 avril 1814; cf. P. Usteri et E. Ritter: *Lettres inédites de M^{me} de Staël à Henri Meister*, Appendice, p. 271, M^{me} de Staël à Schlegel, le 30 novembre 1813; cf. *Ibid.*, p. 255, 263, 268, pour l'attitude de M^{me} de Staël envers l'Allemagne en 1813.

2. 26 février 1814.

3. P. Kohler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 491.

4. Cf. C. Blennerhassett: *M^{me} de Staël*, t. III, p. 517.

5. *Fraser's Magazine*, t. I, février à juillet 1830, p. 28-37 et 407-413.

sur M^{me} de Staël depuis ses voyages et les concessions qu'elle a dû faire à la pensée française pour donner à son ouvrage la possibilité d'exercer à son tour une influence sur des esprits tout imprégnés du classicisme du siècle de Louis XIV et du matérialisme de la fin du XVIII^e siècle. Ces critiques allemandes éclairciront mieux que toutes les autres certains aspects essentiels du livre *De l'Allemagne* et permettront de lui assigner avec plus de précision sa véritable place de transformateur entre la pensée française et la pensée allemande et d'intermédiaire entre les deux nations.

Ce sera là la seule importance de ce premier accueil de l'ouvrage en Allemagne: les critiques allemandes ne préparent pas comme les critiques françaises, à une influence profonde et étendue, finissant par transformer radicalement toute une littérature, toute une philosophie, toute une morale. Pendant les années qui suivent 1814, la littérature et la philosophie allemandes, à la différence de celles de la France, semblent se suffire à elles-mêmes et ne pas avoir besoin d'alimentation étrangère: la philosophie romantique est à l'apogée de sa popularité et offre toujours des mines en apparence inépuisables à exploiter; la littérature, puisant ses formes pour une large part dans les systèmes philosophiques, trouve trop de matériaux dans le moyen âge national pour éprouver le besoin d'en chercher au delà des frontières. Ces conseils d'une Française, quelque salutaires qu'ils puissent être, les Allemands seront d'autant moins disposés à les écouter, que c'est le moment où le sentiment national, aiguillonné par le souvenir des années de soumission politique et encouragé par les récentes victoires, réagit avec plus d'ardeur et de violence contre l'hégémonie littéraire et sociale de la France, dans laquelle ils commencent à voir le joug qui a si longtemps empêché l'épanouissement du véritable esprit autochtone de l'Allemagne.

Dans ces conditions, quelle a été l'influence du livre de M^{me} de Staël en Allemagne, si tant est qu'il en ait eu? Est-ce que le livre a une place véritable dans l'histoire de la littérature allemande?

Le vieux Goethe, à l'apogée de son succès et de sa gloire, écoutant avec intérêt les jugements de M^{me} de Staël, notant de loin en loin des expressions ou des rapprochements heu-

reux¹, se divertissant avec tant soit peu de malice à relever des bévues dans les traductions²; les sarcasmes dédaigneux des romantiques s'obstinant à ne voir dans le livre qu'un tableau grotesque de la vraie Allemagne; des souvenirs possibles, mais niés, chez un Schopenhauer ou un Grillparzer; Henri Heine, malgré son admiration, se moquant infatigablement de la simplicité de la « bonne dame » dans ses opinions sur les Allemands, et, vers 1833 écrivant pour l'*Europe littéraire* des articles sur l'état actuel de la littérature en Allemagne, lesquels devaient corriger et faire suite au livre de M^{me} de Staël³; tout cela constitue tout de même une assez piètre influence. Il semble d'ailleurs qu'on n'ait jamais attribué de place à M^{me} de Staël dans les courants littéraires de l'Allemagne de la première moitié du xix^e siècle: Wolfgang Menzel dans sa *Littérature allemande*⁴, n'en fait pas mention, même parmi les historiens de la littérature germanique. Il n'est pas le seul. En tout cas, ce qui est certain, c'est qu'il n'y a pas, entre 1814 et 1830, de tendance ni de courant d'idées, qui aient leurs origines dans les opinions sur la littérature et la philosophie développées par M^{me} de Staël dans le livre *De l'Allemagne*.

En étudiant l'influence des ouvrages de M^{me} de Staël, cependant, il ne faut jamais perdre de vue son influence personnelle. Il y avait tout de même un certain groupe d'écrivains sur lesquels les idées qui prenaient corps dans son esprit pendant les années qui suivirent son premier voyage au delà du Rhin, n'ont pas pu manquer de faire une impression assez profonde: c'est le groupe de littérateurs allemands qui se trouvaient toujours dans l'entourage de l'hôtesse de Coppet pendant ces années d'exil: les Schlegel, les Humboldt, les Werner, les Chamisso. La conversation se trou-

1. Voir *Goethe-Jahrbuch*, 1885, t. VI, p. 336.

2. E. Grahl-Schulze: *Die Anschauungen der Frau von Staël über das Wesen und die Aufgaben der Dichtung*, p. 48.

3. *Europe littéraire*, 1^{er}, 8, 13 mars, 12, 22 avril, 10, 22, 24 mai 1833, Henri Heine: *De l'Allemagne depuis M^{me} de Staël*. « En donnant ces pages comme une continuation de l'ouvrage de Madame de Staël sur l'Allemagne, dit Heine, je dois, tout en appréciant l'instruction qu'on peut tirer de ce livre, recommander une certaine circonspection à ceux qui l'ont lu ou qui le lisent encore, et je ne puis me dispenser du triste devoir de le signaler comme l'ouvrage d'une coterie ». Cf. Heine: *Werke*, t. V, p. 207, *Romantische Schule*; cf. t. VI, p. 22-28, *Geständnisse*.

4. W. Menzel: *Die deutsche Literatur*, 2^e édition, 1836, in-8°.

vait invariablement dirigée tour à tour sur les différents sujets qui occupaient M^{me} de Staël au cours de la rédaction de son ouvrage; elle recherchait toujours les opinions de ses amis et ne les ménageait pas toutes les fois que ses propres vues ne coïncidaient pas avec les leurs. De cette façon, leurs opinions ont dû subir également l'influence des siennes et recevoir un caractère plus libéral. Les influences plus particulières, également, n'ont pas dû manquer. L'admiration de Zacharie Werner pour M^{me} de Staël est bien connue¹; on a attribué à celle-ci une part considérable dans le *Vingt-quatre février*, pièce qui fut composée à Coppet et jouée pour la première fois sur la scène du château². Quoi qu'il en soit, Werner lui-même nous a laissé dans une lettre à Scheffner, citée de bonne heure par Sainte-Beuve, un témoignage capital sur les rapports intellectuels entre M^{me} de Staël et son entourage. C'est un passage qui mérite d'être rappelé: « Madame de Staël est une reine, dit-il, et tous les hommes d'intelligence qui vivent dans son cercle ne peuvent en sortir, car elle les y retient par une sorte de magie. Tous ces hommes-là ne sont pas, comme on le croit follement en Allemagne, occupés à la former; au contraire, ils reçoivent d'elle l'éducation sociale. Elle possède d'une manière admirable le secret d'allier les éléments les plus disparates, et tous ceux qui l'approchent ont beau être divisés d'opinions, ils sont tous d'accord pour adorer cette idole »³. On subit toujours l'influence de ce qu'on adore. C'est l'ardeur de tels témoignages qui donne une image véritable de la personnalité irrésistible de M^{me} de Staël et des modifications que ses vues ont dû opérer dans des esprits ainsi disposés envers elle.

Quelques-uns d'entre les jeunes romantiques, tels que Chamisso⁴, la préfèrent à Schlegel justement à cause des qualités françaises qu'elle possède: « Elle a les qualités des

1. Voir A. Leitzmann: *Briefe Zacharias Werners an Karoline von Humboldt, Euphorion*, t. XVI, 1919, p. 425-434, W. à K., le 18 août 1812.

2. *Euphorion*, t. XVI, p. 822.

3. C.-A. Sainte-Beuve: *Critiques et portraits littéraires*, t. III, p. 247-367, article sur M^{me} de Staël. Cette lettre est de 1809 (p. 345). Cf. L. Cappelletti: *Principessa e grand' dame*, p. 341-342. Cf. W. und C. von Humboldt in ihren Briefen, t. IV, p. 295, lettre de Humboldt à Caroline (3 avril 1814), où il soutient la même chose.

4. Adalbert de Chamisso: *Histoire merveilleuse de Pierre Schlémihl*, trad. Dietrich. Introduction de Dietrich, p. XVI, lettre de C. à Neumann, le 1^{er} août 1810.

Français, dit-il: légèreté des formes, grâce et science de la vie »¹. Chamisso, tout en se sentant dépaycé dans la société des salons de M^{me} de Staël, où l'on ne supporte pas sa pipe et ses manières grossières, où il ne se sent aucune liberté, est cependant tout rempli d'admiration et d'affection pour son hôtesse. Sa correspondance avec ses amis pendant son séjour de Chaumont montre qu'il approfondit mieux que tout autre, peut-être, la nature théâtrale, tourmentée, tragique, la vie enthousiaste et agitée de son amie². Il se trouve dans l'entourage de celle-ci juste au moment critique de son développement: les influences qu'il y subit sont de nature à favoriser des tendances déjà existantes chez lui, et ces années de son séjour auprès de M^{me} de Staël ne s'écouleront pas sans laisser une empreinte profonde sur la direction ultérieure de son esprit³.

Jusqu'ici on a trop méconnu, cependant, la plus intéressante, peut-être, de toutes les influences personnelles de M^{me} de Staël: celle qu'elle a exercée sur Auguste-Guillaume Schlegel. A cause du rôle important joué par celui-ci comme un des chefs du romantisme allemand, on ne saurait trop appuyer sur l'importance de cette influence, dont les conséquences s'étendent très loin et pourraient même être pour quelque chose dans la dispersion qui s'opère dans l'école romantique allemande après le commencement du siècle. Frédéric Schlegel, lui aussi, s'était arrêté quelque temps dès 1804 dans l'entourage de M^{me} de Staël, mais ce séjour, ainsi que celui qu'il y fit en 1806, n'avait eu d'autre résultat que de révéler à son esprit moins traitable, moins impressionnable et plus original, l'incompatibilité fondamentale et indéradicable qui existait entre toute son attitude envers la vie et l'art, et les grandes prétentions remplies de préjugés français de son hôtesse⁴. Auguste-Guillaume, au contraire, plus sociable, plus impressionnable, plus faible, au fond, dans

1. *Ibid.* Cette prédilection de Chamisso pour M^{me} de Staël durera longtemps: en 1821, il écrit: « M^{me} de Staël fut bien autrement importante, bien autrement grande que Chateaubriand: elle subjuguait ». Voir K. Fulda: *Chamisso und seine Zeit*, p. 215. Pour les rel. entre M^{me} de S. et C., voir Geiger: *Aus Chamissos Frühzeit*.

2. *Ibid.*, p. XVII-XVIII.

3. *Ibid.*, p. XXIV.

4. Voir *Briefe von D. und Fr. Schlegel an die Familie Paulus*, p. 339, D. à Caroline Paulus, le 8 décembre 1804.

ses convictions, moins original et puisant les matériaux de ses théories dans les opinions et les idées de ses amis — dans celles de son frère et de sa femme, pendant les années qui précédèrent son intimité avec M^{me} de Staël — se montra beaucoup plus docile. Dès 1804, M^{me} de Staël prétend voir en lui les premiers résultats de l'éducation qu'elle lui fait subir et Frédéric n'est pas loin de partager son avis¹. Dorothée Schlegel, apprenant que M^{me} de Staël va écrire un nouveau roman sur l'Italie, écrit à Caroline Paulus à la fin de 1805: « Je suis très curieuse de savoir quelle influence ses relations avec Guillaume auront sur son art littéraire: seulement je crains qu'à la fin elle n'ait plus d'influence sur lui qu'il n'en aura sur elle; nous connaissons bien sa faiblesse aimable »². Ses amis romantiques sont plutôt portés à déplorer ce changement: Guillaume de Humboldt, au contraire, faisant la même observation en 1805, déclare que Schlegel est amélioré par ses relations avec M^{me} de Staël³. Quoi qu'il en soit, ses amis ne se trompent pas: avec une rapidité surprenante la fréquentation de ce nouvel entourage lui révèle l'étroitesse des rêveries des romantiques allemands: il les trouve trop repliés sur eux-mêmes, trop détachés du reste du monde et de la société; il songe à substituer à cette poésie toute rêveuse et toute de théorie, une poésie plus sociale qui rétablisse le contact avec la vie matérielle⁴. M^{me} de Staël a pris un tel ascendant sur lui que c'est elle qui, pendant les années de balancement et d'incertitude de Schlegel, l'empêche de se convertir au catholicisme⁵. Bientôt il abandonne sa langue maternelle pour écrire des essais en français⁶. Bref, on ne saurait exagérer l'influence des années de ses relations avec M^{me} de Staël dans l'élargissement de l'esprit d'Auguste Schlegel. Désormais son attitude envers la littérature prendra un caractère plus universel.

Toutes ces influences, cependant, sont dues en grande partie à la personnalité même de M^{me} de Staël. Pour ceux

1. *Ibid.*, p. 29, D. à C. Paulus, le 8 octobre 1804.

2. *Ibid.*, p. 79, la même à la même, Noël 1805.

3. Voir F. T. Bratranek: *Neue Mitteilungen*, t. III, *Goethe's Briefwechsel mit den Gebrüdern von Humboldt*, p. 227, G. de H. à Goethe, 1805.

4. Cf. Carl Alt: *Schiller und die Brüder Schlegel*, p. 97.

5. *Ibid.*, p. 97.

6. *Ibid.*, p. 99.

qui la connaissent intimement, son livre *De l'Allemagne* ne sera qu'un prolongement de cette personnalité: en le lisant, ils croiront toujours entendre les merveilles de sa conversation, voir les variations captivantes de son expression, le charme et le feu de ses yeux noirs incomparables. Tels Schlegel, Chamisso et Werner. En 1814, on publie dans les *Musen* de Fouqué et de Neumann une annonce du livre *De l'Allemagne*, où l'on cite une lettre sur l'ouvrage, écrite « par un juge capable »¹. Cette lettre qui paraît être de Schlegel, préconise hautement l'éloquence, la pénétration, la sympathie et le cosmopolitisme du tableau donné par M^{me} de Staël de la littérature allemande. C'est là le jugement ordinaire de ceux d'entre les Allemands qui jouissent de l'intimité de M^{me} de Staël. Non seulement cette intimité les dispose favorablement envers le livre, mais ces amis se rendent compte mieux que les autres de la valeur d'une réputation européenne et leur connaissance du public français leur montre que l'*Allemagne* offre le chemin le plus sûr pour y atteindre. L'auteur, dit la lettre des *Musen*, s'efforce dans cet ouvrage « de révéler à l'étranger les efforts de l'esprit allemand ». Cette considération donnera à beaucoup une disposition favorable. A ce point de vue, cependant, Chamisso avait moins de raisons d'enthousiasme que beaucoup d'autres: c'est à peine si M^{me} de Staël a parlé de lui dans son ouvrage².

Il n'en est pas de même du poète mystique Werner. Ici la chose est plus compliquée. De bonne heure dans divers milieux en Allemagne, on se rend compte que les suffrages de M^{me} de Staël seront une acquisition inestimable pour les lettres allemandes. En 1803, lors de son premier voyage de l'autre côté du Rhin, il semble qu'il y ait eu une véritable conspiration dans le milieu des Jacobi, des Villers, des Glaser et des Humboldt pour gagner ses suffrages³, de sorte que ceux qui comptent sans la personnalité de M^{me} de Staël sont tentés de croire qu'elle eut sa bonne foi trompée dans ses relations avec les littérateurs allemands⁴. Quoi qu'il en

1. *Die Musen*, 1814, couverture en face de la page 120, J.-E. Hitzig: *Anzeige des Werk der Frau von Staël Deutschland betreffend.*

2. Voir A. de Chamisso: *Pierre Schlemihl*, Introd., p. XXIII.

3. Voir A. Beaunier: *Influence allemande en France*; *Revue des Deux Mondes*, juillet-août 1922, p. 706.

4. *Ibid.*, p. 706.

soit, nous verrons par la suite que, chez Goethe, cette considération de l'utilité de M^{me} de Staël pour les lettres allemandes s'affirmera de plus en plus avec le temps et le portera à passer sous silence des défauts et des erreurs qu'il n'a pas pu manquer d'observer dans le livre *De l'Allemagne*. Toutefois, le milieu qui tient le plus à agir sur M^{me} de Staël, c'est celui du mystique Werner. Goethe est après tout plutôt passif à cet égard : que M^{me} de Staël s'enthousiasme pour les littérateurs allemands, tant mieux pour eux ; mais il ne s'occupera guère de la convertir ni de l'affermir dans son enthousiasme ; il conservera en apparence une attitude indifférente — trop indifférente même au gré de M^{me} de Staël. Il n'en sera pas de même des amis de Werner. Pendant un moment, en 1808 et en 1809, Coppet sera littéralement assiégé par eux ¹ : M^{me} de Krüdener s'efforçant discrètement de gagner M^{me} de Staël aux doctrines de Jung Stilling ² ; la douce et spirituelle M^{me} de Schardt écrivant de Weimar lettre sur lettre, où elle cherche à faire valoir tout le charme de sa personnalité légère et mobile pour convertir M^{me} de Staël au mysticisme, où elle préconise les tendances mystiques des pièces de Werner et recommande à son amie la lecture du *Côté nocturne des sciences de la nature* de Schobert ³ ; Werner lui-même enfin, s'annonçant à Coppet comme le mystique « brofesseur t'amour » ⁴ et faisant assaut à M^{me} de Staël de lettres religieuses, ferventes, délirantes, extravagantes d'admiration et de naïveté, où il essaie également de la convertir au mysticisme et plus tard au catholicisme ⁵.

1. Voir J. Billion : *M^{me} de Staël et le mysticisme* ; *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1910, t. XVII, p. 107-122. Pour les jours de mysticisme de Coppet, voir p. 113-114.

2. Cf. C. Eynard : *Vie de M^{me} de Krüdener*, t. I, p. 173, 174, 191.

3. E. Seillières : *Une correspondante de M^{me} de Staël à Weimar il y a cent ans*, *Sophie de Schardt* (*Revue germanique*, t. XII, 1921, p. 123 et suiv.). Voir cet article pour les relations entre M^{me} de Staël et M^{me} de Schardt. Il serait très intéressant de savoir si M^{me} de Staël a en effet lu cet ouvrage. Il se peut aussi que les lettres de M^{me} de Schardt ne soient pas restées sans influence sur le livre *De l'Allemagne*. Ce fut M^{me} de Schardt qui servit d'interprète dans quelques-unes des conversations entre M^{me} de Staël et Schiller à Weimar (Seillières, p. 129).

4. A. Claveau : *La Correspondance de M^{me} de Staël* ; *Revue contemporaine*, septembre-octobre 1862, p. 285.

5. F. Baldensperger : *Lettres inédites de Zacharias Werner à M^{me} de Staël* (*Revue de littérature comparée*, t. III, p. 112-133).

M^{me} de Staël, cependant, qui fut peut-être un instant sur le point de céder aux arguments répétés de ses amis mystiques ¹, se méfia au dernier moment et se ravisa. La réaction fut d'autant plus intégrale que M^{me} de Staël s'était sentie près du danger. Malgré son admiration et son amitié pour M^{me} de Krüdener ², M^{me} de Schardt ³ et Werner, elle finit plutôt par s'adresser à Ancillon lorsqu'elle cherche une base pour développer ses idées sur le mysticisme et l'infini ⁴. Le ton d'indifférence et de détachement sur lequel elle a écrit son chapitre *De la disposition religieuse appelée mysticité* ⁵ a sans doute plu fort médiocrement à ceux qui partageaient les doctrines de Werner ⁶. A un certain moment, M^{me} de Krüdener désespère de son amie et dans une lettre qui est un véritable sermon lui reproche l'agitation de la vie mondaine de Coppet ⁷. Même si les attentes de Werner sont déçues par la résistance systématique offerte par M^{me} de Staël à ses théories mystiques, il a d'autres raisons pour lui être reconnaissant et il ne perdra jamais son admiration pour elle.

L'aversion de M^{me} de Staël pour les théories mystiques de Werner se montre aussi dans la critique qu'elle a faite de ses pièces dramatiques. En 1809, lorsqu'on joue le *Vingt-quatre février* sur la scène privée de Coppet, M^{me} de Staël et Constant, assez favorables à l'ensemble de la pièce, s'accordent cependant pour trouver qu'il y a des longueurs qui gâtent l'effet dramatique ⁸. Cette première impression a sans doute déterminé l'opinion qui forme la base du chapitre consacré aux pièces de Werner dans l'*Allemagne*. Ici M^{me} de Staël attribue ces longueurs aux préoccupations mystiques de Werner: « Ses pièces, dit-elle, d'une rare beauté, si l'on y cherche seulement des chants, des odes, des pensées religieuses et philosophiques, sont extrêmement attaquables quand on les juge comme des drames qui peuvent être repré-

1. *Ibid.*, p. 133.

2. Voir Haussonville: *M^{me} de Staël et M^{me} de Krüdener. correspondance inédite*, *Figaro*, supplément littéraire, le 16 septembre 1911.

3. E. Seillière: *Une correspondante*, etc., p. 129.

4. J. Billion: *M^{me} de Staël*, etc., p. 116.

5. *De l'Allemagne*, IV, 5.

6. J. Billion: *M^{me} de Staël*, etc., p. 115.

7. Haussonville: *M^{me} de Staël*, etc., *Figaro*, le 16 septembre 1911.

8. *Goethe und die Romantik*; *Schriften der Goethe-Gesellschaft*, t. XIII, Werner à Goethe, le 20 octobre 1809.

sentés. Ce n'est pas que Werner n'ait du talent pour le théâtre, et qu'il n'en connaisse même les effets beaucoup mieux que la plupart des écrivains allemands; mais on dirait qu'il veut propager un système mystique de religion et d'amour, à l'aide de l'art dramatique, et que ses tragédies sont le moyen dont il se sert plutôt que le but qu'il se propose »¹. Cette opinion n'est certes pas de nature à faire de la réclame pour les pièces de Werner auprès d'un public qui ne les connaissait pas², mais en tout cas, la sévérité de M^{me} de Staël est ici très douce et très pénétrante. Si elle se montrait froide envers les théories mystiques de Werner, les analyses qu'elle a consacrées à ses pièces prouvent assez que ses censures sont plutôt pour le corriger que pour le condamner. Elle conserve une haute estime pour sa personnalité et pour son talent dramatique: de bonne heure, elle prend l'habitude d'en parler avec affection dans sa correspondance³ et de le recommander avec affection à tous ses amis; à plusieurs reprises, elle déclare qu'il est appelé à remplacer Schiller dans l'opinion⁴: « Depuis que Schiller est mort, dira-t-elle dans l'*Allemagne*, et que Goethe ne compose plus pour le théâtre, le premier des écrivains dramatiques de l'Allemagne, c'est Werner »⁵.

De son côté, Werner a toujours montré une admiration et une sympathie sans bornes pour M^{me} de Staël, sa « sainte Aspasie »⁶. Malgré les censures qu'il a essuyées, il lui est reconnaissant de la mention flatteuse qu'elle fait de lui dans l'*Allemagne*. Seul parmi les romantiques, il passe sous silence les erreurs objectives de M^{me} de Staël, pour ne considérer que sa sympathie pour la cause de l'Allemagne. De bonne heure, il regarde l'ouvrage au point de l'effort qu'y fait M^{me} de Staël

1. *De l'Allemagne*, II, 24.

2. Cf. H. Düntzer: *Zwei Bekehrte, Zacharias Werner und Sophie von Schardt*, p. 240.

3. *Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, t. III, p. 296. C. à W., le 20 décembre 1809.

4. Voir Gérando: *Souvenirs épistolaires de M^{me} Récamier*, M^{me} de Staël à M^{me} de Gérando, le 3 novembre (1808).

5. *De l'Allemagne*, II, 24.

6. Voir *Goethe und die Romantik*, etc., Werner à Goethe, le 22 novembre 1808. Cf. A. Leitzmann: *Briefe Zacharias Werners an Karoline von Humboldt, Euphorion*, t. XIV, 1909, p. 426. W. à C., le 18 août 1812. Cf. F. Baldensperger: *Lettres inédites de Zacharias Werner à Madame de Staël; Revue de littérature comparée*, t. III, 1923, p. 114.

pour inculquer à l'Allemagne la conscience de son unité. A cet égard, il la met à côté de Goethe. Dans le prologue de son *Vingt-quatre février*, il se fait l'avocat dévoué de M^{me} de Staël auprès de cette Allemagne qui devrait tant l'aimer :

... « Und Deutschlands fromme Söhne, sinn'ge Töchter,
Denkt ihr dass Deutschland neu soll Deutschland werden,
Das heisst, das Deutungsland der Weltgeschichte:
So denkt des Weibes, die, auf fremder Erde
Geboren, doch geweckt hat unsre Wächter,
Und folget mir, der ich mit dem Berichte
Zum Danken euch verpflichte!
Aspasia, die den Leman hat geschmücket,
Dankbar ertön' ihr deutsches Lied vom Rheine,
Und sei ihr Bote von dem Gnadenscheine,
Der ab auf uns und sie die Strahlen drücket,
Und der, weil sie der frömmsten Töchter beste,
Sie nicht wird schliessen aus vom Völkerfeste! »... 1.

Dans une note de ce prologue du *Vingt-quatre février*, qui est publié à Leipzig dans un keepsake de l'année 1815 intitulé *Urania*, Werner souligne ce rôle de coopératrice joué par M^{me} de Staël dans la libération de l'Allemagne et de l'Europe ².

Cependant, si des hommes comme Werner, Chamisso et Schlegel sont favorablement disposés envers le livre de M^{me} de Staël, s'ils rendent justice aux efforts qu'elle fait pour servir la cause de l'Allemagne, il faut attribuer cela au fait qu'ils ont été liés d'amitié avec elle, qu'ils ont pu se rendre compte de la noblesse de son caractère et que ce contact a beaucoup élargi leurs opinions. Ils forment un groupe à part. Werner, ayant des raisons plus personnelles de reconnaissance envers M^{me} de Staël, peut voir en elle la libératrice de l'Allemagne, mais est-ce que cette opinion représente bien celle de la majorité de ceux pour qui l'affranchissement spirituel et politique de l'Allemagne est devenu la préoccupation dominante, celle des germanomanes de 1814 et de 1815?

En Allemagne aussi ce sont des années d'agitation, où la tension de la tyrannie et des batailles est suivie d'une détente d'autant plus violente que l'oppression a été longue. Depuis plusieurs années déjà, l'indignation des patriotes alle-

1. Z. Werner: *Der vierundzwanzigste Februar*, D. Nat.-Lit., t. 151, p. 243. Cf. H. Büntzer: *Zwei Bekehrte*, p. 246.

2. *Urania, Taschenbuch für Damen auf das Jahr 1815*, Leipzig et Altenburg, Brockhaus, 1815.

mands, des Kleist, des Arnim, des Brentano, des Arndt, des Gentz, des Stein couve sous la cendre, attendant le moment pour éclater. Dès 1814, après les victoires des Alliés, cette indignation exaspérée a pris les proportions d'une véritable fièvre. Philosophes idéalistes et penseurs romantiques sont entraînés dans le tourbillon général. Manifestes sur manifestes se suivent. Le témoignage d'un certain S. Ascher, qui, en 1815, consacre à ce phénomène une brochure intitulée la *Germanomanie*¹, offre un tableau saisissant de l'attitude des esprits. Dans cet ouvrage, l'auteur cherche à expliquer la fièvre des patriotes et à protester contre ses extravagances. Il essaie de rattacher l'attitude des penseurs allemands à l'enivrement des premiers moments de la Révolution française. Selon lui, la germanomanie n'est qu'une réaction, également inique, contre la gallomanie de la France sous le régime de Napoléon. Comme les Français, les intellectuels allemands et avec eux les idéalistes transcendants ont salué avec enthousiasme la Révolution française comme l'aurore d'une ère nouvelle, où la religion orthodoxe, la domination et la législation feraient place à la religion de la nature, à la république et à l'égalité des droits. Mais en France, ces idéaux se sont corrompus avec les ambitions et les abus de l'Empereur; les Français ont pris le goût de la domination et la présence de leurs armées en Allemagne a provoqué chez les penseurs allemands une réaction violente. Ceux-là même qui avaient été les partisans les plus enthousiastes des idées de la Révolution ne veulent plus avouer cet enthousiasme de jadis. Peu à peu la conscience nationale, l'idée d'une Allemagne qu'il faut unifier à tout prix, naît chez eux de la déception de leurs espoirs pour la cause de l'humanité. Désormais ils se borneront à appliquer au peuple allemand ces idées que leur idéalisme avait appliquées à l'humanité entière. A tout prix ils veulent bannir les discordes qui déchirent l'Allemagne. La question religieuse constitue le plus grand obstacle à l'unité désirée: les penseurs allemands revêtent la religion protestante d'un idéalisme tel qu'elle se rapproche du catholicisme. Ce rapprochement des deux dogmes est suivi de nombreuses conversions: Fichte, Frédéric Schlegel,

1. S. Ascher: *Die Germanomanie*, Berlin, 1815, in-8°.

Werner et Adam Müller, entre autres, se déclarent pour le catholicisme. Les esprits sont dans un état d'exaltation extrême : on commence à formuler des théories exaltées sur la mission de l'Allemagne : on identifie le germanisme avec le christianisme ; on commence à favoriser et à exagérer ces caractéristiques qui distinguent l'Allemagne des autres peuples ; on prend pleinement conscience de l'individualité allemande ; tout ce qui est allemand revêt une apparence de perfection, aux dépens de tout ce qui appartient à l'étranger¹.

Peu à peu les germanomanes allemands en sont venus à condamner tout ce qui n'est pas allemand et, en particulier, à rejeter avec violence toute influence intellectuelle de l'étranger. Cette attitude ne représente pas la totalité de l'opinion allemande, il est vrai, mais la tendance xénophobe pendant les années 1814 et 1815 est assez forte pour qu'il soit indispensable de la prendre en considération, pour bien comprendre l'accueil fait au livre *De l'Allemagne*.

Ce mouvement national est accompagné d'une réaction contre l'hégémonie de la langue française. De bonne heure, on commence à protester en Allemagne contre les conséquences de cette universalité. Les activités de Villers sont sans doute pour quelque chose dans les discussions qui s'engagent autour de la question vers le commencement du siècle. Dans les années 1797 à 1803, Charles-Guillaume Kolbe écrit un ouvrage intitulé *De la richesse du vocabulaire de l'allemand et du français et de la disposition des deux langues à la poésie*². Dans la préface de la première édition, écrite en 1804, l'auteur discute l'universalité de la langue française, l'importance de la langue dans la vie d'une nation et son influence sur le patriotisme. Il attribue le manque de patriotisme des Allemands au fait qu'ils se servent tant d'une langue étrangère.

Après la chute de Napoléon et les défaites de l'armée française, la réaction à l'égard du français devient plus accentuée. En 1815, Frédéric Rühs publie à Berlin une bro-

1. Voir *Ibid.*, p. 7-11, 18-19, 25-27, 44.

2 Karl Wilhelm Kolbe: *Ueber den Wortreichtum der deutschen und französischen Sprache und beider Anlage zur Poesie*. Une deuxième édition de cet ouvrage paraît en 1818-1820 : il a eu un certain succès de librairie.

chure intitulée *Développement historique de l'influence de la France et des Français sur l'Allemagne et les Allemands*: « Partout, dit-il, où les Allemands sont venus en contact avec des Français, ils ont été traités avec arrogance ou avec perfidie par eux » ¹. C'est là le point de départ de son livre. Il voit la cause de cet état des choses en grande partie dans l'universalité de la langue française: « Les peuples de l'Europe, dit-il, ne doivent plus permettre que le français soit la langue des négociations diplomatiques car, tant qu'il en sera ainsi, les Français en seront toujours les maîtres » ². Rühs conseille aux Allemands de se réveiller et de voir les choses comme elles sont. Il signale surtout les effets funestes du règne de Louis XIV ³. Il reprend la défense de la langue allemande: les arguments de Frédéric le Grand, dit-il, ne sont plus valables. Il propose des changements radicaux dans l'éducation des princes allemands: ils doivent avant tout être des Allemands; le français doit être rayé de leur programme d'études; qu'on leur apprenne le latin et le grec, si l'on veut, mais non pas le français ⁴.

Quel fut le rôle de l'*Allemagne* dans tout ce courant de germanisme enfiévré? Voyageant en Allemagne pendant des années où les Allemands se trouvaient toujours sous le joug des armées napoléoniennes, M^{me} de Staël était rentrée pleinement convaincue qu'on manquait absolument de l'autre côté du Rhin du sentiment national. Son livre, basé en grande partie sur les souvenirs de ce voyage, est à la fois un reproche et un appel aux Allemands sur ce compte. Elle aussi leur conseille à maintes reprises de s'éveiller et de secouer leur apathie, d'abandonner l'imitation des étrangers et de développer leurs qualités nationales. Est-ce que le mouvement des germanomanes pourrait être en partie le résultat de ces accusations et de ces exhortations de M^{me} de Staël?

Ce qu'il faut retenir avant tout, c'est qu'à la fin de 1813, avant l'apparition du livre en Allemagne, le mouvement nationaliste était déjà à l'apogée de sa fureur. La police de Napoléon avait sans doute eu raison: il y avait en 1810,

1. Friedrich Rühs: *Historische Entwicklung des Einflusses Frankreichs und der Franzosen auf Deutschland und die Deutschen*, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 358.

3. *Ibid.*, p. 288.

4. *Ibid.*, p. 356-357.

lorsque la moindre excitation eût suffi pour enflammer les esprits et pour déclencher une vaste indignation, un grand danger à laisser libre carrière à ce livre rempli d'exhortations à l'honneur et au sentiment national des Allemands¹. Mais en 1814, après la chute de Napoléon, la crise est déjà passée. En tout cas, les esprits, toujours échauffés d'indignation, ont pris conscience de leur but; ils ont confiance en leur force et ils n'ont plus besoin des conseils de M^{me} de Staël pour reconnaître la valeur de l'unité. Il semble que le livre soit venu trop tard pour exercer une influence politique en Allemagne: dans le fracas des événements et des victoires on n'a même pas le temps de l'écouter. La plupart d'entre les germanomanes les plus acharnés ne semblent même pas prendre M^{me} de Staël au sérieux: les événements ont rendu ses constatations sur le caractère des Allemands presque comiques. « On peut compter le sort étonnant de ce livre peut-être parmi les événements dignes de remarque de cette époque, dit Goethe en 1814. La police française, assez perspicace pour voir qu'un ouvrage comme celui-ci doit augmenter la confiance qu'ont les Allemands en eux-mêmes, le fait prudemment mettre au pilon; des exemplaires sauvés dorment, pendant que les Allemands s'éveillent et se délivrent sans cette incitation spirituelle. Au moment actuel, le livre fait un effet étrange. S'il avait paru plus tôt, on lui aurait attribué une influence sur les grands événements récents; maintenant il apparaît comme une prophétie découverte après coup »². Il serait impossible de caractériser mieux le rôle politique joué par le livre *De l'Allemagne* et l'effet du retard de sa publication.

D'après quelques témoignages plus récents, cependant, il n'en serait pas tout à fait de même dans le domaine de la littérature. Beaucoup plus tard, vers 1860, le vieux Grillparzer, esquissant les étapes de l'histoire de la littérature allemande au commencement du xix^e siècle, attribue au livre de M^{me} de Staël une influence prépondérante sur le réveil du sentiment national chez le public et les littérateurs allemands.

1. Cf. F. Baldensperger: *Le mouvement des idées dans l'émigration française*, t. I, p. 78.

2. Varnhagen von Ense: *Denkwürdigkeiten*, t. IV, Goethe à M^{me} de Grotthus, le 17 février 1814.

Avant la publication de ce livre, dit-il, la présomption et l'orgueil de l'école des philosophes qui ont suivi Kant, tels que les frères Schlegel, n'avaient pas dépassé les limites étroites d'un groupe littéraire; la nation n'avait pas encore secoué la timidité qui la caractérisait depuis si longtemps et n'osait pas croire aux qualités et aux beautés particulières de sa littérature. C'est que cette littérature n'était nullement reconnue par l'étranger. Selon Grillparzer, ce n'est qu'avec l'avènement du livre *De l'Allemagne*, qui symbolisait l'attention et même la préoccupation de l'étranger, que les Allemands ont pu prendre confiance en leur valeur. Il insiste beaucoup sur la valeur psychologique de cette attention de l'étranger. Le livre, dit-il, « a opéré avec la force d'un besoin satisfait »¹. Cependant, quoique Grillparzer fût témoin des années qui suivent la publication du livre, sa mémoire semble le tromper ici. Il y avait sans doute pendant ces années-là toute une partie de l'Allemagne qui avait besoin de l'appui de l'approbation étrangère pour fortifier sa confiance, mais la conviction et l'effet de cette approbation ne se feront sentir que plus lentement: ce ne sera pas l'affaire d'une année. Et alors, ce ne sera pas le livre *De l'Allemagne* lui-même qui sera la cause de ce changement psychologique, mais l'infiltration continue et croissante de rapports sur la discussion qui sévit en France sur la littérature germanique et à laquelle le livre *De l'Allemagne* a donné une impulsion définitive.

Mais à côté de ces esprits plus timides, l'école des germanomanes aura une influence puissante sur l'opinion publique et sur la littérature. Leur zèle patriotique les porte à déclarer qu'à part son effet nuisible sur les classes supérieures, la littérature française n'a eu qu'une influence négligeable et éphémère sur les Allemands, même au siècle de Frédéric le Grand². Eux n'ont pas attendu l'approbation de l'étranger; leur nationalisme s'obstine à en faire peu de cas. Ils comptent parmi leurs partisans la plupart des membres de l'école romantique. Ils se sont beaucoup égayés de voir Auguste Schlegel attaquer sans ménagement la littérature clas-

1. Voir Grillparzer: *Sämtliche Werke*, t. XVI, p. 10, *Zur Litteraturgeschichte*, I. Cf. p. 19, *Zur Litteraturgeschichte* II.

2. F. Rühs: *Historische Entwicklung*, p. 369-370.

sique française et s'efforcer de prouver que les ouvrages si vantés en France sont dépourvus de toute valeur¹. Ils ne se font pas d'illusions sur l'état actuel de la littérature et de la philosophie en France et ils font peu de cas de la culture et, par conséquent, du jugement des Français modernes : « On peut dire, déclarent-ils, qu'actuellement il n'y a aucune littérature en France : tout ce qui s'est conservé d'érudition n'est également pour ainsi dire qu'un reste, que la réflexion d'une époque ancienne : elle est tout à fait étrangère et indifférente à la génération moderne ; la philosophie insipide du sensualisme, qui constitue toujours la base de toute la culture française, paraît aux Allemands absolument vide, nulle et insupportable : avec sympathie ou avec mépris, nous nous éloignerons de ces adversaires de toute vérité qui n'est pas palpable ; et à côté de la vie nouvelle qui est ressuscitée par les événements actuels et pénétrée de nouvelles forces de foi et de confiance, ils apparaissent comme des formes nuageuses qui manquent de tout contenu intérieur »². Si le Nord de l'Allemagne resta pendant longtemps supérieur au Midi en matière de littérature, c'est en grande partie parce que la Réformation l'a libéré et que le « régime français, ce corrupteur du nationalisme allemand », l'a atteint le moins³.

Bien que les opinions de M^{me} de Staël, ennemie de Napoléon et enthousiasmée par le nationalisme exaspéré des Hormayr⁴ et des Gentz, coïncident assez bien avec celles des nationalistes berlinois, ceux-ci se méfient de ses efforts pour unir l'Allemagne. Le témoignage de Frédéric de Gentz, l'ennemi juré de Napoléon, indique assez bien l'opinion générale de ce groupe. Rempli en 1807 et en 1808 d'une admiration presque sans réserve pour M^{me} de Staël et, pendant les années qui suivent, jouissant de l'estime et de la confiance de celle-ci⁵, Gentz se montre en 1814, sous l'influence peut-être du milieu de Rahel, assez défavorable au livre *De l'Allemagne* : « Sur la littérature allemande, dit-il, il y a là-dedans

1. Cf. J. Marsan : *Notes sur la bataille romantique* (1813-1826) ; *Revue d'histoire littéraire*, t. XIII, 1906, p. 577.

2. F. Rühs : *Historische Entwicklung*, p. 357.

3. *Jenaische Allgemeine Literaturzeitung*, N° 140, août 1814.

4. Cf. J. Mistler : M^{me} de Staël et Maurice O'Donnell, p. 134.

5. *Ibid.*, p. 149-150. Cf. F. Gentz : *Briefe und vertraute Blätter*, p. 176, G. à Rahel, le 15 juin 1814.

quelques chapitres remarquables et extrêmement bien écrits. Tout le reste, cependant, est de la drogue fagotée. Une égoïste aussi misérable, qui rapporte tout aux *peines du cœur*, c'est-à-dire à la piètre histoire de ses nombreuses tentatives amoureuses échouées (et à juste titre), que sait-elle de nations ou d'individus, si ce n'est ce qui lui est parfois miraculeusement révélé, comme dans ses chapitres-là, par une espèce d'inspiration ? » 1. Cette opinion de Gentz a sans doute eu ses origines en partie dans une certaine animosité personnelle: il croit en 1814 que M^{me} de Staël, offensée par sa froideur, a médité de lui à Londres en 1813. Mais il n'est pas seul à prendre cette attitude indifférente envers les suffrages de l'illustre Française: les nationalistes berlinois se méfient d'elle surtout; déjà en 1810, le groupe d'Adam Müller, de Kleist et d'Arnim se montre définitivement hostile envers elle. Tous trois, ils avaient de bonne heure fait la connaissance de M^{me} de Staël, mais sa nature paraît leur avoir été tout à fait incompréhensible. En tout cas, ils n'en ont pas reçu une impression très favorable. En ce qui concerne les efforts qu'elle fait dans l'intérêt de l'Allemagne, ils les associent inévitablement à ceux des autres Français germanophiles tels que Villers et Constant, et comme les Grimm, ils ne voient pas ceux-ci d'un œil très indulgent et n'attendent pas beaucoup de leur intervention dans la cause de l'Allemagne 2. A la différence des Français germanophiles, ils sont convaincus de l'inutilité des idées pour rapprocher la France et l'Allemagne et de la nécessité d'avoir recours, à la longue, à la force des armes 3. En 1810, avant la mise au pilon de l'Allemagne, Adam Müller publie dans les *Berliner Abendblätter*, dont il était un des rédacteurs, un article sur M^{me} de Staël, dans lequel il annonce le livre de celle-ci sur un ton assez ironique: « Nous autres Allemands, dit-il, nous y serons présentés maintenant au grand monde et aux Français, et nous leur serons même recommandés peut-être; on y démontrera comme nous représentons l'idéalisme, tandis que la France représente le réalisme; nous serons traités comme il convient à un jeune

1. F. von Gentz: *Briefe und vertraute Blätter*, p. 176, G. à Rahel, le 15 juin 1814.

2. Voir R. Steig: *Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, p. 499-502.

3. *Ibid.*, p. 496.

amant sain, de temps en temps quelque peu fantaisiste, ou entêté, ou muet, ou maladroit, qu'une telle dame daigne introduire dans le monde; bref, comme l'ours dans le parc de M^{me} Staël (*sic*). L'Allemagne avec ses destinées, convient incomparablement à la *douce mélancolie* de sa protectrice, et lorsque la sensibilité se met en voyage, elle trouve beaucoup à faire chez nous. Et que serions-nous, nous autres Allemands, s'il n'y avait pas de Villers et pas de Staël ? » ¹.

Il est vrai que d'autres patriotes allemands, tels que le baron de Stein, l'ennemi acharné de Napoléon, ont accordé au livre de M^{me} de Staël un accueil plus favorable. En 1812, lorsque M^{me} de Staël faisait son long voyage d'exil à travers la Russie pour arriver jusqu'à Stockholm, elle rencontra Stein à Saint-Petersbourg. Il l'entendit lire à haute voix plusieurs chapitres de son livre, notamment les chapitres sur l'enthousiasme. Il fut tellement enchanté de la pensée et du sentiment qu'ils renfermaient, qu'il en fit copier de longs extraits par Arndt ². Les deux patriotes ont sans doute eu connaissance dès cette époque des parties du livre qui contenaient des exhortations au patriotisme des Allemands, mais il serait absurde de parler ici d'influence. Arndt, infatigable dans son zèle patriotique, a déjà publié coup sur coup des ouvrages remarquables par une teutomanie des plus exagérées. Après la chute de Napoléon, il redouble d'énergie et d'enthousiasme. Dans ces ouvrages plus récents, on pourrait tout au plus trouver des réminiscences du livre *De l'Allemagne*: chez Arndt, comme chez les autres germanomanes, la tendance patriotique s'était développée trop tôt pour qu'elle eût besoin, en 1814, de l'appui et des incitations de M^{me} de Staël.

Que l'on considère les courants littéraires ou philosophiques allemands pendant les années 1814 à 1820, ou que l'on considère la réaction nationaliste, on constate que l'influence directe du livre de M^{me} de Staël en Allemagne est partout négligeable.

« Je prédis, dit l'auteur d'une lettre sur le livre de M^{me} de Staël, que son ouvrage aura tout à fait le sort de Cassandre.

1. *Berliner Abendblätter*, N° V, 1810. Passage cité en allemand par Steig dans *Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, p. 499. Voir aussi pour les relations entre Villers et les nationalistes de Berlin.

2. Voir E. M. Arndt: *Meine Wanderungen und Wandlungen mit Stein*, p. 56-60.

Elle ne plaira à aucun parti, ne convaincra aucun. Les Allemands et les Français ne la croiront pas sur parole et lui accorderont encore moins leur approbation; elle se brouille avec les deux nations parce qu'elle ne voulait se brouiller ni avec l'une ni avec l'autre. Elle ne trouvera grâce qu'auprès des Anglais »¹. Cette prophétie s'est montrée profondément vraie en ce qui concerne la réaction provoquée par le premier choc. Les Français, de leur côté, n'ont pas manqué de prévoir que les Allemands seraient peu enchantés des reproches que leur fait M^{me} de Staël et du ton sur lequel elle leur reconnaissait des vertus. Marcel de Serres prévoit que l'*Allemagne* soulèvera un mouvement assez général d'indignation². Ces prophéties se sont réalisées: classiques et romantiques, gens du Nord et gens du Midi, Weimariens et Berlinoises, cosmopolites et germanomanes, presque tous enfin sont d'accord pour condamner le livre et pour croire qu'il ne contient pas un tableau vrai de l'Allemagne. Tous s'obstinent à ne considérer que la vérité objective de l'ouvrage. Goethe tirera son profit de la peine qu'a M^{me} de Staël à le comprendre; il saluera le livre comme un miroir, quelquefois déformant, qui montrera aux Allemands les défauts qui les caractérisent et quelques défauts qu'ils n'ont pas; il y verra, ainsi que plusieurs autres — Werner, Guillaume de Humboldt, Auguste Schlegel — le héraut d'une littérature mondiale et d'une réputation européenne pour les écrivains allemands. Plusieurs auteurs signaleront, sans insister, que l'*Allemagne* pourra être utile aux Allemands en ce qu'elle continue la leçon de Schiller et essaie de leur prouver qu'ils n'ont plus rien à gagner à se laisser imprégner des principes littéraires de la France³. Mais à ces exceptions près, les Allemands mettront bien des années à arriver à regarder l'ouvrage plutôt au point de vue de son influence possible qu'au point de vue de sa justesse objective. Presque tous s'abandonneront à la première impulsion d'un orgueil national blessé et exprimeront la même opinion que Varnhagen d'Ense, qui, ayant eu communica-

1. *Journal für Literatur, Kunst, Luxus und Mode*, p. p. C. Bertuch octobre 1814, t. XXIX, p. 677, *Brief eines Berliners über das neueste Werk der Frau von Staël: Deutschland*.

2. *Mercure de France*, 1814, t. 59, p. 241 et suiv.

3. Voir *Jenaische Allgemeine Literaturzeitung*, août 1814, N° 140. Article anonyme sur l'*Allemagne*.

tion des bonnes feuilles du livre en 1810, écrivait dans une lettre à Rahel une opinion fort peu indulgente, où toute la valeur de l'ouvrage lui échappait : « C'est d'ailleurs, un livre très ridicule, très insipide et plein de caricatures, dit-il; il nous dénie entre autres choses l'esprit militaire, qu'aucune autre nation cependant, pas même les Romains, n'a jamais possédé au même degré, mais fait de nous des anges de vertu et de délicatesse de sentiment » ¹.

M^{me} de Staël, disent les Allemands, est étrangère : elle ne peut donc rien comprendre à la nature allemande; elle est Française : donc, elle sera tout imprégnée de préjugés insurmontables contre les institutions allemandes. Elle jouit, d'ailleurs, dans plusieurs milieux d'outre-Rhin d'une réputation assez équivoque : beaucoup d'Allemands aux tendances plus ou moins conservatrices n'arrivent pas à se débarrasser du souvenir du rôle qu'elle a joué dans la Révolution ². Ses voyages en Allemagne et en Autriche n'ont pas amélioré l'impression générale : on connaît les troubles qu'elle causa en 1803 et en 1804 parmi les érudits et la société de la petite cour paisible de Weimar. L'impression qu'elle y fit sur beaucoup de gens ne fut guère favorable. Wieland ³, Mlle de Göchhausen, M^{me} de Schardt et plusieurs autres avaient conçu pour elle une admiration et une affection durables et accueillent toujours ses ouvrages avec enthousiasme; mais beaucoup de Weimariens se souviennent aussi des déboires de Goethe, de Schiller et de Fichte pendant son séjour. A Vienne, on la croit employée à des missions secrètes ⁴ et la ville de Marie-Antoinette garde aussi le souvenir de ses activités révolutionnaires ⁵. Partout, en attirant l'attention et la curiosité des hommes, elle semble avoir eu le malheur de soulever contre elle l'opinion des femmes. Il est intéressant de considérer le

1. *Briefwechsel zwischen Varnhagen und Rahel*, V, à R., le 12 octobre 1810. Cf. C. Blennerhassett : *M^{me} de Staël*, t. III, p. 351.

2. Cf. K. Freifrau von Bechtolsheim : *Erinnerungen einer Urgrossmutter*, 1787-1825, p. 105.

3. Voir C. M. Wieland : *Auswahl denkwürdiger Briefe*, 2^e partie, p. 80, 123, 129-133. Cf. E. Seilliére : *Une correspondante, etc.* (*Revue germanique*).

4. Cf. J. Mistler : *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, p. 36-37. Voir ce livre pour la visite de M^{me} de Staël à Vienne.

5. *Ibid.*, p. 47.

nombre de femmes qui, en 1814, se sont acharnées contre son livre. La jalousie y est sans doute pour quelque chose ¹.

De plus, il ne faut pas oublier qu'avant la publication de l'*Allemagne*, la réputation littéraire de M^{me} de Staël de l'autre côté du Rhin est déjà fermement établie: le livre *De la littérature, Delphine, Corinne* y ont eu un grand succès. Leur auteur est dans l'esprit public un personnage dont les traits sont déjà fortement dessinés. Beaucoup voient en elle la personnification des tendances et du développement de la littérature française. Elle est avant tout la « femme célèbre » (Die berühmte Frau), qui voit les opinions de toute l'Europe se partager sur ses écrits. Les Allemands se montrent en général assez favorables à ses ouvrages antérieurs. Du moins, s'ils les condamnent, leurs censures sont raisonnées et modérées ². Ici, l'Allemagne n'est pas en cause ou, au moins, elle est reléguée au second plan: les nationalistes les plus intransigeants peuvent se montrer indulgents. Une opinion exprimée en 1808 dans un article du journal *Phöbus* d'Henri de Kleist et d'Adam Müller, résume assez bien l'image que se font de M^{me} de Staël à cette époque ceux qui sont disposés à étudier en elle les développements de la littérature française: « Ses ouvrages, dit l'auteur anonyme de cet article (qui est probablement Kleist lui-même), expriment très nettement la transformation que subit toute la littérature française, car on y voit partout se rouvrir l'intelligence fermée depuis longtemps par les coutumes et par les habitudes du bon ton, et les formes particulières de nations, d'opinions, d'époques étrangères devenir claires pour elle. Dans les ouvrages de M^{me} de Staël, l'influence des vieilles valeurs françaises dans son

1. Il ne faut pas oublier que le passage de l'*Allemagne* qui parle des femmes allemandes (I, 3) fut une des parties du livre qui firent la plus grande sensation tant en France qu'en Allemagne. Les critiques de Betty Gleim, de Caroline de la Motte Fouqué et de Rahel sont sans doute en grande partie une réponse à ce chapitre. M^{me} de Staël y signale le nombre et la facilité des divorces en Allemagne et le chapitre entier n'a pas manqué de paraître aux Allemands quelque peu ironique. Cf. P. Kohler: *M^{me} de Staël et la Suisse*, p. 365. Cf. O. F. Walzel: *M^{me} de Staëls Buch « De l'Allemagne » und W. Schlegel; Forschungen zur neueren Literaturgeschichte*, p. 316.

2. Adam Müller signale l'opposition qu'il y a entre la littérature française et la littérature allemande (Entäusserung-Entinnerung) dans un article du *Phöbus* sur *Corinne*. Les Allemands, dit-il, se caractérisent par la sentimentalité et les Français par la coquetterie de la sentimentalité. M^{me} de Staël balance entre les deux qualités. (*Phöbus*, février 1808, p. 42.)

éducation ne se fait plus sentir que dans les veines cachées, dans les régions les plus secrètes de son cœur, restées inconnues de sa propre conscience même : sa conduite et son inclination extérieures ne la révèlent pas. La forme imposée dans sa première jeunesse par son éducation est bientôt devenue suspecte à son esprit extraordinairement vif, et bien qu'une satisfaction intérieure sur la possession de la langue et des coutumes que lui a conférées sa naissance se fasse voir toujours, elle paraît cependant connaître à peine ce sentiment en elle, le nie plutôt et aboutit d'une façon extrêmement singulière à une certaine *paradoxie des sensations*. Elle veut familiariser son âme avec les sensations des circonstances les plus bizarres, des époques les plus reculées, comme sa bouche avec les langues ; et tandis que les Français ne pouvaient autrefois profiter que des divergences, du non-français, elle veut plutôt reconnaître les qualités étrangères dans leur beauté particulière et vivante, c'est-à-dire l'anti-français même, avec l'impartialité qui est particulière au génie poétique » ¹. Si juste que soit une telle analyse, aussitôt qu'il s'agira de déterminer la valeur de son livre sur l'Allemagne, on oubliera presque entièrement cet aspect de l'effort de M^{me} de Staël. On ne verra que les préjugés français de sa première éducation et presque tous les Allemands seront unanimes pour renier le tableau qu'il offre de leur pays. Le pressentiment de ce mécontentement se montre de bonne heure : Guillaume de Humboldt même, qui connaît assez bien le caractère et les facultés de M^{me} de Staël, déclare cependant en 1808 que son livre sur les Allemands ne pourra guère lui réussir. Sa nature n'est pas adaptée à la tâche de comprendre et de bien représenter l'Allemagne : « On peut dire avec Archimède, dit-il, qu'il ne s'agit que de se mettre au bon point de vue pour comprendre et pour représenter le monde entier, mais, quelques efforts qu'elle puisse faire, elle n'atteindra pas ce point. C'est l'amour de la pensée et du sentiment pour eux-mêmes, et, si possible, dans leur vérité simple et nue. Elle et tous ceux qui sont formés comme elle voudront toujours référer tous deux à quelque chose d'autre, bien que souvent à quelque chose d'élevé, et les orner de raison ou d'imagina-

1. *Phöbus, ein Journal für Kunst*, janvier 1808, p. 54. Article anonyme : *Ueber den schriftstellerischen Charakter der Frau von Staël-Holstein*.

tion. A cause de cela, malgré toute tendance apparente vers la mélancolie, ils ne se laisseront pas pénétrer non plus, comme il faut, d'une douleur aimée et chère et d'une sensibilité intime, mais craindront toujours celles-ci comme des adversaires étrangères, au lieu de se transformer pour ainsi dire entièrement en elles » 1.

Les causes du désaveu général opposé par les Allemands au livre de M^{me} de Staël en 1814 sont très complexes et dépendent de la nature extrêmement compliquée de l'ouvrage lui-même et des factions innombrables qui constituent le public allemand de cette époque.

Le livre *De l'Allemagne* n'est rien moins qu'une encyclopédie: c'est d'abord un récit de voyage, bourré d'observations piquantes sur le paysage triste et sombre de l'Allemagne et les mœurs aimables mais lourdes et gauches de ses habitants; c'est ensuite un livre de critiques et de théories littéraires basées sur des valeurs allemandes déformées et consciemment adaptées à l'usage des Français; c'est un traité de philosophie, une interprétation plutôt qu'une exposition, où l'auteur, sous prétexte d'analyser les théories allemandes, s'attache plutôt à développer sa philosophie personnelle; c'est enfin un recueil de traductions plus ou moins réussies de chefs-d'œuvre germaniques. Pour ceux qui connaissent le sujet et qui cherchent dans l'ouvrage une justesse objective, son ensemble ne peut paraître qu'un salmigondis d'éléments disparates et même contradictoires.

Cet effet de bigarrure est rehaussé encore davantage par la diversité et la multiplicité des sources employées par M^{me} de Staël dans la préparation des différentes parties de son ouvrage 2. Le nombre des collaborateurs et de ceux qui lui ont fourni des inspirations est formidable: on retrouve Villers, Constant, Sismondi, Bonstetten, Gérando, le prince de Ligne à côté des Schlegel, de Jacobi, de Werner, de Hornmayr, de Humboldt; Fontenelle, Montesquieu et Voltaire à côté de Lessing, de Klopstock et de Schiller. Cette bigarrure de principes opposés sera beaucoup moins évidente aux Français,

1. *Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, t. II, p. 12, W. à C., le 7 novembre 1808. Cf. *Euphoriion*, t. XVII, 1909, p. 435.

2. Pour cet aspect des sources de *l'Allemagne*, voir O. F. Walzel: *M^{me} de Staëls Buch*, etc., p. 275 et suiv.

qui, avant 1814, ne connaissent que fort superficiellement les choses d'Allemagne, mais il n'en sera pas de même des milieux cultivés de l'autre côté du Rhin : pour eux, chaque influence nouvelle se détachera nettement contre l'ensemble enchevêtré, chaque source, étiquetée, ressortira comme une couleur contrastante, dans un relief vigoureux et saisissant. Le résultat en sera une indignation universelle. A maintes reprises, on reprochera à M^{me} de Staël de ne s'être pas assez familiarisée avec son sujet ; le public allemand aura l'impression générale qu'elle n'a fait que passer au galop en carrosse à travers les villes littéraires de l'Allemagne et qu'ensuite elle a mis tous ses amis à contribution pour écrire les souvenirs de son voyage, se chargeant elle-même de la tâche de rassembler et de plâtrer le tout. A maintes reprises, on lui reprochera de n'avoir fait que besogne de rapiécetage, d'avoir soutenu des théories mal digérées, d'avoir donné sans discernement dans les doctrines de toutes les écoles sans en approfondir aucune et sans se rendre compte des contradictions fondamentales qui les séparent les unes des autres. A travers l'ouvrage achevé, les critiques allemands distinguent les étapes et les divisions de sa préparation et pénètrent même jusqu'aux sources. Ce phénomène détermine en grande partie la façon dont ils l'ont accueilli.

La nature encyclopédique et bigarrée du livre a eu sur son premier succès une influence d'autant plus considérable que le public allemand de 1814 est également composé d'une infinité d'éléments disparates et hétérogènes qui se refusent presque à tout groupement¹. Toute classification des opinions est presque impossible. C'est le moment d'une dispersion générale des écoles. L'école romantique n'a plus aucun centre ni aucun chef. Il y a longtemps que Novalis et Schlegel ont cessé de voir dans Goethe le héraut de la poésie nouvelle ; les cercles des amis romantiques ont été dispersés : Novalis est mort, Frédéric Schlegel est à Vienne, Auguste-Guillaume en France auprès de M^{me} de Staël. Les Schlegel eux-mêmes désavouent les jeunes poètes extravagants tels que Werner et Loeben, qui se donnent pour leurs disciples ; ils ont peu d'indulgence pour Brentano. Tieck, Arnim et Schelling se

1. Cf. W. Menzel : *Die deutsche Literatur*, 2^e édition, 1^{re} partie, p. 23.

regardent mutuellement avec peu de sympathie¹. Cette dispersion des écoles et cette individualisation des tendances caractérise toute la littérature allemande de l'époque. Goethe est mécontent du mysticisme de Werner²; il est peu enthousiaste des théories d'Auguste Schlegel³ et du ton du romantisme en général. Kotzebue est l'ennemi déclaré de Goethe et des Schlegel⁴. Auguste Schlegel a peu de sympathie pour Schiller⁵. Malgré ces inimitiés mutuelles, tous jouent un rôle plus ou moins important dans le livre de M^{me} de Staël; tous y sont jugés avec plus ou moins d'approbation. Le résultat en sera que l'enthousiasme de tous sera refroidi par les louanges assignées à leurs adversaires et que tous auront l'impression que M^{me} de Staël a mal compris leurs propres idées, qu'elle y a opposé trop de résistances⁶, ou qu'elle a mal analysé leurs ouvrages. Ceux mêmes qui ne figurent pas dans le livre montreront la même désapprobation à cause de leurs sympathies blessées. Les différentes régions de l'Allemagne même seront mécontentes de leur part de louanges: M^{me} de Staël, diront les Berlinoises, préfère incontestablement Weimar à Berlin. C'est de Weimar qu'elle a parlé avec sympathie: elle a mentionné Berlin tout simplement pour ne pas lui faire l'insulte de l'oublier entièrement⁷. Les gens du Midi s'indignent de ce qu'elle a accordé au Nord la supériorité dans la littérature et les beaux-arts⁸. D'autres déclarent qu'en favorisant ainsi les septentrionaux, elle rafraîchit la dispute qui sévit depuis longtemps entre le Nord et le Midi de l'Allemagne⁹.

Ainsi, si tous sont d'accord pour condamner l'ouvrage, tous le condamnent en grande partie pour des raisons dif-

1. Voir R. Huch: *Die Romantik*, t. II, *Ausbreitung und Verfall der Romantik*, p. 6-7. Cf. D. von Schlegel: *Briefwechsel*, p. 136, D. à Auguste-Guillaume, le 12 janvier 1813.

2. F. Baldensperger: *Lettres inédites de Zacharias Werner*, etc., *Revue de littérature comparée*, t. III, p. 113-114.

3. J.-J.-A. Bertrand: *Guillaume Schlegel critique de Molière*, *Ibid.*, t. II, p. 227-231.

4. G. Stenger: *Goethe und August Kotzebue*, p. 11, 20, 35.

5. *Briefe an Baron de la Motte Fouqué*, p. 361, A. Schlegel à Fouqué, le 12 mars 1806.

6. F. Baldensperger: *Lettres inédites de Werner*, etc., p. 112-113.

7. *Journal für Literatur, Kunst*, etc., octobre 1814, t. XXIX, p. 675-676. Cf. *Aus Jacobis Nachlass*, t. I, p. 319, M^{me} de Staël à Jacobi le 11 mars (1804).

8. *Jen. Allg. Literaturzeitung*, août 1814, N° 140, p. 170.

9. *Allg. Literaturzeitung*, septembre 1815, N° 202.

férentes. Même si l'on se montre très favorable, ce sera avec la même réserve que celle du baron de Voght, qui, déconcerté par le mysticisme de Werner et par les tendances politiques de l'ouvrage, déclare que l'on « pourra facilement n'être pas de son avis », mais que l'on « ne pourra pas s'empêcher d'aimer son talent » ¹. A la fin, plusieurs sont tentés de ne voir dans le livre que quelques bonnes épigrammes.

Le poète danois Oehlenschläger, tout rempli d'enthousiasme pour la personnalité et le génie de M^{me} de Staël, et voyant en elle une nature « toute allemande » ², n'a pas dû être très content des concessions faites par celle-ci aux théories de Schlegel, pour qui il avait une grande aversion. Ces deux satellites de M^{me} de Staël, écrit-il à Goethe en 1807, « m'apparaissent comme deux squelettes lapidifiés de mammons de l'époque anorganique des géants; ce sont deux titans pétrifiés, dont les ossements pulvérisés ne peuvent plus avoir d'utilité dans la pharmacie littéraire de l'Allemagne, et cependant, ils veulent toujours livrer assaut aux dieux » ³. Bonstetten, songeant en 1809 à l'influence qu'aura le livre en France, déplore également l'ascendant pris par Auguste-Guillaume sur l'esprit de M^{me} de Staël. C'est à cause de Schlegel qu'elle se montre si injuste envers d'autres poètes tels que Wieland et Matthisson: « Son ouvrage *De l'Allemagne*, dit-il, fera beaucoup de sensation. Je ne connais rien de plus beau; mais il y a aussi des systèmes là-dedans, qui feront tourner la tête à bien des gens » ⁴. Oehlenschläger et Bonstetten ne sont pas les seuls à se plaindre de cette influence de Schlegel: on sait qu'en France ce fut là pendant bien des années la cause d'un nombre inestimable de critiques hostiles; il en sera de même d'une partie de l'opinion allemande de 1814. A part le milieu immédiat de Goethe, dont on a vu l'aversion pour le romantisme et qui a dû approuver l'opinion d'Oehlenschläger, le public littéraire de l'Allemagne compte toujours à cette époque beaucoup d'esprits qui sont

1. M^{me} Lenormant: *M^{me} Récamier*, etc., V. à Madame R., le 12 nov. 1810. Cf. J. Billion: *Madame de Staël*, etc., p. 113.

2. Voir L. Bobé: *Efterladte papirer fra den Raventlowske familiekreds i tidsrummet*, t. V, p. 60.

3. Voir *Goethe-Jahrbuch*, t. VIII, 1887, p. 12. O. à G., mai 1807.

4. K. V. von Bonstetten: *Briefe an Friederike Brun*, p. 277, B. à F. (1809).

fort impatients des théories apparemment stériles des frères Schlegel et de l'extravagance improductive de toute l'école romantique. Pour ces gens, la littérature allemande se résume par les noms de Lessing, de Klopstock, de Winckelmann, de Wieland, de Schiller et de Goethe. Quoique M^{me} de Staël ait accordé à leurs principes de prédilection une large part d'éloges, ces adversaires du romantisme se montreront fort mécontents de la manière dont elle laisse percer partout à travers sa propre opinion les vues d'Auguste Schlegel. Eux aussi verront dans le nouveau livre trop d'esprit de système, et à un tel degré que cette observation deviendra le point de départ et la base de toutes leurs critiques et de tous leurs jugements. Cette aversion commune pour les Schlegel et pour ceux qui passent pour être leurs disciples permettra de grouper un certain nombre de témoignages de l'école classique.

CHAPITRE II

CRITIQUES CONSERVATRICES ET CRITIQUES ROMANTIQUES : CONDAMNATION GÉNÉRALE DU LIVRE DE M^{me} DE STAËL

Les critiques classiques allemands déclarent avec unanimité que M^{me} de Staël n'a pas bien vu l'Allemagne. C'était d'ailleurs inévitable, disent-ils : est-ce qu'on pouvait attendre un tableau fidèle de la vraie Allemagne d'une Française, femme du monde, connaissant fort mal la littérature et la philosophie allemandes, faisant quelques voyages rapides à Weimar, à Berlin, à Vienne, au moment où tout le pays se trouvait bouleversé par les événements politiques ? M^{me} de Staël est incompétente à traiter son sujet, mais à part son incompétence, l'Allemagne s'est beaucoup modifiée depuis l'époque de ses voyages et même depuis la composition de son ouvrage¹. On n'y voit plus la même soumission ni la même inertie. D'ailleurs, si M^{me} de Staël connaît fort mal l'Allemagne, si les événements récents ont donné le démenti à beaucoup de ses opinions, elle connaît infiniment mieux la France et la nature des Français, qui n'ont pas changé. A tout prendre, on ne peut regarder son ouvrage que comme une « excursion spirituelle à travers l'Allemagne »², destinée à combattre, au moyen d'une comparaison soutenue, les préjugés mutuels entre les deux nations, mais dont le but principal est plutôt de faire connaître l'Allemagne à la France³. Ce but même nécessite de graves défauts et des infidélités fondamentales. De plus, les opinions avancées par M^{me} de

1. *Journal für Litteratur, Kunst, etc.*, décembre 1814, p. 786.

2. *Jen. Allg. Literaturzeitung*, août 1814, N° 139, p. 163.

3. *Ibid.*, p. 163.

Staël sont tellement fausses et donnent une idée tellement défigurée de l'Allemagne qu'elles doivent être rectifiées une à une par une critique détaillée.

Pendant toute l'année 1814, la presse conservatrice est ainsi parsemée d'articles qui complètent les brochures et les comptes rendus publiés par les romantiques.

Quel est le jugement final porté par les critiques classiques sur le livre *De l'Allemagne* et quelles sont les principales erreurs qu'ils y signalent?

« L'ouvrage appartient aux phénomènes les plus intéressants de la nouvelle littérature, déclare l'auteur d'une longue série d'articles sur le livre de M^{me} de Staël dans l'*Allgemeine Literaturzeitung*. Il est toujours curieux d'entendre une étrangère géniale, spirituelle et savante porter un jugement sur nous, sur notre art et notre science; les manœuvres subtiles de l'éloquence, avec lesquelles elle sait défendre ses assertions contre les préjugés traditionnels de nos chers voisins sont dignes d'admiration. Les critiques français pourront difficilement opposer beaucoup d'objections à ces assertions; mais, nous ne pouvons pas le nier, les critiques allemands le pourront peut-être. Car, malgré toute la justice avec laquelle, généralement parlant, M^{me} de Staël juge la nation et la littérature allemandes, malgré tout son esprit et les observations subtiles et justes qu'elle sème dans son ouvrage, elle n'a cependant pas compris le génie allemand dans toute sa profondeur; elle prodigue souvent ses louanges sans bien louer; elle découvre des défauts imaginaires et néglige, au contraire, des défauts réelles qui lui sont restées inconnues, ou qu'elle a cherché par scrupule à voiler d'une main indulgente. Il est par conséquent nécessaire d'accompagner ses jugements pas à pas, pour séparer le vrai du faux » ¹.

Le principal reproche fait par l'opinion conservatrice à M^{me} de Staël semble être celui d'avoir trop écouté les conseils et les leçons des frères Schlegel dans certaines parties de son ouvrage. Ce sont les passages généraux du troisième volume, où, à part quelques réminiscences de Frédéric Schlegel ², elle semble développer avec plus de hardiesse sa philo-

1. *Allg. Literaturzeitung*, septembre 1815, N° 202, p. 42.

2. *Jen. Allg. Literaturzeitung*, août 1814, N° 143.

sophie personnelle, qui sont le mieux réussis. Elle s'y élève bien au-dessus de Chateaubriand. Mais, par contre, ses vues sur les mœurs et le caractère des Allemands sont souvent fausses, parce que souvent elles ne sont pas siennes. Il en est de même aussi de la partie de l'ouvrage qui traite de la littérature et de l'art : « Là, elle donne le bras à Auguste-Guillaume Schlegel ; là, on entend des jugements, non pas personnels, mais empruntés et copiés, mêlés à ses propres observations, souvent démentis par celles-ci. Nulle part le contraste entre la *foi* et le *sentiment* n'est si frappant que dans les opinions littéraires de M^{me} de Staël. Elle veut embrasser les principes de l'école et de la littérature allemandes et ne le peut pas » ¹.

Les articles consacrés au livre *De l'Allemagne* en août 1814 dans la *Jenaische Allgemeine Literaturzeitung* sont dans une large mesure une attaque contre Auguste Schlegel, ce fantôme qui se promène dans tous les chapitres de l'ouvrage. On regrette le tableau qu'aurait peut-être fait M^{me} de Staël si elle s'était débarrassée de l'influence de son mentor ². « M^{me} de Staël, dit l'auteur de ces articles, appelle ce livre entre autres choses un tableau de l'Allemagne, désignation à laquelle il ne saurait avoir aucun droit. Nous la voyons faire là-dedans, pour ainsi dire, un voyage à travers notre pays et principalement à travers notre littérature, et elle décrit les aventures qu'elle y a essayées sur le grand chemin et pendant son séjour dans quelques villes. Outre cela, elle raconte mot à mot ce que son mentor, qui la conduisait généralement, lui a appris. Naturellement, il s'y reproduit par conséquent beaucoup qui est de lui, de son frère et de ses amis et compères. Le livre eût gagné singulièrement, si M^{me} de Staël, qui a les observations fines, y parlait seule » ³. Si M^{me} de Staël ne s'est pas montrée assez sévère pour Werner et les imitateurs mystiques de Novalis et de Tieck, si elle ne comprend que médiocrement des grands hommes tels que Goethe et Jean-Paul, c'est à l'influence de Schlegel et de ses amis

1. *Journal für Literatur, Kunst, etc.*, octobre 1814, p. 677. Cf. *Allg. Literaturzeitung*, septembre 1815, p. 404.

2. Cf. H. C. Robinson : *Diary, Reminiscences and Correspondence*, p. 172, 422.

3. *Jen. Allg. Literaturzeitung*, août 1814, N° 144, p. 206.

qu'il faut en attribuer la cause. M^{me} de Staël a montré, en parlant de quelques-uns de ces poètes romantiques, qu'elle se rendait parfaitement compte de leur impuissance ¹. Pourquoi ne s'est-elle pas débarrassée de leurs principes en jugeant les autres grands poètes allemands? Car Schiller est peut-être le seul écrivain sur lequel elle ait porté un jugement impartial et libre. « Elle dit du mal de tous les autres, pour qu'on ne croie pas qu'elle veuille les louer, ou du bien, pour qu'on ne croie pas qu'elle veuille les blâmer. Elle appartient contre sa conviction et contre sa volonté à l'école d'où elle voudrait se délivrer » ². Cette soumission excessive gâte tout l'ouvrage. « Si elle n'avait jamais fait la connaissance de cette école; si elle s'était abandonnée à son enthousiasme pur pour ce qu'il y a de beau et de fort dans la littérature et l'art allemands, à son admiration pour le génie, sans vouloir renverser les règles du goût comme des farces démodées, des faiblesses étrangères; si elle avait vu avec ses propres yeux, senti avec sa propre âme, ne s'était occupée d'aucun système, d'aucune théorie, d'aucune hypercritique, nous aurions dû à la femme la plus spirituelle le meilleur ouvrage sur la littérature de l'Allemagne » ³.

Les prosélytes de Schlegel attachent une grande valeur au *Nibelungenlied*, qui, selon eux, contient un fonds inépuisable de matière à exploiter par la littérature moderne. M^{me} de Staël, disent les critiques classiques, quoiqu'elle accuse les Schlegel d'une certaine partialité à cet égard, est ici également beaucoup influencée par leurs systèmes. Elle se met trop facilement d'accord avec ce conseil absurde qui propose aux Français de puiser une littérature nationale dans les chansons des troubadours ⁴. Le mépris qu'ont les classiques pour les théories des Schlegel et une forte dose de germanisme rigoureux les conduisent ainsi à une espèce de nationalisme littéraire qu'ils opposent au cosmopolitisme de M^{me} de Staël, et qui les oblige à rendre justice à un certain degré à la littérature française même du règne de Louis XIV.

1. *Ibid.*, N° 142, 143.

2. *Journal für Literatur, Kunst, etc.*, octobre 1814, p. 677-678.

3. *Ibid.*, p. 678.

4. *Jen. Allg. Literaturzeitung*, N° 139, p. 168..

Si la littérature moderne en France ne doit pas être basée sur les chansons des troubadours, à plus forte raison elle ne doit, pas plus que la littérature allemande, recourir aux influences étrangères.

Ainsi, les critiques classiques rejettent vigoureusement le principe qui forme la base de toute la philosophie littéraire de M^{me} de Staël : « Les nations, dit-elle dans son chapitre sur les Schlegel, doivent se servir de guide les unes aux autres, et toutes auraient tort de se priver des lumières qu'elles peuvent mutuellement se prêter. Il y a quelque chose de très singulier dans la différence d'un peuple à un autre : le climat, l'aspect de la nature, la langue, le gouvernement, enfin surtout les événements de l'histoire, puissance plus extraordinaire encore que toutes les autres, contribuent à ces diversités ; et nul homme, quelque supérieur qu'il soit, ne peut deviner ce qui se développe naturellement dans l'esprit de celui qui vit sur un autre sol et respire un autre air : on se trouvera donc bien en tout pays d'accueillir les pensées étrangères ; car, dans ce genre, l'hospitalité fait la fortune de celui qui reçoit » ¹. Il y a sans doute des esprits qui, comme le critique de la *Jenaische Allgemeine Literaturzeitung*, désapprouvent l'intransigeance avec laquelle Auguste Schlegel condamne les chefs-d'œuvre du classicisme français et sont portés à adopter cette attitude de M^{me} de Staël, qui voit le salut des littératures modernes dans un trafic d'échanges de valeurs intellectuelles ², mais ceux qui pensent ainsi sont plutôt rares : ainsi que les romantiques, la plupart des critiques conservateurs feront des objections vigoureuses à ce principe. Tant qu'il s'agit d'une influence allemande en France, plusieurs se déclarent à la rigueur d'accord avec M^{me} de Staël, mais ils persistent à croire que la littérature n'a rien à apprendre du prétendu goût français. Ils adoptent l'opinion de Schiller et citent les vers où celui-ci attaque la littérature française et déclare que les écrivains allemands doivent se garder d'adopter ses principes.

Le salut de l'Allemagne, déclarent-ils, ne se réalisera qu'avec l'éloignement de tous les éléments étrangers qui tuent

1. *De l'Allemagne*, III, 31.

2. *Jen. Allg. Literaturzeitung*, août 1814, N° 141.

sa nationalité. Mais, ce qui est encore plus significatif, la plupart vont encore plus loin, prétendant qu'un rapprochement intellectuel entre les deux nations ne saurait être que préjudiciable aux deux partis. M^{me} de Staël, conseillant à ses compatriotes d'abandonner leur littérature classique pour s'inspirer de valeurs allemandes, est victime d'un vertige de mode illusoire et obéit aux impulsions de sa propre impuissance. « Elle ressemble dans son éloquence au renard sans queue, qui voudrait persuader à ses frères que cette beauté naturelle n'est qu'un fardeau onéreux. Elle, qui ne peut pas s'élever à la hauteur de la belle période classique de Louis XIV, voudrait abaisser la France au niveau de l'époque actuelle. De plus, elle prend la plus dangereuse des fausses routes, lorsqu'elle propose à sa nation d'absorber dans sa littérature bien des éléments de la littérature allemande. Rien au monde n'est plus incompatible que l'esprit allemand et l'esprit français. Les deux partis se trouveraient fort mal et profiteraient fort peu d'un rapprochement de cette espèce. Tous les deux sont trop caractéristiquement différents pour ne pas devoir rester séparés à tout jamais l'un de l'autre ¹. M^{me} de Staël dit à Jean-Paul qu'il faut avoir l'esprit européen ². Cela est vrai dans un certain sens, dit l'opinion conservatrice allemande, mais seulement à condition que les particularités nationales se conservent intactes ³.

Ce refus d'admettre la doctrine de M^{me} de Staël sur les avantages d'un échange mutuel de valeurs intellectuelles et artistiques entre les nations caractérise non seulement les critiques classiques, mais aussi la plus grande partie de la critique allemande. Les analyses détaillées et rectificatives consacrées à l'*Allemagne* sont pénétrées de cette attitude générale. On n'y approuve jamais les comptes rendus de M^{me} de Staël lorsque ceux-ci prennent la forme de comparaison avec des valeurs françaises ou anglaises. M^{me} de Staël atteint le comble de l'absurdité, disent ces critiques, lorsqu'elle déclare que « ce sera presque toujours un chef-d'œuvre qu'une invention étrangère arrangée par un Français » ⁴.

1. *Journal für Literatur, Kunst, etc.*, décembre 1814, p. 790.

2. *De l'Allemagne*, III, 28.

3. *Allg. Literaturzeitung*, septembre 1815.

4. *De l'Allemagne*, III, 26.

Ainsi, les critiques conservateurs prétendent qu'on ne peut comparer la France et l'Allemagne à cause des différences fondamentales qui les séparent. Il y a cependant, dans tout ce prétendu respect des particularités nationales, une bonne part de nationalisme chauviniste : l'opinion classique se réduit à l'approbation toutes les fois que M^{me} de Staël donne raison aux Allemands et au blâme toutes les fois qu'elle leur donne tort. On s'attache surtout à défendre la langue allemande aux dépens de la langue française, et l'esprit de conversation des Allemands, mal compris par M^{me} de Staël, aux dépens de celui des Français ; à faire valoir la vertu des femmes allemandes ; à montrer la supériorité du goût individuel allemand sur le goût social qui règne en France ; à prouver que Wieland et Klopstock sont plus influencés par l'antiquité grecque et latine que tous les écrivains classiques de la France et de l'Angleterre.

Somme toute, à part les attaques contre l'influence des Schlegel, l'opinion conservatrice sur l'Allemagne correspond assez exactement dans l'ensemble à celle des romantiques : critique sévère et peu sympathique parsemée de quelques approbations particulières ; négligence absolue des difficultés surmontées par M^{me} de Staël et de l'utilité de son ouvrage au point de vue de la réputation européenne de la littérature allemande ; dans l'ensemble, condamnation générale.

L'attitude essentiellement analogue de tous les différents milieux dispersés qui constituent en 1814 l'école romantique allemande, envers le livre *De l'Allemagne*, permet de grouper leurs critiques sous un même chef. Il est vrai qu'il y a, à beaucoup d'égards peu de sympathie entre les partisans d'Auguste Schlegel et le milieu de Rahel et des Fouqué ; Frédéric lui-même se méfie depuis quelque temps de la nouvelle direction prise par son frère dans ses vues sur la littérature ; le milieu des Loeben voue à Frédéric une admiration extravagante qui n'est point réciproque. Mais, malgré toutes ces différences, le patriotisme de tous s'élève jusqu'à l'exaltation : Goethe et Jean-Paul croient que le livre de M^{me} de Staël pourra être utile aux Allemands ; tous les romantiques seront d'accord pour n'y voir qu'un danger public, qui ne pourra pas manquer de nuire profondément aux intérêts de la nation tant à l'intérieur qu'à l'étranger. Quoique pour des raisons

différentes, tous sont unanimes pour trouver qu'il faut opposer à cette caricature de l'Allemagne des réfutations systématiques et complètes.

Toute une partie des prosélytes et des amis d'Auguste Schlegel ont toujours regardé M^{me} de Staël d'un œil assez défavorable. Ils ont deux grandes raisons pour lui en vouloir : d'abord parce qu'elle leur paraît soustraire Schlegel à la littérature allemande qui a besoin de ses talents, et ensuite parce qu'elle l'a empêché de se convertir au catholicisme. Cette question de la religion avait déjà été la cause de disputes assez sérieuses entre les frères Schlegel, et l'on peut y attribuer en partie aussi l'attitude défavorable de Frédéric envers l'auteur de l'*Allemagne* ¹. Guillaume de Humboldt reproche toujours à Auguste-Guillaume de rester si longtemps à l'étranger : un séjour si prolongé en France et l'habitude de la langue française ne sauraient être que nuisible à un écrivain allemand ²; Adam Müller est du même avis ³; Pauline Gotter, dans une lettre à Schelling en 1811, déclare que tout le monde est content que Schlegel se débarrasse enfin de M^{me} de Staël et qu'il rentre enfin dans sa patrie ⁴; en 1817, lors de la mort de M^{me} de Staël, Dorothee et Frédéric espèrent qu'Auguste-Guillaume ne tardera pas à abandonner la langue française pour se consacrer à l'enrichissement de sa langue maternelle qu'il néglige depuis si longtemps ⁵. De là l'hostilité assez générale des partisans de Schlegel envers l'auteur de l'*Allemagne*.

Mais il y a des raisons bien autrement profondes pour la sévérité des romantiques allemands. Malgré tous ses efforts d'impartialité et de justice, il est évident qu'une femme dont la sympathie pour le moyen âge, le merveilleux ⁶, et la magie est de si récente date, qui résiste au mysticisme, qui ne comprend guère, au fond, le côté subconscient des idéalistes allemands ⁵, qui confond les doctrines de Novalis avec la franc-

1. Cf. Helmina von Chezy: *Unvergessenenes*, 1^{re} partie, p. 318.

2. W. und K. von Humboldt in ihren Briefen, t. IV, p. 377.

3. Reinhold Steig: *Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, p. 499.

4. *Aus Schellings Leben*, t. II, p. 275.

5. Dorothea von Schlegel: *Briefwechsel*, t. II, p. 441, Dorothee à Frédéric, le 10 septembre 1817.

6. Cf. *Essai sur les fictions; Œuvres complètes*, t. II, p. 183.

7. J. Billion: *Madame de Staël et le mysticisme* (*Revue d'histoire littéraire de la France*, t. 17, 1900, p. 122).

maçonnerie¹, qui ne voit dans les systèmes de Fichte que de l'« aérienne métaphysique »², ne pourra guère manquer d'être classée par les romantiques parmi les derniers des philistins. Déjà en 1804, pendant son séjour à Weimar, M^{me} de Staël observe les commencements de ce mépris des romantiques: « Fichte, écrit-elle à Jacobi, me trouve ici un peu femme de ménage, quand je m'informe de l'influence de sa métaphysique sur la morale et le mot d'utilité lui paraît singulièrement prosaïque »³. Après son voyage, les idées de M^{me} de Staël sur l'idéalisme et l'utilité se modifient profondément, mais dans son *Allemagne* même elle se rend compte qu'elle ne pourra pas suivre jusqu'au bout les théories des romantiques et elle semble pressentir leur désapprobation méprisante: « On ne saurait nier, dit-elle avec une légère ironie, que les nouveaux systèmes philosophiques et littéraires n'aient inspiré à leurs partisans un grand mépris pour ceux qui ne les comprennent pas »⁴. Cette fois aussi, elle ne se trompe pas.

Les jugements d'Auguste Schlegel sur l'*Allemagne* sont rares et extrêmement sommaires. Une comparaison de son *Cours de littérature dramatique* avec le livre de M^{me} de Staël permet de conjecturer ce qu'eût été son opinion d'ensemble. Tout en faisant quelques réserves, comme dans sa lettre à Goethe du 15 mars 1811, il reconnaît pleinement l'utilité qu'aura le livre comme propagande pour la littérature de l'Allemagne. Il a dû sentir vivement tout ce qui sépare ses idées de celles de M^{me} de Staël, et comme Frédéric, il eût sans doute souhaité qu'il y eût des commentaires correctifs. Plus universel et plus cosmopolite que son frère, il reste romantique de beaucoup de côtés et ses relations avec M^{me} de Staël n'ont pas suffi pour lui faire partager l'admiration de celle-ci pour les chefs-d'œuvre du classicisme français. Toute une partie de l'*Allemagne*, celle qui fait la comparaison entre les littératures des deux pays, a dû être fort peu à son goût. Son patriotisme, aussi, a été profondément blessé par l'humiliation de l'Allemagne. Il est d'accord avec M^{me} de Staël pour

1. *Euphorien*, t. 15, 1908, p. 806.

2. Aus *F. H. Jacobis Nachlass*, t. I, p. 320, M^{me} de Staël à Jacobi, le 31 mars 1804.

3. *Ibid.*, p. 320.

4. *De l'Allemagne*, III, 8.

croire que jusqu'ici les Allemands ont manqué du sentiment de l'unité nationale et de la faculté de l'action, mais il est d'opinion que son amie exagère ces défauts dans son ouvrage. Elle a corrigé cette exagération dans la *Préface*, mais encore n'y rend-elle pas entièrement justice à l'Allemagne¹. Elle a toujours trop d'admiration pour les Français, pour leur langue et leur littérature. Comme on s'y attend, tous les jugements de Schlegel sont dans ce sens-là. Son opinion ne se modifiera pas: en 1820, dans une note de sa traduction de la *Notice sur le caractère et les écrits de M^{me} de Staël* par M^{me} Necker de Saussure, il semble protester toujours contre l'influence prépondérante assignée par M^{me} de Staël à la langue et à la culture françaises en Europe: « Les grands prosateurs de la France sont seuls reconnus en Europe d'une façon durable comme des classiques. Toutes les productions de la littérature française, sans distinction, ont joui d'une grande faveur dans les cours et dans le grand monde; mais ceux d'entre les nations qui ont des sentiments indépendants et particuliers n'ont jamais conçu pour la poésie française une sympathie sincère. Une imitation servile des formes françaises fut toujours, où elle se rencontrait, le signe de l'enfance d'une littérature ou de sa décadence. La dissémination de la langue française depuis Richelieu et Louis XIV fut un événement plutôt politique que littéraire; la domination de la mode aussi y fut pour beaucoup: et les Français ne croiront sans doute pas à la stabilité éternelle de la mode? Le français est assurément appelé à être une langue de communication générale par beaucoup de qualités et par l'absence de beaucoup de qualités. Si la langue française ne devait pas être expulsée à l'avenir de cette dignité, elle devra cela en partie à ses propres limitations et aux mérites indomptables des autres langues »².

Frédéric Schlegel partage, avec encore plus d'intensité, le mépris de son frère pour la culture française. Ses relations avec la France et les Français, à la différence de celles de Guillaume, n'ont pas été de nature à modifier ses opinions.

1. Guillaume Schlegel à M^{me} de Staël, le 29 septembre 1813, le 7 janvier 1814 et le 18 février 1814. Lettres inédites en la possession de M^{me} la comtesse de Pange, qui a eu l'obligeance de m'en communiquer des copies.

2. Frau Necker: *Ueber den Charakter und die Schriften der Frau von Staël*, p. 131-132.

Saluant dans la Révolution française l'aurore d'une époque nouvelle, il était arrivé plein d'espoirs à Paris en 1804 avec sa femme. Mais leurs attentes sont bientôt déçues ; la vie et les mœurs de la grande capitale les choquent : au lieu de liberté, ils ne voient partout que libertinage¹. On a dit que cette visite de Frédéric a préparé l'impression plus profonde produite par le livre *De l'Allemagne*², mais c'est là exagérer singulièrement l'influence de Frédéric et de Dorothee en France. Se retranchant avec encore plus d'entêtement dans leur germanisme intraitable, après la déception des premiers jours, ni l'un ni l'autre n'étaient faits pour agir profondément sur les esprits à Paris³. Ils n'ont aucune sympathie pour la société parisienne et se tiennent autant que possible à l'écart. Leur correspondance pendant cette période témoigne de leur isolement au milieu de la grande capitale⁴. C'est avec un soulagement infini qu'ils rentrent en Allemagne après un court séjour de quelques mois. A part quelques cours donnés par Frédéric à Paris et auxquels assistait Charles de Villers, ce séjour n'avait eu aucun retentissement dans les milieux littéraires parisiens et Frédéric et sa femme partent dépourvus de toute envie d'agir sur ces Français, qui s'étaient montrés si indifférents. Dans l'entourage de M^{me} de Staël, Frédéric se plaît un peu mieux : deux fois, en 1804 et en 1806, il séjourne auprès d'elle. Sa première impression sur le génie de son hôtesse est favorable, mais il ne met pas longtemps à découvrir toute la distance qui le sépare de cet esprit tout rempli de hautes prétentions et tout pétri de préjugés français⁵.

De plus, Frédéric n'a en somme pas de raisons pour approuver le livre *De l'Allemagne* : on peut dire que, de tous les romantiques allemands, Frédéric est celui pour lequel M^{me} de Staël a, au fond, le moins de sympathie. Elle rend justice à son érudition, mais elle n'est pas faite pour comprendre

1. M. Hiemenz : *Dorothea von Schlegel*, p. 54.

2. Voir Michaud : *Biographie universelle*, t. 38 ; article de Parisot sur Fr. Schlegel, p. 351.

3. *Ibid.*, p. 351.

4. *Briefe von D. und Fr. Schlegel an die Familie Paulus*, p. 9, Dorothee à Caroline Paulus (mai 1804).

5. *Ibid.*, p. 29, la même à la même, le 26 octobre 1804 ; cf. p. 33, la même à la même, le 8 décembre 1804.

ses doctrines: quand elle reproche au romantisme allemand d'avoir trop d'esprit de système, c'est Frédéric qui est le plus en cause, car c'est lui qui représente le plus le côté théorique du romantisme; c'est lui qui réunit sous le chef d'une même doctrine toutes les tendances disparates d'Auguste-Guillaume, de Novalis, de Tieck et de Schleiermacher¹. Son influence se fait sentir, il est vrai, dans *Corinne* et dans l'*Allemagne*, mais la plupart du temps, c'est sous une forme modifiée: à part la divergence des natures, les séjours de Frédéric auprès de M^{me} de Staël ne furent jamais assez longs pour que son influence directe sur elle fût très profonde. Il faudra l'intermédiaire d'Auguste-Guillaume pour que la plupart de ses idées arrivent jusqu'à elle², et, puisque les doctrines des deux frères commencent à s'éloigner sensiblement l'une de l'autre, ces idées de Frédéric, ainsi transmises, subiront le plus souvent d'importantes modifications.

Tout cela a sans doute concouru à rendre Frédéric mécontent du livre *De l'Allemagne*. En 1812, il publie dans le *Deutsches Museum* à Vienne des extraits de la première partie du livre dans la traduction de Frédéric de Gentz, mais il s'abstient de les accompagner d'aucun commentaire³. Pendant les années 1813 à 1815, Frédéric est assez mécontent de son sort, malgré les progrès de l'école romantique de Vienne. Il trouve qu'il est méconnu de tous côtés en Allemagne. Une lettre qu'il écrit le 16 janvier 1813 à Sulpice Boisserée témoigne de toute la profondeur de son amertume⁴. Son hostilité envers Goethe est à son comble. Vers la même époque, songeant sans doute au beau rôle joué par Goethe dans l'*Allemagne*, il oublie entièrement tout ce qu'a fait la « vieille Aspasia » (comme il appelle M^{me} de Staël), pour l'aider à s'établir à Vienne, pour assurer un succès à ses conférences dans cette ville et pour avancer les intérêts du romantisme autrichien⁵, et il se déclare peu satisfait du nouveau livre.

1. Rouge: *Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand*, Introduction, p. VIII.

2. *Ibid.*, Introduction, p. VIII.

3. *Deutsches Museum*, t. II, 1812, p. 503 et suiv.; cf. Schlegel: *Briefe an seinen Bruder*, Frédéric à Auguste, le 16 janvier 1813.

4. F. Deibel: *D. von Schlegel als Schriftstellerin*, p. 171.

5. Cf. Jean Mistler: *Madame de Staël et Maurice O'Donnell*, p. 121; cf. J. Bleyer: *Friedrich Schlegel am Bundestage in Frankfurt (Ungarische Rundschau*, t. II, 1913, p. 639).

Il se plaint amèrement de la façon dont il a été relégué au second plan et il accuse M^{me} de Staël d'ingratitude¹. Celle-ci s'est attiré la satire et l'indignation des Viennois par la critique qu'elle a faite de l'Autriche²; le comte de Zinzendorf déclare que l'Allemagne est « l'ouvrage d'une ignorante, écrit pour des ignorants »³. Frédéric Schlegel est d'accord avec eux pour trouver que M^{me} de Staël a été très injuste envers l'Autriche: « Assurément elle va trop loin dans son jugement sur et contre l'Autriche dans son livre », écrit-il à son frère en 1815⁴. Déjà en 1813, parlant d'une façon plus générale, il avait déclaré que, si une opinion aussi fausse sur la culture allemande se répandait en Angleterre, il faudrait la réfuter à tout prix⁵.

Frédéric n'est pas le seul à arriver à cette conclusion: le milieu romantique de Berlin, ceux qui se rallient autour de Rahel et de Varnhagen, partagent son opinion et se mettent à la tâche d'une façon assez énergique.

L'histoire des relations entre M^{me} de Staël et Rahel est célèbre⁶. On connaît la scène de leur première rencontre chez les Humboldt à Paris et de leur entrevue subséquente arrangée par Brinckmann dans les salons de l'ambassade de Suède à Berlin. L'attitude de Rahel envers M^{me} de Staël est assez singulière. On s'attendrait à ce que cette femme si intelligente qu'on a pu appeler la personnification de la rêveuse Allemagne, qui a tant de particularités en commun avec M^{me} de Staël et qui fait pour Berlin et pour l'Allemagne les mêmes efforts de cosmopolitisme que fait M^{me} de Staël pour la France, soit, plus que tout autre, portée à rendre justice à l'illustre Française. De bonne heure, Rahel cherchera à faire de Berlin un centre de cosmopolitisme européen: elle ouvre son salon à tous les étrangers de marque qui sont de passage dans la capitale, et entre tous, les Français sont ses hôtes favoris: à la différence de la plupart des romantiques, Rahel a une grande affection pour la France: elle reconnaît

1. Fr. Schlegel: *Briefe an seinen Bruder*, Fr. à Aug., le 17 janvier 1813.

2. E. Wertheimer: *Madame de Staël in Wien*; *Neue Freie Presse*, 23 mai 1894.

3. *Ibid.*

4. Fr. Schlegel: *Briefe an seinen Bruder*, Fr. à Aug., le 26 août 1815.

5. *Ibid.*, Fr. à Aug., le 20 octobre 1813.

6. Voir J.-E. Spenlé: *Rahel*, p. 27, 93-98.

tout ce qu'elle doit à la culture et à la pensée françaises¹. La France est pour elle une espèce de seconde patrie; la femme du monde ne peut pas s'empêcher d'admirer la distinction de la société parisienne; elle admire surtout la souplesse, la précision, l'universalité de la langue française². Rahel travaillera plus tard pendant toute sa vie à rapprocher les deux nations, et cependant, elle gardera une antipathie durable pour M^{me} de Staël. Les raisons de cette antipathie sont multiples et difficiles à démêler. Rahel avait l'habitude de juger les personnes de sa connaissance avec justesse et générosité; M^{me} de Staël paraît être le seul personnage de génie qu'elle ait jugé d'après ses défauts³. Cette antipathie, qui n'est guère attribuable à une disparité fondamentale d'opinions, semble avoir ses origines presque entièrement dans une certaine jalousie personnelle, car, de même que Rahel avait beaucoup de sympathie pour la France, de même elle se montrait en général très juste envers ceux qui travaillaient comme elle à rapprocher les deux pays. Elle a une grande admiration pour Villers; en 1809, elle comble de louanges le *Wallstein* de Benjamin Constant, qui est pourtant dans cette pièce le précurseur de l'auteur de *l'Allemagne*⁴. Cette animosité de Rahel pour M^{me} de Staël est d'autant plus singulière qu'elle n'est pas réciproque: c'est celle-ci qui joue le plus beau rôle dans cette affaire: de son côté, elle rend toujours justice au génie de Rahel et ne perd aucune occasion pour montrer son admiration pour elle.

C'est surtout dans ses jugements sur le livre *De l'Allemagne* que Rahel se montre le plus sévère pour M^{me} de Staël. En ce qui concerne ses doctrines littéraires, Rahel représente jusqu'à la fin de sa vie la première période du romantisme allemand. Toute cette doctrine aboutit à une admiration durable et sans réserves pour Goethe. Au fond, Rahel a peu de sympathie pour Auguste Schlegel. Elle se rapproche plutôt de Novalis et du jeune Frédéric Schlegel lorsque ceux-ci ne sont pas en désaccord avec Goethe. Abandonnant pour le

1. A. de Custine: *Lettres à Varnhagen d'Ense*, p. 281, Rahel à Custine, le 1^{er} novembre 1818.

2. J.-E. Spenlé: *Rahel*, p. 99.

3. *Ibid.*, p. 97.

4. Varnhagen von Ense: *Rahel*, t. I, p. 417, Rahel à la comtesse de Schlabrendorf, le 9 mai 1809.

moment tout son cosmopolitisme, Rahel lit l'*Allemagne* plutôt au point de vue des premiers romantiques. Elle risque ainsi de trouver beaucoup à y redire. Du premier coup, elle ne manquera pas d'observer que Schiller reçoit la plus belle part de louanges, aux dépens de Goethe. Elle n'aura pas que des raisons purement littéraires pour être mécontente du livre: elle se sentira atteinte jusque dans ses mœurs de femme romantique. Elle a toujours éprouvé pour le mariage une aversion de principe et les reproches dirigés par M^{me} de Staël contre les femmes allemandes et surtout contre l'école romantique, sur le nombre et la facilité des divorces dans certaines parties de l'Allemagne, ne lui plairont que fort médiocrement et lui apparaîtront comme une attaque directe contre elle-même tout autant que contre l'illustre Caroline. Mais encore ces considérations ne justifient-elles pas l'amertume et la violence de ses jugements.

« En vérité, écrivait Rahel à un ami en 1820, je peux souffrir littérairement »¹. C'est bien le mot: en 1814, la lecture de l'*Allemagne* semble lui causer une véritable souffrance. L'indignation qui se montre pendant cette année dans sa correspondance avec Varnhagen d'Ense est presque incroyable. Il serait difficile de s'imaginer combien elle prend la chose à cœur et quelle importance elle attache aux bévues commises par M^{me} de Staël.

En 1810, Varnhagen, qui avait eu communication des bonnes feuilles de l'ouvrage², le considère aussitôt comme tous les Allemands, uniquement au point de vue de la justesse des faits³, et arrive à la conclusion que ce n'est qu'une caricature de l'Allemagne⁴. Il fait part de cette première impression à Rahel. En 1814, celle-ci a la curiosité piquée. Varnhagen, qui est toujours à Paris au moment de la Restauration et qui conserve toujours une admiration intermittente pour M^{me} de Staël, garde cependant la même impression sur son ouvrage: « Je me sens bien d'humeur, écrit-il à Rahel, à escarmoucher avec elle au sujet de son dernier livre »⁵.

1. Varnhagen von Ense: *Rahel*, t. III, p. 26.

2. *Briefwechsel zwischen Varnhagen und Rahel*, V. à R., le 12 octobre 1810.

3. Lady Blennerhassett: *Frau von Staël*, III, 4.

4. *Briefwechsel zwischen Varnhagen und Rahel*, Ibid.

5. *Ibid.*, V. à R., le 21 mai 1814.

Dans l'intervalle, Rahel laisse éclater l'indignation que lui cause la lecture du premier volume. Elle épuise son vocabulaire d'injures et ne trouve pas de mots assez vigoureux pour exprimer son impatience. M^{me} de Staël est une sottise, dit-elle; dans ce tableau de l'Allemagne, elle ne fait que radorer. Ce qu'elle dit sur le divorce est fade, stupide et faux. L'ensemble de son ouvrage est affreux: ceux qui le liront sans aucune connaissance préalable du sujet ne pourront pas manquer de considérer l'Allemagne « comme un trou enfumé, sombre et froid, où se promènent de mornes apparitions que Dieu a condamnées à l'honnêteté » 1. Indignée par ce tableau ridicule du pays et des mœurs des Allemands, Rahel s'abandonne à des invectives violentes contre la France et surtout contre les Françaises. Elle écrase le génie de M^{me} de Staël sous un double reproche, à travers lequel on voit percer tout l'idéalisme blessé de son âme romantique: c'est une « femme sans réceptivité et sans musique » 2. Cette Française a toujours tout au bout des doigts 3; elle ne connaît pas les incertitudes du sentiment; elle est dépourvue de toute vraie sensibilité; tout est activité, tout est agitation extérieure chez elle: aucun recueillement, aucune harmonie intérieure. Ainsi, M^{me} de Staël inspirait à Rahel un sentiment qu'elle inspirait également à beaucoup d'autres Allemands et qui faisait dire à Schiller que c'était une âme dépourvue de toute poésie. « Le livre de la chère Staël, dit Rahel, n'est pour moi rien autre qu'un soupir lyrique qu'elle fait par regret de ne pouvoir faire la conversation à Paris » 4. Elle ne fait qu'effleurier son sujet: tous ses aspects n'ont de valeur pour elle que comme des matières de conversation. Elle n'a rien vu, rien entendu, rien compris, sauf ce que MM. Schlegel et Ancillon, M^{me} la princesse une telle et M^{me} la générale une autre ont bien voulu débiter devant elle, et après cela, elle bavarde à perte de vue et sans honte à tort et à travers sur les questions les plus profondes et les plus compliquées, sans apporter une seule pensée.

Il est assez intéressant d'observer que cette harmonie intérieure et cette sensibilité recueillie qui, selon les critiques

1. *Ibid.*, R. à V., le 23 mai 1814.

2. Traduction de Spenlé. Voir Spenlé: *Rahel*, p. 96.

3. *Br. zw. Varnhagen und Rahel*, R. à V., le 11 janvier 1812.

4. *Ibid.*, R. à V., le 3 juin 1814.

allemands, manquent à M^{me} de Staël, n'ont rien à voir avec cette mélancolie qui jouera un rôle si important dans le romantisme français. Au contraire, la mélancolie de M^{me} de Staël ne paraît pas à Rahel être en harmonie avec le sujet. Elle trouve que c'est une caractéristique trop à la mode, trop chateaubrianesque pour avoir une grande valeur ¹. Le romantisme de Rahel a peu en commun avec cette exagération du vague et des brouillards d'Ossian.

La deuxième partie du livre *De l'Allemagne* paraît à Rahel encore pire. Elle s'en déclare toute révoltée; son indignation n'a plus de bornes. M^{me} de Staël a osé parler des *époques*, des écoles allemandes! Combien n'eût-il pas fallu d'érudition pour bien en juger! Ou, à défaut d'érudition, combien n'eût-il pas fallu de génie, d'innocence, de vivacité! Toutes ces qualités manquent absolument à M^{me} de Staël. Elle fouille comme une poule aveugle, sans pitié et sans innocence, dans tout ce qu'il y a de plus noble, de plus sublime dans la littérature allemande.

Ce qui sépare le génie de M^{me} de Staël de celui de Rahel et de celui de tant d'autres comme elle, c'est encore le manque de ce côté subconscient, de ce côté nocturne qui joue un si grand rôle dans la vie et le sentiment des romantiques allemands, et dont l'illustre Française avait une notion si imparfaite. De là la plupart des attaques des romantiques contre l'*Allemagne*. Et c'est là également que réside une des différences les plus essentielles entre le romantisme allemand et le romantisme français, car, avant 1830, pour ne pas reculer la date encore davantage, le sentiment de ce côté nocturne de l'homme et de la nature pénètre fort rarement de ce côté du Rhin. Même ceux qui, comme Astolfe de Custine, connaissent assez bien l'Allemagne pour avoir conscience de cette différence fondamentale dans la pensée des deux nations, sont fort rares. En 1807, Custine écrit à Rahel: « Il y a toujours derrière les esprits allemands, soit qu'ils écrivent ou que seulement ils vivent, un monde mystérieux dont la lumière semble percer le voile de notre atmosphère, et les esprits qui sont disposés à remonter comme on fait chez vous, vers ce monde qui a fini avec le commencement de celui-ci,

1. *Ibid.*, R. à V., le 23 mai 1814.

seront toujours fort étrangers chez nous »¹. M^{me} de Staël en sait autant, mais au fond la chose reste pour elle un mystère. En tout cas, la connaissance qu'a Rahel de l'esprit français aurait dû l'avertir qu'elle reprochait à M^{me} de Staël comme des défauts personnels, des particularités de toute la pensée française.

Quoi qu'il en soit, elle gardera toujours la même opinion sur M^{me} de Staël: « On attribue à cette femme, écrit-elle en 1818 à propos des *Considérations sur la Révolution française*, beaucoup trop de ce qu'elle n'avait pas. On lui prête un esprit, une pénétration qu'il est impossible d'avoir sans être profond; elle a un esprit qui, vu l'absence de profondeur, n'est capable que de briller. Dans le cours de sa vie, des sujets bien trop graves se sont offerts à son esprit, que celui-ci n'aurait point abordés de son propre mouvement dans le grand océan, mais qu'il s'est appropriés, comme l'esprit est accoutumé de faire, pour en user à sa mode, car la vanité même est un produit essentiel de l'esprit »². Dans ses ouvrages, Rahel remarque toujours un manque d'homogénéité dans les caractères: « Je n'y trouve ni les éléments qui dénotent le génie, ni la souplesse, ni le calme dans le jugement, et dans les idées souvent trop brûlantes quand elle compare, elle est loin du jugement spontané de l'artiste; bref, son talent manque d'harmonie, il ne possède pas ce sentiment intime de lui-même, suprême pierre de touche d'une nature d'artiste »³. Voilà le jugement final de Rahel sur M^{me} de Staël. En ce qui concerne le livre *De l'Allemagne*, elle semble, à la différence de Varnhagen, n'avoir jamais pu le considérer au point de vue de l'influence salutaire qu'il devait avoir sur la culture et la pensée françaises.

Bien que Varnhagen note le même manque d'harmonie et les mêmes éléments contradictoires et inconciliables dans le génie de M^{me} de Staël, il est toujours plus sympathique que Rahel envers elle. En 1814, son jugement sur l'*Allemagne* correspond assez exactement à celui de sa femme. « Beaucoup me révoltait là-dedans, écrivait-il plus tard, l'incompé-

1. A. de Custine: *Lettres à Varnhagen d'Ense*, p. 153, C. à Rahel, le 27 janvier 1817.

2. A. de Custine: *Lettres à Varnhagen*, p. 281, Rahel à Custine, le 1^{er} novembre 1818.

3. *Ibid.*, p. 282.

tence visible en matière de philosophie n'y était surpassée que par la présomption avec laquelle cette femme agitée croyait avoir déjà compris tout ce qu'elle effleurait; sous le rapport de l'esthétique, on reconnaissait la partialité des jugements étrangers acceptés sur foi » ¹. Mais plus tard, Varnhagen reconnaît toute la valeur du livre au point de vue de son influence en France. Louis Tieck, dont l'opinion, influencée sans doute par celle des amis de Rahel, a dû correspondre assez exactement à la leur, reconnaît également avec Varnhagen que l'ouvrage a eu des conséquences salutaires tant aux Allemands qu'aux Français ². Mais on peut dire que ce n'est que bien après 1830 que la plupart des Allemands arrivent à envisager la chose sous son vrai jour. En 1856, Varnhagen, revenant sur cet effet salutaire de l'*Allemagne*, arrive à une conclusion qui, si elle était venue plus tôt, aurait peut-être évité maint jugement peu prévoyant: « L'excellence littéraire et l'efficacité vigoureuse sont des choses tout à fait différentes » ³.

Cependant, en 1814, c'est incontestablement le milieu de Rahel qui prend le plus au sérieux le livre *De l'Allemagne*: la propagation de ce demi-savoir, disent-ils, ne pourra qu'être nuisible aux intérêts de l'Allemagne. Pendant un moment, le livre fait les frais de toutes les correspondances entre les amis berlinois. Le frère de Rahel, Robert Levin, se désolant que M^{me} de Staël n'ait pas eu l'idée de traduire tout simplement le *Cours* d'Auguste Schlegel, déclare qu'il ne faut pas que les Allemands apprennent à se connaître dans un livre aussi faux. Il faudra le réfuter, dit-il. Rahel ne se le fait pas dire deux fois: « Il faut, dit-elle, qu'il y ait des anti-Staël en Allemagne ». Elle se désole qu'il n'y en ait pas déjà eu, et elle se propose de faire valoir toute son influence pour déclencher la contre-attaque ⁴.

Elle n'aura pas longtemps à attendre: ses amis romantiques sont entièrement de son avis et s'appliquent avec zèle à la réfutation d'un ouvrage qui risque d'être si nuisible à l'Allemagne: sans compter quelques articles de journaux, on

1. Varnhagen von Ense: *Denkwürdigkeiten*, t. VI, p. 138.

2. *Ibid.*, t. VI, p. 138.

3. Varnhagen von Ense: *Tagebücher*, t. XIV, p. 297.

4. *Briefwechsel zwischen Varnhagen und Rahel*, R. à V., le 3 juin 1814.

voit paraître en 1814 en Allemagne non moins de trois brochures, dont les auteurs sont des partisans plus ou moins enthousiastes du romantisme, ayant pour unique but de réfuter ou de corriger le livre de M^{me} de Staël : Caroline de la Motte Fouqué fait imprimer à Berlin une petite brochure *De la sociabilité allemande, en réponse au jugement de M^{me} de Staël*¹; Betty Gleim fait publier à Brême un ouvrage de près de trois cents pages, ayant pour titre *Dessins marginaux à l'ouvrage de M^{me} de Staël sur l'Allemagne*²; et enfin on voit paraître à Heidelberg sans nom d'auteur un ouvrage très important sous le titre de *Propos allemands au sujet des vues de M^{me} de Staël sur notre littérature poétique dans son ouvrage sur l'Allemagne*³. Ces trois ouvrages, qui offrent des témoignages extrêmement importants sur l'état intellectuel de l'Allemagne à cette époque et sur le romantisme en particulier⁴, méritent d'être analysés en détail.

En 1814, Caroline de la Motte Fouqué, femme du poète romantique, est une des femmes auteurs les plus distinguées de l'Allemagne. Certains Allemands s'avisent de la comparer même à M^{me} de Staël. Adam Müller, lorsqu'il annonçait le livre *De l'Allemagne* en 1810, n'omettait pas de faire observer que le génie de M^{me} Fouqué était bien autrement capable que celui de M^{me} de Staël de comprendre les Allemands et d'être compris par eux⁵. Elle a toutes les qualités de Corinne, disait-il, moins les défauts de celle-ci⁶. Le comte de Loeben fait la même comparaison et arrive à la même conclusion. M^{me} Fouqué elle-même semble être obsédée par l'idée d'une rivalité possible entre elle et M^{me} de Staël, de sorte que l'on peut se demander en quelle mesure les critiques qu'elle a faites du livre *De l'Allemagne* sont dues à une certaine jalousie personnelle⁷. Quoi qu'il en soit, elle revient à la charge à plusieurs reprises. Les deux articles préliminaires

1. Karoline de la Motte Fouqué: *Ueber deutsche Geselligkeit in Antwort auf das Urtheil der Frau von Staël*, Berlin, 1814, in-8°.

2. *Randzeichnungen zu dem Werke der Frau von Staël über Deutschland*, Brême, 1814, in-8°.

3. *Deutsche Worte über die Ansichten der Frau von Staël von unserer poetischen Literatur in ihrem Werk über Deutschland*, Heidelberg, 1814, 250 pp. in-8°.

4. Voir *Ueber deutsche Geselligkeit*, p. 2.

5. Voir R. Steig: *Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, p. 477.

6. *Ibid.*, p. 502.

7. Voir *les Musen*, 1814, p. 234.

qu'elle fait publier dans les *Muses*, périodique dirigé par Frédéric de la Motte Fouqué et Guillaume Neumann, annoncent les tendances de l'ouvrage plus important qu'elle fera publier la même année sous forme de brochure. Le premier s'intitule *Quelques mots sur l'ouvrage le plus récent de M^{me} de Staël: De l'Allemagne*¹; le second *Sur le comte Frédéric Léopold Stollberg et Klopstock*². C'est comme femme allemande que M^{me} Fouqué se sent contrainte de réfuter le livre *De l'Allemagne*. M^{me} de Staël, dit-elle, se conformant à la nature de la littérature française, se place à un point de vue rigide et stationnaire pour juger les valeurs allemandes, et cette fixité de son point de vue lui a fait falsifier, en les exprimant, des idées et des vérités qu'elle comprenait sans doute parfaitement au fond de son âme. Ce besoin de circonscrire sa pensée lui a permis de faire des observations nettement déterminées, tout en l'empêchant de rendre ces aspects de la nature allemande qui ne peuvent être sentis que par la sympathie et l'intuition. Elle a trop fait attention aux circonstances apparentes et extérieures du présent et elle n'a pas senti le développement intérieur et caché de l'Allemagne à travers les siècles. Si elle s'est rendu compte de l'importance de bien comprendre l'histoire d'un peuple, d'apprécier l'esprit et les sons de sa langue, pour faire un tableau fidèle de sa nationalité, si son âme a su sentir par inspiration ces aspects de l'âme allemande qui correspondaient à sa propre nature, elle a échoué devant la tâche plus difficile de donner ce caractère de vérité parfaite à la totalité de son tableau. Elle a trop voulu suivre un système pour faire ressortir le rôle joué par l'Allemagne parmi les nations de l'Europe; son exposé est devenu faux et factice; elle a exagéré çà et là des traits particuliers pour les faire entrer dans le système et ses silhouettes sont devenues des caricatures: « M^{me} de Staël peut louer mille fois la courtoisie chevaleresque, l'érudition, la fidélité des Allemands; tels qu'elle les représente, ce sont des êtres rabougris, ennuyeux, doctement raisonnants, efféminés, et toutes ses louanges suffiraient difficilement pour rendre désirable la connaissance de ces dégénérés »³. La

1. *Ibid.*, 1814, p. 234: *Einige Worte über das neueste Werk der Frau von Staël De l'Allemagne*.

2. *Ibid.*, *Ueber Graf Leopold Friedrich Stollberg und Klopstock*.

3. *Ibid.*, 1814, p. 234.

période de ses voyages en Allemagne et son ignorance de la langue allemande ont milité contre elle : ses traductions prouvent suffisamment combien elle voyait les ouvrages allemands sous un faux jour et tout son livre démontre qu'elle n'a nullement soupçonné la grandeur active latente qui caractérise la nation allemande.

Le second article de M^{me} Fouqué dans les *Muses*, quoique d'un intérêt beaucoup moins général, indique un des motifs les plus forts peut-être des critiques romantiques allemandes : la question des conversions religieuses. M^{me} Fouqué s'élève presque avec violence contre l'assertion de M^{me} de Staël qui disait, dans son chapitre *Du catholicisme*, que les amis de Stollberg se sont éloignés de lui à cause de son abjuration du protestantisme¹. Cet article montre d'une façon frappante combien le détail de ses assertions exposait M^{me} de Staël à la censure des critiques allemands.

Le titre de la brochure *De la sociabilité allemande* en indique la tendance principale. M^{me} Fouqué se rend parfaitement compte de la valeur et de l'importance du livre *De l'Allemagne* ; elle en préconise la sincérité ; elle signale les discussions qu'il a soulevées partout où il a été lu, ainsi que la valeur de ces discussions comme témoignages historiques de l'esprit et de la culture de l'époque ; elle déclare que tous les commentaires du livre doivent être considérés comme les conséquences précieuses de la première impulsion donnée par M^{me} de Staël. Mais la nature inégale du livre, la contiguïté qui s'y produit d'intuitions fortes et justes avec des jugements étroits et faux, le mélange de traits vrais et de caractéristiques défigurées, l'apparence superficielle et trompeuse de vie que prennent ces silhouettes immobiles et mortes, tout cela rend l'ouvrage excessivement dangereux et exige la réfutation². Le jugement de M^{me} de Staël sur les Allemands ressemble à ceux qu'on porte en général sur les Grecs et les Romains. Pourquoi, puisqu'elle se rendait compte d'avance des difficultés que cela comportait, a-t-elle entrepris une telle tâche ? Ses voyages en Allemagne ne pouvaient manquer de la tromper ; sa réputation sociale l'empêchait de voir l'allure naturelle des mœurs : à son passage les socié-

1. *De l'Allemagne*, IV, 4.

2. *Ueber deutsche Geselligkeit*, p. 6-7.

tés et les cours se dénaturaient par les efforts qu'elles faisaient pour plaire à l'illustre voyageuse, qui entraînait partout avec elle les formes et les élégances de la société parisienne; on parlait français pour qu'elle pût comprendre! Comment les Allemands, vus sous des conditions si peu favorables, eussent-ils pu s'empêcher de paraître gauches, raides et insipides? Comment leur conversation eût-elle pu manquer de paraître guindée et très inférieure à celle des Français? Comment M^{me} de Staël eût-elle pu ne pas méconnaître la sociabilité allemande? « Ni la raideur qu'on lui reproche souvent, ni ces subtilités laborieuses d'un esprit pesant d'investigation, ni les élans sans consistance et sans fondements dans le domaine de la spéculation ne forment la nature de l'Allemand »¹. Les Allemands ont bien aussi leur sociabilité et leur esprit de conversation nationaux, mais M^{me} de Staël les a totalement méconnus, et, négligeant ainsi le seul fondement solide sur lequel elle eût pu baser une compréhension juste de la littérature allemande, elle s'est vue contrainte de prendre les fleurs de cette littérature et d'en faire un bouquet selon le dessin étranger. Elle a vu la grandeur de la littérature allemande, mais elle l'a crue engendrée par l'oppression et le besoin et elle ne s'est intéressée qu'aux contrastes qu'elle offrait avec la littérature française.

M^{me} Fouqué déclare qu'en fin de compte, c'est un peu la faute des Allemands eux-mêmes et des défauts de leur culture sociale si M^{me} de Staël a fait de telles erreurs. Elle semble profiter en quelque sorte de l'avertissement de l'*Allemagne* pour exhorter les Allemands à reconnaître leur propre valeur, à être des Allemands, au lieu de balancer entre une culture étrangère et une culture autochtone; elle déclare que les conditions sociales françaises et l'esprit de la conversation française doivent rester éternellement étrangers au génie allemand; elle fait appel à l'honneur national allemand, qui, après les victoires militaires, doit faire valoir ses droits, et qui doit être entretenu et moulé par des conditions sociales améliorées. Sa critique, loin d'être violente, semble être beaucoup plus près du point de vue de M^{me} de Staël qu'elle ne voudrait le croire; elle n'entre guère dans le détail et ne s'op-

1. *Ibid.*, p. 12.

pose au livre qu'au point de vue général; c'est son patriotisme plutôt que toute doctrine littéraire qui a déterminé son opinion; à la différence de Betty Gleim et de Loeben, elle se tait sur la question du romantisme.

L'ouvrage de Betty Gleim est beaucoup plus détaillé, plus violent et plus pointilleux. L'auteur se déclare être parfaitement d'accord avec M^{me} Fouqué et publie à la fin de ses *Des-sins marginaux* quelques extraits du livre de celle-ci. Mais ici la ligne d'attaque est différente. Betty Gleim, institutrice et patriote, joue un rôle actif dans le mouvement patriotique qui éclate après la chute de Napoléon. Dans un ouvrage aux tendances patriotiques publié également en 1814, elle conseille avec insistance aux femmes allemandes d'éviter soigneusement tout ce qui tient de l'étranger et surtout de la France: toute femme allemande, dit-elle en songeant peut-être également aux conseils de M^{me} de Staël, doit chercher à développer en elle ses qualités purement allemandes¹. Son ouvrage sur l'*Allemagne* est écrit dans le même esprit et doit être considéré premièrement à côté des ouvrages d'Arndt et des opinions du baron de Stein. Toute sa critique est basée sur des considérations politiques. On a toujours l'impression, lorsqu'on lit ses réfutations pointilleuses, qui ne sont souvent que de simples négations, qu'elle tâche de se débarrasser de la conscience d'une certaine infériorité de l'esprit allemand en comparaison de celui des autres nations, et que, plus sûre de ses arguments, elle aurait éprouvé moins vivement le besoin de les défendre. Dès qu'il s'agit du peuple allemand, elle se montre d'une susceptibilité extrême. En vraie Allemande, elle oppose à l'opinion de M^{me} de Staël celle de Charles de Villers. Elle publie en tête de son ouvrage, au lieu d'introduction générale, une traduction allemande de l'article de Villers sur l'*Allemagne*. Cet article lui sert de point de départ. Le livre de M^{me} de Staël, dit-elle, est avant tout un livre français, et, l'esprit français étant incapable d'apprécier tout ce qui dépasse les bornes de ses particularités nationales et n'étant pas, comme l'esprit allemand, universel et adaptable, son jugement n'a pas pu manquer d'être faux. Elle a été plus juste envers les Allemands que les Français ne le

1. Voir les *Deutsche Blätter*, 1814, t. IV, p. 543.

sont en général. « Mais si l'on croit que pour cela elle nous a reconnus et représentés tels que nous sommes, on se trompe fort. Les Allemands semblent lui plaire réellement, mais les Français lui plaisent infiniment mieux. Ceux-ci sont les vrais modèles classiques de toute justesse, de toute beauté et de toute perfection. Pour elle, eux seuls possèdent la mesure juste lorsqu'il s'agit de productions de l'esprit; eux seuls le vrai goût, le seul talisman réel de la vraie culture spirituelle et de la raison » ¹.

Le reproche principal fait par M^{me} Gleim à M^{me} de Staël, c'est que celle-ci n'a pas compris le principe central de la nature allemande. Les Allemands doivent lui être reconnaissants de beaucoup de compliments qu'elle leur a adressés, mais ils ne sont pas comme elle se les figure. « Notre nature la plus intime, notre vie la plus secrète et la plus profonde sont restées voilées à son regard ». Ayant manqué le principe central, elle n'a pas pu apprécier à sa juste valeur l'organisme même et son développement particulier; elle n'a vu qu'un assemblage de qualités disparates là où il y avait une unité organique; elle a donné des descriptions et pas de tableau; ses appréciations fragmentaires fourmillent de contradictions. Le point central du caractère allemand, c'est le *Gemüth*. Etant Française et étant par conséquent obligée de faire abstraction de cette idée, elle n'a même pas pu disposer les différentes parties de son ouvrage selon une nécessité organique. La faute n'en est pas à elle seule: le *Gemüth* est un don du ciel, et celui qui n'en a pas ne saurait en apprendre la nature. Schlegel a eu beau vouloir montrer à M^{me} de Staël le bon point de vue: elle a fait tout ce qu'eût pu faire une Française, mais elle n'a pu que *comprendre*, là où il fallait sentir. Comment eût-elle pu faire davantage, lorsqu'il fallait lutter avec la pauvreté de la langue française? « Les Français n'ont pas de *Gemüth*, ils n'ont même pas ce mot expressif » ². C'est cela qui explique le livre *De l'Allemagne*.

Le livre de Betty Gleim également est plutôt un manifeste patriotique qu'un manifeste de doctrines littéraires. La mise en valeur du *Gemüth* est une question qui intéresse toute la

1. *Randzeichnungen*, p. III.

2. *Ibid.*, p. V.

nation et non pas seulement les membres de l'école romantique. Le ton léger et l'ensemble erroné du livre de M^{me} de Staël, dit M^{me} Gleim, ne pourront manquer d'être nuisibles aux intérêts de l'Allemagne: « Je crois faire un devoir vraiment utile, dit-elle, en faisant paraître ces pages. Car nous vivons à une époque qui, plus que toute autre, nous rend indispensable, à nous autres Allemands, de nous regarder clairement et franchement tels que nous sommes » ¹. Il faut écarter tous les obstacles qui menacent d'empêcher les Allemands de se débarrasser de leur engouement pour les valeurs étrangères et de faire valoir leurs propres qualités particulières et autochtones. « L'ouvrage de M^{me} de Staël est à différents égards un tel obstacle, et il est d'autant plus dangereux qu'il contient beaucoup de choses qui ont l'air d'être vraies et qui sont cependant fausses. Car beaucoup de gens croiront trouver des pœmmes d'argent dans des vases d'or, là où le connaisseur se rend compte très vite que la solidité manque souvent et que ce livre cache des erreurs et des imperfections nombreuses sous un bel éclat, qui trompe les esprits d'autant plus irrésistiblement qu'il les éblouit avec plus de charme » ². C'est un livre très dangereux parce qu'il a fait beaucoup de sensation. Il mérite une réfutation détaillée.

La critique de M^{me} Gleim est avant tout une critique de détail; son ouvrage n'est qu'une série de passages pris dans l'*Allemagne* et commentés à un point de vue pointilleusement historique et scientifique. Souvent l'auteur s'en tient à faire de simples négations des assertions de M^{me} de Staël, sans apporter plus de preuves que celle-ci. M^{me} de Staël, dit-elle, reproche aux Allemands d'être flegmatiques: le flegme est une force et non pas une faiblesse; elle déclare que les Allemands n'ont pas assez de préjugés: c'est de la louange. Les Allemands sont au contraire le peuple qui aime le plus la liberté. Le chapitre de M^{me} de Staël sur les femmes allemandes est superficiel et faux. Les Allemands ont autant de sensibilité que n'importe quel autre peuple et ils n'ont rien à apprendre de la France en matière d'esprit social. Ils ont raison de ne pas vouloir parler à la foule dans leurs écrits;

1. *Ibid.*, VII.

2. *Ibid.*, p. VIII.

il y a des profondeurs où l'esprit commun ne peut descendre. M^{me} de Staël a tout à fait méconnu la beauté mâle de la langue allemande. Tout le premier volume de son ouvrage n'est qu'un tableau burlesque de l'Allemagne. — Et ainsi de suite. Ces exemples suffisent pour illustrer la méthode de critique adoptée par M^{me} Gleim et pour montrer combien son point de vue est éloigné de celui de M^{me} de Staël.

Dans sa critique du deuxième volume, M^{me} Gleim poursuit la même méthode, et s'abandonne par-dessus le marché à ses sympathies romantiques: M^{me} de Staël, dit-elle, déclare que Goethe pourrait représenter la littérature allemande tout entière; elle se trompe: la poésie romantique représente beaucoup mieux la vraie tendance de la littérature allemande, et celui qui représente par excellence cette poésie, c'est Frédéric de la Motte Fouqué. M^{me} Gleim fait un éloge prolongé de Fouqué, dont l'esprit, dit-elle, correspond au génie germanique comme celui de Goethe au génie grec et celui de Schiller au génie anglais, et en qui sont réalisées les tendances que Novalis n'avait pu que commencer ¹. C'est que Fouqué puise ses sujets presque toujours dans la vieille histoire ou dans le moyen âge allemands. Des considérations analogues inspirent à M^{me} Gleim une longue apologie de la langue allemande: elle examine la question de l'inversion grammaticale; à plusieurs reprises, elle cite des passages et des arguments tirés de l'ouvrage de Kolbe sur la richesse relative du vocabulaire du français et de l'allemand ². Elle attache à cet aspect de la question une importance prépondérante: elle s'efforce de démontrer que le français est moins universel en Allemagne que M^{me} de Staël ne semble le croire, que l'allemand est la langue par excellence des traductions, « une vraie langue universelle » ³. Il est évident que son ouvrage est en grande partie une protestation de plus contre l'universalité du français: sa violence montre que les craintes des classiques français, qui, en 1814, prédisent la perte de cette hégémonie, ne sont pas entièrement sans fondement. Elle s'acharne contre le classicisme français, pour lequel M^{me} de Staël n'est pas sans sympathie; elle prend la défense

1. *Ibid.*, p. 79-83.

2. *Ibid.*, p. 87-124.

3. *Ibid.*, p. 112-115; « Eine wahre Allsprache ».

du *Nibelungenlied*, de Klopstock, de Voss; elle déclare que les Allemands font bien de ne pas se soucier de la gloire européenne; chez elle, les considérations nationales font pâlir les intérêts du cosmopolitisme. Son jugement général sur la partie littéraire de l'*Allemagne* est analogue à celui qu'elle porte sur le premier volume: « Tout vrai Allemand trouvera qu'il lui manque (à M^{me} de Staël) une certaine idéalité d'esprit, qui est indispensable si l'on veut sentir et comprendre ce qu'il y a de plus élevé et de plus profond dans mainte production poétique allemande, et que pour cela déjà, sans compter plusieurs autres obstacles, elle n'a nullement pénétré jusqu'à la base et jusqu'à la substance particulières de la littérature allemande »¹. En ce qui concerne la partie philosophique du dernier volume du livre, c'est une répétition des mêmes reproches: manque d'unité de dessein, contradictions, manque de conséquence; en ce qui concerne les parties générales de ce volume et les chapitres sur l'enthousiasme, M^{me} Gleim se déclare être parfaitement d'accord avec les opinions de M^{me} de Staël.

En somme, la critique de M^{me} Gleim est trop pointilleuse et trop détaillée pour offrir un intérêt général. Son ouvrage s'ajoute à l'ensemble des critiques allemandes pour montrer que ce livre de M^{me} de Staël n'était nullement conforme à ce qui, selon les Allemands, constituait l'âme et l'esprit du peuple germanique et de sa littérature. Les *Propos allemands* offrent un intérêt beaucoup plus grand et beaucoup plus varié. Cet ouvrage est un véritable manifeste de romantisme venu à un moment où ce mouvement tombait déjà en décadence et en dispersion. Il a une importance capitale pour l'étude des relations entre le romantisme français et le romantisme allemand.

L'auteur de cette brochure intéressante, qui paraît à Heidelberg chez Mohr et Zimmer vers la fin de septembre 1814, portant comme signature le simple pseudonyme d'*Isidorus*, est le jeune comte de Loeben, poète presque complètement oublié aujourd'hui comme de son vivant et personnage cu-

1. *Ibid.*, p. 169-170. M^{me} Gleim examine en détail les critiques de M^{me} de Staël sur les ouvrages de Schiller, de Goethe, de Lessing, de Jean-Paul, de Werner. Elle trouve partout les mêmes erreurs de jugement.

rieux et assez énigmatique dont le rôle dans le mouvement romantique allemand reste très incertain ¹.

Chef de l'*Eleusischer Bund*, petit cercle d'amis romantiques, lequel se réunissait à Heidelberg, ami de Strauss, de Budde, d'Eichendorff et de Fouqué, disciple successivement de Schiller, de Goethe et de Novalis, admirateur de Frédéric Schlegel, Loeben est un personnage romantique par excellence. C'est une nature peu ordinaire: la diversité des témoignages contemporains sur son compte en fait foi: admiré avec exaltation par les Budde, les Strauss et les Eichendorff, estimé par Fouqué, il est l'objet de la moquerie des romantiques première manière, tels que les Schlegel et Brentano. En lui se trouvent incorporés les phénomènes sociaux du romantisme: il prend au pied de la lettre les idées de Frédéric Schlegel et de Novalis et les applique à la vie réelle: « Chaque être qui est cultivé et qui se cultive contient dans son âme un roman, disait Frédéric Schlegel. Mais, qu'il l'exprime ou qu'il l'écrive, ce n'est pas nécessaire » ²; « Notre vie, écrit Loeben en 1813, est redevenue de la poésie, de sorte que nous n'avons pas besoin d'en faire » ³. Bref, c'est une incarnation exaltée, caricaturée, malade d'Henri d'Offertingen. L'influence de Novalis se fait voir chez lui à tout moment: admirateur presque fanatique de celui-ci, il a adopté en bloc ses doctrines littéraires, philosophiques et morales au point de perdre toute originalité. Par beaucoup de côtés

1. Depuis sa mort, le nom d'Isidorus Orientalis, pseudonyme qu'avait adopté Loeben selon le coutume des jeunes romantiques exaltés d'alors, semble tomber dans un oubli presque complet. En 1905, Raimund Pissin publie une monographie du poète (R. Pissin: *Otto Heinrich Graf von Loeben, sein Leben und seine Werke*, Berlin, 1905, in-8°) et republie quelques-unes de ses poésies (O. H. von Loeben: *Gedichte*). A la suite de la publication de ces ouvrages de Pissin, qui a voulu faire valoir le rôle de Loeben dans l'histoire de l'école romantique de Heidelberg et qui a déclaré que le groupe de Loeben avait exercé sur le jeune Joseph d'Eichendorff une influence égale, sinon supérieure à celle de Brentano et d'Arnim, une discussion s'est élevée sur les relations entre Loeben et Eichendorff. (Voir *Görres-Gesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland*; 1906, p. 6-7, 11; cf. *Euphoriion*, 1907, t. XIV, p. 311-312; cf. *Ibid.*, 1900, t. VII, p. 806). Il ne s'agit pas ici cependant de déterminer l'influence de Loeben sur le romantisme mais plutôt l'aspect qu'il en représente: il n'est pas question d'un mouvement littéraire allemand, mais bien d'une opinion allemande sur un texte français.

2. Voir F. Schlegel: *Fragmente und Ideen*, p. 21.

3. Voir Loeben: *Gedichte*, p. XV. Cf. Pissin: *Otto Heinrich von Loeben*, p. 45.

son esprit ressemble d'une façon frappante à celui de Novalis, mais il y a aussi entre les deux hommes toute la différence qui sépare l'originalité de l'imitation: Loeben est une nature fort impressionnable à laquelle manque absolument cette étincelle créatrice qui est le propre de Novalis. En tout cas, le manque d'originalité de Loeben et la façon dont il a absorbé, sans les modifier et en les conservant intactes, les principales doctrines et les idées fondamentales de Novalis et de Schlegel, rendent sa critique beaucoup plus intéressante: elle résume l'opinion de ceux qui sont le plus imprégnés de romantisme en Allemagne, et permet en quelque sorte de reconstruire ce qu'aurait été le jugement d'un Novalis sur le livre *De l'Allemagne*.

En 1814, lors des victoires des armées alliées sur Napoléon, Loeben, qui était officier de la garde russe impériale, avait fait la campagne de France. Il fut certainement témoin de la rentrée triomphale de M^{me} de Staël à Paris. Loeben est fils d'une vieille famille de la noblesse allemande et conserve une foi enfantine et inébranlable dans la noblesse du sang aristocratique. L'oppression exercée en Allemagne par la tyrannie de Napoléon l'a beaucoup affligé: mais enfin l'Allemagne a secoué ses jougs: elle va pouvoir jouir désormais d'une pleine liberté. Rentré en Allemagne Loeben lit avec avidité l'édition allemande de l'*Allemagne* ¹. Cet ouvrage, dit-il, est venu au bon moment: les Français pourront y voir une image de leurs vainqueurs ². Puis, lui aussi trouve que M^{me} de Staël s'est trompée et que cette image fautive d'une Allemagne légendaire est dangereuse: elle vient à un moment où il importe à l'Allemagne d'être comprise et de se comprendre elle-même telle qu'elle est. Un tel ouvrage nécessite des réponses: c'est un livre qui n'approfondit les choses qu'à demi. Les Français pourront en être satisfaits, mais les Allemands ne le seront guère et ils ne doivent pas l'être: l'esprit français, qui a fait plus de dégâts en Allemagne que toutes les armées de Napoléon, est une chose trop insidieuse pour qu'il ne faille pas se tenir continuellement sur ses gardes vis-à-vis d'elle ³.

1. J. Kerner: *Briefwechsel, etc.*, t. I, p. 384

2. *Deutsche Worte*, p. 9.

3. J. Kerner: *Briefwechsel, etc.*, t. I, p. 384.

La tendance est ici à peu près identique avec celle de M^{me} Gleim et de M^{me} Fouqué, mais, chez Loeben, elle n'est pas si violente et elle ne figure pas comme cause principale de sa critique. Dès 1814, Loeben connaissait déjà intimement de longue date le petit cercle actif de patriotes dont Henri de Kleist avait été le centre et dont l'organe principal avait été en 1810 les *Berliner Abendblätter*. Déjà le *Phöbus* de Kleist et de Müller avait contenu des articles de Loeben, de sorte que l'auteur des *Propos allemands* pouvait être considéré comme un des membres de ce milieu patriotique. Plus tard, il avait écrit pour ses amis des *Discours sur l'effort allemand*¹, lesquels n'ont jamais été imprimés. C'est à leur place que paraissent en 1814 les *Propos allemands*, qui peuvent ainsi être considérés en partie comme le point d'aboutissement d'une des branches du mouvement patriotique de Berlin. Cependant, ce n'est pas le seul aspect sous lequel on puisse considérer le livre de Loeben : il y a aussi le côté purement littéraire. Ecrivant son ouvrage pendant le mois de juin à Heidelberg, il déclare dans une lettre à son ami Joseph d'Eichendorff qu'il entend tirer parti de sa critique du livre de M^{me} de Staël pour exposer et faire valoir ses vues et ses tendances littéraires personnelles². En 1814, ces tendances sont assez mûres et assez définitives chez Loeben : déjà en 1807, il avait conçu le projet d'écrire un ouvrage critique qui aurait pour sujet la nouvelle poésie allemande. Ce livre devait être à la fois une critique et une défense de la nouvelle école et aurait eu pour but de faire mieux comprendre les poètes de cette école par le public allemand. Une partie de son projet est réalisée avec la publication de son livre sur l'*Allemagne*, dans lequel il y a des pensées et des idées qui se trouvent déjà formulées dans les premières ébauches, écrites en 1807, de son livre projeté³. Sa critique du livre de M^{me} de Staël devient ainsi une espèce de manifeste tardif de romantisme allemand ; chez lui, à côté des opinions patriotiques, il y a le souci bien réel de la vérité.

La critique de Loeben est très inégale : à côté de pages médiocres, il y a d'autres qui sont d'une importance extrême

1. *Reden über das deutsche Streben*.

2. J. von Eichendorff : *Sämtliche Werke*, t. XIII, p. 22, 54, 355.

3. R. Pissin : *Otto Heinrich von Loeben*, p. 281.

pour l'étude des relations entre le romantisme français et le romantisme allemand. Loeben lui-même attachait une grande importance à son ouvrage: il le retouchait avec un soin presque maladif, l'envoya à M^{me} de Staël après de longues délibérations, s'inquiétait sur le succès qu'il allait avoir. Un moment, il croit que le livre lui fondera une gloire littéraire. Mais il se trompait: à part l'approbation de quelques amis, ce fut un échec complet¹.

L'ensemble de sa critique est nettement défavorable. Il commence par signaler les difficultés presque insurmontables qui barrent le chemin à ceux qui, comme Constant, Villers et M^{me} de Staël, s'évertuent à faire connaître les valeurs germaniques en France. C'est que les civilisations de la France et de l'Allemagne sont trop différentes, trop éloignées l'une de l'autre, que les deux mentalités offrent trop peu de points de contact dans les temps modernes, pour qu'une compréhension mutuelle soit possible. Loeben regrette que M^{me} de Staël ne s'en soit pas rendu compte et qu'elle n'ait pas vu que le seul moyen d'établir un contact entre les deux pays, d'agir sur les Français et de guérir leur littérature de la stérilité qui la menace, c'est en ayant recours au passé national². C'est là le premier point important de la critique de Loeben: comme Novalis, il regrette les temps où l'Europe formait un tout unifié. Autrefois, dit-il, les Francs étaient toujours fiers d'être des Germains, et ce n'est qu'en éveillant chez le Français moderne de pareils souvenirs et de pareilles sympathies qu'on peut espérer ouvrir sa pensée aux valeurs germaniques; ce n'est qu'en franchissant la terrible barrière qu'a élevée le siècle de Louis XIV et en remontant vers leur passé national que les Français pourront établir un rapport durable et fécond avec l'Allemagne³.

Donc, la première objection faite par Loeben à M^{me} de Staël, c'est qu'elle n'a pas rendu justice aux valeurs du moyen âge. Il s'étonne du peu d'importance qu'elle attache à l'époque de l'ancienne poésie allemande⁴. Elle a totalement méconnu, dit-il, la valeur littéraire du *Nibelungenlied*⁵. Disci-

1. *Ibid.*, p. 280. Cf. Eichendorff: *Sämtliche Werke*, t. XIII, p. 55.

2. *Deutsche Worte*, etc., p. 5-7.

3. *Ibid.*, p. 7.

4. *Ibid.*, p. 26.

5. *Ibid.*, p. 48.

ple de Novalis et des Schlegel, Loeben ne peut que condamner un tel manque de proportion: M^{me} de Staël, dit-il, n'a traité que l'époque moderne de la littérature allemande, et c'est là la cause de la plupart des erreurs dans son ouvrage. On comprend le mécontentement de Loeben lorsque l'on considère l'importance du rôle du *Nibelungenlied* dans le romantisme allemand¹. Mais il ne s'arrête pas là: M^{me} de Staël n'a pas rendu justice, non plus, à cette belle période de la littérature populaire française qui a précédé le règne de Louis XIV; elle ne voit pas que ce sont les Racine et les Boileau qui sont responsables de la faillite de la littérature française; elle semble ignorer que, si la littérature classique n'est pas appréciée par les gens du peuple, c'est parce que ceux-ci sont restés à l'abri de l'influence du « grand siècle »².

Comme Allemand et comme romantique, Loeben a peu de sympathie pour les discussions de M^{me} de Staël sur le classicisme et le romantisme, sur la prose et la poésie, sur les unités théâtrales et les règles de la versification: de telles discussions lui semblent être entièrement incompatibles avec l'esprit littéraire allemand: pour M^{me} de Staël la forme lutte contre la matière; pour l'Allemand, c'est la matière qui lutte contre la forme³. Sur la scène, le Français vise le théâtral et l'Allemand le dramatique. En poésie, M^{me} de Staël confond le sublime avec le beau. Est-ce qu'il y a moyen de s'entendre, lorsque de telles valeurs, en apparence identiques, sont en réalité si divergentes? M^{me} de Staël ne se rend nullement compte de l'importance des relations entre l'auteur et son public dans l'histoire de la littérature allemande: la flexibilité même du public est la preuve d'une littérature en train de se former.

Loeben se montre encore plus sévère envers M^{me} de Staël, cependant, lorsqu'il s'agit du roman: cette sévérité s'explique également lorsqu'on considère l'importance du roman dans les théories et les systèmes romantiques allemands. Lorsque M^{me} de Staël déclare que le roman est la fiction la plus facile de toutes, dit Loeben, elle montre qu'elle ne com-

1. Pour le rôle joué par l'Allemagne, cependant, dans la diffusion du *Nibelungenlied* en Europe, voir: Josef Körner: *Nibelungenforschungen der deutschen Romantik*, p. 130-131.

2. *Deutsche Worte*, p. 50.

3. *Ibid.*, p. 12.

prend rien du tout au sujet qu'elle traite ¹. L'épopée est le genre du passé; le drame est celui du présent; le roman est celui de l'avenir. Et ici Loeben s'approche du point culminant de sa critique: en méconnaissant la véritable nature du roman et sa place dans l'histoire du romantisme, M^{me} de Staël n'a pas rendu justice au génie de Novalis. Elle s'est trompée à maintes reprises en parlant des grands ouvrages de Goethe, mais du moins lui a-t-elle voué une admiration enthousiaste et sincère, tandis qu'elle a à peine parlé de Novalis. C'est là le reproche principal fait par Loeben à M^{me} de Staël. Pour lui, l'écrivain qui représente le mieux le romantisme allemand, ce n'est plus Goethe, mais Novalis: Goethe représente le roman du présent, Novalis celui de l'avenir ².

Cette opinion, qui rend la critique de Loeben très intéressante, est une preuve de plus que le romantisme français ne correspond que d'une façon très superficielle au romantisme allemand: M^{me} de Staël en est restée à *Guillaume Meister*, tandis que la vraie école romantique allemande adore *Henri d'Ofterdingen*. Dans ces conditions, on conçoit le mécontentement de Loeben. Il serait difficile de s'imaginer l'exaltation du culte qu'il voue à Novalis: avec l'apparition de Novalis commence une nouvelle période dans l'histoire de l'humanité: « Celui qui comprend Novalis, dit-il, comprend ce que signifie l'Allemagne; celui qui ne comprend pas Novalis demande en vain quel est le but de cette vie et de ces efforts merveilleux » ³. Donc, le livre *De l'Allemagne* a entièrement manqué son but.

Au point de vue général et comme jugement d'ensemble: M^{me} de Staël n'a pas su se débarrasser de ses préjugés français en écrivant son livre; sa conception sociale du goût l'a empêchée totalement de comprendre cette « virginité de l'âme » qu'est le goût individuel des Allemands ⁴ et lui a fait voir de l'anarchie là où il y avait une nécessité régulière et coordonnée. Le but de l'ouvrage de M^{me} de Staël, dit Loeben, est visiblement d'inciter les Français à de nouvelles luttes en littérature en leur communiquant l'admiration qu'elle a

1. *De l'Allemagne*, II, 28. Cf. *Deutsche Worte*, p. 185.

2. Voir *Ibid.*, p. 224-227.

3. *Ibid.*, p. 226.

4. *Ibid.*, p. 72.

acquise pour la littérature allemande. Mais les Allemands ne demandent pas que la poésie française devienne pareille à la leur. Que les Français s'adressent plutôt à leur ancienne littérature nationale: c'est là qu'ils devront puiser leur renouvellement littéraire et qu'ils apprendront à apprécier les littératures étrangères.

Moins influencée par les préjugés nationaux et par le patriotisme que les opinions de M^{me} Gleim et de M^{me} Fouqué, plus authentique comme opinion allemande et romantique que celle de Goethe, la critique de Loeben est le jugement à la fois le plus représentatif, le plus impartial et le plus complet sur le livre *De l'Allemagne*. Elle prouve encore une fois qu'au point de vue allemand le livre n'avait rien de commun avec le vrai romantisme et ne présentait qu'un tableau dénaturé et très francisé de toute la civilisation allemande.

CHAPITRE III

VILLERS : UN ARBITRAGE INTELLECTUEL

Charles de Villers s'était toujours vivement intéressé au projet qu'avait M^{me} de Staël d'écrire un grand ouvrage sur l'Allemagne. En 1814, lorsque le livre devait enfin paraître, il en publia un compte rendu dans les *Goettingische Gelehrte Anzeigen* ¹, et dans la même année, il écrivit une introduction au livre, laquelle fut publiée pour la première fois en tête de l'édition de Brockhaus de 1814 ². Ces deux articles, sortis de la plume d'un Français germanisé qui avait eu lui-même l'intention de « germaniser les Parisiens » ³ et d'écrire un grand ouvrage qui rapprocherait les deux nations, sont très importants comme commentaires du livre *De l'Allemagne*. Ils font vivement ressortir le contraste entre le point de vue de Villers et de M^{me} de Staël et ils forment en même temps une espèce de transition ou de moyen terme entre la critique française et la critique allemande.

En parlant de M^{me} de Staël, médiatrice entre la France et l'Allemagne, il est impossible de ne pas parler de Charles de Villers. C'est lui qui a le premier éprouvé le désir de se vouer à cette tâche et de révéler aux Français les défauts de leur littérature et les erreurs de leur culture en leur faisant connaître la pensée et la philosophie de leurs voisins. En 1801, il avait publié sa *Philosophie de Kant* et en 1804, son *Essai sur la Réformation de Luther*. Depuis ce temps-là, il n'avait cessé d'envoyer à l'Institut, dont il était un des correspon-

1. *Goettingische Gelehrte Anzeigen*, 1814, t. I, p. 329-342, le 26 février 1814. Cf. O. Ulrich: *Charles de Villers*, p. 35.

2. *Introduction à l'ouvrage de M^{me} de Staël sur l'Allemagne*, achevée à Goettingue, le 20 juillet 1814.

3. O. Ulrich: *Charles de Villers*, p. 17.

dants, des rapports sur la philosophie et la littérature d'outre-Rhin ¹. Vers la fin de l'Empire, il envoyait à l'Institut son rapport *Sur l'état actuel de la littérature ancienne et de la philosophie en Allemagne* ², et en 1810, il publiait déjà dans le *Magasin encyclopédique*, dirigé par Millin, une lettre extrêmement intéressante sur le romantisme ³.

Mais, malgré ses efforts, les ouvrages de Villers n'ont guère eu de succès immédiat en France. Le livre sur Kant avait soulevé, il est vrai, des discussions momentanées dans certains milieux et occupé un instant les attentions ⁴, mais ce succès fut éphémère et ne pénétra guère jusqu'au grand public. L'époque était peu favorable et Villers n'était pas homme à ménager son public. Ainsi présentées, de telles doctrines ne pouvaient que paraître ridicules à la plupart des esprits même les plus éclairés ⁵. Villers se condamne lui-même au simple rôle de précurseur, car la faute des échecs successifs qu'il a subis revient en grande partie à l'intransigeance même de son attitude: entièrement gagné aux principes de la pensée allemande, il n'a que du mépris pour les « petits littérateurs parisiens » ⁶, et lorsque M^{me} de Staël lui reproche de ne pas avoir assez ménagé ceux-ci et de ne pas tenir compte assez de la « vanité française », il lui répond simplement qu'il « ne veut dire que la vérité ». Il se rend compte que son ouvrage a été trop fort pour le public, mais il n'a cure d'influencer celui-ci s'il lui faut pour cela modifier en quoi que ce soit la vérité ⁷. La correspondance entre M^{me} de Staël et Villers à cette époque donne une idée parfaite de la différence essentielle entre leurs efforts et explique fort bien la diversité de leur succès. Villers, qui a au fond le désir ardent de convertir ses compatriotes, n'est pas assez psychologue pour voir qu'il faudra faire des concessions sérieuses, se mettre au même niveau intellectuel, s'il veut les convertir.

1. *Magasin encyclopédique*, avril 1815, t. I, p. 329.

2. Amsterdam et Paris, 1809, in-8°. Rapport fait à la classe d'histoire et de littérature anciennes de l'Institut.

3. *Magasin encyclopédique*, 1810, t. V, p. 5-24, *Lettre de M. de Charles de Villers à M. Millin, sur un recueil d'anciennes poésies allemandes*.

4. *Ibid.*, avril 1815, t. II, p. 395, article sur Villers.

5. Cf. E.-A. Bégin: *Villers, madame de Rodde et madame de Staël*, p. 31.

6. Isler: *Brief aus dem Nachlass des Ch. de Villers*, V. à M^{me} de Staël, le 1^{er} octobre 1802.

7. *Ibid.*, M^{me} de Staël à V., le 1^{er} août 1802. Cf. O. Ulrich: *Charles de Villers*, p. 16.

Il ne veut rien céder de ce qu'il croit être la vérité et persiste à croire que son seul tort est « de ne l'avoir dite jusqu'ici qu'à moitié ». Charles de Villers se préoccupera du fond et de la matière aux dépens de la forme : il n'a pas le sentiment du style. Ses ouvrages sont trop irréguliers, trop touffus pour plaire aux Français, et souvent trop allemands pour être compris par eux ¹. M^{me} de Staël, qui connaît l'Allemagne beaucoup moins bien que Villers, ne perd jamais de vue le but de son ouvrage qu'il s'agit surtout de faire accepter par les « petits littérateurs parisiens » et de faire lire par le grand public. Elle sait que c'est là le seul moyen d'assurer à son livre une influence profonde et durable et que pour arriver à ce but, il faudra avant tout se mettre à la portée de l'esprit français, donner une valeur française à des principes allemands, modifier au besoin la vérité, ou au moins n'en présenter que les côtés acceptables, si elle paraît sous des formes trop rébarbatives ². Villers croit à la valeur absolue des vérités allemandes; M^{me} de Staël voit que toutes les vérités sont relatives et n'hésite pas à tirer profit de cette relativité.

Quant au livre de Villers sur Luther et la Réformation, le résultat fut le même. Dans les idées, Villers montra la même intransigeance. Cette fois aussi ses efforts venaient à un moment peu favorable. Trois années seulement après le Concordat, ni le gouvernement, ni le public n'étaient disposés à écouter l'éloge de Luther et de la Réformation sous la plume d'un protestant émigré ³. En matière de style, ce furent les mêmes reproches de germanisme et d'étrangeté ⁴. Encore une fois Villers essuie apparemment un échec presque complet; encore une fois il doit avouer que les Français ne liront pas son livre. Il en est presque venu à haïr la civilisation et la culture françaises.

Mais, bien que les ouvrages de Villers aient joui eux-mêmes d'un succès peu considérable en France, ils ont eu une influence secondaire qu'il ne faut pas méconnaître. D'abord ils furent lus par quelques esprits d'élite qui devaient repren-

1. Cf. Süpfle; *Französische Studien über die deutsche Literatur vor Frau von Staël*, p. 8.

2. H. C. Robinson; *Diary, Reminiscences and Correspondence*, t. I, p. 422.

3. *Magasin encyclopédique*, avril 1815, t. II, p. 395.

4. *Ibid.*

dre et continuer le travail de médiation. M^{me} de Staël, qui estimait beaucoup Villers, ne pouvait manquer d'être profondément influencée par ses écrits, surtout par le livre sur Kant, qui arrivait à un moment où ses idées sur les philosophies allemandes n'étaient pas encore formées. C'est lui qui lui avait inspiré le premier le désir de connaître la littérature allemande, qui lui avait révélé les ouvrages de Jean-Paul, traduit pour elle le morceau qu'elle intitulera le *Songe*, composé des *Recherches sur l'Allemagne* à son usage¹. Il est évident que les idées de Villers seront pour une large part dans les théories développées dans le livre *De l'Allemagne*.

A part cette influence, les livres de Villers auront rendu beaucoup plus facile la tâche de M^{me} de Staël auprès du public². Ils auront agi comme une première préparation. Les idées de M^{me} de Staël en matière de philosophie ne paraîtront plus si neuves et elles auront l'avantage d'être plus modérées que celles de Villers, comme elles avaient été en matière de littérature moins tranchantes que celles de Schlegel. Cette influence secondaire de préparation qui attendait le livre de M^{me} de Staël pour être mise en valeur, est assez considérable pourtant, et on ne doit pas oublier son importance, si l'on veut bien comprendre la fortune et l'influence de l'*Allemagne*.

Le rapport *Sur l'état actuel de la littérature ancienne et de l'histoire en Allemagne*, publié en 1809, et la lettre sur le romantisme publiée dans le *Magasin encyclopédique* ont une importance toute spéciale. Villers parle dans ces ouvrages, non pas seulement de la philosophie, mais de la littérature en général. Dans le premier, essayant de faire ressortir le caractère des lettrés de l'Allemagne, il attire les attentions sur la distinction qui formera la base des théories de l'*Allemagne*: il fait observer que l'Europe est divisée en deux peuples: le peuple gallique et le peuple germanique; et que la littérature du premier embrasse l'empire des réalités, tandis que celle du second embrasse l'empire des idées³.

Mais le plus significatif et le plus intéressant de tous les ouvrages de Villers, c'est la lettre à Millin. Cette lettre a une

1. E.-A. Bégin: *Villers*, etc., p. 63-64.

2. T. Süpfle: *Französische Studien*, etc., p. 8

3. *Sur l'état actuel*, etc.; p. 3-4. Cf. *Mercure de France*, janvier 1810, article de Thurot, p. 224.

double valeur: publiée en septembre 1810, au moment où M^{me} de Staël achevait de faire imprimer l'*Allemagne*, elle était bien faite pour former l'avant-garde de cet ouvrage et on peut se demander s'il n'y a pas eu entente entre M^{me} de Staël et Villers à ce sujet¹. Ce qui est certain, c'est que les idées correspondent au fond avec celles qui sont développées dans l'*Allemagne*. D'autre part, on voit le mieux dans cette lettre les raisons pour lesquelles les efforts de Villers échouaient et tombaient dans l'oubli, tandis que ceux de M^{me} de Staël faisaient sensation et devaient jouir, jusqu'après 1820 d'une influence toujours croissante. Comme dans tous les autres écrits de Villers, l'atmosphère est tout à fait allemande. Aucun effort pour s'adapter aux valeurs françaises. Le mot de *Romantique*, qu'il emploie au féminin selon l'expression allemande (*Die Romantik, la Romantique*) est le symbole de cette attitude. Mais avec de tels procédés il n'y avait rien à espérer des Français, dont Villers a dû éveiller les susceptibilités et la défiance en associant cette « Romantique » à l'idée d'une secte².

Dans cette lettre sur le romantisme allemand, Villers se fait le champion d'une littérature nationale et autochtone, basée sur le christianisme et la chevalerie³: « Une poésie formée de la sorte, soutenue par la Mythologie de la religion nationale elle-même, nourrie par l'esprit local et inhérent au terroir, peignant les maux, les aventures, les exploits, les héros indigènes, nous eût formé à la longue une littérature originale, native, qui serait devenue la *Romantique* polie et perfectionnée dont la couleur eût mieux convenu que celle de toute littérature étrangère à nous; qui eût influé avec plus d'efficacité sur la masse des peuples, et eût certainement imprimé à notre existence intellectuelle une autre tournure et un autre caractère »⁴. Mais malheureusement on a fait fausse route, dit-il, et on est tombé pendant la Renaissance dans une imitation servile des Grecs et des Romains. Villers dit

1. F. Baldensperger: *Une définition de la poésie romantique; Revue de philosophie française et provençale*, t. XVI, 1902, p. 120.

2. « Au milieu de l'immense et dévorante activité de la littérature allemande, il s'est même élevé une secte spirituelle qui s'est déclarée hautement pour la *Romantique* », p. 15.

3. F. Baldensperger: *Une définition*, etc., p. 117.

4. *Magasin encyclopédique*, 1810, t. V, p. 8; cité par F. Baldensperger: *Une définition*, etc., p. 118.

ne pas méconnaître la valeur des anciens, mais, emporté par son enthousiasme pour une littérature nationale, il se montre assez injuste envers eux¹. On voit ici l'expression la plus nette avant M^{me} de Staël de cette tendance à regretter la sévérité de Racine et de Boileau envers la littérature française du moyen âge, et ce mouvement est d'autant plus important qu'il a formé plus tard, pendant la querelle romantique des environs de 1820, un des points les plus discutés et autour desquels se ralliaient les partis². Dès 1810, Villers lui-même constate chez quelques esprits cette tendance à abandonner l'imitation des anciens pour reprendre la trame des œuvres autochtones.

On constate donc chez Villers, même avant l'*Allemagne*, l'expression définitive d'une attitude qui correspond presque entièrement à plusieurs des arguments essentiels de M^{me} de Staël: division de la littérature en deux groupes: peuple gallique et peuple germanique; possibilité d'un renouvellement de la littérature française en reprenant la vieille tradition autochtone au point où la Renaissance l'avait interrompue.

Telle étant l'attitude de Villers envers le romantisme, il sera très utile d'examiner ses opinions sur l'*Allemagne*. Ses commentaires auront d'autant plus d'importance qu'ils ont été longtemps étroitement associés au livre de M^{me} de Staël³.

Dans l'*Introduction*, Villers reprend, développe et résume quelques-unes des théories qui font la base de ses écrits précédents. Dès l'abord il attaque un préjugé français qui est à la base de toutes les résistances de ceux-ci aux arguments de M^{me} de Staël. Il s'agit de la valeur relative des différentes littératures. Malgré le grand nombre de traits communs qu'on trouve dans le genre humain, dit-il, chaque nation a ses qualités particulières et manifeste des caractères qui sont les signes de cette particularité nationale. La plupart des gens, tout en convenant des différences extérieures, s'obstinent à ne pas voir les différences fondamentales qu'il y a entre les nations dans le domaine de l'esprit: « Quand il est question

1. F. Baldensperger: *Une définition*, etc., p. 117-119.

2. *Ibid.*, p. 117.

3. L'édition Brockhaus de l'*Allemagne* en 1823 comporte toujours l'article des *Goettingische Anzeigen* et l'*Introduction*.

de nuances ou de mesures morales ou intérieures, ils n'ont plus d'yeux pour voir; et c'est souvent la difficulté d'expliquer qui les amène là » ¹. Car cette question des individualités nationales, qui sont pourtant manifestes, est un des problèmes les plus difficiles de l'anthropologie. L'important, c'est de se rendre compte que les littératures reçoivent leurs caractères de ces particularités: quand on considère la littérature d'un peuple, « le problème à résoudre doit toujours être d'expliquer la littérature par la nation, et la nation par sa littérature » ².

Les Français et les Allemands, dit Villers, sont aux deux extrémités opposées de la ligne intellectuelle; l'Allemand est plus intérieur, plus porté à l'idéal, tandis que le Français est plus extérieur, plus près des réalités; l'Allemand correspond à la plante, le Français à l'animal. Villers développe ensuite cette théorie favorite, avec toutes les divergences qu'elle suppose dans la vie active, la religion, l'amour, l'amitié, les relations sociales.

Dans son rapport à l'Institut de 1809, Villers avait divisé les peuples de l'Europe en deux groupes: le peuple gallique et le peuple germanique. Dans l'*Introduction*, il donne, en résumant l'histoire de France, l'explication de cette division. Selon lui la France moderne n'existait pas avant François I^{er}. Avant cette date, elle était composée d'éléments galliques et d'éléments francs ou germaniques. Depuis cette date, l'élément gallique domine sans doute, mais il ne faut pas oublier tout de même que beaucoup des institutions françaises, telles que la chevalerie, sont d'origine germanique. En analysant ainsi l'histoire de France, Villers veut prouver aux Français qu'ils doivent se débarrasser de leurs préjugés envers l'Allemagne. Mais il se rend compte que la tâche ne sera pas si facile: il y aura de graves obstacles à surmonter. En partie à cause de cette diversité même dans les origines de la nation, « la France a deux littératures bien distinctes, l'une celle de l'école, et l'autre celle du monde, toujours en opposition, et souvent en inimitié active l'une contre l'autre » ³. L'Académie française représente le monde et l'Aca-

1. *De l'Allemagne*, éd. Brockhaus, Paris, 1823, *Introduction*, p. xxx.

2. *Ibid.*, p. xxxiii.

3. *Ibid.*, p. lv-lvi.

démie des Inscriptions correspond à l'école. Villers semble attacher une grande importance à cette division. Il a l'intention de publier un ouvrage là-dessus. C'est une distinction « féconde en vues, et indispensable pour parvenir à se rendre compte d'une foule de phénomènes littéraires qu'on remarque en France, et qui sans elle restent inexplicables » ¹. Cette division, selon Villers, est une des plus grandes erreurs de la littérature française et la raison de beaucoup de ses perversités. C'est en grande partie à cause d'elle qu'il faut essayer de faire connaître aux Français la littérature allemande, où il n'y a aucune scission pareille, où l'école et le monde, au lieu d'être aux antipodes, se joignent et se complètent. Connaître cette Allemagne, où la culture intellectuelle est à beaucoup d'égards supérieure à celle de la France ne saurait être qu'un avantage. Mais à cause de cette division dans la littérature française, il y aura deux obstacles à franchir et la tâche sera double : « Le double emploi de l'esprit français, qui a été indiqué plus haut, semble exiger que cette tâche soit partagée en deux. Je me suis adressé dans mes quatre principaux écrits à l'école : Madame de Staël, dans celui-ci, s'est adressée au monde, qu'il importait surtout de gagner et d'éclairer » ².

La scission signalée par Villers se manifeste vers la fin de l'Empire, nous l'avons vu, dans une différence entre l'attitude des critiques et celle du grand public envers les innovations littéraires et les littératures étrangères. Villers a l'air de de reconnaître ici qu'il a eu tort d'avoir voulu convertir l'école. Il voit que pour arriver au but, il faut avoir pour soi le grand public. Et en effet c'est auprès du grand public que M^{me} de Staël remportera ses premières victoires : l'approbation des critiques, de l'école, ne viendra que beaucoup plus tard. Villers compte que cet ouvrage *De l'Allemagne*, paru au moment où les troupes prussiennes sont cantonnées dans Paris, aura des résultats considérables : l'intérêt général ne sera que redoublé par cette circonstance de sa publication. Malgré les différences fondamentales de ton et de but qui

1. *Ibid.*, p. lvi. Villers dit que le titre de son ouvrage sera : *Sur le développement de l'esprit français*. Mort en 1815 il n'a pu mettre son projet à exécution.

2. *Ibid.*, p. lxi-lxii.

ne lui échappent pas, Villers se montre, en somme, très favorable au livre de M^{me} de Staël. Lui aussi sait rendre justice à la magie de son génie et de son style, qui compense les imperfections objectives: « Madame de Staël y a mis et son esprit si brillant et son étonnante pénétration, mais elle semble l'avoir écrit avec son âme; jamais on n'a parlé de poésie avec plus de poésie, de religion et d'enthousiasme, avec un enthousiasme plus religieux, plus profond, plus touchant. Elle a eu à vaincre une foule de difficultés, dont son excès de grâce empêche qu'on s'aperçoive. Elle a pénétré avec une entière clarté dans la pensée et dans l'imagination germaniques, si étrangères et si inaccessibles à toute tête française... Ce que Madame de Staël a si parfaitement compris, elle l'a exprimé avec l'éloquence, la finesse et le charme qui accompagnent son style. Souvent on serait tenté de croire qu'elle embellit, si l'on ne connaissait par soi-même la vérité. On peut être ou n'être pas complètement de son avis dans quelques détails, dans l'exposé de quelques opinions abstraites...: mais l'effet total est d'une justesse achevée » ¹.

Ces détails sur lesquels on peut ne pas être de l'avis de M^{me} de Staël, on les trouve exposés dans l'annonce du livre *De l'Allemagne*, publié par Villers dans les *Gœttingische Gelehrte Anzeigen*. Cet article, écrit pour un public allemand, forme le complément de l'*Introduction* ².

Villers avait depuis longtemps eu le projet d'écrire un livre pour les Français sur la littérature allemande, mais il avait toujours reculé, dit-il, devant l'énormité de la tâche. Une partie de cette tâche, M^{me} de Staël l'a habilement accomplie. Dans cet article de Villers, on constate une légère censure, une accusation de manque de solidité dans l'*Allemagne*. Avec l'aide de ses amis allemands, dit Villers, M^{me} de Staël est parvenue à pénétrer très avant dans la poésie de l'Allemagne. Les conseils d'Auguste Schlegel et les aptitudes particulières de son esprit lui ont permis de bien saisir et de bien rendre les principes littéraires, mais en ce qui concerne la philosophie et les mœurs des Allemands, elle n'a pas eu

1. *Ibid.*, p. LXIII-LXIV.

2. Cf. Betty Gleim : *Randzeichnungen*, etc., p. I-XII. Gleim, tout en condamnant le livre de M^{me} de Staël, fait précéder son commentaire d'un extrait de ce passage de Villers.

le même succès. Cela s'explique facilement, d'ailleurs: pour bien caractériser les courants de la spéculation allemande, il faudrait avoir assisté personnellement à leur développement. De plus, cette évolution contient quelque chose de trop mâle pour être comprise par une femme. En ce qui concerne les mœurs allemandes, les longues habitudes et les préjugés de M^{me} de Staël l'ont empêchée « de voir la signification, les rapports de ces mœurs et leurs relations intimes avec l'ensemble de la vie intérieure et extérieure de la nation, et de les évaluer en elles-mêmes, non pas en comparaison du phénomène étranger d'autres mœurs, comme il arrive ici la plupart du temps »¹. Somme toute, le jugement de M^{me} de Staël sur le peuple allemand est identique avec l'opinion qui règne depuis longtemps en France et correspond assez exactement à celui du comte d'Oxenstirn, qui disait de l'Allemand: « C'est un tonneau qui contient plus qu'il ne paraît, et un homme qui fait plus qu'il ne saurait exprimer. J'y ajoute, un homme d'honneur et de probité »². Ces jugements de Villers sont analogues à ceux que porteront la plupart des critiques allemands sur cette partie du livre. Comme eux, Villers tient à réfuter l'opinion de M^{me} de Staël lorsqu'elle déclare que les Allemands n'ont pas le sens pratique. Si M^{me} de Staël avait mieux connu les Allemands, dit-il, elle aurait constaté qu'ils sont bien aussi une nation qui a son centre dans ses mœurs, sa langue et sa manière de penser.

Selon Villers, le livre *De l'Allemagne* aura une double valeur: d'abord pour les Français, auprès desquels il s'agira de corriger et de détruire l'influence funeste de l'opinion répandue par le livre de Frédéric le Grand sur la littérature allemande³. Ici le champ est vaste. Ensuite, comme Goethe, Villers est d'avis que les Allemands auront un grand avantage à voir la manière dont un génie étranger peut représenter les idées germaniques et aussi à être mieux compris de ce côté du Rhin, car le bel enthousiasme de M^{me} de Staël ne peut pas manquer de bien disposer des esprits qui sont jusqu'ici restés entièrement étrangers à la littérature allemande et qui affectent le mépris à cause de leur igno-

1. *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1814, t. I, p. 333.

2. *Ibid.*, p. 334. Cf. Oxenstirn: *Pensées*, La Haye, 1742, in-8°, p. 100.

3. Frédéric le Grand: *De la littérature allemande*, etc.

rance. Si M^{me} de Staël ne donne pas toujours une idée exacte de la philosophie allemande, son livre combat vigoureusement toutes les fausses philosophies et tous les faux systèmes de morale. Pour la France moderne, c'est là l'essentiel. Dans la dernière partie de son ouvrage surtout, M^{me} de Staël a montré toute l'étendue de son génie. Villers est ici tout à fait d'accord avec elle. Il y voit le développement le plus complet de sa théorie favorite sur le réalisme des Français et l'idéalisme des Allemands. Il est avant tout partisan dévoué de l'enthousiasme.

En fin de compte, Villers est définitivement favorable à l'ensemble du livre *De l'Allemagne*. Il se borne à relever quelques défauts de détail, mais il est d'avis que l'impression générale est juste et il s'attend à ce que l'ouvrage exerce en France une influence étendue et salubre. On peut dire qu'en 1814, Villers est le seul Français qui ait pleinement apprécié la difficulté de la tâche entreprise par M^{me} de Staël, qui ait reconnu à l'effort de celle-ci la valeur d'une doctrine, et qui ait prévu l'avenir glorieux qui attendait l'idéalisme de son génie et de sa pensée. Entre tous les Allemands, Goethe et peut-être Jean-Paul sont les seuls qui aient approché ce point de vue libéral et juste en jugeant le livre de M^{me} de Staël. On se demande s'ils n'ont pas été influencés dans leur attitude par l'opinion de Charles de Villers.

CHAPITRE IV

JEAN-PAUL

En juillet 1814, Jean-Paul-Frédéric Richter écrit deux articles assez détaillés sur le livre de M^{me} de Staël. Ces articles sont publiés à Heidelberg dans les *Heidelbergische Jahrbücher der Literatur* ¹. A cause de leur intérêt et de l'influence et de la fortune qu'ils ont eues en Angleterre, ils méritent d'être considérés à part.

Quand on songe à la renommée presque sans égale dont jouissait Jean-Paul pendant les dix premières années du xix^e siècle, on est d'abord quelque peu étonné de la maigre part que lui assigne M^{me} de Staël dans son *Allemagne*. Ce n'est pas qu'elle n'ait connu ses ouvrages: Charles de Villers les lui a recommandés de bonne heure. La première impression qu'elle reçoit de cette lecture n'est guère favorable: « Il y a de la poésie dans l'âme, écrit-elle à Villers pendant son premier voyage en Allemagne, mais point d'élégance dans les formes, ce Jean-Paul que je lis parce qu'il vient de vous, écrit quelques lignes sublimes, auxquelles succèdent des détails sur lui-même les plus contraires à l'esthétique, et l'on ne conçoit pas comment leur sensibilité noble et profonde ne leur découvre pas la grâce, qui n'est que l'harmonie de toutes les qualités » ². Dans l'*Allemagne*, cette opinion ne sera pas démentie. C'est que Jean-Paul, avec sa satire touffue et peu délicate, ses images extravagantes, son imagination quelque peu dérégulée, son style soigné mais déconcertant de germanisme, sa bizarrerie consciente et hardie, était en som-

1. *Heidelbergische Jahrbücher der Literatur*, N^o 46, 47, p. 721-752.

2. Isler: *Briefe aus dem Nachlasse des Ch. de Villers*, M^{me} de Staël à Villers, le 19 novembre 1803.

me peu fait pour enchanter l'illustre Française, malgré toute la bonne volonté qu'elle mettait à rendre justice à toutes les particularités germaniques. C'est peut-être aussi en partie parce qu'elle n'a jamais eu auprès d'elle de défenseurs ardents du génie de Jean-Paul : Villers, qui se montre quelque peu réfractaire aux exigences de M^{me} de Staël, ne fait pas valoir assez son admiration pour lui, et les Schlegel, dont les relations avec lui deviennent de plus en plus froides depuis le commencement du siècle, ne se soucient guère de le recommander à leur amie, de sorte que les notions de celle-ci sur le caractère et le talent du grand écrivain restent longtemps très vagues. Longtemps elle ne sait même pas si elle doit faire mention de lui dans son livre. Elle se fait consciencieusement renseigner sur son compte mais n'arrive pas à concevoir pour lui un grand enthousiasme.

L'opinion finale qu'elle forme sur les ouvrages de Jean-Paul montre qu'elle tient à apprécier son génie à sa juste valeur, mais qu'au fond elle n'y arrive pas. Il lui apparaît presque malgré elle comme la personnification de toute la lourdeur de l'humour allemand. Elle ne lui pardonne pas les allusions et les métaphores dont il bourre ses ouvrages et qui ôtent à sa plaisanterie toute sa spontanéité et toute son immédiateté. Elle lui reproche l'affectation de l'originalité. C'est à propos de lui qu'elle dit qu'il « faut, dans nos temps modernes, avoir l'esprit européen » : elle trouve que son génie même est trop provincial, que son art est trop confus dans son ensemble à cause du manque absolu de cette élégance et de ce discernement que confère la fréquentation de la société et des grandes villes. « Sa manière d'observer le cœur humain est pleine de finesse et de gaieté, mais il ne connaît guère que le cœur humain tel qu'on peut le juger d'après les petites villes d'Allemagne, et il y a souvent dans la peinture de ces mœurs quelque chose de trop innocent pour notre siècle. Des observations si délicates et presque si minutieuses sur les affections morales rappellent un peu ce personnage des contes de fées surnommé *Fine-Oreille*, parce qu'il entendait les plantes pousser » 1. Puis, parmi tous ses ouvrages, elle choisit ce morceau qu'elle intitule le *Songe*,

1. *De l'Allemagne*, II, 28.

pour donner une idée de ce génie versatile. Elle ne fait ressortir, de tous les aspects multiples de son caractère, que l'écrivain terrible et bizarre.

Ce jugement quelque peu sommaire, qui n'a pas manqué de paraître peu adéquat à toute une partie du public allemand, pour laquelle Jean-Paul était en 1814 un des plus grands noms de la littérature de l'Allemagne, valut à M^{me} de Staël bon nombre de censures. Elle généralise tellement ses critiques en parlant de Jean-Paul, il semble personnifier tellement pour elle des défauts capitaux du caractère allemand, que certains semblent considérer que les attaques dirigées contre lui sont fortifiées par les reproches qu'elle fait aux Allemands en général. En 1814, un Allemand publie sous l'anonymat en anglais à Londres une analyse critique, fort médiocre d'ailleurs, de l'*Allemagne*, où il cherche à défendre ses compatriotes contre les accusations de M^{me} de Staël, en faisant ressortir les inconséquences que renferme l'ouvrage de celle-ci. L'auteur de cette analyse est tout à fait hostile à M^{me} de Staël : pour lui, ce tableau de son pays n'est qu'une caricature absurde et sans valeur, qui doit son succès et sa vogue uniquement aux circonstances de sa publication. Il s'indigne de la désapprobation générale dont cette prétendue révélatrice d'un peuple lui paraît frapper ses compatriotes et qu'il résume ainsi : « La noblesse n'a pas de talents intellectuels, les militaires n'ont pas de courage, les commerçants pas de savoir-vivre, les savants pas de goût. Bref, aucune classe de la société en Allemagne n'a échappé à ses coups, qu'elle ne distribue pas toujours, d'ailleurs, avec un bâton de soie » ¹. Cette production médiocre paraît aussitôt à Hanovre dans une traduction allemande accompagnée d'une dédicace à Jean-Paul ².

Cependant, Jean-Paul n'hésite pas à se défendre lui-même : ses articles sur l'*Allemagne* peuvent être considérés premièrement comme une réponse aux reproches de provincia-

1. *A Critical Analysis of several striking and incongruous passages in Madame de Staël's work on Germany, with some historical accounts of that country.* By a German. Londres, 1814, in-8°. Préface, p. VI.

2. *Kritische Auseinandersetzung mehrerer Stellen in dem Buche der Frau von Staël über Deutschland aus dem englischen übersetzt von der Frau Esther Domeir, mit einer Zueignungsschrift an J. P. Richter,* Hanovre, 1814, in-8°.

lisme que lui adresse M^{me} de Staël et ensuite comme l'appendice de son *Introduction à l'esthétique*, dont la première édition avait paru à Hambourg en 1804¹. C'est d'abord dans ce dernier ouvrage que l'on voit le mieux sa conception du romantisme et son attitude envers le classicisme français, ainsi que ses théories de prédilection et ses préoccupations personnelles en matière de littérature. Il s'y montre très hostile à cette littérature du grand monde et du bon ton qui jouit d'une si grande vogue en France depuis plus de deux siècles. Malgré la Révolution, les Français ne se sont pas encore affranchis de cette poésie de la cour et de la société: « Toutes les contributions de la poésie française, dit-il, se laissent calculer d'avance comme des exigences satisfaites de la haute sociabilité poétique, pour ainsi dire, de l'homme du monde »². Il en résulte une prédominance de généralités dans les œuvres littéraires: c'est qu'à la cour et dans la haute société, il n'y a que le général qui puisse subsister: les particularités offensent et sont cachées. Cette poésie du grand monde est nécessairement caractérisée par la modération et le matérialisme: les géants et les immortels ne siéent pas à la table d'un prince: la représentation de Dieu lui-même y serait un acte de lèse-majesté et bouleverserait tout l'équilibre social. L'habitude de ces conceptions a gravé dans la poésie française un esprit de routine facile, de sorte que M^{me} Necker a pu dire avec raison que la prose était plus difficile que les vers; il s'est produit chez le Français un certain « asthme de l'âme », qui a détruit tout sentiment poétique.

Dans cet ouvrage, Jean-Paul se montre encore plus hostile à ceux qui voudraient introduire dans la littérature allemande ces doctrines françaises.

Sa conception du romantisme est assez intéressante: il l'identifie presque complètement avec le christianisme; et il semble être ici fort près des idées de M^{me} de Staël. Ce romantisme de Jean-Paul est aussi plutôt de celui de Herder ou de Schiller: sa nature chrétienne implique l'anéantissement de tout sensualisme. Dans la littérature romantique, dit-il, la superstition et la peur joueront un rôle considérable: « Le

1. Jean-Paul: *Vorschule der Aesthetik nebst einigen Vorlesungen in Leipzig über die Parteien der Zeit*, Hambourg, 1804, in-8°.

2. *Ibid.*, p. 560.

lyrisme deviendra sentimental ; l'épopée deviendra fantastique comme le conte, le rêve, le roman ; le drame deviendra et sentimental et fantastique, parce qu'il est réellement la combinaison des deux genres » 1.

C'est surtout dans sa conception du classicisme que Jean-Paul diffère le plus de M^{me} de Staël : il le considère comme ce qu'il y a de plus élevé dans tous les genres, quelle que soit l'école : c'est le point où la matière et la forme sont fondues par le génie pour former un tout harmonieux. Il n'y a rien de plus contraire à la division établie entre le romantisme et classicisme dans le livre *De l'Allemagne*. Jean-Paul s'élève expressément contre cette théorie qui voudrait faire de presque tous les poètes français des poètes classiques, qui risque de mettre les grands au-dessous des petits, et qui consiste à confondre le classicisme avec la correction grammaticale et avec la rhétorique.

Il est évident que, pour Jean-Paul, à la différence de Guillaume Schlegel et de M^{me} de Staël, les termes de classique et de romantique sont entièrement conciliables et ne s'excluent en aucune façon. Son romantisme à lui consiste dans un anéantissement complet du sensualisme, un souci prépondérant du langage et du style, et une admiration pour Herder et Schiller, qui semblent représenter le mieux ces tendances.

A beaucoup d'égards, son point de vue est donc identique avec celui de M^{me} de Staël, mais il est évident qu'il y a des différences essentielles. Sa critique de *l'Allemagne* fera ressortir plus clairement ces différences.

Tout en faisant spécialement attention aux reproches faits à ses propres ouvrages, Jean-Paul envisage le livre *De l'Allemagne* principalement au point de vue des tendances générales qui le caractérisent. Comme Goethe, il se rend compte des avantages qu'apporterait un rapprochement intellectuel entre la France et l'Allemagne, mais il se trouve d'accord avec les romantiques pour croire que ce rapprochement est impossible. Selon lui, l'effet principal du livre sera de fournir aux Français des matières brutes pour leur alimentation littéraire ; et pour peu que les Allemands veuillent écouter

1. *Ibid.*, p. 139.

la leçon qu'il renferme, l'ouvrage pourra leur apprendre le souci de la forme et de la lime. Les articles de Jean-Paul forment un des commentaires les plus spirituels, les plus raisonnables et les plus pénétrants du livre de M^{me} de Staël. Ecrits sur un ton de léger persiflage, ils sont singulièrement libres de préjugés, tout en étant assez sévère envers le goût français. Jean-Paul est au courant de la polémique soulevée par le livre pendant les premiers mois parmi les critiques français : il n'en sera que plus porté à l'indulgence. A beaucoup d'égards, il semble être plus près que tous les autres Allemands du point de vue de M^{me} de Staël. Malgré la bizarrerie de ses propres ouvrages, il semble pencher en théorie plutôt vers les doctrines plus solides de l'école des Herder : bien qu'il eût été l'ami de Novalis, qu'il compte toujours parmi ses amis intimes des membres de l'école romantique tels que Tieck et Jacobi ; malgré ses relations avec le milieu de Rahel à Berlin, il a, en somme, peu en commun avec la plupart des romantiques. Il n'épargne pas toujours Goethe lui-même et vers 1814, ses relations avec les Schlegel semblent être des plus tendues¹. Ses opinions littéraires ressemblent plutôt à celles d'un Villers. Patriote modéré et sincère, il ne peut pas ne pas ressentir la plus vive sympathie pour les efforts que fait M^{me} de Staël pour inspirer aux Allemands l'esprit national. Il y a ici une parfaite analogie entre leurs idées : Jean-Paul aussi a toujours attaqué le régime des petits états ; lui aussi a toujours vu dans leur manque d'unité nationale l'origine de beaucoup des défauts de ses compatriotes. Ce patriotisme modéré semble caractériser tout son romantisme, qui, loin de coïncider avec les systèmes des Schlegel, penche plutôt vers le romantisme des Grimm, vers une étude soignée de la langue allemande dans son développement historique. Comme eux, il se fait champion de l'étude scientifique du moyen âge. Les diverses attitudes adoptées par M^{me} de Staël dans son livre envers les valeurs moyenâgeuses sont assez évasives et même contradictoires. Ses observations sur les défauts de la langue allemande et son indif-

1. Eduard Berend : *Jean Paul und die Schlegel* ; *Euphorion*, t. 20, 1913. p. 83.

férence envers le *Nibelungenlied* ont dû plaire fort médiocrement à Jean-Paul, mais au fond il s'en faut de peu que l'ensemble de leurs doctrines ne coïncident sur ce point.

A ne considérer la chose que superficiellement, dit Jean-Paul, on pourrait croire que M^{me} de Staël est la médiatrice longtemps désirée entre la France et l'Allemagne. A vrai dire, la tâche qu'elle a entreprise est considérable : approfondir d'un seul regard tout le passé de la littérature allemande, rendre un compte exact de la philosophie dans toute sa complexité, cela eût été une tâche difficile même pour un Villers. Le public auquel M^{me} de Staël destine son ouvrage, cependant, rend son entreprise un peu plus facile : elle écrit surtout pour des Français, qui, puisqu'ils sont entièrement ignorants de la langue et de l'art allemands, ne pourront pas manquer de gagner à cette lecture. M^{me} de Staël connaît en tout cas les poètes et le public de l'Allemagne : elle y a fait des voyages, ce qui est bien indispensable, si l'on veut se faire une idée de la poésie d'un pays. De plus, si elle a reçu une éducation française, elle a l'âme allemande ; elle a le cœur allemand et le goût français. Tous ses ouvrages prouvent assez qu'elle ne saurait vivre dans l'atmosphère marécageuse du matérialisme français. Cette sympathie pour l'idéalisme fera beaucoup pour compenser son manque de connaissances positives sur son sujet. Il y a donc, dans la partie philosophique des passages excellents contre l'utilitarisme. Ces révélations ne viennent pas trop tôt en France : les Français pourront en tirer profit. Jean-Paul se montrera donc plus favorable à toute cette partie du livre, qui traite de l'enthousiasme, c'est-à-dire de la partie que M^{me} de Staël ne doit qu'à ses doctrines personnelles. « C'est un autel de la religion », dit-il, où M^{me} de Staël se fait « la divinité protectrice des sentiments élevés de l'amour » ¹.

Jean-Paul note avec une certaine satisfaction que M^{me} de Staël, bien qu'elle se donne pour partisan de la nouvelle école, ne se laisse pas aveugler par sa sensibilité dans ses jugements sur la liberté excessive de forme et d'exécution dans quelques-uns des ouvrages romantiques. C'est avec raison qu'elle condamne l'amour maladif dans la *Stella* de Goethe. Quel-

1. *Heidelbergische Jahrbücher der Literatur*, 1814, N^o 46, p. 723.

quefois, cependant, M^{me} de Staël se trompe : dans ses jugements sur *Faust* et *Woldemar* elle confond une amitié libérée de toute formalité avec l'enivrement de la faiblesse. Malgré ces erreurs, le principe général de son attitude reste vrai.

Discutant les relations entre la musique et la poésie, Jean-Paul fait nettement ressortir combien M^{me} de Staël est loin d'accepter la partie positive des doctrines des romantiques allemands et fait pressentir en quelque sorte les opéras de Wagner et les théories de celui-ci sur la musique et sur la coopération des différentes branches des beaux-arts. M^{me} de Staël déclare que les musiciens allemands réfléchissent trop à ce qu'ils font : « Il faut dans les beaux-arts plus d'instinct que de pensées ; les compositeurs allemands suivent trop exactement le sens des paroles ; c'est un grand mérite, il est vrai, pour ceux qui aiment plus les paroles que la musique, et d'ailleurs l'on ne saurait nier que le désaccord entre le sens des unes et l'expression de l'autre ne fût désagréable : mais les Italiens, qui sont les vrais musiciens de la nature, ne conforment les airs aux paroles que d'une manière générale. Dans les romances, dans les vaudevilles, comme il n'y a pas beaucoup de musique, on peut soumettre aux paroles le peu qu'il y en a ; mais dans les grands effets de la mélodie, il faut aller droit à l'âme par une sensation immédiate » ¹. Il n'y a rien de plus contraire aux doctrines romantiques. Jean-Paul proteste contre ce jugement : lorsque M^{me} de Staël ne comprend pas le mélange des paroles et des sons dans la musique, dit-il, lorsqu'elle veut des voix sans paroles, elle est trop obsédée par son cœur. Le sens des mots ne saurait nuire à l'effet de la musique, car « toutes les beautés s'entr'aident sans jalousie ; car toutes, agissant en commun, subjuguent l'homme ». Il serait impossible de voir plus en relief toute la distance qui sépare la sensibilité esthétique de M^{me} de Staël des systèmes des moins extravagants même des romantiques allemands.

Jean-Paul se rend compte de cette divergence et, songeant à la sensibilité sentimentale qui cause de tels jugements chez l'auteur de *l'Allemagne*, il déclare que le livre plaira immédiatement aux femmes en France. Quant aux hommes, il n'en

1. *De l'Allemagne*, II, 32.

sera pas de même: s'il y a sympathie de ce côté, ce sera pour des raisons secondaires. Le Parisien homme du monde, indifférent à la religion et au sentiment dans la vie réelle, n'en tient que d'autant plus à les retrouver dans les œuvres d'art. De plus, s'il n'approuve pas l'*Allemagne* pour cette raison, le Parisien saura inévitablement gré à M^{me} de Staël parce que l'enthousiasme religieux de celle-ci présente des matières incomparables de parodie; car les opinions religieuses, sensibles et superstitieuses doivent être rafraîchies et renouvelées de temps à autre, pour que les parodies et les persiflages qu'on en fait passent pour être tant soit peu spirituels.

Jean-Paul se montre ici encore plus hostile aux classiques français que dans son *Introduction à l'esthétique*. Il fait observer avec ironie qu'il ne faut pas les prendre au pied de la lettre quand ils se donnent pour les disciples de l'âge d'or des anciens: ils n'aimeraient guère s'entendre dire qu'ils ressemblent tout à fait à Homère, par exemple, car ils se piquent de s'être débarrassés de beaucoup des longueurs et des hardiesses qui caractérisent les littératures de l'antiquité. Mais tout critique français dépourvu d'esprit de parti aura des raisons encore plus importantes pour être favorable au livre *De l'Allemagne*: c'est d'abord que M^{me} de Staël est tout imprégnée de goût français: si elle admire quelques chefs-d'œuvre de la littérature allemande, elle n'en voit pas moins les défauts et ne présente ces chefs-d'œuvre aux Français que comme des matières d'inspiration et de suggestion. Jean-Paul est d'accord avec Goethe pour croire que c'est là le but principal de M^{me} de Staël: « Bref, dit-il, notre montagne des muses, ainsi qu'elle des Anglais, des Grecs, des Romains, des Espagnols, sont — ce qu'aucun Français ne saurait contester — les pentes et les terrasses disposées commodément sur les flancs divers de la montagne, pour qu'on puisse escalader l'Olympe-Parnasse gallique. En ce qui nous concerne, nous autres Allemands, elle eût pu s'exprimer également ainsi: les chefs-d'œuvre allemands peuvent être employés comme des usines à couleurs, et nos poètes comme des broyeurs de couleurs par les Français pour leur école de peintres ». Les Français ne trouveront guère à redire à une femme qui parle de la France et du « reste de l'Europe »; ils lui pardonneront son âme allemande, quand ils verront qu'elle a conservé intact

son goût pour l'art littéraire de la France ; ils se rassureront en voyant que son éducation a été assez forte pour qu'elle n'approuve pas les personnages bourgeois, par exemple, de quelques ouvrages allemands tels que *Louise, Hermann et Dorothee, Guillaume Meister* et *Faust*, et pour qu'elle soutienne plus inexorablement que tous la nécessité des arbres généalogiques en littérature.

Somme toute, Jean-Paul n'a aucune sympathie pour la littérature française. Il n'apprécie pas plus, après la lecture de l'*Allemagne*, ce classicisme du goût et des règles, que lorsqu'il écrivait son *Introduction à l'esthétique*. Comme tous les Allemands, il ne se laisse pas prendre par les arguments séduisants de M^{me} de Staël ; comme eux il profite de l'occasion de l'*Allemagne* pour renouveler ses attaques contre le goût français.

En même temps, Jean-Paul est d'opinion que M^{me} de Staël a montré aux Allemands aussi une tolérance presque absurde. S'il ne prédit au livre qu'un succès fort médiocre en France, il n'est pas loin de s'en féliciter : il est sans doute souhaitable que l'Allemagne soit mieux connue de la France, mais M^{me} de Staël n'est pas la médiatrice qu'il faut ; à cet égard, son livre sera inutile aux Français. D'une part, le classicisme dont son éducation l'a imprégnée perce à tout moment à travers le voile léger de son admiration : toujours elle semble demander grâce auprès des Français pour les imperfections de leurs voisins. D'autre part, elle cherche partout chez ceux-ci des caractéristiques qu'ils n'ont pas ; elle aime surtout à retrouver en eux les traits qui caractérisent la France ; elle ne montre de leurs ouvrages que le côté spirituel, brillant, sensible ; elle cherche à cacher partout les défauts, de sorte que le tableau qu'elle offre de l'Allemagne n'a rien d'original ni de particulier. Elle a toujours l'air de demander aux Français de rétrograder dans leur culture et de ressembler à une nation qui ne fait que d'arriver à un degré de développement qu'ils ont dépassé depuis longtemps. Tout bon Français devra nécessairement s'y refuser. « Ceux qui aiment les Français, dit Jean-Paul, sont désolés que l'on veuille les attirer à nous par des charmes dont on nous a d'abord fardés, et

que l'on cache aux étrangers non seulement notre chair morte mais aussi toute notre obésité dans de larges costumes de cour galliques » 1.

Il est inutile, d'ailleurs, dit Jean-Paul, de chercher à convertir les Français aux principes de la littérature allemande : le faux goût de leur éducation les empêche même d'apprécier les vieilles poésies de leur propre littérature. La tâche sera plus impossible encore, quand il s'agira de leur faire apprécier des valeurs tout à fait étrangères à leur culture nationale. Comme Loeben, Jean-Paul croit que les conceptions poétiques des deux pays sont, comme l'eau et l'huile, des substances qu'il est impossible de mêler ensemble. Ce contraste inconciliable entre les deux littératures est d'autant plus insurmontable, que les Français sont inébranlablement convaincus de la supériorité de leur langue et de la prédominance du rôle qu'elle doit jouer dans le développement de la culture européenne. Comme les Grimm, comme Helmina de Chézy, comme Rahel Levin, comme la majorité des Allemands enfin, Jean-Paul eût préféré que l'Allemagne eût été écrite sans ménagements et sans déformations par un Charles de Villers 2. Les Français, dit-il, n'eussent rien perdu à laisser venir à eux, sans les déformer, toutes les particularités allemandes. Mais, après tout, ils ne les eussent pas acceptées : le goût d'un peuple ne se modifie pas comme le goût d'une époque.

Désespérant de l'efficacité des efforts de M^{me} de Staël, Jean-Paul souhaite que, si son pays doit être révélé à l'étranger, ce soit par l'intermédiaire d'un écrivain anglais. Déjà en 1814, il déclare que les Anglais sont seuls capables de représenter et d'apprécier les Allemands tels qu'ils sont. Seulement, dit-il, il faudrait cacher toujours d'abord le côté romantique, qui leur serait un peu incompréhensible.

Vers 1830, Carlyle, lisant ces articles et se croyant l'homme qu'il faut, se mettra au travail.

1. *Heidelbergische Jahrbücher*, 1814, N° 46, p. 731.

2. Cf. *Aus dem Briefwechsel Helmina Chezy's und Graf Loebens*, 1814, *Mitteilungen aus dem Literaturarchive in Berlin*, 1898, t. II, p. 68; cf. J. und W. Grimm : *Briefwechsel aus der Jugendzeit*, p. 275. Pour l'admiration générale dont jouit Villers en Allemagne et pour la supériorité que les Allemands lui attribuent sur M^{me} de Staël, voir *Zeitgenossen; Biographien und Charakteristiken*, Alte Reihe, t. II, p. 53 et suiv.

Pour Jean-Paul, ce ne sont pas tant les critiques sévères de M^{me} de Staël qui sont injustes, mais ses louanges : on peut profiter des critiques ; les louanges, ayant une fausse base, ne servent qu'à tromper les Allemands et les étrangers. A la différence des romantiques tels que Loeben, Jean-Paul, styliste et artiste, reconnaît que, si le livre *De l'Allemagne* ne peut être que nuisible aux intérêts des Allemands en France, il pourra du moins leur être utile en Allemagne : c'est un miroir qui pourra leur révéler tout de même quelques-uns de leurs défauts. On trouve toujours chez Jean-Paul le respect de la langue et le souci du style et de la forme. Ses opinions ne peuvent pas manquer de coïncider à cet égard avec les conseils donnés par M^{me} de Staël à ses compatriotes. Il profite de l'occasion pour se déclarer d'accord avec les attaques dirigées par les Grimm contre les négligences du « style en bloc » si populaire parmi les modernes. Ici Jean-Paul semble viser Goethe et l'école romantique proprement dite : on ne lime plus ses vers comme les Lessing, les Winckelmann, les Klopstock ou les Schiller, et le goût de la forme ne caractérise plus les poètes allemands. Les censures de M^{me} de Staël sont justes : le critique d'art devra lui savoir gré et le monde littéraire aura avantage à l'écouter.

Si Jean-Paul, comme critique d'art et comme styliste, sait gré à M^{me} de Staël, il lui est encore plus reconnaissant comme patriote. La sympathie de M^{me} de Staël pour les souffrances et l'humiliation de l'Allemagne ne peuvent manquer de le toucher. Ici encore leurs opinions sont parfaitement d'accord. Dans ses propres écrits, Jean-Paul a souvent exprimé les mêmes regrets. Jusqu'ici, dit-il, les Allemands n'ont pu que regretter de ne pas avoir quatre joues au lieu de deux pour se laisser gifler. M^{me} de Staël, qui veut les faire sortir de leur abattement, ne mérite que leur gratitude. On lui pardonnera ce qu'elle a dit de la capitale de la Prusse d'autant plus volontiers que les événements ont donné le démenti à ses opinions et que celles-ci furent exprimées avec amour et sincérité.

En ce qui concerne le détail des différentes parties du livre, Jean-Paul se montre plus sévère. Il est d'accord avec Niebuhr pour trouver que les observations générales de la première partie sont plus justes que les observations parti-

culières sur les hommes de lettres et la littérature¹. Les erreurs de la première partie de l'ouvrage s'expliquent en partie par le fait qu'elle ne connaît de la bourgeoisie allemande que les hauteurs littéraires et qu'elle attribue au climat ce qu'elle aurait dû attribuer à l'histoire; dans la deuxième partie, cependant, toute sa méthode est fausse. Jean-Paul fait observer que lui-même dans son *Introduction à l'esthétique* et Herder avant lui, d'une façon générale, ont déjà signalé le contraste entre la *cristallisation* de la littérature française et l'*organisation* de la littérature allemande. Tous deux avaient fort peu de sympathie pour la première. L'exposé de M^{me} de Staël, cependant, diffère des leurs en ce qu'elle estime assez les valeurs françaises pour suivre la méthode d'une comparaison soutenue et détaillée de celles-ci avec les valeurs allemandes. C'est là ce qui gâte toute sa critique: lorsqu'on essaie de caractériser les nations au moyen des comparaisons, on risque de ne pas voir les traits essentiels.

Jean-Paul, humoriste, goûte fort peu le chapitre de M^{me} de Staël *De l'esprit de conversation*: il attaque longuement la vanité de la conversation des Français et la pauvreté de leur esprit; il défend le piquant des constructions de la langue allemande. Il s'irrite contre le choix des traductions données par M^{me} de Staël et contre leur manque de précision. Il condamne entièrement la partie du livre qui traite de l'art dramatique. Schiller est le seul d'entre les écrivains dramatiques à qui elle rende justice, et c'est parce qu'il est après tout quelque peu Crébillon ou Corneille².

Jean-Paul trouve surtout que les jugements de M^{me} de Staël sur ses ouvrages à lui sont fort médiocres: elle exagère ses louanges et ses censures; chaque phrase apporte son *mais*; le morceau qu'elle intitule le *Songe* est mal choisi et mal traduit. Jean-Paul se montre très sensible aux accusations de provincialisme. D'une part, il s'étonne que Schlegel ne soit pas venu ici à l'assistance de l'auteur de l'*Allemagne*, et qu'il n'ait pas corrigé les erreurs dans les morceaux sur Herder et Tieck; d'autre part, il se demande comment les théories de l'école des Schlegel ont pu exercer la

1. Pour l'opinion de Niebuhr sur l'Allemagne, voir *Lebensnachrichten über Barthold Georg Niebuhr*, t. I, p. 579.

2. Cf. E. Egli: *Schiller et le romantisme*.

moindre influence sur M^{me} de Staël, vu que ces principes, plus encore que ceux de la vieille école allemande, sont en contradiction avec la littérature française.

Somme toute, l'opinion générale de Jean-Paul sur l'Allemagne est fort peu enthousiaste: il trouve que même dans ses chapitres sur la philosophie, l'auteur parle à la légère de choses qu'il faudrait des années d'études pour approfondir. Pour lui, ce qu'il y a de meilleur dans ce livre, ce sont incontestablement les chapitres sur l'enthousiasme: les passages stériles y sont beaucoup plus rares. C'est que M^{me} de Staël y abandonne les systèmes des autres et n'écoute que son cœur. Songeant aux critiques violentes qui ont accueilli le livre en France, Jean-Paul est convaincu qu'elles sont dues en grande partie à cette religiosité personnelle de M^{me} de Staël. Les Parisiens n'y comprendront certainement rien.

Si l'on n'oublie pas le sexe et la nationalité de l'auteur, dit Jean-Paul, on est obligé d'avouer que le livre n'est pas mal. Aucune autre Européenne n'eût pu l'écrire; aucun Français n'eût été égal à cette tâche. « Si l'Allemagne eût été son berceau et son école, elle eût écrit un ouvrage encore meilleur, c'est-à-dire sur la France ».

Les détails de cet article de Jean-Paul sont d'autant plus importants qu'il a longtemps passé pour un de ses meilleurs morceaux de critique et que Thomas Carlyle, se croyant appelé à révéler la vraie Allemagne à l'Angleterre, en publie une traduction anglaise, au début de sa carrière, dans le premier numéro du *Fraser's Magazine*¹. Avant 1813, les choses d'Allemagne étaient presque aussi peu connues en Angleterre qu'en France. Le livre de M^{me} de Staël, arrivant comme une révélation subite, avait mis fin à cette ignorance complète, et jusqu'en 1830, c'est la seule source où les Anglais puisent leurs renseignements sur la Germanie. Avant cette date, on s'était généralement contenté d'ajouter foi au témoignage de M^{me} de Staël, mais avec Carlyle commencera une nouvelle période de l'influence allemande en Angleterre. Il est le premier parmi les Anglais à reconnaître que, si M^{me} de Staël a fait beaucoup pour éveiller les curiosités sur le compte de l'Allemagne, elle a fait fort peu pour les satisfaire ou

1. *Fraser's Magazine*, t. I, février à juillet 1830, p. 28-37 et 407-413.

pour les diriger, de sorte que, si les Allemands ne sont plus complètement négligés par le reste de l'Europe et surtout par les Anglais, ils sont peut-être tout aussi mal compris¹. Pour son propre compte, Carlyle doit sans doute également à M^{me} de Staël la première impulsion qu'il a reçue vers l'étude de la littérature allemande, mais à la différence des autres, il n'acceptera pas les jugements sans les vérifier. Certes, il prendra l'*Allemagne* pour modèle, en quelque sorte, et appliquera dans ses ouvrages postérieurs la même méthode²; mais il ira lui-même jusqu'aux sources. La traduction de l'article de Jean-Paul est un des premiers efforts qu'il fait pour vérifier l'*Allemagne* et pour mettre à la portée des Anglais des opinions correctives et complémentaires. Il se rend parfaitement compte de la valeur d'un tel contrôle³. L'article de Jean-Paul est aussi d'autant plus important que celui-ci a exercé une influence profonde et durable sur la pensée et sur l'art littéraire de Carlyle. Désormais, dans ses efforts pour répandre une connaissance de la littérature allemande en Angleterre, il saura combiner la méthode de M^{me} de Staël avec le style et les idées de Jean-Paul. C'est ainsi que l'Allemagne exercera une influence renouvelée de l'autre côté de la Manche.

1. *Edinburgh Review*, t. 46, 1827, p. 311.

2. A. Gérard: *Les tentatives d'influence allemande en Angleterre; Revue de Paris*, mai-juin 1918, p. 211.

3. *Fraser's Magazine*, t. I, p. 28.

CHAPITRE V

GOËTHE ET LE MILIEU DE WEIMAR

Votre nouvel ouvrage *De l'Allemagne*, écrit M^{me} de Schardt en 1810 de Weimar à M^{me} de Staël, est attendu parmi nous comme on attend un heureux événement¹. Que ce témoignage de M^{me} de Schardt soit exagéré ou non, toujours est-il que dans la ville littéraire et cosmopolite de Weimar, l'ouvrage de M^{me} de Staël aura chance d'obtenir un accueil moins partial et plus intelligent. Depuis ses voyages en Allemagne, M^{me} de Staël compte après tout à Weimar de nombreux amis: un grand nombre de Weimariens se souviennent sans doute avec un certain degré d'effroi du bouleversement causé par sa présence dans la vie paisible de la cour; mais beaucoup d'entre eux n'oublieront pas l'admiration qu'elle a inspirée à des gens comme les Knebel, les Schiller, Henriette Herz, Wieland. De Coppet à Weimar, il y a eu depuis 1804 un va-et-vient continuel de gens qui tiennent les Weimariens au courant des activités de M^{me} de Staël. Weimar jouit depuis longtemps de la réputation de ville littéraire par excellence, et même en France on en est venu à le considérer comme l'Athènes de l'Allemagne. Cette réputation lui vaut le séjour d'un grand nombre des émigrés et des étrangers qui voyagent de l'autre côté du Rhin. Ce contact avec l'étranger a développé chez les habitants de Weimar qui fréquentent les milieux littéraires un certain cosmopolitisme plus tolérant qui ne manquera pas de se faire sentir dans leurs jugements sur le livre de M^{me} de Staël. Le duc de Weimar, ami des lettres et des arts, connaît et aime la France. Il n'est pas le seul: à sa cour, il y a des gens qui, comme Charles-Louis de

1. E. Seillièvre: *Une correspondante de M^{me} de Staël*, etc., M^{me} de Schardt à M^{me} de Staël, le 17 janvier 1810.

Knebel, chérissent depuis longtemps une grande prédilection pour les Français et qui pratiquent avec assiduité et avec admiration les chefs-d'œuvre de la littérature française¹. Il est donc très probable que l'attitude générale du milieu littéraire de la cour de Weimar sera beaucoup plus tolérante envers ce qu'il peut y avoir de préjugés français dans les jugements de M^{me} de Staël.

L'opinion de Knebel est assez caractéristique. Knebel est l'ami de Goethe et des Schiller. Goethe a l'habitude d'échanger avec lui ses vues sur le développement littéraire de la France et sur les efforts que faisaient des gens comme Benjamin Constant et M^{me} de Staël pour y introduire un « peu de sève étrangère ». Sa sœur Henriette, qui se trouvait à Weimar en 1803, écrivait à son frère des lettres remplies d'une admiration sans bornes pour le génie et la personnalité de M^{me} de Staël. Ces lettres donnent une idée de l'impression causée par celle-ci parmi ceux d'entre les Weimariens qui étaient capables d'apprécier la singularité de ses talents. Joignant à ses lettres les instigations de la princesse et de la cour, entre autres celle de Wieland, Henriette conseillait à Knebel à plusieurs reprises de venir à Weimar pour ne pas manquer l'occasion d'y voir l'illustre Française². Elle ne peut assez louer sa bonté d'âme, l'effet salulaire et la brillante de sa conversation, la souplesse de son esprit. M^{me} de Staël tient à voir Knebel: elle s'informe à son sujet; elle lui fait demander par Böttiger d'écrire pour elle des pensées sur l'art littéraire allemand pour servir de matériaux à ses *Lettres sur l'Allemagne*³. Knebel obéit à son vœu, mais ne la vit pas à Weimar en 1804. Toutefois, dès maintenant favorablement disposé envers elle, il se montre désormais très enthousiaste de ses ouvrages. En 1807, il admire la vérité et la richesse des idées et des sentiments dans *Corinne*; en 1813, il reçoit de Goethe la communication de quelques fragments du livre *De l'Allemagne*⁴. Il les envoie à sa sœur, qui est

1. Cf. P. Besson : *Un ami de la France à la cour de Weimar*, Ch.-L. de Knebel, p. 4, 10, 13, 41.

2. Voir H. Düntzer: *Aus Karl Ludwig von Knebels Briefwechsel*, etc., p. 189, 191, 192, 194-198.

3. *Ibid.*, p. 197.

4. *Goethe-Jahrbuch*, 1884, t. V, p. 125. G. à K., le 18 janvier 1813 et K. à G., le 15 janvier 1813.

d'accord avec lui pour trouver que les fragments « sont des portraits esquissés par une main de femme, toujours flattés, mais reconnaissables » ¹. Ces fragments circulent et produisent chez tous à peu près la même impression. Après la lecture de l'ouvrage entier en 1814, l'opinion formée par Knebel représente assez bien également celle du public cultivé de Weimar. Il considère moins les défauts objectifs que la leçon que pourront tirer les Allemands des jugements de M^{me} de Staël: « S'il est vrai, écrit-il, comme le dit un certain écrivain, que tout livre est bon qui nous rend meilleurs, le livre de M^{me} de Staël l'emporte sur beaucoup d'autres; il est si riche aussi en pensées et en observations fines, et extrêmement utile surtout pour les Allemands. M^{me} de Staël considère et critique les ouvrages de nos écrivains selon leur esprit, bien qu'elle les juge parfois selon des valeurs trop françaises... Qu'elle ne puisse pas tout louer selon le mérite, on peut le lui pardonner à cause des circonstances; mais on voit partout la bonne volonté et elle aime mieux louer et encourager que blâmer et réprimer » ². Il n'hésite pas à déclarer avec M^{me} de Staël que les Allemands manquent de goût ³.

Le milieu des Schiller avait toujours été très sympathique envers M^{me} de Staël. Schiller lui-même ne s'est jamais trompé sur le génie et les dons intellectuels de celle qui était arrivée à Weimar comme un tourbillon à un moment si peu opportun. Il est rempli d'étonnement par la rapidité des progrès qu'elle fait dans la langue allemande pendant son court séjour à Weimar ⁴. S'il voit en elle la personnification de la culture française, s'il se rend compte du gouffre immense qui sépare cette nature toute de passion, d'éloquence et de rhétorique et pour laquelle la philosophie idéale et la vraie poésie n'existent pas, des principes fondamentaux de la culture et de l'esprit allemands ⁵; s'il voit en elle un manque total des qualités essentielles de la femme idéale; s'il

1. Voir H. Düntzer: *Ibid.*, p. 644-645.

2. K. L. von Knebel: *Literarischer Nachlass*, t. III, p. 89, K. au chancelier de Müller, le 31 mai 1814. (Le texte porte la date de 1824, qui est visiblement fausse). Cf. *Goethe-Jahrbuch*, 1884, t. V, p. 132, K. à G., le 17 mars 1814.

3. Cf. P. Besson: *Un ami de la France*, etc., p. 41.

4. J. Fürst: *Henriette Herz. Ihr Leben und ihre Erinnerungen*, p. 205.

5. Voir *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, p. 507, S. à G., 1^{er} 21 décembre 1803.

se moque d'elle un jour, en l'accusant de trafiquer avec le diable ¹, il a pleine conscience de son importance dans le mouvement littéraire français du commencement du xix^e siècle et il rend justice à sa grandeur intellectuelle. Henriette Herz et Charlotte Schiller partagent l'admiration de Schiller lui-même pour M^{me} de Staël, sans partager au même degré la défiance qu'il éprouve sur quelques-unes de ses qualités ². « Ce fut tout de même un phénomène fort rare que cette femme, écrit Charlotte à Knebel en 1820, et je me réjouis toujours qu'elle m'ait approchée de si près. J'ai porté dans mon cœur une grande affection pour elle et je n'ai voulu rien entendre contre elle » ³.

En ce qui concerne le livre *De l'Allemagne*, M^{me} de Schiller et ses amis peuvent croire que M^{me} de Staël a été un peu sévère envers l'Allemagne en général, mais ils sont profondément touchés de la manière sympathique et pénétrante dont elle a su comprendre et représenter l'élévation et la simplicité de la nature de Schiller. Cette partie du livre, ils l'approuvent entièrement. Cet ouvrage sera pour eux comme un événement dont ils garderont longtemps le souvenir. Malgré leur admiration, cependant, ils ont l'impression d'une certaine insuffisance dans l'ouvrage: « Je voudrais qu'il y eût des ajoutes, dit Charlotte de Schiller. Nous avons peut-être aussi après tout un orgueil national et croyons que les étrangers ne peuvent pas être justes envers nous » ⁴. Comme M^{me} de Schiller, quelques-uns des Weimariens croient presque à la vérité de cette accusation de manque d'orgueil national. Malgré la beauté de son style et de sa façon de présenter son sujet, diront-ils, est-ce que son tableau rend justice aux Allemands? On se demande si les Weimariens se souviennent tous aussi longtemps que M^{me} de Schiller du livre *De l'Allemagne*: en 1823, celle-ci songe encore une fois à l'ouvrage pour donner raison à l'opinion de M^{me} de Staël sur quelques imperfections du caractère allemand ⁵. Un tel respect indiquerait peut-être une influence.

1. J. Fürst: *Henriette Herz*, etc., p. 205.

2. *Ibid.*, p. 205.

3. *Briefe von Schillers Gattin*, etc., C. von Schiller à Knebel, le 15 février 1820.

4. *Deutsche Rundschau*, 1893, t. LXXIV, p. 74.

5. *Ibid.*, p. 74.

Si l'on est ainsi plus disposé à Weimar à accueillir le livre avec un respect attentif, ce n'est pas uniquement à cause de la prédilection de M^{me} de Staël pour la ville de Goethe et de Schiller, ni seulement parce que la vie cosmopolite qu'on y mène est plus à l'abri des préjugés d'un nationalisme effréné, mais aussi parce qu'on y évalue avec plus de justesse les difficultés et les obstacles qu'il y avait à surmonter dans l'accomplissement de la tâche que M^{me} de Staël avait entreprise. Des gens comme Guillaume de Humboldt et Goethe savent combien il faut de sacrifices, de modifications et d'adaptations pour rendre accessibles à une appréciation nationale les valeurs intellectuelles et artistiques d'une autre nation. De son côté, Goethe se rend compte au fond, que ses propres ouvrages n'ont rien de commun avec les idées littéraires françaises; il n'en sera que plus porté à pardonner à M^{me} de Staël les modifications et les ménagements qu'elle a crus nécessaires en les présentant au public français. Guillaume de Humboldt, nature à quelques égards très antipathique à celle de M^{me} de Staël, jugeant avec beaucoup de sévérité la place prédominante accordée à la raison dans les ouvrages de celle-ci et se promettant fort peu de résultats de ses efforts pour approfondir l'âme allemande, connaît très bien cependant les difficultés offertes par la langue même dans l'expression en français d'idées et de sentiments allemands. En 1800, Humboldt, peu content des opinions de M^{me} de Staël sur l'Allemagne dans son livre *De la littérature* et les comparant à celles du père Bouhours¹, écrit en français un essai sur les principes de la poésie, de l'imagination et de l'art, en partie pour fournir un complément à la *Littérature* et en partie pour rendre accessibles à M^{me} de Staël et à quelques autres les idées principales de son essai esthétique sur *Hermann et Dorothee*. « Ce travail m'a intéressé, écrit-il en mai 1800 à Goethe, parce qu'il m'a appris combien il faut louvoyer, si l'on veut cingler dans une direction allemande avec un vent français »². Humboldt, observant les modifica-

1. Voir F. T. Bratranek: *Neue Mitteilungen*, t. III, p. 159, Guillaume de H. à G., mai 1800.

2. Albert Leitzmann: *Ein vergessener französischer Aufsatz Wilhelm von Humboldts; Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1894, p. 268. Cet essai est extrêmement intéressant. Il a une influence profonde sur M^{me} de Staël et est sans doute une des sources importantes de l'*Allemagne*. Voir notamment un passage sur l'enthousiasme, p. 270.

tions que subissent ses propres pensées lorsqu'il essaie de les reproduire en français, connaît parfaitement la difficulté presque insurmontable qu'il y a à donner l'équivalent de valeurs idéales dans une langue dont le vocabulaire même a pris un caractère sensualiste et matériel. Il sait que pour parler en français de la morale et de la philosophie idéales, du sentiment et de l'enthousiasme, M^{me} de Staël sera obligée de créer un vocabulaire nouveau. En 1795, Goethe lui-même, traduisant pour les *Horen* l'*Essai sur les fictions* et se trouvant en présence de la même difficulté linguistique, mais dans un sens inverse, ne se fait pas scrupule d'introduire dans sa version de fréquentes modifications pour adoucir les particularités trop françaises qui choqueraient des oreilles allemandes¹. Les libertés que s'est permises M^{me} de Staël dans ses analyses et dans ses traductions n'en auront que plus de droits à son indulgence.

Somme toute, pour des raisons multiples, l'accueil accordé à l'*Allemagne* par le milieu littéraire de Weimar, s'il n'est pas universellement favorable, est tout de même plus juste dans son ensemble. Le livre semble avoir chance d'y jouer plus que partout ailleurs un rôle utile et même salulaire.

On peut dire que la publication du livre *De l'Allemagne* fut presque un événement dans la vie de Goethe. Témoin du premier séjour de M^{me} de Staël à Weimar, il suit avec intérêt les progrès de la composition des fragments du texte avant l'apparition de l'édition totale. A partir de 1810, l'ouvrage fait les frais de maintes conversations dans son entourage. Après 1814, il le discute avec tous ses amis; il en est question à plusieurs reprises dans sa correspondance. Son jugement sur le livre reçoit ainsi une diffusion assez considérable et l'on peut conjecturer qu'il n'a pas été sans influence sur l'opinion générale du milieu littéraire de Weimar. Knebel voit dans une des maximes favorites de Goethe une raison de plus pour approuver le livre. Quoi qu'il en soit, c'est Goethe qui se montre le plus juste de tous les Allemands envers M^{me} de Staël: sa critique forme un des commentaires les plus intéressants et les plus instructifs du livre *De l'Allemagne*: elle vaut la peine d'être analysée en détail.

1. *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, t. I, p. 117, G. à S., le 13 octobre 1795.

En 1814, Goethe et M^{me} de Staël ressentent l'un pour l'autre déjà depuis plus de quinze ans une grande considération mutuelle: lui voit en elle un des phénomènes les plus remarquables des temps modernes; elle voit en lui le génie le plus original de l'Allemagne et peut-être de l'Europe. Chacun d'eux a peur de la grandeur de l'autre. L'histoire de leurs relations ne manque pas d'un certain côté comique.

La manière dont la carrière et les ouvrages de M^{me} de Staël figuraient dans la correspondance entre Goethe et Schiller montre que pour eux elle commence à prendre de l'importance comme écrivain à partir de 1795, année où Goethe entreprend pour les *Horen* la traduction de l'*Essai sur les fictions*¹. Depuis cette époque-là, elle n'a guère cessé de les occuper: ils songent en 1796 à publier également dans les *Horen* des extraits de l'*Influence des passions*²; en 1798, Schiller a formé sur elle une opinion qu'il ne modifiera plus guère et qu'il communique à Goethe³; Humboldt envoie à Goethe en 1800 un exemplaire de la *Littérature*⁴; trois années plus tard, Goethe écrit pour la *Jenaische Literaturzeitung* un article extrêmement élogieux sur *Delphine*⁵. De son côté, M^{me} de Staël, ne connaissant bien au fond qu'un seul des ouvrages de Goethe, s'attend à voir en 1803 à Weimar un Werther qui, elle le sait, extraordinairement enthousiaste de *Delphine*, a caractérisé celle-ci comme un ouvrage qui « faisait honneur au siècle »⁶. Goethe, qui est à Iéna au moment de l'arrivée de *Delphine* à Weimar, ayant sans doute le pressentiment des rudes attaques qu'elle lui livrera, ne s'empresse pas d'aller au-devant de la voyageuse. Celle-ci se fait importune: elle fait demander à Goethe de tous côtés de se rendre à Weimar; elle met à profit l'autorité du duc. Goethe se fait longtemps prier, mais se laisse persuader à la fin, arrive regimbant et mélancolique et se prépare, dans un état de tension moitié curieuse et moitié méfiante, à sa première rencontre avec la sibylle française. On connaît les détails de cette entrevue: *Delphine* déçue de ne pas trouver

1. *Ibid.*, t. I, p. 115.

2. *Ibid.*, t. I, p. 294.

3. *Ibid.*, t. II, p. 126.

4. A. Leitzmann: *Ein vergessener französischer Aufsatz*, etc., p. 268.

5. Voir Biedermann: *Goethes Gespräche*, 2^e édit., t. I, p. 337.

6. *Ibid.*, p. 337.

dans Goethe le Werther de ses rêves, tous deux avouent après à leurs amis n'avoir pas pu dire un seul mot dans la conversation: « Ce fut une heure intéressante, dit Goethe. Je n'ai pas placé un seul mot; elle parle bien, mais beaucoup, beaucoup ». Et de son côté, M^{me} de Staël: « On aime à écouter, soupira-t-elle, celui qui parle si bien » ¹. Puis les réticences de Goethe et les déboires de M^{me} de Staël. Elle lui avait dit qu'elle allait publier tout ce qu'il lui dirait: songeant à Rousseau, il se tenait sur ses gardes et ne disait que l'indispensable ². Puis les discussions sur la différence entre la poésie française et la poésie allemande. M^{me} de Staël semble prendre en bonne part la circonspection de Goethe, essayant sans trêve de le faire parler et ne l'épargnant pas toujours. Goethe reprend son sang-froid depuis la première entrevue et prend un plaisir malin à noter l'admiration de M^{me} de Staël pour l'Allemagne et ses erreurs de jugement causées par sa connaissance peu profonde de l'allemand et par le français estropié des Weimariens ³. Il s'amuse des déceptions essuyées coup sur coup par la sensibilité française de Delphine. Elle est prête à s'exalter à tout propos. Elle fait avec enthousiasme une traduction en vers du *Pêcheur*. Goethe lui fait observer avec malice que l'expression d' « air brûlant » rend très mal l'odeur de poisson frit évoquée par l'original. A maintes reprises, M^{me} de Staël tombe ainsi de son enthousiasme dans la cuisine. Ce sont de semblables épisodes qui ont contribué beaucoup à déterminer son opinion sur le manque de goût des Allemands ⁴.

Après ces entrevues de 1803 et de 1804, il règne dans l'attitude mutuelle de Goethe et de M^{me} de Staël l'un envers l'autre une certaine froideur. Si Goethe se déclare prêt à visiter Berlin avec M^{me} de Staël ⁵; si elle l'appelle à maintes reprises le premier écrivain de l'Allemagne ⁶; si, lors de son second voyage, elle l'invite avec force flatteries à aller la rejoindre à Dresde ⁷; si elle lui fait dire également en 1808 par Auguste

1. *Ibid.*, p. 338.

2. *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, t. II, p. 514.

3. Biedermann: *Goethes Gespräche*, t. I, p. 354.

4. *Ibid.*, t. I, p. 354.

5. *Ibid.*, t. I, p. 354.

6. Cf. *Deutsche Rundschau*, 1891, t. LXVIII, p. 84.

7. *Goethes Unterhaltungen mit dem Kanzler Friedrich von Müller*, p. 170.
Cf. *Goethe-Jahrbuch*, 1887, t. VIII, p. 104.

Schlegel qu'elle manquera le but du détour qu'elle fait dans son itinéraire si elle ne le voit pas à Weimar¹, il y aura tout de même désormais dans tout ce qu'elle dira sur lui une petite note de désappointement et même parfois de dépit : « Goethe est un homme d'un esprit étonnant, écrit-elle en 1804 à Jacobi; son caractère et ses opinions ne sympathisent pas avec moi; mais j'admire ses facultés profondément »². Dans tous ses jugements postérieurs et même dans l'*Allemagne*, ce sera la même admiration accompagnée de la même désillusion. Elle ne lui pardonne pas, sans doute, de ne plus être Werther; ses réticences ont peut-être fini par la contraire à côté de la franchise captivante de Schiller. Goethe, pour cacher sa défiance et pour se donner le temps de chercher ses réponses, avait pris un ton de léger persiflage: elle trouve que la plaisanterie lui sied mal et qu'il n'a de l'esprit que lorsqu'il a bu une bouteille de champagne³. Puis, comme jugement final: « Il vous faut de la séduction », lui dit-elle tristement avant de partir; Goethe note la phrase et ne l'oublie pas⁴.

De son côté aussi Goethe regarde M^{me} de Staël avec une certaine froideur intermittente. Ses ennemis aiment à croire qu'elle ne satisfaisait pas son besoin d'adulation, qu'elle s'en tenait trop à ses propres opinions, qu'elle ne lui plaisait guère parce qu'elle ne le flattait pas⁵.

Quoi qu'il en soit, M^{me} de Staël ne se bornait pas à ne pas le flatter: avant 1814 même, Goethe a de bonnes raisons pour ne pas être content d'elle et le jugement qu'elle fait sur son caractère et ses ouvrages dans l'*Allemagne* n'était guère fait pour apaiser son mécontentement. M^{me} de Staël s'y montre critique sévère à son égard.

Böttiger a sans doute raconté à Goethe la conversation où M^{me} de Staël déclarait à ses hôtes, que, bien que Goethe fût le plus original de tous les poètes contemporains, peu de ses

1. *Schriften der Goethe-Gesellschaft*, t. XIII, *Goethe und die Romantik*, lettre d'Auguste de Schlegel à G., le 31 janvier 1808.

2. *Aus Jacobis Nachlass*, t. I, p. 319, M^{me} de Staël à J., le 11 mars (1804).

3. Cf. *Deutsche Rundschau*, 1885, t. XLII, p. 385, Liliencron: *Kunst der Conversation*.

4. *Goethes Unterhaltungen*, etc., p. 101.

5. P. Hallgarten: *Aus dem Nachlasse Chr. D. Grabbes*, II; *Euphorion*, t. VII, p. 761.

ouvrages arriveraient à la postérité¹. A part Werther, elle n'a peut-être bien apprécié de tous les ouvrages de Goethe qu'*Egmont* et *Iphigénie en Tauride*. Dans les pièces que Goethe a faites pour être représentées, dit-elle dans l'*Allemagne*, « il y a beaucoup de grâce et d'esprit, mais rien de plus »²; dans *Poésie et Vérité*, elle voit en 1814 trop de naïveté et pas assez de dignité³; l'essentiel de *Faust* lui échappe. Sa critique sur les romans de Goethe est également peu enthousiaste. Elle déclare à Goethe que sa *Fille naturelle*, qu'elle a vu jouer elle-même, n'est qu'un « noble ennui »⁴. Goethe s'excuse en disant que la pièce n'est qu'une expérience artistique: désormais, peu s'en faut qu'elle ne considère tous les ouvrages de Goethe comme de telles expériences.

Goethe a, en somme, lieu d'être assez mécontent de l'ensemble des jugements de M^{me} de Staël: elle l'attaque jusque dans les fondements de sa philosophie et de son art littéraires: elle condamne la moralité des *Affinités électives* et n'apprécie pas l'attitude de Goethe envers son public⁵.

Se rendant compte de la sévérité de sa critique, elle écrit à M^{me} de Schardt pour savoir si Goethe tiendrait à être loué tout le temps. Il s'agissait sans doute des *Affinités électives*, car M^{me} de Schardt, qui connaît l'ardeur et la sincérité avec lesquelles Goethe a défendu son dernier ouvrage, déjà accusé par quelques-uns d'immoralité⁶, conseille à M^{me} de Staël de traiter doucement cet ouvrage et d'essayer de ne pas le considérer à un point de vue trop différent de celui où il a été conçu⁷. Conseil difficile à suivre pour M^{me} de Staël! C'est un ouvrage tout à fait antipathique à toutes ses idées sur l'art, et qui ne lui plaît aucunement: tout y est subordonné au hasard: « L'on y meurt d'amour, écrit-elle à Humboldt en 1810, sans que pour cela les sentiments inspirent plus d'intérêt et que les caractères paraissent plus sérieux; il semble

1. Biedermann: *Goethes Gespräche*, t. I, p. 345.

2. *De l'Allemagne*, II, 21.

3. H. C. Robinson: *Diary, Reminiscences and Correspondence*, t. I, le 4 octobre 1814. Cf. C.-A. Sainte-Beuve: *Nouveaux lundis*, t. XII, M^{me} de Staël à Camille Jordan, le 26 avril 1812.

4. Biedermann: *Goethes Gespräche*, t. I, p. 345. Cf. O. F. Walzel: *Frau von Staëls Buch*, etc., p. 292.

5. Cf. *Goethe und Gräfin O'Donnell*, p. 149, où Goethe parle du « dédain du succès » que M^{me} de Staël trouve en lui.

6. Biedermann: *Goethes Gespräche*, t. II, p. 62.

7. E. Seillièvre: *Une correspondante de M^{me} de Staël*, etc., p. 134.

qu'il cherche à caractériser en tout l'empire du hasard » ¹. Cette opinion, qu'on a répétée, a dû contrarier Goethe, et d'autant plus que, pendant un certain temps, il considérait les *Affinités électives* comme son meilleur ouvrage, qu'elles avaient essuyé bon nombre de reproches de la part du public allemand, et que M^{me} de Staël suit la même ligne d'attaque dans l'*Allemagne*, condamnant par là-dessus la moralité de l'ouvrage.

Goethe avait des idées très nettes sur la place et la fonction du public en littérature. Ces idées contribuaient beaucoup à déterminer toute sa production. Il se révolte contre la tyrannie du public allemand, qui se croit le droit et le pouvoir de condamner tout ce qui ne lui plaît pas. Le seul moyen efficace, dit-il, de combattre cette présomption, c'est une résistance patiente et obstinée. Que le public n'aime pas, pour le moment, les *Affinités électives*, par exemple, soit : on n'a qu'à attendre sans rien céder et dans quelques années il s'y fera ². Tel avait été le procédé de Goethe à toutes les époques de sa carrière. C'est une de ses particularités les plus saillantes et par lesquelles il se rallie au romantisme et se différencie des poètes de circonstance et de mode, tels que Kotzebue, qui dépendait de son public avec une soumission complète et se prêtait à toutes ses velléités ³. C'est peut-être en partie à cause de cette caractéristique que Kotzebue reçoit une mention si favorable dans l'*Allemagne* : de même que Benjamin Constant, M^{me} de Staël était peu faite pour apprécier l'attitude de Goethe envers son public. Pour Constant, cette attitude n'est que de la condescendance méprisante : « Singulier système, dit-il dans son *Journal intime* en 1804, que celui de ne compter le public pour rien et de dire à tous les défauts d'une pièce : Il s'y fera » ⁴. La même observation donne le ton à tous les jugements sur les ouvrages de Goethe dans l'*Allemagne* : « Goethe, dit M^{me} de Staël, fait presque toujours de nouveaux essais en littérature. Quand le goût

1. W. und C. von Humboldt in ihren Briefen, t. III, p. 365, W. à C., le 6 mars 1810.

2. Briefwechsel zwischen Goethe und Reinhard, G. à R., le 31 décembre 1809.

3. G. Stenger : Goethe und August von Kotzebue, p. 87.

4. B. Constant : *Journal intime*, p. 16. Cf. A. Haas : Benjamin Constants Gespräche mit Goethe; Euphron, t. VII, p. 525.

allemand lui paraît pencher vers un excès quelconque, il tente aussitôt de lui donner une direction opposée. On dirait qu'il administre l'esprit de ses contemporains comme son empire, et que ses ouvrages sont des décrets, qui tour à tour autorisent ou bannissent les abus qui s'introduisent dans l'art » ¹. M^{me} de Staël semble ne voir dans ce procédé que de l'arbitraire ². On s'imagine que Goethe fut fort peu enchanté de se voir ainsi attaqué dans un des principes essentiels de son art, et de voir M^{me} de Staël se ranger parmi les Kotzebue pour méconnaître la valeur de ses expériences littéraires, son éclectisme, la place de chacun de ses ouvrages dans la nécessité organique de son développement et déclarer, elle aussi, qu'il s'est survécu à lui-même, que le temps « l'a rendu spectateur » ³.

A la fin de 1811, Reinhard communique à Goethe des fragments manuscrits, envoyés sans doute par Villers, du livre *De l'Allemagne*. Ces fragments contiennent des morceaux sur les petits poèmes de Goethe. « Il y a là-dedans, lui écrit Reinhard, bien des choses spirituelles et vraies, et pourtant, je ne sais pas pourquoi, je n'en suis nullement satisfait; peut-être, entre autres raisons, parce qu'il y a quelque chose de bizarre à lire un portrait de Goethe dans une autre langue que la langue allemande. La dissection de vos petits poèmes me plaît encore moins: l'esprit gracieux s'y envole » ⁴. Goethe se souviendra en 1814 de cette critique; pour le moment, il lit les extraits avec beaucoup d'intérêt: ils lui rappellent les visites orageuses de M^{me} de Staël et il s'accommode avec résignation de ses censures: « Comme je crois me connaître assez bien moi-même, dit-il, je trouve là-dedans quelques très bons aperçus et je peux en tirer profit d'autant plus qu'elle m'a dit tout cela au nez et même avec plus de vigueur et de violence. Je connaissais aussi en partie ses opinions sur

1. *De l'Allemagne*, II, 21.

2. On sait que l'éclectisme de Goethe a trompé aussi les romantiques français, qui voient en lui plutôt le champion de la liberté dans l'art. Cf. E. Baldensperger: *Goethe en France*, 2^e partie, chap. IV. Goethe lui-même trouve que M^{me} de Staël approuvant « l'anarchie douce et paisible » de la littérature allemande, considère celle-ci trop en spectatrice. Voir Goethe: *Werke*, t. XLII, p. 443.

3. Cf. G. Stenger: *Goethe und August von Kotzebue*, p. 100.

4. *Briefwechsel zwischen Goethe und Reinhard*, R. à G., le 6 décembre 1811.

mes petits poèmes, et ce qu'elle a dit à ce sujet est très gentil et très digne de reconnaissance, bien que, naturellement, on ne doive pas attendre de jugement complet de ce côté-là » 1.

En 1814, cependant, lorsque l'Allemagne circule de main en main, Goethe, peu enchanté de voir se répandre dans toute l'Europe une idée aussi fausse et aussi peu cohérente de son activité littéraire, laisse éclater son indignation. Il déclare à ses amis que M^{me} de Staël a considéré tous ses ouvrages comme des fragments isolés, sans soupçonner leur cohérence essentielle au point de vue de leur genèse dans le développement de sa pensée. Il se plaint avec violence de toutes les imperfections des critiques de M^{me} de Staël sur ses ouvrages et s'irrite surtout du jugement sur *Guillaume Meister*: M^{me} de Staël, dit-il, n'a considéré Mignon que comme un épisode du roman, tandis que tout l'ouvrage avait été composé à cause de ce personnage 2; elle s'est trompée sur le rôle et la fonction de Guillaume lui-même. Il relève presque avec amertume des erreurs absurdes faites par M^{me} de Staël dans ses traductions de quelques passages de *Faust* 3.

Les ennemis de Goethe, on le sait, avaient l'habitude de montrer leur aversion pour lui en s'abandonnant à une admiration exagérée pour Schiller 4. Malgré leur amitié, les deux poètes offraient un contraste considérable dans leurs vues littéraires. Goethe ne pouvait pas ne pas y être sensible. Benjamin Constant, avec sa perspicacité malicieuse, croit découvrir que « Goethe n'est pas très fâché des absurdités de Schiller » 5. Quoi qu'il en soit, Goethe semble noter avec tant soit peu d'amertume que M^{me} de Staël a rendu compte des ouvrages de Schiller avec beaucoup plus de sympathie, de finesse et de cohérence: l'ordre chronologique adopté par elle dans la discussion de ses ouvrages permet de suivre les étapes de son développement intellectuel.

1. *Ibid.*, G. à R., le 13 février 1812.

2. *Goethes Unterhaltungen mit dem Reichskanzler Friedrich von Müller*, p. 8. Cf. *Euphorion*, t. XIX, 1912, p. 721.

3. Voir E. Grahl-Schulze: *Die Anschauungen der Frau von Staël*, p. 48. Ces erreurs ont dû exister dans le texte des fragments: elles ont été corrigées dans le texte de 1814.

4. R. Hallgarten: *Aus dem Nachlasse Chr. D. Grabbes*, II; *Euphorion*, t. VII, p. 759. Cf. G. Stenger: *Goethe, etc.*, p. 20.

5. B. Constant: *Journal intime*, p. 16.

Mais Goethe a d'autres raisons encore pour désapprouver le livre de M^{me} de Staël: la plus importante, peut-être, c'est qu'elle y a souvent trop favorisé l'école romantique. Tout semble indiquer qu'au fond Goethe a partagé l'opinion des adversaires du romantisme, qui trouvent que M^{me} de Staël a prêté une oreille trop docile aux suggestions des Schlegel et qu'elle considère non seulement la littérature allemande, mais aussi l'aspect du pays et les mœurs de ses habitants au point de vue romantique¹. C'est sans doute une allusion aux croyances religieuses des Werner et des Schlegel, lorsque Goethe se moque de la façon dont M^{me} de Staël entonne « la cornemuse de la religion », pour sauver la dignité de quelques-uns de ses amis². C'est qu'en 1814, Goethe ne se rapprochait plus guère des romantiques que par une inimitié commune pour des hommes qui, comme Kotzebue, le poursuivaient de leurs attaques³. En tout cas, le lien entre eux était devenu bien faible et bien superficiel. Déjà en 1806, Auguste Schlegel se plaint que Goethe se montre ouvertement hostile aux romantiques⁴. C'est qu'au fond, Goethe n'approuvait pas la distinction entre le classicisme et le romantisme, telle que M^{me} de Staël et les Schlegel se la représentaient: pour lui, le classique est tout simplement le sain, le vigoureux, tandis que le romantisme n'est que le faible et le maladif. Il voit là la clef de toute la querelle: s'ils considéraient la chose à ce point de vue, dit-il, les deux partis seraient bientôt d'accord⁵. Il ne modifiera point son opinion à cet égard et se montrera toujours assez impatient envers la querelle qui s'engage en France entre 1814 et 1830 sur la question démodée et guindée des unités et des règles⁶. Il a dû éprouver en 1814 la même impatience envers certaines parties de l'*Allemagne*, mais il sait aussi rendre justice à la contribution personnelle de M^{me} de Staël: elle n'a certainement pas accepté les théories romantiques telles quelles, et

1. O. F. Walzel: *Fran von Staëls Buch*, etc., p. 310-313.

2. Riemer: *Mitteilungen über Goethe; Tischreden und Aphorismen*, le 29 mai 1814.

3. G. Stenger: *Goethe*, etc., p. 11, 35.

4. *Briefe an Friedrich Baron de la Motte Fouqué*, Auguste Schlegel à F., le 12 mars 1806, p. 361.

5. Voir Solger: *Nachgelassene Schriften und Briefwechsel*, t. I, p. 125. Cf. Sainte-Beuve: *Causeries du lundi*, t. III, p. 36.

6. Cf. Sainte-Beuve: *Nouveaux lundis*, t. III, p. 310.

le Goethe qui appelait le classique le sain n'a pas pu manquer d'éprouver aussi un certain contentement de voir négliger ou élaguer dans le romantisme allemand beaucoup de ses aspects maladifs. L'*Allemagne*, écrit-il à Henri Meyer, est un ouvrage « qui nous oblige par son contenu serré, à penser tout le temps. Elle (M^{me} de Staël) s'est donné une peine incroyable pour nous comprendre, nous autres Allemands, et elle mérite d'autant plus de louanges que l'on voit bien qu'elle a discuté les matériaux qu'elle traite, avec des hommes supérieurs, mais qu'au contraire, elle ne doit ses vues et ses jugements qu'à elle-même » ¹.

Malgré toutes les différences entre son point de vue et celui de M^{me} de Staël, il sait, pour son compte, tirer profit de la peine qu'elle a à le comprendre ² et il voudrait que tous les Allemands, comme lui, y pussent puiser une leçon fort salutaire. C'est ce qui ressort surtout des jugements de Goethe sur le livre: il y a beaucoup d'erreurs, mais c'est un ouvrage qui fait penser. M^{me} de Staël a su être plus favorable envers les Allemands que les étrangers n'en ont l'habitude; son individualité et son indépendance lui ont permis de s'affranchir la plupart du temps de cet esprit de parti funeste qui caractérise les jugements des Allemands eux-mêmes sur leur propre pays et leur propre littérature ³.

Ainsi, au point de vue général, Goethe attache une grande importance au livre *De l'Allemagne*: « Nous autres Allemands, écrit-il à Knebel, nous ne nous serions pas facilement résumés nous-mêmes comme on le fait dans cet ouvrage de Schlegel-Staël. Naturellement, quand on a assisté et collaboré soi-même à une grande partie de l'époque dont il s'agit, on croit savoir que si bien des choses ne sont pas meilleures, du moins elles sont tout autres » ⁴. Et dans une lettre à M^{me} de Grotthuss: « Le livre fait penser de la manière la plus agréable et on n'est jamais en contradiction

1. *Goethe-Jahrbuch*, 1883, t. IV, p. 163, G. à Meyer, le 7 mars 1814.

2. Cf. A. Haas: *Benjamin Constants Gespräche mit Goethe; Euphorien*, 1900, t. VII, p. 521.

3. Voir Goethe und Gräfin O'Donnell: *Ungedruckte Briefe nebst dichterischen Beilagen*, p. 117.

4. *Briefwechsel zwischen Goethe und Knebel*, 2^e partie, G. à K., le 18 mai 1814.

avec l'auteur, quoique l'on ne soit pas toujours de son opinion. On peut dire de son ouvrage tout le bien qu'elle a dit de la société parisienne » ¹.

A plusieurs reprises, Goethe semble noter avec satisfaction les illusions de M^{me} de Staël sur l'« honnêteté » des Allemands. Il voit dans son livre non seulement une incitation de plus aux Allemands, mais aussi le tableau idyllique fait pour calmer les inquiétudes de l'étranger. Il se moque de cette exagération extravagante de la simplicité et de l'innocence de ses compatriotes: « M^{me} de Staël, dit-il, a l'air d'une Marie-Madeleine ou d'une autre, qui, en présence de la sainte Trinité, voudrait faire la contrebande des Allemands comme de braves gens mais de pauvres pécheurs » ². Cette description exagérée pourra induire les étrangers à erreur: « Oui, à coup sûr, disait-il en riant, ils n'enchaîneront pas leur coffre, et puis il sera enlevé » ³. On se demande, cependant, si Goethe s'est donné la peine d'essayer de désabuser M^{me} de Staël sur ce point, ou si, au contraire, il n'a pas encouragé cette opinion chez elle, comme il semble l'avoir encouragée chez d'autres. En 1812, Saint-Aignan, faisant un rapport officiel sur la littérature allemande et se renseignant auprès de Goethe, reçoit une impression analogue à celle de M^{me} de Staël: « Les Allemands, dit-il dans une lettre du 3 août 1812, sont une nation douce, apathique et religieuse. Si on les laisse s'occuper de métaphysique, de discussions littéraires, d'idées mystiques, de franc-maçonnerie et de magnétisme, cela leur suffit » ⁴. M^{me} de Staël n'est donc pas la seule. Quel que soit le rôle de Goethe dans la propagation de telles idées, il est certain qu'au point de vue littéraire et artistique, sinon au point de vue politique, il salue l'Allemagne avant tout comme le héraut de l'affranchissement de l'esprit allemand et de sa réhabilitation aux yeux de l'Europe: « Ces pages vous incitent à la pensée et à la réplique. Quand l'ouvrage entier aura paru, il donnera lieu à de belles réflexions sur nous et sur nos voisins, principalement parce qu'il paraît pendant une

1. Varnhagen von Ense: *Denkwürdigkeiten*, t. IV, G. à M^{me} de Gr., le 17 février 1814.

2. Riemer: *Mitteilungen*, etc., le 29 mai 1814.

3. A. Schopenhauer: *Gespräche und Selbstgespräche*, p. 7.

4. A. Fischer: *Goethe und Napoleon*, p. 195. Cf. *Goethe-Jahrbuch*, 1887, t. VIII, p. 104.

révolution aussi considérable qui modifiera grandement les circonstances intérieures ainsi que les relations extérieures » ¹. Knebel est du même avis que Goethe: tous les deux semblent croire, à la différence du parti des germanomanes, que l'appel de M^{me} de Staël, bien qu'il vienne trop tard pour être considéré comme une cause première, pourra toujours exercer une certaine influence sur le sentiment national en Allemagne, si ce n'est qu'au point de vue littéraire. Il est très intéressant, après tout, pour les Allemands de connaître l'opinion d'une étrangère si célèbre sur leurs mœurs et leur littérature. A maintes reprises, Goethe appuie sur ce point dans sa correspondance. « Il est très instructif, écrit-il en 1813, de regarder la littérature allemande à un point de vue étranger et si élevé » ². Il ne songe pas qu'à l'intérêt intellectuel: il s'est toujours désolé de voir les qualités particulières et les efforts des Allemands méconnus non seulement à l'étranger, mais en Allemagne même; le manque d'unité de son pays l'irrite. Il attribue ce phénomène aux ravages d'un esprit de parti fermement enraciné. Il salue le livre de M^{me} de Staël avec d'autant plus d'enthousiasme que celle-ci s'est montrée très sensible à l'état divisé de l'Allemagne: elle aussi défend surtout la cause de l'impartialité et de l'unité. « Les Allemands, écrit Goethe à la comtesse O'Donnell en 1813, sont ordinairement assez injustes les uns envers les autres et les étrangers ne se plaisent pas toujours à leur rendre justice. Il était convenable qu'une femme aussi spirituelle nous estimât assez pour se donner cette peine avec et pour nous » ³. Goethe chérit de grands espoirs pour le réveil de l'individualité allemande et se promet que le livre *De l'Allemagne* aura de grands résultats dans ce sens: « Les Allemands s'y reconnaîtront à peine, écrit-il à M^{me} de Grotthuss, mais ils y trouveront la mesure la plus certaine du progrès énorme qu'ils ont fait. S'ils pouvaient élargir, à cette instigation, leur connaissance d'eux-mêmes, et faire le second grand pas pour reconnaître leurs mérites mutuels; non pas luttant les uns contre les autres, comme jusqu'ici, en science

1. *Briefwechsel zwischen Goethe und Knebel*, 2^e partie, G. à K., le 9 mars 1814.

2. Goethe und Gräfin O'Donnell: *Ungedruckte Briefe*, etc., p. 99, G. à la comtesse, le 1^{er} juin 1813.

3. *Ibid.*, p. 114, G. à la comtesse, le 24 juillet 1813.

et en art, travailler aussi enfin pour la cause commune; et, comme ils triomphent en ce moment de la tyrannie étrangère, triompher également de l'esprit de parti intérieur de leurs appréhensions envieuses mutuelles, alors aucun peuple contemporain ne pourrait être appelé leur égal » ¹.

Goethe sait bien qu'une des conditions indispensables pour former un esprit national, c'est que la nation soit reconnue par l'étranger. Il sait que l'attention du reste de l'Europe sera, tant en littérature qu'en politique, le signe le plus sûr du réveil de l'Allemagne. C'est à ce point de vue que le livre de M^{me} de Staël prend à ses yeux une importance capitale toujours croissante. L'ouvrage joue un rôle considérable dans ses idées sur le *Weltruhm* et la *Weltliteratur*.

Dès 1795, il se rend compte que M^{me} de Staël, jouant un rôle si important dans les salons et dans les milieux littéraires, offre un intermédiaire incomparable pour la diffusion en France de la littérature allemande: déjà à cette époque, il commence à songer à cette « gloire mondiale » dont la perspective ne le quittera jamais. S'il entreprend, en 1795, la traduction de *l'Essai sur les fictions*, c'est que, songeant à la publicité que cela procurerait aux *Horen* en France, il entend envoyer à M^{me} de Staël un exemplaire de la traduction ², et il en est sans doute de même de la version qu'il projette de quelques extraits de *l'Influence des passions*.

Il n'est pas seul, cependant, à reconnaître que les Allemands ont intérêt à gagner la faveur de M^{me} de Staël: entre autres, Jacobi et Arnim tiennent à recevoir une mention favorable dans les *Lettres sur l'Allemagne*; Ancillon, tenant également à y figurer, fait à M^{me} de Staël une longue profession de foi germanique. Mais celui qui reconnaît le mieux, peut-être, la valeur des suffrages de M^{me} de Staël, c'est celui qui connaît le mieux son influence dans les milieux cultivés en France et la réputation dont elle y jouit: Auguste-Guillaume Schlegel. C'est ainsi que celui-ci écrit à Goethe en 1811, déplorant la mise au pilon du livre de son amie: « La suppression de son ouvrage est en tout cas une perte pour l'Allema-

1. Varnhagen von Ense: *Denkwürdigkeiten*, t. IV, G. à M^{me} de Grotthuss, le 17 février 1814.

2. *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, t. I, p. 115, G. à S., le 6 octobre 1795; cf. G. à S., le 5 décembre 1796. Cf. F. Baldensperger: *Goethe et les émigrés français à Weimar*; *Revue germanique*, 1910, p. 10.

gne. Beaucoup d'écrivains eussent peut-être été peu contents de la part qu'elle leur y assigne : mais, somme toute, il eût certainement eu un effet très salubre, parce que le point de vue européen qui y est avancé partout est le moyen le plus puissant de combattre les grandes présomptions devant un petit public et la confusion étreinte de l'école » 1. L'attention de Goethe est ainsi attirée de bonne heure, quoique d'une façon un peu malicieuse, sur le cosmopolitisme du point de vue établi dans l'*Allemagne*. Il sait que M^{me} de Staël sera écoutée, la première des cosmopolites, par un grand public. Il s'en félicite, oublie son mécontentement et attend les événements.

C'est vers 1825 que le vieux Goethe commence à s'occuper avec un intérêt renouvelé de la *Weltliteratur*. C'est le moment du *Globe*, et en France, son nom, avec celui de Schiller, de Walter Scott et de Byron, est sur toutes les lèvres. Voyant que ses attentes n'ont pas été déçues, il songe de nouveau au livre de M^{me} de Staël, auquel il doit une grande partie de sa renommée européenne. Il y a dans ses papiers de cette époque plusieurs ébauches d'une histoire de la littérature française et aussi de la littérature allemande. Goethe y semble être de plus en plus disposé à considérer les deux littératures dans leurs influences et leurs relations mutuelles. Il appuie sur les effets de l'influence de la littérature allemande en France et semble se rendre compte que c'est avec la publication de l'*Allemagne* que commence une véritable étape nouvelle dans la pensée française. Vers 1826, il se dit que ce ne fut qu'avec l'avènement des romantiques que la plupart de ses ouvrages, qu'il sait si contraires aux idées et aux principes du classicisme français, ont pu exercer une véritable influence en France. Il songe encore une fois en 1829 au nouvel élan donné à la confiance nationale allemande par l'attention et l'approbation de l'étranger. Lui-même, toujours préoccupé d'observer les réactions de l'étranger vis-à-vis de la pensée allemande et cherchant toujours à mettre à profit les résultats de ces observations pour corriger ce qu'il y a de faux dans ses propres productions, se demande si cette nouvelle attention de la part de l'étranger est l'indice

1. *Schriften der Goethe-Gesellschaft*, t. XIII-XIV, *Goethe und die Romantik*, A. Schlegel à G., le 15 mars 1811.

d'une valeur intrinsèque de la littérature allemande ou si les étrangers sont tout simplement occupés à en tirer des matériaux à modifier et à développer à leur propre usage. En tout cas, Goethe assigne au livre *De l'Allemagne* un rôle prépondérant dans ce développement vers une conception européenne de la littérature¹, et il pardonne volontiers à la voyageuse de jadis les ennuis qu'elle lui a causés lors de ses visites à Weimar, ainsi que les insuffisances dans les jugements qu'elle a portés sur ses ouvrages à lui, pour ne considérer que les progrès qu'elle a fait faire à la littérature mondiale : « Cet ouvrage sur l'Allemagne, dit-il, doit être considéré comme une arme puissante, qui a aussitôt percé une brèche dans la muraille chinoise de préjugés surannés, qui nous séparait de la France, de sorte qu'on prit connaissance de nous de l'autre côté de la Manche, ce par quoi nous ne pouvions manquer de gagner une vive influence sur l'extrême Occident. Ainsi, bénissons ces ennuis et ce conflit de particularités nationales, qui nous ont importunés alors et ne nous ont paru nullement profitables »².

Goethe ne se trompe pas : jusqu'en 1830 et même après cette date, la littérature allemande doit presque entièrement à l'*Allemagne* la réputation dont il jouit non seulement en France, mais en Angleterre, en Italie et même aux Etats-Unis. Bon nombre des discussions soulevées en France sur le romantisme sont traduits en italien et la querelle ne met pas longtemps à incendier les esprits de tous les milieux littéraires de la péninsule³. Jusqu'au moment où Carlyle songe vers 1830 à faire connaître la littérature allemande en Angleterre, on n'y sait sur cette littérature que ce qu'on a pu lire dans la traduction anglaise de l'*Allemagne* ; et encore Carlyle se propose de continuer le travail de M^{me} de Staël. En Amérique, la publication du livre inaugure dans le développement de la littérature et de la pensée américaines une nouvelle ère dont on ne saurait exagérer l'importance et qui a

1. Voir Goethe : *Werke*, 1907, t. XLII, *Vorarbeiten und Bruchstücke*, XXVII, *Zur Geschichte der französischen Literatur*, p. 486 ; XVIII, *Studien zur Weltliteratur*, p. 496-497.

2. Goethe : *Tag- und Jahreshefte* ; édit. D. *Nationalliteratur*, t. XXIV, p. 172.

3. Voir P. Hazard : *La Révolution française et les lettres italiennes*.

laissé une empreinte durable ¹. Ce fut ainsi par la voie de la littérature française que le transcendantalisme de l'Allemagne et la pensée idéaliste de ses écrivains purent pénétrer jusque dans le nouveau monde ². De plus, le livre *De l'Allemagne* n'eut pas dans les divers pays qu'une influence de doctrine et de principe: il eut également une influence de détail tout aussi importante: il fonde et détermine de nombreuses réputations particulières. La plupart du temps, les Français, les Anglais, les Américains de 1814 à 1830 sont obligés, faute de connaissances plus profondes, de se fier entièrement aux jugements de M^{me} de Staël. On sait que Chénedollé a écrit des poèmes d'après Goethe sans connaître les originaux et s'inspirant uniquement des commentaires et des versions qu'il trouve dans l'*Allemagne*. M^{me} de Staël a choisi le *Songe* de Jean-Paul parmi toute l'abondance des ouvrages de celui-ci: c'est le *Songe* qui fera fortune en France et jouira d'une réputation européenne ³; elle préfère visiblement Schiller à Goethe comme écrivain dramatique: c'est Schiller qui aura la plus grande influence sur le théâtre en France ⁴. Il en est de même jusque dans les détails les plus minutieux ou les plus fortuits.

Admirant l'*Allemagne*, comme il admire *Corinne*, parce qu'il « faut déjà du talent pour produire même ce qui n'est pas juste » ⁵, de temps en temps, Goethe ne peut pas s'empêcher de s'abandonner à son mécontentement sur les censures essuyées par ses ouvrages. Il n'a pas tort: il prévoit que l'étranger ne connaîtra de bien des années que cette caricature de lui-même. En effet, avant 1814, il n'était guère connu en France que comme l'auteur de *Werther*: après cette date commencera son influence sur la scène et pendant longtemps l'image qu'on aura de lui sera toute calquée sur celle donnée

1. Pour l'influence du livre aux Etats-Unis, voir: M. D. Learned: *Schillers literarische Stellung in Amerika; Veröffentlichungen des Schwäbischen Schillervereins*, 1905, t. I, p. 250-251. Cf. *Goethe-Jahrbuch*, 1884, t. V, p. 222. Cf. *Revue d'histoire littéraire* 1918, t. XXV, p. 328.

2. Pour le rôle intermédiaire de la France entre les littératures européennes, voir P. Hazard: *L'invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIII^e siècle; Revue de littérature comparée*, 1921, t. I, p. 52.

3. Cf. F. Baldensperger: *Alfred de Vigny*, p. 159-176, *Le Songe de Jean-Paul dans le romantisme français*.

4. F. Baldensperger: *Goethe en France*, 2^e partie, ch. I^{er}.

5. *Briefwechsel zwischen Goethe und Reinhard*, G. à R., le 28 août 1807.

par M^{me} de Staël: à maintes reprises, on évoquera après elle l'image du patriarche, de l'olympien qui tient constamment chez lui « les états généraux de la littérature allemande ». Les censures de M^{me} de Staël sur ses pièces de théâtre lui vaudront bien de l'opposition même auprès des jeunes romantiques ¹. Ceux qui traduisent ses ouvrages se guident dans leur choix par les opinions de l'auteur de l'*Allemagne* et, comme M^{me} Panckoucke et l'auteur de la notice dont elle fait accompagner ses traductions en 1825 ², suivent ces opinions entièrement dans leurs commentaires et dans leur façon de se représenter la personnalité du poète. Goethe a eu raison en 1814 de souhaiter que le livre fût commenté et corrigé par une main sympathique.

Les commentaires, on l'a vu, n'ont pas manqué, en Allemagne comme ailleurs, mais ici la plupart sont écrits dans un esprit hostile et sans aucune sympathie par des romantiques avec qui Goethe n'a rien de commun. Leurs corrections n'ont dû le satisfaire que fort médiocrement.

1. F. Baldensperger: *Goethe en France*, 2^e partie, ch. I^{er}.

2. M^{me} E. Panckoucke: *Poésies de Goethe, auteur de Werther*, p. II, XXXI, XXXV-XXXVI.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE I

LES ANNÉES DE TRANSITION (1816 A 1819)

Les apparences extérieures et les témoignages exprimés mèneraient à la conclusion qu'avant 1816 le livre *De l'Allemagne*, tout en faisant un scandale énorme des deux côtés du Rhin, n'a cependant pas eu un succès littéraire véritable et profond. Il doit son succès de librairie en grande partie à son actualité politique et aux circonstances de sa publication. En France, il a soulevé des contre-attaques d'une violence presque sans précédent; en Allemagne, la réaction, quoique pour des raisons différentes, a été non moins violente. On peut dire en somme que le premier choc produit par l'ouvrage dans les deux pays a été, comme cela arrive presque toujours dans de pareils cas d'intrusion étrangère soudaine, un échec complet. En France même, si l'on excepte l'entourage immédiat de M^{me} de Staël, les commencements du romantisme ne sont pas encore assez définis pour que la plus grande partie de la doctrine de M^{me} de Staël ne soit pas presque totalement incompréhensible. Mais le jour se fait lentement: il faudra bien des années encore pour que l'on arrive à une appréciation totale de cette doctrine, qui n'est elle-même qu'une demi-appréciation. Il y aura plusieurs étapes dans ce développement: après 1820, les tentatives et les exemples ne manqueront pas, mais les plus beaux fruits ne tomberont qu'entre 1825 et 1835. A partir de 1816, le livre *De l'Allemagne* commencera d'exercer une influence prépondérante et toujours croissante pendant près d'une vingtaine d'années sur la littérature et la pensée françaises si bien qu'on a pu dire que

l'influence de ce livre est l'histoire de cette période du XIX^e siècle en France. Agissant sur le lyrisme comme sur le drame, sur la littérature comme sur la philosophie, sur la morale comme sur la politique, en théorie comme dans le détail, cette influence devient presque incroyable dans son étendue et dans sa profondeur.

Après 1815, le revirement s'opère assez rapidement: il y a en 1816 relativement peu de gens cultivés qui n'aient lu l'ouvrage. Peu à peu, sourdement et comme à l'insu de tout le monde, les théories qu'il renferme sont devenues familières à un grand public. Elles commencent à ne plus présenter ce caractère d'étrangeté et de barbarie qui au premier abord les avait rendues si peu acceptables et si rébarbatives. En 1814, il s'agissait de choisir entre une tradition éprouvée et une théorie douteuse; en 1816, il n'est question que de choisir entre deux doctrines également incertaines.

Ce n'est pas qu'entre 1816 et 1819, et même jusqu'en 1830, les partisans de l'école classique ne reprennent de plus belle leurs attaques contre M^{me} de Staël: leurs sarcasmes et leurs invectives ne cesseront de la harceler. Mais désormais ils seront les perdants à ce jeu: les partisans du romantisme et de M^{me} de Staël ajoutent à tout moment des éléments nouveaux à des théories nouvelles; les classiques d'après 1816 ne font que répéter tels quels et sans rien y ajouter les arguments de Geoffroy, de Dussault, de Féletz et d'Hoffman. A maintes reprises, on se moquera de la naïveté des « bons Allemands ». On s'obstinera à ne voir dans le romantisme qu'un galimatias vague, délirant, ampoulé, vapoureux et extravagant, où il s'agit de force mystères, d'orages, de cloches, de vie, de mort, d'avenir et d'idéal; on n'y verra que des systèmes déréglés produits de la présomption ignorante et naïve des théoriciens anglais et allemands. Ce genre anglo-tudesque, répétera-t-on à l'envi, s'opposant aux principes éternels d'Aristote et de Boileau, ne s'arrêtant à aucune extravagance de style, rapportant les phénomènes intellectuels et moraux aux phénomènes physiques et naturels avec une hardiesse inouïe, affranchissant de tous côtés une foule de poètes médiocres du joug des règles, donnant dans tous les excès d'une imagination et d'une sensibilité malades, ne pourra produire que des ouvrages éphémères et dépourvus de toute va-

leur. Coup sur coup, on invoquera les opinions de Voltaire sur l'Allemagne et le goût. Jusqu'en 1830, il y aura toujours des gens pour regarder M^{me} de Staël comme une traîtresse nationale et pour voir dans le romantisme une querelle qui met en jeu les intérêts les plus sacrés de la France. On se cramponnera à l'idée de la supériorité consacrée de la scène française et on n'épargnera pas ceux qui, comme Ducis, tâchent de profaner cette excellence raffinée en soutenant la cause des bizarreries incompréhensibles de Shakespeare, ou ceux qui, à l'instar de M^{me} de Staël, se vouent à la traduction du théâtre germanique. On continuera pendant bien des années de se scandaliser de la scène de la confession dans *Marie Stuart*, et à chaque nouvelle traduction les indignations à ce sujet seront renouvelées.

En 1816, la querelle romantique est ranimée en France à cause de la publication de deux ouvrages importants. C'est d'abord au commencement de cette année que Benjamin Constant publie son roman romantique d'*Adolphe*. L'apparition de cet ouvrage d'un associé de M^{me} de Staël, de Sismondi et de Schlegel attire de nouveau les attentions sur la « confédération antifranaise ». Encore une fois, les classiques entrent dans la lice, et ce sont les mêmes reproches et les mêmes conclusions ¹. Dans la même année, le vicomte de Saint-Chamans publie sous l'anonymat un ouvrage intitulé *l'Anti-Romantique*, comme réponse aux ouvrages de ladite confédération. Cette brochure, qui a des proportions assez imposantes, est au fond une production fort médiocre et fort prolix. L'auteur, royaliste et ennemi de Napoléon, est également partisan de l'ancien régime en littérature et s'oppose au romantisme comme à une révolution littéraire qui ne saurait être que le héraut de l'anarchie. Pour lui aussi, défendre le classicisme, c'est se faire champion d'une cause nationale et chevalier de France. Il se borne à répéter les principaux arguments des partisans du classicisme et oppose aux règles *à priori* des systèmes préconisés par les romantiques les maximes développées par Pope dans son *Essai sur la critique* et selon lesquelles les règles du goût et de l'art sont des découvertes

1. Voir le *Mercur de France*, juillet 1816, t. LXVII, p. 401 et suiv. Cf. le *Constitutionnel*, le 21 et le 23 juin 1816. Cf. la *Quotidienne*, le 31 juillet 1816. Articles sur *Adolphe*.

et non des inventions. A la place des définitions du classicisme et du romantisme données par M^{me} de Staël, il déclare que, tandis que les bons ouvrages de l'antiquité forment le classicisme et les chefs-d'œuvre de la littérature française, le romantisme, le prétendu « genre romantique », préconisé par l'auteur de l'*Allemagne*, n'est que le *genre barbare*. « Ma conclusion, dit-il, est que si cette école qu'ils appellent nouvelle, continue de propager ses erreurs et de mettre en circulation le faux, l'outré, l'idéalisme, les théories inapplicables, l'exagération des vertus, et la routine de l'enthousiasme, les auteurs infectés de pareils principes ne pourront produire un seul ouvrage complètement beau; la plupart même deviendront ridicules »¹. Cet ouvrage de Saint-Chamans n'a de valeur qu'en ce qu'il résume et représente l'essentiel de tous les arguments les plus tenaces du classicisme mourant. L'auteur, qui n'a pas de connaissances personnelles sur les littératures étrangères, puise tous ses renseignements dans les ouvrages même qu'il critique. En tout cas, c'est un ouvrage qui a fait du bruit et qui a joui de l'approbation de critiques tels que Féletz, qui, entre autres, profite de cette occasion pour faire de nouvelles attaques analogues contre l'ouvrage de M^{me} de Staël².

Celui dont l'opinion représente mieux encore, cependant, une grande partie de l'opinion classique des années 1816 à 1819, c'est Jouy, l'auteur de l'*Hermite de la Chaussée-d'Antin*. C'est un défenseur inébranlable de la scène française et l'adversaire de toute influence étrangère. Dans un morceau qui semble être dirigé contre M^{me} de Staël, il déclare: « Depuis deux siècles, le Théâtre-Français n'a plus de rival; et, quoi qu'en disent les *romantiques* d'outre-Rhin et d'outre-mer, il faut bien qu'ils finissent par convenir que la scène sur laquelle on représente les chefs-d'œuvre des Corneille, des Molière, des Racine, des Voltaire, est préférable à celles où se jouent les monstruosité de Shakespeare, d'Otway, de Lillo, les romans dialogués de Schiller, et les rhapsodies de Kotzebue. Notre supériorité à cet égard est incontestable; cette

1. Cf. Jouy: *Hermite de la Guiane*, t. III, p. 230.

2. Voir le *Journal des Débats*, le 22 avril 1816, article de Féletz sur l'*Anti-Romantique*. Cf. Féletz: *Jugements historiques et littéraires*, p. 410-417. Cf. *Annales politiques, morales et littéraires*, le 26 octobre 1816, Cf. *Journal des Débats*, le 8 janvier 1816.

partie de notre gloire nationale n'a reçu aucun échec: nous avons par cela même, d'autant plus d'intérêt à la conserver! »¹. Mais à travers les critiques de Jouy, comme à travers celles de beaucoup de partisans du classicisme à partir de cette date, on voit percer une inquiétude toujours croissante sur la stérilité où est tombée la littérature française depuis le commencement du siècle². Ce sentiment s'affirmera de plus en plus vers 1818 et à partir de l'année suivante, on verra s'insinuer dans le milieu du *Journal des Débats*, cette forteresse si longtemps inexpugnable des saines doctrines, un balancement qui n'attendra que les premiers exemples pour pencher du côté des idées nouvelles et pour donner raison à l'auteur de l'*Allemagne*.

La période entre 1816 et 1819 est une des plus importantes de toute l'histoire du romantisme français. C'est une période de tâtonnements et d'incertitudes. Les futurs romantiques sont trop occupés à assimiler les idées nouvelles qui commencent à envahir la France d'une façon si rapide, pour qu'il leur reste le temps et l'énergie de créer des chefs-d'œuvre. C'est la période de la fermentation efficace des théories; les exemples nouveaux qu'elles annoncent ne viendront guère avant 1820. Ces années de 1816 à 1819 sont aussi celles où M^{me} de Staël est à l'apogée de sa notoriété. Coup sur coup, l'attention du public sera attirée sur cette personnalité si tragique et si intéressante qui disparaît en laissant derrière elle tant de querelles encore vives et tant de problèmes non résolus. En 1816, M^{me} de Staël est toujours une puissance politique: depuis la chute définitive de Napoléon, son salon a joui d'une brillance incomparable; elle est associée à toutes les intrigues politiques du moment; le public est constamment tenu par les journaux quotidiens au courant de tous ses déplacements et de toutes ses activités. Dès 1816, le bruit court que cet illustre personnage qui a vécu la Révolution et qui en a vu de près les scènes les plus tragiques, est en train d'écrire un ouvrage extrêmement curieux qui traite du ministère de son père et de cette époque de la Révolution. Puis, surviennent en 1817 sa maladie et sa mort. Cet événement cause dans le grand public une grande curiosité: tous les journaux sont

1. Jouy: *Hermite de la Guiane*, t. I, p. 302.

2. *Ibid.*, t. III, p. 47.

remplis de détails sur ses derniers jours et on voit paraître de longs articles médicaux sur la nature de sa maladie. Dans les milieux politiques, on est immédiatement mieux disposé envers elle. La légende de sa vie commence. Tous, croyant que les autres voient descendre au tombeau, sans verser une seule larme, cette femme agitée qui fut tant fêtée pendant sa vie, se mettent à la regretter et à songer à la grandeur et à la tristesse de cette existence si passionnée et si persécutée¹. On commence à se rendre compte de l'importance de son rôle politique; on se dit qu'il sera difficile de la remplacer². Partout on voit des articles sur sa carrière et sur ses ouvrages. Après sa mort, beaucoup de ses ennemis littéraires oublient leur haine et leurs préjugés, pour rendre justice à son génie³. Avant la fin de l'année, Friederike Brun, amie et admiratrice fervente de M^{me} de Staël, publie dans le *Morgenblatt für gebildete Stände* des articles très enthousiastes que l'on traduit par la suite à Genève pour la *Bibliothèque universelle*⁴. Ces articles, qui assignent à M^{me} de Staël sa véritable importance comme défenseur de la littérature allemande auprès de l'étranger, soulève cependant dans le milieu des amis de la famille de M^{me} de Staël des discussions animées. M^{me} Necker commence sa notice sur sa cousine en partie pour réfuter ces articles. En tout cas, ils ont sans doute donné le ton à un grand nombre des articles sur M^{me} de Staël qui paraissent en France en 1817: partout on commence à se montrer moins sévère pour ses écrits et notamment pour le livre *De l'Allemagne*. Puis, en 1818, les haines politiques sont de nouveau rafraîchies par la publication des *Considérations sur la Révolution française*, qui ont eu presque autant de retentissement que le livre *De l'Allemagne* même et qui ont soulevé d'innombrables réfutations, de sorte que Chateaubriand pouvait dire avec raison à la fin de 1819, lors de la publica-

1. Cf. J. Joubert: *Œuvres*, t. I, p. 237.

2. Cf. Sainte-Beuve: *Nouveaux lundis*, t. IX, p. 149.

3. Voir le *Journal général de France*, 18 et 22 juillet 1817. Cf. les *Annales encyclopédiques*, 1817, t. IV, p. 163 et suiv. Cf. la *Quinzaine littéraire*, 1817, t. III, p. 193 et suiv.

4. *Morgenblatt für gebildete Stände*, le 24 septembre 1817, p. 913, *Bild Anna Germaine's von Staël Necker*. Cf. *Briefe von Bonstetten an Matthiesson*, p. 49. Cf. *Briefe von K. V. von Bonstetten an Friederike Brun*, p. 149, 153.

tion des *Œuvres complètes* de M^{me} de Staël, que le moment où celle-ci serait jugée avec impartialité en France n'était pas encore venu ¹.

Au point de vue littéraire et philosophique, la période entre 1816 et 1819 se distingue surtout par une vague universelle de cosmopolitisme qui semble balayer la France. Le livre *De l'Allemagne* fournit l'impulsion principale de ce mouvement ². Depuis sa publication en 1814, il a occupé constamment les attentions, et même après 1816, il continue de jouir d'un succès de librairie formidable. La quatrième édition française paraît au commencement de 1816 et vers la fin de 1819, on en publie une cinquième: c'est-à-dire qu'en moins de six ans, l'ouvrage a été publié quatre fois en France. C'est un des meilleurs indices de l'étendue de son influence. Avec la légende de M^{me} de Staël, la légende du livre *De l'Allemagne* commence à faire fortune aussi. En 1817, on commence à exagérer l'importance politique de la suppression de l'ouvrage: M^{me} de Staël apparaît comme l'adversaire d'un Napoléon ennemi de la pensée et du cosmopolitisme. *L'Allemagne* profite de toute cette réaction qui accuse Napoléon d'avoir été le plus grand obstacle à la libre communication intellectuelle entre les peuples ³.

En 1816, les éléments particuliers du romantisme préconisé par M^{me} de Staël, tels que les théories sur le christianisme dans l'art et les philosophies idéales ont sans doute fait fort peu de progrès en France, mais il n'en existe pas moins une tendance bien forte et bien réelle à reconnaître combien il est important de connaître les opinions des autres nations en matière de littérature, et à donner raison ainsi à une des thèses principales de *l'Allemagne*.

La première influence profonde se manifeste en Suisse. Le rôle des Suisses dans la dissémination des valeurs germaniques semble avoir été considérable. Les préjugés de la culture française étant moins fortement enracinés dans leur

1. Chateaubriand: *Œuvres complètes*, t. VI, p. 558.

2. *L'Allemagne*, récit de voyage par excellence, est sans doute pour beaucoup dans la popularité des récits de voyages tels que la *France de lady Morgan*, lesquels commencent à pulluler en France vers 1817. Cf. la *Quotidienne*, le 5 août 1817.

3. Voir les *Annales encyclopédiques*, 1817, t. IV, p. 163. Cf. le *Censeur européen*, 1817, t. I, p. 143.

éducation, ils arrivent plus vite à une espèce de moyen terme qui leur permet d'accueillir presque aussitôt les chefs-d'œuvre de la littérature allemande. Le livre de M^{me} de Staël a joui à Genève d'un accueil favorable presque immédiat. Il ne fait que présenter sous une forme accessible à tous des opinions qu'on a vaguement pressenties ou soutenues dans beaucoup de milieux. Une fois la tendance ainsi formulée d'une façon nette et définitive, les partisans de la nouvelle cause ne se font pas attendre. M^{me} de Staël compte en Suisse de nombreux amis, parmi lesquels le cosmopolite Philippe-Albert Stapfer. De bonne heure, Stapfer connaît le livre *De l'Allemagne*. En 1816, il fonde avec quelques amis la *Bibliothèque universelle*, périodique cosmopolite qui aura pour but de reprendre, au point où M^{me} de Staël l'avait abandonnée, la cause de l'Allemagne auprès du reste de l'Europe, pour effectuer un rapprochement plus étroit entre les peuples européens. Ce travail sera entrepris selon les méthodes de M^{me} de Staël. Dans un article du premier volume sur l'état actuel de la littérature allemande, on voit se former une espèce de prospectus des activités du journal¹. Il s'agit de combattre cette vanité et cette ignorance qui ont caractérisé les armées françaises pendant leurs campagnes en Allemagne et qui les ont empêchées de reconnaître sous l'extérieur en apparence moins civilisé des Allemands leur âme et leur savoir. On défend vigoureusement le noble effort de M^{me} de Staël : « Une relation exacte des progrès littéraires d'un peuple qu'on aurait découvert sur le continent de la nouvelle Hollande, ou dans quelque ile de l'Océan pacifique, n'aurait pas causé un plus grand étonnement et plus vivement piqué la curiosité de l'Europe entière que l'ouvrage transcendant de M^{me} de Staël sur l'Allemagne; et ce qui prouve le mieux que la littérature allemande s'est avancée depuis vingt ans seulement, à pas de géant, c'est bien cet étonnement même. Nos neveux croiront à peine, que, depuis l'invention de l'imprimerie, une nation qui occupe le centre de l'Europe, ait pu s'élever au premier rang, en littérature, sans que ses contemporains, et surtout les peuples qui l'avoisinent, s'en soient doutés. Si l'apparition de cet ouvrage ne fait pas époque dans l'histoire littéraire moderne,

1. *Bibliothèque universelle* 1816, t. I, p. 49 et suiv. *Coup d'œil sur l'état actuel de la littérature en Allemagne*.

si l'étude de la littérature et de la langue allemande n'en devient pas plus générale, les étrangers n'ont plus qu'à s'accuser eux-mêmes d'une ignorance devenue volontaire; et les savants qui auront dédaigné cette étude, verront avec un dépit naturel mais injuste, leurs ouvrages être blâmés ou condamnés en Allemagne comme superficiels et imparfaits ». La *Bibliothèque universelle* prend pour tâche de corriger les erreurs de M^{me} de Staël et de Charles de Villers, et de travailler à établir entre les étrangers et les Allemands des communications littéraires plus régulières et plus fréquentes. Le livre *De l'Allemagne*, à part son influence directe, aura donc également une influence indirecte par la voie de la Suisse : la *Bibliothèque universelle*, écrite en langue française, pénétrera en France et contribuera à fournir au cosmopolitisme et au romantisme, en tant que celui-ci a ses origines dans la littérature germanique, un appui plus régulier.

La presse française de 1817 semble pencher peu à peu du même côté, mais ici le balancement est plus prolongé. Le *Censeur européen*, journal fondé en 1817, soutient avec énergie l'importance de connaître l'opinion des autres nations¹. Des périodiques tels que les *Annales encyclopédiques* commencent à témoigner avec plus de hardiesse de l'existence d'un courant d'opinion favorable à l'Allemagne. On affirme déjà avec moins d'insistance les droits de l'hégémonie française. Le nombre va toujours croissant de ceux qui, s'ils ne favorisent pas encore l'infiltration en France d'idées et de valeurs germaniques, s'ils ne voient aucune possibilité d'un rapprochement entre les deux peuples à cet égard², sont disposés à reconnaître que les principes littéraires ne sont pas absolus et que ce qui est beau selon les valeurs d'une nation peut ne pas l'être selon celles d'une autre nation. C'est déjà faire une concession énorme aux principes du livre *De l'Allemagne*.

1. *Censeur européen*, 1817, t. I, Prospectus.

2. Voir les *Annales politiques, morales et littéraires*, le 2 janvier 1816, article sur l'Allemagne. « La France veut conserver son théâtre classique, l'Allemagne a son théâtre romantique; il n'existe à cet égard aucun moyen de rapprochement entre les deux nations. Quelques poètes vont chercher le romantique dans les poèmes du moyen âge. C'est tirer un petit grain d'or du fumier d'Ennius ».

Si M^{me} de Staël représente toujours en 1817, pour la plupart des gens, l'extrême gauche en littérature, ceux qui, comme Amar du Rivier, tout en trouvant à redire à son esprit de système, sont tentés de regarder son effort d'un œil favorable, ne sont plus rares. L'article consacré par Amar du Rivier à la carrière littéraire de M^{me} de Staël et publié dans la *Quinzaine littéraire* semble représenter une opinion moyenne : « Rendons à Klopstock, à Schiller, à Goethe, à Wieland la justice qui leur est due, dit-il; proclamons-les ce qu'ils sont en effet, les plus grands poètes de l'Allemagne; mais souvenons-nous aussi que nous sommes Français; et que c'est mal servir la gloire de ces illustres étrangers, que de leur sacrifier celle de nos grands écrivains » ¹. L'abandon de l'idée de l'absolutisme littéraire permet aux Français d'approuver le cosmopolitisme des sources de la poétique de M^{me} de Staël ² et de voir qu'une admiration pour les poètes allemands comme tels n'équivaut pas à une déclaration de non-valeur à l'égard des ouvrages de Racine, de Corneille et de Molière comme chefs-d'œuvre littéraires.

Ce n'est pas dans le domaine du théâtre que la littérature romantique fait le plus de progrès en France entre 1816 et 1819. C'est le moment où des traductions plus nombreuses de pièces allemandes commencent à s'infiltrer sur la scène française. Des gens comme J.-G. Hess, traduisant des pièces de Schiller ³, sont encouragés, et guidés dans leur choix par le livre de M^{me} de Staël. Chaque nouvelle introduction qui accompagne ces ouvrages n'est que l'écho d'une opinion de l'auteur de l'*Allemagne*. Mais de telles traductions ne peuvent manquer de rencontrer de sérieuses oppositions : coup sur coup, les classiques reviennent à la charge et s'obstinent à n'y voir que des mélodrames. Marie-Joseph Chénier, dans son *Tableau historique de la littérature française depuis 1789*, malgré ses relations cosmopolites, se montre très peu favorable au théâtre allemand. Il déplore les efforts qu'on fait depuis vingt ans pour introduire les pièces de Goethe, de Lessing, de Klopstock et de Schiller en France : « Ces pièces

1. *Quinzaine littéraire*, 1817, t. III, p. 198 et suiv., *Notice littéraire sur M^{me} la baronne de Staël-Holstein*.

2. Cf. *Ibid.*, t. V, p. 184.

3. J.-G. Hess : *Marie-Stuart, tragédie de F. Schiller, traduite de l'allemand*, Genève et Paris, 1816, in-8°.

vulgaires, dit-il, où la familiarité basse est prise pour la naïveté, une morale rebattue et fastidieuse pour la philosophie, le bavardage sentimental pour l'éloquence passionnée, rappellent et ne surpassent point les mélodrames qui figurent convenablement sur nos théâtres subalternes »¹.

Dans cet ouvrage d'ailleurs, Chénier, bien qu'il déclare que *Delphine* et *Corinne* sont des ouvrages qui font honneur à la littérature française, ne fait pas mention du livre *De l'Allemagne*. Cet oubli est d'autant plus étonnant que Chénier est l'ami intime de M^{me} de Staël. Celle-ci recherchait toujours sa société. Leurs vues politiques coïncidaient sur beaucoup de points, mais la partialité de M^{me} de Staël pour le romantisme et l'école allemande semble avoir été pour beaucoup dans le refroidissement qui se produisit vers la fin dans leurs relations².

Ainsi, si les classiques intransigeants, tels que les Dussault, les Hoffman et les Féletz ne jouissent plus d'une dictature absolue, l'autorité du moment semble appartenir à des hommes qui, comme Chénier, Lemer cier, Suard, Garat, Bonald ou Nodier, forment une espèce de moyen terme entre les deux partis.

Le cas de Népomucène Lemer cier est singulier: il représente mieux que tout autre, peut-être, une période de transition et de compromis entre le classicisme et le romantisme. Partisan de la liberté sous toutes ses formes en matière de politique, novateur et idéologue en littérature, Lemer cier se laisse cependant influencer par sa haine de Chateaubriand et par son aversion pour le moyen âge et le catholicisme dans son attitude envers les efforts de l'école romantique³. Passant pour romantique auprès des classiques, son adhésion complète en 1816 aux principes de Boileau et d'Aristote l'emporte sur son libéralisme. Il serait difficile de dire en quelle mesure il a subi l'influence de l'*Allemagne*. En tout cas, son opinion en 1816 semble être à peu près identique avec celle qu'il a exprimée en 1810 et en 1811 devant l'Athénée de Paris:

1. M.-J. Chénier: *Tableau historique*, etc., p. 353.

2. Voir le *Tableau historique*, édition publiée par Daunou (Paris, s. d. in-8°). *Notice sur M. J. Chénier* par Daunou, p. xvi.

3. Maurice Souriau: *Népomucène Lemer cier et ses correspondants*, p. 91, 93.

c'est-à-dire qu'il prétend qu'il faut choisir ce qu'il y a de bon dans les littératures étrangères : on demandera aux Allemands « en quelles sources les muses germaniques puisèrent cette ingénuité pure et cette noble mélancolie qui verserait un charme sentimental en nos drames. Ainsi, de tous les foyers épars de l'empire littéraire, soigneux de recueillir toutes les semences du feu sacré, nous tâcherons de rallumer entièrement cette belle flamme, qui, brûlante sur les trépieds antiques, étincelle encore parmi nous dans les chefs-d'œuvre des modernes » ¹. Dans ses leçons de 1815 et de 1816, Lemer cier déclare que les littérateurs allemands se sont fait des préceptes d'exemples fortuits : « Entre les Germains et nous, qui des deux peuples, demande-t-il, dut se rapprocher le plus de la perfection ? Notre art s'appuie sur les plus belles règles de l'antiquité ; le leur s'autorise avec érudition de ses licences » ². Leurs écrits tendent à l'élévation, mais leur horizon est vague et sans bornes : « Ils admirent passionnément des essais d'audace que nous avons appris à ne plus tenter, et prétendent en nous niant les nombreuses épreuves de notre maturité réfléchie, alarmer assez nos muses pour qu'elles rétrogradent sur leurs pas, en renouvelant les fautes que nous ne faisons plus depuis longtemps. Ils adoptent sans choix, et nous savons choisir ; enfin, à plus d'un égard, notre littérature, devenue classique, a sur celle de l'Allemagne, l'avance de plus de deux siècles, et nous pouvons leur prédire que les beautés de leur imagination, encore offusquée par des vapeurs romantiques, ne se perfectionneront que lorsqu'ils sauront, en les épurant, les rendre aussi positives et aussi régulières que celles d'*Œdipe* et d'*Athalie* » ³.

Bonald avait déclaré que la littérature est « l'expression de la société ». Vers 1817, ce mot est à l'apogée de sa popularité : il court de bouche en bouche ; classiques et romantiques s'en emparent avec une ferveur égale et le citent triomphalement à l'appui de leurs doctrines. Mais, malgré son libéralisme, Bonald lui-même a toujours été peu favorable aux valeurs germaniques. En 1818, il déclare que la fureur de la Révolution française est retournée en Allemagne, d'où elle

1. N.-L. Lemer cier : *Cours analytique de littérature générale*, t. I, p. 148.

2. *Ibid.*, t. III, p. 127.

3. *Ibid.*, t. III, p. 127-128.

était venue, et il se moque de ceux qui proposaient naguère aux Français de prendre les Allemands pour modèles en littérature et en philosophie ¹.

Vers la même époque, le livre *De l'Allemagne* commence à attirer l'attention d'un certain milieu de l'Institut. Ici encore, on penchera vers un libéralisme circonspect. Depuis longtemps, il y a eu chez des gens comme Ginguené ², Garat et Suard une certaine tendance vers le cosmopolitisme et une certaine curiosité surtout à l'égard des philosophies idéales ³. Jusqu'en 1814, malgré cette curiosité, les théories de Kant et de Fichte leur restent à peu près incompréhensibles ⁴. En 1817, les membres de ce milieu regardent M^{me} de Staël d'un œil assez favorable. Garat, lisant le livre *De l'Allemagne* à cette époque, est ravi des deux premiers volumes. Le vieux Suard partage cet enthousiasme et ne comprend pas plus que Garat la partie philosophique. Censeur des théâtres, Suard est rempli du sentiment de la monotonie de la scène française. Il commence à regretter que Diderot n'ait pas poursuivi la route qu'il a entamée vers un renouvellement du théâtre en France. La lecture de *l'Allemagne* ranime cette idée dans son esprit. Comme Garat, il se rend compte de la valeur des échanges entre les différentes littératures ⁵. Il pense que les valeurs anglaises et françaises sont plus nécessaires aux Allemands que la littérature de ceux-ci ne l'est aux Français, mais en même temps, il voit dans cette jeune littérature des sources de renouvellement pour les systèmes vieillis du Parnasse français. Suard, dit Garat, « ne pouvait aimer ni dans Diderot, ni dans les Allemands ces brusques voisinages d'un familier trivial et d'une inspiration trop emphatique pour être celle de la nature et des passions. Mais, dans ces vices, il voyait les taches, non la nature de leur talent; il suivait et il observait avec de grandes espérances la naissance et les progrès de cette nouvelle littérature de l'Europe, qui ne cherche ses modèles ni dans les Grecs, ni dans les Latins, ni

1. *Conservateur*, t. III, article de Bonald: *Sur l'assassinat de M. Auguste Kotzebue*, p. 173.

2. *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. P.-L. Ginguené*, notice sur Ginguené, p. xiv-xv.

3. Jules Simon: *Une Académie sous le Directoire*, p. 216.

4. Cf. Duc de Broglie: *Souvenirs*, 1785-1870, t. I, p. 244-245.

5. D.-J. Garat: *Mémoires historiques sur la vie de M. Suard*, t. I, p. 156.

dans les modernes, mais dans les tableaux de la nature qu'elle a sous les yeux; dans les mœurs des Allemands, dont elle veut seule former l'éducation littéraire; dans cette langue de l'antique Germanie qui a si peu changé, dont les racines touchent aux origines du monde connu, et peuvent être comptées, à aussi bon droit que celles du sanscrit, parmi les premiers sons de la voix humaine. Dans l'enfance de cette littérature, déjà si riche et sans modèle fixe encore, M. Suard voyait des sources de rajeunissement pour toutes les littératures si vite vieilles, parce qu'elles sont nées de celles qui étaient déjà vieilles » ¹. C'est incontestablement l'influence de M^{me} de Staël qui opère ici. Pour Suard, M^{me} de Staël a été injustement accusée d'hérésie en littérature. Il est « émerveillé de sa sagacité dans les rapprochements des théâtres anciens et modernes; dans les parallèles du génie naissant de l'Allemagne et du grand génie dramatique vieilli de la France. Si ce sont là des hérésies, c'est-à-dire *des opinions de choix*, je confesse qu'elles seraient de mon choix aussi. Qu'un jeune homme en doute, s'il recèle dans son imagination et dans son âme quelque étincelle de génie dramatique, lise ces deux volumes; et qu'il étudie ensuite le théâtre allemand. L'étude de nos chefs-d'œuvre pourrait le désespérer; leur imitation la plus heureuse le laisserait dans la foule, mais ces essais du théâtre allemand, si pleins d'un génie créateur, et si loin de la perfection d'Athalie et de Mérope, allumeront son enthousiasme par l'expression très nouvelle de leurs beautés et exalteront son talent par l'espérance peu orgueilleuse de se servir d'eux pour en triompher » ². Cette opinion de Suard fut publiée par Garat en 1820. Quelle propagande pour le livre *De l'Allemagne*! Et quels conseils pour les jeunes esprits d'alors — les Hugo, les Lebrun, les Soumet — en quête d'inspirations nouvelles! Mais on ne suivra que la moitié du conseil: certes, on lira l'*Allemagne*, mais on ne se préoccupera guère d'aller jusqu'aux sources.

Dans son admiration pour le livre *De l'Allemagne*, Suard fait exception de la troisième partie. Après une mûre considération, il rejette entièrement la philosophie de Kant et de ses disciples: M^{me} de Staël n'a fait que perdre son temps à

1. *Ibid.*, t. II, p. 19-20.

2. *Ibid.*, t. II, p. 29.

vouloir les expliquer: « Pour rejeter la philosophie allemande sans beaucoup d'examen et sans scrupule, dit-il, il m'a suffi de voir qu'elle rejette elle-même *l'expérience*, seule institutrice de la raison humaine » ¹. La valeur que peut avoir l'idéalisme philosophique pour la poésie, tout le côté enthousiaste de M^{me} de Staël semblent échapper entièrement à Suard. Mais en 1817, tous ne sont pas si indifférents que Suard à cette valeur. Sourdement cette partie des doctrines de M^{me} de Staël fait son chemin. En attendant les Lamartine, les Cousin, les Michelet, les Quinet, quelques témoignages admiratifs commencent à se faire entendre vers cette époque. Bénaben trouve que Chénier s'est montré trop avare d'éloges envers la « dame illustre qui a su donner à la philosophie toutes les grâces et même toute l'exaltation de la poésie » et envers celle qui, malgré une imagination peut-être trop vive, « fit connaître le ténébreux Kant dans quelques pages étincelantes de verve, bien mieux que Fichte et tous les disciples de l'Aristote allemand n'ont fait dans de nombreux commentaires » ². L'attendrissement de Garat, qui, lors de la mort de M^{me} de Staël, prend la défense devant Suard de ses doctrines philosophiques, fait pressentir l'admiration des jeunes romantiques d'après 1820, qui nourriront leurs esprits affamés de sentiment et d'idéalisme presque entièrement des idées de la dernière partie du livre *De l'Allemagne*. « Comme on la prendrait pour la souveraine des grands hommes qu'elle juge, dit Garat, ou plutôt pour cette Minerve des Platon qui, sous le casque des combats, respirait encore la grâce et l'atticisme des peuples dont elle était adorée! » ³. La note exaltée des Chénedollé et des Belmontet, qui, jusqu'après 1830, adorant l'héroïne de l'idéalisme avec une adulation quelquefois presque frénétique, écrivent odes après odes en son honneur, commence à se faire entendre au-dessus des voix des détracteurs. A cet accompagnement, on reconnaît le commencement du règne du romantisme de M^{me} de Staël.

Un phénomène assez curieux se produit vers cette époque dans la réputation de M^{me} de Staël. A mesure que le nombre

1. *Ibid.*, t. II, p. 29-30.

2. *Constitutionnel*, le 6 avril 1817, article de Bénaben sur le *Tableau historique* de Chénier.

3. Garat: *Mémoires historiques sur Suard*, t. II, p. 34.

de ses admirateurs augmente, on semble éprouver le besoin parmi les écrivains orthodoxes de faire valoir en elle une certaine orthodoxie jusqu'ici demeurée obscurcie; on tente de la séparer de son école et de la considérer à part; on déclare que sa gloire a longtemps souffert de ce qu'elle a été l'idole d'une secte dont les louanges, en associant son nom à des doctrines suspectes, n'ont fait que la calomnier¹. Chez beaucoup de gens, il s'affirme de plus en plus une tendance à négliger le côté germanique des doctrines de M^{me} de Staël, pour ne considérer que son enthousiasme et le côté personnel; aux dépens de ses opinions, on préconise son génie; on passe volontiers sous silence ses défenses des principes littéraires des Allemands, pour ne considérer que la noblesse de ses sentiments, l'élévation de son âme, la sincérité de ses affections. Ses opinions sont peut-être des erreurs, son goût est sans doute souvent faux, mais son génie et ses qualités personnelles ont éclairé son siècle².

Ce courant coïncide assez exactement avec la publication des *Considérations sur la Révolution française*. Cet ouvrage, qui paraît en 1818, fait presque autant de sensation que l'*Allemagne* et ranime pendant un instant les haines politiques qui ont sévi autour de M^{me} de Staël pendant sa vie. Encore une fois, l'impartialité sur M^{me} de Staël et ses ouvrages devient à peu après impossible. Les discussions politiques sont renouvelées. Le livre est l'objet de plusieurs brochures et d'innombrables articles de journaux. Bonald lui-même l'attaque. Encore une fois, M^{me} de Staël tombe en défaveur parmi les conservateurs. On l'accuse d'être trop républicaine et trop libérale. Encore une fois on déclare qu'elle ne peut pas juger indépendamment des personnes, que son amour pour son père la rend partielle, qu'elle se laisse entraîner par ses sentiments religieux. Mille fois on répète qu'elle a plus d'esprit qu'elle n'en peut conduire³. Ceux-là même qui sont le plus disposés à l'enthousiasme pour ses doctrines littéraires, se voient obligés de condamner ses opinions politiques: « En

1. Cf. *Quotidienne*, le 14 juin 1818, article sur l'*Influence des passions*.

2. Cf. *Minerve française*, 1818, t. IV, p. 154.

3. Pour les discussions sur les *Considérations* dans la presse, voir: *Journal des Débats*, le 3 juin 1818; *Quotidienne*, le 22 mai, 23 septembre 1818; *Conservateur*, t. I, p. 204, 329, 596; *Annales politiques*, etc., les 18, 20, 21 mai, 3 juin 1818.

philosophie et en littérature, écrit Lamartine en 1818, je regarde madame de Staël comme un grand homme, en politique comme une des dernières femmelettes » ¹.

Avec la publication des *Considérations*, les relations entre le romantisme et la Révolution sont remises en question. Partout on s'ingénie à trouver des analogies entre les deux mouvements. Trêve dans les discussions sur l'envahissement des littératures étrangères sur le sol de la France. Les protestations en faveur de l'hégémonie européenne de la langue française ne tiennent plus le premier rang: la querelle du romantisme devient pendant un moment une question intérieure. On se demande si réellement le changement social apporté par la Révolution ne nécessite pas le renouvellement des principes littéraires. On se ressouvient du mot de Bonald sur les relations entre la littérature et la société. On tourne et on retourne cette idée et on le répète à tout propos. Avec cette nouvelle tournure que prennent les discussions, le livre *De la littérature*, avec sa thèse principale sur la perfectibilité de l'esprit humain, semble reprendre sa place dans la querelle, et il s'en faut de peu qu'il n'éclipse pendant un instant le cosmopolitisme idéal du livre *De l'Allemagne* dans la polémique. L'idée des origines germaniques du romantisme et l'idéalisme philosophique allemand (qui est resté assez vague, d'ailleurs) sont tenus un peu à l'écart: constamment on confond la perfectibilité avec les systèmes de la nouvelle école.

Ballanche, qui est à cette époque un de ceux qui sont le mieux documentés sur le compte de la littérature et de la pensée d'Allemagne et chez qui l'influence germanique est déjà très forte, est peut-être aussi un de ceux qui ont fait le plus pour répandre ces valeurs en France ². En 1818, sa conception du romantisme coïncide presque de tout point avec celle de l'auteur de *l'Allemagne*; seulement, chez lui, le côté révolutionnaire du romantisme paraît avoir plus d'importance que le côté germanique. Epris de liberté dans les institutions sociales et champion fervent de l'affranchissement de

1. Lamartine: *Correspondance* t. II, p. 200, L. à Mlle Eléonore de Canonage, le 27 juin 1818.

2. Voir L. Morel: *Hermann et Dorothee en France; Revue d'histoire littéraire*, 1905, t. XII, p. 627-662.

la pensée dans les temps modernes et de l'émancipation des opinions politiques, il est visiblement imprégné, dans son *Essai sur les institutions sociales*¹, des idées de M^{me} de Staël sur la perfectibilité. Tant en littérature qu'en politique, le livre *De la littérature* a pour lui une valeur tout aussi vivante et tout aussi actuelle que le livre *De l'Allemagne*.

En 1818 également, Regnault de Warin, dans son *Esprit de M^{me} de Staël*, tout en faisant beaucoup de cas de l'*Allemagne*, déclare que « l'ouvrage capital de madame de Staël, celui dans lequel, sur un plan qui paraît nouveau, elle a semé le plus d'idées que ses admirateurs nomment originales »², c'est le livre *De la littérature*. Dans son *Hommage à la mémoire de M^{me} de Staël*, J.-B. Forsse affirme que si M^{me} de Staël offre à la France les littératures étrangères comme de nouvelles mines à exploiter, « c'est une suite de son système sur la *perfectibilité de l'espèce humaine*, qui, pour avoir été examiné, critiqué, quant au fond, tandis qu'il ne devait l'être qu'à cause de l'abus de son extension, n'en est pas moins dans l'ordre de la nature »³.

Cette éclipse partielle de l'*Allemagne* par les *Considérations* et la *Littérature* n'est peut-être qu'une phase nécessaire dans la transfiguration que subit la réputation de M^{me} de Staël à cette époque. Il semblerait que jamais, même pendant les années de sa vie, elle n'ait attiré autant les attentions que pendant cette année de 1818. Jamais auparavant elle n'a été l'objet d'une sympathie aussi générale. Nous avons vu que les adversaires⁴ ne manquent pas et qu'une partie du public doit fermer les yeux sur la moitié de ses doctrines pour pouvoir en conscience en accepter l'autre moitié. Mais il existe simultanément un public toujours grossissant qui accepte l'ensemble de ses théories sans réserve. C'est un véritable culte qui s'inaugure. On voit paraître plusieurs brochures plus ou moins importantes, dont elle est l'héroïne, ou qui sont consacrées entièrement à elle. On s'élève avec indignation contre la critique mesquine de détail dont les classiques ne cessent de la harceler. On prend la défense de son style, accusé d'obscurité.

1. P.-S. Ballanche: *Essai sur les institutions sociales dans leur rapport avec les idées nouvelles*, Paris, 1818, in-8°.

2. Regnault de Warin: *Esprit de M^{me} de Staël*, p. 346.

3. Forsse: *Hommage*, etc., p. 3-4.

4. Voir *Ibid.*, p. 1-3.

On fait des vers en son honneur. On s'enthousiasme pour son génie original, où l'imitation n'est pour rien. On sent très vivement que le pseudo-classicisme, calqué servilement, machinalement et sans inspiration sur les ouvrages du siècle de Louis XIV, ne convient plus aux temps modernes et que si l'on persiste dans cette voie, la littérature française s'éteindra frappée de stérilité. On a le sentiment qu'un renouvellement est nécessaire. L'inspiration et le génie seuls peuvent fournir les éléments nouveaux dont on a besoin. Sans le savoir on est attiré vers l'enthousiasme de M^{me} de Staël. C'est elle qui représente plus que tout le monde les qualités qui manquent à la littérature moderne. Vers la fin de 1818, un certain Le Brun-Tossa publie sous forme de brochure une échelle comparative des consciences littéraires, laquelle a pour but de stigmatiser l'imitation et les plagiat et de glorifier l'imagination et l'inspiration¹. Le livre *De l'Allemagne* est visiblement la source de cet ouvrage, comme M^{me} de Staël en est l'héroïne. L'*Allemagne*, dit Regnault de Warin, est « un livre qui pourra avoir des imitateurs, mais qui n'avait point de modèles »². De même, Le Brun-Tossa sent que cet ouvrage représente, plus que tout autre, des valeurs littéraires nouvelles qui seront très salutaires en France: « C'est une âme indépendante et forte, une raison bien supérieure à l'orgueil de nos prétentions indigènes, qui conçut le *Tableau de l'Allemagne* et le remplit d'un si haut intérêt. Dans ce livre... ses pensées admirables de profondeur et d'énergie, sont l'expression aussi juste que complète d'une vérité neuve ou réhabilitée, d'un sentiment noble ou délicat, d'une doctrine justifiée ou qui va l'être »³.

Le sentiment de la stérilité monotone du pseudo-classicisme est devenu tellement fort que beaucoup de gens pressentent que la victoire du romantisme rafraîchissant de M^{me} de Staël est inévitable. On se sent enfin le droit de dire que c'est une doctrine qui va être justifiée. Le meilleur témoignage,

1. (Le Brun-Tossa): *Consciences littéraires d'à-présent avec un tableau de leurs valeurs comparées, indiquant, de plus, les degrés de talent et d'esprit, par un jury de vrais libéraux*. En tête de cet ouvrage il y a une épigraphe tirée de l'*Allemagne*: « Le génie et la bonne foi devraient être inséparables: le mensonge est plus dégoûtant encore dans les écrits que dans la conduite... La conscience devrait être la Muse du poète ».

2. *Esprit de M^{me} de Staël*, t. I, p. xi.

3. *Consciences littéraires*, p. 132.

peut-être de l'accomplissement de cette nouvelle étape, c'est l'ouvrage de Regnault de Warin intitulé *l'Esprit de M^{me} de Staël*¹. Cet ouvrage est assez important comme une des premières tentatives qu'on a faites pour déterminer l'influence exercée par les ouvrages et la doctrine de M^{me} de Staël. Avec certitude, Regnault de Warin prédit les victoires du romantisme. La poésie romantique, dit-il, « n'est connue en France que par le ridicule qu'on s'est efforcé de verser sur elle ». On s'est moqué des ouvrages de Schlegel et de M^{me} de Staël, mais « tandis qu'on raillait le principe, on honorait les conséquences, et les applaudissements qui accueillaient *Paul et Virginie* et *Atala* vengeaient la doctrine qui régla ces ouvrages. Au goût près, qui croirait qu'ils sont de l'école de Goethe et de Schiller? Ce n'est pas ici le lieu d'en produire la démonstration: qu'il suffise de rappeler que l'événement étant tout dans l'antiquité, et rien n'existant sans le caractère chez les modernes, la poésie chargée de reproduire ce dernier avec toutes les passions raisonnées, l'emportera bientôt sur celle qui n'exprimait que des mouvements aveugles et mécaniques. Que faut-il pour arriver à ce grand résultat? Continuer à étudier les anciens et ne pas dédaigner les modernes. C'est donc à cette étude que M^{me} de Staël nous initie »². M^{me} de Staël est ici considérée comme théoricienne principale du romantisme: c'est avec elle que le nouveau mouvement a pris conscience de lui-même et qu'il a reçu le moule définitif d'une doctrine.

Cependant, si convaincu qu'on soit en 1818 de l'avenir glorieux du romantisme, on sent toujours que celui-ci n'a pas encore établi son droit de cité. On peut approuver entièrement les opinions de M^{me} de Staël sur les règles et les unités, ainsi que sa définition de la nature essentielle du mouvement, on peut croire qu'elle « est loin l'époque où chacun se bornait dans le champ de la pensée, à l'héritage de ses aïeux »³, mais on tient autant que possible à identifier la nouvelle doctrine avec le vrai classicisme. L'auteur de *l'Allemagne*, dii Forsse, observant que l'esprit littéraire, en France, est circonscrit dans une sphère bornée et monotone, « vou-

1. *Esprit de madame la baronne de Staël-Holstein; analyse philosophique du génie, du caractère, de la destinée et de l'influence de ses ouvrages*, 2 vol.

2. *Ibid.*, p. 343.

3. *Consciences littéraires*, p. 134.

lait ouvrir une route nouvelle dans un domaine fécond et neuf. Certainement, elle était loin de proscrire notre genre classique, mais elle avait raison de nous offrir d'autres mines à exploiter, d'autres jouissances à goûter » ¹. Les critiques qui se piquent d'orthodoxie ont tort, dit Regnault de Warin, de considérer M^{me} de Staël comme un écrivain à paradoxes et à l'imagination délirante: « s'ils ne trouvent pas dans madame de Staël l'admirateur exclusif de la régularité française, ils n'y trouvent pas non plus son détracteur » ². Pourvu qu'on aime Racine, pourquoi n'étudierait-on pas les étrangers? M^{me} de Staël s'est rendu compte que cette étude est devenue une nécessité pour la France: « Elle a retourné, si j'ose m'exprimer ainsi, le terrain bientôt stérile de notre vieille littérature, et a demandé que des mains industrieuses et hardies le couvrirent de nouvelles richesses, en y transplantant les produits exotiques. Ce vœu, que l'enthousiasme peut avoir exprimé, mais qui fut mûri par une réflexion lente et continue, semble justifié par l'irrésistible nécessité: c'est en effet par respect pour la littérature *classique* qu'il faudra importer parmi nous les productions de la littérature étrangère. Tel est le but et tels sont les efforts d'une école que l'on a désignée sous la qualification de romantique, parce qu'on a supposé qu'elle exerçait son action sur des facultés imaginaires et par des sentiments romanesques, tandis qu'au contraire elle ne la déploie qu'en agitant, jusque dans leurs réservoirs intimes, les sources intarissables de l'âme et du sentiment. Ces sources, M^{me} de Staël, en invoquant les génies de Klopstock, de Shakespeare, de Bén-Johnson, les a ouvertes à notre littérature, si longtemps féconde et maintenant si aride. Puisse la main du goût faire jaillir sur elle un filet de ces ondes fertilisantes qu'il aura épurées par une sévère critique » ³.

En 1818, les hérauts de l'ère nouvelle tiennent surtout à distinguer entre les conseils judicieux de M^{me} de Staël et l'engouement germanique d'un Villers. Ils approuvent moins volontiers les influences particulières offertes par l'Allemagne que l'exemple, qu'ont donné les Allemands, d'une nouvelle attitude envers la littérature; l'idéalisme des Kant et des Ja-

1. *Hommage à la mémoire de M^{me} de Staël*, p. 3.

2. *Esprit de M^{me} de Staël*, t. II, p. 340.

3. *Ibid.*, t. I, p. ix-x.

cobi n'est qu'erreurs et illuminisme avant d'avoir passé par l'esprit magique de M^{me} de Staël. Regnault de Warin, ne connaissant des philosophies transcendantes que ce qu'il a pu glaner dans le livre de M^{me} de Staël, déclare que Villers se couvrit de ridicule lorsqu'il essaya de les faire connaître en France: « Son livre, dit-il, est une analyse méthodiquement conçue, mais trop sévèrement exécutée: il fallait donner de l'attrait à des matières arides et repoussantes, et l'imagination n'avait pas trop de toutes ses fleurs pour décorer un terrain sec et pour nous sans fécondité. C'est ce que madame de Staël a exécuté avec un rare bonheur. Dans cette courte mais lumineuse exposition de la doctrine de Kant, elle a été concise sans sécheresse, forte sans contraction et savante sans pédantisme »¹. Entendons par là que ce qui est admirable dans l'exposé de M^{me} de Staël, c'est la partie qu'elle ne doit qu'à son génie personnel: l'enthousiasme.

1818 et 1819 sont avant tout des années de balancement: la sympathie croissante dont M^{me} de Staël est l'objet donne lieu également à des attaques renouvelées contre elle. Le *Mercur de France*, qui, dans les années précédentes, paraît avoir favorisé le libéralisme littéraire, reprend sa sévérité envers M^{me} de Staël. Elle y est critiquée à tout propos. De nouveau, on l'accuse de sensiblerie et on s'indigne de la hardiesse des images de son style. Vers cette époque, le *Mercur* est un des adversaires les plus acharnés de la perfectibilité. Comment parler de perfectibilité au milieu de la décadence où la littérature française est tombée? Il faudrait plutôt attribuer cette décadence aux théories dangereuses de M^{me} de Staël². Les imperfections de forme qui caractérisent les ouvrages de celle-ci nuisent longtemps aux progrès des théories romantiques. L'auteur d'un article du *Mercur* sur M^{me} de Staël en 1819 considère ses ouvrages non pas au point de vue des théories qu'ils renferment, mais au point de vue du style et dans la mesure où ils offrent des exemples de ces théories: « L'admiration qu'inspira cette femme célèbre, dit-

1. *Ibid.*, t. II, p. 336.

2. Voir le *Mercur de France*, août 1819, p. 247, 252. Cf. *Ibid.*, octobre 1819, p. 493, où la perfectibilité est identifiée avec la Révolution: « Que ne pouvons-nous effacer de nos annales le jour où Chénier périt martyr des lettres et de la liberté; le jour où la philosophie perfectible, contre laquelle il avait en vain lutté sa raison, l'envoya à l'échafaud ». Cf. p. 404.

il, n'est plus maintenant qu'un souvenir dont les gens de goût se défendent... Vingt pages de suite écrites avec pureté, noblesse et génie ne pourront être extraites des livres qu'elle a donnés » ¹. Encore une fois, M^{me} de Staël figure comme la pythonisse délirante qui, « emportée par ses passions dans la lutte orageuse des partis », excite en France des discussions pareilles à celles qui sont « si communes dans les cabarets de Goëtingue et dans les tavernes de Westminster » ².

M^{me} de Staël, disait Joubert à propos de *Corinne*, « a été séduite par quelque chose qui est plus brillant que les vrais biens: l'éclat de la flamme et des feux l'a égarée. Elle a pris les fièvres de l'âme pour ses facultés, l'ivresse pour une puissance, et nos écarts pour un progrès. Les passions sont devenues à ses yeux une espèce de dignité et de gloire » ³. Peu enthousiaste de la littérature allemande et de la mélancolie de l'école des Necker, il a fait les mêmes objections à la théorie de M^{me} de Staël sur l'enthousiasme. Croyant fermement que « les règles ont une raison qui est la règle des règles, et qui en détermine à la fois les limites et l'étendue » ⁴, il n'a pu éprouver que fort peu de sympathie pour le romantisme du théâtre. Mais en 1819, comme le *Mercure* et comme beaucoup d'autres, Joubert croit avoir des raisons plus profondes et plus évidentes encore pour condamner le romantisme et la perfectibilité. La concorde et la paix sont les vrais buts du législateur, dit-il; les Staël et les Sismondi ont tort de préconiser le mouvement et l'action: « Je hais la liberté comme l'entendent les modernes, écrit-il en 1819. J'aime l'ordre et n'aime que lui, parce qu'il est le besoin de tous les pays » ⁵. Ce qu'il disait de la liberté politique, il le pensait également de la liberté littéraire que voulait établir le romantisme de M^{me} de Staël.

L'agitation des événements politiques en 1819 dispose mal une certaine partie du public envers la perfectibilité préconisée par M^{me} de Staël et nuit toujours à la cause du roman-

1. *Ibid.*, septembre 1819, p. 402.

2. *Ibid.*, p. 403.

3. J. Joubert: *Œuvres*, t. II, *Pensées*, XXXV, p. 387.

4. *Ibid.*, t. II, p. 370.

5. *Ibid.*, t. I, p. 251, J. à M. Frisell, le 16 août 1819

tisme et du livre *De l'Allemagne*, mais ces résistances finissent bientôt par reculer devant une marée montante de sympathie.

En 1819, on est à la veille d'une éclosion nouvelle du théâtre en France, mais on en est toujours aux spéculations et aux théories. Le balancement des opinions est en évidence ici plus que partout ailleurs. Ceux qui tiennent le plus à voir un renouvellement sur le théâtre, s'ils sont d'accord pour croire qu'on « ne fera plus de véritables chefs-d'œuvre en faisant de pâles copies des personnages de nos grands auteurs tragiques » ¹, abandonnent moins volontiers la sévérité de la forme classique. Une petite brochure anonyme intitulée *De la régénération du théâtre*, qui paraît à Paris en 1819, offre un témoignage doublement intéressant : elle permet de déterminer avec plus de certitude l'influence de M^{me} de Staël sur le théâtre et de rattacher le livre *De l'Allemagne* à la période théâtrale productive qui aboutit à Victor Hugo, et en même temps, elle permet de voir quels sont les principes les plus fermement enracinés du classicisme. L'auteur de cette brochure est visiblement influencé par l'*Allemagne* : il y puise sa définition de la poésie : à la lecture de quelques passages de ce livre, dit-il, « on éprouve les mêmes sentiments qu'éprouveraient les victimes de la tyrannie aux premiers accents de la liberté » ². Malgré cette influence, cependant, l'auteur de cette brochure n'est guère favorable au théâtre allemand. Comme les classiques avant lui, il n'arrive pas à distinguer entre celui-ci et le mélodrame. Si le domaine toujours plus restreint de la tragédie, la stérilité des sujets et la froideur des situations sur le théâtre moderne indiquent le besoin d'un renouvellement, le remède n'est pas dans l'adoption des principes du théâtre allemand : « Cette constitution littéraire ne pourrait être généralement acceptée dans la république des lettres en France. Les revenants, les sorciers, sont plus hors de notre goût que les prodiges, les oracles de la Grèce ; et l'orgueil national ne consentirait jamais à abjurer Corneille, Racine, pour prendre Lessing, Schiller pour modèles. Au reste, l'esprit d'ordre et de sagesse inhérent à la littérature française, ne peut faire place tout à coup au vague et aux écarts du

1. *De la régénération du théâtre*, p. 8.

2. *Ibid.*, p. 13.

germanisme » ¹. Ce qu'il faut, c'est une littérature nationale. Qu'on ne parle plus de l'amour sur le théâtre (Racine et Voltaire ont dit le dernier mot là-dessus), et qu'on célèbre les grands événements historiques des temps modernes: « Le moment de nous créer une littérature nationale est arrivé. Nos vingt-cinq ans de gloire doivent être pour nous ce qu'était le siège de Troie pour les poètes grecs, et le règne de Charlemagne pour les Trouvères et les vieux romanciers. Kléber, Murat, Desaix, doivent être nos Ajax, nos Achille, nos Diomède, nos Roger, nos Olivier, nos Maugis; notre palladium doit être la Charte. C'est sur ces nouvelles dispositions générales à tout le peuple français que doit reposer la tragédie vraiment nationale, ce genre qui devrait réunir la sagesse des règles classiques avec les sentiments nouveaux » ².

L'influence du livre *De l'Allemagne* sur cet ouvrage de transition est évidente. La conscience de l'aridité de la littérature moderne accompagnée du désir de conserver à tout prix la sévérité de la forme classique, offre une combinaison qui est bien caractéristique de l'époque et qui n'est pas très éloignée du point de vue d'un homme dont on ne saurait exagérer l'importance dans le mouvement romantique: Charles Nodier.

Correspondant du *Journal des Débats* depuis plusieurs années, Nodier joue vers 1819 un rôle très curieux dans la diffusion des nouvelles doctrines. Jusqu'ici la bataille romantique n'a été qu'une querelle de critiques: les exemples ne viendront à l'appui des théories qu'après 1820. Le *Journal des Débats* s'est montré jusqu'ici inexorable envers la nouvelle école. Seul de tous les rédacteurs de ce journal, Nodier, qui a les vues plus libérales, a osé plaider la cause du romantisme dans les pages de cet organe classique ³. Cependant, malgré son libéralisme, Nodier est l'homme de transition par excellence: s'il prend parti par sympathie pour les idées nouvelles, il le fait avec une pleine conscience de la difficulté de sa position en ce qui concerne le *Journal des Débats*. En 1818, lors de la publication de la cinquième édition de *l'Allemagne*,

1. *Ibid.*, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 20-21.

3. *Livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 533-548, André Hallays: *Le Journal des Débats et le romantisme*. Voir p. 533-535, 538, 540. Cf. Michel Salomon: *Charles Nodier et le groupe romantique*, Paris, 1908, in-8°, p. 239.

Nodier consacre à cet ouvrage trois articles extrêmement importants, qui forment peut-être l'expression la plus complète de son romantisme de cette période¹.

Nodier est visiblement influencé dans ses articles par M^{me} de Staël. Il les écrit « non pas pour chercher des règles et des modèles, mais pour recueillir des faits qui ne sauraient rester étrangers aux annales de la littérature ; non pas pour indiquer au talent la possibilité d'une autre direction, mais dans la seule espérance de lui fournir quelques matériaux de plus ». Il espère exciter les curiosités et les diriger de nouveau vers les littératures étrangères et surtout la littérature allemande. M^{me} de Staël, dit-il, est jusqu'ici la seule qui ait bien traité cette question importante. Les articles de Nodier se réduisent à un résumé de quelques chapitres de la partie littéraire de l'*Allemagne* : il ne s'y agit ni de philosophie ni d'enthousiasme ; il ne s'y agit pas de l'école romantique proprement dite : Nodier choisit les noms de Wieland, de Klopstock, de Goethe et de Schiller et discute leur valeur, sans trop insister sur une application possible de leurs principes à la littérature française. Au premier abord, ces articles semblent fourmiller de contradictions. Il y a visiblement un conflit continuel entre les sympathies personnelles de Nodier et la conscience de la sévérité classique du journal pour lequel il écrit. D'ailleurs, son romantisme a été de tout temps très circonspect.

Nodier a toujours eu une grande admiration pour M^{me} de Staël. Sa gloire, dit-il, est un fait accompli : il ne peut s'agir en 1818 de déterminer le degré de mérite de son ouvrage : il s'agit d'écrire de l'histoire. Mais Nodier n'est pas à son aise : il s'excuse à tout moment et semble regretter de ne pas pouvoir se mettre au même point de vue que Dussault, son maître et son ami. Il se défend vigoureusement d'être le champion du romantisme théorique : il ne s'agit pas, dit-il, « d'embrasser une thèse hasardée qui paraît abandonnée même de la plupart de ses défenseurs, et que je n'ai ni le droit, ni l'intention de renouveler. Ce n'est pas dans un journal depuis si longtemps connu par la pureté classique de ses doctrines,

1. *Journal des Débats*, les 8, 10 et 16 novembre 1818. Cf. F. Baldensperger : *Etudes d'histoire littéraire*, t. I, p. 154.

et dans lequel ces doctrines ont été défendues avec tant de succès, qu'on s'attend à trouver la tardive apologie de la littérature romantique; effort d'ailleurs bien inutile, tant qu'il ne sera pas justifié par des chefs-d'œuvre qui jugeraient la question ». A la veille de la production de ces chefs-d'œuvre, l'attitude de Nodier est très instructive et montre les difficultés de la situation des romantiques d'alors, qui, faute d'exemples, se voient contraints, malgré la sympathie qu'ils éprouvent pour le principe énoncé par M^{me} de Staël, de renoncer au mot de romantisme, inévitablement associé au genre frénétique. Nodier se méfie comme les autres. Le remède qu'il propose à la stérilité de la littérature moderne, cependant, coïncide presque de tout point avec le romantisme de M^{me} de Staël. Les limites du beau, dit-il, ne peuvent pas être fixes: « Sans abandonner nos beaux titres littéraires, sans rien mettre en comparaison avec eux dans les productions irrégulières, dans les créations audacieuses et désordonnées de ces nouvelles Muses qui n'ont pas subi les lois d'Aristote, et qui dédaignent trop souvent jusqu'aux bienséances du goût, il me semble qu'il est de notre intérêt de connaître au moins ce que nous jugeons, et de ne pas condamner sans les entendre ces nombreuses générations de poètes qui font les délices du reste de l'Europe. Ce n'est pas en les accablant d'un profond mépris, en les rabaisant au-dessous des Bardes sauvages des peuplades les plus barbares, en les livrant à la dérision publique, sous d'indignes travestissements, que nous parviendrons à détruire les inductions tirées en leur faveur du suffrage des nations ». Il y a certains principes fondamentaux de beauté, qui sont communs à tous les peuples. Ce sont ces principes qu'il s'agit de saisir pour que la littérature française puisse tirer profit des littératures étrangères. En tous cas, une connaissance détaillée de ces valeurs nouvelles ne saurait être inutile, même quand elles seraient en opposition avec les principes éternels du beau: « Il y a incontestablement pour le goût le plus sévère une mine précieuse à exploiter dans les écrivains romantiques, et notre langue est arrivée à ce point de maturité avancée où il ne lui est plus permis peut-être de dédaigner de nouvelles ressources. Qui sait quels effets brillants et inattendus peuvent résulter du rapprochement, du

contact heureusement ménagé entre deux littératures si riches en contrastes merveilleux ».

A côté des idées de M^{me} de Staël, le point de départ de tous les raisonnements de Nodier, c'est le mot de Bonald sur les relations entre la société et la littérature: « Tant que les littératures qui se succèdent seront l'expression des sociétés, comme elles le seront toujours, dit-il, il faudra bien qu'elles se modifient avec elles ». Cette opinion devient chez Nodier un argument en faveur du romantisme et une explication définitive des mélodrames. La politique et la littérature ne sont plus séparables: elles exercent l'une sur l'autre une influence réciproque. Il en résulte un mouvement continu: pas plus que les institutions politiques, les principes littéraires ne peuvent rester stationnaires: « Quand un peuple neuf ou renouvelé s'élève, une littérature s'élève avec lui. Ses classiques restent des monuments, mais ils ne sont plus des modèles. Il continue à s'enorgueillir de leurs ouvrages, mais il ne les comprend plus ». Dans les derniers temps, les idées libérales ont fait des progrès énormes dans la politique: le libéralisme devient une passion aussi dans le domaine de la littérature. De là la popularité du mélodrame. Au siècle de Louis XIV, avant que les événements agités de la Révolution eussent créé chez le peuple le besoin d'émotions fortes, d'alarmes sensationnelles, de pitié et de terreur, le mélodrame, n'ayant pas de raison d'être, eût échoué complètement; dans les temps modernes, ce genre, qui est devenu un besoin populaire, ne peut plus être négligé ni condamné. Le goût populaire lui assure un grand avenir; il est indispensable à l'équilibre de la vie moderne. « Quelque effort que l'on fasse pour le détruire ou pour le ridiculiser, ce qui paraîtrait plus facile, on n'y réussira jamais, parce que ce genre de composition est devenu populaire, parce que le goût du peuple qui a toujours une initiative d'un siècle sur celui des académies, finit par devenir national, et parce qu'il doit entrer dans les vues mêmes de la politique de ne pas contrarier les goûts du peuple quand ils reposent sur des besoins moraux, et qu'on peut les faire servir à son éducation morale ».

C'est à titre de mélodrames que les tragédies allemandes peuvent être utiles à la littérature française: c'est là le point culminant des arguments de Nodier. Les tragédies allemandes

ne sont que des mélodrames, mais ce sont des mélodrames bien faits: « Le mélodrame, c'est la tragédie romantique des Allemands, à l'exécution près; et si, parmi les gens d'esprit qui s'en font un amusement, il s'était trouvé un homme de génie qui eût le courage de braver l'opposition de la critique, d'ambitionner la première palme dans la nouvelle carrière, d'évoquer cette muse mâle et terrible de Schiller et de Goethe, dont M^{me} de Staël révèle si éloquemment les mystères, savez-vous où serait votre second Théâtre Français! Il serait peut-être au boulevard ». C'est bien là le langage d'un classique convaincu! Combien on est loin ici de l'intransigeance des Dussault! Et combien on est près de Victor Hugo!

Craignant toujours d'être allé trop loin, Nodier a soin de faire observer, cependant, qu'il n'expose ni les idées du *Journal des Débats*, ni sa doctrine personnelle: il déclare annoncer le règne du romantisme sans l'approuver. Il n'a signalé les excès du genre romantique que pour donner plus de relief à la supériorité des doctrines classiques, car, dans l'épopée et le drame, cette supériorité est incontestable¹.

Cependant, malgré ses protestations d'orthodoxie, Nodier semble s'étendre avec complaisance sur les mérites des ouvrages de M^{me} de Staël, lesquels, dit-il, s'adressent plutôt à l'imagination qu'à la raison. Avec quelle sympathie il analyse les traits de cette littérature de sentiment qu'il voudrait paraître condamner! Nodier est un des premiers, depuis M^{me} de Staël, à saisir la véritable nature du romantisme dans toute son étendue. Les ouvrages romantiques, dit-il, ont un « charme dont l'effet est reconnu de tout le monde, et que la sévérité de la critique la plus exclusive ne saurait empêcher d'avouer. Mais comment peindre ce qui échappe à l'expression, ce qui se dérobe presque à nos organes, ou ce qui n'agit sur eux que par une puissance invisible, dont l'ascendant résulte en grande partie de ce qu'elle a de vague, et ne s'explique que par ce qui ne peut s'expliquer? Des aspects encore inaperçus des choses, un ordre de perception assez neuf pour être souvent bizarre, je ne sais quels secrets du cœur humain dont il a souvent joui en lui-même sans être tenté de les révéler aux

1. Cf. *Drapeau blanc*, le 20 octobre 1819. Nodier loue ici les progrès faits par le romantisme dans le genre du roman. Cf. C. Nodier: *Mélanges*, etc., t. I, p. 383.

autres, et qui produisent sur nous, quand nous les rencontrons dans les livres, un plaisir analogue à celui que fait la vue d'un ancien ami; je ne sais quels mystères de la nature qui ne nous ont pas échappé dans l'ensemble, mais que nous n'avons jamais détaillés, et dont l'impression nous étonne parce qu'une heureuse combinaison de l'écrivain les met tout à coup en harmonie avec des souvenirs et avec des sentiments; l'art surtout de parler à notre imagination en la ramenant vers les premières émotions de la vie, en réveillant autour d'elle jusqu'à ces redoutables superstitions de l'enfance que la raison des peuples perfectionnés a réduites aux proportions du ridicule, et qui ne sont plus poétiques que dans le système poétique de la nouvelle école ».

Jamais auparavant, le livre *De l'Allemagne* n'a reçu une appréciation aussi juste et aussi complète que dans ces articles. Nodier se laisse toujours séduire un peu par l'idée de l'absolutisme du goût et des règles. Soit par indécision, soit par déférence pour les principes du *Journal des Débats*, il reste très vague sur le compte des unités dramatiques. Mais, en ce qui concerne le lyrisme, jamais auparavant la doctrine romantique n'a été formulée aussi nettement que dans ces lignes. Combien on se sent près des premières poésies de Lamartine! Nodier semble prévoir que le romantisme aura meilleure chance de s'établir dans ce genre littéraire « dont la poétique n'a jamais été bien déterminée, et peut conséquemment paraître susceptible de quelques modifications, même dans notre langue ». Il entend sous cette catégorie des « poésies fugitives » les poésies lyriques et les romances. Ce genre a dégénéré en France au point de n'être plus que l'expression fade et monotone de « cette galanterie coquette et maniérée, qui s'est substituée à l'amour dans notre poésie comme dans nos mœurs ». En y introduisant le sentiment de la terreur et la mélancolie, les Allemands ont entièrement renouvelé ce genre de poésies. La *Violette*, le *Pêcheur*, le *Roi des aulnes*, la *Fiancée de Corinthe* de Goethe, le *Chasseur impitoyable* et la *Lénore* de Bürger, le *Songe* de Jean-Paul, tous ces poèmes offrent des inspirations nouvelles aux poètes français. Encore une fois, Nodier se montre le dernier héraut de la nouvelle période qui va éclore.

Quelle propagande pour le livre *De l'Allemagne* ces articles n'offrent-ils pas dans cette période de fermentation inquiète! Non pas que les idées de M^{me} de Staël aient besoin d'être renouvelées en 1818 et en 1819: son nom est sur toutes les lèvres. Mais ces articles de Nodier, comme la préface de *Cromwell* plus tard, sont avant tout une simplification: ils donnent une formule plus nette et plus définitive à la nouvelle doctrine et servent à orienter et à diriger des esprits qui se seraient peut-être perdus dans la masse déconcertante des idées de M^{me} de Staël. On peut les considérer comme un des manifestes les plus marquants de la période théorique du romantisme. Leur influence a dû être considérable: republiés en 1820 dans les *Mélanges de littérature et de critique* de Nodier¹, ils ont sans doute circulé parmi les jeunes littérateurs qui formaient l'entourage de celui-ci. Ils sont d'autant plus intéressants qu'ils donnent une idée des conseils dont Nodier devait entretenir ses jeunes disciples et les membres de ce premier cénacle romantique dont il était le centre. La modération de son romantisme se maintient. Vers la fin de 1819, M^{me} de Staël l'occupe encore une fois. Dans un article qui est publié pour la première fois dans le *Drapeau blanc*², il parle encore une fois du romantisme: la littérature romantique, dit-il, a beaucoup d'adversaires et pourtant beaucoup de succès: « car les plaisirs de l'imagination ont cela de particulier, qu'on s'y livre même en les condamnant. Horace lui-même disait qu'il était quelquefois doux de déraisonner, et j'invoque cette autorité classique en faveur des romantiques. Leur extravagance a un charme que je voudrais trouver, que je cherche inutilement dans nos classiques vivants. Cela ne m'empêche pas de sentir toutefois combien Schiller et Shakespeare sont déplacés parmi eux et quel grand inconvénient il en résulterait pour les lettres ». Son attitude envers M^{me} de Staël ne se modifie pas: il voit dans ses ouvrages la partie acceptable du romantisme et celle qui lui assureront son succès: « Le génie de M^{me} de Staël est digne de nous donner une idée de celui de ces écrivains réprouvés par le goût, immortalisés par le sentiment, qui seront peut-être les classiques d'un peuple à venir ».

1. T. II, p. 325-352.

2. *Drapeau blanc*, le 20 octobre 1819.

Voilà où en sont les choses à la fin de 1819: les articles de Nodier résument fort bien les circonstances qui donnent lieu à l'hésitation des esprits à l'égard des doctrines romantiques pendant cette période de théorie et de transition qui vient de s'écouler. Telles sont les dispositions qui verront paraître les premières productions qui, dès l'année suivante, marqueront le commencement d'une nouvelle étape dans l'histoire du romantisme et de la fortune du livre *De l'Allemagne* ¹.

1. En ce qui concerne l'*Allemagne*, il faudrait peut-être placer Chateaubriand et Stendhal dans cette période de transition: tous les deux n'entrent dans aucun courant, dans aucune catégorie à l'égard de Mme de Staël, pour qui ils n'ont au fond que peu de sympathie, et ils doivent être considérés à part.

Malgré leurs déclarations mutuelles d'amitié, les relations entre Mme de Staël et Chateaubriand semblent avoir toujours été assez tendues. Dès le commencement du siècle, il y a entre eux une espèce de rivalité littéraire et même religieuse: Chateaubriand se plaint que Mme de Staël évite son nom dans la *Littérature (Mémoires d'outre-tombe, t. II, p. 209)*; la dernière partie de l'*Allemagne* peut être considérée en quelque sorte comme une réponse protestante au *Génie du Christianisme* (Cf. L. Reynaud: *Le romantisme, ses origines anglo-germaniques*, Paris, 1926, in-4°, p. 208). Longtemps les tendances de Chateaubriand restent séparées de celles de l'école de Mme de Staël dans l'esprit du public (Cf. E. Caro: *La fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1880, in-8°, t. II, p. 150). Plus tard, Mme Récamier servira d'intermédiaire entre Chateaubriand et la mémoire de Mme de Staël: dans ses *Mémoires d'outre-tombe*, il parle avec éloge des lettres écrites par celle-ci à Mme Récamier lors son second voyage en Allemagne (t. IV, p. 414). Cependant, quoiqu'il eût lu l'*Allemagne*, il eût été fort peu disposé à admettre que cette lecture eût exercé la moindre influence sur sa pensée. Il affecte toujours un dédain tant soit peu ironique toutes les fois qu'il lui arrive de parler de Mme de Staël. (*Œuvres complètes*, Paris, 1859, t. VI, p. 558). — « L'*Allemagne* de madame de Staël, écrit Stendhal en 1818, pourra survivre une vingtaine d'années à ses autres écrits. Cet ouvrage tombera dès que nous aurons deux volumes bien faits et surtout bien écrits sur la littérature romantique. L'esquisse de madame de Staël est agréable, mais fautive à tous moments; c'est tout simple, elle ne savait pas l'allemand, et l'on peut croire qu'elle a fait son livre sur des analyses fournies par M. Schlegel. » (*Correspondance inédite*, t. I, p. 79, Stendhal à Colomb, le 17 juin 1818). Avec sa doctrine saine du romantisme du sens commun, et disciple du XVIII^e siècle comme il l'était, comment Beyle eût-il eu de la sympathie pour les théories de Mme de Staël? Avec sa sensibilité excessivement timide qui avait toujours besoin de l'ironie pour se dissimuler, comment eût-il approuvé l'enthousiasme quelque peu bruyant et peu discret de l'*Allemagne*? Chez lui, d'ailleurs, il y a toujours le contact direct avec l'Allemagne. Dans *Racine* et *Shakespeare* les adversaires sont les mêmes, mais le romantisme qu'il défend est tout personnel et ne ressemble guère à celui de Mme de Staël: à l'enthousiasme il substitue la haine du siècle de Louis XIV.

CHAPITRE II

LES PREMIERS SUCCÈS ROMANTIQUES : DIFFUSION DES DOCTRINES DE M^{me} DE STAËL JUSQU'EN 1825

L'année 1820 marque le commencement d'une nouvelle époque dans l'histoire du romantisme: jusqu'ici la querelle a été une question de théories; il a fallu une période de six années après la publication de l'*Allemagne* avant l'apparition des premiers ouvrages de valeur qui puissent servir d'exemples à la doctrine si vivement défendue et si bruyamment attaquée de la nouvelle école¹. Chateaubriand, Constant et M^{me} de Staël elle-même ont bien fourni depuis longtemps des exemples du roman romantique, mais la conquête de ce domaine de la littérature s'est montrée plus facile: la querelle ne s'engage plus guère autour de ces ouvrages après 1819. Chateaubriand offre de nouveaux exemples de son romantisme à lui, mais on commence à distinguer très nettement entre ce romantisme et celui de M^{me} de Staël. Les écrits de celle-ci ont ouvert d'innombrables perspectives, qu'elle n'a pas pu exploiter elle-même et où la nouvelle génération, encore un peu éblouie par cette étendue infinie jusqu'ici défendue, n'a pas encore eu le temps de s'aventurer. Plus encore que Chateaubriand, M^{me} de Staël peut servir de guide aux aspirations naissantes des jeunes esprits de 1820. A cette date, son *Allemagne* a conservé toute son actualité: M^{me} de Staël y fait face plus que personne aux problèmes du moment: le renouvellement du lyrisme et la régénération du théâtre. Jamais son influence n'a été si profonde; jamais elle n'a eu la perspective d'un avenir plus brillant. On lit et on relit les chapitres sur l'enthousiasme. On est enfin arrivé au moment

1. Cf. *Livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 533.

où les jeunes esprits — les Lamartine, les Hugo, les Quinet, les Cousin, les Michelet — fuyant l'utilité et la raison, et épris de cet idéalisme germanique, opposent le spiritualisme du livre *De l'Allemagne* au matérialisme de l'Empire. C'est maintenant qu'on voit M^{me} de Staël dressée contre Napoléon et combattant l'intérêt égoïste et la raison pour la cause de la pensée désintéressée et du sentiment. C'est maintenant qu'on commence à considérer son livre comme une révélation offerte aux Français de 1814, comme un éclair subit au milieu de l'obscurité où les avait plongés l'oppression du régime impérial. Jamais auparavant M^{me} de Staël n'a occupé les esprits autant, ni exercé sur eux une influence plus vivante que pendant les années de 1820 à 1825.

En 1820 Auguste de Staël publie une édition des *Œuvres complètes* de sa mère. En tête de cette édition paraît la *Notice sur le caractère et les écrits de M^{me} de Staël* par M^{me} Necker de Saussure. Cet ouvrage, qu'ont dû dévorer les jeunes esprits de 1820, dans le développement intellectuel desquels M^{me} de Staël commençait à prendre une place si importante, est écrit plutôt au point de vue biographique. M^{me} Necker de Saussure déclare que l'histoire verra dans M^{me} de Staël « un auteur qui a marqué une époque nouvelle dans la littérature et peut-être dans les sciences politiques » 1. Elle fait une analyse très sympathique du livre *De l'Allemagne*, mais son commentaire, qui ne dépasse guère le point de vue de M^{me} de Staël, ne tient pas compte des progrès faits par le romantisme depuis 1814. Une fois seulement, lorsqu'elle parle des règles dramatiques, elle semble pressentir la direction que devront prendre les écrivains dramatiques français, s'ils veulent adapter à leur usage les principes du théâtre allemand : il faudra soigner la forme et l'art : « L'art ne s'est point introduit dans l'ordonnance extérieure des pièces allemandes, quoiqu'on y admire une sublime poésie de sentiments et de situations. La forme française est la seule belle, la seule régulière, la seule même qui soit une forme » 2. Mais, à part ce léger avertissement qui fait pressentir un peu l'attitude des frères Hugo envers ceux d'entre les premiers romantiques

1. M^{me} Necker de Saussure : *Notice sur le caractère et les écrits de Madame de Staël*, p. dans *Dix années d'exil*, éd. Garnier, Paris, s. d., p. 5.

2. *Ibid.*, p. 88.

qui se soucient trop peu de la forme, le livre de M^{me} Necker de Saussure n'offre aucun intérêt dans l'histoire du romantisme.

Il en est de même de deux ouvrages peu importants sur M^{me} de Staël qui paraissent vers la même époque: les *Staëliana* de Cousin d'Avalon, publiés en 1820 et les *Lettres sur les ouvrages de madame de Staël* par Hortense Allart, publiées en 1824. Ces ouvrages ne servent qu'à ajouter un peu de force au nombre des témoignages plus imposants qui indiquent combien M^{me} de Staël représentait une influence vivante pendant cette période. Le premier n'est qu'un pot-pourri de bons mots, de maximes et de pensées de M^{me} de Staël, le tout accompagné d'observations tirées des ouvrages de Regnault de Warin et de de M^{me} Necker de Saussure; le second est l'ouvrage d'une jeune personne qui, n'ayant rien à dire, s'efforce de le dire le plus longuement possible. Ni l'un ni l'autre n'ont été pris au sérieux et tous deux ont été oubliés au lendemain de leur publication. Comme l'ouvrage de M^{me} Necker, ils ne jouent aucun rôle dans l'histoire du romantisme ¹.

Vers 1820, les discussions sur Napoléon, l'Empire et l'émigration se raniment, et à côté d'elles les polémiques sur le rôle politique de M^{me} de Staël et sur ses relations avec l'Empereur reprennent de plus belle. Les témoignages d'Auguste Schlegel sur les tentatives faites par Napoléon pour acheter les services de M^{me} de Staël lors de l'exil de celle-ci commencent à circuler ². La mort de Napoléon et la publication des *Dix années d'exil* en 1821 animent la discussion encore da-

1. Comme M^{me} Necker de Saussure, Hortense Allart approuve les idées de M^{me} de Staël sur le romantisme, et les reproduit. Elle considère l'ouvrage *De l'Allemagne* plutôt au point de vue des innovations qu'il apporte dans la méthode de la critique littéraire qu'au point de vue des théories qu'il renferme. Elle ne parle guère des progrès faits par le romantisme à cette date. Dans l'*Allemagne*, dit-elle, M^{me} de Staël s'est habilement tirée d'affaire, mais elle se montre un peu trop partiiale envers les Allemands: « Enfin, on ne retrouve plus cette indépendance vigoureuse qui, l'affranchissant des préjugés littéraires de la France devait aussi la préserver des égarements de l'Allemagne (p. 121) ». Puis une observation curieuse au point de vue de la littérature comparée: « Cet ouvrage n'est pas seulement un ouvrage sur l'Allemagne; c'est la littérature, la philosophie comparée ». Cf. *Mercur du XIX^e siècle*, 1825, t. IX, p. 123-199. Cf. *Globe*, t. II, le 19 mai 1825.

2. Voir les *Lettres champenoises*, 1820, t. I, p. 134. Cf. Cousin d'Avalon: *Staëlliana*, p. 105-108.

vantage. Comme les ouvrages précédents de M^{me} de Staël, ses mémoires posthumes font un grand scandale: « Les *Dix années d'exil* de M^{me} de Staël, qu'on vient de publier, écrit la baronne de Gérando en juillet 1821, occupent beaucoup la société parisienne: il y est fort question de Bonaparte. M^{me} Gauthier m'a dit que M^{me} de Staël en parle *admirablement*, d'autres disent *indignement*; le fait est qu'elle en dit bien du mal. Gueneau de Mussy en est ravi, Lucile en est scandalisée, Zoé en est choquée, Juliette allait l'être,... mais M. de Chateaubriand lui a démontré qu'elle aurait tort » ¹. Encore une fois, les opinions se divisent sur le compte de M^{me} de Staël, comme elles se diviseront toujours toutes les fois qu'il s'agira de Napoléon ². Encore une fois, le romantisme est étroitement lié de tout un côté aux sympathies politiques.

Malgré les discussions dont M^{me} de Staël est l'objet, et peut-être en partie à cause d'elles, l'année 1820 marque ce qu'on pourrait appeler le commencement de la période de son apothéose: c'est à partir de maintenant qu'elle devient la véritable déesse inspiratrice des romantiques. Ce sont les années d'une popularité envahissante de Schiller, de Goethe, de Byron et de Walter Scott. Les traductions deviennent de plus en plus nombreuses. C'est le moment du premier étonnement causé par la *Lénore* de Bürger. Les tragédies de Lebrun, de Soumet et de Latouche paraissent coup sur coup sur la scène française. En 1820, Lamartine lance ses *Premières méditations* et du même coup le romantisme — celui surtout de M^{me} de Staël — voit naître ses premiers chefs-d'œuvre lyriques. Le livre a un succès formidable. Dans la même année, Charles de Chénedollé publie ses *Etudes poétiques*, écrites également selon les doctrines de M^{me} de Staël. Ce sont les années de la *Muse française* et du *Globe*. Hugo et Vigny débute. C'est la période, enfin, dont parle Durand dans les *Poésies nouvelles* de Musset:

Dès l'âge de quinze ans, sachant à peine lire,
Je dévorais Schiller, Dante, Goethe, Shakespeare;
Le front me démangeait en lisant leurs écrits.

1. Baronne de Gérando: *Lettres, suivies de fragments d'un journal*, p. 357-358, la baronne de G. à son fils, le 31 juillet 1821. Cf. *Journal des Débats*, le 19 juillet 1821.

2. Le baron Massias, dans un ouvrage intitulé *Napoléon, jugé par lui-même, par ses amis et ses ennemis*, tâche de réfuter les accusations de M^{me} de Staël. Cf. *Mercure du XIX^e siècle*, 1824, t. IV, p. 466.

Quant à ces polissons qu'on admirait jadis,
Tacite, Cicéron, Virgile, Horace, Homère,
Nous savons, Dieu merci ! quel cas on en peut faire.
Dans les secrets de l'art prompt à m'initier,
Ma muse, en bégayant, tentait de plagier ;
J'adorais tour à tour l'Angleterre et l'Espagne,
L'Italie, et surtout l'empathique Allemagne 1.

Musset lui-même atteint l'âge où il subira des influences décisives : comment ne pas être influencé par M^{me} de Staël dans une société qui met entre les mains de sa jeunesse de véritables catéchismes basés sur ses théories et ses ouvrages 2 et dont toutes les extravagances, si bien décrites par Sainte-Beuve dans ses *Critiques et portraits littéraires* 3, ne sont qu'un écho ou un développement de la sentimentalité de l'auteur de l'*Allemagne* ? L'enthousiasme romantique ne se manifeste pas qu'à Paris : il a gagné les provinces. C'est ainsi qu'on voit se former des groupements tels que la Société d'études de Dijon, la plupart des membres de laquelle sont d'accord pour croire qu'en philosophie Condillac est un esprit superficiel et qui, en matière de littérature se tournent avidement vers les nouveaux horizons ouverts par l'*Allemagne* de M^{me} de Staël, le *Cours de littérature dramatique* de Schlegel et les traductions de Shakespeare et de Schiller faites par Guizot et Barante 4. L'art, la littérature et la pensée commencent à jouer un rôle beaucoup plus important dans la vie en France. Ce qui, il y a quelques années, n'était qu'une querelle de théoriciens et d'hommes de lettres, devient un des grands intérêts de tout le monde. De plus en plus, le grand public est prêt à s'échauffer sur ces questions de technique et de règles. Les victoires romantiques deviennent bientôt presque des événements sociaux. Il y a d'abord le succès des *Premières méditations*, et puis les succès des pièces de Lebrun font pressentir les scènes de l'affaire de la première représentation d'*Her-nani*.

1. Alfred de Musset : *Poésies nouvelles*; Dupont et Durand, dialogue.

2. Voir Propiac : *Le Plutarque des demoiselles*, 1821.

3. T. I, p. 329-330.

4. Voir M. Foisset : *Vie du R. P. Lacordaire*, t. I, p. 46-48. Cette société fut fondée en 1821. Elle eut pour membre Lacordaire, qui, cependant, est peu enthousiaste de M^{me} de Staël et de tout le mouvement romantique. Voir P. de Lallemand : *Montalembert et ses amis dans le romantisme*, p. 224, 226, 227.

C'est dans le domaine du lyrisme que l'influence du livre *De l'Allemagne* a porté ses premiers fruits. Dès 1814, les premiers signes d'une consonance sympathique entre l'enthousiasme germanique de M^{me} de Staël et les besoins lyriques de la génération nouvelle commencent à se manifester légèrement dans des témoignages tels que celui de Soumet, mais ces premiers sons de l'esprit nouveau sont vite engloutis sous le fracas des protestations et des raisonnements classiques. Pour être engloutis, cependant, ils ne continuent pas moins de subsister sourdement et de s'alimenter secrètement d'enthousiasme et d'idéal. Après 1817, les manifestes classiques continuent de paraître coup sur coup, mais les voix des partisans de M^{me} de Staël s'affirment avec plus de hardiesse. Les influences latentes de sa théorie sur l'enthousiasme pendant ces années s'étendent et s'approfondissent encore davantage. Soumet et Chénedollé, depuis longtemps sous la bannière de M^{me} de Staël, se préparent à lancer de nouveaux ouvrages; Lamartine, revenu dès la mort de M^{me} de Staël de sa première déception sur le compte de l'*Allemagne*, compose avant 1820 ses *Premières méditations*. Cette nouvelle vague de lyrisme qui a incontestablement une grande partie de ses origines dans le livre de M^{me} de Staël, et à laquelle viennent bientôt s'ajouter les premières poésies de Vigny et d'Hugo, aboutit à la publication de la *Muse française*, dont le premier numéro paraît en 1823. Tous les jeunes talents romantiques y collaborent. On salue les nouvelles productions dramatiques des Lebrun et des Soumet, lesquelles commencent à prouver que le romantisme n'est pas que des théories basées sur « des données impraticables et purement spéculatives »¹. Soumet lui-même, dans un article sur la *Jérusalem délivrée* de Baour-Lormian, reprend les idées qu'il a déjà exprimées dans ses *Scrupules littéraires de M^{me} de Staël*, sur le livre de l'*Allemagne*, faisant valoir l'enchantement de cette doctrine généreuse et expansive de l'enthousiasme et les conseils qui avaient inspiré les efforts des jeunes poètes lyriques et qui promettaient de les inspirer encore. Son appréciation revient après dix ans comme un refrain significatif: « Si une telle doctrine n'est pas autre chose, elle est au moins un enchan-

1. *Muse française*, t. I, article de Saint-Valry sur le *Saül* d'Alexandre Soumet.

tement; la religion et l'amour sont ses interprètes, et le sacrifice de l'indifférence et de l'égoïsme est le seul qu'elle exige de ses initiés. Les plus grandes beautés de la nature et des arts correspondent aux plus nobles de nos facultés intellectuelles. Les rayons de génie ne peuvent pénétrer dans une âme obscurcie par le nuage des intérêts vulgaires et des petites vanités »¹. Tels sont les préceptes qui ont déterminé les productions du lyrisme nouveau et qui caractérisent l'attitude des collaborateurs de la *Muse française*.

Un des membres les plus intéressants de ce groupe est Charles de Chénedollé. Né en 1769, et par conséquent beaucoup plus âgé que la plupart des jeunes romantiques, il est considéré par ceux-ci, selon le témoignage de Sainte-Beuve, comme un frère aîné et un maître². Chez lui, les contacts avec l'Allemagne s'établissent de très bonne heure. Préparé aux valeurs germaniques par son admiration pour Rousseau, il subit successivement l'influence de Gessner et de Klopstock. Avant la fin du XVIII^e siècle, il passe plusieurs années en Allemagne, où il fait la connaissance de Klopstock lui-même et de Jacobi³. M^{me} de Staël exerce sur lui de bonne heure une influence personnelle. En 1797, il la visite et assiste pendant deux ans aux réunions brillantes du salon de Coppet. M^{me} de Staël s'intéresse à lui et pendant trois années encore, il continue de la fréquenter à Paris⁴. Ce contact personnel vient à un moment où les idées de Chénedollé sont en train de se former, de sorte que M^{me} de Staël prend sur son esprit un ascendant durable. En 1807, il fait publier son poème le *Génie de l'homme*, où l'influence germanique et sans doute aussi celle de M^{me} de Staël se manifestent déjà. Il y est partisan de l'union de la philosophie et de la poésie: « Je crois pouvoir observer, dit-il, que la poésie ne peut que gagner à cette union, quand elle sera sagement réglée par le goût, et soutenue par l'imagination »⁵. De son propre aveu, c'est M^{me} de Staël qui lui a appris à apprécier les ouvrages et le

1. *Ibid.*, t. I, p. 377.

2. C. de Chénedollé : *Œuvres complètes*; Sainte-Beuve: *Notice sur Chénedollé*, p. xiv.

3. *Ibid.*, p. viii. Cf. F. Baldensperger : *Quelques lettres inédites de romantiques français à Goethe*; *Revue d'histoire littéraire*, 1908, t. XV, p. 337, C. à G., le 25 mai 1827.

4. C. de Chénedollé : *Œuvres complètes*, p. viii-ix.

5. *Ibid.*, p. xxviii.

génie de Goethe: « J'ai beaucoup connu madame de Staël, une de vos grandes admiratrices, écrit-il à Goethe en 1827, et c'est à son école que j'ai appris à connaître et à sentir l'admirable génie du *solitaire Allemand* » ¹. En 1817, il écrit une ode à la mémoire de M^{me} de Staël. Puis, en 1820, il publie ses *Etudes poétiques*, recueil de vers destiné à réveiller en France le goût de la poésie si longtemps étouffé par les idées et les événements politiques. Ce recueil semble avoir joui de l'estime des jeunes poètes de la *Muse française*. Le romantisme de Chênedollé est très sobre. Comme l'a dit Sainte-Beuve, il tient un peu de toutes les écoles, et ses *Etudes poétiques* forment une espèce d'anneau de transition entre l'ancienne poésie et la poésie nouvelle ². Elles contiennent des poèmes tels que le *Pêcheur*, la *Jeune femme parmi les ruines de Rome* et la *Violette*, qui appartiennent entièrement au romantisme et à propos desquels Chênedollé rend un hommage éclatant au livre *De l'Allemagne*: « Je ne leur ai point donné le nom d'*Imitations*, écrit-il dans une note à la fin du recueil, bien que Goethe ait fait trois petites pièces de vers qui portent le même titre, et roulent sur le même fonds d'idées. Mais je ne les connais ni en original, ni en traduction. Je n'ai fait que les entrevoir vaguement à travers les légères et rapides indications qu'en a données madame de Staël dans son livre sur l'Allemagne. Je n'ai donc point prétendu imiter, mais refaire à ma manière ces trois pièces qui passent pour des chefs-d'œuvre de sentiment et de grâce en allemand » ³. Il serait impossible de trouver un meilleur symbole de l'attitude du groupe de la *Muse française* envers la littérature allemande et de la manière dont le livre de M^{me} de Staël lui a servi d'inspiration.

Il serait très difficile de préciser la date du commencement de l'influence de M^{me} de Staël sur Alfred de Vigny. La vie de celui-ci offre des circonstances particulières: tenu à l'écart de la société par les déplacements nécessités par sa carrière militaire, il n'a sans doute pas lu l'ouvrage *De l'Allemagne* d'aussi bonne heure que d'autres. On peut supposer, cepen-

1. F. Baldensperger: *Quelques lettres inédites*, etc. p. 337. C. à G., le 25 mai 1827.

2. C. de Chênedollé: *Œuvres complètes*, p. xvi-xvii.

3. C. de Chênedollé: *Etudes poétiques*, p. 153.

dant, qu'il l'ait lu avant 1820¹, et que, vers 1822 et 1823, à l'époque où il écrivait *Moïse*², *Eloa* et le *Déluge*, il se fût rallié à l'avis de Lamartine, écrivant les *Premières méditations*, et de Victor Hugo déclarant qu'il s'en tient à la définition donnée par M^{me} de Staël du romantisme³. En 1824, Vigny cite dans un article de la *Muse française* le mot de M^{me} de Staël qui appelle la rime « une image de l'espérance et du souvenir »⁴ : un tel souvenir indiquerait que l'ouvrage n'est déjà pas pour rien dans sa théorie sur la poésie. Comme dans le cas de Lamartine, cette influence ira croissant pendant ses années d'activité créatrice. Lui aussi est épris de cet enthousiasme généreux qui fait la base de l'esprit de M^{me} de Staël : un passage de la *Maison du berger* en fait foi :

Le pur enthousiasme est craint des faibles âmes
Qui ne sauraient porter son ardeur ni son poids.
Pourquoi le fuir ? — La vie est double dans les flammes,
D'autres flambeaux divins nous brûlent quelquefois :
C'est le Soleil du ciel, c'est l'Amour, c'est la Vie ;
Mais qui de les éteindre a jamais eu l'envie ?
Tout en les maudissant, on les chérit tous trois⁵.

C'est presque une protestation de vrai partisan de M^{me} de Staël contre l'étroitesse des critiques classiques. De plus, c'est dans l'*Allemagne* que Vigny, comme tant d'autres, a pris connaissance du *Songe* de Jean-Paul. Sa partialité pour l'enthousiasme le rendait particulièrement susceptible de pareilles influences, auxquelles il restera fidèle pendant toute sa vie⁶.

Celui de tous les romantiques qui doit le plus à M^{me} de Staël et au livre *De l'Allemagne*, c'est incontestablement l'auteur des *Méditations poétiques*. Né en 1790, Lamartine a déjà 17 ans lors de l'apparition de *Corinne* : il lit le roman

1. Dorison : *Alfred de Vigny, poète philosophe*, p. 21. Cf. F. Baldensperger : *Alfred de Vigny*, p. 171.

2. On a dit que Vigny a trouvé dans *Corinne* la première idée de la mission sociale et solitaire des poètes. Voir Dorison : *Alfred de Vigny*, p. 22, 74 et suiv., 77. Cf. *Revue des Deux Mondes*, décembre 1891, article de Brunetière. Cf. M^{me} de Staël : *Dix années d'exil*, p. p. P. Gautier, Paris, 1904, in-8°, Appendice, p. 391.

3. Voir Draper : *The Rise and Fall of the French Romantic Drama*, p. 71.

4. *Muse Française*, 1824, t. II, p. 62. Cf. *De l'Allemagne*, II, 9.

5. *Maison du berger*, II. Cf. Dorison : *Alfred de Vigny*, p. 21.

6. Voir F. Baldensperger : *Alfred de Vigny*, p. 159-176. Voir également M. Citoleux : *Quelques Muses d'Alfred de Vigny* ; *Revue d'histoire littéraire*, 1916, t. III, p. 120-144.

en 1809 et en est ravi: désormais, il sera favorablement disposé envers M^{me} de Staël. En 1810, il attend avec impatience le livre *De l'Allemagne*, le lit en 1814 et en est déçu. Les éléments germaniques lui ont peut-être paru au premier abord quelque peu rébarbatifs, ou il se peut que ses opinions politiques aient agi sur son appréciation littéraire. Quoi qu'il en soit, cette période de déception ne dure pas longtemps et son admiration pour *Corinne* ne diminue pas malgré son aversion pour les vues politiques que M^{me} de Staël tenait de Necker¹. Les *Premières méditations*, qui paraissent en 1820, témoignent de la profondeur de l'action que l'auteur de l'*Allemagne* exerce déjà sur lui.

En somme, vouloir parler de l'influence de M^{me} de Staël à cette époque est presque absurde: cette influence est partout évidente dans l'œuvre de Lamartine. Aucune de ses poésies qui ne rappelle de quelque façon les sentiments favoris, la pensée exaltée et débordante, le style chaleureux et enthousiaste de l'auteur de l'*Allemagne*; aucun de ses ouvrages qui ne la présuppose; aucune de ses théories littéraires qui ne lui doive les bases essentielles sur lesquelles elle est construite. Jamais on ne fut mieux fait que Lamartine pour saluer à bras ouverts et pour comprendre et pour sentir le génie de M^{me} de Staël dans toute sa profondeur. Plus que personne, il représente la génération et l'état d'âme auxquels les conseils et les exhortations de M^{me} de Staël s'adressent. De bonne heure, il sent tout ce qu'il y a d'étriqué, de mesquin et de stérile dans la pensée littéraire et philosophique de l'école matérialiste et classique. Ce qu'il aime surtout dans le roman de *Corinne* c'est l'éloge de l'inutile². Mieux que tous, il est à même de s'abandonner à la pensée transcendante. Sa nature généreuse, débordante et dépourvue de toute ironie vibre d'accord avec l'enthousiasme sérieux, expansif et mélancolique de M^{me} de Staël. Une fois le contact établi, presque tous les développements futurs de l'esprit poétique de Lamartine se laissent prévoir du même coup. La concordance entre leurs esprits lui permet de comprendre mieux que personne les réactions soulevées en elle par l'atmosphère de la philosophie matérialiste: « M^{me} de Staël, dit-il en 1834 dans

1. A. de Lamartine: *Mémoires inédits*, livre 7^e, VIII-IX, p. 316.

2. A. de Lamartine: *Correspondance*, t. I, p. 122.

son ouvrage *Des destinées de la poésie*, génie mâle dans un corps de femme : esprit tourmenté par la surabondance de sa force, remuant, passionné, audacieux, capable de généreuses et soudaines résolutions, ne pouvant respirer dans cette atmosphère de lâcheté et de servitude, demandant de l'espace et de l'air autour d'elle, attirant comme par un instinct magnétique tout ce qui sentait fermenter en soi un sentiment de résistance ou d'indignation concentrée à elle seule, conspiration vivante aussi capable d'ameuter les hautes intelligences contre cette tyrannie de la médiocrité régnante, que de mettre le poignard dans la main des conjurés ou de se frapper elle-même pour rendre à son âme la liberté qu'elle aurait voulu rendre au monde ! Créature d'élite et d'exception dont la nature n'a pas donné deux épreuves ; réunissant en elle Corinne et Mirabeau ! Tribun sublime, au cœur tendre et expansif de la femme ; femme adorable et miséricordieuse avec le génie des Gracques et la main du dernier des Catons ! Ne pouvant susciter un généreux élan dans sa patrie, dont on la repoussait comme on éloigne l'étincelle d'un édifice de chaume, elle se réfugiait dans la pensée de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui seules alors vivaient de vie morale, de poésie et de philosophie, et lançait de là dans le monde ces pages sublimes et palpitantes que le pilon de la police écrasait, que la douane de la pensée déchirait à la frontière, que la tyrannie faisait bafouer par ses grands hommes jurés, mais dont les lambeaux échappés à leurs mains flétrissantes venaient nous consoler de notre avilissement intellectuel, et nous apporter à l'oreille et au cœur ce souffle lointain de morale, de poésie, de liberté que nous ne pouvions respirer sous la coupe pneumatique de l'esclavage et de la médiocrité » ¹. Le Lamartine de 1834 voyait toutes ces révolutions de la pensée sous une fausse lumière plus nette qui entourait tous leurs aspects d'une auréole plus ou moins imaginaire, mais si l'on fait abstraction de ces falsifications opérées par le temps on peut reconstruire d'après ce témoignage la nature et l'étendue de l'influence exercée par M^{me} de Staël sur l'auteur des *Méditations poétiques*. A maintes reprises, Lamartine parle de M^{me} de Staël dans ses ouvrages posté-

1. Alphonse de Lamartine : *Œuvres complètes*, t. I.

rieurs et chaque fois, c'est avec la même compréhension et la même sympathie. A part les erreurs de dates¹, et avec les mêmes réserves, tous ces témoignages offrent un tableau frappant des relations entre M^{me} de Staël et la jeune génération de 1820. « Elle aimait tout, dit-il dans ses *Nouvelles confidences*, parce qu'elle comprenait tout. Elle était aimée universellement aussi parce que ses opinions n'avaient jamais été des haines, mais des enthousiasmes. Ces enthousiasmes étaient la température naturelle de son cœur et de sa parole. Sa conversation était une ode sans fin. On se pressait autour d'elle pour assister à cette explosion d'idées hautes et de sentiments magnanimes exprimés par l'éloquence inoffensive d'une femme. On en sortait passionné pour la tyrannie, pour la liberté, pour le génie, pour les perspectives sans limites de l'imagination »². Son livre *De l'Allemagne* est l'expression la plus parfaite de son génie : « Son style, dans le livre *De l'Allemagne* surtout, dit-il, sans rien perdre de sa jeunesse et de sa splendeur, semblait s'être allumé de lueurs plus hautes et plus éternelles en s'approchant du soir de la vie et des autels mystérieux de la pensée. Ce style ne peignait plus, il ne chantait plus, seulement il adorait; on respirait l'encens d'une âme sur ces pages; c'était Corinne devenue prêtresse et entrevoyant du bord de la vie le Dieu inconnu au fond des horizons de l'humanité »³. Tels furent les sentiments avec lesquels Lamartine considérait le chef-d'œuvre de M^{me} de Staël pendant toute sa carrière. C'est cette concordance absolue d'idéaux et de sympathies qui explique complètement l'abondance des traces de l'ouvrage qu'on trouve parsemées dans toutes ses poésies, depuis les strophes intitulées *l'Enthousiasme*⁴ jusqu'à *Milly* et à *Jocelyn*⁵. En 1841 encore, il croit ne pas pouvoir faire mieux que de conseiller à M^{me} de Girardin de suivre les traces de M^{me} de Staël : « A votre place, dit-il, je ferais un grand livre de philosophie humaine ou mondaine dans le genre de *l'Allemagne* de ma-

1. Il dit, par exemple, que *l'Allemagne* et les *Considérations* paraissent ensemble (*Nouv. confidences*, 4, IV, *Œuvres*, t. VII, p. 541).

2. A. de Lamartine : *Nouvelles confidences*; *Œuvres*, t. VII, p. 559.

3. *Ibid.*, p. 541.

4. *Méditations poétiques*.

5. Cf. H. Glaesener : *La révélatrice d'un peuple*, p. 310, pour quelques influences particulières du livre *De l'Allemagne* sur Lamartine.

dame de Staël » ¹. Ce conseil n'est qu'un témoignage de plus de l'étendue de son obligation.

Le livre *De l'Allemagne* a donc une influence directe extraordinaire sur le groupe de la *Muse française*. Mais non seulement il a fourni directement à ces jeunes poètes des inspirations particulières ou des renouvellements de sentiment : il a agi aussi par une autre voie plus subtile : il a créé entre 1816 et 1825 des curiosités chez le grand public ; il a dirigé les attentions des petits littérateurs et déterminé ainsi l'atmosphère où vivaient ceux dont les ouvrages allaient prendre place après 1820 dans les rangs des chefs-d'œuvre romantiques. C'est ainsi que vers 1817 certains esprits commencent à se tourner vers les poésies élégiaques. Dans cette année, un certain Treneuil publie un petit recueil intitulé *Poèmes élégiaques précédés d'un discours sur l'élégie héroïque*. Cet ouvrage, qui doit visiblement son existence en partie au livre *De l'Allemagne* permet de voir plus clairement quelques rapports entre celui-ci et la production littéraire de Lamartine, d'Hugo et de Vigny, en ce qu'il montre combien l'enthousiasme religieux de M^{me} de Staël a préparé les esprits au renouvellement chrétien qui allait s'opérer dans la poésie romantique, combien sa théorie de l'inspiration est étroitement liée aux succès croissants en France des poésies élégiaques, des sujets moyenâgeux et à la vogue prochaine de l'orientalisme. Il célèbre, d'après M^{me} de Staël, le Herder qui, trop « à l'étroit dans les contrées d'occident » ², laisse errer son imagination parmi les parfums de l'Asie et se réfugie dans la poésie élégique des Hébreux, « ce peuple-prophète, pour qui l'inspiration était un rapport intime avec la divinité » ³. Il fait valoir, d'après *l'Allemagne*, le rôle joué par Klopstock dans la resuscitation des chants des vieux bardes du moyen âge. Il préconise cette grande institution du collège des bardes, qui avait pour but d'immortaliser « l'amour, la gloire et les infortunes de la patrie ». Il conseille aux poètes modernes un idéal semblable : « S'il s'élevait parmi nous des poètes qui voulussent suivre une si louable et si patriotique impulsion,

1. A. de Lamartine : *Correspondance*, t. V, p. 549, L. à M^{me} de G., le 16 juillet 1841.

2. Treneuil : *Poèmes élégiaques*, p. 44. Cf. *De l'Allemagne*, II, 30.

3. *Ibid.*, p. 43. Cf. *De l'Allemagne*, II, 30.

la matière ne manquerait pas à leurs chants » ¹. De pareils choix faits dans l'ensemble des détails apportés par le livre *De l'Allemagne* ont dû arrêter aussi un instant l'attention des génies créateurs. Ils font penser, au moins, aux poésies élégiaques des débuts de Lamartine, à la série de sujets bibliques qui occuperont les Lamartine et les Vigny, et à la prédilection pour les institutions du moyen âge qui, avec la popularité de Walter Scott, s'affirmera définitivement chez les Vigny et les Hugo.

De semblables témoignages permettent de concevoir plus nettement la nécessité qu'éprouvaient les jeunes romantiques de 1820 d'étendre les horizons de la poésie lyrique, le besoin qu'ils avaient, en partie à cause du livre *De l'Allemagne*, de reculer les limites, tant dans le temps que dans l'espace, lesquelles, tracées inexorablement par la convention, l'usage et le bon goût, indiquaient à l'imagination et à l'art des domaines qu'il leur était permis d'exploiter. Il fallait reviser toutes les vieilles valeurs de technique et de sentiment; il fallait substituer à une indifférence envers le passé, masquée sous une imitation exclusive et servile de l'antiquité, un véritable culte de l'histoire, qui s'attacherait à voir les peuples dans leur vrai développement, qui chercherait à reconstituer et à mettre en valeur toute la beauté latente de la vigueur brutale et contrastée du moyen âge, qui, honorant les particularités indigènes dans tous les temps et dans tous les lieux, arriverait à enrichir l'art moderne de je ne sais quel regret des autres siècles et des autres climats, et à le douer, quant à la forme et à la méthode, du respect de la couleur locale et de l'individualité créatrice. Tous ces besoins nouveaux ont leur germe dans l'*Allemagne* de M^{me} de Staël, mais tous n'y trouvent pas des exemples pour les satisfaire. Il faut chercher ailleurs, et involontairement, par nécessité, la jeune génération se tourne vers l'étranger, vers l'Angleterre et l'Allemagne, lesquelles ont déjà pris les devants dans cette voie. C'est le commencement d'un mouvement prodigieux de la France intellectuelle vers l'étranger. Dès 1820, ce mouvement sera en pleine évidence et pendant dix années la librairie française sera inondée de traductions, d'imitations

1. *Ibid.*, p. 139. Cf. *De l'Allemagne*, II, 12.

et d'adaptations d'ouvrages étrangers, lesquelles formeront la toile de fond contre laquelle se détachera le romantisme proprement dit. 1820 est le moment des débuts de la *Minerve littéraire*, dans chaque numéro de laquelle il y a des traductions et des imitations d'auteurs allemands tant en vers qu'en prose, ainsi que de nombreux comptes rendus de l'état de la littérature en Allemagne, et où il est question à maintes reprises de Schiller, de Klopstock et de Gessner. « On demande à grands cris, y dit-on, du Byron, du Walter Scott et du Schiller » ¹. Et tout le monde entend profiter de cette nouvelle direction que prend l'intérêt populaire. Les esprits plus circonspects cherchent à s'expliquer cette nouvelle vague d'influence étrangère. Ils l'attribuent à la force des événements politiques et surtout à la Révolution, qui, à la fin du XVIII^e siècle, vint troubler le prestige pacifique exercé par la littérature française. Tous se rendent compte que l'hégémonie française n'existe plus depuis les défaites militaires des armées napoléoniennes. « Il faut l'avouer: c'est depuis cette époque que la décadence des lettres a fait en France les plus rapides progrès; l'influence étrangère prévalut dès lors dans notre littérature, comme dans la forme de notre gouvernement, dans nos mœurs et dans nos usages. Ces Français qui, jadis si fiers d'une suprématie littéraire que personne ne contestait, repoussaient avec dédain les idiomes des autres peuples, que font-ils aujourd'hui? Ils imitent et ils traduisent... Enfin, quelles sont les tragédies nouvelles qui occupent l'attention et divisent les suffrages du monde littéraire? c'est le théâtre de Schiller et celui de Shakespeare » ². A partir de cette époque, la traduction reçoit une place bien définie parmi les genres littéraires: on s'intéresse même à la théorie de la traduction comme moyen d'échange de valeurs intellectuelles entre les peuples: on publie en 1820 dans les *Lettres champenoises* une version française du morceau de M^{me} de Staël sur les traductions, lequel fut publié pour la première fois en 1816 à Milan dans la *Biblioteca italiana* ³. Le nombre des traductions d'auteurs anglais et allemands qui paraissent en

1. *Minerve littéraire*, t. I, p. 297.

2. *Annales de la littérature et des arts*, 1821, t. VI, p. 105. Article sur la traduction des théâtres de Schiller et de Shakespeare.

3. *Lettres champenoises*, 1820, t. III, p. 147-159. Cf. *Biblioteca italiana*, t. I, janvier-mars 1816, p. 9-18.

France entre 1820 et 1825 est formidable: on a de la peine à s'imaginer un tel envahissement d'idées et de sentiments étrangers. Coup sur coup paraissent les ouvrages de Byron, de Walter Scott, de Shakespeare, de Schiller, de Goethe, de Werner, de Kotzebue. Que ce soit du lyrisme ou du théâtre, tout est dévoré avec la même avidité. Ce sont les années de la collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* publiée par Ladvocat. Barante, Guizot, Latouche, Duval, Hippolyte Bis, Aubert de Vitry, M^{me} Panckoucke, Thiessé, Ancelot, Meilher de Chassat, Lefèvre, Delaville, Soumet, Lebrun et une foule d'autres littérateurs obscurs et d'autres écrivains célèbres, tous se précipitent à l'envi dans la nouvelle voie. C'est à qui publiera le plus grand nombre d'imitations et d'adaptations: incontestablement, pour être à la mode, il faut être traducteur. « Il nous faut sur le théâtre de Racine, écrit le *Journal des Débats* en 1823, le fracas, le mouvement, l'appareil des scènes d'opéra; ce système anti-national de composition, érigé d'abord en simple théorie dans les écrits de M^{me} de Staël, de M. Schlegel de M. de Sismondi a été réduit en pratique; le succès a encouragé les jeunes écrivains, qui ont embrassé une cause à laquelle ils croient attachés leur réputation et leurs triomphes; la traduction des théâtres étrangers est devenue une entreprise lucrative et populaire » ¹. En 1825, la *Biographie universelle* de Michaud, arrivée à la lettre S, comporte tant de noms germaniques qu'on a pu appeler la nouvelle livraison une « espèce de cours de littérature allemande » destinée à contrôler les renseignements donnés par M^{me} de Staël qui ne connaissait son sujet que d'emprunt ². Au fur et à mesure de cet envahissement intellectuel, un grand changement s'opère dans l'attitude du public français. En 1826, le *Drapeau blanc* constate le progrès énorme qui a été fait: « Il paraît que nous avons abjuré notre dédain superbe pour les traductions d'une littérature étrangère... Nous sommes un peu revenus à des idées moins exclusives; les hasards de la guerre nous ont fait voir de près d'autres nations, d'autres usages; leur langage nous est devenu moins étranger; nous avons cherché à connaître leurs écrivains, et nous n'exigeons plus que, sur les rives du Danube, de la Sprée ou de la

1. *Journal des Débats*, le 12 mars 1823.

2. *Drapeau blanc*, le 10 décembre 1825.

Tamise, on ait les mêmes idées et le même tour d'esprit que sur les bords de la Seine. Notre condescendance ne va pas encore jusqu'à étudier à fond les langues pour mieux pénétrer les mystères de leurs compositions, et saisir en quelque sorte le génie chez lui; mais nous commençons à accueillir les productions qu'on nous offre; je ne serais pas étonné que l'engouement ne s'emparât bientôt de nous; aucun peuple ne passe si vite de l'indifférence à l'enthousiasme » ¹.

Il n'y a donc pas de doute sur le fait: il se manifeste en France entre 1820 et 1825 un intérêt toujours grandissant chez le public pour les valeurs étrangères: intérêt qui se prolongera jusqu'après 1830. Mais, ce qu'il y a de plus curieux dans ce mouvement, c'est le rôle presque stupéfiant qu'y joue le livre *De l'Allemagne*, car le succès des traductions étrangères à cette époque est à la fois le résultat et un renouvellement de l'influence de cet ouvrage.

Le groupe des littérateurs qui cherchent ainsi entre 1820 et 1825 à répandre les valeurs étrangères en France vient directement de M^{me} de Staël et de son école. Quelques-uns, tels que Barante et Guizot, ont connu personnellement l'auteur de *l'Allemagne*. Ce seront ceux-là, peut-être, qui suivront sa tradition le plus fidèlement. Mais, qu'il s'agisse de la littérature anglaise ou de la littérature allemande, qu'il soit question de choisir une pièce à faire représenter sur la scène française ou de révéler au public français tout un personnage littéraire, tous prennent leurs inspirations et leur point de départ dans *l'Allemagne* de M^{me} de Staël ². On choisit les ouvrages qui ont reçu une mention favorable dans le livre: parmi les Allemands, ce sera incontestablement Schiller qui aura la plus grande vogue. On est au courant des opinions de M^{me} de Staël sur chaque auteur et sur chaque ouvrage: les adaptations prennent souvent les directions indiquées et conseillées par elle. S'il s'agit d'histoire littéraire, on suivra les mêmes méthodes que celles employées dans *l'Allemagne*. C'est le cas de le dire: les jugements de M^{me} de Staël sont littéralement

1. *Ibid.*, le 11 juin 1826.

2. Cf. H. Glaesener: *La révélatrice d'un peuple*, p. 309. Cf. Aubert de Vitry: *Mémoires de Goethe*, Introduction, p. xxi.

cités à tout propos ¹. De nouveau, des lambeaux d'idées tirés de son ouvrage se trouvent éparpillés partout dans la critique des deux camps. Encore une fois, quelques aspects saillants de cette pensée idéaliste et libérale sont constamment tenus devant l'esprit public et ne peuvent manquer de s'y infiltrer.

Ce sont ces traducteurs, ces adaptateurs, ces introducteurs de valeurs étrangères qui sont les vrais successeurs de M^{me} de Staël et dont les méthodes ont le plus d'analogies avec les siennes. A la différence des Chateaubriand, des Lamartine, des Vigny, des Chénedollé et du groupe de la *Muse française*, lesquels jouent un rôle relativement peu important dans la polémique, ils voient les querelles se ranimer avec une vigueur renouvelée autour de leurs ouvrages. Tandis que les premiers lancent leurs efforts sans s'occuper trop des critiques et la plupart du temps sans y répondre, les Barante, les Guizot, les Latouche, les Panckoucke, les Belloc se voient obligés de faire accompagner leurs traductions d'introductions ou de commentaires justificateurs, auxquels les classiques ne manquent jamais de répondre. Commentaires et réponses ont leur point de départ presque uniquement dans le livre *De l'Allemagne*; on se sert des opinions de M^{me} de Staël pour défendre les auteurs allemands ou pour les condamner. Pas plus que les critiques de 1814 et de 1815, ceux d'après 1820 ne se donnent la peine d'aller jusqu'aux sources: ils se caractérisent par la même ignorance fondamentale sur les choses d'Allemagne. En 1822, on a recours à une opinion de M^{me} de Staël pour condamner la traduction de la pièce de Kotzebue intitulée *Misanthropie et repentir* ²; pendant la même année et l'année suivante, lors de l'apparition des traductions de *l'Attila*, du *Martin Luther* et du *Vingt-quatre février* de Werner, les critiques rappellent de nouveau coup sur coup les jugements de M^{me} de Staël. Le critique du *Journal des Débats* suit le livre *De l'Allemagne* entièrement dans la comparaison qu'il fait entre *l'Attila* d'Hippolyte Bis et celui de Werner. A propos de cette pièce, on rappelle toute l'histoire de la

1. Vers cette époque on publie une *Imitation de l'épître de Haller à Bodmer* (P. 1921, 15 pp. in-8°) qu'on attribue à M^{me} de Staël. Cf. *Minerve littéraire*, 1821, t. II, p. 104. Cf. *Journal des Débats*, le 22 juillet 1825.

2. Voir la *Quotidienne*, le 15 avril 1822.

suppression de l'*Allemagne* et de nouveau, M^{me} de Staël devient un moment le symbole de la tyrannie de l'Empire ¹.

Les commentaires qui accompagnent quelques traductions d'ouvrages de Goethe marquent une nouvelle étape dans le germanisme des romantiques français et montrent l'étendue de l'influence de M^{me} de Staël. C'est vers cette époque que l'on commence à sentir une certaine insuffisance dans le tableau fait par M^{me} de Staël de l'Allemagne, ou, tout au moins, à soupçonner qu'elle n'a peut-être pas tout dit, et à désirer des renseignements complémentaires. C'est en partie pour répondre à ce besoin naissant qu'Aubert de Vitry publie en 1823, sous le titre de *Mémoires de Goethe*, une traduction de *Poésie et vérité*. Le *Journal des Débats* salue les renseignements qu'apporte cet ouvrage sur l'Allemagne et le romantisme et signale l'intérêt avec lequel le public français apprendra l'histoire de la marche des idées et de l'esprit de Goethe et les détails de la révolution qu'il a opérée dans la littérature allemande: cet ouvrage, dit-on, « peut être regardé comme le complément du livre de M^{me} de Staël sur l'Allemagne » ². Vitry lui-même publie en tête de son ouvrage une introduction qu'il destine, ainsi que la traduction, à compléter l'*Allemagne*. Dans cette introduction, qui n'est qu'une récapitulation de l'histoire de la littérature allemande, Vitry ne fait que suivre de près et sans rien y ajouter les théories de M^{me} de Staël et les opinions de celle-ci sur Goethe ³. Mais, s'il reconnaît à l'auteur de l'*Allemagne* le mérite d'avoir révélé à la France les trésors de la littérature allemande, il se rend compte qu'une telle révélation comporte bien des lacunes et soulève beaucoup de problèmes: « C'était à madame de Staël qu'était réservée la gloire de nous rouvrir une perspective étendue sur le Parnasse allemand. A cette femme célèbre appartient l'honneur d'avoir signalé à notre attention tous les talents qui y brillent: toutefois, sa vaste et brillante Galerie fait mieux ressortir la physionomie et le caractère de ces mu-

1. Voir le *Journal des Débats*, le 28 avril 1822; *Ibid.*, le 3 mars 1823.

2. *Ibid.*, le 21 novembre 1823.

3. Comme elle, il se montre très circonspect en ce qui concerne « les lois éternelles du goût » et les règles théâtrales: « Mais il nous semble, dit-il, que l'unité de l'action, somme du véritable intérêt dramatique, est la loi fondamentale, et qu'elle doit demeurer inviolable » (p. xl). C'est là l'opinion de M^{me} de Staël.

ses nouvelles, qu'elle n'explique l'origine, les progrès et le mérite réel de leurs travaux. Une muse indigène pouvait seule connaître à fond et nous révéler ces secrets; et quel génie était plus capable de les dévoiler que celui que l'Allemagne entière honore comme le prince et le réformateur de sa littérature » ¹. La même idée fait la base d'un article de Nodier, en 1824 dans le *Drapeau blanc*, sur les ouvrages de Goethe. Parlant de l'opinion de M^{me} de Staël sur le *Tasse* ², dont elle nie la vérité historique, Nodier déclare qu'elle s'est trompée sur le compte de Goethe: « L'auteur de *Corinne*, dit-il, toute femme de génie qu'elle était, jugeait les peuples et les époques à travers le prisme de son imagination... En général, il faut bien le dire, pour l'instruction de ceux qui l'ignorent, Goethe n'est point l'homme que M^{me} de Staël nous a montré, encore moins celui que se figure l'école des littérateurs doctrinaires qui vient de se former sous ses auspices; je veux parler des écrivains qui ont récemment tenté de le traduire. D'abord, le poète allemand, quoique doué d'une sensibilité exquise est parvenu à se rendre tout à fait indépendant de ces exagérations romanesques à la manière de Jean-Jacques, dans lesquelles M^{me} de Staël s'est singulièrement complu » ³. Goethe n'a presque aucune sympathie pour la sentimentalité moderne: « Il sympathise mieux, comme écrivain, avec Racine et Corneille qu'avec Jean-Jacques et les auteurs favorisés de l'école moderne » ⁴. Cependant, malgré ces efforts pour corriger les erreurs contenues dans l'*Allemagne* et pour distinguer entre le romantisme de Goethe et celui de l'école de M^{me} de Staël, celle-ci continue à inspirer les traducteurs et les commentateurs du poète allemand. En 1825, M^{me} de Panckoucke publie ses *Poésies de Goethe*. Elle fait précéder cet ouvrage par une notice sur Goethe par Ancelot, lui-même un des disciples les plus ardents de M^{me} de Staël et auteur d'une traduction du *Fiesque* de Schiller. Cette notice correspond sans doute aux vues de M^{me} de Panckoucke. Comme toute la production d'Ancelot, cette notice puise son inspira-

1. A. de Vitry: *Mémoires de Goethe*, Introduction, p. III-IV.

2. Cf. *Journal des Débats*, le 28 décembre 1826.

3. *Drapeau blanc*, le 30 janvier 1824.

4. *Ibid.*

tion presque entièrement dans l'*Allemagne*¹. « Madame de Staël, dit l'auteur, n'a fait, à la vérité, qu'esquisser le portrait de ce grand homme et l'analyse de ses œuvres; mais cette esquisse est un ouvrage de maître; on y reconnaît les traits et la physionomie du modèle »².

Ces témoignages suffisent pour montrer que ceux qui s'occupent de Goethe entre 1820 et 1825 prennent leur point de départ dans l'*Allemagne*, et que, malgré des efforts commençants pour approfondir et pour représenter plus fidèlement les ouvrages et le caractère du poète, le Goethe de cette époque reste presque entièrement celui de M^{me} de Staël.

Il en est de même de Schiller. Mais l'histoire des imitations et des adaptations de Schiller pendant ces années représente à peu près l'histoire du romantisme de cette période. C'est le moment où sa réputation en France se modifie complètement et où commence un nouvel aspect de son influence. Jusqu'en 1820, Schiller était pour les Français l'auteur des *Brigands* et presque la personification des principes de la Révolution en littérature. Sa réputation était donc des plus douteuses et présentait des obstacles sérieux à la nouvelle adoption de ses ouvrages qui devait s'opérer dans le romantisme. Encore une fois, il fallait tout le poids de l'enthousiasme de M^{me} de Staël et de son groupe pour balayer ces obstacles en représentant Schiller comme revenu de ses aberrations de jeunesse et comme repentant de son premier ouvrage³. La famille des Staël était liée d'une grande amitié pour la plupart des membres du jeune groupe des doctrinaires qui, après 1820, devaient prendre Schiller comme leur enfant adoptif et qui devaient publier en français tant de traductions de ses ouvrages⁴. Ce mouvement, qui provient directement de l'*Allemagne*, représente un des courants dominants de l'époque: il aboutit en 1824 à la publication du *Globe*, qui lui permet de formuler plus nettement et de défendre ses tendances.

Comme pour Goethe, l'influence de M^{me} de Staël sur les traductions des ouvrages de Schiller et sur les discussions

1. M^{me} E. Panckoucke: *Poésies de Goethe, auteur de Werther*, p. II, xxxi, xxxv-xxxvi.

2. *Ibid.*, p. xxxvi. Cf. *Mercure du XIX^e siècle*, 1825, t. IX, p. 206 et suiv.

Article où Léon Thiessé blâme l'engouement de M^{me} de Staël pour Goethe.
3. F. Baldensperger: *Les Aspects successifs de Schiller dans le romantisme français*; *Euphorion*, 1905, t. XII, p. 681-683.

4. F. Baldensperger: *Extraits de la correspondance des enfants de M^{me} de Staël avec A.-G. Schlegel*; *Revue d'histoire littéraire*, 1909, t. XVI, p. 131.

auxquelles elles donnent lieu, est partout évidente. Schiller passe universellement à cette époque pour le « grand protégé de M^{me} de Staël, le patron des romantiques »¹, pour « l'enfant adoptif de M. Schlegel »², pour le « Corneille de la Germanie »³. La manière enthousiaste dont M^{me} de Staël parle de lui dans l'*Allemagne* fait qu'on le considère comme père du romantisme et comme l'associé des Schlegel, qui, en réalité, voyaient ses tendances d'un œil très défavorable. Mais, si l'on voit en lui le représentant par excellence du romantisme allemand, on n'en connaît pas mieux ses ouvrages et on est obligé de s'en rapporter, pour les critiquer, aux comptes rendus de M^{me} de Staël. Le critique du *Journal des Débats*, condamnant en 1820 le *Don Carlos* de Lefèvre aussi bien que l'original allemand, déclare ne connaître celui-ci « que par la très superficielle analyse qu'en donne M^{me} de Staël dans son ouvrage *De l'Allemagne* »; dans un article sur la traduction de l'*Histoire de la guerre de Trente ans* par Meilher de Chassat, le *Journal des Débats* remet en question le jugement de M^{me} de Staël⁴; à propos du *Tribunal secret*, imitation des *Brigands* par Léon Thiessé, le critique du même journal base son jugement sur un passage de l'*Allemagne* et cite les opinions de M^{me} de Staël sur le drame et le mélodrame⁵; le *Journal des Débats* et le *Globe*, rendant compte du *Fiesque* d'Ancelet à des points de vue opposés, n'oublent pas l'opinion de M^{me} de Staël sur le *Fiesque* de Schiller⁶; en 1826, lors du succès de la traduction d'*Amour et Intrigue* par Gustave de Wailly et de l'imitation de la même pièce de Schiller par Delaville, même influence du jugement de M^{me} de Staël⁷. Cette liste n'est pas complète, mais on peut dire, sans insister davantage, que l'influence de l'*Allemagne* dans la formation de l'opinion publique française sur Schiller pendant cette période, est plus puissante et plus étendue encore que partout ailleurs.

1. *La Quotidienne*, le 22 décembre 1820.

2. *Ibid.*, le 8 mars 1820.

3. *Mercure du XIX^e siècle*, 1823, t. I, p. 97.

4. *Journal des Débats*, le 5 août 1821. Cf. *Ibid.*, le 30 novembre 1821.

5. *Ibid.*, le 23 novembre 1823.

6. *Ibid.*, le 17 novembre 1824. Cf. *Globe* le 14 décembre 1824.

7. *Journal des Débats*, le 24 février 1826. Cf. *Ibid.*, le 3 avril 1826.

Les trois noms les plus importants dans la diffusion des ouvrages de Schiller entre 1820 et 1825 sont ceux de Barante, de Latouche et de Lebrun. Les ouvrages de tous les trois ne sont que la continuation des chapitres sur Schiller dans l'*Allemagne*.

En 1821, Prosper de Barante, épris de la pensée et de l'art allemands, s'applique avec beaucoup d'enthousiasme à sa traduction des ouvrages dramatiques de Schiller¹. La notice dont il fait précéder cet ouvrage abonde en souvenirs de l'*Allemagne* et montre combien le but et l'exécution de ces traductions sont conformes aux vœux les plus chers de M^{me} de Staël. Barante adhère complètement à la nouvelle conception de la critique littéraire²: « Il peut y avoir quelque avantage, dit-il, à rechercher les rapports que les ouvrages de Schiller ont avec le caractère, la situation et les opinions de l'auteur et avec les circonstances qui l'ont entouré. La critique envisagée ainsi n'a peut-être pas un caractère aussi facile et aussi absolu que lorsqu'elle absout ou condamne, d'après la plus ou moins grande ressemblance avec des formes données; mais elle se rapproche davantage de l'étude de et de cette observation de la marche de l'esprit humain, la plus utile et la plus curieuse de toutes les recherches. Dans cette tâche même nous avouons être devancés. En parlant de Schiller et de l'*Allemagne*, nous serons souvent conformes à ce qui en a été dit par madame de Staël. Mais est-il possible d'être ému par quelque noble admiration, par quelque réflexion sur ce qui est grand et beau, sans que son souvenir soit présent? sans qu'il revienne se placer parmi tous les sentiments purs et toutes les pensées élevées? Se rencontrer avec elle dans cette sphère qui était la sienne, n'est pas un emprunt fait à son talent, mais un culte rendu à sa mémoire »³.

Henri de Latouche, auteur de plusieurs traductions de Schiller, dont la plus importante est celle de *Marie Stuart*, publiée en 1820, doit également une grande partie de son inspiration à l'*Allemagne*. Bien qu'il soit de ceux qui se rendent

1. F. Schiller: *Œuvres dramatiques traduites de l'allemand*; voir F. Baldensperger: *Extraits de la correspondance des enfants de M^{me} de Staël*, etc., p. 132, Auguste de Staël à Auguste-Guillaume, le 3 octobre 1821.

2. Cf. Guizot: *Mélanges biographiques et littéraires*, p. 298-300.

3. F. Schiller: *Œuvres dramatiques*, etc., p. III-IV. Cf. p. LXXXIII.

compte des insuffisances de l'ouvrage, il n'hésite pas, dans les notices qui accompagnent ses traductions dans la *Minerve littéraire* à avouer les inspirations que lui a fournies M^{me} de Staël et à citer en bloc les opinions de celle-ci. C'est l'analyse faite par elle de la *Cloche* de Schiller qui lui suggère la traduction de ce poème, qui l'aide à en comprendre l'esprit, et qui lui indique la note qu'il faudra saisir pour en rendre la beauté¹. Dans sa traduction de *Marie Stuart*, il prend pour épigraphe une phrase tirée de la préface du *Wallstein* de Constant: « Sentir les beautés partout où elles se trouvent, n'est pas une délicatesse de moins, mais une faculté de plus ». Il fait précéder son ouvrage d'une préface où il condamne l'admiration exclusive des Français pour leur propre littérature, l'autorité méprisante des aristarques des journaux quotidiens à qui les bornes de leurs connaissances font méconnaître les muses germaniques, parce qu'ils trouvaient « gênant de voir la curiosité publique s'engager dans des routes inconnues »². Il se déclare être partisan des efforts de Constant et de M^{me} de Staël pour faciliter « le rapprochement qui s'opère dans le système des deux théâtres ». Son jugement sur la manière dont M^{me} de Staël rend compte des ouvrages de Schiller est resté célèbre: « Le brillant auteur du livre *De l'Allemagne*, dit-il, a porté sur notre poète l'esprit d'observation, et ce génie de l'enthousiasme et des arts qui donne à tout, sous sa plume, une forme idéale, une plus noble fin, une existence supérieure à la condition des hommes. En traduisant, de chacun des ouvrages de Schiller, pour les analyser, quelques passages et même des scènes entières, il a dû les altérer légèrement pour les faire apparaître inopinément devant l'âme de ses lecteurs. Madame de Staël a donc employé l'âme de ses préparations, supprimé quelquefois des intermédiaires; idées dont le rapport, étranger à ses esquisses, appartenait à des intérêts précédents. Elle a rendu l'impres-sion plus fidèlement que l'expression »³. Il eût été impossible de caractériser mieux le rôle joué par M^{me} de Staël et d'avouer davantage son influence. Chez Latouche, qui prend part activement à la polémique, cette influence subsistera

1. Voir la *Minerve littéraire*, 1820, t. I, p. 145. Cf. *Ibid.*, 1821, t. II, p. 366.

2. H. de Latouche : *Marie Stuart*, préface, p. vi-vii.

3. *Ibid.*, p. xiii.

longtemps : en 1825, dans ses *Classiques vengés*, satire en vers dirigée contre le classicisme de l'Académie, cette influence est partout visible.

En mars 1820, Pierre Lebrun fait jouer au Théâtre-Français avec Talma dans un des rôles principaux sa pièce fameuse de *Marie Stuart*. C'est un succès prodigieux, qui passe immédiatement pour une des victoires décisives du théâtre romantique¹. C'est un avant-goût des scènes tumultueuses des premières représentations d'*Hernani* : malgré la barbarie du sujet, le germanisme de l'exécution et la violation des règles classiques, les applaudissements succèdent aux applaudissements. Le succès dure bien avant dans l'année. L'histoire de la vie de Marie Stuart excite une curiosité universelle : on publie une traduction de la *Vie de Marie Stuart* de Gentz ; en août de la même année, on représente à la Porte-Saint-Martin, au milieu d'un grand tumulte de la part de l'auditoire², une imitation de la *Marie Stuart* de Schiller. Du théâtre, cette vogue se glisse dans la société : avant la fin de l'année, la mode est aux robes à la Marie Stuart³. Encore une fois, la querelle romantique se ranime avec violence : les succès de la pièce de Lebrun forcent les classiques à se déclarer et à se défendre avec acharnement : tous les vieux sujets de dispute sont remis en question : le goût, les règles, la barbarie, le mélodrame, l'hégémonie française, le patriotisme. « La joie est dans le camp des romantiques, dit le *Journal des Débats*. Le succès de M. Lebrun est un succès de parti, une victoire des lumières sur les préjugés. Un courrier extraordinaire, envoyé par M. Schlegel, est allé en porter la nouvelle à la diète assemblée. Tous les cercles, petits ou grands, ont voté une adresse à l'heureux imitateur de Schiller. Les sociétés secrètes ont été convoquées. Trois professeurs de Göttingue ont prononcé des discours que personne n'a pu comprendre, mais qui n'en ont paru que meilleurs. On sait seulement que les classiques présents, passés et futurs étaient voués à la haine des illuminés. Racine et Boileau ont été ensuite brûlés en effigie avec le terrible chapitre

1. F. Baldensperger : *Extraits de la correspondance*, etc., p. 131. Cf. Sainte-Beuve : *Notice sur les ouvrages de M. Lebrun* dans P. Lebrun : *Œuvres*, t. I, p. xx.

2. *Journal des Débats*, le 11 août 1820.

3. Cf. *Annales de la littérature et des arts*, 1820, t. I, p. 448.

d'Aristote sur les unités dramatiques; les mânes de Kotzebue ont tressailli de plaisir dans leur tombe » ¹. Il ne s'agit plus d'une polémique de critiques et d'auteurs: la société et le grand public, enfin pourvus d'un exemple à défendre, s'en mêlent avec enthousiasme. Les classiques, voyant cette vague de faveur populaire, se voient contraints de modifier leurs censures, de fermer les yeux sur des imperfections dans la versification, de parler d'« heureux larcins », d'envisager un moment la possibilité d'une réconciliation entre le romantisme et le classicisme: « Et pourquoi ce qui est vraiment beau ne nous plairait-il pas dans Shakespeare et dans Schiller, comme dans Euripide et Sophocle? Le beau ainsi que la vérité est un, il est de tous les pays; la limite d'un fleuve, d'une montagne n'est point la limite de son empire; il règne sur l'univers » ². Mais envisageant la perspective des imitateurs de Lebrun, lesquels renchériront inévitablement sur leur modèle et feront les tragédies françaises « des imitations libérales des scènes de Tyburn et de la Grève » ³, on se rétracte et on nie toute possibilité d'un rapprochement entre les deux écoles: si le beau est un, il n'y a qu'une route pour y atteindre; c'est la Grèce qui est allée le plus avant dans cette voie, et après elle la France: « Il n'y a qu'une seule route dans le domaine des beaux arts; elle est large, et toutes les nations ont le droit d'y entrer; mais sa direction est constante, et elle ne mène qu'à un but, l'imitation embellie de la nature » ⁴.

Toute cette polémique renouvelée qui suit les premières représentations de la *Marie Stuart* de Lebrun remet en cause le rôle joué par M^{me} de Staël dans la diffusion des valeurs germaniques en France. Comme partout ailleurs, on en appelle à son opinion chaque fois qu'il s'agit de *Marie Stuart*. Les critiques sont toujours au courant de ce qu'elle a dit. Le classicisme plus modéré du *Journal des Débats* témoigne d'une forte influence de son livre. Qu'il s'agisse des règles ou

1. *Journal des Débats*, le 13 mars 1820.

2. *Ibid.*, le 9 mars 1820.

3. *Ibid.*, le 7 août 1820. La *Marie Stuart* de Lebrun ne reçoit pas que des critiques favorables: « Il a laissé subsister dans sa *Marie Stuart*, dit le *Drapeau blanc*, beaucoup trop du mauvais goût de celle de Schiller et il a toujours affaibli les traits hardis et vigoureux (7 mars 1820) ». Cf. *Journal des Débats*, 13 mars 1820.

4. *Ibid.*, le 7 août 1820.

de la mode, on reconnaît universellement que le romantisme germanisant doit son existence à M^{me} de Staël¹ : « Le nom de Schiller, dit le *Journal des Débats*, peu connu en France il y a dix ans, a passé le Rhin avec ceux de Klopstock, de Goethe, de Lessing et de Viéland, dans la barque légère qui transporta madame de Staël sur nos bords. Présentés par une femme aussi aimable, ces étrangers ont reçu un accueil flatteur; si quelques citoyens sévères, redoutant pour la république des lettres les conséquences de leur naturalisation, s'obstinent encore à leur contester le droit de bourgeoisie, du moins n'est-ce pas la faute de leur guide. Dans son ouvrage sur l'Allemagne, madame de Staël nous vante pompeusement leurs bonnes qualités, et nous cache avec soin leurs défauts, elle déguise adroitement la bizarrerie de leurs manières, qui choquerait la délicatesse de nos yeux; elle donne à la rudesse de leurs formes allemandes l'élégance du goût français; elle en agit avec eux à peu près comme une petite maîtresse de Paris avec un cousin provincial qu'elle introduit dans le monde »².

Lebrun, ami de Barante, ne pouvait manquer de connaître de bonne heure le livre *De l'Allemagne* et les analyses, qui s'y trouvent, des ouvrages de Schiller³. On peut supposer qu'il devait une grande partie de son inspiration en écrivant sa *Marie Stuart*, à ces analyses, ou bien à l'enthousiasme personnel de M^{me} de Staël. Selon le témoignage d'Auguste de Staël en 1820, Lebrun aurait fait la lecture de sa pièce chez sa mère quelques années auparavant⁴. C'est un indice de plus que la pièce était destinée à faire corps avec les doctrines de M^{me} de Staël. Dès 1820, le *Journal des Débats* croit remarquer dans la *Marie Stuart* de Lebrun l'influence de l'opinion de l'auteur de l'*Allemagne* sur le caractère d'Elisabeth. Le nouvel auteur dramatique passe immédiatement pour le disciple de M^{me} de Staël.

On peut dire en effet que l'ouvrage de Lebrun représente le premier exemple réussi de l'application des théories dra-

1. Cf. *Annales de la littérature et des arts*, 1820, t. I, p. 448. Cf. *Journal des Débats*, le 11 août 1820.

2. *Journal des Débats*, le 9 mars 1820.

3. Cf. Sainte-Beuve: *Notice sur les ouvrages de Lebrun*, etc., p. XIX.

4. F. Baldensperger: *Extraits de la correspondance des enfants de M^{me} de Staël*, etc., p. 131, Auguste de Staël à Auguste Schlegel, le 21 mars 1820.

matiques préconisées par M^{me} de Staël. Ce succès fera beaucoup, aussi, pour procurer du crédit et un certain droit de cité à ces théories. Désormais, les attaques des classiques seront vaines: c'est le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire du romantisme théâtral: une longue série de victoires donnera aux adversaires un démenti continuel. En attendant la préface de *Cromwell* en 1827, on s'en tient aux théories formulées par M^{me} de Staël dans l'*Allemagne*.

Que M^{me} de Staël ait fourni la plus grande partie de l'inspiration des traductions d'ouvrages allemands pendant cette période, il n'y a pas le moindre doute là-dessus. Mais la littérature allemande n'est pas la seule littérature qui commence à s'infiltrer en France: le public français, nous l'avons vu, se préoccupe tout autant des traductions de Shakespeare, de Byron et de Walter Scott. L'influence de M^{me} de Staël, quoiqu'elle se manifeste dans un sens différent, est ici tout aussi important: ceux qui s'attachent à introduire en France les chefs-d'œuvre de la littérature anglaise, ne peuvent baser leurs travaux sur des jugements antérieurs de M^{me} de Staël, mais ils peuvent suivre et suivent en effet les mêmes méthodes dans la présentation de leur sujet: l'indulgence et la sympathie enthousiaste sont à l'ordre du jour. Le point de vue et le but de Guizot dans sa réédition de la traduction des *Œuvres complètes de Shakespeare*¹ par Letourneur, sont identiques de tout point avec ceux d'un Barante. Guizot pratique déjà avant 1814 la philosophie et la littérature allemandes et tombe dès 1807 sous l'influence personnelle de M^{me} de Staël². Dès 1810, il publie dans le *Mercure de France* de nombreux articles, écrits selon les tendances de M^{me} de Staël, sur la littérature allemande³. Dans sa *Vie de Shakespeare*, il se conforme entièrement aux opinions de M^{me} de Staël sur les origines populaires du théâtre, sur les relations entre l'art dramatique et la religion, sur le rôle de la nouvelle critique littéraire, sur la nature progressive de la littérature: « La critique littéraire a changé de terrain et ne peut plus demeurer dans les limites où elle se renfermait jadis. La littérature

1. Paris, 1821.

2. F. Guizot: *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. I, p. 11-12.

3. Voir *Mercure de France*, janvier 1810, p. 90-101; février 1810, p. 417-428.

n'échappe point aux révolutions de l'esprit humain; elle est contrainte de le suivre dans sa marche, de se transporter sous l'horizon où il se transporte, de s'élever et de s'élargir avec les idées qui le préoccupent, de considérer enfin les questions qu'elle agite dans toute l'étendue que leur donne l'état nouveau de la pensée et de la société » ¹. Avec de telles doctrines, Guizot peut être considéré comme un des principaux continuateurs de la tradition de M^{me} de Staël.

Il n'est pas le seul. En 1824, au moment où la popularité des traductions est à son comble et où l'on voit se répandre en France un véritable engouement pour les valeurs anglaises et allemandes, M^{me} Louise Belloc publie son ouvrage intitulé *Lord Byron*. Cet ouvrage fournit un des témoignages les plus curieux et les plus concluants sur le rôle joué par M^{me} de Staël dans la diffusion des écrits de Byron en France à cette époque et dans les méthodes adoptées par les traducteurs en général. M^{me} Belloc a connu personnellement M^{me} de Staël, pour qui elle conserve une admiration très enthousiaste. A tout moment dans son livre sur Byron, elle prend la défense du génie et du caractère de l'auteur de l'*Allemagne*. Sa pensée est imprégnée des idées et des tendances de M^{me} de Staël. Elle connaît très bien le livre *De l'Allemagne*; elle en prodigue des citations dans son ouvrage; à force de le pratiquer et de l'admirer, son style en est venu à ressembler à beaucoup d'égards à celui de M^{me} de Staël: même exubérance enthousiaste et pleine d'âme, plus une certaine générosité qui paraît être très consciente et même affectée. La façon décousue dont les traductions et les passages biographiques alternent dans son ouvrage sur Byron est visiblement calquée sur l'*Allemagne*. Opinions identiques sur l'enthousiasme, le libéralisme, le romantisme, le libre échange des idées entre les différents pays ²: « Nous sommes dans le siècle des traductions, dit-elle; jamais la France ne s'est montrée plus avide d'ouvrages étrangers, et cela tient, je crois, au besoin d'innovations qui tourmente notre littérature. Cette curiosité doit avoir de bons résultats. Les peuples ne peuvent faire un plus noble échange que celui des productions de la pensée » ³.

1. F. Guizot: *Œuvres complètes de Shakespeare*, t. I, p. III, IV, VI.

2. Louise Sw. Belloc: *Lord Byron*, t. I, p. 174.

3. *Ibid.*, t. I, p. 42.

Elle proteste contre la médiocrité de beaucoup des traductions qui inondent le marché français et formule d'après M^{me} de Staël une théorie idéale de la traduction : « La science des mots, dit-elle, ne suffit pas pour traduire le génie, il n'y a que l'âme qui aide à rendre le langage de l'âme. Il faut surmonter les obstacles à force d'émotions, il faut sentir avec enthousiasme, avec larmes, les beautés qu'on veut faire passer dans une autre langue... Un homme d'esprit peut faire une traduction exacte quant aux phrases, élégante, où l'on devinera les intentions du poète; mais on n'y trouvera pas ce qui constitue peut-être son talent, ce qu'il y a en lui de plus intime, ce qui fait battre notre cœur à l'unisson du sien; ce feu qui circule dans la poésie inspirée, cette étincelle vivifiante qui se dérobe aux âmes froides » ¹. Ce qui revient à dire tout simplement que la traduction doit être une adaptation faite avec enthousiasme, et que l'exactitude littérale n'est que d'une importance secondaire. Lorsque l'on se rend compte du rôle des traductions dans le romantisme, un tel témoignage prend une importance considérable. On ne fait pas attention assez en général aux traductions de M^{me} de Staël. Après 1820, ses théories sur la traduction commencent à prouver leur efficacité. Les traducteurs, se rendant compte de cette efficacité s'attachent à formuler et à appliquer les mêmes théories, auxquelles peut-être une grande partie des succès dans ce domaine en France aux environs de 1825 doivent leur origine. Le livre de M^{me} Belloc sur Byron est un des exemples les plus significatifs de ce prolongement des méthodes de M^{me} de Staël ².

C'est au milieu de cette pluie de traductions, d'adaptations et d'imitations, et au moment où la polémique s'annonce de nouveau avec fureur, que commencent les premiers efforts importants du génie de Victor Hugo et que paraissent ses premiers ouvrages. Tout un côté de son activité littéraire, de ses théories, de ses goûts et de ses antipathies ne s'explique que par cette circonstance. Comme Lamartine, il commence par se défendre d'être romantique et il gardera toujours une grande antipathie pour cette polémique, qu'il regarde comme

1. *Ibid.*, t. I, p. 41.

2. Cf. *Globe*, le 3 février 1825.

une querelle dangereuse de mots¹. Les préfaces successives dont il a fait précéder les différentes éditions de ses *Odes* offrent le témoignage le plus complet sur son attitude. Lui aussi a lu de bonne heure l'*Allemagne* de M^{me} de Staël. Il a suivi attentivement toutes les étapes et tout le développement de la polémique. Quoiqu'il déclare s'en tenir à la définition du romantisme donnée par M^{me} de Staël², on sent chez lui dès 1824 le désir de se former une doctrine personnelle; on pressent déjà la préface de *Cromwell*. Dans la préface de l'édition de 1824 des *Odes*, il déclare ignorer « profondément ce que c'est que le genre *classique* et le genre *romantique* ». Il semble ici fort peu enthousiaste de la définition formulée par M^{me} de Staël: « Selon une femme de génie, dit-il, qui, la première, a prononcé le mot de *littérature romantique* en France, *cette division se rapporte aux deux grandes ères du monde, celle qui a précédé l'établissement du christianisme et celle qui l'a suivi*. D'après le sens littéral de cette explication, il semble que le *Paradis perdu* serait un poème *classique*, et la *Henriade* une œuvre *romantique*. Il ne paraît pas rigoureusement démontré que les deux mots importés par M^{me} de Staël soient aujourd'hui compris de cette façon ». Si, cependant, Victor Hugo trouve à redire à la définition même de M^{me} de Staël, ces préfaces prouvent assez que l'esprit général du livre *De l'Allemagne* compte pour beaucoup dans son développement: elles sont d'un homme qui a étudié attentivement et l'ouvrage même et les critiques dont il a été l'objet: il tire parti des aspects saillants de la polémique. Les passages de la préface de 1826, sur l'ordre et la régularité en littérature, sur l'imitation³ et sur la pétrification de la routine, ne sont que le prolongement logique et une répétition des théories de M^{me} de Staël.

Mais, malgré cette dépendance d'Hugo à l'égard de M^{me} de Staël en matière de doctrine, l'auteur des *Odes* et d'*Han d'Islande* est désavoué par beaucoup d'entre ceux qui défen-

1. Cf. J. Marsan: *Notes sur la bataille romantique; Revue d'histoire littéraire*, 1906, t. XIII, p. 586.

2. Cf. F. W. M. Draper: *The Rise and Fall of the French Romantic Drama*, p. 71.

3. Hugo déclare que l'imitation est le fléau de l'art, que les modèles soient des classiques ou des romantiques: « Celui qui imite un poète *romantique* devient nécessairement un *classique*, puisqu'il imite ».

dent le plus vigoureusement le romantisme du livre *De l'Allemagne*. Comme son frère Eugène, Victor Hugo devait avoir peu de sympathie pour ces esprits trop facilement contents d'eux-mêmes, qui, sous le nom de romantiques, occupaient l'attention du public vers 1821¹ : le futur auteur de *Cromwell* avait en somme peu de chose en commun avec l'auteur de *Marie Stuart*. Artiste avant toute chose et ennemi de l'imitation sous toutes ses formes, il devait voir d'un œil assez défavorable ces imitations où le manque du sentiment de l'art était un des principaux défauts². D'autre part, avec l'infiltration des ouvrages de Walter Scott et surtout de Byron, il s'opère en France un renouvellement de cette idée que la poésie romantique n'est que la poésie malade³. Le mot de Nodier, qui disait qu'il fallait distinguer entre trois genres — le classicisme, le romantisme et le genre frénétique⁴ — commence à faire fortune. On le répète à tout moment. Les classiques confondent volontiers ce genre frénétique avec le romantisme, mais beaucoup de ceux qui ont des tendances romantiques, selon les idées de M^{me} de Staël, condamnent cette poésie frénétique, malade et déraisonnée qui prend pour modèle les ouvrages de Byron ou des morceaux comme le *Songe* de Jean-Paul⁵. On déclare à maintes reprises qu'il faut ôter la déraison du romantisme. Après la publication d'*Han d'Islande*, il se produit une véritable scission dans le camp des romantiques. Pour beaucoup de gens, la gauche littéraire n'est plus représentée par M^{me} de Staël mais par Hugo; le livre *De l'Allemagne* devient en quelque sorte le symbole des « saines doctrines ». En 1823 et en 1824, cette scission devient de plus en plus sensible : renouvellement de la discussion sur la barbarie du romantisme⁶, condamnation du romantisme comme genre frénétique⁷, premières pro-

1. Voir Sainte-Beuve : *Critiques et portraits*, t. I, p. 322-323.

2. M^{me} de Staël, qui manquait presque entièrement de ce sentiment (voir Sainte-Beuve : *Causeries du lundi*, t. XIV, p. 463) pouvait influencer tout de même des gens qui, comme Hugo, attachaient beaucoup d'importance à l'art.

3. Voir les *Annales de la littérature et des arts*, 1822, t. X, p. 289, article sur Werner.

4. *Ibid.*, t. II, le 31 mars 1821.

5. *Ibid.*, 1821, t. VI, p. 343. Cf. *Mercure du XIX^e siècle*, t. II, 1823, p. 216. Cf. *Journal des Débats*, le 28 juillet 1821.

6. *Journal des Débats*, le 31 juillet 1824. Cf. *Oriflamme*, 1824, t. I, p. 246. Articles sur les *Nouvelles Odes*.

7. *Drapeau blanc*, le 29 octobre 1823. Article sur *Han d'Islande*.

testations contre la représentation du grotesque dans l'art¹, concentration des attaques contre la « foule de petits Walter Scott » qui veulent que dans la tragédie chaque paysan parle le patois de sa province², et qui, au lieu d'inventer, ne font que copier les étrangers et exagérer leurs qualités et leurs défauts au point d'en faire une caricature³. « On crierait moins contre les romantiques, dit M^{me} Belloc, s'ils avaient plus de véritables nouveautés, et pour cela il n'est pas besoin de planer dans les nuages, ni de créer des monstres imaginaires comme *Han d'Islande* »⁴. En 1823 Sénancour, dans un article très important du *Mercur du XIX^e siècle* intitulé *Considérations sur la littérature romantique*, cite des opinions de M^{me} de Staël pour combattre le romantisme maladif : « On cherchera la plus grande réunion possible du tact et de l'art, de l'inspiration et de l'étude, dit-il, ou comme disait madame de Staël, tout le goût conciliable avec le génie. Ainsi le génie romantique ne sera pas précisément abandonné, on en ôtera seulement la déraison »⁵. A maintes reprises, on oppose la mélancolie de M^{me} de Staël à la frénésie des Ancelot, des Arlincourt, des Hugo, qui imitent les sottises d'*Hamlet*⁶.

Le manifeste intitulé *Apologie de l'école romantique*, qui paraît en 1824 sous l'anonymat, est conçu entièrement à ce point de vue. L'auteur se plaint qu'Auger et Hoffman se plaisent à attaquer, sous le nom de romantiques, surtout des poètes qui sont peu accrédités parmi les véritables romantiques même : « Mais qui forçait donc ces messieurs, dit-il, à resserrer ainsi les limites du romantisme entre l'absurde et l'incompréhensible... Il est presque digne de pitié de voir des hommes d'un esprit véritable et doués d'un grand talent d'argumentation, dépenser, dans un cadre aussi étroit, leurs bons mots et leurs plaisanteries mordantes; de quel droit accusent-ils la muse moderne et ordonnent-ils, au nom du bon goût, de renoncer à toute tentative de création originale, parce que M. Hugo a, la plupart du temps, été mal servi par

1. Saint-Chamans : *Le petit-fils de l'homme aux quarante écus*, p. 74.

2. *Ibid.*, p. 74.

3. Louise Sw. Belloc : *Lord Byron*, t. I, p. 166.

4. *Ibid.*, t. I, p. 167.

5. *Mercur du XIX^e siècle*, 1823, t. II, p. 216.

6. Voir M. Albert : *Un homme de lettres sous l'Empire et la Restauration* (Edmond Géraud), p. 247.

son imagination » ¹. Condamnant ainsi l'école des Hugo, l'auteur se tourne vers la doctrine de M^{me} de Staël, qu'il considère comme la seule vraie et comme indispensable à la solution du problème ².

Il est donc évident qu'à côté des ouvrages de jeunesse de Victor Hugo, les doctrines de M^{me} de Staël prennent un aspect d'orthodoxie: c'est un pas important vers une acceptation générale.

A côté de la création des premiers exemples lyriques et dramatiques du romantisme, à côté de la foule de traductions qui s'infiltrèrent, les discussions purement théoriques reprennent de plus belle entre 1820 et 1825. Dès 1820, on peut constater un grand changement dans les conditions qui déterminent la littérature. Malgré toutes les résistances qu'elle a rencontrées, la querelle tend à montrer aux littérateurs français que leurs productions auront désormais un public européen et qu'il ne s'agit plus d'écrire pour une seule nation: « Déjà aucun ouvrage un peu important, dit l'auteur d'un article sur les journaux littéraires allemands en 1820 dans les *Annales de la littérature et des arts*, ne paraît dans l'Europe, qu'il ne soit aussitôt traduit dans toutes les langues, commenté dans tous les journaux... On ne peut donc aujourd'hui borner ses études aux frontières de sa patrie, et un journal littéraire qui ne parlerait que des écrits de sa nation, pourrait presque se comparer à un journal politique qui ne donnerait que les nouvelles de son pays » ³. On peut dire enfin que la littérature allemande, en partie à cause de cette conviction, commence à être en honneur en France. Il y a le sentiment assez général que la littérature française est ennuyeuse et qu'on ne peut pas blâmer les gens de préférer les productions germaniques. A mesure que les victoires succèdent aux victoires, que Goethe et Kant prennent leur place à côté de Racine et Condillac, que les voix des classiques sont de plus en plus étouffées ⁴, on commence à se rendre compte que ce nouveau mouvement, auquel M^{me} de Staël et Chateaubriand ont donné la première impulsion, a bien son

1. *Apologie de l'école romantique*, p. 5, 6, 7.

2. *Ibid.*, p. 5, 8. Cf. p. 39.

3. *Annales de la littérature et des arts*, 1820, t. I, p. 166.

4. *Quotidienne*, le 24 avril 1822.

côté imposant. Avec Vigny, on prévoit la possibilité d'un renouvellement du vers ¹. Pendant les années de 1824 à 1826, les polémiques deviennent de plus en plus ardentes ². Le nombre des ouvrages de théorie littéraire se multiplie. De mouvement littéraire, le romantisme devient un phénomène social. La société met en pratique la sentimentalité de M^{me} de Staël ³. Les *Annales romantiques* de 1825, espèce de petit keepsake où figurent des extraits tirés des ouvrages des principaux représentants du genre, jouit d'un grand succès, qui montre combien le mouvement a pénétré jusque dans la mode populaire ⁴. La question occupe les académies de province. Les définitions sortent de tous les coins. Avec la multiplication des discussions sur les origines du romantisme, sur sa nature, sur la question de savoir si son adoption ne rétrécira pas le domaine des compositions poétiques ⁵, la confusion augmente. On n'y comprend plus rien ⁶. Les interprétations de la définition donnée par M^{me} de Staël se compliquent et se développent à perte de vue. Les uns disent que M^{me} de Staël et Chateaubriand sont les fondateurs du mouvement ; les autres revendiquent ce titre pour Bernardin de Saint-Pierre ⁷. Le livre de Saint-Chamans, intitulé *le Petit-fils de l'homme aux quarante écus* contient une satire dialoguée dirigée contre cette confusion : le romantisme, dit l'auteur, n'est qu'une tour de Babel ; ses partisans eux-mêmes ne sont pas d'accord sur leurs principes ; ils sont d'accord pour dire que c'est un système ; mais leurs définitions sont longues, incompréhensibles et contradictoires, de sorte que le public reste effaré et confondu par l'absurdité et la multiplicité de leurs arguments ⁸. A mesure que la confusion augmente, que l'on se rend compte que les factions opposées s'échauffent pour une « querelle de mots », que l'idée d'un ennemi commun, le genre frénétique, gagne les esprits, il commence éga-

1. *Miroir des spectacles*, le 5 mars 1821.

2. Voir J. Marsan : *Notes sur la bataille romantique*, p. 586. Bibliographie copieuse des ouvrages de théorie littéraire qui paraissent à cette époque. Cf. *Journal des Débats*, 22 mars 1824.

3. Cf. Sainte-Beuve : *Critiques et portraits*, t. I, p. 330.

4. Voir *Mercur du XIX^e siècle*, 1825, t. II, p. 567.

5. Voir *Drapeau blanc*, le 14 janvier 1823.

6. *Annales de la littérature et des arts*, 1820, t. I, p. 166.

7. *Ibid.*, 1826, t. XXIV, p. 420-424.

8. Saint-Chamans : *Le petit-fils*, etc., p. 50-91.

lement un mouvement de la part de ceux qui, las de la querelle, voudraient voir s'opérer entre les deux écoles une conciliation qui leur permettrait de se faire des concessions réciproques¹. Charles Nodier forme le centre autour duquel se rallient les partisans de cette tendance, et qui, en 1825, formulera le mieux la doctrine d'où partira la jeune littérature. Son pacifisme littéraire n'est d'ailleurs au fond qu'un retour vers l'opinion de M^{me} de Staël sur les relations entre la religion et la littérature : « Chez les anciens, dit-il dans la préface de la douzième édition des *Méditations poétiques* de Lamartine, ce sont les poètes qui ont fait les religions; chez les modernes, c'est la religion qui crée enfin des poètes; et comme aucun langage ne s'adresse avec plus de pouvoir à l'intelligence, il serait peut-être permis de dire que tant que la poésie n'a pas été chrétienne, le grand ouvrage de cette nouvelle loi qui a révélé à l'univers un ordre entier de pensées et de sentiments, n'a pas été complet »².

Pendant cette période, cependant, les ennemis déclarés de M^{me} de Staël, ceux qui ne voient pas de distinction entre le genre romantique et le genre frénétique, ne manquent pas. Des journaux comme le *Drapeau blanc* et le *Journal des Débats*, malgré les efforts des Nodier, balancent toujours et publient à maintes reprises des articles hostiles à M^{me} de Staël et au romantisme. Malgré la multiplication des exemples romantiques et quoique, se rendant compte que les temps sont si durs en littérature qu'il ne faut pas regarder aux petites imperfections, on soit de temps à autre convaincu que la littérature allemande offre des mines précieuses à exploiter, on continue de défendre les règles de la scène classique, d'associer le drame romantique au mélodrame, on signale avec joie la préférence de quelques Allemands de la jeune génération pour la régularité française, on déclare que les efforts de M^{me} de Staël ressemblent à ceux de Scipion portant la guerre devant Carthage lorsque Rome était en péril, on fait observer qu'elle a toujours échoué devant le manie-

1. Voir *Lettres champenoises*, 1820, t. I, p. 148-149. Cf. *Quotidienne*, le 8 mars 1820. Cf. *Annales de la littérature*, etc., 1820, 1820, t. I, p. 166; t. II, le 31 mars 1821. Cf. *Miroir des Spectacles*, le 18 juin 1821. Cf. *Drapeau blanc* le 21 avril 1823. Cf. *Analyse d'une série d'ouvrages récents des littératures française et allemande*, p. 1, 17. Cf. *Annales*, etc., t. II, p. 216.

2. Lamartine: *Méditations poétiques*, 1825, p. vii.

ment des règles de la scène, on lui préfère M^{me} de Genlis¹. Le prospectus de l'*Oriflamme* en 1824 annonce l'intention de ce périodique de combattre le genre mélancolique et vaporeux². Des périodiques comme les *Annales de la littérature et des arts* et le *Mercure du XIX^e siècle*, qui se donnent pour des organes plutôt libéraux et cosmopolites, abondent en articles contre le romantisme et en allusions ironiques aux doctrines de M^{me} de Staël. M^{me} de Genlis est peu indulgente. En 1822, Duviquet fait à la *Société des bonnes lettres* une série de discours plus ou moins défavorables sur les ouvrages de M^{me} de Staël, discours où il s'applique à « censurer les principes politiques et littéraires » de celle-ci³. Les Jay⁴, les Viennet⁵, les Baour-Lormian⁶ continuent leurs attaques, leurs satires et leurs dialogues contre les « idoles gothiques », le cauchemar du mélodrame et les bizarreries dans le style. Au-dessus de toutes les voix classiques s'élève celle d'Auger, le directeur de l'Académie française : en 1824, il prononce coup sur coup devant l'Académie ses fameux discours sur le romantisme. Lui aussi est d'opinion que la discussion est une querelle de mots, qu'il y a deux romantismes — celui des Allemands et celui des Français : « Il existe deux espèces de romantisme, dont l'une est l'émanation et, pour mieux dire, la dégénération de l'autre »⁷. Mais, bien qu'il puise visiblement tous ses renseignements sur l'Allemagne et le romantisme allemand dans le livre de M^{me} de Staël⁸, il se déclare n'être partisan ni de l'un ni de l'autre de ces deux romantismes. Au grand divertissement du *Globe*⁹, il affecte un ac-

1. Cf. *Livre du centenaire du Journal des Débats*, p. 533, 540. Voir le *Journal des Débats*, le 4 janvier 1820. « Enfin, le goût dégénère tellement de l'autre côté du Rhin, qu'un bel esprit de Carlsruhe a traduit mot à mot une tragédie de Voltaire ». Cf. *Ibid.*, le 20 août 1820. Cf. *Ibid.*, le 26 septembre 1821. Article sur la *Sapho* de Grillparzer. Cf. le 22 mars et le 11 novembre 1824. Cf. *Drapeau blanc*, le 14 mars 1825.

2. *Oriflamme*, 1824, t. I, Prospectus. Cf. 1825, t. III, p. 353 et suiv. Article sur le romantisme.

3. Voir *Annales de la littérature et des arts*, 1821, t. VII, p. 166.

4. Voir A. Jay : *Deux lettres sur la littérature romantique*, p. 336. Cf. *Mercure du XIX^e siècle*, 1823, t. I, p. 589.

5. *Mercure du XIX^e siècle*, 1824, t. V, p. 1 et suiv. Viennet : *Épître aux Muses sur les Romantiques*.

6. Voir P.-M.-L. Baour-Lormian : *Le classique et le romantique*, p. 15, 38.

7. *Recueil des discours prononcés dans la séance publique annuelle de l'Institut royal de France, le samedi 24 avril 1824*, p. 5.

8. *Ibid.*, p. 5.

9. Voir *Globe*, le 30 novembre 1824.

cent barbare et burlesque en prononçant le titre de quelques drames allemands ¹. Pour lui, le romantisme de M^{me} de Staël, celui du théâtre n'est que le moindre de deux maux. Depuis le livre de celle-ci, le vrai romantisme n'a guère fait de progrès en France: « Nous en sommes restés à ce point, dit-il, pour ce qui regarde le vrai romantisme, le romantisme allemand, le romantisme du théâtre. Nos jeunes écrivains, les plus favorables à ces idées nouvelles, n'ont pas encore osé les préconiser hautement, ni surtout de les mettre en pratique. Un ou deux s'en sont excusés de l'air dont on s'en vanterait; mais ils se sont trompés, ils n'étaient pas si coupables. Trop hardis, peut-être, pour des Français, combien n'ont-ils pas été timides en comparaison des Goethe et des Schiller? » ². Le romantisme français n'a pas l'énergie de cette école: c'est un romantisme bâtard. Ses partisans déclarent que la Révolution a tout changé et qu'il faut changer avec les temps; ils exagèrent les sentiments qui sont à tous les hommes; ils ont « la gaieté en horreur. Ils ne voient dans le bonheur et dans le plaisir que de la prose; ils ne trouvent de poésie que dans le malheur et l'affliction » ³. Chérissant le vague et le mystérieux, ils s'imaginent avoir découvert ce qu'ils n'ont fait qu'exagérer ou corrompre ⁴.

A la fin de son discours, Auger résume ses vues sur le romantisme en général: « Laissez enfin pour morts, dit-il, ces héros de Grèce et de Rome, que nos poignards tragiques ont épuisés de sang; faites revivre les personnages des âges chrétiens et chevaleresques; mais gardez-vous d'appliquer à ces sujets d'un temps barbare, les règles d'une poétique plus barbare encore » ⁵. En d'autres termes, en ce qui concerne la matière, capitulation complète devant les arguments de M^{me} de Staël; en ce qui concerne l'exécution et la forme, intransigeance totale.

Ces témoignages d'Auger sont extrêmement intéressants en ce qu'ils représentent assez exactement l'attitude de l'Académie française à cette époque et montrent que si elle hésite

1. Voir la *Réponse de M. Auger, directeur de l'Académie française au discours de M. Soumet, prononcé dans la séance du 25 novembre (1824)*, p. 8.

2. *Recueil des discours, etc.*, p. 8.

3. *Ibid.*, p. 14.

4. *Ibid.*, p. 16.

5. *Ibid.*, p. 18.

à abandonner le « sourire de la Muse grecque » ¹ et à accepter les vues de M^{me} de Staël sur la mélancolie dans l'art moderne, si elle se refuse à renoncer à la nécessité des règles dramatiques, elle se résigne cependant à donner raison à M^{me} de Staël en ce qui concerne l'autre moitié de sa doctrine, qui veut que les sujets puisés dans l'antiquité ne conviennent plus à la littérature moderne et qu'il faut se tourner vers le moyen âge, la chevalerie, le christianisme. C'est une façon d'admettre, avec Nodier, que l'art ne peut plus se dispenser d'être chrétien ².

Les années de 1823 à 1825 sont marquées par une extrême agitation politique et religieuse: les vues politiques et les croyances religieuses s'influencent réciproquement; l'Eglise se mêle aux affaires d'Etat. La littérature est entraînée malgré elle au centre du tourbillon; le romantisme est interprété comme un phénomène religieux et s'infiltré dans le domaine de la politique. C'est le moment où la fureur soulevée par les manifestes ultramontains de La Mennais sont à leur comble, où la question de la souveraineté du pape, du catholicisme et du protestantisme est discutée avec une vigueur renouvelée. Au commencement de 1824 paraît le premier numéro du *Mémorial catholique*, périodique religieux, politique et littéraire fondé par des disciples de La Mennais pour formuler et pour propager les idées de celui-ci ³. Ce journal part du point de vue que tous les conflits qui troublent la paix en 1824 sont le résultat de deux principes opposés: « L'un est le principe catholique, qui, soumettant toutes les opinions particulières à l'autorité des croyances générales, établit une société parfaite entre les intelligences, et les met dans l'heureuse nécessité de conserver à la fois toutes les vérités: l'autre est le principe philosophique, qui, soumettant les croyances générales aux caprices des opinions particulières, établit l'anarchie entre les intelligences, et leur donne la funeste liberté d'adopter à leur gré toutes les erreurs » ⁴. La société et la littérature, si elles veulent subsister, devront se fonder

1. Voir *Apologie de l'école romantique*, p. 9.

2. Cf. C. Desmarais: *Le Temps présent*, p. 113. « Depuis surtout que l'Académie française s'est mêlée aussi de combattre le romantisme, tout le monde est presque devenu romantique ».

3. F. Duine: *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*, p. 90.

4. *Mémorial catholique*, Introduction, 1824, t. I, p. 6-7.

sur le catholicisme, au lieu de se fier à la profondeur erronée des philosophes. De même que le *Mémorial catholique* a pour but de frustrer les ravages du protestantisme et de démasquer les sociétés secrètes, qui préparent une dissolution universelle de l'ordre social, de même il poursuivra de ses attaques le romantisme, ce protestantisme de la littérature; car on se tromperait tout à fait « si l'on ne voyait dans le romantisme qu'une hérésie littéraire qui ne se lie à rien hors de la littérature. Sortie du sein de la société protestante, l'école romantique a emprunté le principe de la réforme, dont ses théories ne sont qu'une application particulière, et elle n'est elle-même que le protestantisme de la littérature » ¹.

Dans ces conditions, le rôle joué dans le romantisme par M^{me} de Staël ne pouvait manquer d'occuper l'attention des rédacteurs du *Mémorial catholique*. Dès les premières pages on y publie une série d'articles intitulés *Du principe d'autorité dans la littérature* ². Ces articles sont extrêmement importants au point de vue de la fortune de l'*Allemagne*. Partant d'un point de vue diamétralement opposé à celui de M^{me} de Staël, l'auteur est à la fin obligé d'admettre, comme Auger, toute une partie de sa doctrine. Les articles sont en premier lieu une attaque contre le *Mercury*, qui, favorisant les principes révolutionnaires dans les institutions politiques et littéraires, adopte l'opinion de M^{me} de Staël que « l'esprit humain ne peut décroître », qu'en matière de littérature, on ne doit considérer les temps anciens que comme des « objets d'étude et de méditation qui doivent servir à nous diriger vers des temps meilleurs », que « d'un côté, c'est la vieillesse chagrine qui veut tout arrêter, la décrépitude impuissante qui voudrait tout rendre stérile », et que « de l'autre, c'est la jeunesse qui veut tout comprendre », que « c'est l'âge viril qui veut tout féconder » ³. Dans une telle opinion, dit le *Mémorial catholique*, se trouve renfermée toute la cause de la confusion. Toutes les questions littéraires peuvent être ramenées à celle de la règle du goût, au problème général de la certitude. Le goût d'un homme vaut celui d'un autre; une opinion en vaut une autre. Tant qu'on ne s'élèvera pas

1. *Ibid.*, 1824, t. I, p. 136.

2. *Ibid.*, 1824, t. I, p. 49-60, 96-101, 161-168.

3. *Ibid.*, 1824, t. I, p. 50.

au-dessus du goût individuel, on ne sortira pas de l'embaras ¹. Il faut se tourner vers le goût du plus grand nombre, vers le témoignage universel, qui seul ne peut pas errer: « De là ces dogmes littéraires, expression du goût de l'homme, en tant qu'il est le même dans tous les temps, chez tous les peuples, dans tous les pays, emprunteront de ce consentement universel une autorité sacrée et à laquelle on ne peut toucher sans tout ébranler » ². Ces principes indiquent le véritable point de vue auquel on doit envisager le classicisme et le romantisme. M^{me} de Staël, dans sa fameuse définition du romantisme ³, sur laquelle on a fait tant de dissertations, ne fait qu'obscurcir la question: « Pour quelqu'un qui veut s'entendre, le paganisme et le christianisme sont tout à fait étrangers à la question débattue avec les romantiques; l'antiquité et le moyen âge y ont été mêlés fort mal à propos, ainsi que le Nord et le Midi. Madame de Staël, et après elle tous les apologistes du romantisme ont confondu deux choses bien distinctes, le goût de l'écrivain et les sujets sur lesquels il s'exerce, le *fond* et la *forme* des productions littéraires » ⁴. Il y a certes une raison publique qui diffère d'un pays à l'autre et à laquelle l'écrivain doit se soumettre jusqu'à un certain point, mais au-dessus de cette raison publique il existe une législation littéraire supérieure qui reste constante dans tous les pays, malgré les ravages du temps et malgré les révolutions: « Or, la littérature classique est toute renfermée dans ces dogmes, qui ne peuvent être une superstition par cela seul qu'ils ont fait partie de la religion littéraire de tous les siècles les plus éclairés qui furent avant nous » ⁵. Sans ces règles, il n'y a que le chaos des opinions opposées. De là on peut conclure que ceux qui se rallient à M^{me} de Staël pour confondre la nécessité des règles avec le choix des sujets se trompent fort et déplacent tout à fait le problème ⁶. Ils ne font qu'exagérer et dénaturer une vérité qu'on a découverte bien avant eux. Bonald, se rendant compte que les progrès du christianisme avaient eu pour effet d'effacer les vestiges

1. *Ibid.*, t. I, p. 53.

2. *Ibid.*, t. I, p. 59-60.

3. *De l'Allemagne*, II, 11.

4. *Mémorial catholique*, t. I, p. 97.

5. *Ibid.*, t. I, p. 98.

6. *Ibid.*, t. I, p. 98-99.

des institutions païennes de la société et de la littérature avait parfaitement raison: le beau, comme le vrai, doit se trouver pour les peuples modernes dans le christianisme, de sorte que les poètes doivent devenir chrétiens sous peine d'être ridicules¹. Mais le tort de M^{me} de Staël et des romantiques est de « se figurer que le goût littéraire doit nécessairement changer avec l'objet de la littérature; qu'il faut des règles toutes nouvelles pour traiter des sujets tout nouveaux, et que la révolution morale qui a dépouillé de leurs séductions les mensonges avec lesquels se jouait l'imagination des peuples anciens, a détruit aussi tout le mérite des formes parfaites dont les écrivains supérieurs de l'antiquité surent revêtir ce fonds d'idées imparfait et grossier »².

Ces articles du *Mémorial catholique* sont d'autant plus importants que les idées qu'ils contiennent semblent avoir reçu de la diffusion vers cette époque³. Même s'ils représentent un courant qui n'a pas eu des conséquences bien sérieuses et qui était destiné à être noyé sous l'opinion générale, ils montrent quels obstacles tenaces la religion pouvait opposer aux progrès du romantisme. Ils formulent autour des théories de M^{me} de Staël des arguments qui ne manqueront pas d'être immédiatement repris dans les ouvrages de polémique et de mise au point qui commencent à se multiplier.

La confusion croissante des arguments et des doctrines fait naître dans le public et parmi les littérateurs de 1820 à 1825 le désir de mettre les choses au point. On voit bientôt paraître coup sur coup une foule de dissertations ayant ce but unique. Ces productions, malgré de légères divergences, se ressemblent d'assez près dans leurs tendances essentielles et se laissent grouper. Elles ont un intérêt tout spécial pour l'étude de la fortune du livre *De l'Allemagne*, en ce qu'elles se rendent pleinement compte de l'importance de M^{me} de Staël et que tous leurs arguments principaux circulent autour

1. *Ibid.*, t. I, p. 99-106.

2. *Ibid.*, t. I, p. 100-101.

3. En 1822, Foisset publie dans les *Comptes rendus des travaux de l'Académie de Dijon* une dissertation intitulée *Du genre romantique et de ses conséquences sur la langue et la littérature française*, dissertation où il développe les mêmes idées. Voir *Mémorial catholique*, t. I, p. 162-163. Je n'ai pas pu consulter cet ouvrage.

de quelques-unes de ses idées qui ont été remises en question par les préfaces des *Odes* d'Hugo, les discours académiques et la polémique religieuse. Elles rendent justice à l'importance de M^{me} de Staël en matière de religion, elles prévoient que ses doctrines auront une influence dans la politique ¹. En ce qui concerne la littérature, elles s'aperçoivent que la question du romantisme a depuis longtemps dépassé les proportions d'une simple querelle de factions, que la fortune des nouvelles doctrines est intimement liée aux intérêts nationaux. Les théories les plus chères de M^{me} de Staël — l'enthousiasme, la mélancolie — sont devenues des actualités réelles et historiques; M^{me} de Staël et Chateaubriand sont entrés définitivement et irrévocablement dans l'histoire; le règne du romantisme est inévitable.

Les discussions se concentrent ici également autour de la définition du romantisme formulée dans l'*Allemagne*, définition qui provoque les discussions sur la question de la religion; il s'y agit aussi de la mélancolie qui commence à envahir les esprits modernes. En 1824 paraît sans nom d'auteur un ouvrage intitulé *Apologie de l'école romantique*, dont l'auteur, nous l'avons vu, prend parti définitivement pour M^{me} de Staël contre Hugo. Pour lui, la définition de M^{me} de Staël est la seule qui explique d'une façon satisfaisante la nature et la raison d'être du romantisme ²; il se conforme entièrement aux vues de l'auteur de l'*Allemagne* en ce qui concerne les nouvelles perspectives ouvertes à la création littéraire par la mélancolie et l'enthousiasme ³. En 1825, un certain Le Prévost publie à Rouen une brochure intitulée *Sur la poésie romantique*. Cet ouvrage est fondé presque entièrement sur les idées de M^{me} de Staël. L'auteur déclare que la littéra-

1. Cf. C. Desmarais: *Le Temps présent*, p. 112. L'auteur fait observer avec raison que la confusion dans la querelle des romantiques est beaucoup aggravée par les considérations politiques: « Considérez-vous le *romantisme* par opposition au *classicisme*, comme un moyen de s'affranchir plus ou moins des règles des convenances et des traditions littéraires; dans cette hypothèse et en ajoutant de votre part un petit grain de dédain pour tout ce qui a précédé 89, vous faites du romantisme un être tout libéral. Au contraire, êtes-vous porté par vos opinions politiques, à considérer la question du romantisme sous le rapport des sentiments religieux et des éléments de la poésie primitive, qui n'est autre chose que la poésie religieuse; alors vous trouvez avec raison que le romantisme est tout royaliste ».

2. Voir p. 8-9.

3. *Ibid.*, p. 39.

ture n'a peut-être pas toujours été l'expression de la société, mais qu'elle doit l'être toujours ¹. Il fait une esquisse rapide du développement de la littérature à travers les siècles, adopte et répète partout les distinctions faites par M^{me} de Staël ². Sa définition finale du romantisme témoigne de cette influence : « La littérature romantique est celle qui nous présente l'expression de la société moderne, qui nous peint cette société, ou qui est au moins empreinte de ses couleurs. Or, les trois grands traits distinctifs de l'Europe moderne sont, ce nous semble, sa religion, les souvenirs et les affections propres à ses peuples, et un caractère particulier d'exaltation, d'enthousiasme et de mélancolie imprimé à nos passions, et principalement à la plus universelle de toutes, à celle de l'amour. On pourrait donc encore dire que la poésie romantique est celle qui puise ses inspirations dans les quatre sources d'émotions les plus puissantes sur le cœur de l'homme, la religion, la patrie, l'amour et la mélancolie, et qui demande ses émotions à la nature vivante au lieu d'aller les chercher dans une nature morte » ³.

L'*Essai sur la littérature romantique* de Junius Castelnau, qui paraît en 1825, porte comme épigraphe une phrase tirée de l'*Allemagne* : « La question pour nous n'est pas entre la poésie classique et la poésie romantique, mais entre l'imitation de l'une et l'inspiration de l'autre » ⁴. Cet ouvrage révèle également à tout moment l'influence de M^{me} de Staël. L'auteur tâche de dégager du détail de l'*Allemagne* un principe général qui permette aux esprits de « hâter la solution d'une question liée désormais aux progrès de notre littérature, et qui n'est peut-être pas étrangère à nos intérêts politiques » ⁵. Il enregistre les progrès qui ont été faits dans la théorie depuis M^{me} de Staël. De manière d'écrire et de genre de style qu'il était, le romantisme est devenu peu à peu « l'expression générale de la civilisation particulière des modernes » ⁶. Depuis l'*Allemagne* et depuis la révélation des littératures étrangères à la France, on se sert de l'expression de roman-

1. Le Prévost : *Sur la poésie romantique*, p. 1.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 17.

4. *De l'Allemagne*, II, 11.

5. *Essai sur la littérature*; Avertissement, juillet 1824.

6. *Ibid.*, p. 4.

tisme pour désigner « toute théorie littéraire contraire au système de composition suivi en France depuis Louis XIV, système auquel on a affecté à son tour l'épithète de classique »¹. Puis, en attendant la généralisation des notions, confusion absolue: si M^{me} de Staël, au lieu de se borner à énoncer simplement la théorie, en avait fait l'objet d'un travail plus étendu, on eût évité cette confusion: on n'a qu'à se retourner vers elle pour trouver la bonne définition du mouvement². Castelnau voit là la solution du problème. Il parle de Bonald, du christianisme et de la chevalerie selon les opinions de M^{me} de Staël. Il est partisan de la littérature française du moyen âge, laquelle, si elle n'avait ni l'élégance ni la correction des époques modernes, comptait cependant des poètes qui se faisaient les interprètes de leur siècle³. Il est d'accord avec M^{me} de Staël sur le compte de la mélancolie⁴. Somme toute, il n'a que des éloges pour le livre *De l'Allemagne*: « Ceux qui veulent juger à la fois et de la hauteur où un grand talent peut élever la critique littéraire et des progrès que la littérature romantique a faits dans cette contrée, doivent lire cet étonnant ouvrage, fruit de la maturité du génie de l'auteur. La France avait eu avant madame de Staël, plusieurs critiques éclairés et judicieux; mais ce qui caractérise le talent de cette femme célèbre, c'est ce don de la nature qui semble confondre en elle le jugement avec la sensation même, sans les altérer l'un par l'autre, et lui fait joindre dans ses écrits deux qualités presque opposées, la justesse et la liberté des idées avec la confiante sympathie du cœur. Presque toutes les beautés de la littérature romantique, presque toutes les causes qui militent en faveur de son application, sont indiquées dans cet ouvrage »⁵. Un tel témoignage est un aveu d'influence.

Une des mises au point les plus importantes du romantisme, c'est l'*Essai sur les classiques et les romantiques* de Cyprien Desmarais. Cet ouvrage paraît en 1824. L'influence de M^{me} de Staël n'est pas ici moins apparente. L'auteur est d'avis qu'après tant de discussions, le retour vers le classi-

1. *Ibid.*, p. 6.

2. *Ibid.*, p. 9-10. Cf. p. 164.

3. *Ibid.*, p. 105-107.

4. *Ibid.*, p. 201-212.

5. *Ibid.*, p. 163-164.

cisme est impossible dans la société moderne et que le romantisme seul est en rapport avec la sensibilité nouvelle. Tous les efforts, dit-il, doivent tendre à « épurer le romantique et à soumettre ses productions, autant toutefois que la différence des genres pourrait le permettre, au goût sévère du classique »¹. Desmarais, tout en condamnant l'application du mot *romantique* à toute extravagance littéraire², déclare qu'on ne peut plus s'en tenir à la distinction littéraire proposée par M^{me} de Staël. On est généralement d'accord sur ce point, dit-il : « Il s'agit maintenant de la distinction des genres, et non point de la distinction des temps »³. A cette définition près, les vues de Desmarais correspondent assez exactement à celles de M^{me} de Staël; elles en formulent et développent quelques conséquences importantes. Il adopte entièrement l'idée de la perfectibilité littéraire, mais cette perfectibilité prend chez lui un aspect qui ressemble de bien près aux théories de Frédéric Schlegel. Pour lui, la littérature doit être avant tout susceptible de suivre les modifications de la société : elle doit être progressive⁴. Le romantisme seul répond à ces conditions. C'est la reprise de la véritable tradition nationale française, qui avait été interrompue par le classicisme rigide du siècle de Louis XIV⁵. Les autres littératures de l'Europe, n'ayant pas subi cette interruption, ont conservé « une sorte de goût qui retient dans les bornes légitimes quoique incertaines, tout le mouvement de la littérature romantique »⁶; la littérature française est dans un état précaire : elle a perdu le goût classique et n'a pas encore retrouvé le goût romantique. C'est M^{me} de Staël qui, à côté de Chateaubriand, lui a apporté le plus de secours⁷. Desmarais semble se proposer pour but de continuer cette tâche. Dans la même année, il fait publier ses *Considérations sur la littérature*

1. Cyprien Desmarais : *Essai sur les classiques et les romantiques*, préface, p. v.

2. *Ibid.*, p. 9-11.

3. *Ibid.*, p. 60.

4. En adaptant ainsi l'opinion de Bonald, Desmarais met en plein relief tout un côté jusqu'ici mal formulé de la doctrine.

5. *Ibid.*, p. 69-71. Cf. *Drapeau blanc*, les 17, 19 et 24 juin 1826. Articles du baron d'Eckstein.

6. *Essai*, etc., p. 79.

7. *Ibid.*, p. 86. Cf. p. 122 : « La meilleure définition que Madame de Staël ait donné du genre romantique, c'est son style ».

et sur la société en France au dix-neuvième siècle, ouvrage qui complète et renforce les idées de l'*Essai*, et dans lequel M^{me} de Staël joue un rôle tout aussi important¹. Les modifications faites par Desmarais dans les doctrines de celle-ci sont négligeables: ses idées sont au fond les mêmes: même libéralisme, même idéalisme, sympathie complète de sentiment; il ne fait que pousser un peu plus loin les conséquences. Pour lui, M^{me} de Staël a définitivement pris place dans l'histoire littéraire, politique et morale du siècle. Mieux que tous, il se rend compte de ce que lui doivent les jeunes romantiques².

Les critiques comme Auger, Castelnau, Le Prévost et Desmarais sont trop nombreux pour qu'on les néglige, bien que leurs arguments n'aient aucune originalité frappante. Ils représentent un aspect important de l'opinion publique, qui, pour être fort peu informé sur les choses d'Allemagne, ne s'en croit pas moins le droit de discourir longuement sur le romantisme français. Mais après 1824, on commence à voir les premières manifestations d'un mouvement, occupé de théorie et de doctrine lui aussi, qui a pour but de combattre ce dilettantisme trop désinvolte. Dans certains périodiques et dans certains journaux, tels que le *Drapeau blanc* et les *Annales de la littérature et des arts*, qui, imprégnés de catholicisme et de royalisme, semblent balancer entre des sympathies romantiques et des scrupules classiques, commencent des tentatives pour contrôler et pour vérifier le germanisme de M^{me} de Staël. Le *Drapeau blanc* semble la condamner tout en favorisant les idées allemandes: c'est que ses opinions littéraires sont trop l'expression de ses vues politiques³. Les articles de Nodier sur le romantisme ont pour base le livre *De l'Allemagne*, mais en même temps ils ont pour but de corriger quelques erreurs qui se sont répandues à cause de cet ouvrage: l'auteur de *Corinne* « jugeait les peuples et les époques à travers le prisme de son imagination »⁴. Nodier cherche à rectifier les critiques erronées de M^{me} de Staël sur Goe-

1. Voir *Considérations*, etc., p. 96-98, 134, 137, 139-141.

2. Voir Cyprien Desmarais: *De la littérature française au dix-neuvième siècle, considéré dans ses rapports avec les progrès de la civilisation et de l'esprit national*, p. 14. Note sur Lamartine.

3. Voir le *Drapeau blanc*, le 14 mars 1825.

4. *Ibid.*, le 30 janvier 1824. Article de Nodier.

the: elle n'a pas compris la vraie signification des scènes populaires et sabbatiques de *Faust*; elle a totalement méconnu le véritable esprit du *Tasse*.

Dans le *Drapeau blanc* et dans les *Annales de la littérature et des arts*, le baron d'Eckstein mène une véritable campagne contre les incertitudes et le vague des renseignements apportés par le livre *De l'Allemagne*. Catholique zélé et cosmopolite convaincu, il semble prendre plaisir à opposer un esprit systématique au libéralisme décousu de M^{me} de Staël et au dilettantisme de ses successeurs. Son activité dans ce sens est longue, approfondie et copieuse: c'est un de ceux qui ont fait le plus à partir de 1822, pour répandre en France une connaissance exacte des choses allemandes. Coup sur coup, il publie dans les *Annales* des articles sur l'état moral, social, littéraire et philosophique de l'Allemagne; en 1824, il publie une longue série de fragments d'un essai sur les écoles littéraires allemandes¹. Lui aussi a constamment sous les yeux le livre de M^{me} de Staël: les nombreuses citations en témoignent. Mais, s'il cite les opinions de M^{me} de Staël à tout moment, c'est toujours avec des réserves importantes et la plupart du temps, c'est pour les réfuter. Il tient surtout à établir la véritable échelle des valeurs allemandes, à séparer le bon du mauvais: il affiche hautement son exécration pour les pièces des Iffland et des Kotzebue, pour les romans de La-fontaine². C'est un esprit des plus pénétrants. Dans des articles du *Drapeau blanc* en 1824, il montre son aversion pour la querelle romantique. Ce sont les caricatures des deux genres qui sont les causes de tous les malentendus. La littérature française du siècle de Louis XIV aussi, dit-il, fut ce qu'elle dut être; mais la littérature grecque est la seule classique, parce qu'elle seule est indépendante et originale³. L'important c'est l'indépendance. Eckstein condamne la littérature malade anglaise, dont Byron fournit l'exemple et qui ne

1. Voir les *Annales*, etc., 1824, t. XV, p. 27, 178, 344, 464; t. XVI; p. 61. Pour l'importance du baron d'Eckstein, voir la *Revue de littérature comparée*, 1923, t. III, p. 491-492. Article de F. Baldensperger.

2. *Annales*, etc., 1822, t. VIII, p. 192.

3. *Drapeau blanc* le 2 janvier 1824. Les idées d'Eckstein sur la période classique française font penser à Victor Hugo: « Le Français de la fin du dix-septième siècle, dit-il en 1826, est dépouillé de la plus belle moitié de ses richesses, et va toujours ensuite en s'appauvrissant ». *Ibid.*, les 19 et 24 juin 1826.

fait qu'introduire le chaos dans la littérature. Il déplore la confusion où sont tombés les esprits à l'égard des doctrines littéraires. Il n'y voit de remède que dans l'étude scientifique. Il faut faire pour la France ce que les frères Schlegel ont fait pour l'Allemagne: « Pour se tirer d'embarras, il ne reste qu'à s'isoler dans l'étude, afin de bannir le chaos qui obsède les meilleurs esprits et surtout les jeunes gens sans expérience, abandonnés à la confusion des notions et des idées. C'est ce que les deux frères A. G. et Fr. Schlegel tentèrent avec un grand succès pour l'Allemagne littéraire et savante. Ils inspirèrent de l'enthousiasme pour les grandes combinaisons de l'esprit humain, et ramenèrent les jeunes gens aux sources de l'antiquité et des temps moyens. Les mauvais brouillards et les tristes vapeurs du romantisme commencèrent à se dissiper sous l'impulsion énergique et salutaire qu'ils donnèrent aux esprits en Allemagne; de profondes investigations seules peuvent, de nos jours, rajeunir les imaginations usées dans la débauche de l'esprit, retremper les âmes, rendre aux peuples la foi et aux hommes publics la conscience » 1. C'est un appel à l'esprit scientifique: « La Grèce, l'Orient, les temps moyens, toutes les littératures originales, chaque peuple et chaque pays, à quelque degré de civilisation qu'ils se trouvent, réclament notre attention, et lorsque notre intelligence se sera agrandie, quand notre horizon sera devenu vaste et universel, les temps d'une nouvelle poésie pourront éclore » 2. Si les Français, désireux de s'affranchir du pédantisme littéraire des époques classiques, s'y sont mal pris, c'est qu'ils se sont trop facilement fiés à quelques opinions de M^{me} de Staël: « On a dédaigné les études profondes et solides; on s'est approprié à la hâte quelques expressions de M^{me} de Staël, femme de génie, mais dont les opinions en politique, comme en littérature, sont sujettes à caution » 3.

Les activités et les aspirations d'Eckstein, bien qu'elles présupposent en quelque sorte le livre *De l'Allemagne* et les premiers efforts cosmopolites des romantiques, les dépassent de bien loin. A côté de l'ignorance presque indifférente des romantiques proprement dits à l'égard des véritables idées

1. *Ibid.*, le 4 janvier 1824.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, le 11 avril 1825.

allemandes, on s'efforce pour la première fois en France de préciser la distinction qu'il y a entre les productions du *Sturm und Drang* et celles des partisans du vrai romantisme allemand¹, distinction qui avait été négligée, ou du moins très mal comprise par M^{me} de Staël. Les efforts d'Eckstein continueront longtemps après 1827 et il semble que l'on doive chercher leur influence bien après les premiers épanouissements du romantisme de 1830 et plutôt même dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Au moment de la publication de ses opinions sur l'*Allemagne*, ses idées subissent à peu près le même sort que cet ouvrage avait subi en 1814: elles sont trop en avance sur l'esprit du temps pour être bien comprises; ceux qui les partagent ne forment qu'une petite minorité et elles ne correspondent guère à la création littéraire du moment, dont les principales doctrines se trouvent formulées en grande partie dans les nombreux manifestes du *Globe*.

C'est en septembre 1824 que paraît le prospectus sage et modéré du *Globe*. Fondé par un groupe de jeunes doctrinaires qui avaient été liés d'une amitié intime avec la famille de M^{me} de Staël, ce périodique est celui par excellence qui est appelé à continuer sa tradition et à l'adapter, jusqu'après 1830, aux besoins modifiés de cette période de victoire et de création. Le mot d'ordre de son romantisme, qui est avant tout sobre et circonspect, est « liberté, et respect du goût national »². Respect de la langue de Racine et de Voltaire, guerre au pseudo-classicisme et à la critique frondeuse, de la création avant toute chose: « Le devoir de la critique, à juger du moins par ce qu'elle a été de tous les temps, n'est pas d'interdire, mais de provoquer des essais³: car ce sont les essais heureux qui lui donnent ses règles; elle ne fait jamais loi qu'après coup. Laissons donc tenter toutes les expériences, et ne craignons de devenir ni Anglais ni Germains. Il y a dans notre ciel, dans notre organisation délicate et flexible, dans notre goût, si juste et si vrai, assez de vertu pour nous maintenir ce que nous sommes »⁴. Le *Globe* sem-

1. Sur cette question, voir un article intéressant de L.-L. Fouret dans le *Mercur de France* du 1^{er} mars 1927, p. 257-279, article intitulé *Romantisme français et romantisme allemand*.

2. *Globe*, t. I, Prospectus.

3. Cf. *De l'Allemagne*, II, 31. Morceau sur la critique de Schlegel.

4. *Globe*, t. I, Prospectus.

ble remplir à la fois deux fonctions principales distinctes : il fournit un des premiers indices de la fin de l'influence directe du livre *De l'Allemagne* en considérant le romantisme au point de vue historique, étudiant attentivement tous les progrès qui ont été faits dans la théorie romantique depuis l'apparition des doctrines de M^{me} de Staël; d'autre part, il sert à enregistrer et à faire valoir ces progrès en formulant les principes d'un nouveau romantisme. On se rend compte de toute la distance qui sépare la curiosité scientifique des Eckstein du romantisme du *Globe*, lorsqu'on considère que les théories de celui-ci sont plutôt négatives: « Le romantisme, dit l'auteur d'un article anonyme en 1825, n'est pas plus un genre que le protestantisme n'est une religion; ses croyances, ses théories sont toutes négatives; et c'est entre la routine et l'indépendance, entre l'immobilité et le mouvement, qu'il s'agit de choisir » ¹. Il ne faut pas tracer un plan, prescrire des proportions, imposer des modèles invariables: ce ne serait que déplacer le classicisme ². L'élément commun que les rédacteurs du *Globe* croient avoir découvert dans les théories multiples des romantiques, c'est la liberté; l'ennemi commun, c'est la routine ³. Chaque auteur doit prendre pour but l'individualisme et l'indépendance en matière de goût; l'ensemble de la production littéraire et artistique doit se caractériser par le spiritualisme. Il n'y a pas besoin d'insister sur la ressemblance qu'il y a entre ces doctrines et les idées de M^{me} de Staël.

Plusieurs articles capitaux qui paraissent dans le *Globe* en 1825 offrent à la fois un témoignage éclatant du rôle joué par M^{me} de Staël dans le développement intellectuel de la France au xix^e siècle, et indiquent les étapes par lesquelles les doctrinaires ont passé dans les modifications de ses idées. L'auteur d'un article très intéressant sur le romantisme déclare qu'elle « a donné le signal d'une lutte qui dure encore; toutes ses opinions sont sans cesse discutées, non pas seulement par ses adversaires, mais par ses partisans eux-mêmes. Son grand mérite est d'avoir soulevé les questions les plus

1. *Ibid.*, le 29 octobre 1825.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, le 24 mars 1825, cf. le 29 octobre 1825. « Cette doctrine, c'est la liberté, c'est l'imitation directe de la nature, c'est l'originalité ».

graves, et d'avoir bien parlé sur elles; mais elle est loin de les avoir toutes résolues. C'était là une nécessité de sa position et du caractère de son talent... Madame de Staël, passionnée et enthousiaste, ne possédait peut-être pas ce jugement froid qui trouve les solutions; elle avait une telle partialité pour la vérité et le bon droit que dans la lutte, elle a souvent manqué de présence d'esprit » 1. Soulever dans l'esprit du Français moderne « toutes les idées qu'il doit à la lecture des écrits de madame de Staël; c'est le forcer, pour peu qu'il ait réfléchi, à repenser à toutes les questions qui s'agitent en ce moment dans le monde littéraire et philosophique... En un mot, le seul bon commentaire de madame de Staël serait une histoire du commencement du dix-neuvième siècle » 2.

Dans la même année paraît un autre article intitulé *Du romantisme considéré historiquement*, article où l'auteur récapitule les différentes phases du romantisme et ensuite, prenant pour point de départ l'idée de M^{me} de Staël sur le christianisme de la littérature nouvelle, développe la théorie du spiritualisme romantique: « Quand on a dit que la littérature romantique était celle du moyen âge, de la chevalerie; quand on a ajouté qu'elle était essentiellement mélancolique; quand on lui a donné le christianisme pour origine, il semble qu'on avait le sentiment de son principe... Toutes les compositions romantiques, quelle qu'en soit la forme, doivent être empreintes de christianisme, ou pour mieux dire du principe qui fait la base de cette religion: ce principe, c'est le spiritualisme dans la littérature » 3. La littérature romantique fut repoussée d'abord, parce qu'elle reposait sur une doctrine contraire à celle qui régnait alors dans la philosophie française. Elle n'a pu réussir qu'avec l'acceptation de la nouvelle métaphysique 4.

L'obligation profonde des rédacteurs du *Globe* envers le livre *De l'Allemagne* est incontestable: ces articles en témoignent suffisamment pour qu'il soit inutile d'insister davantage. De plus, ce qui caractérise surtout le *Globe*, c'est le fait

1. *Ibid.*, le 19 mai 1825, t. II, p. 252.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, le 1^{er} octobre 1825, t. II, p. 856.

4. *Ibid.*

qu'il a su adopter les doctrines de l'*Allemagne* avec indépendance, les tirer parfois au clair sans les dénaturer, les pousser, sans les démentir, jusqu'à des conséquences qui assureraient à la pensée de M^{me} de Staël, aux environs de 1827, une actualité renouvelée et une influence prolongée.

On peut observer dans toutes ces critiques romantiques vers 1825 un changement presque complet d'atmosphère et de tactique: depuis les premières victoires de 1820, on parle beaucoup moins d'Auguste Schlegel et de ses critiques contre la France. On commence à oublier les différences qu'il y a entre le génie de Chateaubriand et celui de M^{me} de Staël; on voit en eux les premiers hérauts convaincus et les derniers fondateurs du grand mouvement intellectuel qui envahit la France; pour beaucoup de gens, leurs tendances ne font plus qu'un. Avec le *Globe*, il devient évident que M^{me} de Staël ne pourra plus suffire seule comme théoricienne de la nouvelle école: de nouvelles autorités — qui ne le sont pas moins pour être souvent ses disciples les plus enthousiastes — s'approprient à prendre sa place. Les Cousin, les Quinet, les Hugo, les Deschamps ne tarderont pas à se faire entendre au-dessus de la polémique. On n'est pas très loin de la préface des *Etudes françaises et étrangères*. La victoire est assurée: un à un les classiques capitulent. On se réjouit de la conquête des journaux littéraires en 1825; on se promet celle des journaux politiques pour l'année suivante¹. C'est avoir un peu trop de confiance: les classiques sont toujours bien retranchés derrière la forteresse du théâtre. « Que la règle des unités, la séparation absolue des genres, la déclamation notée du Conservatoire, et le style pompeux de l'école, s'écroulent l'un après l'autre sous les coups du bon sens; et maîtres de la place nous n'aurons bientôt plus qu'à entonner le *Te deum* d'usage. Ce sera au génie de faire le reste »². La prédiction est juste: la préface de *Cromwell* viendra bientôt préparer la voie aux représentations d'*Hernani*³.

1. *Ibid.*, le 29 octobre 1825.

2. *Ibid.*

3. Les principaux articles du *Globe* sur le romantisme se trouvent réimprimés dans l'ouvrage de P. Trahard intitulé le *Romantisme défini par le Globe*. Cf. *Globe*, le 11 juin 1825, le 30 novembre 1824, le 30 septembre 1829.

CONCLUSION

Les années 1827 et 1828 marquent en quelque sorte la fin de la période où le livre *De l'Allemagne* a exercé en France son influence directe la plus importante. Non pas qu'il s'agisse à cette date d'une cessation abrupte de l'action de la pensée de M^{me} de Staël sur les esprits: il s'en faut: cette action sera en évidence dans bien des manifestations de la culture intellectuelle et sociale française bien après 1840 et ne cessera pas de s'exercer (d'une façon plus dispersée, il est vrai) même pendant la seconde moitié du xix^e siècle. Cependant, avec l'année 1827 une foule de jeunes personnalités, elles-mêmes plus ou moins imprégnées de la pensée de M^{me} de Staël, s'avisent de développer à leur façon les aspects différents de cette pensée, s'attirent bruyamment l'attention du public et font autorité à leur tour. Au milieu de ce chassé-croisé de nouveaux développements et de ce fourmillement d'interprétations nouvelles et d'applications inattendues, les limites de la contribution de M^{me} de Staël s'estompent et deviennent de plus en plus difficiles à déterminer avec certitude. A côté des noms de Victor Hugo, qui, en 1827, publie son *Cromwell*, et d'Emile Deschamps, qui publie ses *Etudes françaises et étrangères* l'année suivante, surgissent ceux des Quinet, des Cousin, des Michelet. L'époque des disciples de M^{me} de Staël est finie: il n'y a plus que des continuateurs: Montalembert et les saint-simoniens, tout en admirant l'*Allemagne*, développent des systèmes où le livre ne compte plus guère pour beaucoup; Henri Heine le prendra pour point de départ en écrivant son livre *De l'Allemagne*, mais il part dans un sens exactement contraire à celui de M^{me} de Staël. Ceux qui sont le plus soumis à la pensée de M^{me} de Staël et ceux qui lui doivent le plus aux environs de 1830, ce sont les économistes politiques, les historiens du droit, les Torombert, les Lermnier, les Desmarais. Mais ici encore les idées de M^{me} de Staël, tout en fournissant le principe général, sont dépassées de bien loin dans le détail de l'application.

L'époque est enfin arrivée où les résistances ne comptent plus: les arguments dispersés des classiques auront désormais un air de futilité. Un Jay aura beau publier en 1830 sa *Conversion d'un romantique* et regretter les beaux jours de l'Empire¹; les Auger auront beau répéter leurs attaques contre M^{me} de Staël, déclarer que ses partisans sont dans la minorité, qu'elle ne convertit personne, que sa mélancolie est ridicule, que son enthousiasme n'est que le culte de l'instinct²: le romantisme a acquis enfin son droit de cité; on commence à regarder la chute du classicisme comme un fait accompli dont il ne s'agit plus que d'expliquer les causes³. En 1831, Sainte-Beuve pouvait faire observer que les années des environs de 1828 avaient marqué le commencement de l'époque calme et sensée de la Restauration⁴, époque où la littérature et la pensée reprenaient l'importance que leur avaient ravie les événements politiques. Et en littérature, on se lasse de plus en plus de la polémique entre les classiques et les romantiques; une partie croissante du public ne désire plus qu'un arbitrage qui apportera la paix: le débat, dit le *Mercury du XIX^e siècle* en 1826, « commence à se résoudre en un parti mitoyen, qui ne songe qu'à s'accommoder le mieux possible avec les deux extrêmes, qui demande à l'un des émotions, à l'autre du sens commun, qui veut du neuf, mais du bon, et qui ne proscriit aucun genre hors le genre qualifié par Voltaire dans un axiome qui est la meilleure de toutes les poétiques »⁵. Le mot de Voltaire sur le genre ennuyeux est à l'ordre du jour⁶: beaucoup détestent la distinction faite par M^{me} de Staël entre le classicisme et le romantisme: « Il y a du romantisme dans Racine et du classicisme dans Shakespeare, écrit Astolfe de Custine à Rahel en 1830, et M^{me} de Staël a bêtifié notre siècle en lui apprenant à distinguer ce

1. A. Jay: *La Conversion d'un romantique*, Paris, 1830, in-8°, p. 243.

2. L.-S. Auger: *Mélanges philosophiques et littéraires*, Paris, 1828, 2 vol. in-8°, t. II, p. 467, 479, 480.

3. Voir *Mercury du XIX^e siècle* 1826, t. XII, p. 7 et suiv.

4. Sainte-Beuve: *Critiques et portraits*, t. I, p. 333.

5. *Mercury du XIX^e siècle*, 1826, t. XII, p. 469. Cf. *Annales de la littérature et des arts*, 1827, t. XXIX, p. 38 et suiv. Cet article semble résumer la doctrine des *Annales* en ce qui concerne le théâtre: le sujet des pièces, dit l'auteur, doit être romantique; l'exécution et la forme doivent être classiques.

6. Cf. *Mercury du XIX^e siècle*, 1827, t. XVIII, p. 119.

qui ne doit pas l'être » 1. On est impatient d'exemples; quelques-uns déclarent toujours que le romantisme signifie tout ce qui est d'un mauvais goût, mais beaucoup de gens commencent à dire aussi que, des deux genres, le classicisme est le plus ennuyeux.

Donc, les années de 1827 à 1830 marquent un renouvellement vigoureux du romantisme et apportent la victoire finale sur la défiance du public. C'est le moment où les comédiens anglais remportent de grands succès à Paris; la popularité de Walter Scott va toujours croissant; on s'intéresse au germanisme avec une ardeur renouvelée. Le *Globe* publie coup sur coup des articles sur la littérature allemande, articles écrits avec fort peu d'érudition et devant toujours beaucoup au livre *De l'Allemagne* 2. Les traductions de poésies étrangères, comme les *Poésies européennes* de Léon Halévy, se multiplient 3.

En même temps, M^{me} de Staël commence à passer dans l'histoire: on commence à parler de son « influence » 4; elle ne passe plus pour une novatrice hérétique: on reconnaît enfin ses droits de fondatrice d'une nouvelle littérature 5. Déjà en 1826, Guiraud, remplaçant Mathieu de Montmorency à l'Académie française, déclare que la mémoire de M^{me} de Staël a « quelques droits d'adoption dans ce sanctuaire des lettres » 6. Bref, son nom commence à n'être plus que le symbole de théories acceptées: désormais elle sera reléguée au second plan dans les discussions littéraires; la bataille s'engagera autour d'autres renommées; dorénavant, le flambeau est porté par des hommes qui, tout en étant les disciples de M^{me} de Staël, la dépassent dans leur course vers l'avenir.

1. A. de Custine: *Lettres à Varnhagen*, p. 355, C. P., le 2 mai 1830.

2. Les citations abondent et fournissent le point de départ des critiques. Voir *Globe*, t. VII, le 29 mars 1829. Article sur les *Pensées* de Jean-Paul. Cf. *Ibid.*, le 6 juin et le 7 novembre 1829. Article sur la *Littérature allemande* de W. Menzel. Cf. *Ibid.*, t. VI, le 29 octobre 1828. Cf. *Annales de la littérature et des arts*, 1828, t. XXXIII, p. 149, etc. Cf. *Ibid.*, 1827, t. XXVI, p. 378 et suiv. Dans tous ces exemples c'est au fond l'opinion de M^{me} de Staël qui fait autorité.

3. Paris 1827, in-8°.

4. Voir *Mercure du XIX^e siècle*, 1826, t. XII, p. 7 et suiv.

5. En 1826, la *Biographie universelle* publie un article de Sevelinges sur M^{me} de Staël. Dans les *Annales*, etc. (1827, t. XXVIII, p. 367), Edmond Géraud considère M^{me} de Staël entièrement au point de vue historique; il ne sépare pas l'*Allemagne* de ses autres ouvrages, qui forment un ensemble.

6. Voir *Annales*, etc., 1826, t. XXIV, p. 223.

Dans la préface de la première édition des *Etudes françaises et étrangères* en 1828, Emile Deschamps considère le romantisme au point de vue historique et européen; il expose d'une façon nette et bien raisonnée les inconvénients de l'universalité de l'esprit français et les avantages du cosmopolitisme. Ayant reçu sa première inspiration dans M^{me} de Staël, il expose avec confiance et presque scientifiquement les arguments de cosmopolitisme qu'elle avait abordés avec timidité, et son apologie de l'école romantique de 1828 montre définitivement le rôle des littératures étrangères en France, de même que ses ouvrages préparent un goût d'exotisme plus poussé dans l'école romantique¹. Cependant, bien qu'il apporte des exemples importants pour servir d'appui aux théories de M^{me} de Staël, et qu'il contribue en quelque sorte à cristalliser ces théories en faisant ressortir leur raison d'être historique, ses activités littéraires ne font pas seules assez de bruit pour éclipser l'actualité de l'auteur de l'*Allemagne*.

Mais à côté de lui s'élève la voix puissante et pompeusement sonore de Victor Hugo. « Une carrière plus large et fertile en beautés neuves, dit Ferdinand Flocon dans la préface de ses *Ballades allemandes* en 1827, est ouverte au génie; le premier qui se sentira la force d'éviter les écueils, montrera la route aux autres, et notre révolution littéraire sera achevée ». La même année paraît le *Cromwell* de Victor Hugo, dont la préface, aux sources multiples², réunit dans un même faisceau les aspects essentiels de l'apport littéraire d'Auguste Schlegel, de M^{me} de Staël et de Chateaubriand, et les simplifie en les présentant dégagés des considérations accidentelles et inutiles sous lesquelles ils sont jusqu'ici restés perdus. C'est une mise au point définitive de la situation du romantisme en 1827: désormais on pourra presque faire abstraction (du moins, en ce qui concerne le théâtre) des doctrines de M^{me} de Staël, et, profitant du terrain conquis en matière de théorie, on pourra se tourner vers de nouvelles considérations d'art et de forme.

1. Voir Henri Girard: *Le cosmopolitisme d'un diletante, Emile Deschamps et les littératures étrangères; Revue de littérature comparée*, 1921, t. I, p. 253-256, 258-259.

2. Voir H. Parigot: *Le Drame d'Alexandre Dumas*, Paris, 1898, in-8°, p. 130 et suiv.

Hugo ne fait pas mention de M^{me} de Staël dans cette préface, mais l'influence du livre *De l'Allemagne*, à côté de celle de Chateaubriand et du *Cours de littérature dramatique* de Schlegel, est partout évidente. Les témoignages antérieurs d'Hugo, ainsi que les préfaces de ses *Odes et ballades*, indiquent assez clairement l'étendue de sa dette envers M^{me} de Staël. Si quelques opinions intransigeantes et trop germaniques de Schlegel empêchent Hugo de puiser la partie la plus importante de sa doctrine dans l'ouvrage de celui-ci, il peut fonder ses arguments avec confiance sur les théories déjà francisées de l'auteur de *l'Allemagne* ¹. En ce qui concerne le théâtre, les incertitudes, les hésitations et les considérations de détail ², tout cela a peut-être inspiré à Hugo le désir d'y couper court et de trancher d'un seul coup les innombrables problèmes qui encombrant les progrès créateurs du romantisme. Il tient surtout à affranchir la littérature de tout esprit de système; le mot d'ordre de son manifeste est liberté et presque éclectisme; il a partout l'air de vouloir simplifier le problème du romantisme tel que l'a posé *l'Allemagne*. Il semble emprunter à M^{me} de Staël l'inspiration de ses idées générales sur les époques différentes de la littérature, sur le paganisme et le christianisme, sur le Nord et le Midi, sur l'esprit d'analyse et la mélancolie; il condamne comme elle toute imitation; comme elle, il n'approuve des trois unités que celle de l'action ³. Cependant, pour expliquer la note exacte de la critique d'Hugo, il faut tenir compte non seulement du livre de M^{me} de Staël, mais aussi des critiques dont cet ouvrage a été l'objet surtout depuis 1820: à plusieurs égards, cette préface est une protestation contre les brochures à courte vue des polémistes. Et à plusieurs égards aussi, il s'en détache pour développer les idées

1. Voir Maurice Souriau: *La préface de Cromwell*, Introduction, p. 25-29.

2. Cf. *Ibid.*, p. 32-33.

3. Cf. *De l'Allemagne*, II, 15. « De ces trois unités, il n'y en a qu'une d'importante, celle de l'action, et l'on ne peut jamais considérer les autres que comme lui étant subordonnées ». Dans la *Préface*: « Nous disons deux et non trois unités, l'unité d'action ou d'ensemble, la seule vraie et fondée, étant depuis longtemps hors de cause ».

En ce qui concerne la « critique des beautés », M^{me} de Staël semble exercer tout au plus une influence indirecte. Voir M. Souriau: *La préface de Cromwell*, p. 40.

personnelles qui annoncent sa contribution la plus importante au romantisme. Ses idées sur les ères successives de l'ode, de l'épopée et du drame reçoivent un développement qui dépasse de beaucoup M^{me} de Staël. Pour lui, le romantisme, c'est l'adoption du grotesque dans l'art : à maintes reprises, il revient sur ce point pour exposer sa théorie favorite sur le relief et le contraste. S'il est favorable à la poésie septentrionale, c'est que cette poésie a la première reconnu et utilisé le grotesque ; pour lui, les hérauts de la littérature moderne, ce sont Arioste, Cervantes, Rabelais et surtout Shakespeare. Il se fait définitivement le champion du drame, de ce genre théâtral qui doit réunir dans des proportions justes le sublime et le grotesque, combinaison dont les possibilités n'ont pas encore été exploitées. Il dépasse de tout point la critique négative et théorique de M^{me} de Staël ; il a toujours le souci positif de l'art : le « moyen âge » de M^{me} de Staël devient chez lui les ogives et les gargouilles de l'architecture gothique ; il essaie de préciser la nature de l'art et d'en faire des définitions. Il se préoccupe de la technique du drame : M^{me} de Staël avait déclaré que l'alexandrin tue toute poésie lyrique ; Hugo signale « l'erreur de plusieurs de nos réformateurs distingués » qui ont ainsi condamné la versification française : « Choqués de la raideur, de l'apparat, du *pomposo* de cette prétendue poésie dramatique, ils ont cru que les éléments de notre langage poétique étaient incompatibles avec le naturel et le vrai. L'alexandrin les avait tant de fois ennuyés, qu'ils l'ont condamné, en quelque sorte, sans vouloir l'entendre, et ont conclu, un peu précipitamment peut-être, que le drame devait être écrit en prose. Ils se méprenaient. Si le faux règne en effet dans le style comme dans la conduite de certaines tragédies françaises, ce n'était pas aux vers qu'il fallait s'en prendre, mais aux versificateurs. Il fallait condamner, non la forme employée, mais ceux qui avaient employé cette forme ; les ouvriers et non l'outil ». Hugo semble abandonner Schlegel pour Soumet et, au milieu de ses admirations germaniques, il en développe surtout les adaptations qui continuent la tradition française. Au cours de sa réhabilitation du vers et de l'alexandrin, il développe une définition com-

plète du style du drame nouveau, définition où les réminiscences de M^{me} de Staël abondent, mais où il n'y a pas que de ces réminiscences ¹.

Il est donc évident que, dans les discussions qui suivront la préface de *Cromwell*, il ne s'agira de l'*Allemagne* que d'une façon très secondaire. C'est qu'Hugo, qui se préoccupe avant tout des besoins immédiats de l'art et de la forme, est obligé de laisser retomber au second plan ses sympathies germaniques et même en quelque sorte de les faire entrer dans les moules de la tradition française.

Cependant, en même temps que ce mouvement d'art et de forme, se développe toujours après 1827 cet autre mouvement de pensée et d'adaptation, lequel, tourné continuellement vers l'*Allemagne*, y trouve une source toujours renouvelée d'inspirations: la philosophie, la critique, l'histoire, la pensée politique et sociale ont, moins que le théâtre, le besoin de se préoccuper de questions de langage et de style et d'avoir recours aux formes artistiques nationales. Plus encore que les Hugo, Cousin, Quinet et Michelet représentent la continuation des tendances de l'*Allemagne*. Vers 1827, le prestige de M^{me} de Staël devient plus grand que jamais. A mesure que son nom passe définitivement dans l'histoire, surgit la légende du livre *De l'Allemagne*. On commence à se rendre compte de l'influence énorme de l'ouvrage et on finit bientôt par se représenter cette influence sous une forme très exagérée: c'est maintenant qu'on commence sérieusement d'opposer l'idéalisme de la Restauration en 1815 au réalisme de l'Empire ². En 1828, le *Mercur de France du xix^e siècle* peut encore publier l'ode de Belmontet sur M^{me} de Staël. Cette ode presque exaltée, qui énumère pompeusement tous les événements importants de la vie de M^{me} de Staël, est un des meilleurs indices de l'atmosphère où son influence s'exerçait et du poids de son prestige. Belmontet

1. L'opinion de Brunetière, qui déclare que la préface de *Cromwell* ne contient rien qui ne soit dans l'*Allemagne* est entièrement fausse. Voir F. Brunetière: *Evolution des genres*, t. I, p. 191.

2. Cf. M^{me} Lenormant: *Coppet et Weimar*, p. 260. Opinion de Villemain.

décrit avec un enthousiasme de vrai romantique les résultats des efforts de M^{me} de Staël pour renouveler la littérature française :

Hélas ! d'un long exil épuisant la souffrance,
Elle but sa coupe de fiel ;
Et, sans voir ses lauriers, ses yeux cherchaient la France,
Comme un ange banni du ciel.
Mais bientôt son exil dans de savantes veilles,
Court des Muses du Nord explorer les merveilles,
Et glane dans leurs champs divers.
Comme le conquérant des ondes atlantiques,
A nos beaux arts, rivaux des richesses antiques,
Elle ouvre un nouvel univers.

Son cœur, où s'allumait sa féconde tristesse,
Fut un foyer toujours brûlant.
Dieu la mit parmi nous comme une prophétesse :
Elle créait, même en parlant ;
Ses regards annonçaient qu'elle était immortelle.
Les sceptres étonnés s'inclinaient devant elle ;
Sa gloire était reine en tout lieu.
Loin des sphères de l'homme en triomphe élancée,
Comète indépendante au ciel de la pensée
Elle gravitait près de Dieu ¹.

Ces deux strophes de l'ode de Belmontet donnent très exactement la note du culte qu'ont les Cousin et les Quinet pour M^{me} de Staël en 1827. Ferdinand Flocon, dans la préface de ses *Ballades allemandes* suit entièrement les idées de M^{me} de Staël sur l'enthousiasme et sur l'Allemagne. Il désespère d'atteindre dans ses traductions à l'excellence de la critique de son modèle ². La mode des voyages de l'autre côté du Rhin devient de plus en plus populaire ; et cette mode doit son origine à l'Allemagne : on raffole de cette Allemagne de générosité et de sentiment, de douces rêveries et de méditations philosophiques, ce pays où les systèmes métaphysiques ont sur les esprits « un ascendant pareil à celui qu'exercent les religions positives » ³. Plus tard, les David d'Angers et les Victor Pavie feront un pèlerinage à Weimar pour voir le vieux Goethe ⁴. Dès 1824, Victor Cousin, qui est un de ceux qui ont subi le plus fortement l'influence de M^{me} de Staël,

1. *Mercur de France au xix^e siècle*, 1828, t. XX, p. 497.

2. F. Flocon : *Ballades allemandes tirées de Bürger, Körner et Kosegarten*, Paris, 1827, in-16, préface, p. XVIII.

3. J. Droz : *Œuvres choisies*, Paris, 1826, in-8°, t. II, p. 122.

4. Voir Victor Pavie : *Œuvres choisies*, Paris, 1887, in-8°, t. I, p. 13-14.
« Je raffolais de l'Allemagne... Le livre de M^{me} de Staël m'avait enivré ».

se dirige vers la terre promise d'outre-Rhin; en 1827 et en 1828, Edgar Quinet lui-même y fait de longs séjours.

Victor Cousin avait connu personnellement M^{me} de Staël, et c'est le livre *De l'Allemagne* qui lui a fourni la première impulsion et une source d'inspiration durable dans les cours de philosophie qu'il fait à la faculté des lettres de Paris à partir de 1815 ¹. Dès 1820, le jeune Edgar Quinet lit au collège de Lyon le livre *De l'Allemagne* « et surtout les chapitres sur l'enthousiasme qui me font un plaisir toujours nouveau » ². Il s'irrite contre ceux qui n'admirent pas l'ouvrage et qui s'obstinent à ne pas le comprendre ³. Sa mère est une admiratrice ardente de M^{me} de Staël, qu'elle a connue dans sa jeunesse, et de bonne heure elle avait inspiré à Quinet une profonde sympathie pour les infortunes de Corinne ⁴ et surtout une grande admiration pour l'*Allemagne*. Enthousiasmé par cette lecture, il a envie d'apprendre l'allemand ⁵. Il lit et relit la *Notice sur le caractère et les écrits de M^{me} de Staël* par M^{me} Necker de Saussure. Autour de cette admiration de Quinet, qui va croissant jusqu'en 1827, se groupe un cercle de curiosités germanophiles. A l'influence de M^{me} de Staël succède chez Quinet celle de Victor Cousin ⁶; en 1825, Quinet fait la connaissance de Michelet et le triumvirat est formé. Puis, en 1827, vient le voyage de Quinet en Allemagne: « Aujourd'hui, tout le mouvement philosophique de la France consiste à étudier l'Allemagne, écrit-il de Heidelberg; me voici donc en sentinelle perdue, à ce poste. Rien n'égale pour moi l'intérêt infini à m'enfoncer chaque jour plus avant dans cette terre mystérieuse de la science » ⁷. Et comme Cousin en 1824, il est si imprégné du tableau fait par M^{me} de Staël de la civilisation allemande que son voyage ne sert qu'à fortifier la conception imaginaire qu'il s'est faite de ce pays

1. Voir P. Gautier: *Un prophète, Edgar Quinet*, p. 11. Pour l'opinion de Cousin sur l'*Allemagne*, voir également M. Vallois: *La formation de l'influence kantienne en France*, p. 234-235. Dans ses leçons, il conseille la lecture de l'*Allemagne* comme initiation à l'étude du kantisme. Voir *Ibid.*, p. 287.

2. E. Quinet: *Correspondance*, t. I, p. 64, Q. à sa mère, le 13 février 1820.

3. *Ibid.*, t. I, p. 67, Q. à sa mère le 25 mars 1820.

4. E. Quinet: *Histoire de mes idées; Œuvres complètes*, t. XV, p. 74-75.

5. E. Quinet: *Correspondance*, t. I, p. 118, Q. à sa mère, le 14 mars 1821.

6. Voir P. Gautier: *Un prophète, Edgar Quinet*, p. 10.

7. E. Quinet: *Correspondance*, t. II, p. 61. Q. à sa mère, le 4 décembre 1827.

d'outre-Rhin¹. « J'ai appris à admirer encore plus le livre de madame de Staël et à deviner par intuition une foule de choses qui ne nous étaient d'abord accessibles que par l'imagination »². S'il a l'idée d'écrire des essais sur les principaux penseurs de l'Allemagne, c'est pour compléter le tableau de M^{me} de Staël et non pour le corriger³. Son cas est typique à cet égard. Mieux que tout autre, il se rend compte de la direction principale que prend la pensée en France aux alentours de 1827: « La plus grande chose qui se passe en ce moment en France, dit-il, c'est l'influence des idées nouvelles originaires d'Allemagne. Nulle voie plus large offerte à un individu que de se faire l'interprète de ce mouvement suprême »⁴. Mais, comme la plupart de ses contemporains romantiques, il prend ce qui est plutôt une admiration pour les possibilités créatrices révélées par la réaction de M^{me} de Staël vis-à-vis de la pensée nationale allemande, pour une admiration directe pour cette pensée même. Son voyage en Allemagne ne sera qu'une répétition de l'expérience faite par M^{me} de Staël un quart de siècle plus tôt; malgré les changements apportés par le temps, la réaction de Quinet envers la totalité de l'esprit allemand sera la même que celle de l'auteur de l'*Allemagne*. S'il y a progrès dans le détail, l'interprétation générale reste identique⁵.

C'est dans cette atmosphère de germanisme plus ou moins authentique que les jeunes romantiques, les Musset, les Michelet, les Gautier, les George Sand se préparent à lancer les ouvrages qui formeront l'éclosion éclatante de romantisme qui marquera les environs de 1830. Musset se rend parfaitement compte de l'importance du rôle joué par M^{me} de Staël dans le mouvement. Il s'amusera plus tard à ses dépens, mais, pendant sa jeunesse, c'est sans doute la simple lecture de l'*Allemagne* qui lui inspire le désir d'être « Shakespeare

1. Cf. J. Reinach: *De l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France*; *Revue bleue*, le 4 mai 1878, p. 1036.

2. E. Quinet: *Correspondance*, t. II, p. 61. Q. à sa mère, le 4 décembre 1827.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, t. II, p. 71, Q. à sa mère, avril 1828.

5. Quinet a souvent fortifié l'influence de M^{me} de Staël. Il exerce une certaine influence sur Lamartine, dont les tendances ressemblent d'assez près aux siennes. Voir H. Tronchon: *Herder et Lamartine*; *Revue de littérature comparée*, 1921, t. I, p. 582-584.

ou Schiller » et qui lui fait entrevoir la possibilité d'atteindre à ce but sans sacrifier cet « esprit français » qu'il sent en lui¹. En 1829, Montalembert découvre le livre *De l'Allemagne*: ce tableau de l'idéalisme des Allemands qui veulent renouveler les arts et la philosophie par l'enthousiasme le ravit à un tel point qu'il recommande la lecture de l'ouvrage à ses amis². La sincérité de son appréciation est partagée par ses amis et montre encore une fois combien la pensée de M^{me} de Staël est en harmonie avec les besoins intellectuels et moraux de la jeune génération d'alors. Toute l'école saint-simonienne, qui, vers la même époque est éblouie par ce germanisme staëlien, est redevable à l'*Allemagne* d'une bonne partie de ses doctrines religieuses. Ce livre est presque le seul intermédiaire à travers lequel les saint-simoniens subissent les influences germaniques³. Il en est de même dans le domaine des sciences politiques.

Villemain, qui, lui-même fortement influencé par les idées de M^{me} de Staël, est un des premiers à rendre justice à l'*Allemagne* au point de vue historique, a déclaré que la partie la plus sérieuse et la plus originale des ouvrages de M^{me} de Staël est « toute politique et tout appliquée aux intérêts contemporains »⁴. Il tient surtout à mettre en valeur cette influence politique: tous les efforts de M^{me} de Staël sont dirigés vers le progrès social; plusieurs de ses idées nouvelles et de ses vœux les plus nobles sont devenus des vérités reconnues. Si l'*Allemagne*, dit-il, est d'abord une protestation ardente de spiritualisme contre le système de gouvernement impérial, il a aussi un intérêt plus universel et plus durable. Écrit pendant une période d'oppression, l'ouvrage peut encore servir aux temps de liberté et de progrès. Pour Villemain, le côté politique du génie de M^{me} de Staël est d'une importance capitale: « La prédominance du talent politique, dit-il, la vive intelligence des intérêts sociaux, forment dans M^{me} de Staël un caractère distinctif... C'est par là d'ailleurs, que son génie

1. Voir J. Guiraud: *Alfred de Musset et Schiller*; *Revue d'histoire littéraire*, 1917, t. XXIV, p. 394, 415.

2. Voir P. de Lallemand: *Montalembert et ses amis dans le romantisme*, p. 26 et suiv.

3. Voir G. Weill: *L'école saint-simonienne*, p. 13-16, 62.

4. Voir Villemain: *Cours de littérature*, Paris, 1882, t. I, p. 364.

aura le plus d'influence sur la littérature de l'époque présente et de l'avenir ».

L'influence de l'Allemagne dans le domaine des sciences politiques en France s'affirmera plus lentement, mais Villemain n'a pas tort : cette influence sera peut-être la plus durable. De bonne heure, on commence à associer les systèmes nouveaux d'économie politique avec le romantisme¹, et les partisans de ces systèmes ne tardent pas à s'inspirer de la pensée de M^{me} de Staël. Ici encore c'est cette pensée plutôt que l'Allemagne même qui fournit la base des réformes envisagées. D'une part, les susceptibilités nationales sont ici aussi perpétuellement en cause : on aime à penser que les tendances de M^{me} de Staël, quoiqu'elles puissent avoir leurs origines immédiates en Allemagne, sont en dernier lieu d'inspiration française et à voir dans les idées de Kant sur le beau et le sublime des traces de l'*Esprit des lois* de Montesquieu². D'autre part, le mouvement idéaliste dans les sciences politiques se donne surtout pour une réaction contre le matérialisme du XVIII^e siècle français. Honoré Torombert est un des représentants les plus importants de ce mouvement. Il a joui d'assez de succès aux environs de 1830 et son influence a été par la suite assez répandue pour que son adhérence aux doctrines de M^{me} de Staël soit extrêmement importante. Dans son ouvrage principal, les *Principes du droit politique*, il se fait le disciple de M^{me} de Staël pour combattre l'esprit du *Contrat social* de Rousseau³. Chez lui, l'influence de M^{me} de Staël est partout apparente et ouvertement avouée. Dans ses attaques contre le sensualisme et l'utilité il s'abandonne au même

1. Voir Saint-Chamans : *Le petit-fils de l'homme aux quarante écus*, Paris, 1823, in-8°.

2. Voir A.-H. Kétatry : *Examen philosophique des Considérations sur le sentiment du sublime et du beau... d'Immanuel Kant*, Paris, 1823, in-8°, p. 180-182.

3. Cf. C.-L. Grandperret : *Eloge de M. Torombert*, p. 12. Il y a déjà des traces d'une influence allemande chez Torombert dans son ouvrage intitulé *Principes et classification des sciences* (Paris, 1821, in-8°). Sa défense de la synthèse des sciences ressemble aux théories des romantiques allemands sur l'univers. Les *Principes du droit politique* ont valu à Torombert une renommée considérable, non seulement en France, mais aussi aux Etats-Unis. Voir Collombet, article sur Torombert dans la *Biographie universelle*, t. XLI. On se demande quelle fut son influence sur la pensée idéaliste américaine. En 1827, il fut reçu à la Société philosophique de Philadelphie. Voir Grandperret : *Eloge*, etc., p. 27. Il forme un lien de plus entre M^{me} de Staël et les Etats-Unis.

enthousiasme qu'elle, emploie les mêmes expressions, le même langage exalté¹. Torombert n'est pas le seul. En 1829 paraît la première édition de *l'Introduction générale à l'histoire du droit* de Lerminier, professeur au Collège de France. Il déclare que le temps est venu où la haute jurisprudence et le droit, après la littérature et la philosophie, doivent s'appuyer sur les travaux des Allemands. Il a une grande admiration pour tout ce qui vient de l'Allemagne et il semble devoir cette admiration en grande partie au livre de M^{me} de Staël : « Dans son livre, qui offre à la fois l'abandon d'une causerie et l'éclat d'un poème, on la voit, entre le peuple allemand et le peuple français comme une femme d'esprit entre deux hommes supérieurs les rapprocher, les faire valoir tour à tour, les mettre en saillie par les côtés où ils se peuvent prendre. Citations heureuses, analyses artistement combinées, points de vue inattendus et rians, pensées profondes, élans de poète, tout dans le livre de madame de Staël concourt au même but; et je me persuade qu'après l'avoir lu, il n'est pas, chez les deux nations, un homme de bonne foi qui n'ait senti s'évanouir ses préjugés et sa froideur »². En 1829, Say lui-même, préparant une apologie de l'utilité comme principe de l'économie politique, considère M^{me} de Staël comme un de ses principaux adversaires³.

Aux alentours de 1830, toute cette prédilection pour l'Allemagne, tant en littérature et en philosophie qu'en matière d'économie et de politique, est caractérisée par un même fait : malgré l'empressement avec lequel les esprits acceptent les idées germaniques, ils se soucient fort peu de vérifier et de contrôler ces idées : l'habitude qu'ils ont prise d'entendre sous le nom de germanisme quelques idées simplifiées et francisées d'idéalisme s'est solidement enracinée dans toute l'attitude de réceptivité intellectuelle adoptée par les romantiques à l'égard de l'Allemagne. Les économistes politiques suivent le courant général, s'imaginant puiser leurs idées nouvelles dans une Allemagne toute rêveuse, toute métaphysique

1. *Principes du droit politique*, p. 98.

2. E. Lerminier : *Introduction générale*, etc., p. xiv. Cf. *Globe*, le 30 septembre 1829.

3. Voir J.-B. Say : *Mélanges et correspondance d'économie politique*, Paris, 1833, in-8°, p. 361-363, 366, 436-437, 441.

et tout intellectuelle qui subsisterait toujours, et continuent la légende dans l'esprit de M^{me} de Staël au point où elle l'avait abandonnée.

Passe encore pour la littérature et la philosophie, mais en matière de politique et d'économie de telles méprises deviennent dangereuses. Il faudra des années pour que la France se détrompe sur les véritables tendances de l'Allemagne d'après 1815, mais, après 1830, des commencements de réaction ne tarderont pas: Edgar Quinet lui-même, qui, en 1827, avait partagé l'erreur commune, commence en 1832 une série d'articles dans la *Revue des deux Mondes*, articles qui montrent qu'à force d'étudier l'Allemagne il est arrivé à se rendre compte des changements fondamentaux qui se sont opérés dans ce pays ¹. L'Allemagne devient pour lui un pays qui a toujours trompé les Français dans leurs jugements: il se rend compte que l'Allemagne de M^{me} de Staël, celle qui a persisté dans l'esprit des Français, ce pays de rêve et d'extase, est « l'Allemagne d'il y a cinquante ans ». La France s'y est réfugiée avec M^{me} de Staël pour échapper au « fantôme ridé de Voltaire », sans reconnaître que le livre *De l'Allemagne* n'est nullement une peinture exacte et méthodique de la civilisation d'outre-Rhin. Déçu par la teutomanie croissante qui envahit l'Allemagne de plus en plus et de l'infatuation qui, selon lui, y prend la place de la poésie, Quinet ne manque pas de s'apercevoir des dangers qu'il y a à persister dans les erreurs répandues en France par M^{me} de Staël, mais il se rend compte que cette première impression ne s'effacera pas de sitôt et qu'elle fournira des inspirations à la littérature et à la philosophie françaises pendant bien des années encore. Les avertissements des Quinet, la critique sévère et les révélations impitoyables d'Henri Heine ne suffiront pas pour disperser les nuages d'erreur et d'illusion qui, de 1830 à 1840, entourent la conception française de l'Allemagne.

Le cas de Heine est singulier: placé comme il l'est entre la France et l'Allemagne, c'est une des personnalités cosmopolites les plus curieuses depuis M^{me} de Staël. Ses opinions

1. Voir P. Gautier: *Un prophète, Edgar Quinet*, p. 92 et suiv., 202 et suiv., 299 et suiv. Cf. E. Quinet: *Allemagne et Italie; Œuvres*, t. VII, p. 189-190.

sur le livre de celle-ci sont bien faites pour marquer la fin de la seconde période de l'influence exercée par cet ouvrage: si partial que soit son jugement, il réunit d'une façon extrêmement intéressante le point de vue allemand au point de vue français.

En mars 1833, Heine fait publier dans le premier numéro de l'*Europe littéraire* le commencement d'une série de huit articles très importants intitulés *De l'Allemagne depuis M^{me} de Staël* ¹. Ces articles, qui sont une attaque directe contre le livre *De l'Allemagne* ², sont comparables à ceux de Quinet et sont une réaction contre l'engouement aveugle avec lequel les romantiques français croient voir dans l'ouvrage de M^{me} de Staël une image fidèle de l'Allemagne moderne: « L'ouvrage de madame de Staël *De l'Allemagne*, est le seul document étendu que possèdent les Français sur la vie intellectuelle de cette contrée. Cependant, depuis que ce livre a paru, une grande période s'est écoulée, et, pendant ce temps, une littérature toute nouvelle s'est développée en Allemagne. Est-ce seulement une littérature de transition? A-t-elle déjà produit ses fruits? est-elle sitôt éteinte? Sur toutes ces questions les opinions sont partagées. Un grand nombre penche à croire qu'une nouvelle période littéraire commence en Allemagne à la mort de Goethe, que la vieille Allemagne est entrée avec lui dans son tombeau, que le temps de la littérature aristocratique est accompli et mort, que la démocratie littéraire commence, où, comme s'exprimait un journal fort spirituellement, « l'esprit des individus a cessé pour faire place à l'esprit de tous » ³. Ces articles, qui sont écrits surtout pour le public français et qui introduisent une note nouvelle dans l'histoire du germanisme en France, ont aussi pour but d'offrir à la fois une apologie et une mise au point, pour les Allemands, de la nouvelle littérature allemande. En 1833 également, on publie le texte original ⁴. En ce qui concerne M^{me} de Staël, l'opinion de Heine résume assez exactement l'opinion peu favorable qu'on a toujours eue en Allemagne sur elle et sur la valeur historique et scientifique de son ouvrage ⁵.

1. *Europe littéraire*, les 1^{er}, 8, 12 mars, 12, 22 avril, 10, 22 et 24 mai 1833.

2. Voir Heinrich Heine: *Geständnisse; Werke*, éd. Elster, t. VI, p. 22.

3. *Europe littéraire*, le 1^{er} mars 1833.

4. Voir H. Heine: *Die romantische Schule; Werke*, t. V, p. 207.

5. Cf. H. Heine: *Geständnisse, Werke*, t. VI, p. 23-25.

On connaît ses plaisanteries sur les origines du livre et sur les relations de M^{me} de Staël avec Schlegel. A ce mépris s'ajoutent les railleries qu'il dirige contre le christianisme et le persiflage dont il poursuit l'école romantique allemande¹. En ce qui concerne spécialement le romantisme, « je montrerai que cette école était toute différente de celle qu'on a désignée en France sous ce titre, et que son but était tout à fait distinct du but des romantiques français »².

Bref, les articles de Heine n'ont absolument rien de commun avec le livre *De l'Allemagne*: de tout point, sa critique est diamétralement opposée à celle de M^{me} de Staël: à l'idéalisme éthéré, il substitue une réalité dure et presque vulgaire; à l'enthousiasme il oppose un esprit d'ironie et de persiflage; à la place de l'Allemagne moyenâgeuse, gothique, chrétienne, il esquisse une Allemagne qui se réveille après la longue oppression du spiritualisme et de la religion et qui salue l'avènement du naturalisme³. Aucune révélation n'eût pu être plus inattendue ni plus déconcertante pour la France de 1833. Mais dans le grand public et parmi les romantiques, elle ne fut pas écoutée: abstraction faite de quelques rares exceptions, on s'en tient uniquement à l'illusion de l'Allemagne de M^{me} de Staël: en littérature, cette Allemagne pouvait toujours fournir une source inépuisable d'inspirations, tandis que celle de Heine n'eût produit qu'une grande consternation.

A mesure que la vague de ce prétendu germanisme romantique s'établit et se répand, on devient de plus en plus optimiste sur le but vers lequel se dirige la civilisation européenne: « Ce but, qu'il est impossible de ne pas prévoir, dit l'*Europe littéraire* en 1833, ce sera, n'en doutez pas, une civilisation commune et universelle; et l'Europe n'aura bientôt plus qu'une seule âme pensante et dirigeante. Mille indices le prouvent; le grand écrivain, le grand artiste n'appartient plus à une localité; nous marchons à une vaste république de l'intelligence européenne. Tout comprendre, tout

1. Voir H. Heine: *Die romantische Schule*, p. 210.

2. *Europe littéraire*, le 1^{er} mars 1833.

3. Voir E. Caro: *Les deux Allemagnes: Madame de Staël et Henri Heine; Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1872.

apprécier, c'est le mot d'ordre du siècle »¹. Ceux qui se bercent de telles perspectives utopiques et chimériques sont très nombreux et seront même pendant longtemps en majorité. Eux seront toujours les partisans de M^{me} de Staël. Cependant, Quinet et Heine donnent l'alarme: si leurs avertissements ne sont pas assez convaincants pour se faire écouter au milieu du fracas des enthousiasmes, il y aura désormais toujours des esprits qui les entendront et qui feront de telles opinions la base d'un système politique et littéraire étroitement national. En politique, chaque guerre franco-allemande successive remettra en question le patriotisme de M^{me} de Staël et le rôle joué par son livre *De l'Allemagne* dans les relations entre les deux peuples, et chaque revirement de l'opinion politique sur l'ouvrage sera accompagné d'un balancement dans sa fortune littéraire. Les événements politiques du xix^e siècle et même ceux du commencement du xx^e ont conservé presque intacte son actualité. 1830 ne marque aucunement la fin de l'influence du livre *De l'Allemagne* en France: c'est seulement la seconde étape de cette influence qui se termine. Ceux qui prendront le flambeau seront désormais innombrables et la mesure où ils ont été atteints par l'étincelle de la pensée de M^{me} de Staël est presque indéterminable. Aux Nodier, aux Lamartine, aux Hugo, aux Vigny², aux Balzac³, aux Musset, aux Desmarais succèdent les Sainte-Beuve, les Constance de Salm⁴, les Barchou de Penhoen⁵, les Saint-Marc Girardin, les Lemercier, les Xavier Marmier⁶, les Montégut⁷, les Saint-René Taillandier, les Taine, les Vogüé, les Amiel⁸. Cette influence détermine en quelque sorte les der-

1. *Europe littéraire*, 1833, p. 14.

2. Cf. M. Citoleux: *Quelques Muses d'Alfred de Vigny; Revue d'histoire littéraire*, 1916, t. XIII, p. 120-144.

3. Cf. F. Baldensperger: *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Paris, 1927, in-8°, p. 186.

4. Cf. Constance de Salm: *Ouvrages divers en prose*, Paris, 1835, 2 vol. in-16, t. II, p. 173-204.

5. Cf. Barchou de Penhoen: *Histoire de la philosophie allemande*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°, p. 21-24.

6. Cf. *De l'Allemagne*, Paris, Charpentier, 1842, Notice de Xavier Marmier. Cf. W. Reymond: *Corneille, Shakespeare et Goethe*, Berlin, 1864, in-8°, p. 83.

7. Cf. P.-A. Muenier: *Un grand critique du xix^e siècle, Emile Montégut*, Paris, 1925, in-8°, p. 321.

8. Cf. H. Perrochon: *H.-F. Amiel traducteur de Schiller; Revue de littérature comparée*, 1825, t. V, p. 677-681.

nières ramifications de l'arbre romantique, pénètre bien au delà, subsiste et se perd. L'alchimie de la critique littéraire actuelle serait peu capable d'en démêler la substance multiple et fuyante: seuls les instruments scientifiques de quelque critique future pourraient suffire à cette tâche. Et encore, serait-ce la peine ?

BIBLIOGRAPHIE

Les témoignages directs « au jour le jour », entre 1814 et 1835 (articles de journaux et de périodiques, manifestes romantiques et critiques sur M^{me} de Staël), ayant été cités dans les notes en bas des pages ne se trouvent pas récapitulés dans la bibliographie. On trouvera les références à l'aide de l'index.

I

JOURNAUX QUOTIDIENS ET PÉRIODIQUES (1810-1835)

(Les dates se rapportent aux périodes consultées.)

A. — JOURNAUX ET PÉRIODIQUES FRANÇAIS

Annales de la littérature et des arts, Paris, in-8° (1820-1828), t. I-XXXIII.

Annales encyclopédiques, Paris, in-8° (1817-1818), t. I-XII.

Annales politiques, morales et littéraires, Paris, in-f° (1815-1819), t. I-VII.

Bibliothèque universelle, Genève, in-8° (1816-1821), t. I-XVIII.

Censeur, Paris, in-8° (1814-1815), t. I-VII.

Censeur européen, Paris, in-8° et in-f° (1817-1820), t. I-XII et 2 vol. in-f°.

Conservateur, Paris, in-8° (1818-1820), t. I-V.

Conservateur littéraire, Paris, in-8° (1819-1821), t. I-III.

Constitutionnel, Paris, in-f° (1815-1817), 4 vol.

Drapeau blanc, Paris, in-8° et in-f° (1819-1827).

Europe littéraire, Paris, in-f°, 1833.

Gazette de France, Paris, in-f° (1813-1817).

Globe, Paris, in-4° (1824-1830), t. I-V.

Journal de Paris, Paris, in-f° (1813-1814).

Journal des arts, Paris, in-8° (1814), t. XVI-XIX.

- Journal des Débats* (*Journal de l'Empire*, *Journal des Savants*), Paris, in-f° (1813-1827).
- Journal général de France*, Paris, in-f° (1817).
- Lycée français*, Paris, in-8° (1819-1820).
- Magasin encyclopédique*, Paris, in-8° (1810-1816).
- Mémorial catholique*, Paris, in-8° (1824-1827), t. I-VIII.
- Mercure de France*, Paris, in-8° (1814-1820).
- Mercure du XIX^e siècle*, Paris, in-8° (1823-1827), t. I-XIX.
- Mercure étranger*, Paris, in-8° (1813-1816), t. I-IV.
- Minerve française*, Paris, in-8° (1818-1820), t. I-IX.
- Minerve littéraire*, Paris, in-8° (1820-1821), t. I-II.
- Miroir des spectacles*, Paris, in-4° (1821).
- Muse française*, Paris, in-8° (1823-1824), t. I-II.
- Nain jaune*, Paris, in-8° (1814-1815), t. I-II.
- Nain jaune réfugié*, Bruxelles, in-8° (1814-1816).
- Oriflamme*, Paris, in-8° (1824-1830).
- Quinzaine littéraire*, Paris, in-8° (1817-1818).
- Quotidienne*, Paris, in-f° (1814-1821).
- Revue européenne*, Paris (1824-1826), t. I-III.
- Spectateur français depuis la Restauration*, Paris (1815, 1817).

B. — JOURNAUX ET PÉRIODIQUES ALLEMANDS

- Allgemeine Literaturzeitung*, Halle et Leipzig, in-4° (1814-1816).
- Deutsche Blätter*, Leipzig, in-4° (1814), t. I-IV.
- Deutsches Museum*, Vienne, in-8° (1812-1913), t. I-IV.
- Göttingische Gelehrte Anzeigen*, Göttingue, in-8° (1814).
- Jenaische Allgemeine Literaturzeitung*, Iéna, in-4° (1814).
- Morgenblatt für gebildete Stände*, Berlin (1814, 1815, 1817).
- Musen*, Berlin, in-8° (1812-1814), t. I-IV.
- Phöbus*, Dresde, in-4° (1808).
- Zeitgenossen*, Leipzig et Altenburg, in-8° (1818).

II

SOUVENIRS, MEMOIRES ET CORRESPONDANCES

- ABRANTÈS (M^{me} d'): *Mémoires; Souvenirs historiques sur Napoléon, la Révolution, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris (1893), in-18.
- ALBERT (Maurice): *Un Homme de lettres sous l'Empire et la Restauration (Edmond Géraud), fragments de journal intime*, Paris (1893), in-12.
- ARNDT (E. M.): *Meine Wanderungen und Wandlungen mit dem Reichsfreiherrn Heinrich Karl Friedrich von Stein*, Berlin, 1858, in-8°.
- ARNIM (Bettina von): *Sämtliche Werke*, Berlin, 1920, in-12.
- BECHTOLSHEIM (Katharina von): *Erinnerungen einer Urgrossmutter (1787-1825)*, Berlin, 1902, in-8°.
- BIEDERMANN: *Goethes Gespräche*, 2^e édit., Leipzig, 1909-1910, 4 vol. in-8°.
- BÖTTIGER: *Literarische Zustände und Zeitgenossen*, Leipzig, 1838, in-8°.
- BOURIENNE (M. de): *Mémoires sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, Paris, 1829, 10 vol. in-8°.
- BRIFAUT (C.): *Souvenirs d'un académicien*, Paris, 1920, in-8°.
- BROGLIE (Duc de): *Souvenirs (1785-1870)*, Paris, 1886, in-8°.
- BUDDE (W.): *Heidelberger Tagebuch; Neue Heidelberger Jahrbücher*, t. XX-XXI, Heidelberg, 1917-1919, in-8°.
- CHAMISSE (A. von): *Leben und Briefe*, Leipzig, 1839, in-12.
- CHASTENAY (M^{me} de): *Mémoires*, Paris, 2 vol. in-8°.
- CHATEAUBRIAND (F.-R. de): *Mémoires d'outre-tombe*, Paris, 1899-1900, in-18.
- CHATEAUBRIAND (F.-R. de): *De quelques ouvrages historiques et littéraires; Œuvres complètes*, t. IV, Paris, 1859, in-8°.
- CHATEAUBRIAND (F.-R. de): *Etudes historiques; Œuvres complètes*, t. IX, Paris, 1859, in-8°.
- CHÉZY (Helmina von): *Unvergessenes*, Leipzig, 1858, in-8°.
- CHÉZY (Helmina von) et LOEBEN (O. H. von): *Aus dem Briefwechsel Helmina Chézys und Graf Loebens 1814; Mitteilungen aus dem Literaturarchiv in Berlin*, t. II, Berlin, 1898, in-8°.
- CONSTANT (Benjamin): *Journal intime et lettres à sa famille et à ses amis*, Paris, 1895, in-8°.
- CONSTANT (Benjamin): *Lettres*, Paris, 1888, in-8°.

- CONSTANT (Benjamin): *Lettres de Benjamin Constant à Prosper de Barante*; *Revue des deux Mondes*, 1906, t. XXXIV, p. 263, et p. 535.
- CONSTANT (Benjamin): *Lettres à M^{me} Récamier*, Paris, 1882, in-8°.
- CUSTINE (A. de): *Lettres à Varnhagen d'Ense et à Rahel Varnhagen d'Ense*, Bruxelles, 1870, in-16.
- DÜNTZER (H.): *Aus Karl Ludwig von Knebels Briefwechsel mit seiner Schwester Henriette*, Iéna, 1858, in-8°.
- DÜNTZER (H.): *Briefe von Schillers Gattin an einen vertrauten Freund*, Leipzig, 1856, in-8°.
- EICHENDORFF (J. von): *Sämtliche Werke*, t. XI-XIII, *Tagebücher et Briefe*, Regensburg, 1908, in-8°.
- FIRMIN-DIDOT (Georges): *Royauté ou Empire, la France en 1814, d'après les rapports du comte d'Anglès*, Paris, 1897, in-8°.
- FOUQUÉ (A. de la Motte): *Briefe an Friedrich Baron de la Motte Fouqué*, Berlin, 1848, in-16.
- FUSSLI (H. H.): *Briefe von Bonstetten an Matthisson*, Zurich, 1827, in-8°.
- GENTZ (Friedrich von): *Briefe und vertraute Blätter; Werke*, t. I, Mannheim, 1838-1840, in-8°.
- GÉRANDO (Baron de): *Souvenirs épistolaires de M^{me} Récamier et de M^{me} de Staël*, Metz, 1864, in-8°.
- GÉRANDO (Baron de): *Lettres inédites et souvenirs biographiques de M^{me} Récamier et de M^{me} de Staël*, Paris, 1868, in-8°.
- GÉRANDO (Baronne de): *Lettres, suivies de fragments d'un journal écrit par elle de 1800 à 1804*, Paris, 1880, in-18.
- GOETHE (J. W. von): *Werke*, Weimar, 1907, in-8°.
- Goethe-Jahrbuch*, t. IV, V, VIII.
- GOETHE: *Briefwechsel mit den Gebrüdern von Humboldt*; F. T. Bratranek: *Neue Mitteilungen*, t. III, Berlin, 1909, in-8°.
- GOETHE: *Briefwechsel mit Heinrich Meyer*; *Schriften der Goethe-Gesellschaft*, t. XXXIV, Weimar, 1919, in-8°.
- Goethe und die Romantik*; *Schriften der Goethe-Gesellschaft*, t. XIII-XIV, Weimar, 1898, in-8°.
- GOETHE et KNEBEL (K. L. von): *Briefwechsel zwischen Goethe und Knebel*.
- GOETHE et REINHARD: *Briefwechsel zwischen Goethe und Reinhard*, Stuttgart, 1850, in-8°.
- GOETHE: *Unterhaltungen mit dem Kanzler Friedrich von Müller*, Stuttgart, 1898, in-8°.

- GRILLPARZER (F.): *Sämtliche Werke*, t. XVI, édit. Sauer, Stuttgart, s. d., in-8°.
- GRIMM (J. und W.): *Briefwechsel aus der Jugendzeit*, Weimar, 1881, in-8°.
- GRISEBACH (Eduard): *Edita und inedita Schopenhaueriana*, Leipzig, 1888, in-4°.
- HEINE (H.): *Memoiren, nach seinen Werken, Briefen und Gesprächen*, Berlin, 1909, in-8°.
- HEINE (H.): *Die romantische Schule; Werke*, édit. Elster, t. V.
- HEINE (H.): *Geständnisse; Werke*, édit. Elster, t. VI.
- HUMBOLDT (W. et C.): *Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen*, Berlin, 1906-1913, 6 vol. in-8°.
- HUMBOLDT (W. von): *Briefe an eine Freundin*, Berlin, 1881, in-8°.
- JACOBI (F. H.): *Briefe an Friedrich Bouterwek aus den Jahren 1800 bis 1819*, Göttingue, 1868, in-8°.
- JACOBI (F. H.): *Aus Jacobi's Nachlass*, Leipzig, 1869, 2 vol. in-8°.
- JOUBERT (J.): *Œuvres*, Paris, 1869, in-18.
- KERNER (J.): *Briefwechsel mit seinen Freunden*, Stuttgart et Leipzig, 1897, 2 vol. in-8°.
- KNEBEL (K. L. von): *Literarischer Nachlass*, Leipzig, 1835-1836, in-8°.
- LAMARTINE (A. de): *Correspondance*, Paris, 1873, 6 vol. in-8°.
- LAMARTINE (A. de): *Confidences et Nouvelles confidences; Œuvres*, t. VII, Paris, 1866, in-8°.
- LAMARTINE (A. de): *Mémoires inédits*, Paris, 1870, in-8°.
- LECESTRE (Léon): *Lettres inédites de Napoléon I^{er} (an VIII - 1815)*, Paris, 1897, 2 vol. in-8°.
- LEITZMANN (A.): *Aus Briefen der Gebrüder Schlegel an Brinckmann; Euphorien*, t. III, Bamberg, 1896, in-8°.
- LEITZMANN (A.): *Briefwechsel zwischen Karoline von Humboldt, Rahel und Varnhagen*, Weimar, 1896, in-8°.
- MARTEL (Tancred): *Mémoires et œuvres de Napoléon*, Paris, s. d., in-8°.
- MATTHISSON (F. von): *Erinnerungen*, Zurich, 1825-1833, in-8°.
- BONSTETTEN (K. V. von): *Briefe an Friederike Brun*, Francfort-sur-le-Mein, 1829, in-8°.
- NAPOLÉON I^{er}: *Biographie des contemporains*, Paris, 1824, in-8°.
- NIEBUHR (B. G.): *Lebensnachrichten über Barthold Georg Niebuhr aus Briefen desselben und aus Erinnerungen einiger seiner nächsten Freunde*, Hambourg, 1838, 3 vol. in-8°.

PAVIE (Victor): *Œuvres choisies*, Paris, 1887, in-8°.

PUYBUSQUE (P. N. de): *Lettres inédites de Sismondi à sir J. Mackintosh et à la comtesse de Sainte-Aulaire*, Paris, 1914, in-8°.

QUINET (E.): *Allemagne et Italie; Œuvres*, t. VII, Paris, s. d., in-8°.

QUINET (E.): *Correspondance. Lettres à sa mère; Œuvres complètes*, t. XXX, Paris, s. d., in-8°.

QUINET (E.): *Histoire de mes idées, autobiographie; Œuvres complètes*, t. XV, Paris, s. d., in-8°.

RAYNAL (Paul de): *Les Correspondants de J. Joubert (1785-1822)*, Paris, 1883, in-18.

RÉCAMIER (M^{me} J.): *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier*, Paris, 1887.

RIEMER: *Briefe von und an Goethe*, Leipzig, 1846, in-8°.

RIEMER: *Mitteilungen über Goethe*, Leipzig, 1921, in-8°.

ROBINSON (H. C.): *Diary, Reminiscences and Correspondence*, Londres, 1869, 3 vol. in-8°.

ROCHEMONT (Pictet de) et IVERNOIS (François d'): *Correspondance diplomatique*, Genève et Paris, 1914, in-8°.

SAINTE-BEUVE (C.-A.): *Correspondance*, Paris, 1877-1878, in-8°.

SAINTE-BEUVE (C.-A.): *Notice sur les ouvrages de M. Lebrun; P. Lebrun: Œuvres*, Paris, 1844, in-8°.

SALM (Constance de): *Ouvrages divers en prose*, Paris, 1835, 2 vol. in-16.

SCHELLING: *Aus Schellings Leben in Briefen*, Leipzig, 1869-1870, 2 vol. in-8°.

SCHILLER: *Neue Schiller-Briefe; Deutsche Rundschau*, 1893, t. LXXIV.

SCHILLER et GOETHE: *Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe*, Iéna, 1905, 2 vol. in-8°.

SCHLEGEL (A. W. von): *Briefwechsel mit seinen Heidelberger Verlegern*, Heidelberg, 1922, in-8°.

SCHLEGEL (Dorothea von): *Briefwechsel*, Mayence, 1881, in-8°.

SCHLEGEL (Dorothea und Friedrich von): *Briefe an die Familie Paulus*, Berlin, 1913, in-8°.

SCHLEGEL (Friedrich): *Briefe an seinen Bruder August Wilhelm*, Berlin, 1890, in-8°.

SCHOPENHAUER (A.): *Briefe von, an und über Schopenhauer*, Leipzig, 1893, in-8°.

SCHOPENHAUER (A.): *Gespräche und Selbstgespräche*, Berlin, 1898, in-8°.

- SISMONDI (J.-C.-L. de): *Fragments de son journal et correspondance*, Genève et Paris, 1857, in-8°.
- STAEL (M^{me} de): *Lettres inédites; Revue rétrospective*, t. III, Paris, 1834, in-8°.
- STAEL (M^{me} de): *Six lettres de la baronne de Staël à la princesse Louise de Prusse; Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*, Paris, 1868, in-8°.
- STAEL (M^{me} de) et CONSTANT (Benjamin): *Lettres sur l'Allemagne; Revue politique et littéraire*, 27 mars 1880.
- STAFFER (P. A.): *Briefwechsel*, Bâle, 1891, 2 vol. in-8°.
- STENHDAL (H. B.): *Correspondance inédite*, Paris, 1855, 3 vol. in-8°.
- TAILLANDIER (Saint-René): *Lettres inédites de Sismondi, de M^{me} de Staël... à M^{me} la Comtesse d'Albany*, Paris, 1863, in-18.
- THIBAudeau (A.-C.): *Le Consulat et l'Empire, ou histoire de la France et de Napoléon Bonaparte de 1799 à 1815*, Paris, 1835, in-8°.
- THIBAudeau (A.-C.): *Mémoires, 1799-1815*, Paris, 1913, in-8°.
- UHLAND (L.): *Briefwechsel; Veröffentlichungen des schwäbischen Schillervereins*, Stuttgart et Berlin, 1911, in-8°.
- USTÉRI (Paul) et RITTER (Eugène): *Lettres inédites de M^{me} de Staël à Henri Meister*, Paris, 1903, in-8°.
- VARNHAGEN VON ENSE (K. A.): *Denkwürdigkeiten und vermischte Schriften*, Mannheim et Leipzig, 1837-1859, in-8°.
- VARNHAGEN VON ENSE (K. A.): *Rahel, ein Buch des Andenkens für ihre Freunde*, Berlin, 1834, 3 vol. in-8°.
- VARNHAGEN VON ENSE (K. A.): *Tagebücher*, Hambourg, 1870, in-8°.
- VARNHAGEN VON ENSE (K. A.): *Briefwechsel zwischen Varnhagen und Rahel*.
- WERNER (R. M.): *Goethe und Gräfin O'Donnell, Ungedruckte Briefe, nebst dichterischen Beilagen*, Berlin, 1884, in-8°.
- WIELAND (C. M.): *Auswahl denkwürdiger Briefe*, Vienne, 1815, in-12.
- WOLZOGEN (Caroline von): *Literarischer Nachlass*, Leipzig, 1848-1849, in-8°.

III

ARTICLES MODERNES DE CRITIQUE

- Article anonyme sur un exemplaire de l'édition originale de l'*Allemagne*; *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1914, t. XXI, p. 477.
- Article anonyme: *Frau von Staël nach der Schilderung einer Engländerin*; *Magazin für die Literatur des Auslandes*, t. LXIX, p. 247-250, Berlin, 1866, in-4°.
- AUDIFRET (H.): *Auguste Hus*; *Biographie universelle*, t. XX.
- AYNARD (Joseph): *Comment définir le romantisme*; *Revue de littérature comparée*, 1925, t. V, p. 641-658.
- BALDENSBERGER (F.): *Les Aspects successifs de Schiller dans le Romantisme français*; *Euphorion*, 1905, t. XII, p. 681-689.
- BALDENSBERGER (F.): *Une Définition de la poésie romantique par Charles de Villers*; *Revue de philologie française et provençale*, t. XVI, p. 115-122, Paris, 1902, in-8°.
- BALDENSBERGER (F.): *Extraits de la correspondance des enfants de madame de Staël avec Auguste-Guillaume Schlegel*; *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1909, t. XVI, p. 131-134.
- BALDENSBERGER (F.): *Goethe et les émigrés français à Weimar*; *Revue germanique*, 1911, p. 1-28.
- BALDENSBERGER (F.): *Klopstock et les émigrés français à Hambourg*; *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1913, p. 5 et suiv.
- BALDENSBERGER (F.): *Lettres inédites de Zacharias Werner à madame de Staël*; *Revue de littérature comparée*, 1923, t. III, p. 112-113.
- BALDENSBERGER (F.): *M^{me} de Staël et Jean de Müller, d'après des lettres inédites*; *Bibliothèque universelle*, janvier-mars 1912, p. 225-239.
- BALDENSBERGER (F.): *Quelques lettres inédites de romantiques français à Goethe*; *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1908, t. XV, p. 335-338.
- BASEGGIO (C.): *La Germania nel pensiero di M^{me} de Staël e di E. Heine*; *Rivista d'Italia*, 15 septembre 1926.
- BEAUNIER (André): *Influence allemande en France*; *Revue des deux Mondes*, juillet-août 1922, p. 699 et suiv.
- BEREND (Eduard): *Jean Paul und die Schlegel*; *Euphorion*, 1913, t. XX, p. 83-86.
- BERTRAND (J.-J.-A.): *Guillaume Schlegel critique de Molière*; *Revue de littérature comparée*, 1922, t. II, p. 201-237.

- BILLION (J.): *Madame de Staël et le mysticisme*; *Revue d'histoire littéraire*, 1910, t. XVII, p. 107 et suiv.
- BLAZE DE BURY (Henri): *Les grands courants de la littérature française au dix-neuvième siècle*; *Revue des deux Mondes*, 1873, t. CVIII, p. 5 et suiv.
- BLENNERHASSETT (C.): *Frau von Staël und ihre Beziehungen zu Deutschland*; *Deutsche Rundschau*, 1883, t. XXXVI.
- BLEYER (J.): *Friedrich Schlegel am Bundestage in Frankfurt*; *Ungarische Rundschau*, 1913, t. II, p. 639.
- BONDOIS (P.-M.): *Madame de Staël et van Preet*; *Revue d'histoire littéraire*, 1922, t. XXIX, p. 489-491.
- CARO (E.): *Les deux Allemagnes, madame de Staël et Henri Heine; Comptes rendus des séances de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1872.
- CARON (Emile): *Madame de Staël; Les Classiques et les Romantiques*, Paris, 2 vol., 1838, in-8°.
- CARRÉ (J.-M.): *Madame de Staël et Henry Crabb Robinson d'après des documents inédits*; *Revue d'histoire littéraire*, 1912, t. XIX, p. 539-546.
- CHASLES (Philarète): Article sur M^{me} de Staël; *Nouvelle biographie générale*, p. p. Firmin-Didot, t. XLIV, Paris, 1865, in-8°.
- CHINARD (Gilbert): *La Correspondance de madame de Staël avec Jefferson*; *Revue de littérature comparée*, 1922, t. II, p. 621-640.
- CLAVEAU (A.): *La Correspondance de madame de Staël*; *Revue contemporaine*, septembre-octobre 1862, p. 270-292.
- CITOLEUX (Marc): *Quelques Muses d'Alfred de Vigny*; *Revue d'histoire littéraire*, 1916, t. XXIII, p. 120-144.
- COLLOMBET: Article sur C.-L.-H. Torombert; *Biographie universelle*, t. XLI.
- COUNSON (A.): *M^{me} de Staël et la pensée allemande*; *Revue générale*, janvier-juin 1913, Bruxelles, in-8°, p. 361-376.
- COUNSON (A.): *Deux mots de Corinne: « La muraille de Chine » et « Le Prophète du passé »*; *Revue d'histoire littéraire*, 1914, t. XXI, p. 269-279.
- CUCHETTI (Gino): *Il rifugio di Madame de Staël*; *Rivista d'Italia*, 15 février 1928; p. 198-202.
- DEJOB: Cours sur M^{me} de Staël et l'Allemagne; *Revue des cours et conférences*, décembre 1895, p. 161.
- DIETRICH: *Adalbert de Chamisso, sa vie et ses œuvres*; A. de Chamisso: *Histoire merveilleuse de Pierre Schlémihl*, trad. Dietrich, Paris, 1888, gr. in-8°.

- EGGLI (Edmond): *Diderot et Schiller; Revue de littérature comparée*, 1921, t. I, p. 68-127.
- EGGLI (Edmond): *Lettres de Charles de Villers à Jean de Müller; Revue de littérature comparée*, 1922, t. II, p. 449-471.
- ESSARTS (Emmanuel des): *Le Romantisme classique; Revue d'histoire littéraire*, 1894, t. I, p. 139-142.
- ESSARTS (Emmanuel des): *Les Romantiques oubliés, Alexandre Soumet; Revue bleue*, 1901, p. 305-310.
- FAGUET (Emile): *Cosmopolitisme littéraire; Revue bleue*, 10 août 1895, p. 167.
- FRANZOS (K. E.): *Eine Denkschrift Knebels über die deutsche Literatur; Goethe-Jahrbuch*, t. X, p. 117-138, Francfort-sur-le-Mein, 1889, in-8°.
- GAUTIER (Paul): *Chateaubriand et Mme de Staël d'après les lettres de Chateaubriand; Revue des deux Mondes*, septembre-octobre 1903, t. XVII, p. 633 et suiv.
- GAUTIER (Paul): *Le Centenaire de Mme de Staël; Revue d'histoire littéraire*, 1919, t. XXVI, p. 206-219.
- GAUTIER (Paul): Article sur la *Révélatrice d'un peuple* de Glaesener; *Revue d'histoire littéraire*, 1926, t. XXXIII, p. 461-463.
- GEIGER (L.): *Berliner Analekten 3. Frau von Staël in Berlin, 1804; Euphorion*, 1894, t. I, p. 382-384.
- GÉRARD (A.): *Les Tentatives d'influence allemande en Angleterre; Revue de Paris*, mai-juin 1918, p. 198-224.
- GILOW (H.): *S. H. Catel, ein Lehrer Heinrich von Kleists; Euphorion*, 1907, t. XIV, p. 287.
- GIRAUD (Jean): *Alfred de Musset et Schiller; Revue d'histoire littéraire*, 1917, t. XXIV, p. 394-413.
- GIRARD (Henri): *Le Cosmopolitisme d'un dilettante, Emile Deschamps et les littératures étrangères; Revue de littérature comparée*, 1921, t. I, p. 252-263.
- GLOEGE (A.): *Novalis' « Heinrich von Ofterdinger » als Ausdruck seiner Persönlichkeit; Teutonia*, t. XX, Leipzig, 1911, in-8°.
- GÖTZE (A.): *Die Chronologie der Briefe der Frau von Staël; Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, Brunswick et Berlin, 1923, in-8°.
- GOLBERG (P. de): Article sur la part d'Auguste Schlegel dans les œuvres de Mme de Staël; *Nouvelle Revue germanique*, septembre 1832.
- GUNNELL (Doris): *Madame de Staël en Angleterre, une année d'exil (juin 1813-mai 1814); Revue d'histoire littéraire*, 1913, t. XX, p. 868-898.

- HAAS (Albert): *Benjamin Constants Gespräche mit Goethe 1804*; *Euphorien*, 1900, t. VII, p. 521-526.
- HAUSSONVILLE: *M^{me} de Staël et M. Necker d'après leur correspondance inédite*; *Revue des deux Mondes*, 1913-1914.
- HAUSSONVILLE: *M^{me} de Staël et M^{me} de Krüdener, correspondance inédite*; *Figaro, supplément littéraire*, 16 septembre 1911.
- HAUSSONVILLE: *La Fayette et M^{me} de Staël, à propos d'une correspondance inédite*; *Revue des deux Mondes*, novembre-décembre 1921, p. 295-337.
- HAZARD (Paul): « *Le Spectateur du Nord* »; *Revue d'histoire littéraire*, 1906, t. XIII, p. 26-50.
- HAZARD (Paul): *Tendances romantiques dans la littérature de la Révolution*; *Revue d'histoire littéraire*, 1907, t. XIV, p. 555 et suiv.
- HAZARD (Paul): *L'Invasion des littératures du Nord dans l'Italie du XVIII^e siècle*; *Revue de littérature comparée*, 1921, t. I, p. 30-67.
- HAZARD (Paul): *Cours sur les Influences étrangères sur Lamartine*; *Revue des Cours et Conférences*, 1921-1922, p. 512-520.
- JAECK (E.-G.): *The Indebtedness of Madame de Staël to August Wilhelm Schlegel*; *Journal of English and Germanic Philology*, 1910, t. X, p. 499 et suiv.
- JORET (Charles): *M^{me} de Staël et Berlin*; *Revue d'histoire littéraire*, 1902.
- KÖRNER (Josef): *Nibelungenforschungen der deutschen Romantik; Untersuchungen zur neueren Sprach- und Literaturgeschichte*, t. IX, Leipzig, 1911, in-8°.
- KOSCH (W.): *Briefe und Dichtungen aus dem Nachlass des Freiherrn Josef von Eichendorff*; *Görres-Gesellschaft zur Pflege der Wissenschaft im katholischen Deutschland*, Cologne, 1906, in-8°.
- KOSCH (W.): *Zur Geschichte der Heidelberger Romantik*; *Euphorien*, 1907, t. XIV, p. 310 et suiv.
- LARG (D.-G.): *M^{me} de Staël et Henry Crabb Robinson: fiction et vérité*; *Revue de littérature comparée*, 1928, t. VIII, p. 654-671.
- LEARNED (M. D.): *Schillers literarische Stellung in Amerika*; *Veröffentlichungen des schwäbischen Schillervereins*, Stuttgart et Berlin, 1905, in-4°, t. I, p. 247 et suiv.
- LEITZMANN (A.): *Ein vergessener französischer Aufsatz Wilhelm von Humboldts*; *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, 1894, t. VII, p. 268 et suiv., Weimar et Berlin.
- LHOMME (F.): *Académiciens d'autrefois, II, Alexandre Soumet*; *L'Art, revue mensuelle illustrée*, t. XXII, p. 399-400, Paris, 1902, in-4°.

- LOMÉNIE: Article sur A.-G. Schlegel; *Galerie des contemporains illustres*, Paris, 1842, in-8°.
- MACKALL (L. L.): *Goethes « Edler Philosoph »*; *Euphorion*, Leipzig et Vienne, 1904, t. XI, p. 103-106.
- MARMIER (Xavier): Notice sur l'Allemagne; M^{me} de Staël: *De l'Allemagne*, Paris, Charpentier, 1842, in-18.
- MARSAN (Jules): *Notes sur la bataille romantique (1813-1826)*; *Revue d'histoire littéraire*, 1906, t. XIII, p. 573-605.
- MASSON (Maurice): *L'Édition originale du livre « De l'Allemagne »*; *Revue d'histoire littéraire*, 1907, t. XIV, p. 729.
- PARISOT: Article sur F. Schlegel; *Biographie universelle*, t. XXXVIII.
- MICHAUD J.: Article sur Soumet; *Biographie universelle*, t. XXXIX.
- MOREL (Louis): « *Hermann et Dorothee* » en France; *Revue d'histoire littéraire*, 1905, t. XII, p. 627-662.
- MUNCKER (Fr.): *Otto Heinrich Graf von Loeben*; *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XIX, Leipzig, 1884, in-8°.
- PERROCHON (H.): *H.-F. Amiel traducteur de Schiller*; *Revue de littérature comparée*, 1925, t. V, p. 677-681.
- PINGAUD (Léonce): *Madame de Staël et le duc de Rovigo*; *Revue de Paris*, décembre 1903, t. VI, p. 494 et p. 715.
- PISSIN (R.): Article sur Loeben; O. H. von Loeben: *Gedichte*, Berlin, 1905, in-16.
- POMMIER (J.): *Jean-Paul et Renan*; *Revue de littérature comparée*, 1922, t. II, p. 641-643.
- QUÉRARD: Article sur A.-G. Schlegel; *La France littéraire*, t. VIII, p. 522, Paris, 1836, in-8°.
- REINACH (J.): *De l'influence historique de la France sur l'Allemagne*; *Revue bleue*, 7 juillet 1877, p. 1 et suiv.
- REINACH (J.): *De l'influence intellectuelle de l'Allemagne sur la France*; *Revue bleue*, 4 mai 1878, p. 1031 et suiv.
- RÉMUSAT (Martine): *Madame de Staël à Stockholm*; *La Revue*, mars-avril 1913, p. 481-495, Paris, in-8°.
- ROSSEL (V.): *La littérature allemande en France au XVIII^e siècle*; *Revue d'histoire littéraire*, 1895, t. II, p. 169-200.
- SAINTE-BEUVE (C.-A.): Notice sur Chênedollé; Chênedollé: *Œuvres complètes*, Paris, 1864, in-18.
- SAYOUS (Edouard): *Les Idées dramatiques en France avant la grande éclosion romantique (1816-1826)*; *Bibliothèque universelle*, t. XXIII, p. 449-479, Lausanne, 1884, in-8°.

- SEILLIÈRE (Ernest): *Une Correspondante de madame de Staël à Weimar il y a cent ans, Sophie de Schardt*; *Revue germanique*, 1921, t. XII, p. 123 et suiv.
- STAEI (M^{me} de): *Dix années d'exil*, p. p. P. Gautier, Paris, 1904, in-8°, Appendice.
- SÜPFLE (T.): *Französische Studien über die deutsche Literatur vor Frau von Staël*; *Zeitschrift für vergleichende Literaturgeschichte*, t. II, p. 1-8, Berlin, 1889, in-8°.
- TEXTE (J.): *Les Origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIX^e siècle*; *Revue d'histoire littéraire*, 1898, t. V, p. 1-53.
- TRONCHON (Henri): *Herder et Lamartine*; *Revue de littérature comparée*, 1921, t. I, p. 527-585.
- VIAITE (Auguste): *Madame de Staël et Lavater*; *Revue de littérature comparée*, 1923, t. III, p. 640-650.
- WALZEL (O. F.): *M^{me} de Staël's Buch « De l'Allemagne » und W. Schlegel*; *Forschungen zur neueren Literaturgeschichte*, Weimar, 1898, in-8°, p. 275 et suiv.
- WERTHEIMER (E.): *Madame de Staël in Wien*; *Neue freie Presse, Feuilleton*, Vienne, 23 mai 1894.
- WHITFORD (Robert C.): *Madame de Staël's literary Reputation in England*; *University of Illinois Studies in Language and Literature*, t. IV, Urbana, 1918, in-4°.

IV

OUVRAGES MODERNES DE CRITIQUE

- ALLART (Hortense): *Essai sur l'histoire politique, depuis l'invasion des barbares jusqu'en 1848*, Paris, 1857, in-18.
- ALT (Carl): *Schiller und die Brüder Schlegel*, Weimar, 1904, in-8°.
- AMIEL (H. F.): *M^{me} de Staël*, Lausanne, 1876, in-8°.
- BABBIT (Irving): *The Masters of Modern French Criticism*.
- BALDENSBERGER (Fernand): *Orientations étrangères chez Honoré de Balzac*, Paris, 1927, in-8°.
- BALDENSBERGER (Fernand): *Etudes d'histoire littéraire*, Paris, 1907, 2 vol. in-18.
- BALDENSBERGER (Fernand): *Alfred de Vigny, contribution à sa biographie intellectuelle*, Paris, 1912, in-16.
- BALDENSBERGER (Fernand): *Goethe en France*, Paris, 1904, in-8°.

- BALDENSPERGER (Fernand): *Bibliographie critique de Goethe en France*, Paris, 1907, in-8°.
- BALDENSPERGER (Fernand): *Le Mouvement des idées dans l'émigration française*, Paris, s. d., 2 vol. in-8°.
- BARBEY (Frédéric): *Suisses hors de Suisse, au service des Rois et de la Révolution*, Paris, 1914, in-16.
- BEAUNIER (André): *Visages de femmes*, Paris, 1913, in-16.
- BEFFORT (Anna): *Alexandre Soumet, sa vie et ses œuvres*, Luxembourg, 1908, in-8°.
- BÉGIN (E. A.): *Villers, madame de Rodde et madame de Staël*, Metz, 1839, in-8°.
- BERDROW (Otto): *Rahel Varnhagen, ein Lebens- und Zeitbild*, Stuttgart, 1900, in-8°.
- BESSON (P.): *Un ami de la France à la cour de Weimar, Ch.-L. de Knebel*, Grenoble, 1897, in-8°.
- BETZ (L.-P.): *La littérature comparée, essai bibliographique*, 2^e édit., Strasbourg, 1904, in-8°.
- BLENNERHASSETT (C.): *Frau von Staël*, Berlin, 1887-1889, 3 vol. in-8°.
- BLENNERHASSETT (C.): *M^{me} de Staël et son temps*, Paris, 1890, 3 vol. in-8°.
- BOBÉ (Louis): *Efterladte papirer fra den Reventlowske Familiekræds i Tidsrummet 1770-1827*, Copenhague, 1900, in-8°.
- BOURDON (Georges): *L'Enigme allemande*, Paris, 1913, in-12.
- BOUSQUET (Gabriel): *Essai sur la politique de M^{me} de Staël*, Paris, 1903, in-8°.
- BRANDES (Georg): *Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts in ihren Hauptströmungen*, Leipzig, 1882-1891, in-8°.
- BREITINGER (Heinrich): *Die Vermittler des deutschen Geistes in Frankreich*, Zurich, 1876, in-8°.
- BRUN (Xavier): *Adelbert de Chamisso de Boncourt*, Lyon, 1896, in-8°.
- BRUNETIÈRE (Ferdinand): *Evolution des genres dans l'histoire de la littérature*, Paris, 1890, in-18.
- CANAT (R.): *Quae de Graecis M^{me} de Staël scripserit et num hinc esthetica quaedam pendeat*, Angers, 1904, in-8°.
- CAPPELLETTI (L.): *Principesse e grandi dame*, Turin, 1906, in-8°.
- CARO (E.): *La Fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1880, 2 vol. in-16.
- CASTILLE (Hippolyte): *M^{me} de Staël*, Paris, 1857, in-18.
- CHAPUISAT (E.): *M^{me} de Staël et la police*, Genève, 1910, in-8°.
- CHARLÉTY (Sébastien): *Histoire du saint-simonisme (1826-1864)*, Paris, 1896, in-8°.

- DAUNOU (P.-C.-F.): *Cours d'études historiques*, Paris, 1849, in-8°.
- DEIBEL (F.): *Dorothea Schlegel als Schriftstellerin im Zusammenhang mit der romantischen Schule*, Berlin, 1905, in-8°.
- DEJOB: *M^{me} de Staël et l'Italie*, Paris, 1890, in-18.
- DESGRANGES: *Le Romantisme et la critique: la presse littéraire sous la Restauration*, Paris, 1907, in-8°.
- DORISON: *Alfred de Vigny, poète philosophe*, Paris, 1892, in-8°.
- DRAPER (F.-W.-M.): *The Rise and Fall of the French Romantic Drama*, Londres, 1923, in-8°.
- DUCHESNE (M.): *Eloge de M^{me} de Staël-Holstein, fille de M. Necker*, Grenoble, 1850, in-8°.
- DUINE (F.): *La Mennais, sa vie, ses idées, ses ouvrages*, Paris, 1922, in-8°.
- DÜNTZER (Heinrich): *Zwei Bekehrte, Zacharias Werner und Sophie von Schardt*, Leipzig, 1873, in-8°.
- EGGLI (Edmond): *Schiller et le romantisme français*, Paris, 1927, 2 vol. in-8°.
- Esprit et portraits des Femmes célèbres ou Album de la conversation*, Paris, 1842, in-16.
- EVANS (D.-O.): *Le Drame moderne à l'époque romantique*, Paris, 1923, in-8°.
- EYNARD (Charles): *Vie de madame de Krüdener*, Paris, 1849, 2 vol. in-8°.
- FAGUET (Emile): *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, 1^{re} série, Paris, 1891, in-8°.
- FISCHER (Andreas): *Goethe und Napoleon*, Frauenfeld, 1900, in-8°.
- FOISSET (M.): *Vie du R. P. Lacordaire*, Paris, 1870, 2 vol. in-8°.
- FORD (Clarence): *Life and Letters of Madame de Krudener*, Londres, 1893, in-8°.
- FORNERON (H.): *Histoire générale des émigrés*, Paris, 1890, in-8°.
- FRIEDWAGNER: *Frau von Staëls Anteil an der literarischen Bewegung in Frankreich*, Hanovre, 1901, in-8°.
- FULDA (Karl): *Chamisso und seine Zeit*, Leipzig, 1881, in-8°.
- FÜRST (J.): *Henriette Herz, ihr Leben und ihre Erinnerungen*, Berlin, 1850, in-8°.
- GALIFFE (J.-B.-G.): *D'un siècle à l'autre*, Genève, 1878, 2 vol. in-8°.
- GAUSSERON (B.-H.): *Les Keepsakes et les annuaires illustrés de l'époque romantique*, Paris, 1896, in-8°.
- GAUTIER (Paul): *Mathieu de Montmorency et madame de Staël*, Paris, 1809, in-8°.

- GAUTIER (Paul): *M^{me} de Staël et Napoléon*, Paris, 1903, in-8°.
- GAUTIER (Paul): *Un prophète, Edgar Quinet*, Paris, 1917, in-8°.
- GAUTIER (Théophile): *La divine épopée par M. Alexandre Soumet; Revue des deux Mondes*, Paris, 1841, in-8°, t. XXVI, p. 107-126.
- GEIGER (L.): *Aus Chamisso's Frühzeit*, Berlin, 1905, in-16.
- GLAESENER (Henri): *La Révélatrice d'un peuple*, Bruxelles, 1921, in-8°.
- GRAF (Emma): *Rahel Varnhagen und die Romantik*, Berlin, 1903, in-8°.
- GRAHL-SCHULZE (E.): *Die Anschauungen der Frau von Staël über das Wesen und die Aufgaben der Dichtung*, Neuminster, 1912, in-8°.
- GRANDPERRET (C.-L.): *Eloge de M. Torombert*, Lyon, 1836, in-8°.
- GRAETER: *Charles de Villers et M^{me} de Staël*.
- GRIFFLE (Francis): *Madame de Staël and her Lovers*, Londres, 1907, in-8°.
- HATIN: *Bibliographie historique et critique de la presse*, Paris, 1866, in-8°.
- HAUSSONVILLE: *M^{me} de Staël et M. Necker, d'après leur correspondance inédite*, Paris, 1925, in-8°.
- HAUSSONVILLE: *M^{me} de Staël et l'Allemagne*, Paris, 1928, in-8°.
- HAYEM (Armand): *Corinne et madame de Staël*, Paris, 1864, in-18.
- HAYM (Rudolf): *Die romantische Schule*, Berlin, 1906, in-8°.
- HAZARD (Paul): *La Révolution française et les lettres italiennes*, Paris, 1910, in-8°.
- HEHN (Victor): *Gedanken über Goethe*, Berlin, 1887, in-8°.
- HEINZMANN (Franz): *Justinus Kerner als Romantiker*, Tübingue, 1908, in-8°.
- HERKING (Marie-L.): *Charles-Victor de Bonstetten (1745-1832), sa vie, et ses œuvres*, Lausanne, 1920, in-8°.
- HERRIOT (Edouard): *M^{me} Récamier et ses amis*, Paris, 1904, 2 vol. in-8°.
- HIEMENZ (M.): *Dorothea von Schlegel*, Fribourg-en-Brisgau, s. d., in-8°.
- HUCH (Ricarda): *Die Romantik*, Leipzig, 1918-1920, 2 vol. in-8°.
- ISLER: *Briefe aus dem Nachlasse des Ch. de Villers*, Hambourg, 1879, in-8°.
- JORET (Charles): *Auguste Dubau, professeur à l'Institut du Belvédère*, Paris, 1921, in-8°.
- JORET (Charles): *Des Rapports intellectuels de la France et de l'Allemagne avant 1789*, Paris, 1884, in-8°.

- JORET (Charles): *M^{me} de Staël et la cour littéraire de Weimar*, Bordeaux, s. d., in-8°.
- JOUIN (Henri): *David d'Angers et ses relations littéraires*, Paris, 1890, in-8°.
- KNEBEL DOEBERITZ (Hugo von): *Karl Ludwig von Knebel, ein Lebensbild*, Weimar, 1890, in-8°.
- KOHLER (Pierre): *M^{me} de Staël et la Suisse*, Lausanne et Paris, 1916, in-8°.
- KONTZ (A.): *De Henrico Beyle, sive Stendhal*, Paris, 1899, in-8°.
- KRAMER (G.): *Carl Ritter, ein Lebensbild*, Halle, 1864-1870, 2 vol. in-8°.
- LACOMBE (Francis): *Alexandre Soumet*, Paris, s. d., in-8°.
- LALLEMAND (P. de): *Montalembert et ses amis dans le romantisme (1830-1840)*, Paris, 1927, in-8°.
- LANZAC DE LABORIE (L. de): *De la Royauté absolue à l'Empire libéral, portraits historiques*, Paris, 1923, in-16.
- LARG (D.-Glass): *Madame de Staël, la vie dans l'œuvre (1766-1800)*, Paris, 1924, in-8°.
- LEHMANN (Max): *Freiherr von Stein*, Leipzig, 1905, in-8°.
- LENORMANT (M^{me}): *Coppet et Weimar*, Paris, 1862, in-8°.
- LENORMANT (M^{me}): *M^{me} Récamier*, Paris, 1872, in-8°.
- Livre du centenaire du Journal des Débats (1789-1889)*, Paris, 1889, gr. in-8°.
- MADELIN (Louis): *La France de l'Empire*, Paris, 1926, in-16.
- MENZEL (Wolfgang): *Die deutsche Literatur*, 2^e édit., Stuttgart, 1836, 2 vol. in-8°.
- MERLET (G.): *Tableau de la littérature française (1800-1815)*, Paris, 1878-1883, 3 vol. in-8°.
- MICHELET (J.): *Les Femmes de la Révolution*, Paris, 1898, in-8°.
- MICHIELS (A.): *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs*, 4^e édit., Paris, 1836, 2 vol. in-8°.
- MISTLER (Jean): *Madame de Staël et Maurice O'Donnell (1805-1817) d'après des lettres inédites*, Paris, 1926, in-8°.
- MUONI (Guido): *Ludovico di Breme e le prime polemiche intorno a madama di Staël ed al romanticismo in Italia* (1816), Milan, 1902, in-8°.
- OLLION (E.): *Les Idées philosophiques, morales et pédagogiques de madame de Staël*, Mâcon, 1910, in-8°.
- PARIGOT (H.): *Le Drame d'Alexandre Dumas*, Paris, 1898, in-8°.

- PÉLISSIER: *Portefeuille de la comtesse d'Albany*, Paris, 1902, in-8°.
- PENHOEN (Barchou de): *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel*, Paris, 1836, 2 vol. in-8°.
- PERTZ (G. H.): *Das Leben des Ministers Freiherrn vom Stein*, Berlin, 1851, in-8°.
- PISSIN (Raimund): *Otto Heinrich Graf von Loeben, sein Leben und seine Werke*, Berlin, 1905, in-8°.
- PORTA (Maria Teresa): *M^{me} de Staël e l'Italia*, Florence, 1909, in-16.
- RAVASI (Sofia): *Leopardi et M^{me} de Staël*, Milan, 1910, in-8°.
- REYMOND (William): *Corneille, Shakespeare et Goethe*, Berlin, 1864, in-8°.
- REYNAUD (Louis): *Le Romantisme, ses origines anglo-germaniques*, Paris, 1926, in-4°.
- RITTER (E.): *Notes sur madame de Staël*, Genève, 1899, in-8°.
- RONDELET (Antonin): *Madame Récamier, ouvrage... suivi d'une étude sur madame de Staël*, Paris et Lyon, 1851, in-12.
- ROSSEL (Virgile): *Histoire de la littérature française hors de France*, Paris, 1895, in-8°.
- ROSSEL (Virgile): *Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne*, Paris, 1897, in-8°.
- ROUGE (I.): *Frédéric Schlegel et la genèse du romantisme allemand (1791-1797)*, Paris et Bordeaux, 1904, in-8°.
- SAINTE-BEUVE (C.-A.): *Chateaubriand et son groupe littéraire*, Paris, 1861, 2 vol. in-8°.
- SAINTE-BEUVE (C.-A.): *Critiques et portraits littéraires*, Paris, 3 vol., 1836, in-8°.
- SAINTE-BEUVE (C.-A.): *Causeries du lundi*, Paris, 1851-1861, in-12.
- SAINTE-BEUVE (C.-A.): *Nouveaux lundis*, Paris, 1863-1870, in-18°.
- SALOMON (Michel): *Charles Nodier et le groupe romantique*, Paris, 1908, in-8°.
- SCHLOSSER: *Madame de Staël et madame Roland, traduction de l'allemand*, Paris, 1830, in-8°.
- SCHMID (Paul): *Frau von Staël, die Vermittlerin deutschen Geistes in Frankreich*, Grimma, 1878, in-8°.
- SIMON (Jules): *Une Académie sous le Directoire*, Paris, 1885, in-8°.
- SOREL (Albert): *M^{me} de Staël*, Paris, 1890, in-8°.
- SOURIAU (Maurice): *Les Idées morales de M^{me} de Staël*, Paris, 1910, in-8°.
- SOURIAU (Maurice): *Népomucène Lemer cier et ses correspondants*, Paris, 1908, in-16.

- SOURIAU (Maurice): *La Préface de Cromwell*, Paris, s. d., in-8°.
- SPENLÉ (E.): *Novalis, essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, Paris, 1903, in-8°.
- SPENLÉ (E.): *Rahel, M^{me} Varnhagen von Ense*, Paris, 1910, in-8°.
- STEIG (Reinhold): *Neue Kunde zu Heinrich von Kleist*, Berlin, 1902, in-12.
- STEIG (Reinhold): *Heinrich von Kleists Berliner Kämpfe*, Berlin et Stuttgart, 1901, in-8°.
- STENGER (Gerhard): *Goethe und August von Kotzebue*, Breslau, 1910, in-8°.
- STERN (Ludwig): *Die Varnhagen von Ensesche Sammlung in der königlichen Bibliothek zu Berlin*, 1911, in-4°.
- STEVENS: *M^{me} de Staël*, Londres, 1881, 2 vol. in-8°.
- SÜPFLE (T.): *Ueber den Kultureinfluss Deutschlands auf Frankreich; Wissenschaftliche Beilage zum Jahresbericht des Lyceums zu Metz*, 1882, in-4°.
- SÜPFLE (T.): *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, Gotha, 1886, in-8°.
- TRAHARD (Pierre): *Le Romantisme défini par le « Globe »*, Paris, 1924, in-18.
- TURQUAN (Joseph): *Madame de Staël, sa vie amoureuse, politique et mondaine*, Paris, 1926, in-16.
- TURQUAN (Joseph): *Une Illuminée au XIX^e siècle, la baronne de Krüdener*, Paris, s. d., in-16.
- ULRICH (O.): *Charles de Villers, sein Leben und seine Schriften, ein Beitrag zur Geschichte der geistigen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich*, Leipzig, 1899, in-8°.
- VALLOIS (Maximilien): *La formation de l'influence kantienne en France*, Paris, 1924, in-8°.
- WALZEL (O. F.): *Zeitschriften der Romantik*, Berlin, 1904, in-4°.
- WEDDIGEN (F. H. O.): *Geschichte der Einwirkungen der deutschen Literatur auf die Literaturen der übrigen europäischen Kulturvölker der Neuzeit*, Leipzig, 1822, in-8°.
- WEILL (G.): *L'Ecole saint-simonienne, son histoire, son influence jusqu'à nos jours*, Paris, 1896, in-18.
- WELSCHINGER: *La Censure sous le premier Empire*, Paris, 1882, in-8°.
- WERNER (R. M.): *Goethe und die Gräfin O'Donnell*, Berlin, 1884, in-8°.
- WICKMANN (Johannes): *M^{me} de Staël och Sverige*, Lund, 1911, in-8°.
- WITTMER: *Charles de Villers*, Genève, 1908, in-8°.

INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES

Les noms des critiques modernes qui sont cités dans les notes ne figurent pas dans cet index : on trouvera les références dans la Bibliographie.

- Agincourt (Seroux d'), 131.
 Albany (Comtesse d'), 66, 131.
 Alexandre I^{er}, 6, 30, 43.
 Allart (Hortense), 291.
 Amiel (H.-F.), 359.
 Ampère (J.-J.), 130.
 Ancelot, 304, 308-310, 321.
 Ancillon, 13, 150, 186, 252.
 Anglès (Comte d'), 33, 43, 44.
 Arioste, 348.
 Aristote, 24, 25, 67, 71, 83, 91, 93,
 106, 124, 258, 267, 283, 314.
 Arlincourt 321.
 Arnault (A.-V.), 46.
 Arndt (E.-M.), 153, 160, 194.
 Arnim (A. d'), 137, 153, 159, 166,
 199, 252.
 Ascher (S.), 153.
 Aubignac (Abbé d'), 115.
 Auger, 24, 100, 321, 325-327, 335,
 344.
 Ballanche, 273, 274.
 Balzac (H. de), 359.
 Baour-Lormian (P.), 46, 50, 103,
 294, 325.
 Barante (Prosper de), 11, 15, 36,
 88, 293, 304-306, 311, 315, 316.
 Belloc (M^{me} L.), 306, 317, 318, 321.
 Belmontet, 36, 119, 271, 349, 350.
 Bénaben, 271.
 Berr (Michel), 122.
 Biran (Maine de), 130.
 Bis (Hippolyte), 304, 306.
 Blücher, 19, 89.
 Boileau, 22, 26, 45, 54, 83, 91, 93,
 115, 117, 118, 131, 203, 212, 258,
 267, 313.
 Boisserée (Sulpice), 182.
 Bonald, 81, 267, 268, 272, 273, 284,
 329, 333, 334.
 Bonstetten (C.-V. de), 11, 28, 36,
 41, 42, 165, 168.
 Bossuet, 83.
 Böttiger (K.-A.), 236, 243.
 Boufflers, 24, 26.
 Bouhours (Père), 239.
 Brentano (C.), 153, 166, 199.
 Brinckmann, 183.
 Brockhaus (F.-A.), 138-140, 207.
 Brun (Friederike), 42, 262.
 Buchholz (F.), 140.
 Budde (W.), 199.
 Bürger, 12, 286, 292.
 Byron, 17, 121, 253, 292, 303, 316-
 318, 320, 336.
 Caldéron, 114, 126.
 Campbell, 17.
 Camoëns, 73.
 Carlyle (T.), 142, 229, 232, 233, 254.
 Castelnau (J.), 332, 333, 335.
 Catel (S.-H.), 140.
 Catteau-Calleville, 13.
 Cervantes, 348.
 Chamisso (A. de), 137, 144-146, 148,
 152.
 Chassat (Meilher de), 304, 310.
 Chastenay (M^{me} de), 44.
 Chateaubriand, 3, 6, 16, 27, 30, 38,
 44, 53, 61, 71, 84, 91, 99, 105,
 126, 146, 173, 187, 262, 263,
 267, 276, 288, 289, 292, 306,
 322, 323, 331, 334, 341, 346,
 347.

- Chênédollé (C. de), 39, 255, 271, 292, 294-296, 306.
- Chénier (A.), 278.
- Chénier (M.-J.), 266, 267, 271.
- Chézy (H. de), 229.
- Cicéron, 293.
- Colletet (G.), 118.
- Condé, 115.
- Condillac, 12, 77, 293, 322.
- Constant (B.), 4, 6, 11, 12, 15, 16, 20, 21, 25, 26, 28-30, 36, 44, 50, 51, 53, 85, 88, 126, 128, 150, 159, 165, 184, 202, 236, 245, 247, 259, 289, 312.
- Corbigny, 28.
- Corneille, 40, 47, 54, 89, 113, 114, 231, 260, 266, 280, 308.
- Cousin (V.), 119, 130, 271, 341, 343, 349-351.
- Cousin d'Avalon, 291.
- Cramer, 90.
- Crébillon, 231.
- Cubières (M.), 46.
- Custine (A. de), 187, 344.
- Dacier, 123.
- Dante, 292.
- David d'Angers, 350.
- Deffand (M^{me} du), 131.
- Delaville, 304, 310.
- Deleuze, 53.
- Delrieu, 125, 127, 128.
- Deschamps (E.), 20, 99, 341, 343, 346.
- Desmarais (C.), 327, 331, 333-335, 343, 359.
- Destutt de Tracy (A.-L.-C.), 47, 49.
- Diderot, 15, 72, 118, 269.
- Domeir (E.), 221.
- Dorat (C.-J.), 117.
- Ducis, 259.
- Dussault (J.-J.), 3, 22, 23, 31, 36, 55, 57, 60, 61, 65-84, 118, 258, 267, 282, 285.
- Duval (A.), 304.
- Duviquet, 325.
- Eckstein (Baron d'), 336-339.
- Eichendorff (J. d'), 199, 201.
- Etienne (C.-G.), 46.
- Euripide, 107, 314.
- Eyriès, 130.
- Féletz (Abbé de), 3, 28, 36, 65, 66, 93, 130, 258, 260, 267.
- Fénelon, 79.
- Fichte, 77, 78, 109, 130, 131, 153, 162, 179, 269, 271.
- Flocon (F.), 346, 350.
- Foisset, 330.
- Fontenelle, 18, 55, 118, 165.
- Forsse (J.-B.), 274, 276, 277.
- Fouqué (C. de la Motte), 139, 163, 177, 190-194, 201, 205.
- Fouqué (F. de la Motte), 137, 148, 177, 191, 197, 199.
- Frédéric le Grand, 155, 157, 216.
- Garat, 47, 49, 267, 269-271.
- Gaudot, 142.
- Gautier (Théophile), 352.
- Gautier (M^{me}), 292.
- Genlis (M^{me} de), 325.
- Gentz (F. de), 18, 28, 30, 138, 153, 158, 159, 182, 313.
- Geoffroy, 65, 87, 258.
- Georges (Mlle), 126.
- Gérando (Baronne de), 292.
- Gérando (J.-M. de), 47, 49, 130, 165.
- Géraud (E.), 345.
- Gessner, 14, 295, 303.
- Ginguené, 269.
- Girardin (M^{me} de), 300.
- Girardin (Saint-Marc), 359.
- Glaser, 148.
- Gleim, 14.
- Gleim (Betty), 163, 190, 194-198, 201, 205, 215.
- Göckhausen (Mlle de), 162.

- Goethe, 13-15, 28, 39, 49, 54, 61, 63, 70-73, 75, 88, 131, 140, 143, 149, 151, 152, 156, 161, 162, 166-169, 177, 179, 182, 185, 197-199, 204, 205, 216, 217, 223-228, 230, 235-256, 266, 276, 282, 285, 286, 292, 296, 304, 307-309, 315, 322, 326, 341, 357.
- Gotter (Pauline), 178.
- Grillparzer (F.), 144, 157, 325.
- Grimm (G.), 141, 159, 224, 229, 230.
- Grimm (J.), 224, 229, 230.
- Grotthuss (M^{me} de), 249, 251.
- Guiraud (A.), 99, 345.
- Guizot, 12, 13, 130, 293, 304-306, 316, 317.
- Guyon (M^{me}), 83.
- Halévy (L.), 345.
- Heine (H.), 144, 343, 356-359.
- Herder, 12, 222, 224, 231, 301.
- Herz (Henriette), 235, 237.
- Hess (J.-G.), 23, 266.
- Hitzig (E.), 137, 138, 140.
- Hoffman, 36, 65, 66, 111-118, 258, 267, 321.
- Homère, 227, 293.
- Horace, 83, 93, 116, 293.
- Hormayr, 158, 165.
- Hugo (Eugène), 320.
- Hugo (Victor), 24, 81, 99, 105, 270, 280, 285, 287, 290, 292-294, 297, 301, 302, 313, 316, 318-322, 331, 336, 341, 343, 346-349, 359.
- Humboldt (G. de), 136, 144, 147, 148, 161, 164, 165, 178, 183, 239, 241, 244.
- Hus (Auguste), 94, 95.
- Iffland, 336.
- Ivernois (François d'), 43.
- Jacobi (F.-H.), 13, 14, 136, 137, 148, 165, 179, 224, 226, 243, 252, 277, 278, 295.
- Jay (A.), 36, 93, 325, 344.
- Jeffery, 17.
- Jonson (Ben), 277.
- Jordan (Camille), 27.
- Joubert, 279.
- Jouy, 3, 260, 261.
- Kant, 12, 57, 77-79, 97, 108, 109, 127, 157, 207, 208, 210, 269-271, 277, 278, 322, 351, 345.
- Kératry (A.-H.), 354.
- Kleist (H. de), 70, 153, 159, 163, 201.
- Klopstock, 12-15, 27, 49, 51, 90, 93, 103, 105, 106, 165, 169, 177, 191, 198, 230, 266, 277, 282, 295, 301, 303, 315.
- Knebel (Henriette de), 236.
- Knebel (L. de), 28, 235-237, 240, 249, 251.
- Kolbe (C.-G.), 154, 197.
- Kotzebue (Auguste de), 3, 19, 22, 46, 47, 53, 54, 72, 167, 245, 246, 248, 260, 304, 306, 314, 336.
- Krüdener (M^{me} de), 149, 150.
- Lacordaire, 293.
- Lacretelle (P.-L. de), 47.
- Ladvocat, 304.
- Lafontaine, 336.
- Lamartine, 36, 41, 97, 99, 108, 109, 119, 123, 271, 273, 286, 290, 292-294, 297-302, 306, 318, 324, 352, 359.
- La Mennais, 327.
- Lamotte, 83.
- Latouche (H. de), 292, 304, 306, 311-313.
- Lebrun (P.), 120, 128, 270, 292-294, 304, 311, 313-316, 320.
- Le Brun-Tossa, 275.
- Lefèvre, 304, 310.
- Leibnitz, 97.
- Lemercier (N.), 124, 267, 268, 355, 359.
- Le Prévost, 331, 332, 335.
- Lerminier (E.), 343, 355.
- Lespinasse (Mlle de), 131.

- Lesser (Creuzé de), 11, 14, 50, 55, 69.
 Lessing, 13, 14, 165, 169, 198, 230, 266, 280, 315.
 Letourneur, 316.
 Levin (R.), 189.
 Lezay-Marnésia (A. de), 11, 14.
 Ligne (Prince de), 11, 165.
 Lillo, 260.
 Loeben (O.-H. de), 2, 166, 177, 190, 194, 198, 199-205, 229, 230.
 Louis XVIII, 6, 7, 100.
 Luther (M.), 207, 209.
 Malte-Brun (C.), 48, 49, 57, 86-90.
 Marmier (Xavier), 359.
 Martin (Louis-Aimé), 2, 30, 31.
 Massias (Baron), 292.
 Matthisson (F. de), 136, 168.
 Meister (H.), 23, 131.
 Mendelssohn (Mlle), 28.
 Menzel (W.), 144.
 Mercier (L.-S.), 10, 46, 50, 131.
 Meyer (H.), 249.
 Micaélis (Caroline), 185.
 Michaud, 130, 304.
 Michelet (J.), 119, 271, 290, 343, 349, 351, 352.
 Millin (A.-L.), 58, 125, 208, 210.
 Milton (J.), 105, 106, 319.
 Mohr, 198.
 Molière, 22, 23, 45, 54, 117, 126, 260, 266.
 Montalembert, 343, 353.
 Montégut (E.), 359.
 Montesquieu, 165, 354.
 Montmorency (M. de), 44, 345.
 Morgan (Lady), 263.
 Müller (A.), 137, 154, 159, 163, 178, 190, 201.
 Müller (Jean de), 13.
 Musset (A. de), 292, 293, 352, 353, 359.
 Mussy (Gueneau de), 292.
 Napoléon, 3, 5-7, 9, 11, 16-19, 21, 28-31, 33, 34, 41, 42, 48-51, 100, 112, 113, 115, 119, 121 135, 138, 139, 153-156, 158, 160, 194, 200, 259, 261, 263, 290-292.
 Necker (J.), 1, 100, 113, 261, 279, 298.
 Necker de Saussure (M^{me}), 21, 56, 262, 290, 291, 351.
 Neumann (G.), 148, 191.
 Nicolle, 29, 49, 138.
 Niebuhr (B.-G.), 23, 230, 231.
 Nodier (C.), 22, 26, 74, 267, 281-288, 308, 320, 324, 327, 335, 336, 359.
 Novalis, 71, 166, 173, 178, 184, 197, 199, 200, 202-204, 224.
 O'Donnell (Comtesse), 251.
 O'Donnell (Maurice), 28.
 Oehlenschläger, 20, 168.
 Orléans (Duc d'), 42.
 Ossian, 46, 53, 187.
 Otway, 260.
 Oxenstirn (Comte d'), 216.
 Panckoucke (M^{me}), 256, 304, 306, 308.
 Parseval-Grandmaison (F.-A.), 46.
 Pascal, 102.
 Paulus (C.), 147.
 Pavie (V.), 350.
 Penhoen (Barchou de), 4, 359.
 Perrault, 83.
 Pestalozzi, 62.
 Petit (Mlle), 126.
 Pictet de Rochemont, 43, 119.
 Pictet de Sergy, 124.
 Pixérécourt (G. de), 50.
 Platon, 97.
 Platon, 89.
 Pope (Alexandre), 259.
 Quinet (E.), 36, 97, 119, 271, 290, 341, 343, 349-352, 356, 357, 359.
 Quintilien 80.

- Rabelais, 348.
 Racine, 23, 40, 45, 52, 54, 75, 77,
 80, 91, 113, 117, 126, 203, 212,
 260, 266, 280, 281, 304, 313,
 322, 338, 344.
 Radcliffe (Anne), 47.
 Rahel, 158, 163, 177, 183-189, 224,
 229, 344.
 Récamier (M^{me}), 44, 288, 292.
 Reinhard, 246.
 Richter (J.-P.-F.), 25, 142, 173, 176,
 177, 198, 210, 217-233, 255, 286,
 297, 320.
 Rivier (Amar du), 266.
 Rousseau (J.-J.), 15, 18, 64, 72, 93,
 96, 103, 109, 110, 113, 242, 295,
 308, 354.
 Rovigo (Duc de), 16.
 Rühs (F.), 154, 155.

 Saint-Aignan, 250.
 Saint-Chamans (Vicomte de), 259,
 260, 323, 354.
 Sainte-Beuve, 33, 37, 145, 293, 295,
 296, 320, 344, 359.
 Saint-Pierre (Bernardin de), 276,
 323.
 Saint-Simon, 343, 353.
 Saint-Valry, 294.
 Salm (Constance de), 359.
 Sand (G.), 352.
 Say (J.-B.), 355.
 Schardt (Sophie de), 149, 150, 162,
 235.
 Scheffner, 147.
 Schelling, 77, 78, 109, 166, 178.
 Schiller, 12-15, 25, 39, 47, 49, 51,
 71-73, 75, 76, 88, 102, 108, 113,
 114, 121, 122, 127, 140, 151,
 161, 162, 165, 169, 174, 175,
 185, 186, 197-199, 222, 223, 230,
 231, 235-239, 241, 243, 247, 253,
 255, 259, 260, 266, 276, 280,
 282, 285, 287, 292, 293, 303-
 305, 308-315, 326, 353.
 Schlegel (A.-G.), 14, 20-24, 26, 29,
 43, 44, 46, 49, 51-54, 65, 72,
 88, 90, 102, 111, 112, 114, 116-
 118, 120, 126-128, 137-139, 144-
 148, 152, 157, 161, 165-169, 172-
 184, 186, 189, 195, 199, 203,
 210, 215, 220, 223, 224, 231,
 242, 243, 248, 249, 252, 259,
 276, 288, 291, 293, 304, 310,
 313, 337, 341, 346-348, 358.
 Schlegel (Dorothée), 147, 178, 180,
 181.
 Schlegel (Frédéric), 14, 29, 30, 71,
 146, 147, 153, 157, 165-167, 169,
 172, 174, 175, 177-184, 186, 199,
 200, 203, 220, 224, 231, 248,
 310, 334, 337.
 Schopenhauer (A.), 144.
 Schleiermacher, 182.
 Serres (Marcel de), 51, 55, 58-60,
 63, 64, 69, 78, 121, 125, 132,
 133, 161.
 Shakespeare, 12, 24, 47, 53, 112,
 114, 126, 259, 260, 277, 287,
 293, 303, 304, 314, 316, 321,
 344, 348, 353.
 Schobert, 149.
 Scott (Walter), 253, 292, 302-304,
 316, 321, 345.
 Sénancour, 321.
 Sevelinges, 345.
 Sismondi (J.-C.-L. de), 4, 6, 11, 19-
 22, 28, 36, 50, 51, 53, 55, 65,
 66, 88, 120, 128, 165, 259, 279,
 304.
 Sobiratz, 23, 82.
 Sophocle, 107, 314.
 Soumet (A.), 2, 27, 36, 86, 98-118,
 121, 122, 270, 292, 294, 304,
 348.
 Staël (Auguste de), 290, 315.
 Stapfer (P.-A.), 10, 11, 30, 121, 130,
 264, 265.
 Steffens, 19.
 Stein (Baron de), 28, 51, 153, 160,
 194.
 Stendhal (Henri Beyle), 12, 24, 288.

- Stilling (Jung), 149.
 Stollberg (Comte de), 14, 191, 192.
 Strauss, 199.
 Suard, 267, 269, 270, 271.
 Sulzer, 14.

 Tacite, 81, 293.
 Taillandier (Saint-René), 359.
 Talleyrand (Princesse de), 44.
 Talma, 313.
 Tasse, 46, 105, 110.
 Thérèse (Sainte), 79.
 Thiessé (Léon), 304, 309, 310.
 Thomas (A.-L.), 46.
 Tieck (L.), 14, 70, 72, 166, 173, 189, 224, 231.
 Tissot (P.), 46.
 Torombert (H.), 343, 354, 355.
 Treneuil, 46, 301.

 Vanderbourg, 13, 14.
 Varnhagen d'Ense, 42, 161, 162, 183, 185, 188, 189.
 Viennet, 325.
 Vigny (A. de), 62, 99, 106, 110, 292, 294, 296, 301, 302, 306, 323, 359.
 Villemain, 36, 97, 119, 353, 354.

 Villers (Charles de), 8-12, 18, 29, 56, 90, 136, 140-142, 148, 154, 159, 160, 165, 181, 184, 194, 202, 207-217, 219, 220, 224, 225, 229, 246, 265, 277, 278.
 Virgile, 293.
 Virieu (Aymon de), 123.
 Vitry (Aubert de), 304, 307.
 Vogt (Baron de), 28, 168.
 Vogüé (E.-M. de), 359.
 Volney, 44.
 Voltaire, 8, 12, 15, 18, 40, 64, 72, 95, 165, 259, 260, 281, 319, 325, 338, 344, 356.
 Voss, 14, 198, 228.

 Wagner (R.), 226.
 Wailly (G. de), 310.
 Warin (Regnault de), 274-278, 291.
 Werner (Z.), 30, 72, 73, 88, 89, 108, 144, 145, 148-152, 154, 161, 165-168, 173, 198, 248, 304, 306.
 Wieland (C.-M.), 13, 14, 51, 141, 162, 168, 169, 177, 235, 236, 266, 282, 315.
 Winckelmann, 169, 230.

 Young, 99.
 Zimmer (J.-G.), 137, 198.
 Zinzendorf (Comte de), 183.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	v
PREMIÈRE PARTIE	
CHAPITRE I. — Introduction	1
CHAPITRE II. — L'Édition française de 1814 : Circons- tances extérieures de la publication et critiques superficielles.	33
CHAPITRE III. — Les Premières résistances littéraires : Dussault et la critique classique	65
CHAPITRE IV. — Les Opinions favorables ; Cosmopo- lites et Romantiques ; Soumet et la polémique . . .	85
CHAPITRE V. — L'Année 1815 : Commencements de diffusion.	119
DEUXIÈME PARTIE	
CHAPITRE I. — M ^{me} de Staël devant la critique alle- mande : Les premiers contacts.	135
CHAPITRE II. — Critiques conservatrices et critiques romantiques : Condamnation générale du livre de M ^{me} de Staël.	171
CHAPITRE III. — Villers : Un arbitrage intellectuel. .	207
CHAPITRE IV. — Jean-Paul	219
CHAPITRE V. — Goethe et le milieu de Weimar . . .	235
TROISIÈME PARTIE	
CHAPITRE I. — Les Années de transition (1816 à 1819)	257
CHAPITRE II. — Les Premiers succès romantiques : Dif- fusion des doctrines de M ^{me} de Staël jusqu'en 1825.	289
CHAPITRE III. — Conclusion.	343
BIBLIOGRAPHIE	361
INDEX DES PRINCIPAUX NOMS PROPRES.	381

WITHDRAWN
FROM STOCK
QMUL LIBRARY

100-1000
01-2-1000
100-1000

